

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

SISMONDI

1773-1842

LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN COSMOPOLITE
PHILOSOPHE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

par

JEAN-R. DE SALIS

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1932

SISMONDI

1773-1842

LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN COSMOPOLITE
PHILOSOPHE

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

SISMONDI

1773-1842

LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN COSMOPOLITE
PHILOSOPHE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

par

JEAN-R. DE SALIS

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1932

Cet ouvrage a été honoré d'une subvention de la
SOCIÉTÉ AUXILIAIRE DES SCIENCES
ET DES ARTS DE GENÈVE



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
LE DOCTEUR ADOLPHE DE SALIS
1863-1929

AVANT-PROPOS

« Quand je porte mes regards en arrière sur les temps si intéressants où j'ai vécu, quand je songe à tous les personnages mémorables que j'ai connus, il me semble que j'ai là en réserve bien des ombres que je pourrais faire paraître, mais en revenant sur moi-même je crains fort que l'enchanteur qui pourrait les évoquer ne se retrouve plus. »

C'est par ces paroles que Sismondi, âgé de soixante-huit ans et souffrant déjà du mal qui devait l'emporter dix mois plus tard, répondit aux insistances d'une jeune amie et admiratrice, qui le pressait de rédiger ses souvenirs. Et de fait, il ne nous a pas laissé de mémoires. Peut-être se flattait-il que la postérité, un jour, connaîtrait son journal intime, où, soigneux, réfléchi et sincère, il mêlait les considérations d'ordre général au récit des faits quotidiens. Mais sa veuve, craignant l'indélicatesse des éditeurs, voulut qu'il fût détruit. Nous ne connaissons de ce journal que de rares fragments détachés, sauvés d'un autodafé regrettable, par la fraude pieuse de deux amies de l'historien.

En l'absence de ces documents autobiographiques essentiels, — auxquels supplée dans une certaine mesure, une correspondance riche en renseignements sur la vie et la pensée de son auteur, — la tâche du biographe se trouve être à la fois plus ardue et plus aisée. Plus ardue, parce qu'il n'existe pas d'esquisse originale d'après laquelle façonner le portrait moral d'un homme disparu depuis longtemps, et dont la mémoire et le culte ne nous ont même pas été transmis par une tradition de famille. Plus aisée, parce que nul modèle préétabli ne vient encombrer l'esprit de

l'historien, qui peut dès lors se livrer à ses recherches sans idées préconçues ou partis pris.

Contrairement à la plupart de ses contemporains romantiques, Sismondi n'a guère « soigné » sa biographie ; il y songeait même si peu qu'il aurait, — selon un mot de sa femme, — complètement oublié de parler de lui-même, s'il avait écrit ses mémoires. D'autre part, il n'a pas non plus compliqué à dessein la tâche de son biographe ; car, mise à part sa pudeur native, il n'est rien, chez lui, qui puisse laisser croire à une tentative de maquiller la vérité ou d'induire en erreur la postérité, en dissimulant des documents ou en divulguant des interprétations tendancieuses sur le compte de sa vie. La destruction ou la confiscation de certains autographes, qui nous eussent permis de pousser plus loin notre enquête sur la personne de Sismondi, ne lui sont pas imputables. Malgré ces lacunes, que nous déplorons, et qu'il ne dépendait pas de nous de combler, nous avons pu rassembler une documentation abondante et en partie inédite.

La principale source de notre ouvrage est la correspondance de Sismondi, cette correspondance à laquelle il consacrait tous ses dimanches et, dans la semaine, toutes les heures de loisir qu'il ne passait pas dans le monde ou avec ses livres. Cette correspondance lui tenait à cœur, il la considérait comme un devoir agréable, comme un plaisir nécessaire ; elle fut, pour lui, non seulement un moyen de communier avec ses semblables dans les mêmes sentiments et dans les mêmes idées ; elle était presque une fin en soi. Il arrive à Sismondi d'exprimer sa pensée avec plus de netteté et de concision, avec plus de grâce aussi, dans ses lettres particulières que dans ses œuvres destinées à la publicité. On y découvre un accent de sincérité, d'ingénuité même, la description de choses vues et vécues, dont l'importance dépasse souvent le caractère de simples faits biographiques. Les lettres, notamment, qui ont trait à Mme de Staël et à la vie au château de Coppet, celles aussi, écrites à Paris en 1815, où Sismondi rend compte quotidiennement des événements qui accompagnent le retour de Napoléon de l'île

d'Elbe et la tentative d'un régime constitutionnel, jettent une vive lumière sur des personnages qui appartiennent au monde littéraire et politique du début du XIX^e siècle. D'autres lettres, adressées à l'historien Jean de Müller, à Bettina Brentano, — qu'un instant il aima, — au spirituel Charles-Victor de Bonstetten et à son amie, la poétesse danoise Frederikke Brun, à Etienne Dumont, publiciste fort répandu dans les milieux cosmopolites d'alors, à Auguste de Staël, fils de sa grande amie, et à tant d'autres, sont reproduites ou analysées ici pour la première fois.

Nous avons également consulté avec fruit de nombreux témoignages de contemporains; mais tandis que ces témoignages abondent à l'époque où Sismondi jouissait d'une grande notoriété, ils sont, cela va sans dire, fort laconiques à l'égard des années de jeunesse et de formation. Dans des notices biographiques, dont la plupart ont paru peu de temps après la mort de l'historien, et qui doivent être utilisées avec prudence et discernement, il arrive que l'on rencontre des souvenirs personnels sur Sismondi, et même, faisant corps avec le texte, des documents aujourd'hui introuvables.

Les études consacrées à Sismondi sont nombreuses. De son vivant, on voyait surtout en lui l'historien, dont des critiques éminents, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, commentaient les œuvres. Un peu oublié au moment de sa mort, le nom de Sismondi connut une nouvelle popularité dans la seconde moitié du siècle dernier : diverses publications de ses lettres, — dont les principales sont de 1857, 1863, 1877 et 1878, — lui valurent un succès posthume. En Italie, où l'on considère Sismondi, à bon droit d'ailleurs, comme un historien national, les érudits n'ont jamais cessé de s'occuper de lui, tantôt en publiant la correspondance qu'il échangea avec des Italiens illustres, tantôt en étudiant son influence sur le mouvement des idées pendant le *Risorgimento*. La monographie, assez récente, de M. Carlo Pellegrini, intitulée *Il Sismondi e la storia delle letterature dell' Europa meridionale*, et les *Note sismondiane*, du même auteur, doivent être considérées comme

l'aboutissement et la synthèse de ces investigations. A Genève, patrie de Sismondi, un Henri Fazy, un Alphonse de Candolle, un William-E. Rappard, ont précisé le rôle que l'historien joua dans les affaires publiques de sa ville et de son pays.

Or le Sismondi qu'on connaît surtout aujourd'hui, et sur qui tout, ou presque tout, a été dit, est le Sismondi des *Nouveaux Principes d'Economie politique* et des *Etudes sur les Sciences sociales*. Dans l'histoire des doctrines économiques, on le sait, Sismondi occupe une place à part, et qui marque. A ce propos, MM. Albert Aftalion et Charles Rist, et dans un livre posthume, Emile Durkheim, lui ont consacré des pages magistrales. Il convient de signaler également les importantes études de Lénine, d'Octave Festy, de Sergio Panunzio, d'Henryk Grossmann, qui ont pour objet les idées économiques et sociales de Sismondi.

De tant de publications diverses et dispersées nous avons entrepris de dégager les éléments essentiels, afin de les coordonner, tout en les complétant par l'apport de nos recherches personnelles. Traiter tout ensemble, de la vie et de l'œuvre de Sismondi, comme nous nous le sommes proposé dans le présent ouvrage, c'était en premier lieu : retrouver la trame de l'existence de Sismondi, établir la chronologie de sa vie, reconstituer son itinéraire, dresser la bibliographie de ses œuvres, remonter aux sources de ses idées et à la genèse de ses travaux, c'était ensuite rechercher les rapports entre les circonstances de la vie privée de l'homme et l'évolution du penseur. Aussi notre principal souci fut-il de ne rien considérer isolément, de toujours relier la partie au tout.

Cette méthode nous amenait tout naturellement à replacer l'homme dans son cadre historique et social, et à prêter une attention particulière à la vie de société et à la vie publique de l'époque dans les divers pays qu'il parcourut. Passionné de politique et de mondanité, Sismondi comptait des relations nombreuses dans la société cosmopolite de son temps, à laquelle les femmes étaient fort mêlées. C'est pourquoi, ses amitiés et ses relations d'une part, et d'autre part ses goûts et ses aspi-

rations politiques, tiennent une assez grande place dans le récit que nous avons fait de sa vie. Toutefois ces incursions dans l'histoire générale restent strictement limitées aux faits et aux personnes qui ont un rapport direct avec Sismondi; elles sont subordonnées aux nécessités de la biographie, dont elles peuvent dépasser la portée, mais jamais en détruire l'unité.

Sans rien négliger d'essentiel, en recherchant même le détail caractéristique et pittoresque, nous étions obligé, dans notre exposé, d'opérer un choix, de répartir les matières selon leur importance relative. Il est des moments, dans la vie d'un homme public ou d'un homme de lettres, où sa personnalité s'affirme et s'affiche, où il donne toute la mesure de sa force et de son expérience, où il intervient dans le débat passionné de l'histoire, où il apparaît au grand jour de l'actualité, où rien ne demeure caché, ni de sa pensée, ni même de ses faiblesses, ni de ses erreurs, ni de ses partis-pris. Il est des moments aussi, qui peuvent se chiffrer par années, voire par décennies, où les idées nouvelles et les événements du jour ne troublent plus que rarement le calme d'une existence réglée. Avons-nous eu tort de nous attarder plus longtemps aux premiers et d'en approfondir l'étude? De condenser les seconds en des récits plus brefs, ne relatant que l'essentiel? Une biographie qui serait divisée en parties exactement calquées sur la succession des années ne donnerait-elle pas une idée plus fausse du rythme véritable et de l'importance réelle d'une vie, qu'une division qui s'attarde aux grands épisodes et aux faits dignes de souvenir, rares, certes, mais pleins d'enseignements?

En nous inspirant de ce principe, — que nos recherches mêmes sur Sismondi nous ont suggéré, — il nous a paru que, en dehors du milieu natal et familial (Chapitre Premier), et passées les premières expériences de jeunesse, acquises au milieu des troubles révolutionnaires et des adversités de l'exil (Chapitre II), deux circonstances avaient surtout déterminé la formation de l'esprit et du caractère de Sismondi (Chapitre III) et présidé à ses débuts dans la carrière d'économiste (Chapitre IV) et d'historien (Chapitre V) : sa rencontre avec

Mme de Staël, et le règne de Napoléon. Qu'il s'agisse des festins de l'esprit, auxquels il lui fut donné d'assister à Coppet, au milieu du groupe littéraire, si divers, si brillant, qui se réunissait autour de la châtelaine (Chapitre VI); qu'il s'agisse des voyages qu'il entreprit avec elle, en compagnie de Guillaume Schlegel, à travers l'Italie (Chapitre VII), puis à travers l'Allemagne (Chapitre VIII); qu'il s'agisse enfin d'études littéraires, contributions importantes à la connaissance des lettres étrangères et à l'avènement du romantisme (Chapitre IX) : Sismondi, pendant douze ans, évolue pour ainsi parler dans le cercle de Mme de Staël. Ces douze années ont particulièrement retenu notre attention.

Il en va de même des années qui suivent, durant lesquelles Sismondi s'est trouvé mêlé aux grands événements politiques qui bouleversaient alors le monde : en 1813, il fait son premier séjour à Paris, qui marque dans sa vie (Chapitre X); en 1814, la restauration de l'indépendance de Genève détermine l'entrée de Sismondi dans la vie publique de son pays (Chapitre XI); en 1815, point culminant de sa carrière, Sismondi est non seulement témoin des Cent Jours, à Paris, mais il se jette dans la mêlée, combattant de sa plume pour Napoléon et l'Empire constitutionnel (Chapitre XII), après avoir souffert, sous le Premier Empire, de la contrainte des esprits, de la dureté de l'administration et de la surveillance de la police.

Il n'y aura plus guère à relever, après ces expériences et ces événements, de faits vraiment saillants dans la vie, désormais sédentaire, de Sismondi. Il y a cependant l'œuvre de l'historien de l'Italie, la fameuse et un peu oubliée *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, travail de longue haleine, analysé et commenté ici pour la première fois (Chapitre XIII). Marié sur le tard, vieilli prématurément, le « philosophe de Chêne » reçoit chez lui, dans sa maison de campagne non loin de Genève, des contemporains illustres (Chapitre XIV); il écrit ses derniers ouvrages, les traités d'économie politique entre autres, qui ont rendu son nom célèbre dans les annales du socialisme (Chapitre XV); il travaille, voyage encore, s'intéresse toujours

à la chose publique, souffre et meurt (Chapitre XVI et dernier).

Le plan du livre que nous venons d'esquisser obéit à un souci de l'ordre chronologique, tout en se pliant aux nécessités d'un ordre logique. Nous n'avons craint ni certains retours en arrière quand ils étaient indispensables, ni les vues générales, qui débordent le cadre de la stricte chronologie; chaque chapitre forme une étude distincte, et néanmoins s'intègre à l'ensemble, qui vise à exposer la vie et l'œuvre de Sismondi, cosmopolite philosophe.

Est-il besoin d'ajouter que, dans l'élaboration de cet ouvrage, nous nous sommes tenu à l'écart de toute espèce de souci doctrinal, de toute préoccupation d'ordre politique ou moral, de tout parti-pris métaphysique? Nous n'avons point cherché à prouver quoi que ce fût, ni à soutenir une thèse quelconque. Il ne nous est pas davantage venu à l'esprit de retrouver, dans les idées de Sismondi, une valeur d'actualité quelle qu'elle fût.

Autre chose est la sympathie humaine et l'affinité spirituelle, qui aident à la compréhension d'un homme et d'une pensée, et peut-être même de toute une époque. Analyser et expliquer n'est pas tout : il faut aussi rechercher la vie, la voix, le souffle d'un monde disparu. Alors, plus on entre dans l'intimité des morts, et plus il est indispensable de nous débarrasser de nos propres habitudes de penser. Ce n'est pas le moindre charme qu'offrent des recherches de ce genre, que de nous familiariser peu à peu avec la vie d'autrefois, d'apprendre à raisonner et à sentir comme les gens qui dans leurs déplacements se servent de la diligence et pour lesquels les livres de MM. de Chateaubriand et de Goethe représentent la grande actualité littéraire. En bref, nous avons cherché à dégager la physionomie du monde auquel Sismondi appartenait et, surtout, à camper la silhouette du penseur genevois, en ce qu'elle pouvait avoir d'original à l'époque, d'attachant pour nous, ou même de simplement coutumier de tel ou tel milieu où il vécut.



Il nous est infiniment agréable de pouvoir exprimer ici notre gratitude à tous ceux qui, à des titres divers, mais tous avec un égal désintéressement, ont bien voulu nous aider dans notre tâche, soit en nous assistant de leurs conseils, soit en facilitant nos recherches.

Nous avons une dette toute particulière de reconnaissance envers nos maîtres, MM. Charles Seignobos, Raymond Guyot, Fernand Baldensperger, professeurs à la Sorbonne; Paul Hazard, professeur au Collège de France. Ces derniers nous ont fait l'honneur d'accueillir ce livre dans la collection qu'ils dirigent : la *Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée*.

A Genève, nous avons rencontré les concours les plus précieux. Nous remercions vivement de leur active et bienveillante collaboration MM. Paul-E. Martin, directeur des Archives d'Etat, professeur à l'Université; Fernand Aubert et Auguste Bouvier, conservateurs à la Bibliothèque publique et universitaire. La *Société auxiliaire des Sciences et des Arts* de Genève et son éminent président, M. Emile Rivoire, ont un titre particulier à notre reconnaissance, pour avoir honoré cet ouvrage d'une subvention.

Nous rendons hommage à la sympathie active que nous ont témoignée au cours de nos recherches : Madame la comtesse Jean de Pange, fondatrice et animatrice de la *Société d'Etudes Staëliennes*; MM. H. Dehérain, conservateur de la Bibliothèque de l'Institut de France; Pierre Kohler, professeur au Polytechnicum de Zurich; Karl Jaberg, recteur de l'Université de Berne; Alexandre Mackintosh, à Londres; les conservateurs et bibliothécaires de la Bibliothèque Nationale de Paris, de la Bibliothèque d'Etat de Berlin, de la Bibliothèque de la Ville de Berne, de la Bibliothèque Royale de Copenhague, de la Bibliothèque de la Ville de Schaffhouse. M. Blaise Briod, docteur ès-lettres, qui a été pour nous un conseiller avisé et infatigable, a droit à notre reconnaissance la plus affectueuse et la plus cordiale.

La faveur qui accueillit notre projet d'une biographie de Sismondi, auprès d'un certain nombre de savants et d'intellectuels italiens nous a été d'un très réel appui : nous remercions ici tout spécialement MM. Francesco Ruffini, ancien ministre, sénateur du Royaume; Giuseppe Prezzolini, actuellement directeur de la *Casa italiana* de New-York; Carlo Pellegrini, professeur à l'Université de Florence; Giuseppe Gallavresi, professeur à l'Université de Milan; Don Paolo Guerrini, de Brescia.

Nous n'oublions point que l'idée de ce travail, qui remonte à l'année 1923, nous a été suggérée pour la première fois par deux historiens allemands, MM. Friedrich Meinecke et Martin Hobohm, professeurs à l'Université de Berlin.

*
* *

Le lecteur trouvera au bas des pages toutes les références aux sources dont nous nous sommes servis. Dans les textes que nous citons de Sismondi, nous avons modernisé l'orthographe et, quand cela était indispensable, complété la ponctuation.

A la suite de cette biographie nous publions un volume intitulé *Sismondi, Lettres et documents inédits, suivis d'une liste des sources et d'une bibliographie*, auquel nous renvoyons les lecteurs désireux de plus ample information.

Paris, le 1^{er} novembre 1931.

SISMONDI

1773-1842

LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN COSMOPOLITE PHILOSOPHE

PREMIÈRE PARTIE

CHÂPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE CHARLES SIMONDE

(1773-1792)

- I. Le milieu genevois à la fin du xviii^e siècle. — II. Origines de la famille Sismondi. — III. Les parents de Sismondi et leurs amis. Les années d'enfance à Châtelaine et à Genève. Charles au Collège et à l'Auditoire. — IV. Apprentissage commercial à Lyon.

I

Sismondi est Genevois. Il est né à Genève, en 1773, de parents genevois. Sismondi est protestant, fils de pasteur. Il était citoyen d'une république où, selon son expression, « l'amour de la patrie se confond avec l'amour de la cité. »

En cette Genève du xviii^e siècle la chose publique et les sciences exactes occupaient la première place. Le *Contrat social* est né des traditions politiques de cette république; c'est un naturaliste genevois qui fit la première ascension du Mont-Blanc, dans un but scientifique. L'œuvre de Rousseau donna naissance à une pléiade de publicistes, d'historiens et

d'économistes; les Charles Bonnet et les Horace-Bénédict de Saussure ont eu de nombreux disciples qui s'illustrèrent dans les sciences. Entre ces deux familles spirituelles qui, pendant près d'un siècle, firent école dans le monde civilisé, Sismondi choisit la première.

Les citoyens d'une patrie peu étendue ont souvent des aptitudes particulières à devenir des cosmopolites. Beaucoup de Genevois vivaient à l'étranger, où ils exerçaient les fonctions de ministres de l'Évangile ou de professeurs; d'autres étaient banquiers ou commerçants. Tels d'entre eux s'étaient réfugiés à Paris ou à Londres, à la suite des dissensions intestines qui troublèrent à plusieurs reprises leur république. Sismondi, dans sa jeunesse, accompagna deux fois ses parents en exil. A l'étranger, leur curiosité d'esprit portait ces Genevois à s'intéresser aux hommes et aux choses, à observer la vie des nations, et à en étudier les institutions. Il était donc naturel que Sismondi choisît pour objet de ses études la constitution anglaise, lorsque sa famille, proscrire, passa un an dans les Iles britanniques. Quand elle eut quitté ce triste séjour pour le paysage ensoleillé de la Toscane, ce fils d'émigrés étudia l'agriculture et l'économie du grand-duché italien.

Ainsi les Genevois conservaient et exerçaient à l'étranger leur esprit d'observation et leur esprit public. Genève avait doté la France de deux ministres des finances, Necker et Clavière, dont les concitoyens, Etienne Dumont, Reybaz et Du Roveray, furent les collaborateurs intelligents de Mirabeau. On sait que le grand orateur faisait composer et rédiger ses discours par ses secrétaires, et qu'il s'inspirait quelquefois de leurs idées, voire de leurs arguments¹. « Il est curieux, dit un critique récent, que les auteurs de tant de nobles phrases qui soulevaient l'Assemblée nationale, aient tous deux appris dans la chaire de Calvin l'art de parler en public² »; Reybaz et Dumont avaient été pasteurs, et celui-ci notamment avait connu le grand succès, comme prédicateur, à Saint-Petersbourg. D'ailleurs les Genevois qui prirent parti lors de la

1. VOIR ETIENNE DUMONT, *Souvenirs sur Mirabeau et les deux premières Assemblées législatives*; rédigé en 1799, publié par son neveu J.-L. DUVAL, Genève, 1832; JEAN MARTIN, *Quatorze billets inédits de Mirabeau à Etienne Dumont et à du Roveray*, extr. de la *Revue de l'histoire de la Révolution française*, 1925.

2. PIERRE KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*, Paris 1916, p. 274.

Révolution française étaient loin d'être tous d'accord. Ils retrouvaient en France des divisions analogues à celles qui les avaient séparés et qui les séparaient encore dans leur petite république. « Cette officine de vie publique, dit un historien en parlant de Genève, offrait des échantillons de toutes les écoles, de la démocratie avancée à un torysme resserré¹. » Les uns, comme Necker, préconisèrent pour la France un système représentatif d'après le modèle anglais; un ouvrage sur la constitution anglaise, par un nommé Delolme, de Genève, avait eu une certaine vogue, à Paris, vers 1789. Clavière, qui ne partageait pas la prudente modération de la plupart de ses concitoyens, était partisan de la Gironde. Quand le flot du jacobinisme monta, Mallet du Pan² et François d'Ivernois le combattirent dans leurs écrits.

Mais ces financiers et ces polémistes n'étaient pas des chefs, ils étaient plutôt des conseillers de la Révolution. Ils prodiguaient leurs conseils aux dirigeants et à la nation. Ils avaient des idées sur les différents modes de gouvernement. Ils aimaient à persuader et à se rendre utiles. Ils croyaient avoir de l'expérience, sans toujours considérer que les expériences politiques de Genève et de l'Angleterre ne pouvaient s'appliquer à la France, entrée dans la voie des transformations violentes. Aucun Genevois n'a donné à la France ni des finances saines, ni la liberté, ni une constitution. Les *Révolutions de France et de Genève*, dont François d'Ivernois avait fait le procès dans un recueil de pamphlets, publié sous ce titre³, aboutirent à l'annexion de la petite république par la grande. Mais un peu plus tard un botaniste genevois, Augustin-Pyramus de Candolle⁴, dotait la science de la première *Flore française*. Et un de ses contemporains et amis, qui avait seize ans en 1789, consacra une grande partie de sa vie à renouveler l'étude de l'histoire de France; c'est Sismondi lui-même.

Nous ne prétendons pas déduire de ces faits que les Gene-

1. RODOLPHE REY, *Genève et les rives du Léman*, Paris et Genève, 1868, p. 151.

2. G. VALLETTE, *Mallet du Pan et la Révolution française*, 1893. — M. Albert Thibaudet estime que « Mallet fut un des observateurs les plus lucides de la Révolution ». (*M. Taine à Genève, Nouvelles Littéraires*, 16 juin 1928).

3. Londres, 1795; ce livre contient un *Tableau historique et politique de la conduite de la France envers les Genevois*.

4. Voir ses *Mémoires et souvenirs*, publ. par son fils, Paris et Genève, 1862.

vois aient échoué dans l'action et réussi seulement dans la science; pour eux, les deux domaines s'interpénétraient; ainsi en témoignent leur vie et leur pensée. Le propre de l'*esprit genevois* est bien un certain équilibre entre la pensée et l'action. L'activité politique devenait un sujet d'études et de délibérations. Et la recherche scientifique tendait, en dernière analyse, vers des buts humanitaires et d'utilité publique. Hommes de laboratoire jusque dans l'action, ils rêvaient d'action étant des hommes de cabinet.

Les formules des réformateurs ont trouvé dans l'œuvre des savants et des publicistes de Genève une interprétation nouvelle. Ce calvinisme moderne, moins dogmatique que celui de l'*Institution chrétienne*, était devenu un agent de progrès scientifique et social. Certes les naturalistes du XVIII^e siècle faisaient ce qu'on est convenu d'appeler des recherches désintéressées. Mais, par ailleurs, Genève abritait un artisanat d'élite, notamment des horlogers. Nous sommes portés à croire que l'étude des différentes applications des sciences exactes, et la mise en usage des inventions techniques, en un mot ce besoin de perfectionnement matériel qui apparaît très tôt à Genève, résultait de la double action de ses savants et artisans. Au XVIII^e siècle, de Saussure et Bonnet fondaient la *Société de Physique et d'Histoire naturelle*; mais de Saussure a également créé cette *Société des Arts*, sorte d'académie populaire, qui se consacrait à l'étude de l'agriculture, de l'industrie, et des arts et métiers. Et à quoi servaient les sciences sociales sinon à être appliquées dans la législation? Nous verrons, à partir de 1814, tous les citoyens éminents réunis dans le parlement modèle de leur république modèle, restaurée dans son indépendance après la chute de Napoléon. Leurs débats n'étaient pas seulement doctes, ils étaient souvent très mouvementés. Car les opinions les plus diverses et les tempéraments les plus passionnés cheminaient côte à côte dans cette petite cité; une étude des pamphlétaires genevois, de J.-J. Rousseau à Benjamin Constant, le prouverait aisément. Cependant tous étaient moralistes et doctrinaires, conscients d'appartenir à la religion protestante, encore seule et partout pratiquée dans la Genève d'alors. Ce caractère commun donne, malgré les différences particulières, de la

cohésion à la phalange des penseurs genevois, et les distingue des autres groupes de philosophes ou de savants de la même époque.

Or il y avait, au sein même de Genève, un antagonisme marqué entre hommes de science et hommes de lettres, opposition qui se compliquait d'une différence de classe sociale. Tandis que les savants appartenaient à l'aristocratie, les écrivains se recrutaient au sein de la bourgeoisie. La raison profonde de cette division, il est vrai, résidait dans l'ordre intellectuel. Les naturalistes et physiciens étaient essentiellement observateurs et analystes. La spéculation et la généralisation, apanage des hommes de lettres, étaient contraires à leur méthode et à leurs goûts. Leurs considérations demeuraient volontiers à l'écart de la philosophie. Est-ce à dire que nous trouverons de purs philosophes parmi les écrivains? Non certes, et pour ce motif que deux carrières seules étaient ouvertes aux gens de plume, issus de la bourgeoisie et de conditions modestes : la chaire et le pamphlet; les uns devenaient théologiens, les autres publicistes. Ils apprenaient l'éloquence et la controverse. Enfin, ils représentaient des principes contraires à ceux qui président à l'analyse de la raison pure ou à la spéculation métaphysique¹. Leur philosophie proposait un but moral et, en somme, pratique. Le seul système philosophique, -- nous disons bien *système*, car des *doctrines* tout le monde en avait, -- qui ait été, à notre connaissance, divulgué avec intelligence et force par un Genevois de ce temps, venait d'Angleterre; c'était la philosophie utilitariste de Jérémie Bentham, traduite et adaptée par Etienne Dumont. Un tel choix est caractéristique.

D'autre part, l'élément romanesque, poétique et esthétique n'a pu se développer librement dans la cité de Calvin. La rigidité calviniste est comme un roc où l'on peut bâtir en sécurité sa demeure, mais où manque la terre qui ferait fleurir un jardin. Ces écrivains n'avaient guère d'imagination; aussi bien vivaient-ils à l'écart des passions et leurs préoccupations

1. Charles Bonnet (1720-1793), « le philosophe de Genthod », est une exception à la règle. Il était célèbre entomologiste, et métaphysicien. « Il y a deux périodes bien distinctes dans la carrière de Charles Bonnet : les sciences naturelles remplissent la première; dans la seconde il s'adonne à la spéculation philosophique ». (Ph. GODET, *Histoire littéraire de la Suisse française*, Neuchâtel et Paris 1890, p. 283).

les empêchaient de cultiver le sentiment de l'art. Sans être, à la fin du XVIII^e siècle, aussi rigoristes que leur ancêtre spirituel lorsqu'il écrivait son premier *Discours* et sa *Lettre à M. d'Alembert*, ils se défendent encore d'être « artistes ». Un gentilhomme bernois qui vivait à Genève, et qui avait été l'ami des poètes anglais et allemands, Charles-Victor de Bonstetten, déplore que « la littérature reste en arrière de la mécanique, tout ce qui est lettres pures, poésie pure, imagination pure, forme splendide et verbe éclatant, inspire un sentiment de défiance¹. »

Stendhal, en deux mots, a défini cet esprit genevois, « qui comprend mieux les vérités qui touchent à l'économie politique que celles qui touchent à l'analyse du cœur humain² ». En s'exprimant ainsi, Henri Beyle peut fort bien avoir pensé à cet économiste et historien dont il lisait l'*Histoire des Républiques italiennes*. Car Sismondi, comme ses devanciers et ses contemporains, écrivait surtout pour exercer une action sociale, tout en croyant servir, avec une parfaite bonne foi, le bien et la vérité. Bien que des influences étrangères aient eu leur part importante dans la formation intellectuelle de Sismondi, le milieu genevois exerça sur son esprit une action indéniable. Dans cette ville il se sentait vraiment chez lui, c'est là qu'il revenait après de longs séjours dans ses terres de Toscane, après ses voyages à Paris et en Angleterre. On ne comprendrait pas son œuvre si l'on ne tenait pas compte de ce fait.

II

De la filiation spirituelle passons à l'ascendance consanguine de Sismondi, qui, de son vrai nom, s'appelait Charles Simonde³. Il semble que le changement fréquent du nom ait été une particularité de cette famille. Dès son retour de Toscane, en 1800, Charles Simonde voudra donner plus de sonorité à son nom en lui ajoutant — un peu timidement au début —

1. Cité par PHILIPPE MONNIER, *La Genève de Töpffer*, Genève 1914, p. 192.

2. *Ibidem*.

3. Nous avons reconstitué l'ascendance de Sismondi d'après GALIFFE, *Notices généalogiques sur les familles genevoises* t. III 1836; t. IV 1857; t. II 2^e éd. 1892.

la forme italienne de Sismondi. Il portait déjà, en venant au monde, un nom plus sonore que celui de ses ancêtres. Les généalogistes font remonter ses origines à un certain *Samuel Symond*, de la Côte-Saint-André en Dauphiné. Il est certain que la famille Symond quitta le Dauphiné pour se réfugier à Genève, à la suite des persécutions exercées contre les protestants.

Le troisième fils de Samuel, *Eymard Symond*, bisaïeul de Sismondi, fut reçu bourgeois de Genève, en 1692, et il épousait une jeune fille de cette ville, Gabrielle Monthion.

François, fils d'Eymard, adopta le nom de Simonde, que son petit-fils, Charles, modifiera à son tour. Il servit — ce fils de réfugiés — dans l'armée du roi de France avec le grade de capitaine. Il s'allia à une famille influente en épousant en 1739 la fille du Premier Syndic de Genève, Marianne Sartoris. Malgré ce lien étroit qui l'unissait au premier magistrat de la République, il ne fut élu au Conseil des Deux-Cents qu'en 1764. C'est là tout ce que nous connaissons de sa vie, et nous ignorons la date de sa mort. Son fils, *Gédéon-François*, né en 1740, est le père de *Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi*.

Or celui-ci faisait remonter ses origines à une noble et illustre famille de Pise, les Sismondi, dont il adopta le nom. Il avait fait valoir ce passé glorieux de sa famille au point que Mignet lui-même en parla dans l'éloge qu'il lui décerna à l'Académie des Sciences Morales et Politiques : « Déchus de leur ancienne splendeur, les Sismondi de Pise s'étaient réfugiés en France avec l'armée de Federico Bozzolo en 1524, après l'assujettissement de leur patrie; s'étaient établis en Dauphiné, où, durant les oublis d'un long exil, ils avaient presque perdu leur nom, qu'une prononciation étrangère avait dénaturé en le contractant et transformé en celui de Simonde...¹. » L'adoption de la religion réformée les obligea à ce que Mignet appelle une seconde expatriation, — l'établissement à Genève du bisaïeul de Sismondi. Tout ce passé, honorable sans doute, apparaît un peu terne à la suite de la brillante et héroïque histoire des Sismondi de Pise.

1. MIGNET, *Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Sismondi*, dans *Portraits et Notices historiques et littéraires*, Paris, 1852, t. II, p. 47.

L'historien des républiques italiennes parle abondamment et avec éloge de la cité toscane qu'il croyait être celle de ses pères :

« Ses exploits (de Pise au début du ^{xr}^e siècle) n'étaient pas enfermés dans les étroites limites de la Toscane; les Sarrasins, l'Espagne, l'Afrique et la Grèce, apprirent à respecter, en elle, la bravoure italienne, et l'énergie d'une nation naissante¹. »

Ensuite il relate le coup de main sur Pise que tenta en 1005, un corsaire maure, Muset, roi de Sardaigne :

« Une nuit ses galères pénétrèrent dans l'embouchure de l'Arno, et remontèrent le fleuve jusqu'au faubourg inférieur de la ville. Les habitants, éveillés par des cris horribles, apprirent en même temps le débarquement des Musulmans et l'incendie de leurs maisons : tout fuit et se dispersa dans les campagnes; une femme seule de la famille Sismondi, nommée Chinzica, au lieu d'accompagner les fuyards, se précipita vers le palais des consuls, malgré que le pont et la route qui, le long de l'Arno, unissait le faubourg à la ville, fussent infestés par les Sarrasins. Elle annonça aux magistrats le danger de la patrie, et fit sonner le tocsin du palais. Les cloches de la ville répondirent aussitôt à ce signal d'alarme, les citoyens s'encouragèrent à la vengeance; es Sarrasins déconcertés n'osèrent attendre le choc des milices républicaines; ils regagnèrent leurs vaisseaux, et s'échappèrent en tremblant des bouches de l'Arno. On éleva une statue à Chinzica dans le faubourg incendié, qui, rebâti ensuite, a reçu d'elle son nom². »

Plus tard, en 1050, après une victoire décisive sur le roi Muset, l'île de Sardaigne fut assujettie par les Pisans et leurs confédérés, et partagée entre les vainqueurs.

« Les Ghérardesca reçurent en fief pour leur part, les environs de Cagliari; les Sismondi, Oleastro; les Sardi, Arborea; les Caietans, Oriseto; les Gênois, Algario; le comte de Mutica, Sassari, et les Malespina, les Montagnes. Le reste de l'île fut conservé, ainsi que Cagliari, sous la domination immédiate de la république pisane³. »

Ces citations nous révèlent l'importance que devait prendre dans l'esprit de Sismondi sa prétendue ascendance pisane. Mais si l'on se place au point de vue psychologique, la question d'authenticité n'importe guère. C'est, entre autre, la croyance en son atavisme italien qui a guidé le jeune Simonde, lorsqu'il

1. SIMONDE-SISMONDI, *Histoire des Républiques italiennes du Moyen-Age*, Paris 1809, t. I, chap. V, p. 343.

2. *Ibid.* p. 344-345.

3. *Ibid.* p. 350.

cherchait un sujet d'études historiques; très accessible aux raisons de sentiment, il a choisi l'histoire de ces héros italiens, ses « ancêtres », qui lui inspiraient une sorte de patriotisme rétrospectif. Il retrouvait chez eux cet amour de l'indépendance, cette fierté et cette bravoure, que, en bon Genevois, il croyait être l'apanage exclusif des cités républicaines et des peuples libres.

A cela s'ajoute une certaine pointe de vanité. Le jeune Simonde n'était pas dépourvu d'ambition mondaine. Il savait qu'on allait lire le premier volume de ses *Républiques* dans l'entourage de M^{me} de Staël, de la comtesse d'Albany, à Florence, et dans d'autres salons encore. Il sollicitait discrètement l'accueil de ces milieux, quand il parlait, en historien, des « sept grandes familles de Pise¹ », dont les Sismondi. N'a-t-il pas célébré, avec notes à l'appui, l'éclat de cette lignée, qui s'était distinguée dès le début du x^e siècle? Enfin, nous avons vu que les Sismondi ont été en fort bonne compagnie, lorsqu'ils partagèrent l'île de Sardaigne, et régnèrent sur Oleastro. Les lecteurs devaient comprendre, et ils n'y ont pas manqué. Car l'usage mondain a consacré le nom de M. de Sismondi, sous lequel, à son tour, il est entré dans l'histoire. Il lui arriva même, un jour, de renouveler le souvenir de la seigneurie sarde des Sismondi, lorsqu'en 1815, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il signait *Charles d'Oléastre* un plaidoyer en faveur de l'Empereur². C'est ici le lieu de reprendre le mot du duc de Broglie au sujet de M^{me} de Staël, sa belle-mère : Sismondi, lui aussi, « aimait les idées libérales et les noms historiques. »

Il fut moins affirmatif le jour où son cousin, M. de Moyrier, lui demanda les preuves de leur consanguinité avec les Sismondi de Pise. Voici ce qu'il nous rapporte dans la minute de sa lettre à M. de Moyrier, datée du 5 février 1826 :

« Je lui montre donc l'identité d'armes et de nom, l'époque du refuge des Sismondi en France, avec l'armée de Federico Bozzolo, dans un temps où ils étaient trop ruinés pour qu'on fit attention à eux; mais je lui

1. *Ibid.* p. 345.

2. *Réflexions sur quelques opinions du jour, Le Nain jaune*, Paris avril-mai 1815 (voir plus loin, chap. XII).

déclare en même temps que je n'ai point d'actes ou de titres, que je ne suis point en état de fournir des preuves, que je suis bien sûr que l'essai nous attirerait quelque mortification. Je rapporte enfin que Cavalcato et quelques gentilshommes pisans me proposèrent de demander à être reconnu par la noblesse de Pise, m'assurant qu'elle s'en ferait un honneur, et comment je refusai, parce que, ou j'étais un bon Sismondi, ou il était impossible à tout homme que le je devienne¹. »

Ce texte est explicite. Il nous faut même en élargir encore la portée. Sismondi et Symond ne sont pas, à proprement parler, homonymes. Enfin l'identité d'armes ne prouve rien, tant qu'on ignore la date où les Symond-Simonde ont adopté le blason des Sismondi de Pise.

Cependant Sismondi avait des ancêtres italiens, mais non point ceux qu'il rêvait. La grand'mère paternelle de Charles Simonde, Marianne Sartoris, était d'origine piémontaise. Un de ses aïeux, Jean-Léonard Sartoris, né vers 1500, avait été au service du duc Charles de Savoie, et mourut dans les prisons de l'inquisition. Un de ses fils subit la peine capitale, pour sa religion. Son autre fils, l'aïeul de Sismondi, épousa une Genevoise de famille noble. Les Sartoris, reçus dans la bourgeoisie de Genève en 1610, se sont distingués comme humanistes, comme théologiens et comme magistrats dans leur nouvelle patrie. Ils étaient alliés à d'autres familles de réfugiés italiens, notamment aux Puerari, « famille noble de Crémone, et l'une des premières qui vinrent d'Italie. Elle a produit des professeurs, des magistrats et des militaires². » Ici, pas de doute possible sur l'ascendance italienne de Charles Simonde. Nous dirons que ses ancêtres français sont de beaucoup supérieurs en nombre à ses ancêtres italiens. Sa mère, Henriette Girodz, était la petite-fille d'un réfugié français, Isaac Girodz, qui avait quitté Chalon-sur-Saône pour venir s'établir à Genève, à la même époque qu'Eymard Symond.

Cette brève enquête nous apporte certaines indications sur la nationalité, la religion et la naissance de Sismondi.

Pour la religion, pas d'équivoque possible : on y compte dans cette race des réfugiés, des théologiens, et même des martyrs. La stricte observance calviniste s'avère aux pré-

1. SISMONDI, *Fragments de son journal et correspondance*, publ. par M^{lle} de Montgolfier Genève 1857 p. 86.

2. GALIFFE, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, t. II p. 802.

noms en usage dans ces familles, Samuel, David, Judith, Jérémie, Sara, Isaac, Esther, Daniel.

La question de la nationalité de Sismondi, en revanche, est des plus complexes. Bornons-nous, pour le moment, à constater qu'il est né citoyen d'une république citadine indépendante, dont la langue était le français.

Les parents de Charles Simonde appartenaient à la bourgeoisie. M. P. Kohler a certainement raison quand il dit qu'ils étaient « de bon rang¹ ». Cela n'empêchait pas les Genevois de se moquer de « l'anoblissement un peu arbitraire² » de Sismondi. M^{me} de Staël, à son tour, ne manqua pas de plaisanter leur morgue. Philippe Monnier, en parlant de l'*Aristocrate* de Genève, dit : « Quelquefois il est *né*, d'autres fois il ne l'est guère; il lui arrive même de ne pas l'être du tout : c'est le cas de Sismondi³. »

III

Charles Simonde était l'aîné de deux enfants. Sa sœur, Sara, était de deux ans plus jeune. Leurs parents vivaient dans l'aisance, et élevaient leurs enfants dans les principes de l'Église. Leur père, Gédéon-François Simonde, était pasteur. A l'âge de trente ans, il épousa Henriette-Gabrielle-Esther Girod. Gédéon Simonde exerçait alors les fonctions pastorales à Bossex, petit village situé au pied du Salève. Ces années passées loin de la ville, à l'abri de la vie publique et mondaine, semblent avoir été les plus heureuses d'une existence que des infortunes multipliées allaient troubler et entraver⁴.

Bossex était une paroisse idyllique. Le dimanche, Gédéon Simonde prêchait. Grand amateur de botanique, il herborisait pendant la semaine. Il était depuis une année pasteur à Genève quand sa femme mit au monde un fils, — le 9 mai 1773, — qui fut baptisé Jean-Charles-Léonard. Il se

1. *Madame de Staël et la Suisse* p. 509.

2. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, Paris, 1872, t. VI.², p. 29.

3. *La Genève de Töpffer*, p. 130.

4. Au Livre Premier de ses *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau a écrit des pages d'une fraîcheur incomparable sur le séjour qu'il fit dans le presbytère de Bossex, où on l'avait mis en pension, ensemble avec son cousin Abraham Bernard, chez le pasteur Lambercier.

retira du ministère en 1778, et fut élu membre du Conseil des Deux-Cents, quatre ans plus tard.

« Ces différentes époques de la vie de mon père que vous m'avez rappelées, écrivait Sismondi à un ami de Gédéon, peu de temps après la mort de celui-ci, me causent un singulier genre d'émotion; peut-être est-ce la suite des orages au milieu desquels j'ai été élevé, mais je me rappelle mieux la jeunesse de mes parents que la mienne, et je m'y reporte plus volontiers en imagination. Je ne pense jamais à ce Bossey (sic), où je n'ai cependant jamais vécu, sans attendrissement. Sans m'en rendre compte, j'ai le sentiment que dès au sortir de ce lieu une grande injustice, et des contrariétés funestes ont troublé une vie à laquelle la mienne était attachée¹. »

Mais Sismondi parle si rarement de son père, qu'on ne peut imaginer entre eux cette intelligence parfaite, ni cette affection confiante, qui en revanche liaient le fils et la mère. Une *Vie de Sismondi* est en même temps une *Vie de Madame Simonde*, « femme d'un haut mérite et d'un grand sens », selon le mot de Sainte-Beuve². Grâce à son ascendant naturel elle dominait toujours son fils, et le conseillait pour son plus grand bien. Envers son père, le jeune Charles fut un fils respectueux et soumis, mais qui, probablement, n'en attendait ni compréhension ni encouragements. Nous ne serions pas étonné qu'il eût hérité de son père sa maladresse et son manque d'esprit d'à-propos, comme il a hérité de sa mère son intelligence supérieure et sa « riche nature morale³ ». Gédéon Simonde est resté pendant toute sa vie un bon chrétien, à en croire son testament. Il a légué quarante bibles destinées à être distribuées aux familles pauvres et pieuses de Genève, « soit comme prix dans les écoles, soit comme marque de faveur et d'encouragement aux familles que les Pasteurs distingueront pour leur piété⁴. »

1. Lettre au professeur Pierre Picot, datée de Pescia (en Toscane), 29 septembre 1810. Bibl. publ. de Genève, *Collection Coindet Mss. Suppl.* 363 f^o. 229. M. CH. BORGEAUD, *Histoire de l'Université de Genève*, 1909 in-fol. t. II, p. 181, cite un passage de cette lettre de Sismondi à Picot; mais celui que nous reproduisons ci-dessus est, sauf erreur, inédit. — Pierre Picot (1746-1822), pasteur à Satigny, puis à Genève, professeur de théologie à l'Académie, est l'auteur d'ouvrages théologiques et astronomiques. Il est le père de l'historien Jean Picot (1777-1864).

2. *Loc. cit.* p. 32.

3. *Ibid.* p. 28.

4. Lettre inédite de Sismondi à Pierre Picot, Genève, 14 mars 1812; Bibl. publ. Genève, *Coll. Coindet, Mss. Suppl.* 363 f^o. 230.

Contrairement aux autres familles de Genève, la parenté des Simonde était peu nombreuse. Les parents d'Henriette Simonde moururent à un âge très avancé; Pierre Girod vécut jusqu'en 1792, et sa femme, née Sara Sacirère, mourut en 1806; elle avait quatre-vingt-six ans. Le beau-frère de Gédéon Simonde, Jacob Vernes, était pasteur aussi; et son fils, François Verne¹, homme de lettres, comme son cousin Sismondi.

A Genève, les Simonde habitaient une vaste maison, qu'Henriette Girod avait reçue en dot². Mais pour Charles et sa sœur les souvenirs d'enfance les plus chers s'en allaient à leur maison de campagne, Châtelaine, près du village d'Aïre, aux confins de la république de Genève et du royaume de France, sur la route qui conduit à Ferney. Le jardin de Châtelaine surplombe la rive droite du Rhône, en face le village de Saint-Georges. La vue s'étend au loin sur un paysage d'une exquise douceur, que des montagnes bordent et protègent. On voit, en amont, la jonction du Rhône et de l'Arve, et l'on devine, un peu plus loin, les clochers de la cathédrale de Saint-Pierre. En aval, le fleuve disparaît dans le profond sillon que ses eaux ont creusé. Au couchant, les forts de l'Ecluse dessinent une barricade rocheuse. En face de Châtelaine, les fenêtres du grand salon s'ouvrent sur le Salève qui domine tout le pays.

La propriété des Simonde comprenait une maison de maîtres, pas très grande, qui offre cet aspect, à la fois rustique et noble, des *Campagnes* de patriciens suisses de la fin du xvii^e siècle. Sur la gauche, une ferme d'un style plus ancien borde la cour d'entrée qu'ombrage un immense tilleul. A l'extrémité ouest du jardin se trouvait un pavillon à deux

Voir le testament olographe du pasteur G.-F. Simonde, Arch. d'État de Genève, *Minutes de R. Prévost*, notaire vol. 22, année 1810 n° 125. Il contient des recommandations pieuses à sa femme et à ses enfants et petits-enfants.

1. 1765 à 1834.

2. Il s'agit sans doute de l'immeuble situé place Bourg de Four, à l'entrée de la rue des Belles Filles, portant le n° 10, que Sismondi vendra le 10 septembre 1832 à M^{me} Madeleine Jeanne Elisabeth Passavant, veuve de M. Emmanuel Faesch, bourgeoise de Bâle. Il était composé « de 2 corps de bâtiments, desservis par le même escalier, chacun de 4 étages, avec magasins, écuries, cours, terrasse implantée d'arbres, bûchers et chambre à lessive, le tout en un seul mas... » Arch. d'État de Genève, *Minutes de Binet*, notaire, vol. 32 fol. 723.

issues, l'une donnant sur le territoire de Genève, et l'autre conduisant sur le sol français. Au Nord-Ouest, la ligne sinueuse du Jura, d'un bleu tendre, ferme l'horizon. C'est au milieu de cette nature délicieuse, dans ce pays aux champs fertiles, que Charles Simonde a passé les plus beaux jours de sa jeunesse.

Trois propriétés voisines portaient d'ailleurs le nom de Châtelaine. Celle des Simonde touchait à la terre des Vieusseux, tandis que la coquette maison du syndic Cayla était bâtie au sommet des falaises du Rhône, à l'endroit où elles tombent à pic sur la *Jonction*. M^{me} Simonde retrouvait une amie d'enfance en la personne de sa voisine, M^{me} Vieusseux, « autour de laquelle se réunissait toute la coterie qui lui était chère¹ ».

Outre les Cayla et les Vieusseux, on voyait aussi les Constant, notamment Samuel de Constant, général en retraite et romancier. Ses deux filles collaboraient à ses travaux. De véritables amoncellements de petits carrés de papier, couverts d'une écriture fine, répandus en divers lieux de la maison, témoignaient de l'activité littéraire du général². Ce vieil original, que Voltaire avait jadis marié à Charlotte Pictet, habitait une belle propriété, à Saint-Jean. L'aîné de ses fils, Charles, avait visité la Chine à l'âge de quinze ans; les curiosités qu'il en avait rapportées emplissaient une grande commode dans le salon de son père. Victor, son cadet, né du second lit de Samuel de Constant, avait l'âge de Charles Simonde. L'éducation de cet enfant était confiée à sa sœur aînée, la spirituelle Rosalie, et à un précepteur, M. Bourrit. On invitait souvent, à Saint-Jean, les cousins de Victor, Gratien et Jean-Louis de Gallatin, et le fils du pasteur Simonde. Ces enfants imaginèrent un jeu peu banal en fondant une république idéale, qu'ils appelèrent Consigal. Ce nom était composé de la première syllabe des noms de Constant, Simonde et Gallatin. Dans son *Journal à Victor*, Rosalie de Constant se fait l'historien de cette mémorable et éphémère fondation.

1. Lettre inédite de Sismondi à Pierre Picot, du 29 septembre 1810, citée plus haut p. 12.

2. *Le mari sentimental*, roman paru en 1783 (anonyme), est attribué à Samuel de Constant. Réédité par M. Pierre Kohler, Lausanne 1929.

Nous l'écouterons avec une curiosité d'autant plus vive, que son récit constitue l'unique témoignage direct sur l'enfance de Sismondi¹. Voici ce qu'elle raconte de la *République de Consigal* :

« Sismondi en fut le Solon et Victor le Thémistocle. Si les emplois civils et militaires y étaient cumulés, l'ambition ni la cupidité n'en étaient pas coupables. Montesquieu connaissait sûrement les lois qui furent écrites par eux lorsqu'il dit que la vertu est le principe des républiques comme l'honneur celui des monarchies. On avait fait un trésor, on parcourait les chemins pour défendre les faibles et secourir les pauvres après examen de leur situation. J'ai retrouvé un document que je conserve précieusement ; mais ce sont les beaux discours de Sismondi qu'il aurait fallu garder et relire.

« Il en avait fait un de quatorze pages. Je vois encore l'admiration grave avec laquelle on le vantait. La république siégeait dans un lieu digne d'elle. »

Rosalie de Constant nous décrit ensuite la métropole de Consigal. Nous ne pouvons nous dispenser de citer le passage, tant il évoque l'atmosphère, le cadre des idées et images familières à ces citoyens en herbe :

« Un citoyen de Genève, zélé partisan de Rousseau, avait un fils qu'il résolut d'élever comme Emile. Un sculpteur de ses amis lui proposa un groupe de figures qui exprimerait son idée et la ferait durer. L'exécution fut assez heureuse. Sur un piédestal élevé on voyait la figure de Rousseau en pied, de grandeur naturelle et très ressemblant. Emile à ses pieds travaillait à un petit chariot. C'était le fils du citoyen Argand qui avait l'air de croire faire quelque chose d'utile et d'en être heureux. Une chaîne de fleurs qu'il ne paraissait pas voir le soutenait. Le maître la tenait d'une main et de l'autre s'appuyait sur une colonne à demi brisée sur laquelle on avait représenté les moyens d'instruction des jésuites : les fouets et autres punitions corporelles, l'air sévère et menaçant, les pleurs, etc.

« Sur le piédestal se voyait l'Opinion sur son trône élevé et posé sur une mer orageuse. Un père la montrait à son fils en lui faisant signe de s'y soustraire ; une mère amenait sa fille avec l'expression contraire. L'ensemble était agréable, quoique l'exécution ne fût peut-être pas parfaite².

1. Voir LUCIE ACHARD, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (1758-1834), Genève 1902, t. II, p. 19 suiv. Sur la famille du général Samuel de Constant, voir également JEAN MENOS, *Introduction aux Lettres de Benjamin Constant à sa famille*, Paris 1888. Rosalie, cousine germaine de Benjamin, a occupé une grande place dans la vie de ce dernier.

2. Une maquette de ce groupe se trouve au Musée des Arts décoratifs à Genève.

« Il fut placé dans une salle de verdure et au fond d'une niche en rotonde garnie de coquilles qui faisait valoir la sculpture et les détails. Sur le frontispice mon père plaça ces mots : *Homo erat*, pour excuser le tribut payé par Rousseau à l'imperfection humaine. Au bas du piédestal une devise en latin disait : Le citoyen Argand a érigé ce monument au citoyen Jean-Jacques Rousseau. Constant le dédie au philosophe.

« Vis-à-vis de la rotonde était un banc circulaire et ombragé, et aux deux côtés, deux volières que Lisette remplissait des plus jolis oiseaux. Par ses soins ils étaient heureux dans les feuillages où ils avaient assez d'espace pour se croire libres. Nous avons quelquefois rassemblé nos amis à déjeuner dans ce salon si bien orné par la nature et par l'art. Il était la métropole de la république de Consignal... »

Nul doute qu'une telle ambiance allait marquer, d'une empreinte plus décisive encore, l'esprit de cet enfant, déjà naturellement porté au culte des idées sociales et qui, à l'âge de dix ans, prononce des discours sur la vertu des républiques.

Cependant, un ami de Sismondi affirme que Charles n'était pas un enfant précoce¹. Un autre de ses biographes nous parle de ses années de Collège. L'école fondée par Calvin était l'institution la plus démocratique de Genève; on y voyait, assis sur le même banc, le fils du syndic et le fils du cordonnier, apprenant tous deux la grammaire latine et la Bible. Charles Simonde, qui jusqu'alors avait eu des leçons particulières, ne fut pas heureux au collège. « Une disposition très marquée et en quelque sorte féminine à la délicatesse, et dont il garda l'empreinte toute sa vie, se mêlait en lui à un héroïsme austère et passif... L'extrême sensibilité de Sismondi l'exposait aux insultes incessantes de ses camarades rudes et grossiers. Ces persécutions l'obligeaient, tel qu'il était, à se replier vers les ressources de son imagination; ces vexations mêmes le portaient à retirer d'une instruction plutôt superficielle et de niveau très moyen un profit qu'il n'eût pas trouvé si on l'avait laissé en repos². »

Charles aurait donc été un collégien sage et appliqué, songeant surtout à plaire à ses maîtres et à ses parents. Il lui arriva de remporter le prix de grec. Bien qu'il n'ainât

1. MUNIER, *Album de la Suisse romande*, Genève 1844 t. II p. 70.

2. SIR FRANCIS PALGRAVE *Necrologia*, *Quarterly Review*, Londres 1843 t. 72 p. 301. (Nous traduisons).

pas les arts, il cultivait la musique et le dessin¹. Il entra dans l'Auditoire des Belles-Lettres en 1786.

Quels ont été ses professeurs? Il en nomme deux, qui jouissaient, à leur époque, d'une grande notoriété, Marc-Auguste Pictet et Pierre Prévost. Dans une lettre de 1801, Simonde écrit « mon ancien professeur » en s'adressant au physicien Marc-Auguste Pictet². En 1786 Pictet avait succédé à H.-B. de Saussure comme professeur de philosophie à l'Académie de Genève; il devait jouer un premier rôle dans la vie intellectuelle et publique de cette ville. Dans sa vieillesse encore Sismondi disait à Pierre Prévost : « Je regarde toujours vers vous comme vers mon ancien maître³. » Pierre Prévost eut une vie très remplie, sa culture était extraordinairement vaste. Après des études de théologie et de droit, il fut précepteur en Hollande, voyagea en Angleterre, rencontra Rousseau durant un long séjour à Paris, et fut appelé à Berlin par Frédéric II, qui lui conféra la qualité de membre de l'Académie prussienne. Dès 1784 il est fixé à Genève, où il a occupé successivement les chaires de belles-lettres, de philosophie et de physique générale. Sa traduction d'Euripide connut la célébrité; un des premiers, il divulgua les idées des philosophes écossais, Adam Smith, Dugald Stewart, Blair; il traduisit également Malthus. Membre de l'Institut de France depuis 1800, il céda à son penchant pour la physique et fit d'intéressantes découvertes dans le domaine de l'astronomie et du magnétisme. A Genève, il assura en outre des charges publiques. Mais, en 1823, Pierre Prévost se désistait de ses fonctions pour se consacrer dès lors à des « travaux scientifiques et à des observations minutieuses sur le déclin progressif de nos forces physiques et intellectuelles pendant la vieillesse⁴ ». Il mourut à l'âge de quatre vingts ans, en 1839, trois ans avant Sismondi.

Prévost et Pictet offraient à leurs élèves le meilleur de

1. A. DE MONTGOLFIER, *Vie et travaux de Ch. de Sismondi*, Genève 1857 p. 4.

2. Lettre *inédite*, Genève 16 février 1801. Bibl. publ. Genève, *Autogr. Rilliet*. M.-A. Pictet, frère de Ch. Pictet de Rochemont, vécut de 1752 à 1825.

3. Lettre *inédite*, Chênes 26 décembre 1833. Bibl. publ. Gen. *Mss. Pierre Prévost*, t. V, fol. 115.

4. A. DE MONTET, *Dictionnaire biographique des Genevois et Vaudois*, Lausanne 1877, t. II p. 333.

l'héritage du XVIII^e siècle. Ils en représentaient probablement aussi les côtés faibles et périlleux, et leurs contemporains, dont ils avaient contribué à aiguïser le sens critique, ne manquaient pas de le remarquer. M^{me} de Charrière disait en effet de Pierre Prévost : « Il a beaucoup de savoir, de discernement, de tact, mais il semble toucher du bout du doigt toute chose, et n'empoigner jamais rien¹. »

Sismondi qui garde le silence sur ses années de jeunesse, ne nous laisse pas davantage percevoir les impressions qu'il a reçues de cet enseignement. Aussi nous faut-il recourir au témoignage d'un de ses amis, Benjamin Constant, qui nous les communique, avec plus de mordant sans doute et de clarté, que n'y eût apporté Sismondi :

« J'ai été entendre les leçons préliminaires des professeurs Prévost et Pictet, philosophie et chimie. La leçon de M. Prévost lourde, commune et superficielle. Celle de M. Pictet, lucide, claire, agréable. Cependant M. Prévost a plus d'esprit réel que M. Pictet. Mais il a des idées vieilles, de l'humeur contre les idées nouvelles, du désordre dans la tête. Il lutte comme un vieillard contre les écoles qui se sont élevées depuis que ses idées sont arrêtées; et quoique, à beaucoup d'égard, il ait raison, ces écoles ont contre lui l'avantage de la nouveauté des formes et des aperçus plus étendus sur les facultés de l'esprit humain². »

Charles Simonde ne devait pas cependant, semble-t-il, poursuivre ses études à l'Académie de Genève. Quoiqu'inscrit comme étudiant en droit, au *Livre du recteur*, à la date de 1792, le jeune homme passa cette année à Lyon, où son père l'avait placé comme apprenti dans une maison de commerce.

IV

Suivant l'exemple de beaucoup de ses concitoyens, le pasteur Gédéon Simonde avait placé des sommes considérables dans l'emprunt français, émis sous le ministère de Necker. La confiance qu'ils avaient dans le succès des opérations financières du ministre de Louis XVI, — qui avait été ministre plénipotentiaire de la république de Genève auprès du roi

1. PHILIPPE GODET, *Madame de Charrière et ses amis* t. I p. 408; cité par P. Kohler, loc. cit. p. 393.

2. Genève 1804; dans *Journal intime et lettres de Benjamin Constant*, publ. avec une introduction par Dora Melegari, Paris 1895, p. 58.

de France, — fut cruellement déçue. Tous perdirent de l'argent, et pour Gédéon notamment ce fut un véritable désastre. Il décida son fils à entrer dans les affaires. Charles, à qui ce métier répugnait, se soumit à la volonté paternelle; jeune homme timide, inhabile à faire valoir ses dons naturels et ses véritables talents, il devint commis dans une maison de commerce.

Dans ce nouvel état, Sismondi révéla une de ses qualités maîtresses : le sentiment du devoir. Il sera toujours prêt à un sacrifice personnel pour assumer une responsabilité. « Sismondi, dit sir Francis Palgrave, son biographe anglais, était, en théorie et *pour les autres*, l'avocat le plus chaleureux de la libre disposition de soi-même, et de l'affranchissement de toute sujétion; aucun des auteurs cependant qui jamais dissertèrent sur l'obligation à l'obéissance pure et simple, due à une autorité quelle qu'elle fût, comme à une institution divine, ne l'a jamais pratiquée — cette obéissance — avec plus de probité et de simplicité dans les relations diverses où il a été placé par ordre de la Providence¹.... » Ce qu'il faut retenir, de cet épisode où l'on voit Charles Simonde se soumettre, non certes sans chagrin, à la volonté de son père, c'est que ce champion de la liberté n'est point un révolté.

La décision prise, Charles quitta sa ville natale et entra à Lyon dans la maison genevoise Eynard et Cie. Le nouveau commis, à peine sorti de l'enfance, travailla avec zèle et devint un « excellent teneur de livres² ». Son patron, Gabriel-Antoine Eynard³, était un commerçant opulent qui allait perdre sa fortune dans la Révolution. Son fils, Jeah-Gabriel⁴, un peu plus jeune que Simonde, travaillait dans le comptoir aux côtés de son camarade venu de Genève. Ces deux garçons avaient des dispositions assez différentes. Eynard était né homme d'action. Il aura des succès prodigieux dans les affaires, qui n'ont jamais été le côté fort de Sismondi⁵.

1. SIR FRANCIS PALGRAVE, *Quarterly Review* 1843, t. 72 p. 301-302 (nous traduisons).

2. MONTGOLFIER *Loc. cit.* p. 5.

3. Né en 1737.

4. Né à Lyon en 1775, mort en 1863.

5. Après la ruine de son père, Jean-Gabriel entra dans le comptoir d'un parent à Gênes, puis il fonda lui-même une banque en 1797; à l'âge de vingt-six ans, Eynard fut à même d'émettre un emprunt pour le compte du royaume d'Etrurie. Établi à Florence où il dut sans doute rencontrer parfois Sismondi, il y demeurera jusqu'au

Eynard ne réapparaît dans la vie de Sismondi qu'au moment où il prête son puissant appui financier et politique au mouvement philhellène. Alors, son ancien camarade, devenu un publiciste écouté, en communauté d'aspirations avec lui, secourra les Grecs à sa manière, en combattant pour eux de sa plume.

Les expériences commerciales que Charles Simonde a faites dans sa jeunesse ont laissé des traces profondes dans la formation de son esprit et lui ont permis de garder toujours le sens des réalités.

« Il attribuait à cette ferme discipline ses habitudes d'ordre et de méthode, sa patience à vérifier et classer sans relâche ses matériaux de travail, sa faculté de calculer rapidement, et, avant tout, sa tendance à appliquer les leçons fournies par l'histoire, aux investigations qu'on appelle communément la science de l'économie politique¹. »

Mais la tourmente qui allait inquiéter la France et ses voisins précipita le retour à Genève du jeune Simonde. Il gardera pendant toute sa vie le souvenir de Lyon sous la Révolution. Quarante et un ans plus tard il parle encore de l'émeute pour le pain, des prisonniers qu'on va exécuter, des cinq ou six châteaux qui brûlent à la fois². Lorsqu'en 1793 les troupes de la Convention assiégèrent la ville, Charles l'avait déjà quittée.

moment où il se retirera dans sa patrie, en 1810; il fut secrétaire de la délégation genevoise au congrès de Vienne, et se distingua comme bienfaiteur intelligent et généreux dans la ville de ses pères.

1. SIR F. PALGRAVE, *loc. cit.* p. 303.

2. *Fragments de son Journal*, 14 juillet (1833) p. 90.

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION A GENÈVE ET L'EXIL DES SIMONDE (1792-1800)

- I. La chute de l'Ancien Régime à Genève. — II. Les Simonde en Angleterre. — III. Le retour à Genève. La Terreur; l'affaire Cayla. — IV. Vente de Châtelaine. Départ des Simonde pour l'Italie; acquisition du domaine de Valchiusa près Pescia. — V. Sismondi agronome. La Toscane sous les grands ducs Léopold et Ferdinand III. — VI. Occupation de la Toscane par l'armée de Bonaparte. Sismondi en prison. — VII. Retour d'Italie.

I

Charles Simonde rentre dans sa patrie, en 1792, alors qu'elle se trouvait menacée à la fois d'une invasion étrangère et d'une insurrection à l'intérieur.

La république de Calvin, en effet, subit les contre-coups de la Révolution. Plus exactement, les événements de France ranimèrent à Genève un brasier qui ne s'était jamais éteint¹. L'armée française, qui opérait en Savoie sous le commandement du comte de Montesquiou, était aux portes de la ville. Le 30 novembre cependant un accord fut signé, à Carouge, entre le général de Montesquiou pour la France, et les plénipotentiaires des républiques confédérées de Berne et de Zurich, qui avaient envoyé des troupes au secours de Genève. Cette convention stipulait que les parties contractantes eussent à retirer leurs troupes des frontières de Genève. Le danger semblait écarté.

Mais sitôt les étrangers partis, la révolution se déclara au sein de la république genevoise. Des clubs s'étaient formés

1. DIERAUER, *Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft*, t. IV². Gotha 1921, résume l'histoire de Genève au XVIII^e siècle.

dans la ville. Ils obligèrent le conseil d'État à céder la place aux comités révolutionnaires (28 décembre 1792). Le droit de cité fut immédiatement conféré aux *Natifs*, classe de la population qui en avait été jusqu'alors exclue malgré ses revendications réitérées. On forma le projet de convoquer une Assemblée nationale qui devait voter une nouvelle constitution. Bref, c'était le calque fidèle de l'organisation politique de la France révolutionnaire.

Ces transformations ne rencontrèrent pas des résistances très sérieuses, car on espérait de la sorte échapper à l'annexion. Barthélemy, l'ambassadeur de France auprès des Cantons suisses, plaida l'indépendance de Genève dans les rapports qu'il envoyait à son gouvernement. Au contraire, le résident français à Genève, Soulavie, entreprit de désunir les Genevois, en exploitant les antagonismes locaux. Cet agent diplomatique contribua à précipiter une évolution, funeste à la sécurité et à l'indépendance d'un État auprès duquel il était accrédité.

On souffrait également, à Genève, de la disette qui, en France, était générale. Ces difficultés économiques donnèrent lieu à des mesures rigoureuses de la part des comités révolutionnaires. On ne s'en prit pas seulement aux émigrés français, « qui mangent du pain inutilement », selon l'expression de Soulavie, et aux aristocrates qui n'avaient pas encore quitté la ville, mais on frappa également les boulangers, les « bonbonniers » et les « charcutiers ». « L'on peut dire, écrit M. Chapuisat, que Genève, en 1793, vit s'éloigner d'elle, dans un même temps, le pain et la liberté¹. »

Il n'en fallait pas davantage pour déterminer Gédéon Simonde et sa famille à s'expatrier. Ils espéraient sans doute que la tempête passerait et que, au bout de quelque temps, ils retrouveraient leur maison en ville, leurs vignobles et leur campagne de Châtelaine. Car lorsque les Simonde quittèrent Genève, en février 1793, aucun acte de terreur n'avait encore été commis².

Gédéon Simonde avait d'autres raisons encore pour quitter

1. ED. CHAPUISAT, *Genève sous la terreur*, Bibliothèque universelle 1912 t. 65 p.7.

2. Nous nous inscrivons ici en faux contre la version généralement adoptée par les biographes de Sismondi et selon laquelle les biens de sa famille avaient été confisqués, le père et le fils emprisonnés avant leur départ en Angleterre. Ces actes de terreur ne furent commis qu'après leur retour, en été 1794. (Voir plus loin p. 264 n. 3).

sa patrie. On se souvient qu'il était entré dans la vie politique en 1782, au moment où une intervention étrangère venait de rendre le pouvoir à l'aristocratie : c'est alors qu'un grand nombre de partisans des *Natifs* et des *Représentants* qui avaient fomenté l'insurrection ainsi réprimée, prirent le chemin de l'exil. Sans préciser le rôle que Gédéon Simonde a joué dans la politique genevoise — il fut secrétaire de la Chambre des Appellations, de 1783 à 1784, et secrétaire de la Chambre de la Netteté, de 1782 à 1791 — nous voyons, dans la seule date de son entrée dans le conseil des Deux Cents, en 1782, une preuve suffisante de ses sentiments aristocratiques et de ses opinions *négligées*, comme on disait alors à Genève. Dix années s'écoulaient, — nous sommes à la fin de 1792, — un nouveau revirement se produit : tandis que François d'Ivernois, Étienne Dumont, Reybaz, Mallet du Pan, et tant d'autres rentrent, les aristocrates partent, et cette fois le conseiller Simonde se trouve parmi les émigrés¹.

II

Charles Simonde avec ses parents et sa jeune sœur passèrent un an et demi en Angleterre. Pour l'été, les émigrés avaient pris pension chez le recteur de la petite paroisse de Peasmarket, en Sussex. L'hiver se passa à Tenterden, dans le comté de Kent. Pendant le séjour qu'il fit seul à Londres, Charles alla

1. Dès 1794, Gédéon Simonde, ruiné, chercha à exercer une industrie lucrative, à Genève. Dans un *Avis aux citoyens demeurant à St. Gervais* (du 4 février 1795, in-8° 3 p.) signé de sa main, « un agriculteur annonce qu'il vendra du lait dans le quartier et qu'il avertira de son arrivée dans la rue à la manière des bergers de montagne, c'est-à-dire en soufflant dans la corne d'une vache; suivi d'un tarif ». (Obligamment communiqué par M. Émile Rivoire, à Genève).

En l'an VIII et en l'an IX, on trouve mention du père de Sismondi comme « marchand de vin en détail ». Était-il aussi libraire comme l'indique un rapport de police de 1810, où Sismondi est caractérisé comme fils d'un libraire? Ce fut en effet souvent l'usage à Genève, pour les libraires, de vendre aussi du vin. (Obligamment communiqué par M. Paul E. Martin, à Genève).

En 1800, Gédéon Simonde partit pour la Toscane, où il passa les dernières années de sa vie.

Un jour que Mme de Staël demandait pourquoi Sismondi n'était pas regardé comme un aristocrate par les patriciens de Genève, on lui répondit que c'était à cause de la conduite indigne de son père. L'ancien pasteur et conseiller Simonde se vit déchu dans l'opinion de ses pairs dès le jour où il entra dans Genève avec sa charge de lait. Son fils n'appartiendra pas au parti conservateur, quand il entrera à son tour dans les Conseils de la République.

dans les théâtres, visita les prisons, les édifices publics, etc. Bien qu'on soit mal renseigné sur ce temps d'exil, il est aisé d'en saisir l'importance et la répercussion dans la formation du jeune homme. C'était son premier contact avec le vaste monde, avec un pays très différent du sien, avec les institutions d'une grande puissance, avec la vie d'une capitale. En Angleterre Sismondi devient cosmopolite; il apprend à voir plus loin que les remparts d'une vénérable, mais étroite ville. C'est pendant son émigration aussi, qu'il acquiert les connaissances qui devaient plus tard lui permettre d'entretenir des relations multiples avec des Anglais.

C'est ici le lieu de donner la parole à sir Francis Palgrave, biographe anglais de Sismondi¹ :

« Une fois en Angleterre, il s'identifia en quelque sorte complètement avec le pays. La langue anglaise, qui fut bientôt le langage habituel de sa famille, conquit sur lui un empire extraordinaire, aussi bien dans ses écrits que dans sa conversation. Il étudiait assidûment la Constitution anglaise et les lois anglaises, en partie d'après les livres, plus souvent en assistant attentivement aux audiences des tribunaux, et en se familiarisant également avec les principes et l'exercice de notre politique anglaise. Ces occupations ne lui faisaient cependant point négliger notre littérature nationale. Doué d'une perception rapide, mais pourtant méthodique dans ses études, Sismondi parvint durant ce séjour de dix-huit mois à une connaissance exacte de nos institutions et de notre caractère. Il jugeait sans partialité ni préjugés; après son départ, et pendant le reste de sa vie, il fut en mesure de considérer notre situation particulière, relativement au commerce, aux manufactures et à l'agriculture, non pas en théoricien, mais en excellent connaisseur de leurs bases réelles. Sans s'en rendre compte lui-même, il avait acquis un nouveau complément de cette éducation qui le préparait aux tâches que l'avenir lui réservait. »

Son travail ne fut cependant pas aussi inconscient que l'auteur de ce passage le laisse entendre. Car trois volumes autographes de Sismondi, intitulés *An abstract of the Constitution of England*² renferment des études faites probablement pendant ce premier séjour en Angleterre, pour se familiariser avec la langue et les

1. *Quarterly Review* t. 72 p. 303 (nous traduisons).

2. Archives de la Villa Valchuisa à Pescia, mentionnées et inventoriées par Villari, Introduction à la *Conversation inédite entre Napoléon I^{er} et Sismondi*, *Revue Historique*, 1876, t. 1^{er} p. 240 et suiv.

institution du pays. Charles n'eut qu'à poursuivre dans la même voie pour écrire, quarante ans plus tard, ses *Etudes sur les Sciences sociales*.

Toute la famille Simonde ne profita pas au même degré de ce séjour en Angleterre. M^{me} Simonde était tombée malade et sa seule chance de guérison lui semblait être dans le retour au pays. Elle voulait revoir les clochers de Saint-Pierre, entendre de nouveau sa langue maternelle, retrouver ses amis et la vieille M^{me} Girod, le grand'mère de Charles. La patrie était en pleine révolution, — que lui importait? Les étés, à Châtelaine, étaient si beaux.

C'est ainsi que vers le milieu de l'année 1794, les Simonde traversaient de nouveau la Manche, débarquaient sur le Continent, regagnaient Genève... Mais cet été-là fut tragique, à Châtelaine.

III

Genève avait eu sa *Fédération*, le jour de l'*Escalade* de 1793. On avait organisé des fêtes populaires, et cette année pénible s'était terminée dans la joie. La révolution sembla s'achever sur le vote d'une constitution démocratique, le 5 février suivant. L'état légal était rétabli, en apparence, les comités révolutionnaires ayant cédé la place à quatre syndics.

Or, parmi le peuple, la misère régnait. Le gouvernement ne savait comment y parer, car la caisse de l'Etat accusait un découvert de 500 000 florins. Les prêts des Confédérés suisses ne suffisaient plus. Seuls les clubs révolutionnaires tenaient un plan de restauration économique. Ce projet consistait essentiellement dans la réduction obligatoire des fortunes particulières, et dans la répartition de ces prélèvements parmi les indigents. Les *Montagnards* de Genève entretenaient des relations suivies avec les Jacobins de Paris. De concert avec eux, ils préparaient leur coup. Accusant les aristocrates de menées contre-révolutionnaires, et proposant au suffrage du peuple une loi tendant effectivement à une réduction des fortunes, ils réussirent à échauffer les esprits et à provoquer des actes de violence. Le gouvernement n'était plus là que pour la façade. En réalité, un comité spécial

avait reçu mandat et avait été « chargé d'organiser la révolution¹ ».

Elle fut déclenchée brusquement, le 19 juillet au soir, et sévit avec une violence inouïe. « Les citoyens courent aux armes, les révolutionnaires se répandent dans les rues, traquant, jusque dans les temples, les ecclésiastiques qui s'y sont réfugiés. Plus de six cents citoyens sont incarcérés, et plus de quatre cents d'entre eux sont emprisonnés dans le grenier de Chantepoulet². » Le Comité ordonne le séquestre des biens appartenant aux prisonniers, et la saisie de leurs bijoux. Dès le lendemain un tribunal révolutionnaire entre en fonction. Une salle de l'Hôtel de Ville est aménagée en prétoire et décorée dans le goût sinistre de la Terreur, afin d'impressionner les accusés qui vont défiler devant les juges populaires. On décide toutefois que les condamnations à mort seraient soumises à la ratification par le peuple.

Charles Simonde et son père, l'ex-conseiller, sont parmi les prisonniers. On les relâche d'ailleurs bientôt, ainsi qu'un grand nombre de détenus. Mais l'imposition de leur fortune, qui équivaut presque à une confiscation, achève de ruiner les Simonde. Une redoutable « visite domiciliaire » les dépouille en outre de tous leurs objets de valeur; on leur vole l'argenterie, la vaisselle, les bijoux, l'argent liquide³.

M. Cayla, le voisin de Châtelaine, est également sous le coup des mesures révolutionnaires; il est traduit devant le tribunal. Guillaume Cayla avait fait partie de la haute magistrature de la République, avant la révolution de 1792. Par deux fois il avait revêtu la dignité de Syndic de la Garde⁴. C'était un aristocrate d'origine cévenole, d'une cinquantaine d'années, qui portait avec élégance l'uniforme des milices

1. Cité par M. CHAPUISAT, *La terreur à Genève*, p. 336.

2. *Ibid.* p. 335. — Voir, en outre, E.-L. BURNET, *Le premier Tribunal révolutionnaire genevois juillet-août 1794*, Genève 1925, qui reproduit la liste des détenus politiques; — parmi eux se trouvent Simonde père et fils.

3. En étudiant l'ensemble de la révolution genevoise, il apparaît nettement que la persécution des Simonde coïncide avec les événements de juillet 1794, et qu'elle n'a pu avoir lieu avant le départ pour l'Angleterre. Comment auraient-ils pu vivre à l'étranger pendant dix-huit mois, s'ils avaient été, auparavant, dépouillés jusqu'à leur dernier sou? — ISAAC CORNUAUD, *Mémoires* (publ. Genève 1912) p. 640, raconte que la maison des Simonde fut pillée au début d'août 1794.

4. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. II 1924. GALIFFE, *Notices généalogiques*, t. III p. 117.

genevoises. Son visage était jeune et énergique; il avait les yeux vifs et le front fuyant; ses cheveux poudrés étaient coiffés en arrière, à la mode de Louis XVI. Ainsi nous le représente un portrait conservé dans sa maison de Châtelaine¹.

Le syndic Cayla comparait, un des premiers, devant le citoyen Bousquet, président du tribunal révolutionnaire. Accusé d'avoir tyrannisé le peuple, Cayla se voit condamné au bannissement à perpétuité. La même peine frappe MM. Prévost, ancien procureur général, et de Rochemont, un jeune avocat. En même temps, quatre accusés appartenant à la classe bourgeoise, sont condamnés à mort. Les révolutionnaires les plus exaltés protestent, en accusant le tribunal de faiblesse à l'égard des aristocrates. Revenant sur sa décision, la cour improvisée prononce pour les uns et les autres le châtiment suprême. Le peuple, cependant, ne ratifie pas cette sentence et libère Cayla, Prévost et de Rochemont. Mais devant la fureur déchaînée des Montagnards, le tribunal passe outre et décrète l'exécution des condamnés².

Profitant de sa libération momentanée, M. Cayla s'était réfugié dans la propriété de ses voisins, chez les Simonde. Espérait-il encore qu'on n'oserait pas attenter à sa vie? Se croyait-il en sécurité dans sa retraite? Ses amis Simonde avaient pris la précaution de l'installer dans le pavillon de leur jardin, qui ouvrait sur le territoire français. Ainsi le proscrit pouvait, à l'approche du danger, franchir la frontière d'un pas. Dans le jardin, le jeune Charles montait la garde, chaque soir. Dans la nuit du 24 juillet, un détachement de révolutionnaires, commis à la recherche du condamné, s'approche de Châtelaine. On distingue des voix, le bruit des armes. Charles se précipite avertir le syndic. Mais le malheureux avait verrouillé sa porte; le jeune homme tente vainement de faire sauter la serrure; le syndic, très dur d'oreille, dort profondément. Charles essaie enfin de défendre à lui seul le pavillon, mais il est brutalement écarté. Le syndic, réveillé en sursaut au dernier moment, étourdi, au lieu de fuir par la porte qui donne sur le sol français, ouvre l'autre.

1. Aujourd'hui propriété de M. Jean-Louis Cayla, architecte.

2. CHAPUISAT, *loc. cit.* p. 337-338; THOUREL, *Histoire de Genève*, 1833, t. III, p. 458-459.

et tombe entre les mains de ses persécuteurs. La famille Simonde, glacée de stupeur, passa le reste de la nuit en prière¹.

A l'aube du 25 juillet, les révolutionnaires avaient réuni les sept premières victimes de leur justice arbitraire « derrière les hauteurs du bastion », où ils les exécutèrent².

De Châtelaine, on entendit le bruit de la fusillade.

Le tribunal révolutionnaire poursuivit sa sinistre besogne. En dix-huit jours il prononça cinq cent huit sentences. Quelques citoyens notables furent encore mis à mort, sans que le peuple ait pu se prononcer. Le résident de France, Soulavie, veillait sur la marche des événements révolutionnaires.

IV

Les aristocrates quittèrent la ville au plus vite. Gédéon Simonde, sa femme Henriette, leurs enfants Charles et Sara se réunirent en conseil de famille. On ne pouvait rester plus longtemps à Genève. Mais où prendre l'argent pour émigrer? On décida de vendre Châtelaine. Sara se désolait; elle avait dix-neuf ans, elle aurait voulu se marier dans sa ville natale. Mais la nécessité primait tout. On trouva un acheteur, qui pour un prix modique acquit la belle propriété. Les Simonde abandonnèrent leur maison sur la berge du Rhône, cette maison toute peuplée de souvenirs et dont ils devaient, dans la suite, s'entretenir si souvent avec tristesse et nostalgie, en l'appelant « le paradis perdu ».

Charles décida les siens à prendre la route de l'Italie, et à rentrer dans la « patrie des ancêtres », en Toscane. Cette idée de fermer ainsi le cercle des migrations de la famille Sismondi de Pise, de retourner au point de départ, charmait l'imagination de ce futur historien. Enfin, il subissait la fascination que le Midi a toujours exercée sur les hommes du Nord.

A l'automne de 1794, Gédéon Simonde et sa famille passèrent les Alpes. Ils laissaient derrière eux leur patrie dont les jours

1. Les biographes de Sismondi racontent l'arrestation de Cayla d'après Bossi, *Necrologia G. C. Leonardo Sismondi*, Florence 1842.

2. THOUREL, *loc. cit.*, p. 460-461; ISAAC COURNUAUD, *Mémoires*, p. 612, n. 2.; FERNAND AUBERT, *La lettre d'adieux de l'ancien syndic Guillaume Cayla* (juillet 1794) *Indicateur d'hist. suisse* 1914 n° 1, p. 41 et suiv.

d'ancienne indépendance étaient comptés. Pensant retrouver le calme et la sécurité dans la région la plus paisible de la péninsule, ils firent station à Florence. En un nouveau conseil de famille l'on décida que le produit de la vente de Châtelaine serait destiné à l'acquisition d'un petit domaine. Charles se chargea de mener à bien cette affaire. Dès le mois d'octobre il se mit à parcourir à pied les environs de Florence, de Pistoïa et de Lucques. Il fut frappé de l'aisance, de la fertilité et de la bonne administration qui régnaient en ce pays. Ce jeune homme, en quête d'un domaine, avait conscience de ses responsabilités; sans oublier que l'existence matérielle des siens dépendaient de ses décisions, il cédait en même temps à son sentiment de la nature et à son goût romantique. En cette Toscane, la beauté des collines l'attire et le charme :

« Les champs élevés en terrasse les uns au-dessus des autres, semblent enfermés dans des corbeilles de vignes. Partout le gazon est rapproché du blé, et mêle sa douce verdure à l'or des épis; les oliviers qui ombragent la plupart des coteaux, adoucissent le tableau par les formes arrondies qu'ils prêtent aux coupes les plus rapides et les plus hardies. Si leur vert de saule est mélancolique, la variété le rend agréable; leur forme pittoresque et leur élégante légèreté, compensent sa pâleur. Les bois de châtaignier qui couronnent les collines, et qui quelquefois les traversent en descendant le long des torrents, contrastent agréablement avec l'olivier, par la beauté de leur verdure, l'étendue de leurs rameaux, et la majesté de leur forme. Enfin les nombreux villages, placés comme l'aire d'un aigle entre des rochers, ou sur le penchant rapide des monticules, et les habitations rapprochées qui semblent les couvrir, animent la perspective et lui donnent le coup d'œil le plus romantique¹. »

Ses préférences vont aux collines « du Val de Nievole, qui surpassent toutes les autres en agréments² ». C'est là, à l'endroit où la route se rapproche du pied de l'Apennin, qu'une petite métairie était à vendre. Cette habitation champêtre, dans un site pittoresque, parut infiniment agréable au jeune homme :

1. J.-C.-L. SIMONDE, *Tableau de l'Agriculture toscane*, Genève 1801 in-8°, Livre II *La Colline*, paragraphe 1 p. 102-103. — Dans la littérature des Émigrés français, le mot *romantique* est employé « pour caractériser des paysages modérés faits pour la rêverie insociable, ou des paysages vaporeux où s'évoquent des fantômes... » F. BALDENSBERGER, *Le mouvement des idées dans l'Émigration française*, Paris 1924, t. I^{er}, p. 114.

2. *Ibid.* p. 105.

« Sur le penchant de la colline est bâtie l'humble maison du maître, au-dessus d'elle les bois d'oliviers s'étendent et se prolongent jusqu'aux trois croupes qui s'élevant l'une sur l'autre, forment le sommet de la montagne, et sur lesquelles l'œil étonné distingue un gros village et plusieurs clochers; au-dessous la verdure est plus gaie, chaque petit champ est entouré d'une élégante petite palissade de vignes, et ombragé par des arbres fruitiers; deux longues treilles couvrent les avenues qui parcourent ce petit bassin, et une source vive reparaissant à plusieurs endroits fait jaillir constamment trois ou quatre fontaines. Immédiatement devant la maison, trois terrasses s'abaissent, les unes au-dessous des autres; de nombreux citronniers s'y entremêlent aux arbrisseaux et aux fleurs des parterres, le jujubier les décore de son élégant feuillage, et l'acacia du Nil les embaume du parfum de ses fleurs. Depuis cette terrasse l'œil découvre d'épais vergers, le commencement de la plaine, les riants jardins de Pescia, sa porte qui s'élève en arc de triomphe, ses clochers, son dôme et ses couvents qui se dessinent sur la verdure de la montagne opposée; la grosse bourgade d'Uzzano, qui se déployant sur un coteau rapide, semble planer au-dessus de la ville, les bois de châtaigniers qui l'entourent, la vieille tour qui la domine, et le spectacle toujours riant, toujours fécond de l'agriculture toscane...¹ »

Le choix de Charles était fait. La métairie près Pescia devint la propriété des Simonde. *Il podere di Valchiusa* rappelait et par son nom et par sa situation le vallon provençal célébré par Pétrarque; raison de plus pour aimer ce modeste domaine, auquel ses nouveaux propriétaires donnèrent l'appellation française de *Vaucluse*. Ils s'y rendirent sans tarder, et avant la fin de cette fatale année ils se trouvèrent installés dans leur nouvelle demeure (décembre 1794).

La vie des exilés fut dès lors sédentaire. Ils ne se séparèrent jamais définitivement de leurs terres du Val de Nievole. Bien que Gédéon Simonde retournât à Genève, sa femme et ses enfants attendirent des années avant de suivre son exemple. Quand Charles, après un séjour ininterrompu de six ans en Toscane, revint à son tour dans la ville de ses pères, sa mère demeura fidèle à la maison de Vaucluse. Il est vrai qu'elle avait marié sa fille à un notable de Pescia, Antonio Cosimo Forti, et qu'elle fut bientôt entourée de nombreux petits enfants. Malgré les différences qui existaient entre ces émigrés genevois et leur entourage italien — différences de langue, de tempérament, de religion, d'opinions, qu'ils res-

1. *Ibid.* p. 224-225.

sentaient vivement et dont ils eurent parfois à souffrir, — et malgré l'extrême solitude de ce lieu, dont Sismondi se plaignait fort, ils prirent en affection la petite ville de Pescia. Ils s'attachèrent même à la vie de ce peuple et aux destinées de l'Italie.

Et d'abord, ce fut l'immense soulagement d'avoir enfin trouvé un abri, après de longues et pénibles pérégrinations, et de se sentir en sécurité, après la tourmente qui avait bouleversé Genève. Pendant un an et demi, les Simonde goûtèrent ce repos dont jouissaient encore les états de Ferdinand III¹. Gédéon avait chargé son fils de l'administration du domaine. Les revenus en nature étaient à peine suffisants pour nourrir les propriétaires. M^{me} Simonde recevait quatre mille francs par an de loyer pour sa maison de Genève. C'est grâce à cette somme qu'on put songer au mariage de Sara, en 1795. Charles lui-même prit l'engagement de payer à son beau-frère la rente de quatre à cinq mille piastres qui avaient été promise en dot. Quant à M. Simonde, il était à Genève, pour ses affaires, et il n'y augmentait guère sa fortune. Son épouse et son fils se trouvèrent donc seuls à Vacluse où, sans se plaindre de leur sort, ils vécurent dans des conditions très modestes.

V

Charles se mit immédiatement à la besogne. Naturellement porté vers le travail méthodique et l'observation minutieuse des faits, il trouva dans l'agriculture un champ d'action des plus fertiles. Et pour connaître un pays, y a-t-il un meilleur moyen que de commencer par en cultiver le sol? C'est en étudiant les procédés agricoles utilisés dans le Val de Nievole,

1. Dépourvue de moyens de défense, la Toscane observa une stricte neutralité pendant la guerre de la Coalition contre la France. Le premier des souverains d'Europe, le grand-duc Ferdinand reconnut la République française et reçut son représentant (janvier 1793). Sous la pression de la Grande-Bretagne, qui fit occuper le port de Livourne par ses bâtiments de guerre, Ferdinand III se vit néanmoins contraint d'entrer dans la Coalition anti-française (août 1793). Mais dès la fin de l'année suivante, il entama des négociations avec le Comité du Salut public, à Paris, qui aboutirent au traité d'amitié du 9 février 1795. La Toscane vécut en paix jusqu'à la violation de sa neutralité par Bonaparte, en juin 1796. — Voir l'art. *Ferdinand III*, de la *Biographie Universelle*, t. XIII, p. 561 suiv., Paris 1855. COPPI, ANT. *Annali d'Italia dal 1750 al 1799*, Rome 1828-1877. FRANCHETTI, A., *Storia d'Italia dal 1789 al 1799*, Milan 1878 in-4°.

en les appliquant à son domaine de Vaucluse que cet étranger devait arriver un jour à se faire l'historien de l'Italie. Des expériences agronomiques à l'œuvre historique, le passage s'établissait aisément, si singulier qu'il apparaisse à première vue. A son souci pratique de mettre en valeur ses terres, il alliait une vive curiosité pour les usages populaires et les mœurs agricoles du pays. De là, il portait ses études sur l'ensemble des questions économiques et sociales relatives à la Toscane, et faisait des recherches sur les institutions et l'histoire du grand-duché. Une disposition de son esprit le conduisit ainsi du singulier au général.

Le jeune propriétaire de Vaucluse était préparé à ce genre d'investigations : il l'avait déjà pratiqué en Angleterre. Or les réformes entreprises par les grands-ducs Léopold et Ferdinand III devaient en outre éveiller son intérêt pour les institutions de la Toscane et augmenter sa sympathie pour son pays d'adoption. Les souverains de la maison de Lorraine avaient apporté à leur petite monarchie italienne tous les bienfaits qu'on pouvait raisonnablement attendre des princes les plus éclairés du XVIII^e siècle. Le règne de Léopold, qui dura de 1765 à 1790, s'illustra par une série d'innovations et d'améliorations portant sur l'agriculture, le commerce et les finances, sur l'administration de l'Église et de l'État, sur la juridiction. Quand Sismondi en commença l'étude, les mesures prises par les grands-ducs et destinées à favoriser l'agriculture et notamment les petits cultivateurs, avaient déjà porté des fruits : il trouva les paysans affranchis de toutes sortes de charges et servitudes, la sécurité des colons et des troupeaux mieux garantie, les terres incultes en partie défrichées, et le grand œuvre d'assainissement de la Maremme assez avancé. Le commerce prospérait surtout grâce au centre d'échanges qu'était le port de Livourne. Les finances de l'État étaient bien gérées, et, fait exceptionnel, durant vingt-quatre années le gouvernement avait régulièrement publié son budget.

Il faut mentionner aussi les tendances jansénistes de l'évêque Ricci et le rétablissement de la discipline ecclésiastique, sanctionnés par les actes du synode de Pistoïa de 1787; le monde catholique s'en était ému et des protestations étaient parties de Rome. Enfin le grand-duc avait affranchi le pays des tri-

bunaux d'exception et réorganisé la juridiction. Mais c'était surtout en conférant aux communes le droit d'administrer leurs revenus et de se prononcer sur la nécessité des charges publiques, « de sorte qu'à certains égards, ces communes formèrent dans le grand-duché une représentation nationale¹ », que Léopold avait favorisé le progrès de l'esprit public. Carlo Botta, dans les belles pages qu'il a consacrées aux réformes de ce prince, va-t-il trop loin en affirmant : « Aussi, cette province, à qui le monde devait de si grands exemples, donna encore sous la domination du prince le plus humain, celui d'une législation tellement coordonnée, que le gouvernement et le peuple ne pouvaient désirer, l'un plus de garanties, l'autre plus de félicité² » ?

Le successeur de Léopold, Ferdinand III, dont le règne allait être si mouvementé³, ne demandait qu'à poursuivre la politique éclairée et pacifique de son père. Sans connaissances ni préoccupations militaires aucunes, dit son biographe, « le jeune grand-duc employa tous ses moyens à faire fleurir le commerce, l'agriculture, l'industrie, à encourager les arts, les sciences, à maintenir le bon ordre tout en adoucissant la rigueur des lois⁴. »

Amateur de sciences politiques et enfant du siècle des lumières, Charles Simonde a donc trouvé en Toscane un champ d'observations propre à l'intéresser. Il mêlait à sa connaissance de l'Italie une sympathie et une ardeur de sentiments issus principalement d'un contact intime avec le sol et avec la population. Aussi découvrons-nous, dans ce Genevois, une inclination plus marquée pour le monde latin, et en particulier pour les peuples du Midi, que pour les nations germaniques

1. BOTTA, C. *Histoire d'Italie de 1789 à 1814* (trad. franç.) Paris, 1824 t. I, p. 17.

2. *Ibid.* p. 19.

3. Ferdinand était le fils puîné du grand-duc, puis empereur Léopold, et frère de l'empereur François II (François I^{er} comme empereur d'Autriche). Monté sur le trône de Toscane en 1790, il fut le dernier des princes italiens qui réussit à sauvegarder l'indépendance de son État. Il en fut cependant, lui aussi, chassé par les Français, en 1799. Plus tard, Napoléon lui conféra la dignité d'électeur de Salzbourg, ensuite d'électeur, puis de grand-duc de Würzbourg. Il entra dans la Ligue du Rhin et assista à Paris, seul de sa maison, au mariage de sa nièce, Marie-Louise d'Autriche, avec l'empereur des Français. Rentré à Florence, dès 1814, et chassé une dernière fois de ses États par les troupes de Murat, roi de Naples, en 1815, il put retourner définitivement dans la terre de ses pères, après la défaite de Murat et de Napoléon. Ferdinand III régna sur la Toscane jusqu'à sa mort, en 1824 (Voir *Biogr. Univ.*, *loc. cit.*).

4. *Ibid.*

et le tempérament des Septentrionaux. Mais où ce penchant devenait une véritable passion, c'est lorsqu'il croyait appartenir à une famille gibeline de Pise, — dont il prendra dorénavant le nom, — à celle des Sismondi. En simple curieux, d'abord, il s'attacha au passé des cités et pays toscans, puis s'enthousiasma pour leur histoire mouvementée et glorieuse. Il pouvait la lire dans les nombreuses chroniques locales du moyen-âge et dans les récits merveilleux des historiens de la Renaissance italienne. Il aimait ces villes de la Toscane dont la silhouette est si caractéristique, avec leurs dômes, leurs campaniles et leurs palais aux murs crénelés. Non loin de Pescia il voyait subsister, à Lucques, les anciennes formes de gouvernement républicain. Et sur le territoire même du grand-duché, la mémoire des libertés municipales était encore vivante, et nous avons vu que Léopold avait favorisé l'autonomie des communes. A ce propos, Enrico Mayer rapporte une entrevue qu'il eut avec Sismondi beaucoup plus tard, en 1835 : « Si ricordava (il Sismondi) che, quand era in Toscana, aveva ancora visto in vigore l'antica forma di elezione municipale e il magistrato ancora rivestito del luco repubblicano. » Mayer ajoute qu'à ce moment le vieillard fut saisi d'une émotion si forte — « gli ha ad un tratto serrato la gola » — qu'il ne pouvait continuer de parler¹.

Sismondi avait à un très haut degré, comme le fait justement remarquer M. Pellegrini, « la nostalgie du passé² », et plus il avançait dans la vie, plus cette disposition allait s'accroissant. Son sentiment de la nature, au contraire, s'affaiblira sensiblement dans la suite, mais au début de son séjour en Italie ce fut l'un des agents qui contribua le plus puissamment à l'attacher à ce pays. Charles, qui avait hérité de son père le goût de la botanique, étudia la flore du Val de Nievole³. Mais l'élément pittoresque et lyrique domine dans sa description de la *Beauté des Collines* :

1. D'après A. LINACHER, *E. Mayer e i suoi tempi*, Florence 1898, t. I^{er} p. 356; cité par CARLO PELLEGRINI, *Il Sismondi e la storia delle letterature de l'Europa meridionale*, Genève 1926, p. 1.

2. *Ibid.*, p. 1.

3. Le n° 12 de l'inventaire des Arch. de Valchuisa, à Pescia, est une *Botanique de Pescia*, illustrée à l'aquarelle, et datée de 1797 (voir VILLARI, *Rev. Hist.*, cit.). Dans son *Tableau de l'Agriculture toscane*, Sismondi fait valoir ses connaissances de botaniste.

« C'est dans une soirée d'automne, lorsque les lumières qui brillent de toutes parts, décèlent des maisons modestes des cultivateurs, cachées sous des treilles, ou des groupes d'arbres fruitiers et d'oliviers; lorsque des flambeaux de paille errants sur tous les sentiers, font remarquer les paysans qui vont gaiement se réunir chez leurs voisins, et passer les veillées ensemble; lorsque les croupes arrondies des montagnes, que les oliviers semblent velouter, se dessinent dans le ciel plus le pur, que le spectacle des collines rappelle les idées les plus romanesques. »

Le coup d'œil qui s'offre par une nuit de juin est éblouissant; le vol des lucioles frappe les yeux :

« La montagne est étincelante; si l'on abaisse les regards sur quelque vallon, il forme un lac de lumière; la terre entière paraît électrisée, et pétille de toutes parts¹. »

VI

Le bonheur de la Toscane ne dura pas. Ce fut en un mois de juin, en 1796, que l'armée française viola la neutralité du grand-duché, et ce fut à travers la lucarne grillée d'une prison que l'infortuné Sismondi vit danser dans la nuit les lucioles...

Au cours de sa mémorable campagne d'Italie, Bonaparte ne s'accommoda point de la neutralité toscane, garantie par le traité de 1795. La Grande Bretagne, n'ayant pas plus de scrupules que la France, occupait le port de Livourne. De nouveau Ferdinand III était tirailé de toutes parts. Il protesta chaque fois qu'il dut céder à la violence, mais il n'était pas dans son pouvoir de défendre son pays contre les coups de force. Ce que cherchait Bonaparte, c'était d'arracher Livourne à la flotte et au commerce anglais, c'était de s'emparer des marchandises et de l'argent amassés dans ce port, c'était enfin de gagner une influence décisive en Toscane. Sous prétexte d'opérer contre Rome et contre le roi de Naples, le redoutable conquérant menaça de traverser Florence avec ses troupes. Sur les instances du grand-duc il consentit à prendre la route de Pistoïa et de Pise. Murat dirigeait ces opérations, et le 26 juin son armée passait l'Arno. Les Français marchèrent directement

1. *Tableau*, p. 103-104 — Sainte-Beuve, en relevant dans cet ouvrage « trois beaux morceaux », dit : « Il s'y est glissé un éclair de poésie ou de sentiment de la nature qu'il n'a jamais retrouvé depuis » (*Nouveaux Lundis*, t. VI. p. 33).

sur Livourne, d'où les Anglais s'étaient retirés à temps, et occupèrent Pistoïa, Pise et Sienne. A Florence, Ferdinand III réserva un accueil vraiment princier à Bonaparte et à sa suite, — dont le cardinal Fesch et le général Berthier, — et organisa des fêtes splendides en l'honneur de ses hôtes. Les Français levèrent des contributions en Toscane et le grand-duc resta dans ses États malgré l'occupation étrangère. Enfin, la paix de Campo Formio (17 octobre 1797) rendit un peu de tranquillité au prince et à ses sujets¹.

Cependant Ferdinand de Toscane, entouré des républiques nouvellement créées par les Français en Italie, et menacé dans son pays par les machinations des révolutionnaires, fit organiser des milices et lever des troupes, à l'effet de maintenir la neutralité et l'ordre public. Mais dès la fin de 1798 il fut entraîné dans la guerre de la coalition anglo-autrichienne contre la France. L'armée du Directoire occupa aussitôt le grand-duché, et cette fois Ferdinand fut obligé d'abandonner le pouvoir à un commissaire français et de se retirer avec sa cour à Vienne. A la suite des événements militaires cependant la Toscane se trouva être libre de toute occupation, dès le mois de juin 1799, et, du fond de l'Autriche le grand-duc nomma une régence. A l'intérieur du pays le nouveau gouvernement toscan inquiétait les partisans de la France et de la démocratie, tandis que les troupes du régent envahissaient la Cisalpine. Enfin le succès définitif de cette campagne mouvementée échut aux armes françaises. Par la paix de Lunéville (9 février 1801) un nouveau statut était imposé à la Toscane; elle fut élevée au rang d'un royaume, son nom changé en celui d'Étrurie, et son trône donné à un infant de Parme.

*
* *

Au milieu de ces malheurs publics, un petit drame, qui nous intéresse ici, se déroulait à Pescia. Trois fois Sismondi fut jeté en prison. Pourquoi, quand, et par qui? Il est difficile de spécifier. Les persécuteurs, qui procédèrent sans beaucoup de formes, avaient sans doute contre Sismondi des griefs

1. BOTTA, *loc. cit.*, Livre VII, t. I et II. — *Biogr. Univ.*, *loc. cit.*

d'ordre politique. L'un de ses biographes nous donne quelques indications concernant les opinions politiques des habitants de Valchiusa. Pendant les guerres de la Coalition, M^{me} Simonde, étant « franchement aristocrate et autrichienne... n'admettait pas de nuances; elle exérait tout simplement et en masse ce qui venait de la France, et qui tenait même de loin à la démocratie. Plus éclairé, plus impartial, le jeune homme blâmait également toutes les violences, et ne goûtait pas plus les réactions des monarchistes aveugles que la furie démagogique. Il en résultait que les Français et leurs amis le trouvaient trop Autrichien, et que les Autrichiens le traitaient de Français et de Jacobin¹. »

Une première fois Sismondi fut enfermé dans la prison de Pescia avec seize autres habitants de cette ville, pendant des jours de suffocante chaleur². Le voilà loin des champs, des travaux et des fêtes des *contadini*, et séparé de sa mère qui en souffrit peut-être plus cruellement que Charles lui-même.

Mais « de la terrasse de madame Forti (sa sœur) on pouvait voir la prison; bientôt la mère et le fils se parlèrent par signes, et les chants du prisonnier arrivèrent jusqu'à sa famille. Une correspondance moins vague s'ouvrit entre eux par l'intermédiaire de leur métayer, Gian Antonio Spicciani, chargé de porter à Charles sa nourriture... Des bandes de papier, des bouts de crayon furent cachés dans le chandelier, dans le pain, dans la viande, jusque dans la bouteille de vin, et les lettres de Mme Sismondi, arrivées à bon port, eurent chaque jour leur réponse. Le besoin d'éclairer, d'égayer, de consoler sa mère, un vif attachement aux principes dont il ne dévia jamais, percent dans ces petits billets où Sismondi revient toujours à dire : « Aime-moi, ne t'afflige pas! « Quand je converse avec vous et quand je lis, je me sens vraiment hors « de prison³. »

Pour comble de malheur une maladresse du fidèle Spicciani fit découvrir la fraude, et la solitude se referma, complète, sur le prisonnier. Enfin, aussi inopinément qu'il avait été

1. Art. *Sismondi*, de la *Biographie Universelle*, Supplément, t. 82, Paris 1849.

2. M^{lle} DE MONTGOLFIER, *loc. cit.*, place cet événement au mois de Juin 1796; il coïnciderait donc avec l'occupation du pays par les Français. Sismondi et les citoyens de Pescia ont peut-être subi les rigueurs des occupants. Mais une telle conjecture est incontrôlable.

3. *Ibid.* p. 13.

incarcéré, Charles fut remis en liberté et rendu à ses paisibles travaux.

Lorsque, pour la seconde fois, il subit une réclusion, moins dure mais plus longue que la première, ce fut par le parti contre-révolutionnaire ou autrichien. Devenu citoyen français en vertu de la réunion de Genève à la France, en 1798, Sismondi aurait-il imprudemment manifesté ses sympathies pour le mouvement républicain pendant l'occupation de la Toscane par les troupes du Directoire¹? Toujours est-il qu'en 1799, les Français ayant été chassés du grand-duché, leurs partisans eurent à subir les représailles de la régence nommée par Ferdinand III. Il nous semble permis de conjecturer que le second emprisonnement de Sismondi coïncidait avec ce mouvement réactionnaire.

Dans le couvent de Pescia où il fut emprisonné, Charles avait la permission d'écrire. Il pouvait même se livrer à des études, ayant reçu l'autorisation de consulter la bibliothèque des moines. D'ailleurs « l'interrogatoire n'avait pu motiver une seule charge, et cependant l'élargissement promis était reculé de jour en jour et de mois en mois...² ».

Victime de la contre-révolution, Sismondi cherchait dans les lettres qu'il lui écrivait de sa prison à détruire les préjugés aristocratiques de sa mère :

« Si tu pouvais te dire : Ce sont des tyrans, des monstres, des Français ! ils ne font que leur métier ! l'injustice triomphe, c'est le sort du genre humain et la vertu aura son tour, tu te consolerais. Mais non ; ce sont les favoris de ton cœur, que tu avais si ardemment désirés, dont tu n'attendais que des bienfaits, qui te trompent avec tant de cruauté. Tu ne sais comment concilier tes opinions, tes sentiments et tes souffrances, et jusqu'à ce que tu sois convenue avec toi-même qu'il n'est honneur, justice, vertu, bonheur pour un pays que dans la liberté, et qu'une contre-révolution est cent fois pire qu'une révolution, tu souffrirais doublement....³ »

1. A ce moment Sismondi a rédigé son traité sur *Les ressources de la Toscane ou discours sur trois questions importantes d'économie politique*, signé « J. C. Simonde, citoyen français, membre de la Société des Scorgatili (*sic*) de Florence ». Le premier discours est intitulé : *Sur les moyens de rendre de l'activité aux manufactures*. Une note datée de mai 1799 nous dit que les événements politiques empêchèrent la publication de ce travail (Arch. de Valchiusa, à Pescia, n° 18, cité par VILLARI, *Rev. Hist. I*).

2. MONTGOLFIER. *loc. cit.*, p. 14.

3. *Ibid.* p. 15.

Ces plaidoyers n'étaient pas sans quelque cruauté pour M^{me} Simonde, dont la santé se ressentait déjà de la pénible et angoissante séparation. Tel est aussi cet autre passage :

« Blasphémez-vous encore contre la noble liberté des Anglais, l'*habeas corpus*, le jugement par jurés, et les lois claires et précises? La pauvre copie même que les Français ont adoptée nous mettrait à l'abri, si nous étions en France, des injustices que nous essayons¹. »

Dans cette singulière correspondance que Charles échangeait avec sa mère, on trouve aussi des billets plus intimes où la lutte des principes, oubliée pour un instant, fait place à des considérations d'ordre personnel. Un jour que M^{me} Simonde avait écrit un billet à son fils en anglais, celui-ci raconta la peine qu'avaient prise le commandant, puis le vicaire, puis un abbé, et enfin des experts de Pistoia, pour tenter — d'ailleurs vainement — d'interpréter ce document : « Messieurs les traducteurs ne comprenaient pas qu'on pût me parler en anglais de mon dîner, de mon souper, enfin ils n'y entendaient rien du tout, à force d'y vouloir trop entendre². »

Le ton enjoué et affectueux de Charles n'enlevait rien aux souffrances de M^{me} Simonde. Mais le prisonnier ne pouvait s'empêcher de contredire sa mère, de l'exhorter avec une certaine passion :

« Ne blasphème pas contre la philosophie, car elle m'est douce et consolante, et la religion encore plus. Le sermon que j'ai lu aujourd'hui m'a enchanté; le texte était : « Le méchant fait une œuvre qui le trompe. » Je l'ai lu, en italien, à mon prêtre, et ne crois pas avoir fait perdre aux paroles de leur éloquence, tant il m'est devenu facile de les traduire en les lisant. »

Et dans un autre billet :

« J'oublie les hommes et n'ai point de haine contre les partis. Ces corps moraux sont seuls coupables : avant tout les motifs de ceux qui les composent ont droit à l'examen... Et puis la haine que vous inspire un parti n'est pas, à beaucoup près, aussi pénible que celle qu'on nourrissait contre un individu³. »

1. *Biogr. Univ.*, loc. cit.

2. MONTGOLFIER, loc. cit., p. 14.

3. *Ibid.*, p. 15.

Enfin Sismondi fut rendu à ses foyers : les Français étaient de nouveau maîtres de la Toscane. Il fut arrêté une fois encore et jeté dans la prison commune, lors d'un voyage à Florence qu'il faisait en compagnie de sa mère. Cette arrestation, due à une méprise, ne fut pas maintenue; il était relâché après vingt-quatre heures de réclusion.

VII

Vers la fin du XVIII^e siècle, les armées françaises avaient achevé de transformer la face et de l'Italie et de la Suisse. Genève n'était plus que le chef-lieu du département du Léman, et les autres cantons formaient la République helvétique une et indivisible. Le Royaume d'Etrurie confinait à la Cisalpine et à la Romaine. Où chercher, sur la carte de cette Europe méconnaissable, la patrie du jeune Sismondi?

Une page de son journal intime qui nous a été conservée nous indique bien quel était, à ce moment-là, son état d'âme. Le 9 octobre 1798 il eut un rêve, qui lui donna « assez d'émotion », et dont il fit le récit en ces termes :

« J'étais à Genève, je crois, en tiers avec ma sœur et Mme Ant... Je ne sais comment j'amenais celle-ci à dire, avec franchise, ce qu'elle pensait de moi; elle me trouvait, ce me semble, des vertus et de la rudesse, du caractère et des connaissances, mais peu d'esprit, des sentiments, mais point de grâces. Je rendis hautement justice à son discernement, lorsqu'elle ajouta : « J'ai encore un reproche impardonnable à vous faire : c'est d'avoir abandonné ma patrie, et d'avoir voulu renoncer au caractère de citoyen genevois. » Je me défendais d'abord, en représentant que la Société n'était formée que pour l'utilité commune des citoyens, que dès qu'elle cessait d'avoir cette utilité pour but et qu'elle faisait succéder l'oppression et la tyrannie au règne de la justice, le lien social était brisé, et chaque homme avait le droit de choisir une nouvelle patrie. Mais elle a répliqué avec tant de chaleur en faisant parler les droits sacrés de la patrie, le lien indissoluble qui lui attache ses enfants, la résignation, la constance et le courage avec lesquels ils doivent en partager les malheurs, lui en diminuer le poids, qu'elle m'a communiqué tout son enthousiasme. Je rougissais, comme si je reconnaissais ma faute; cependant, j'alléguais ma sensibilité [extrême pour elle; je ne pouvais, disais-je, supporter de voir sa chute : son avilissement surpassait ce que pouvait souffrir ma constance; mais qu'elle eût besoin de moi, et du bout du monde, j'étais prêt à retourner à elle; qu'elle

essayé de se défendre contre les Français, qu'elle tentât encore de secouer leur joug, et j'aurais couru, j'aurais volé, je volerais encore... Je disais tout cela avec tant de chaleur, même d'enthousiasme et d'éloquence, que je me suis réveillé; mais l'impression profonde que m'a faite cette conversation s'est conservée toute la matinée¹. »

A l'automne de 1800, il regagna sa ville natale, après six années d'exil en Italie. Il retrouva sa grand'mère, M^{me} Girod, tandis que son père allait le remplacer à Pescia, auprès de M^{me} Simonde. Et il arriva pour Charles ce dont lui-même avait douté et qui nous apparaît au contraire naturel et inévitable : « Il redevint Genevois de cœur et par devoir, selon le mot de Sainte-Beuve, tout en restant cosmopolite par l'esprit². »

1. SISMONDI, *Fragments de son journal et correspondance*, publ. par Montgolfier, *loc. cit.*, p. 65-66.

2. *Nouveaux Lundis*, t. VI p. 38.

CHAPITRE III

FORMATION DE L'ESPRIT ET DU CARACTÈRE DE SISMONDI (1800-1812)

I. L'établissement à Genève. Le choix d'une carrière. — II. A l'école de Coppet. — III. Vie privée et mondaine de Sismondi. La contrainte des esprits sous Napoléon. — IV. Premiers succès de Sismondi. — V. Conclusion.

I

Après l'époque de révolution, après l'exil, la prison, ces douze années qui suivent le retour de Sismondi à Genève, offrent un caractère d'autant plus nuancé et complexe que les événements extérieurs perdent en relief et en importance. Nous assistons désormais à la formation d'un caractère, certes toujours influencé par l'ambiance, mais où les mobiles d'ordre intérieur, — intellectuels ou intimes, — jouent un rôle essentiel.

Ce jeune homme sensible, vite découragé, prédisposé à l'hypocondrie, finit par se frayer un chemin, grâce à la probité de sa nature et à son intelligence supérieure. Sismondi, malgré sa gaucherie, s'imposera bientôt à la société la plus exigeante de son temps; les hommes respecteront en lui son jugement et son vaste savoir, les femmes apprécieront sa loyauté et sa bonté. Il débute à vingt-huit ans dans le monde des lettres, par un traité d'agronomie; il atteint, à quarante, à la grande notoriété : de 1801 à 1813 Sismondi a publié trois volumes d'économie politique, huit volumes d'histoire italienne, quatre volumes d'histoire littéraire et plusieurs opuscules. C'est, en un mot, l'époque la plus importante de sa vie et nous chercherons à dégager les éléments qui la composent, et à en étudier l'évolution.

Jetons tout d'abord un coup d'œil d'ensemble sur cette

période. Sismondi rentre à Genève en automne 1800, après une absence de six ans, et se fixe définitivement dans cette ville. Sur les douze années qui suivirent il en passe cependant trois en Italie et séjourne quelques mois en Allemagne. Il fit un de ses voyages en Italie et le tour de l'Allemagne en compagnie de M^{me} de Staël, qui l'invita également pour de longs mois d'été dans son château de Coppet. M. et M^{me} Simonde ne venaient que rarement à Genève; leur fils habita chez sa grand'mère, M^{me} Girod, jusqu'à la mort de celle-ci, en janvier 1807. Quand le père de Sismondi mourut, à Pescia, en été 1810, sa veuve vint s'installer dès l'hiver à Genève auprès de son fils. Mais au printemps suivant elle regagna Pescia, et il ne semble pas que, depuis lors, elle ait jamais quitté l'Italie.

Sitôt établi à Genève, Sismondi se recommanda à l'attention de ses concitoyens. Après la solitude de Pescia, il espérait faire, dans sa patrie, une carrière selon ses goûts et ses talents. Il commença par publier, chez le libraire le plus connu de la ville, Paschoud, le *Tableau de l'agriculture toscane*. C'est alors que les agronomes genevois lui demandèrent de prendre part à leurs travaux, au sein de la Société des Arts et de la Société d'agriculture. Sa qualité d'« agriculteur » lui valut également le poste de secrétaire du Conseil du Commerce, des Arts et de l'Agriculture du département du Léman, institution créée par les autorités françaises, le 6 messidor de l'an IX (25 juin 1801¹). Il fut, par la suite, secrétaire de la Chambre de Commerce du Léman.

Sismondi entrerait-il dans l'administration française? Il y a certainement songé. Mais sa mère n'était pas favorable à ce projet. Elle représentait à Charles que son caractère se cabrerait devant les exigences parfois humiliantes d'une telle situation. Le vénérable Necker, sa fille, M^{me} de Staël et Benjamin Constant, au contraire, lui promettaient de s'employer en sa faveur dès que la France aurait un autre gouvernement². Le changement se produisit bien, mais dans un

1. ED. CHAPUISAT, *Le Commerce et l'industrie à Genève pendant la domination française*, Genève et Paris 1908, p. 162 et 216 n. En l'an XI les Conseils du Commerce furent réorganisés.

2. SISMONDI, *Fragments de son journal* (publ. par Montgolfier), daté de 1802, p. 68.

sens contraire aux espoirs des libéraux; Sismondi lui-même fut hostile au régime impérial, de sorte qu'il ne crut pas pouvoir accepter la médiation de son ami Bonstetten, qui sollicita pour lui un poste en Toscane. Le 13 juin 1808, Bonstetten avait écrit à la comtesse d'Albany : « Dans ce moment, mon ambition est de voir placer M. de Sismondi à Florence; c'est un homme aussi éclairé qu'intègre, qui connaît bien la Toscane, et qui réunit des données très rares dans ces circonstances, et qui, j'espère, n'échapperont pas à M. de Gérando¹. » Mais le 12 août Sismondi adressait une lettre à la même personne, pour lui dire : « Je l'ai arrêté (Bonstetten) comme il se donnait du mouvement pour moi; il ne faut servir que ceux qu'on aime, ou du moins il ne faut jamais mettre en opposition ses sentiments avec les devoirs qu'on s'impose². »

Tandis qu'il refusait de servir la cause de Napoléon, ce vaillant patriote défendait avec zèle les intérêts de sa ville contre la contrainte étrangère, et il excella en particulier dans le domaine économique, en démontrant les conséquences funestes du régime protectionniste, adopté par la France, pour le commerce et l'industrie de Genève. Témoins son ouvrage sur la *Richesse commerciale*, de l'an XI (1803)³, sa lettre à M. Maurice, maire de Genève, du 4 juin 1804, qui a trait à la situation de l'horlogerie⁴, et le Rapport de la Chambre de Commerce du Léman au sujet des routes balkaniques, adressé, en date du 27 novembre 1810, au ministre de l'Intérieur, Montalivet, et rédigé par Sismondi⁵.

Plus d'une fois aussi Sismondi aurait eu l'occasion de se consacrer à l'enseignement. Mais jamais il ne donna suite à des sollicitations de cet ordre. Toute sa vie, il éprouva une répugnance invincible pour l'activité pédagogique. S'il avait accepté l'offre que lui fit, en 1804, le tsar Alexandre, d'une

1. *Lettres inédites de Sismondi, de Bonstetten etc. à la comtesse d'Albany*, Paris 1863 p. 329. — Le baron de Gérando (1772-1842) était en 1808 membre de la junte chargée d'organiser la Toscane comme territoire français.

2. *Ibid.*, p. 75.

3. Genève, 2 vol. in-8°; voir au t. II, p. 213 suiv. *Influence des douanes sur les manufactures du département du Léman*.

4. CHAPUISAT, *loc. cit.* p. 216-217; voir aussi Arch. de Valchiusa, à Pescia, n° 9, *Statistique du Dép. du Léman*, de 1801 (VILLARI, *loc. cit.*) et Arch. d'État de Genève, Commerce A9 : *Registres des séances de la Chambre de commerce de Genève an XI-XIII*.

5. CH. SCHMIDT, *Sismondi et le blocus continental*, *Rev. Hist.* 1914, t. 115, p. 85 suiv.

chaire d'économie politique à l'université de Wilna, sa vie eût pris sans doute un cours bien différent. L'insistance personnelle d'un négociateur russe, le comte Plater, et les avantages matériels de cette situation tentèrent un instant l'amour-propre et la pauvreté du jeune savant. Mais une lettre désespérée de sa mère, incapable de supporter l'idée de voir son fils partir pour la Russie, le détermina dans son refus.

Quelques années plus tard, Sismondi devait être nommé titulaire d'une chaire de philosophie morale à la Faculté des Lettres de Genève. Le professeur Marc-Auguste Pictet avait d'abord proposé au Grand Maître de l'Université, Fontanes, de conférer à Sismondi la chaire d'histoire ancienne, qui devait être instituée à l'Académie de Genève. Mais Fontanes écartait de son arrêté la chaire d'histoire ancienne et donna à Sismondi celle de philosophie morale¹. D'ailleurs, « la nomination de Sismondi fut une surprise pour l'Académie de Genève² ». Le recteur, Boissier, écrivait à M.-A. Pictet, à la date du 20 juillet 1809 :

« J'ignore pourquoi Sismondi qui, dans votre premier plan, portait le titre de professeur d'Histoire ancienne, est nommé ici professeur de Philosophie. C'est sans doute parce que la philosophie morale n'entre pas dans la Faculté des sciences et que c'eût été une lacune à remplir. Enfin le nom n'y fait rien³. »

Le titulaire de la nouvelle chaire lui-même ne cachait pas sa surprise, dans la lettre de remerciement qu'il adressa à son protecteur :

« C'est un honneur signalé, que d'appartenir à l'Académie de Genève, quand on y a pour collègues des hommes comme vous, et cet honneur acquiert plus de prix encore, quand c'est à l'amitié de ces mêmes hommes que l'on doit son élection... Jamais je n'avais demandé de professer la philosophie morale dont je ne sais pas les premiers principes, et j'aurais bien pu m'écrier : belle occasion pour l'apprendre ! Mais M. Boissier assure que je pourrai donner aux écoliers, de l'histoire, de l'économie politique, que sais-je moi, tout ce que je sais ou crois savoir, sous le

1. D'après CHARLES BORGEAUD, *Histoire de l'Université de Genève* t. II, *L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon 1799-1814*, Genève, 1909, in-fol., p. 179.

2. *Ibid.* p. 116.

3. *Ibid.* p. 179.

nom de philosophie, qu'il en sera tout aussi content, et qu'eux aussi ne me chicaneront jamais sur le titre de la science¹. »

Sismondi porta ce titre de professeur de philosophie jusqu'en 1820², année où il fut nommé professeur honoraire d'histoire³. Mais ce ne fut, d'après ses propres paroles, qu'un « titre sans fonctions » et, ajouterons-nous, sans appointements. Sous la domination française Sismondi n'a donné qu'un seul grand cours, — sur la littérature du Midi de l'Europe, — durant l'hiver 1811 à 1812. Nous avons vu qu'il traitait d'« écoliers » les élèves de l'Académie; en effet, « la Faculté des lettres... ne peut prétendre... qu'au rôle modeste d'école moyenne⁴ ». C'est l'ancien Auditoire des belles lettres qui, sous l'Université impériale, a été promu à ce titre. Aussi bien Sismondi ne se sent-il pas à sa place, ni au sein d'un corps enseignant, ni au milieu d'élèves auxquels la maturité d'esprit fait défaut :

« Que veux-tu ! écrit-il à sa mère, l'esprit des corps enseignants et leurs petites intrigues me déplaisent, leurs cérémonies me choquent, leurs occupations publiques m'ennuient, et leurs occupations journalières assomment. Je connais peu de métiers dont je me souciasse moins que celui de dresser les enfants ou les singes par des leçons quotidiennes. D'ailleurs, je t'assure que je tirerai plus d'argent de mes grands hommes à six francs par tête, comme tu les appelles⁵. »

1. Lettre du 24 juillet 1809, reproduite in-extenso par M. Borgeaud, *ibid.* p. 179-180.

2. Les dates indiquées dans les tableaux synoptiques de H.-FRÉD. AMIEL et AUG. BOUVIER (*L'enseignement supérieur à Genève de 1559-1876*, Genève 1878 in-4° p. 27) ne correspondent pas à la réalité. D'après ces auteurs Sismondi fut professeur honoraire de Philosophie de 1809 à 1815, et professeur honoraire d'histoire de 1815 jusqu'à sa mort. Or il fut professeur de philosophie de 1809 à 1820, et professeur honoraire d'histoire de 1820 à 1835 (Voir CH. BORGEAUD, *loc. cit.*, p. 230).

3. Dans une lettre inédite à Pierre Prévost, Sismondi agréera et commentera ce changement en ces termes : « Je me sentis peut-être un peu embarrassé quand on me fit il y a quelques années professeur de philosophie rationnelle (*sic*) que je ne sais pas, mais après tout je trouvai à l'épreuve qu'un titre sans fonctions est toujours facile à porter. Je vous remercie, Monsieur et cher collègue, d'avoir voulu me faire Professeur d'une science qui me fût moins étrangère, cependant j'avoue que je n'y attache aucune sorte d'importance, et que je me sentirai toujours honoré quel que soit le lien qui m'unisse à l'Académie. — J'écrivis justement hier au Recteur pour annoncer mon désir de faire l'hiver prochain un cours d'histoire, en sorte que je n'attendais point ce changement de dénomination pour choisir l'espèce d'enseignement auquel je me croyais le plus préparé... J. Ch. L. de Sismondi. Chênes 18 9bre 1820. » (Bibl. publ. de Genève, *Mss. Pierre Prévost*, t. V.).

4. BORGEAUD, *loc. cit.*, p. 178.

5. D'après MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 27. — Sismondi fait allusion à son travail pour la *Biographie Universelle*.

Nous voilà fort loin du mouvement pédagogique de l'époque, représenté par le généreux Pestalozzi!

Dans une autre lettre, datée de Pescia et adressée à un collègue, ami de son père, le professeur Pierre Picot, nous retrouvons cette sorte de découragement qui envahit Sismondi, lorsqu'il pense à ses fonctions professorales :

« Je vois avec admiration qu'il vous reste encore de la chaleur pour l'Académie, du zèle, un sentiment d'orgueil que vous placez en elle. Hélas! je n'ai rien de tout cela; je ferai ce qu'il faudra faire, mais je n'y trouve point de plaisir¹. »

Ajoutons qu'aux yeux du monde savant, toutefois, il cessait d'être considéré comme un simple *amateur*. Il avait déjà pu faire figurer sur son premier livre sa qualité de membre de l'Académie Royale des *Giorgofili* de Florence. Mais une fois membre honoraire de l'Université de Wilna et professeur à l'Académie de Genève, il fut considéré comme un *universitaire*. Les corps savants les plus illustres pouvaient désormais le nommer Correspondant ou Membre étranger.

II

A considérer l'ensemble de la formation intellectuelle de Sismondi, on constate qu'il n'a jamais fréquenté aucune université. Commis, agriculteur, imprimeur, voyageur, secrétaire, chercheur, statisticien, homme de lettres, homme du monde, homme politique, Sismondi a été tout, sauf étudiant. Jamais il n'eut l'occasion de suivre un enseignement supérieur. Lorsqu'il débuta dans le salon de Mme de Staël, où se réunissaient tant d'hommes remarquablement instruits, le jeune Sismondi souffrit de son manque de culture générale. Il lui arrivait « dans le beau temps de Coppet, et quand la conversation, à certains jours, était des plus vivement engagée entre Jean de Müller, Benjamin Constant et Schlegel, d'être si fort émerveillé de tout ce qui se disait d'étonnant, qu'il en était comme *abasourdi*; c'est Bonstetten qui nous l'apprend et qui

1. Lettre du 29 septembre 1810, passage cité par BORGEAUD, *loc. cit.*, p. 181.

l'en raillait avec bien de la légèreté et de la grâce : « Le bon « Sismondi est complètement abasourdi; il m'avouait hier que « tout lui semblait maintenant d'une crasse ignorance; je dus « le consoler. Il voudrait aller en Allemagne pour voir lui- « même les grands génies, mais je lui conseillai d'aller plutôt « en Grèce¹ ». Il se jeta aussitôt avec ardeur dans des études historiques et littéraires. Néanmoins, sa culture manquait de certains éléments primordiaux. Son œuvre s'en ressent et c'est ainsi que s'explique cette absence de précision dans l'expression, de rigueur dans le raisonnement, que ses critiques lui ont reprochée².

L'esprit de Sismondi, d'ailleurs, s'est développé dans des conditions communes à toute une génération d'écrivains français. Ces temps troublés leur ont communiqué une notion plus directe et quasi expérimentale de la vie, — d'où l'avance réelle qu'ils marquent sur les penseurs du XVIII^e siècle. Mais ils se trouvaient privés du même coup de cette culture raffinée et délicate qui demeure l'apanage du siècle de la *philosophie* et de la *sensibilité*. Cet amalgame d'ignorance et d'expérience leur donna de pouvoir, sans crainte du ridicule, se poser en novateurs.

Dans l'évolution de Sismondi, l'amitié de Mme de Staël a été décisive. Elle coïncide avec les *Dix années d'exil*. Sismondi se forma à l'école de Coppet. Aux influences genevoises et toscanes, influences régionales, vint s'ajouter l'influence largement cosmopolite de la société qui fréquentait chez l'illustre fille de Necker. C'est au contact de ces écrivains que le jeune agronome et économiste devint homme de lettres³. Il fut l'historien et l'italianisant du groupe.

L'esprit germanique, dont Mme de Staël faisait si grand cas, attira également l'attention de Sismondi. Bien qu'il restât

1. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 307.

2. Voir EDMOND SCHÉRER, *Études de littérature contemporaine*, Paris 1891, t. II, p. 219 : « Sismondi manque essentiellement de rigueur dans l'esprit. » — ALBERT AFTALION, *L'œuvre économique de Simonde de Sismondi*, Paris 1899 p. 42, constate chez Sismondi « un manque de rigueur logique dans le raisonnement. ».

3. Au congrès de Vienne, une princesse disait à Pictet de Rochemont, au sujet de Sismondi : « C'est un homme qui a sûrement beaucoup d'élévation dans l'âme, il écrit avec feu et clarté, *et son style s'est perfectionné à l'école de Coppet*; » le plénipotentiaire de Genève répondit : « Votre Altesse le juge parfaitement. » (Lettre de Pictet de Rochemont, datée de Vienne, 30 novembre 1814, publ. *Bibliothèque Universelle*, 1840, t. 28, p. 253).

sur la défensive et qu'il éprouvât de l'antipathie pour Schlegel, les grands écrivains allemands de son temps exercèrent sur lui une influence indéniable. Il se vantait de connaître la critique allemande; il admirait Jean de Müller. C'est en Allemagne qu'il se rendit, et non pas en Grèce. Le fameux libraire Cotta édita même une traduction du *Tableau*¹. Comme historien, Sismondi connut ses premiers succès en Suisse et en Allemagne². Nous verrons plus loin la part qu'il convient de faire, dans son œuvre, à l'influence germanique. Il importe ici de relever que cet apport étranger fut limité dans le temps : il a duré aussi longtemps que Sismondi fut sous l'empire spirituel de M^{me} de Staël, soit jusqu'aux environs de 1812. Même aux grands jours de Coppet son intelligence latine se montra parfois réfractaire à la pensée allemande, et Benjamin Constant s'en amusait : « Je fais une promenade avec Schlegel et Sismondi; il se regardent comme des fous. La philosophie française qui ne reconnaît que l'expérience, et la nouvelle philosophie allemande qui ne raisonne que *a priori* ne peuvent, je ne dis pas s'entendre, mais même s'expliquer³. » Dans ces conditions il n'est pas étonnant que l'ambassadrice de Suède une fois éloignée des rives du Léman, et, avec elle, tous les oiseaux rares de la Germanie, notre excellent patricien de Pise ait un peu oublié les hommes du Nord, pour redevenir ce qu'il fut toujours en fait, un homme du Midi. Il ne possédait pas ce don unique de réunir les deux génies, le germanique et le latin, dans un même cœur et dans une même intelligence, de se promener avec une égale aisance sur les scènes des vieilles *Sagas* nordiques et sur celles des six derniers livres de l'*Enéide*, à l'égal du spirituel Bonstetten.

... A moins que cette lettre, adressée par M^{me} de Staël à la grande-duchesse de Weimar, en 1812, ne vienne contredire notre affirmation : « M. Sismondi, que Votre Altesse a daigné se rappeler, donne ici (à Genève) un cours de littérature de

1. *Gemälde der toscanischen Landwirthschaft*, Tübingen, 1805, in-8°. Sur Cotta, voir l'intéressant recueil *Briefe an Cotta*, Stuttgart et Berlin 1925.

2. Les quatre premiers volumes des *Républiques italiennes*, avant d'être publiés à Paris, parurent chez Gessner, à Zurich, 1807-1808; cette maison éditait en même temps une traduction allemande, *Geschichte der italienischen Freistaaten*, 1807-1824 16 vol. in-8°.

3. *Journal intime et lettres de Benjamin Constant*, publ. par Dora Melegari, Paris, 1895, p. 38.

Midi qui a beaucoup de succès. Il se propose d'en donner un du Nord l'année prochaine, et Weimar ne sera sûrement point oublié dans l'histoire des progrès de l'esprit humain¹. » Il se propose... l'année prochaine.... Or en 1813 nous trouverons notre professeur dans les salons de Paris, et, après son séjour dans la capitale, il aura complètement oublié son ancien projet.

Etudes historiques, critique littéraire, — voilà les grandes impulsions que Sismondi a reçues des réunions de Coppet. S'il faut remonter à ses années de Toscane pour trouver l'origine de ses *Républiques italiennes*, son tableau *De la littérature du Midi de l'Europe*² est proprement le fruit de l'influence de M^{me} de Staël.

Sismondi occupe une place importante parmi ceux qu'on pourrait appeler les législateurs du romantisme. Notamment les romantiques italiens tiennent de lui leur connaissance de *l'Esprit des lois poétiques*³, et ils retrouvent leur passé national et leurs antiques libertés dans *l'Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*.

L'émotion romantique, le peintre de la *Beauté des Collines* l'avait connue déjà, précisément au Val de Nievole⁴. La conception romantique de l'histoire lui fut révélée par la Suisse et l'Allemagne. L'esthétique romantique, telle qu'il l'a conçue, est le résultat du cosmopolitisme littéraire de Coppet.

Il est nécessaire de préciser : Sismondi, malgré des velléités de jeune homme sensible est un raisonneur et un doctrinaire. Dépourvu de sens artistique, il se montre incompréhensif pour certaines manifestations du romantisme. Ainsi, les « attitudes verbales » d'un Chateaubriand le choquent. Confiant dans le progrès des lumières, il accorde à la raison humaine la primauté dans la hiérarchie des valeurs. Ni le souci du bien public, ni l'amour de la liberté des peuples ne s'endorment jamais dans son âme généreuse. En d'autres termes, Sismondi, tout en soutenant certaines théories qu'il faut qualifier de romantiques, n'a jamais cessé d'être un disciple du XVIII^e siècle.

1. Citée par PELLEGRINI, *Il Sismondi e la storia delle letterature dell' Europa meridionale*, cit. p. 46 n. 3.

2. Paris 1813, 4 vol. in-8°.

3. C'est Di Breme qui s'exprime dans ce sens sur la *Littérature du Midi*; une appréciation identique se retrouve chez Gioberti; voir PELLEGRINI, loc. cit., p. 132 et 149.

4. Voir plus haut chap. II, pp. 29-30, 34-35.

Aussi s'est-il efforcé, par exemple, d'observer un juste milieu entre l'Histoire philosophique et l'Histoire romantique¹. Notons encore que l'élément romantique se révèle surtout dans les premiers ouvrages de l'historien. Sismondi est un romantique de l'Empire, qui n'aura plus rien de commun avec l'école romantique française, née sous la Restauration, qui se groupera autour de Victor Hugo². On le verra, avec les années, se libérer des influences romantiques, comme il s'était affranchi des influences germaniques. Ajoutons que, à un moment donné, Sismondi abandonna l'étude de la littérature pour se consacrer dès lors tout entier à l'histoire et à l'économie politique.

Nous donnerions une idée inexacte, ou du moins incomplète de l'évolution de Sismondi, entre 1800 et 1812, si nous nous arrêtions à cette impression de pauvreté d'imagination et d'insuffisance artistique. En effet, dès qu'on se place au point de vue de l'histoire des idées, l'importance réelle de cet auteur apparaît aussitôt. Dans les domaines notamment des études historiques, de l'histoire littéraire et des sciences sociales, Sismondi fait figure de novateur. Il a inauguré en France, en même temps que Michaud, l'étude de l'histoire du moyen âge. Le premier des historiens du XIX^e siècle, il fit l'histoire de l'Italie puis celle de la France au moyen âge³. Tels écrivains plus brillants que notre honnête et patient érudit, Guizot et Michelet, par exemple, l'ont tenu en très haute estime. Augustin Thierry s'est même attiré le blâme de Chateaubriand pour avoir dit trop de bien de Sismondi! —

1. Cette affirmation est rapportée par SIR FRANCIS PALGRAVE, *loc cit.* p. 348, qui dit l'avoir trouvée dans un aide-mémoire manuscrit de Sismondi.

2. Séjournant à Paris, en 1830, Sismondi assista à l'une des célèbres représentations d'*Hernani*. Voici son impression qu'il communique à un de ses amis genevois : « On se fatigue de parler d'*Hernani*, la grande tentative en faveur du système romantique. J'ai vu et admiré M^{lle} Mars, j'ai lu ensuite la pièce; je me suis livré de tout mon cœur à tout ce qu'il peut y avoir et d'illusion et d'intérêt romanesque, mais, après tout, c'est bien mauvais, et quelques mouvements poétiques, l'expression touchante des amours d'un vieillard, par exemple, que tous les autres avaient rendues ridicules, ne sauraient racheter tant de barbaries, même à nos yeux à nous deux qui ne serions pas fâchés que de telles amours ne fussent pas ridicules. » (Lettre à Charles de Constant, 23 mars 1830; publ. par Henri Fazy, *Bulletin de l'Institut National Genevois* 1882, t. 24, p. 227.)

3. Barante estimait que Sismondi « a su le premier dépouiller les commencements de notre histoire des fausses couleurs dont elle avait toujours été revêtue ». Cité par DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, t. VII, 1844.

Dans son histoire *De la littérature du Midi*, le savant genevois a préconisé des méthodes de littérature comparée et étudié les rapports entre la société et la littérature. J. Texte déclare que cette œuvre est « le premier tableau général des littératures romanes publié chez nous¹ ». Cet ouvrage de Sismondi a paru en 1813, suivant ainsi de près les premiers volumes de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, de Ginguené². Tous deux historiens et amateurs des lettres, ils sont véritablement les pères de la philologie romane en France. Les travaux de leurs contemporains, Fauriel et Villemain, sur la littérature du moyen âge, n'ont commencé de paraître que vers 1830.

Ainsi, en différents ordres de l'activité intellectuelle, Sismondi ouvrait des voies dont la suite allait démontrer l'importance, et ce mérite de précurseur, de novateur, qu'il faut lui reconnaître, justifie peut-être notre recherche sur les idées de Sismondi³.

III

Après ces remarques toute générales nous ne saurions qu'esquisser rapidement un portrait moral du jeune Sismondi. Nous ne possédons, d'ailleurs, sur sa vie intérieure qu'une documentation fragmentaire⁴. Aussi nous bornerons-nous à en indiquer le peu qu'il nous est donné de connaître.

Voici d'abord les fragments d'une correspondance entre M^{me} Simonde et son fils, éparpillée çà et là dans des notices biographiques. Nous y trouvons un enfant, plus très jeune certes, souvent découragé, mélancolique même, qui confie ses chagrins à sa mère; et une excellente mère, compréhensive et intelligente, qui tient admirablement son rôle de guide dans la vie incertaine, mais pleine de promesses, de son fils⁵. Celui-

1. PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, t. VII, p. 710, Paris 1899.

2. Paris 1811-1819, 9 vol., in-8°.

3. Nous aborderons plus loin l'étude de ses idées économiques et sociales.

4. La femme de Sismondi avait ordonné qu'on détruisît son journal intime. Dans le testament de Sismondi lui-même, on ne trouve aucune stipulation de cet ordre. La publication de quelques fragments de ce journal, par M^{lle} de Montgolfier, provoqua une protestation formelle de la part de l'exécuteur testamentaire de Sismondi, le marquis de Bossi (voir *Journal de Genève*, 2 juin 1857).

5. « This excellent woman was the loadstar of his life, the guide of his understanding... So long as she lived, there was no one work which was not submitted to her criticism and judgment. » (SIR FRANCIS PALGRAVE, *loc. cit.*, p. 309).

ci, sans songer peut-être à la peine que de telles plaintes pouvaient causer à une mère, lui écrivait : « Je ne me livre à aucune espérance.... Je ne me suis aperçu de la continuité de l'existence que par la continuité de la tristesse. » L'écho ne se fit pas attendre; sa mère l'adjurait : « Au nom de Dieu! Sors de ce cercle où tu te cloues¹. »

Il arrivait à Sismondi de douter de ses aptitudes pour le métier d'écrivain et d'historien, et ce sentiment d'infériorité lui causait de véritables souffrances. La lettre que lui adresse alors sa mère est un beau plaidoyer en faveur de la carrière littéraire, et qui mérite d'être cité :

« J'ai peur de tout! Je m'afflige de la manière dont ton imagination s'est montée, *démontée* plutôt. Pourquoi ne recueillerait-elle rien dans l'avenir? C'était naguère un champ si fertile pour elle! Allons, mon enfant, redresse-toi, électrise-toi par tous les moyens possibles, tous ceux qui sont honorables et sûrs, s'entend. Cher enfant! je t'exhorte, je te conjure, ne te laisse pas opprimer le cœur par les contradictions que tu éprouves, elles sont la conséquence naturelle et nécessaire du métier d'auteur, tous commencent par là... Mon cher petit, je ne souffrirai pas que tu dises du mal de l'état d'homme de lettres; viens que je t'enseigne à voir les choses du beau côté, et, si tu l'apprends de moi, fais-m'en honneur devant tout le monde. Quand je dis *du beau côté*, c'est une fleur de rhétorique, car je ne te demande qu'à être juste et conséquent. Sans doute, l'homme de lettres est chargé de son petit fardeau particulier, puisque chaque vocation a le sien; mais, ordinairement il porte une moins lourde part que les autres du fardeau commun. Les grandes secousses ne le touchent guère qu'indirectement; la peine, c'est-à-dire le travail, est un de ses plaisirs; la récompense en est souvent double et d'une douceur caressante... En vérité, si j'avais à revivre et à choisir, j'adopterais la vie littéraire comme la plus heureuse². »

Sismondi est donc tourmenté par le doute, et harcelé par des velléités adverses. Il regrette le passé, il désespère de l'avenir. Dans le moment présent les obstacles qui se dressent devant lui paraissent insurmontables et le découragent. Ce n'est pas tout. Il ne s'était pas laissé prendre impunément au charme de *Werther*. Un amour malheureux vint troubler son repos dès qu'il fut à Genève. Celle qu'il aimait, Lucile,

1. Notice nécrologique sur Sismondi, *Magasin Pittoresque*, XI^e année, Paris 1843 (anonyme).

2. MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 20-21.

avait cet attrait des femmes de complexion délicate et prédisposées à la phtisie. Charles désirait l'épouser, mais ses parents s'élevèrent avec force contre ce projet. Car la famille de cette jeune fille était inférieure, par son rang, aux Simonde, et, de plus, sans fortune. Le conflit qui résultait d'une telle situation atteignit le jeune homme au profond de son cœur. Une petite note de son journal présente un mélange assez pénible de sentiment et de pédantisme : « Nous avons dit, sans doute, bien d'autres choses avec Lucile, mais elles n'ont pas laissé d'autres traces que le souvenir vague du bonheur. C'est ainsi que, dans l'histoire des empires, les règnes les plus heureux sont les plus tôt écrits¹. »

M^{me} de Staël elle-même se mêla des amours de son protégé. Sismondi lui avait dit que son roman, *Delphine*, lui rendait un grand service, en plaidant en sa faveur auprès de ses parents.

« Elle m'a répondu que très probablement elle me tiendrait le même langage qu'eux; qu'elle avait écrit qu'il fallait se roidir contre l'opinion publique, mais non pas contre celle des parents; que, d'après ce qu'on lui avait raconté, la demoiselle que je recherchais n'ajouterait, par sa famille, aucun lustre à la mienne; mais au contraire, qu'elle ne m'apporterait aucune fortune, et me mettrait dans la dépendance; qu'elle regardait bien nos distinctions de famille à Genève comme très ridicules et de fort peu de poids; mais que cependant elles en acquéraient davantage lorsque l'alliance qu'on contractait pouvait ouvrir ou fermer la porte de la meilleure compagnie, et faire tourner la balance; que je devais considérer la nature de mon attachement et la personne que j'aimais; que si elle était telle que je crusse réellement impossible de la remplacer, pour l'esprit et le caractère, par une autre qui lui fût égale, alors cette considération pouvait devenir la plus puissante de toutes, mais que si je n'avais pas ce sentiment, il fallait peser toutes les autres convenances. J'ai répondu que je jugeais en amant et que je ne pouvais éviter de voir cet accord parfait. Elle a répondu qu'un homme d'esprit, de quelque passion qu'il fût animé, conservait encore un sens interne qui jugeait sa conduite; que toutes les fois qu'elle avait aimé, elle avait senti en elle deux êtres dont l'un se moquait de l'autre. J'ai ri, mais j'ai senti que cela était vrai, excepté que mon juge à moi ne se moque pas, mais me condamne sérieusement et tristement. Elle a ajouté : faites-vous cette question-ci : Supposez que je la connaisse parfaitement, croyez-vous que, d'après cette connaissance, je jugasse que c'est la

1. *Fragments de son journal*, publ. par Montgolfier, p. 68, en date du 29 nov., 1802.

femme qui me convient le mieux? Ne le croyez-vous pas? Et cette conversation m'a beaucoup ébranlé¹. »

Tels furent les conseils de Corinne. Cependant rien n'était décidé, et les discussions continuèrent entre Charles et ses parents. En attendant, la pauvre Lucile se mourait de consommation. Au mois de juin² elle avait cessé de vivre. Mme Simonde, qui était venue à Genève, ramena son fils à Valchiusa où il resta jusqu'en novembre. Mais « durant de longues années, ce funeste anniversaire n'est jamais revenu que pesamment chargé, selon l'expression de Sismondi, de douloureux souvenirs, et, singulière coïncidence, c'est aussi au mois de juin qu'il est mort, lui, quarante ans plus tard³ ».

En lui représentant celle qu'il aimait comme étant d'un rang inférieur à celui de sa famille, Mme de Staël avait touché à un point faible dans la nature de Sismondi. Après la mort de Lucile, il put céder à son goût pour la société, et il commença de fréquenter le monde élégant de Genève. Il avait trente-et-un ans quand Benjamin Constant en fait le portrait suivant dans son journal :

« J'ai lu à Sismondi mon introduction. Il en a été très frappé C'est un homme sans esprit, mais qui a des principes très justes et des intentions très pures. Mais il travaille très peu, et se laisse aller au monde où il est flatté d'être reçu. Il ne songe pas que c'est son talent qui lui en a ouvert l'accès et qu'il sacrifie à la jouissance d'un premier et très petit succès le moyen d'en avoir d'autres⁴. »

Ce croquis a besoin cependant de sérieuses retouches. La même année Sismondi s'exprimait ainsi :

« J'ai labouré péniblement ma journée, m'efforçant de commencer cette histoire de Frédéric Barberousse, et ne réussissant à rien faire de bien; j'ai à peine écrit quatre pages... Je voudrais ne pas me laisser décourager, puisque je dois savoir par expérience que mes commencements sont toujours ce que j'ai fait de plus faible, et que je me fortifie en avançant. Cependant, dans tout ce que j'ai fait, je n'ai point encore

1. *Ibid.* p. 69. (sans date; probablement décembre 1802).

2. 1803 probablement.

3. MONTGOLFER, *loc. cit.* p. 16.

4. *Journal intime*, *loc. cit.* p. 68, en date de 1804.

écrit vraiment l'histoire, et je tremble de n'avoir point le talent nécessaire pour cela; je suis excessivement noir¹. »

Mondain et travailleur, Sismondi le fut dans un même temps. Un de ses concitoyens, qui le jugeait avec bonté et pénétration, nous éclaire sur ce point :

« Une chose a eu beaucoup d'influence sur sa vie, surtout à son début. Il était extrêmement gauche, et ce défaut était rendu quelque peu grotesque par une invincible passion pour la danse. Comme il arrive à d'autres hommes de génie envers qui la nature s'est montrée injuste, ce défaut lui fit chercher refuge dans ses prodigieuses études qui compensèrent pour lui son absence de grâces². »

Nous voyons que Sismondi n'avait pas une nature sereine, et l'on peut admettre qu'il cherchait des compensations et des consolations dans le travail. Or le travail lui-même, au moins à son début, était une autre source de peines. Pareil à beaucoup d'écrivains suisses, Sismondi s'est affranchi assez tard de toutes sortes d'hésitations et d'entraves, et il lui a fallu beaucoup de tâtonnements avant qu'il ne se sentît sûr de soi-même. Son caractère et son tempérament portent visiblement les marques du milieu romand et protestant.

On ne saurait omettre non plus un concours de circonstances, qui furent défavorables à l'épanouissement de la personnalité de Sismondi. Dans sa jeunesse, les bouleversements politiques ont, sans répit, bousculé sa vie. Ce fut ensuite le régime impérial, qui tendait à étouffer sous ses lois le libre essor de la pensée et de la parole. Que les temps étaient changés, en Toscane, depuis que les fonctionnaires de Napoléon remplaçaient les grands-ducs ! Le séjour du Val de Nievole n'offrait plus, à Charles, les mêmes agréments qu'autrefois, et il ne manqua point de s'en plaindre amèrement :

« Je suis souffrant aussi. Je ne puis prendre mon parti de laisser ma mère ici dans la solitude... et cependant il m'est impossible d'y vivre.

1. *Journal* de Sismondi, cité par SIR FRANCIS PALGRAVE, *loc. cit.* p. 331, 30 juillet 1804.

2. Souvenirs inédits de Pictet de Sergy, cités par STEVENS, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 18, traduits de l'anglais par M. Pierre Kohler. — Le manuscrit original de ces *Souvenirs* passe pour être perdu. Pictet de Sergy, qui était historien, est né en 1795. Il était le fils de Pictet-Diodati.

Une montagne pèse sur ma poitrine, la circonspection, le soupçon, la réserve du pays que l'on me prêche sans cesse, sont pour moi comme des murs de prison, j'y périrais je crois bientôt, pour manquer d'air, et ce serait en répétant à mon dernier soupir comme Goetz von Berlichingen : Luft, Luft! freyheit, freyheit¹. »

Les rigueurs du régime impérial étaient d'ailleurs partout les mêmes. Le *Journal* de Ginguené, entre autres, en témoigne : « Il a suffi à Ginguené de raconter les faits, dit M. Paul Hazard, pour dresser contre la politique de l'empire un véritable acte d'accusation. Toute liberté de pensée, traquée; la presse, étouffée; les livres, mutilés; les écrivains, achetés, pour peu qu'ils s'y prêtent, et, s'ils s'y refusent, persécutés; comme moyen, la fourberie alliée à la violence; voilà ce qu'il nous montre, avec une saisissante simplicité. Le *Journal* sert d'illustration aux décrets et aux lois sur la police de l'esprit, il nous les montre en action². »

Ginguené écrivait son journal à Paris et dans les environs, au temps où Sismondi se lamentait, en Italie, et que M^{me} de Staël échappant à son exil de Coppet, se plaignait de Bonaparte, à la cour de Vienne.

Aux grands malheurs du siècle vinrent s'ajouter des chagrins intimes : en mai 1810, pendant que Sismondi, selon son habitude, partageait sa vie entre les séjours de Genève et de Coppet, il reçut des nouvelles alarmantes de Pescia; son père était subitement tombé malade. Charles partit aussitôt pour la Toscane. Mais à son arrivée à Valchiusa il ne trouva plus que la tombe de Gédéon Simonde. La mort l'avait enlevé quinze jours auparavant. Cet événement jeta Sismondi dans un état de profond découragement. Il écrivait à la comtesse d'Albany, le 30 juin :

« ... Il me semble que je tiens si peu de place, que j'ai si peu de motifs de vivre, qu'il faut me dire ou me faire croire sans cesse que je suis nécessaire à un autre pour que je sois nécessaire à moi-même, le décei

1. Lettre inédite à Auguste Duvau, à Rennes, datée de Pescia le 20 mars 1808 (Bibl. publ. de Genève, *Dossier ouvert*).

2. PAUL HAZARD, *Journal de Ginguené 1807-1808*, Thèse Paris 1910. — Ginguené, membre de l'Institut, auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie*, faisait partie du groupe des idéologues qui se réunissaient dans les salons de M^{me} Helvétius et de M^{me} de Condorcet. Il était un des principaux collaborateurs de la *Décade philosophique*, qui fut supprimée par la police, et adversaire déclaré de Chateaubriand. Quoique libéral,

agement est sans cesse à la porte, et je n'ai plus assez de vie intérieure pour me passer un instant de celle que les autres me prêtent¹. »

La veuve du pasteur Simonde et son fils étaient en effet nécessaires l'un à l'autre, et, l'automne venu, ils se rendirent tous deux à Genève. Après avoir passé l'hiver ensemble, Mme Simonde eut hâte de retourner à Pescia. Elle se sentait plus chez elle, en Toscane, que dans son ancienne patrie...

Sismondi, resté seul à Genève, découvrit fort heureusement un nouveau motif de vivre. Peu de temps après le départ de sa mère il pouvait écrire à Pictet de Rochemont :

« Madame de Staël a la bonté de croire à présent que je lui suis nécessaire, surtout depuis que Schlegel est parti pour faire à Vienne une visite à son frère qui est malade, elle est triste et isolée, je suis aussi triste et isolé, mais son isolement est pour moi une société nombreuse et animée. Je sens bien plus l'avantage que j'en retire que celui que je puis y apporter... J'ai eu avant-hier et aujourd'hui de bonnes nouvelles de ma mère, elle est arrivée sans accident et presque sans fatigue, mais comment supportera-t-elle la solitude? Combien vous êtes heureux de vivre toujours entouré des premiers objets de vos affections². »

Ce que Sismondi ne dit pas, c'est la constance et la courageuse fidélité dont il fit preuve, dans ces années où Mme de Staël était persécutée par la police impériale, et abandonnée par beaucoup de ses amis³. Jusqu'à sa mort, elle sut lui en garder un souvenir ému et une gratitude jamais diminuée.

Ginguené ne s'associait pas au groupe de Mme de Staël. Représentant du XVIII^e siècle finissant, il n'avait rien d'un romantique.

1. *Lettres inédites*, loc. cit. p. 119. — Dans son testament, fait le 7 avril 1808, homologué le 26 juillet 1810, le pasteur G.-F. Simonde lègue à son fils « les meubles, linges, vaisselles et livres qui se trouveront à Genève lors de mon décès... » et sa « montre d'or à répétition. » Il institue pour héritiers son fils et sa fille. — Arch. d'Etat de Genève, *Minutes de R. Prévost*; notaire, vol. 22, année 1810, n° 125.

2. Lettre du 20 juin 1811 (GALIFFE, *D'un siècle à l'autre*, t. II, p. 276). — Charles Pictet de Rochemont, 1755-1824, frère du physicien Marc-Auguste, était célèbre comme agronome et comme diplomate; il dirigeait une ferme modèle à Lancy, et rédigeait la partie agronomique de la *Bibliothèque Universelle*. En 1814, il était plénipotentiaire de Genève au congrès de Vienne, et en 1815, il représentait la Confédération au congrès de Paris. Puis, il fut nommé ministre de Suisse à Turin. (Voir EDMOND PICTET, *Pictet de Rochemont*, Genève 1892. P. KOHLER, *Mme de Staël et les Pictet*, chap. XIII du livre *Madame de Staël et la Suisse*, Paris 1916.

3. « Die meisten Bekannten fliehen, Freunde wanken, nur Mondi nicht ». Lettre de Bonstetten à Frederikke Brun, d. d. 26 juillet 1811. *Briefe von Bonstetten*, Tübingen, 1829, t. I. p. 320.

IV

C'est au milieu de ces tristesses que le patient labeur de Sismondi se trouva couronné de succès. Son premier ouvrage historique força l'admiration, même de Benjamin Constant, qui donne libre cours à ses éloges dans une lettre à Claude Fauriel : « Avez-vous lu l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge* par Simonde de Sismondi? Il en a paru quatre volumes. Si vous ne l'avez pas lu, ne perdez pas un instant pour le lire. C'est un ouvrage extrêmement remarquable, étonnant même sous plusieurs rapports¹. »

Bien que la presse parisienne ne se montrât pas empressée de commenter un ouvrage dont l'auteur avait le tort d'être Genevois et libéral, l'Institut national lui décerna, en 1810, lors de la distribution des Prix décennaux, une mention honorable. Et à qui devait échoir le prix d'histoire? A un mort, à Rulhière, pour son *Histoire de l'anarchie de Pologne*²! Le jury « a couronné un mort, il a donné ensuite la première place à un absent, inconnu à tous ses membres. Je n'avais pas même accompagné d'une lettre l'envoi de mon livre³... ». Sismondi qui ne connaissait point Paris, ne pouvait, dans son ingénuité, deviner que l'Institut avait couronné un de ses membres, son ancien président, le conservateur de la Bibliothèque du Panthéon, Daunou⁴. C'est lui, en effet, qui avait complété et publié, avec une savante introduction, cette *Histoire de l'anarchie de Pologne*, que Rulhière avait laissé inachevée.

Marie-Joseph Chénier, chargé de rédiger pour l'Empereur un *Rapport historique sur l'état et les progrès de la littérature*,

1. Lettre du 22 juillet 1808 (J. B. GALLEY, *Claude Fauriel*, 1772-1843, Saint-Étienne, 1909, p. 160). — [Parmi les premiers qui ont apprécié cet ouvrage de Sismondi, il convient de citer Stendhal (Voir PAUL HAZARD, *La vie de Stendhal*, p. 95)].

2. Paris 1807 4 vol. in-8° publ. par Daunou. — Cl. Rulhière, 1735-1791, diplomate et homme de lettres, membre de l'Académie française, partageait avec son siècle le goût des « idées éclairées » et de l'anecdote. Ses ouvrages sur la Russie et sur la Pologne au XVIII^e siècle tiennent autant du roman que de l'histoire.

3. Lettre de Sismondi à la comtesse d'Albany, Florence le 14 août 1810. (*Lettres inédites*, loc. cit., p. 120).

4. P. C. F. Daunou, 1761-1840, homme politique et historien. Après avoir joué un rôle politique à l'époque révolutionnaire, il fut rendu aux lettres à la suite du 18 brumaire.

depuis 1789¹, paraît fort embarrassé, dans le chapitre qu'il consacre à l'histoire, de citer des noms de premier plan. Seuls les ouvrages de Jean de Müller et de Sismondi lui semblent présenter un intérêt supérieur : l'*Histoire de la Confédération suisse*, — traduite de l'allemand, — et l'*Histoire des républiques italiennes*². Cette conclusion, qui mettait en vedette les historiographes de la liberté italienne et de l'indépendance helvétique n'était sans doute pas faite pour réjouir l'Empereur³.

Personne n'échappe à son temps, et Sismondi appartient à l'Empire, comme M^{me} de Staël, comme Benjamin Constant, comme Chateaubriand, comme Barante, Ballanche, Michaud. Ces écrivains, si différents les uns des autres, ont tous également souffert des adversités de l'âge napoléonien. Car l'exaltation du patriotisme, la conquête de la gloire militaire, l'application d'un système de coercition et d'oppression ne sont jamais favorables aux éclosions littéraires et philosophiques, pas plus qu'aux recherches historiques, désintéressées et impartiales. On tend parfois à mésestimer la littérature de l'Empire sur la foi de certaines imperfections dont elle est certainement entachée, alors qu'il faudrait ne point méconnaître, selon nous, l'indépendance et la ferveur que tels isolés ont manifestées, en se réclamant de l'esprit plutôt que de la violence. Et ceux-là mêmes, nous l'avons vu, furent précisément l'objet de tracasseries et de menaces continues.

V

Nous n'irons pas plus avant, pour le moment, dans nos considérations générales sur l'évolution intellectuelle de Sis-

1. Chénier présenta son rapport à l'Empereur au nom de la Classe de littérature et belles lettres de l'Institut national, le 27 février 1808. Le discours qu'il a prononcé à cette cérémonie est inséré dans le *Moniteur* du 28 février 1808; mais le *Rapport Historique* n'a été publié qu'en 1815 (Paris 1 vol. in-4°), puis réédité sous le titre *Tableau historique* etc., en 1816 (Paris 1 vol. in-8°).

2. L'*Histoire des Croisades*, de MICHAUD, n'avait pas encore paru, ni l'*Histoire de France pendant le XVIII^e siècle*, de LACRETELLE.

3. « L'Empereur ne fut pas satisfait, car ce rapport fut le seul que n'imprima pas l'Imprimerie Impériale ». (Note manuscrite placée en tête du *Rapport historique*, de Chénier, exemplaire broché conservé à la Bibliothèque de l'Institut de France, AA 108B, in-4°).

mondi et sur sa vie privée. Les années qui s'écoulaient depuis son établissement définitif à Genève, en 1800, jusqu'en 1813, date de son premier voyage à Paris, sont comme le nœud de son existence. C'est l'époque où son intelligence achève de se former, où ses idées et ses goûts s'affirment, et où l'auteur se fait connaître par différents ouvrages. Aux environs de 1812, Sismondi est arrivé à la grande notoriété. Economiste appartenant à l'école libérale, historien indépendant et original, penseur qui occupe une place intermédiaire entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, écrivain dont le style et les idées se sont formés à l'école de Coppet : tel il apparaît à ses contemporains, tel nous le trouvons dans ses livres et dans ses lettres.

Mais il y a autre chose encore, il y a l'homme privé, l'être moral. Nous nous sommes efforcé de sonder la vie intérieure de Sismondi. L'entreprise était délicate, à l'égard d'un homme qui avait la pudeur de ses sentiments, qui cachait son vrai visage sous une politesse un peu excessive, et chez qui l'optimisme doctrinaire contrastait avec les défaillances intimes. Tous les témoignages s'accordent aussi à déclarer que cet homme, court de taille, rond et brun, et qui, dans sa gaucherie de myope, avait toujours l'air de s'étonner de quelque chose, n'avait pas été favorisé par la nature. Et cependant, Sismondi savait se faire aimer, il était plus attachant encore que pénible. Ses grands yeux sombres se posaient avec bonté et avec une sympathie attentive sur tout ce qu'ils regardaient. M. de Sismondi gagnait à être connu, chose assez inouïe chez un homme de lettres ! Dès lors qu'une duchesse de Duras affirme qu'il était, après Chateaubriand, ce qu'elle aimait le mieux, et que cette opinion rallie tous les suffrages contemporains, — parce que, disait-on, « cet historien est incapable d'une bassesse¹ », — nous devons bien, à notre tour, nous incliner et partager ce jugement.

Enfin, Sismondi, à n'en pas douter, a vécu de la vie de son temps. Il y appartient par son œuvre, par ses idées,

1. CHARLES DE CONSTANT, *Carnet politique et mondain*, publié par Ed. Chapuisat Bibliothèque Universelle 1915, p. 57. Notons que ces appréciations flatteuses sont rapportées par un homme dont habituellement « l'esprit caustique s'exerce aux dépens de chacun ».

par ses relations et d'une manière plus directe encore par les fonctions mêmes qu'il a remplies. Sa personne est représentative d'une époque. Sans avoir jamais ambitionné un premier rôle sur la scène mondiale, il reste cependant toujours visible au second plan. Il se contentait des postes d'observation, ce qui lui permettait de discerner bien les choses et d'en connaître les divers aspects.

Nous avons un peu insisté sur la complexité du caractère de Sismondi, et nous nous sommes attardés à retracer l'évolution de son être intime. C'est que la plupart de ses commentateurs ont négligé l'*homme*, pour juger l'œuvre isolément, et l'on s'est fait souvent ainsi une idée inexacte et simpliste de ce personnage¹.

Avant d'aborder l'œuvre, il était nécessaire de détruire le préjugé qui faisait de Sismondi un intellectuel sans contact avec la vie réelle. Or c'était un homme pratique, au premier chef, et jamais il n'entreprit d'exposer un sujet qu'il ne l'eût au préalable expérimenté, dans tout le sens de ce terme.

1. Voir J. BARBEY D'AUREVILLY, *Littérature épistolaire*, Paris, 1892, p. 181-194; ce morceau illustre de façon éclatante la superficialité avec laquelle on jugeait Sismondi. C'est là une caricature poussée à l'extrême, où le critique révèle autant d'insuffisance dans sa documentation que de suffisance dans son verdict; la charge est d'ailleurs si violente et gaillarde, qu'elle nous dispense de la prendre au sérieux.

CHAPITRE IV

PREMIERS TRAVAUX ÉCONOMIQUES

I. Le *Tableau de l'Agriculture toscane* (1801). Un imitateur : Frédéric Lullin de Chateauvieux. — II. Les *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres*. — III. Le traité *De la Richesse commerciale* (1803). L'influence d'Adam Smith. — IV. L'économie de Genève sous la domination française. Activité de Sismondi à la Chambre de commerce du département du Léman. — V. Sismondi et le blocus continental. Conclusion.¹

I

« Ma vie, disait Sismondi, s'est partagée entre l'étude de l'économie et celle de l'histoire¹. » Cela est si vrai qu'on ne saurait voir une alternance entre ses préoccupations d'ordre économique et ses recherches historiques; il y a plutôt simultanéité. Nous voulons dire par là qu'on ne trouve guère, dans la vie de Sismondi, des époques nettement distinctes dont l'une serait dominée par des travaux sur l'économie politique, et l'autre par son goût pour l'histoire. Son esprit embrassa à la fois ces deux disciplines, qui furent, à titres équivalents, l'objet de ses études.

Toutefois, il est facile d'établir l'ordre dans lequel ces travaux de Sismondi se sont succédés. En tête de liste figurent des traités d'économie et de législation, ou, selon l'expression de l'auteur, des travaux « spéculatifs ». Les travaux historiques suivent de près. En analysant d'abord les premiers, nous observerons l'ordre chronologique de leur publication.

Nous connaissons déjà, pour lui avoir emprunté des renseignements sur la vie de Sismondi en Italie, le *Tableau* de

1. Cité par VIRGILE ROSSEL, *Histoire littéraire de la Suisse Romande*, Genève et Paris 1891, t. II, p. 393.

*l'Agriculture toscane*¹. C'est avec ce volume de quelque trois cents pages, qui condensait six années d'expériences et d'observations, que l'exilé voulut reconquérir son ancienne patrie. Rentré à Genève en automne 1800, il put, dès le début de l'année 1801, faire l'hommage de son livre à des concitoyens de marque. Le 16 février, il en offre un exemplaire à son ancien professeur, Marc-Auguste Pictet, alors président de la Société des Arts; le jeune auteur accompagnait son envoi d'une lettre où nous trouvons cette phrase : « Le principal objet de mes désirs était d'obtenir l'approbation d'une Assemblée qui mérite à tant d'égards la reconnaissance des Genevois². »

Quel est le caractère distinctif de cette œuvre que le jeune Simonde affichait ainsi, comme une enseigne, aux carrefours de sa ville natale et de sa nouvelle existence? Livre essentiellement pratique, dit l'Anglais sir Francis Palgrave. « C'est un ouvrage purement descriptif, déclare Mignet. M. de Sismondi y présente un tableau aussi animé et aussi suave des travaux et des mœurs agricoles de la Toscane, que fut plus tard vigoureux et sombre celui qu'il traça de la campagne dépeuplée et imposante de Rome³. » Et Sainte-Beuve, de son coup d'œil d'artiste, y découvre des « peintures véritables inspirées par la beauté des lieux ». Le critique fait pourtant une réserve : « Sismondi est narrateur, il n'est pas peintre; il ne l'a été que cette fois, dans ce premier ouvrage, sous le double rayon du soleil d'Italie et de la jeunesse⁴. » Il ne l'a été, ajouterons-nous, que dans certaines parties de son *Tableau*, quand il évoque la beauté des *Collines*, au val de Nievole, ou le mirage d'une nuit de juin. Les pages du livre consacrées à la *Montagne*, à la *Plaine*, à la *Maremma*, ne se gravent pas aussi fortement dans la mémoire du lecteur.

Sismondi s'est proposé, il nous l'apprend dans la *Préface*, de peindre l'agriculture de la Toscane telle qu'elle existe et telle qu'il l'a pratiquée lui-même. C'est donc avec une grande abondance de détails et non sans une compétence réelle

1. Par J. C. L. SIMONDE de Genève, M. C. de l'Académie Royale des Giorgofiles de Florence. À Genève, chez J. J. Paschoud, Libraire, 1801 1 vol. XII + 327 p. in-8°.

2. *Inédit*, Bibl. publ. de Genève, *Autogr. Rilliet*.

3. MIGNET, *loc cit.*, p. 54.

4. SAINTE-BEUVE, *loc. cit.*, p. 32.

qu'il décrit le régime agraire, l'économie rurale de son pays d'adoption¹. Les agriculteurs y trouvaient des conseils, des renseignements techniques, des éclaircissements sur les procédés de culture, et sur les produits qu'on obtient du sol. L'auteur en avait étudié la flore, comme il avait étudié la vie des paysans. Sismondi fait l'éloge du cultivateur toscan, de sa « régularité de conduite qui contraste singulièrement avec la corruption des villes ». Le sentiment religieux exerce une influence salubre sur les mœurs. Giancarlo a suivi ses *contadini* « dans leurs travaux, leurs divertissements, leurs chaumières, et jusque dans leur cuisine ». Il s'extasie sur la simplicité de leurs mets qui lui semblent « réclamer l'attention d'un ami de l'humanité² ». Et s'il s'est glissé, dans ce traité d'agronomie, un rayon de soleil, des images poétiques, nous le devons à cette mode qui régnait alors : le public exigeait d'un livre de ce genre, et fût-ce un traité de géologie, qu'il satisfît son sentiment de la nature et qu'il lui offrit des paysages romantiques. Inversement, les apôtres du retour à la nature ne s'étaient point contentés d'un pur lyrisme, ils avaient mêlé l'expérimentation et la science à l'expression de leurs sentiments.

Les écrivains suisses, sans distinction de langue, ont largement contribué à la vogue de ce genre de « littérature naturiste ». Haller a accompagné son poème *Les Alpes* (paru en 1729), de notes explicatives d'ordre géographique et botanique, de Saussure a revêtu d'une forme agréable sa relation d'une excursion scientifique au Mont-Blanc, dans ses *Voyages dans les Alpes* (4 vol. 1780). Sans vouloir parler des herbiers de Jean-Jacques, ni de l'art du paysagiste Gessner, rappelons-nous que Bonstetten ne pouvait dépeindre la beauté du *Latium* (an XIII, 1804-05) ou de la *Scandinavie et les Alpes*, sans donner des éclaircissements détaillés, qui sont d'un administrateur et d'un économiste plus que d'un poète. Ce genre hybride ne fut pas cultivé dans la seule Helvétie intellectuelle, il trouva un apologiste de marque dans la

1. M. HENRI SÉE, dans sa forte étude intitulée *Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles* (Paris 1921), néglige l'agriculture de la Toscane. L'ouvrage de Sismondi fournissait cependant une contribution intéressante à un tel sujet.

2. *Tableau* p. XII.

personne de Bernardin de Saint-Pierre, par exemple, et des amateurs parmi les émigrés français. Nous croyons pouvoir, sans artifice, rattacher le *Tableau de l'agriculture toscane* à ce courant, moitié idyllique, moitié naturaliste (dans l'acception scientifique du mot) auquel nous faisons allusion. Sismondi a découvert la bonté de la nature et la simplicité des mœurs populaires dans les campagnes de la Toscane, qu'il signale à une Humanité éclairée et sensible.

Il faut convenir cependant, avec M. Aftalion, que l'auteur « s'élève rarement à des notions réellement économiques, (qu'il) n'insiste guère sur le côté social des phénomènes dont il parle¹ ». Or M. Aftalion lui-même signale telles réflexions de Sismondi ayant la valeur de considérations générales. Ainsi « il critique... parmi les manufactures rurales de la Toscane, l'industrie du papier, qui, n'utilisant pas de produits végétaux, ne rend aucun service aux classes agricoles, et il fait l'apologie de l'industrie de la soie qui, à cette époque, était la source d'une augmentation du revenu pour de nombreuses familles de paysans² ».

On ne saurait nier surtout l'importance de deux ou trois pages de son livre (*Tableau* p. 190-192), où Sismondi établit un parallèle entre la grande et la petite culture. L'économiste qui, plus tard, combattra avec passion les grandes entreprises agricoles (et industrielles), marque, déjà dans son premier travail, certaines préférences pour les petites exploitations. Le « produit net », dit-il, peut être supérieur dans les vastes domaines, mais le « produit brut » est plus considérable dans les petits; « ils nourrissent une population plus nombreuse³ ». Sismondi estime que la prospérité d'une grande entreprise ne profite pas nécessairement à la chose publique. Dans une lettre à M. Pierre Prévost, professeur à Genève, il commente lui-même le passage en question :

« J'ai souvent eu le tort de ne pas développer assez ma pensée; c'est ce qui a occasionné entre autres votre observation sur la page 191. En comparant le commerce à l'agriculture, je n'ai pas voulu dire que

1. ALBERT AFTALION, *L'œuvre économique de Simonde de Sismondi*. Thèse de Droit, Paris 1899.

2. AFTALION p. 20, *Tableau* pp. 263-266.

3. Cette idée a été exprimée, avant Sismondi, dans un ouvrage de l'économiste

ce fût de la même cause que provient la diminution des profits de l'un et de l'autre, notamment de la moindre étendue des entreprises. J'ai voulu seulement prévenir les lecteurs par cet exemple *qu'un grand profit pouvait fort bien ne pas être un grand bonheur pour l'Etat*, ni le signe d'une grande prospérité. J'ai compté trouver parmi eux beaucoup plus de gens qui ne sauraient pas *séparer l'idée d'un grand gain d'avec celle d'un grand avantage public*, que de ceux qui, comme vous, Monsieur, verraient dans ces profits un signe de décadence, et diraient qu'ils sont inversement proportionnels à l'accroissement de la richesse nationale¹. »

Ce passage, publié ici pour la première fois, et dont nous soulignons les expressions qui méritent d'être retenues, nous permet de saisir en quelque sorte à son état embryonnaire, la doctrine économique de Sismondi. Déjà, il oppose l'intérêt de la communauté à l'intérêt du particulier. L'économie privée semble tenue de se régler sur l'économie de l'Etat. On nous affirme que les économistes italiens du XVIII^e siècle ne séparaient pas, — comme l'école anglaise — l'économique du politique et du social; ils n'en faisaient pas une « science isolée », mais le considéraient comme une « science complexe, la science de l'administration² ». On peut donc se demander s'il faut voir dans certaines idées énoncées par Sismondi un apport italien.

Dans la Préface, l'auteur recommande son ouvrage à l'attention du public français, — rappelons-nous qu'il est lui-même citoyen français, — qui s'est déjà occupé des travaux et des découvertes des cultivateurs anglais.

« La différence entre les mœurs italiennes et les nôtres est plus marquée que ne le sont en général les différences entre les caractères nationaux de l'Europe... Les Italiens, formés il y a plusieurs siècles à l'école de la liberté, nous ont précédés dans la route des beaux-arts, des sciences, de l'industrie et des richesses; leur pays vient d'être à deux reprises le théâtre des victoires du premier héros de la France; il a des titres pour nous intéresser. »

Au moment où les regards se tournent vers l'Égypte, nouvelle colonie de la France, il est intéressant de connaître le

italien VERRI, intitulé *Meditazioni sulla economia politica* (Coll. Custodi pp. 58, 220, 225). On ignore si Sismondi a connu ce livre. (Signalé par M. AFTALION, *loc. cit.* p. 37 n.)

1. Lettre inédite du 2 mars 1801, Bibl. publ. Genève *Mss Pierre Prévost*, t. V.

2. PECCHIO, *Histoire de l'économie politique en Italie* trad. franç. p. 387, cité par AFTALION, *loc. cit.*, p. 36.

pays intermédiaire, l'Italie, ses ressources, son industrie, son agriculture, et « l'influence qu'ont eue sur elles ses divers Gouvernements¹ ».

L'auteur semble avoir hâte de se présenter comme l'intermédiaire autorisé entre l'Italie et la France. Songerait-il déjà à la fresque, — plus monumentale que ne pouvait être son idylle toscane, — qui aura pour sujet l'histoire de l'Italie?

Sismondi eut un premier succès, à Genève, où l'agronomie occupait les milieux les plus cultivés. La *Bibliothèque britannique* consacrait régulièrement un volume par an aux questions d'agriculture. L'un de ses fondateurs et son principal directeur, Charles Pictet de Rochemont, dirigeait à Lancy, une exploitation réputée surtout pour son élevage de moutons Mérinos. Parmi les agronomes de Genève nous citerons encore Frédéric Lullin de Chateaufieux, ancien officier du roi de France, et, comme Pictet, gentilhomme cultivé et lettré, écrivain lui-même. Nous aurons l'occasion de le rencontrer dans la société de Coppet². Nonobstant une originalité incontestable à laquelle Sainte-Beuve et le comte Cavour se sont plu à rendre hommage, Chateaufieux nous apparaît, dans un de ses ouvrages, comme un imitateur de Sismondi. Ses *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813 à M. Charles Pictet*³ contiennent des descriptions de l'agriculture italienne. Il en excepte la Toscane, « car, dit-il, je ne peux pas essayer après M. Sismondi de vous décrire les détails de son agriculture⁴. » Il étend l'enquête commencée par son concitoyen à d'autres provinces de la Péninsule. Chateaufieux ne manque pas cependant, au cours de ses explorations, d'aller voir Sismondi, dans son « habitation riante et champêtre, où l'on ne parvient que par un sentier, dont l'abord est défendu par des massifs de figuiers, de pampres et d'aloès... ». Il le trouve « occupé à écrire les derniers volumes de l'histoire de l'Italie⁵ ».

1. *Tableau*, p. XI.

2. Chateaufieux vécut de 1772 à 1842. Membre du Conseil général du Léman et, depuis 1814, du Conseil représentatif de Genève. Maire de Satigny. Correspondant de l'Institut de France. Auteur de divers ouvrages économiques, ainsi que du fameux pamphlet *Manuscrit venu de Saint-Hélène d'une manière inconnue* (1817), et des *Lettres de Saint-James* (1820-1826).

3. Paris et Genève, 1816, 2 vol.

4. *Lettre sixième*, p. 93.

5. *Ibidem*, p. 108.

Chateaueux affectait volontiers, surtout quand il parlait de grandeurs passées et de ruines, ce style pompeux qui faisait dire à Sismondi, malgré l'estime où il le tenait : « Il est ^{encore} de ceux que l'école de Chateaubriand a gâtés¹. »

II

Charles Simonde — c'est de ce nom qu'il signe ses premiers livres — avait également rapporté d'Italie des *Études sur les Constitutions des Peuples libres*. Cet ouvrage, resté à l'état de manuscrit, ne nous est connu que par les allusions qu'y fait l'auteur un demi siècle après l'avoir composé. Dans une note inédite tracée de sa propre main peu de semaines avant sa mort, il déclare :

« En 1796 je commençai mes recherches sur les constitutions des peuples libres. Cet ouvrage, qui n'a jamais été terminé, ni publié, mais sur lequel Benjamin Constant chercha à obtenir un jugement de l'Institut, m'occupa cinq ans. Les deux premiers livres contenaient l'exposition de mes principes sur la liberté et le gouvernement; le troisième, l'analyse de la constitution britannique; le quatrième, de celle de la république française; le cinquième, de celles des anciennes constitutions d'Espagne; le sixième, de celles des républiques italiennes. Les quatre suivants, de Suède, de Pologne, des villes hanséatiques, et des États-Unis d'Amérique, étaient à peine ébauchés. Mes recherches sur les constitutions des républiques italiennes m'obligèrent à étudier leur histoire, et c'est de cette époque, l'an 1798, que datent mes efforts de la posséder, et ensuite ma résolution de l'écrire². »

Ailleurs, Sismondi donne ce détail : « Lorsque les deux premiers volumes furent prêts pour l'impression, Benjamin Constant me proposa de les présenter à l'Institut. Le reçu du secrétaire, alors M. Champagne, porte la date du 27 prairial an IX (16 juin 1801). » Cette phrase est extraite de la *Préface* d'un livre que l'économiste publia en 1836, et auquel il donna le titre — rien que le titre — de son œuvre de jeunesse³.

Le projet des *Études sur les Constitutions des Peuples libres*,

1. Lettre de Sismondi à la comtesse d'Albany, 20 juin 1816 (publ. par Saint-René Taillandier *loc. cit.*, p. 280).

2. Rapporté par MUNIER, *Album de la Suisse Romande* 1844, t. II, pp. 68-69.

3. *Études sur les Constitutions des Peuples libres*, Paris 1836, 1 vol. in-8°.

complètement abandonné par la suite, dénote un esprit capable de grands desseins. Naturellement, le sujet était trop vaste pour être traité par un jeune savant qui manquait de l'expérience nécessaire et aussi de la possibilité de se documenter. Il abandonna la partie, sentant « le besoin de faire des recherches historiques beaucoup plus étendues...¹ ».

En feuilletant plus tard, vers la fin de sa vie, ces pages de manuscrit que sa main hardie et impatiente avait couvertes d'encre et d'idées, le vieillard eut la surprise de découvrir que ses principes avaient à peine varié. La Liberté qui, pour lui, n'était concevable que sous la garantie de constitutions sages et de gouvernements justes, resta l'idéal de sa vie.

III

Mais Sismondi semble avoir, pendant deux ou trois ans, suspendu ses recherches historiques à peine commencées, abandonné ses études sur l'Italie, pour se consacrer à un travail d'économie politique qui, à première vue, n'a guère de rapport avec ses préoccupations antérieures. En l'an XI (1803) il put livrer à la publicité deux volumes, intitulés *De la Richesse commerciale ou Principes d'Economie politique, appliqués à la Législation du Commerce*².

Ici, l'auteur ne songe plus à exposer les « principes de la constitution », il en abandonne le soin aux hommes libres et aux peuples libres.... Il ne cherche plus à présent qu'à donner des « règles de conduite » aux législateurs, et à réclamer d'eux « une sage législation économique et financière... ». Loin de traiter l'économie politique en son ensemble, l'ouvrage se borne essentiellement aux rapports de celle-ci avec la législation. Le législateur, s'il ignore les règles d'une saine économie, risque de compromettre la prospérité du pays. Il s'agit avant tout de lui recommander un système d'économie politique, support strictement scientifique d'une bonne législation. Sismondi en trouve les principes dans un traité dont

1. *Ibidem*, Préface.

2. Par J. C. L. SIMONDE, etc. A Genève chez J. J. Paschoud libraire, t. I^{er}, 348 p., t. II, 448 p. in-8°.

la célébrité, pour être récente, n'était pas moins universelle; nous avons cité *La Richesse des Nations*, du philosophe écossais Adam Smith¹. Sismondi a adopté et divulgué dans son livre les idées du grand économiste libéral, père de l'école classique. Il voulait « approprier à la France et à sa législation, les conseils qu'Adam Smith destinait surtout à l'Angleterre... ». Voilà, en traits grossiers, l'objet et les tendances du nouvel ouvrage de Sismondi².

Nous discernons ici le double aspect que présente le traité *De la Richesse commerciale*. Il répond tout d'abord à un souci immédiat, à une nécessité issue des circonstances dans lesquelles se trouvaient le commerce et l'industrie de Genève, par suite de l'incorporation de ce territoire à la République Française. Cela amène Sismondi « à passer en revue les lois de France et l'état actuel de son commerce, à solliciter les changements que la liberté et la prospérité de ce commerce réclament, et à ramener sans cesse les faits sous les yeux du lecteur³ ». C'est un plaidoyer en faveur de la liberté des échanges, de la liberté du travail, de la libre concurrence. Autant dire qu'il s'élève avec énergie contre l'intervention de l'Etat, maladroite et nuisible, sous couleur de protéger l'économie nationale. L'auteur blâme « la manie de presque tous les législateurs de vouloir diriger le commerce qui n'est point du ressort des lois⁴ ». Il ramène sous la désignation de *Monopoles*, pour les confondre plus sûrement, toutes les barrières que l'Etat élève contre la liberté commerciale et industrielle, notamment les douanes, les privilèges accordés aux corps de métier, aux compagnies de commerce, aux compagnies coloniales⁵, etc. Sismondi traite donc des questions d'une haute actualité et donne des conseils susceptibles d'application immédiate.

Mais son livre a également un côté théorique; il contient un exposé de doctrine, de la doctrine de l'école anglaise.

1. *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (trad. franç.) Paris 1843 2 vol. in-8° (*Collection des principaux économistes*).

2. Nos citations sont empruntées au t. I^{er}, *Préface et Introduction*.

3. T. I^{er} p. 15.

4. T. II p. 144.

5. L'ouvrage est divisé en trois Livres dont le premier traite des *Capitaur*, le deuxième des *Prix*, et le troisième des *Monopoles*.

Sismondi convient que les trois premiers chapitres constituent une récapitulation des idées d'Adam Smith¹. Et M. Aftalion de conclure : « Travail de vulgarisation, la *Richesse commerciale* n'a pour nous qu'un intérêt secondaire². »

Au contraire, les économistes « orthodoxes », — terme créé plus tard par Sismondi pour désigner les libéraux « purs », — estiment que ce livre est le meilleur que Sismondi ait écrit. C'est le seul, en effet, où il professe le crédo de l'école anglaise³. Nous le verrons revenir, plus tard, de ces opinions et renier son maître Adam Smith. Les *Nouveaux principes d'économie politique*, de 1819, seront la négation des idées de 1803, qui, à leur tour, diffèrent déjà sur tel point essentiel des doctrines contenues dans le *Tableau*, de 1801. Ne trouvons-nous pas, dans la *Richesse commerciale*, des déclarations de cet ordre : « Les intérêts particuliers... lorsqu'ils sont libres, tendent sans effort au bien général⁴ »; et cet autre axiome : « Une nation ne s'enrichit que lorsque les particuliers qui la composent s'enrichissent⁵. » Ainsi Sismondi écarte autant que possible l'Etat de ses considérations sur l'économie politique dont il borne le domaine à la seule chrémathistique ou science de la richesse. M. Aftalion peut dire de ce disciple d'Adam Smith : « Partout il adopte scrupuleusement les conclusions auxquelles était arrivé le Maître⁶. »

S'il adopte les conclusions du maître d'Edimbourg, Sismondi reste pourtant fidèle à ses méthodes, voire à ses convictions profondes. Il dit, dans sa *Préface* : « L'économie politique est fondée sur l'étude de l'homme et des hommes : il faut connaître la nature humaine, l'état et le sort des sociétés en différents temps et en différents lieux, il faut consulter les historiens et les voyageurs, il faut voir soi-même⁷. » Voilà

1. T. I^{er} p. XX.

2. *Loc. cit.*, p. 25.

3. Cette compréhension pour ce Sismondi première manière trouve, par exemple, son expression dans l'analyse lumineuse que M. ALPHONSE COURTOIS consacre à la *Richesse commerciale* (*Notice sur la vie et les travaux économiques de Sismondi, Comptes-rendus de l'Académie des Sciences morales et politiques* 1893, t. 139 p. 835 suiv.). Dans le même ordre d'idées, voir les notices de THÉOD. FIX, *Journal des Economistes*, 1843 p. 179, de MAC CULLOCH, et autres.

4. T. II, p. 144.

5. T. I^{er}, p. 115.

6. *Loc. cit.*, p. 21.

7. T. I^{er}, p. XV.

pour la méthode; elle ne procède pas de la déduction abstraite, mais de l'observation des faits et de l'induction. M. Aftalion lui-même en convient, et l'éminent commentateur de Sismondi trouve déjà dans la *Richesse commerciale* « cette préoccupation éthique, en matière d'économie politique, (qui) est peut-être due en partie à l'influence de certains écrivains italiens¹ ». Toujours dans le même livre, Sismondi soutient que l'économie politique n'est qu'un fragment de la « science du gouvernement² ». Enfin, son sentiment social perce sous l'écorce de la doctrine anglaise, quand il traite des *salaires*. Il établit, en l'évaluant en objets de consommation, un « salaire nécessaire », c'est-à-dire un minimum au-dessous duquel on ne saurait descendre sans exposer les travailleurs à la misère et à la mortalité³.

L'auteur de la *Richesse commerciale* n'a pas sacrifié tous ses goûts à la nouvelle doctrine, d'où les contradictions signalées. Cela apparaît plus clairement encore quand on rapproche ce livre du *Traité d'économie politique*, de J.-B. Say, paru en cette même année 1803⁴. Sismondi et Say, sans se connaître l'un l'autre, propagent en France les idées d'Adam Smith et arrivent à des conclusions identiques sur les principaux points qu'ils traitent. Mais tandis que Sismondi use de la nouvelle doctrine comme d'une machine de guerre, Say garde une attitude de « scientifique ». Marie-Joseph Chénier disait de ce dernier : « Soigneux d'éviter les questions de politique, celles même de commerce ou de finance, il se borne aux principes de l'économie proprement dite⁵. »

IV

Les commentateurs de Sismondi qui s'étonnent de l'emprise exercée par la doctrine anglaise sur la *Richesse commerciale*, n'ont peut-être pas tenu un compte suffisant des conditions

1. *Loc. cit.* p. 38.

2. Voir au t. I^{er}, *Introduction*.

3. T. I^{er} p. 345; AFTALION, *loc. cit.* p. 24; COURTOIS, *loc. cit.* p. 842.

4. Curieuse coïncidence, les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, du comte de SAINT-SIMON, datent également de 1803. (Réédité Paris 1925 in-16).

5. M.-J. CHÉNIER, *Rapport historique sur l'état et les progrès de la littérature*, depuis 1789, p. 63-64.

dans lesquelles ce livre était né. Rentré à Genève, le jeune écrivain devait fortement subir l'action du milieu, qui était tout à l'anglomanie. « Genève se sentait menacée par la convoitise du Directoire¹ et par la propagande des idéologues français. L'Angleterre et son libéralisme traditionnel, cher aux Genevois conservateurs, se présente devant l'Europe éclairée comme l'antithèse de la France agressive et jacobine. » C'est ce qui détermina, en 1796, les frères Charles et Marc-Auguste Pictet, avec F.-G. Maurice, à fonder la *Bibliothèque britannique*. On sait le succès de cette revue mensuelle, qui compte sans doute aujourd'hui parmi les plus anciens périodiques du monde². « Ouvert à toutes les idées étrangères, cet organe avait réussi à attirer sur lui l'attention des économistes les plus distingués, mais l'idée primordiale qui avait présidé à sa création était de nature politique³. » Les fondateurs de la *Bibliothèque britannique* ne pouvaient empêcher la réunion de la république de Genève à la France; mais leur revue échappa aux rigueurs de la police impériale, qui, l'on s'en souvient, avait supprimé la *Décade philosophique*, — organe des idéologues, — et obligé son directeur, Ginguené, à collaborer avec Chateaubriand, son adversaire déclaré, au *Mercur de France*....

Sous l'Empire, Genève fut une citadelle de l'esprit libéral, une ville britannique au cœur du Continent. Quelques-uns de ses citoyens, parmi eux Etienne Dumont et François d'Ivernois, préféraient demeurer en Angleterre pour y attendre la fin de l'occupation étrangère. A Genève même, Pierre Prévost fut l'un des plus fervents admirateurs du génie anglo-saxon, et notamment de la philosophie écossaise. Il venait de traduire, en 1797, les *Essais de philosophie*, d'Adam Smith⁴, et il était l'ami de cet autre penseur d'Edimbourg, Dugald Stewart⁵. Tout concourait à fortifier, chez les Gene-

1. Ce passage judicieux, que nous empruntons à M. PIERRE KOHLER (*loc. cit* p. 444), se rapporte aux années qui précèdent l'annexion.

2. Pendant que ce livre est sous presse, nous apprenons la disparition de la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*.

3. ED. CHAPUISAT, *Le commerce et l'industrie à Genève pendant la domination française (1798-1813)*, Paris et Genève 1908, p. 147.

4. M^{me} de Condorcet avait traduit peu avant Prévost la *Théorie des sentiments moraux*, d'A. SMITH (Paris An VI.)

5. Prévost a traduit de STEWART, *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*,

vois, ce culte de la pensée britannique; et les principes d'économie politique notamment, tels que l'école anglaise les enseignait, trouvèrent auprès d'eux l'écho le plus favorable.

Enfin, un de leurs grands financiers s'avisa, un an avant sa mort, de publier un traité qui déplut au Premier Consul; les *Dernières vues de politique et de finance* de Jacques Necker, offertes à la nation française, parurent en effet en 1802. Quel centre de résistance que cette petite ville! M^{me} de Staël, Benjamin Constant, ce dernier, membre du Tribunal depuis novembre 1799.... Or en 1802, quelques membres de cette assemblée, susceptibles de gêner le régime, furent éliminés. Parmi ces proscrits du Consulat nous retrouvons les noms de Ginguéné, de J.-B. Say, de Marie-Joseph Chénier, de Daunou, de Benjamin Constant. La grande bataille de la Liberté était perdue. Le plaidoyer d'un débutant, d'un inconnu, Sismondi, en faveur d'une législation économique libérale, était parfaitement vain et inutile, et à coup sûr inopportun.

On connaît la vie à Genève, sous la domination française¹. Le gouvernement français ne persécutait pas la ville annexée, mais il ne faisait pas preuve envers elle d'une bienveillance particulière. En 1808, le préfet lui-même, M. de Barante, reproche à son gouvernement de n'avoir pas « fait participer

en 1808. — Il a également publié une traduction de l'*Essai sur le principe de la population*, de MALTHUS (1809).

1. Grâce, surtout, à l'excellent livre de M. ÉDOUARD CHAPUISAT, *Le commerce et l'industrie à Genève pendant la domination française*, 1908; du même auteur, *La municipalité de Genève pendant la domination française*, 1910, et CH. BORGEAUD, *L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon*, 1909.

Genève fut occupée par les Français, le 15 avril 1798. « Le département du Léman avait été constitué par la loi du 8 fructidor an VI (25 avril 1798), et les lois françaises y furent exécutoires dès le 1^{er} vendémiaire an VII (22 septembre 1798). Il comprenait trois arrondissements communaux : Genève, Bonneville et Thonon. » Le 29 août, l'Administration centrale avait été créée pour le Léman; elle fut remplacée dès le 9 germinal an VIII (30 mars 1800) par le préfet Ange-Marie d'Eymar. La Municipalité (maire et conseil municipal) fut chargée, sous les réserves du traité de réunion, des intérêts de la ci-devant république. Fréd.-Guill. Maurice remplit les fonctions de maire, du 4 décembre 1801 jusqu'à la fin de l'Empire.

Dans le traité de réunion il est stipulé que les biens communaux appartiennent « en toute propriété aux Genevois qui en disposeront comme ils jugeront à propos. » Une partie de ces biens fut gérée par la *Société économique*, et devait subvenir aux frais de l'instruction publique et du culte protestant; l'autre partie, gérée par la *Société de bienfaisance* était destinée à l'hôpital et à l'assistance publique. — Ces sociétés, l'Église, l'Académie, furent les remparts de l'ancien esprit genevois. Les Genevois formaient ainsi des « coteries impénétrables à leurs maîtres » (R. REY, *Genève et les rives du Léman*, p. 165).

Genève aux diverses créations qui eurent lieu depuis la réunion à la France. Genève ne possédait que les établissements attribués à tout chef-lieu de département, mais elle n'avait dans ses murs ni cour d'appel, ni école de droit, ni lycée, ni division militaire, ni légion de gendarmerie¹... ».

La réunion avec la France, dont on attendait un relèvement du négoce et de l'industrie, avait trompé les espoirs. Le système administratif, les lois protectionnistes, les impôts pesaient sur Genève et menaçaient sa vie économique. « Le blocus continental..., la surabondance de production, le défaut de circulation du numéraire, occasionnèrent en 1807 une crise qui ne prit fin qu'avec l'Empire et fut à son paroxysme en 1811 : c'est à cette époque, en effet, que la lutte commerciale contre l'Angleterre fut la plus violente². » De sorte que « les adresses, les représentations et les mémoires les plus divers furent adressés au gouvernement pendant toute la durée de l'occupation³ ». En général le ministre de l'Intérieur, quand des rapports pessimistes lui étaient présentés par les Genevois, n'en tenait nul compte et repoussait toutes les requêtes.

Nous n'avons aucune peine à nous représenter Sismondi, dans un tel milieu, à un pareil moment. Appelé par le préfet à siéger, en qualité de secrétaire, au Conseil du commerce, des arts et de l'agriculture, le 6 messidor de l'an IX (25 juin 1801), il eut, ensuite, à remplir les mêmes fonctions à la Chambre de commerce. Celle-ci avait été établie par arrêté des Consuls du 3 nivôse an XI et constituée à Genève par les représentants des commerçants nommés dans une assemblée, le 16 pluviôse de la même année⁴. La première séance de ce comité, — qui s'intitule tantôt « Chambre de commerce de Genève », tantôt « Conseil de la Chambre de commerce », mais qui est incontestablement une seule et

1. Cité par ÉD. CHAPUISAT, *Le commerce et l'industrie à Genève, etc.*, p. 138.

2. *Ibid.*, p. 5.

3. *Ibid.*, p. 2.

4. Et non le 15 pluviôse comme le dit M. Chapuisat, p. 525. — Ces détails sur la création de la Chambre de commerce de Genève, la lettre du préfet du Léman à Sismondi lui annonçant sa nomination aux fonctions de secrétaire de ladite Chambre, enfin l'analyse des procès-verbaux de la Chambre de commerce tenus par Sismondi, nous ont été très obligeamment communiqués par le directeur des Archives d'État de Genève, M. Paul-E. Martin.

même chose, — eut lieu le 21 ventôse an XI sous la présidence du préfet. A la troisième séance, celle du 14 floréal an XI, « J.-C.-L. Simonde » fut nommé secrétaire-rédacteur. En lui annonçant sa nomination, dans une lettre du même jour, le préfet ajoute que « les frais du secrétariat ont été également fixés à la somme de 1.600 francs, en y comprenant tous frais de copiste, papier, encre, plumes, etc.¹ ».

Sismondi s'était déjà signalé par une collaboration active et intelligente dans l'ancien Conseil du commerce.

« Voyez les trois mémoires, dit-il, envoyés au Conseil d'agriculture, arts et commerce de Paris, par celui du Léman, le 9 frimaire an X. La statistique de ce département avait été préparée par l'auteur sur la demande du Préfet; elle n'a pas été publiée². »

L'an X, Sismondi avait également fait partie du « Jury pour juger des produits de l'Industrie du Département », qui était chargé de faire un choix parmi les meilleurs produits déposés par les fabricants à la Préfecture; une pièce de flanelle lisse présentée par Charles Pictet de Rochemont, et trois flacons de cristal de la verrerie de Torrens furent choisis pour être présentés au concours général de l'an X, qui eut lieu à Paris³.

Les Archives d'Etat de Genève conservent les procès-verbaux de la Chambre de commerce, tenus par Sismondi, depuis le 19 floréal an XI; ils s'arrêtent à la date du 26 brumaire an XIII⁴. Dès la première séance où il exerçait sa nouvelle fonction, le secrétaire fut chargé de se mettre en rapports avec les Chambres de commerce de Lyon, de Dunkerque et d'Avignon, — avec cette dernière au sujet d'un droit à établir sur la navigation du Rhône, — et de préparer

1. Arch. d'Etat de Genève: *Arch. du Dpt. du Léman*. Chap. II, n° 54, copie de lettres du bureau particulier du préfet n° 18.

2. *De la Richesse commerciale* t. II p. 214 note 41. — La statistique dont parle Sismondi est sans doute celle-là même que Villari a trouvée parmi les manuscrits de Sismondi, à Pescia (*Rev. Hist.* 1876 t. I. p. 240 suiv., n° 9 de l'inventaire établi par Villari).

3. Procès-verbal autographe de Sismondi, du 17 thermidor an X, Arch. d'Etat de Genève: *Dpt. du Léman*, chap. II, n° 499 II° carton.

4. Arch. d'Etat de Genève, *Commerce A* 9; dans le dossier *Commerce C. R.* se trouvent quelques projets de lettres de la main de Sismondi, mais non pas les minutes des rapports envoyés au ministre de l'Intérieur (communiqué par M. Paul-E. Martin).

un mémoire requis par le ministre de l'Intérieur, relatif à l'état actuel du commerce de Genève comparé à celui de 1789. C'est sur ce mémoire que portèrent principalement les débats au cours des quatre séances suivantes. Le ralentissement des affaires, causé surtout par la politique protectionniste de la France, donnait de vives inquiétudes; et comme il était dans les attributions des Chambres de commerce de « présenter des vues sur les moyens d'accroître la prospérité du commerce, (et de) faire connaître au Gouvernement les causes qui en arrêtent les progrès¹ », les représentants du commerce genevois n'hésitèrent pas à faire entendre leurs doléances à Paris.

D'une façon générale, les Genevois voyaient, dans le système douanier que la France avait adopté, et qui serrait le département du Léman comme une ceinture trop étroite, le principal agent de la décadence de leur industrie et de leur commerce. Les manufacturiers de toiles peintes saisissent la Chambre de commerce d'une plainte contre la loi douanière². Mais en tête des doléances genevoises figure partout la crise de la manufacture horlogère, qui, pour les mêmes raisons, était particulièrement menacée. La Chambre de commerce jugeant dangereux d'agiter la question du recul du cordon douanier, soulevée dans l'une de ses séances, se contenta de demander au ministre diverses atténuations dans le service des douanes³. Il s'en suivit, entre la Chambre et le ministre de l'Intérieur, un échange de lettres relatif au tarif des douanes, qui révéla une profonde divergence d'opinion entre le gouvernement de la République et le département du Léman⁴. Bonaparte lui-même eut connaissance du malaise qui régnait à Genève et demanda des nouvelles de l'horlogerie genevoise à M.-A. Pictet et à Pictet-Diodati⁵, lors d'une audience qu'il leur accorda, le 29 janvier 1804, aux Tuileries⁶.

1. Ce passage est emprunté au texte du sénatus-consulte du 3 nivôse an XI (24 décembre 1802), qui créa les Chambres de commerce (CHAPUISAT, *loc. cit.* p. 164).

2. Séance du 8 nivôse an XII.

3. Séance du 3 prairial an XI.

4. Voir les procès-verbaux de la Chambre de commerce, Arch. d'État de Genève.

5. Jean-Marc-Jules, cousin du premier, 1768-1828, docteur en droit. On l'appelait le « législateur », à Genève; il représentait le département du Léman au Corps législatif, à Paris.

6. ED. CHAPUISAT, p. 218.

Sismondi, qui se trouvait placé au cœur de ces problèmes, résuma ses expériences dans son ouvrage *De la Richesse commerciale*, dont un important paragraphe traite de l'« Influence des Douanes sur les manufactures du Département du Léman¹ ». Plus libre d'exprimer sa pensée dans un livre que dans les mémoires officiels de la Chambre de commerce, il ne craint pas de réclamer, pour Genève, le fameux recul des douanes, c'est-à-dire la franchise douanière la plus complète :

« Cette dernière ville, écrivait-il, dont la prospérité a été très brillante avant sa réunion (avec la France), et qui, malgré ses pertes, est encore une des plus commerçantes de France, regardait au temps de son indépendance, comme un des principes fondamentaux de sa politique, le maintien de la liberté absolue de son négoce... Loin que les Genevois redoutassent alors la concurrence des Anglais: ils expédiaient chaque année beaucoup de montres et de bijouteries en Angleterre. Loin que les douanes protègent aujourd'hui leurs manufactures: elles excitent leurs réclamations, et le plus ardent de leurs désirs est de voir leur ville changée en port franc, et placée de nouveau en dehors de la ligne des douanes². »

Suit une énumération des objets soumis à des droits, « dont les moindres montent à dix pour cent ». Il n'est pas une seule manufacture, à Genève, dit l'auteur dans sa conclusion, qui tire le moindre avantage des lois dites de protection; presque toutes en subissent les conséquences désastreuses³.

Nous constatons, une fois de plus, que Sismondi a exposé, dans son livre, ses idées libre-échangistes, à la suite des expériences pratiques, qu'il avait faites à Genève.

V

Une fois encore nous voyons Sismondi reprendre la plume, pour protester contre la politique économique de l'Empire, pour critiquer le système continental, source de tant de ruines. Voici dans quelles circonstances l'économiste genevois

1. T. II, p. 213 suiv.

2. *Ibid.*

3. Dans une lettre adressée au maire de Genève, F.-G. Maurice, le 4 juin 1804, Sismondi signale la décadence de l'horlogerie genevoise; il en évalue le produit, pour l'an X, à Frs 2.415.000, au total, tandis que quinze à vingt ans auparavant, la moyenne de production était de Frs 4.865.000 au total (E.D. CHAPUISAT, p. 216-217).

se fait l'écho de l'opinion de ses concitoyens, en exposant leurs doléances à Montalivet, ministre de l'Intérieur.

Celui-ci venait d'adresser, en novembre 1810, une circulaire aux chambres de commerce, les informant de la création d'une nouvelle route commerciale, à travers les Balkans. Le *Moniteur* en avait déjà fait part dans des avis d'inspiration officieuse. « Un décret, resté manuscrit, organisa le transit, par la Turquie et l'Illyrie, du coton et des denrées coloniales venant du Levant. Ce n'était plus par l'Autriche, l'Allemagne et Strasbourg que devaient parvenir ces denrées, mais par la Macédoine, la Bosnie, l'Illyrie, l'Italie¹. » La plupart des Chambres de commerce se contentèrent d'accuser réception de la communication à l'exception toutefois de celle du département du Léman.

« (Celle-ci) adressa au ministre une lettre très ferme où elle examinait, pour les démolir, tous les arguments donnés en faveur de la route nouvelle; elle déclarait que ses renseignements particuliers contredisaient ceux du Ministre; elle demandait ironiquement au Ministre de lui communiquer le rapport qu'il avait dû recevoir, sur lequel il s'appuyait, et dont l'article du *Moniteur* n'était sans doute qu'un extrait; puis, s'attaquant à toute la politique économique suivie jusqu'alors, la Chambre en faisait une violente critique, n'hésitant pas à dire qu'elle ruinait le commerce maritime de la France, créait, par les licences, des monopoles dangereux, et n'avait d'autre résultat, par ces « funestes « secousses », que de décourager les commerçants honnêtes et de favoriser ceux qui, « jouant sur le fonds d'autrui, n'avaient à perdre ni « honneur ni fortune². »

Le ministre, point habitué sans doute à entendre des critiques aussi vives et courageuses, fit demander par ses services le nom du rédacteur de ce rapport. La chambre de commerce de Genève répondit, le 4 janvier 1811, par l'information suivante :

« La lettre est le résultat de deux séances de la Chambre. Elle a été rédigée par Simonde-Sismondi, auteur de la *Richesse commerciale* et

1. Nous devons les informations reproduites dans ce paragraphe à l'étude de M. CHARLES SCHMIDT, *Sismondi et le blocus continental*, *Revue historique* 1914 t. 115 p. 85 suiv. — Du même auteur : *Napoléon et les routes balkaniques*, *Rev. de Paris* 25 novembre 1912.

2. SCHMIDT, *loc. cit.* p. 86. — Cette lettre de la Chambre de commerce de Genève que publie M. Ch. Schmidt, est datée du 27 novembre 1810, et signée par Barante,

d'autres livres, qui, depuis la formation des Chambres de commerce, a toujours fait dans celle-ci, lorsqu'il s'est trouvé à Genève, les fonctions de secrétaire-rédacteur¹. »

Là-dessus, Montalivet donna l'ordre à ses bureaux de préparer une réponse « semi-confidentielle » à Sismondi, qui exprimât son mécontentement, « mais qu'il avait recommandé de faire avec mesure et avec soin ».

« On reprochait à Sismondi son « ton de plainte peu convenable », ses « expressions très peu mesurées, qui montraient une grande ignorance des vrais intérêts du commerce français, ou un esprit anti-national « bien plus coupable encore ». On répondait... à son argumentation, « que le meilleur moyen de servir le commerce était de ne chercher ses intérêts que dans des opérations conformes aux vues du gouvernement; Montalivet lui faisait comprendre qu'il serait habile de sa part de se concilier l'esprit de l'autorité : « Il éviterait pour l'avenir des torts et des désagréments². »

Le ministre de l'Intérieur lui-même revit et corrigea cette lettre.

C'est encore à M. Charles Schmidt que nous emprunterons une phrase, pour conclure ce chapitre, exclusivement consacré aux travaux économiques de Sismondi. « Comme Jean-Baptiste Say, Sismondi édifia ses théories sur des observations personnelles et directes, et lorsqu'il critiquait, dans ses traités, les douanes et les prohibitions qui imposent aux consommateurs d'énormes sacrifices, excitant l'industrie d'une manière factice, mais provoquant des surproductions dangereuses, il dégagait une formule générale d'incidents précis où il avait été personnellement mêlé³. »

L'auteur de ce passage vient confirmer l'idée que nous nous étions faite sur les travaux économiques de Sismondi, même sur celui qui porte l'empreinte de l'enseignement d'Adam Smith. Ils valent, croyons-nous, par l'observation et la critique des faits, par la solidité de leur argumentation,

président; J. Odier, Clavier, vice-prés.; E. Duchêne, Hentsch, Viollier, Henri Martin, J. C. L. Simonde-Sismondi, secrétaire. (Le ms. se trouve à Paris, Archives Nation. F. 12. 1873.)

1. *Ibidem*, p. 87.

2. *Ibidem*.

3. *Ibid.* p. 85:

et par leur richesse d'informations et d'exemples empruntés à la vie économique de l'époque. C'est pourquoi nous avons surtout cherché à établir, avec une minutie qu'on nous reprochera peut-être, la relation entre l'œuvre et la vie de l'auteur, entre ses idées personnelles et les événements de son temps. Cet économiste, ce patriote, au moment où il écrivait, pouvait-il raisonnablement ne pas se réjouir d'avoir trouvé une doctrine qui prêchait la liberté du commerce et combattait l'intervention de l'Etat? Plus tard, quand de nouvelles expériences lui ouvriront les yeux sur les dangers que comportait ce système, il combattrà ses excès, comme il en avait recommandé les avantages. Car, Sismondi est plus réaliste que doctrinaire¹.

1. D'après SIR FRANCIS PALGRAVE (p. 308), Sismondi aurait abandonné plus tard si complètement les idées contenues dans la *Richesse commerciale*, qu'il ne mentionnait jamais ce livre en parlant de ses ouvrages ou en établissant leur liste. Il ne l'aurait même plus possédé dans sa bibliothèque. Cependant nous avons sous les yeux un projet d'*Œuvres complètes*, que Sismondi lui-même a rédigé et envoyé à son éditeur, le 16 mai 1835. La *Richesse commerciale* y figure à la seconde place, après le *Tableau de l'Agriculture toscane*. (Inédit, Bibl. publ. Genève, Ms. Suppl. 139 bis, f^o. 131-132).

CHAPITRE V

LES DÉBUTS DE L'HISTORIEN.

SISMONDI ET JEAN DE MULLER

I. La genèse de l'*Histoire des Républiques italiennes*. — II. De la vie et des écrits de P.-H. Mallet. — III. Une rencontre décisive : Jean de Müller; son esprit; son action sur Sismondi; rapports et divergences de doctrines. — IV. La *Biographie Universelle* de Michaud.

I

Le jour où il achevait le dernier volume de l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, le 15 mai 1817, Sismondi s'écria : « Mon ouvrage, fruit de vingt et un ans de travail, est l'expression d'une seule pensée et d'un seul sentiment qui m'a animé toute ma vie¹. » Reconnaissons d'emblée que jamais encore on n'avait ainsi dressé l'état de l'histoire italienne, considérée comme l'histoire d'une Nation.

Cette nation, encore inexistante, où fallait-il la chercher? Dans les œuvres de Dante et d'Alfieri? A la cour éphémère du Vice-Roi, que la Sansévéрина regrettait tant, à Parme? Dans les réunions clandestines de conjurés? Depuis Sismondi, on se plut à la trouver dans un moyen âge héroïque, dans les cités d'autrefois, dans une ancienne race, dont on déplorait la déchéance et l'esclavage. Italie, « terre des morts », — ce thème retentissait de toutes parts. Parmi les émigrés français, Sismondi ne fut pas le seul à en subir le charme². Des écrivains mieux doués l'ont développé avec art. Mais nul ne s'était attaché

1. Lettre à la comtesse d'Albany, *loc. cit.*, p. 314.

2. « Quelques-uns (des émigrés) s'initient, et d'un effort de plus en plus complaisant, aux époques mal connues et *gothiques* : c'est d'ici, nous le verrons, que datent pour la France l'intelligence nouvelle de Dante et la curiosité pour le Quattrocento. » (FERNAND BALDENSBERGER, *Le mouvement des idées dans l'Emigration française*, t. I, p. 85).

avec plus de patience, avec plus de persévérance, à relever une à une les pierres funéraires, à ressusciter les morts, à rassembler, une fois encore, ce peuple des villes d'Italie, pour exalter son courage, son esprit civique, son amour de la liberté....

A l'époque où débutait Sismondi, deux conceptions maîtresses régnaient dans le domaine de l'histoire : la primauté de l'histoire ancienne ne fait pas question ; les célèbres « Querelles » n'avaient point ébranlé dans tous les esprits la supériorité de l'antiquité sur les temps modernes. D'autre part, — dans l'ordre esthétique, — l'histoire est considérée essentiellement comme un genre littéraire.

Le préjugé était encore très répandu qui faisait de l'histoire moderne un genre moins « noble » que l'histoire ancienne. Winckelmann renouvelant l'étude de l'art antique, Montesquieu et Gibbon écrivant l'histoire de Rome, étaient peut-être les plus estimés parmi les historiens du XVIII^e siècle. Depuis la Révolution, les traductions des historiens grecs et latins foisonnaient en France. Il convient de remarquer toutefois que Voltaire, que Hume, que Robertson et quelques autres avaient traité avec succès des sujets empruntés à l'histoire des temps modernes ; mais le moyen âge continuait d'être considéré comme une époque où régnaient les ténèbres et la barbarie. Ce furent des poètes et des littérateurs qui, les premiers, découvrirent le génie de la poésie populaire, le génie de l'art gothique, le génie du christianisme, et qui opérèrent ainsi un « retour au moyen âge ».

Quant à Sismondi, « esprit essentiellement moderne, (il) n'aura rien de l'art antique » ; c'est Sainte-Beuve qui l'affirme¹. A défaut d'être humaniste, il fut médiéviste.

Sur le second point, Sismondi partageait l'opinion universelle. Il distingue entre *historiens* et *antiquaires*. Selon lui, Ducange avec son *Dictionnaire*, ni Muratori avec ses *Annales*, ne méritent le titre d'historiens, en dépit de la contribution essentielle qu'ils ont apportée à la connaissance du moyen âge². Car pour être historien, il faut faire preuve de qualités

1. *Loc. cit.*, p. 29.

2. « Baluze, Muratori, Ducange, les hommes les plus savants en histoire que l'Europe ait produits, parce qu'ils n'ont pas connu l'ennui, parce qu'ils n'ont pas eu

littéraires, que ceux-là n'avaient point manifestées. Sans être vraiment artiste, Sismondi s'appliquera avec un zèle infatigable au métier d'écrivain. Il recommencera des chapitres entiers, quand M^{me} de Staël les aura traités de « sèche compilation ». Il convient lui-même qu'en France, l'érudition d'un ouvrage rebute le lecteur. Nous verrons pourtant que Sismondi n'échappera point à des critiques assez sévères, et d'ailleurs légitimes, quant à la forme. Il le savait, et redoutait de zèle.

Sismondi tarde cependant à opter pour l'histoire. Un goût invincible l'entraîne vers les sciences politiques, voire à la politique elle-même. Son entourage contribue à le pousser dans cette voie. M^{me} de Staël ne s'avise-t-elle pas de persuader à ce débutant qu'il avait trouvé son genre, qu'il serait le Genevois doué du jugement le plus perspicace et profond, porteur des idées les plus saines en politique....?¹ Sismondi prend goût à la carrière de publiciste et d'économiste. Il ne désespère pas de voir, en France, le parti libéral rentrer en scène. De même, il se fait illusion sur ses propres aptitudes. Où était sa vocation?

Nous avons dit, plus haut, que ses *Recherches sur les Constitutions des Peuples libres*, et notamment sur les constitutions des républiques italiennes, remontaient à l'année 1796, et, ses efforts pour en « posséder » l'histoire, à l'an 1798; sa « résolution de l'écrire » en fut la conséquence directe. Car, disait-il, « pour bien comprendre l'organisation de peuples livrés à des révolutions perpétuelles, il faut les voir agir plutôt qu'étudier leur législation² ».

M^{me} Sismondi, qui connaissait mieux son fils qu'il ne se connaissait lui-même, saisit l'occasion de cet aveu pour le rendre aux lettres et à l'histoire. Elle savait trop qu'il n'était pas fait de la même essence que le nerveux Benjamin; que, de son côté, M^{me} de Staël pouvait se permettre le luxe d'une cour d'ennemis, sans jamais manquer d'adorateurs. Mais, pour son fils, elle craignait que sa sensibilité ne pût supporter

un sens pour cette souffrance, ont été incapables de devenir jamais historiens ». (SISMONDI, *De la vie et des écrits de P.-H. Mallet*, 1807, p. 24).

1. SISMONDI, *Journal intime*, cité par MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 68.

2. Nous soulignons. Cité d'après MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 18.

les conséquences de son propre esprit d'opposition. Elle désirait lui éviter des humiliations et des haines, car elle connaissait son profond besoin d'affection : « Les plaisirs du lecteur retournent à l'écrivain, lui disait-elle; mais on ne recueille que ce qu'on a semé, et voilà pourquoi je désirais tant que tu te jetasses dans l'histoire¹. »

Bien qu'éloigné de sa mère, Sismondi ne restait pas sourd à cette voix du bon sens, à ces conseils qui lui venaient de Pescia. A ce tournant décisif, l'intervention maternelle fut pour beaucoup dans sa détermination de choisir l'histoire.

Un jour M^{me} Sismondi blâme le ton qu'il adopte dans son *Introduction* : « Garde-toi de tout ce qui approche, même de très loin, de la manière des harangueurs de 89, qui tonnent dès qu'ils ouvrent la bouche; la chaleur doit venir par le développement².... » Une autre fois, elle combat son intolérance et le prie de supprimer ses déclamations contre la Trinité, la Vierge et les saints. Ainsi, loin de décourager une noble ardeur, ces injonctions tendaient à corriger ce qu'il y avait d'irréfléchi, d'absolu, de trop « jeune » dans les jugements de Charles. D'une main ferme et tendre, M^{me} Sismondi sut imprimer certaines touches fort heureuses dans l'esprit du futur historien.

Il est permis de supposer que Sismondi se soit résigné sans enthousiasme à la vie d'érudit. Non seulement il en redoutait l'ennui, mais, homme sociable s'il en fut, il était possédé d'un besoin d'action, d'action morale et sociale. Or, ses initiatives dans l'ordre économique ayant échoué, et, dans l'ordre politique, le régime bonapartiste ayant triomphé de ses adversaires, Sismondi avait trop d'honneur pour se rallier à l'Empire. Jamais occasion plus mémorable ne fut offerte aux républicains de France, de témoigner de leur foi et de leur fidélité, de sacrifier leurs ambitions personnelles. Sismondi fut parmi les plus fermes. Observant jusqu'à la chute de Napoléon une attitude passive, mais intransigeante, l'ami de Constant et de M^{me} de Staël se fit pendant ce temps-là l'historien des républiques italiennes. Tout en modérant son

1. Cité par MONTGOLFIER, p. 18.

2. *Ibidem*.

langage, selon le vœu de Mme Sismondi, l'écrivain ne laissa pas, dans une œuvre érudite, de faire acte de foi. Il pouvait renoncer, pour quelque temps, aux travaux d'économie politique et de législation, mais il n'aurait su taire ses préoccupations sociales et politiques dans l'œuvre historique à laquelle il se consacrait. On n'a pas manqué de lui en faire grief.

Réservant l'analyse de l'*Histoire des Républiques italiennes* à un chapitre ultérieur, nous nous bornons, ici, à en étudier la genèse. A cette œuvre, — née d'un concours de circonstances assez bizarre, si diverse d'inspiration, — Sismondi s'est acharné à donner une certaine unité. La tâche était compliquée, en raison même du sujet. Comment coordonner les différentes histoires des villes italiennes, qui évoluaient presque indépendamment les unes à côté des autres, au moyen âge? N'était-ce pas audacieux, artificiel même, de les traiter comme un ensemble? Les difficultés, inhérentes à une telle construction, pouvaient paraître assez troublantes.

Lorsque, pour la première fois dans l'histoire, ces différents Etats autonomes agirent en commun, après s'être constitués en fédération, sous le nom de Ligue lombarde, ce fut pour soutenir la lutte contre Frédéric Barberousse.

» Ici seulement on commence à voir se déployer les grands caractères; les événements prennent, tout à la fois, une importance et un degré d'intérêt qui satisfont le lecteur. D'ailleurs ce n'est pas l'histoire des pays, c'est celle des peuples qu'on veut connaître, et celle-ci ne commence qu'avec le principe de vie, avec l'esprit qui anime les nations¹. »

La vérité est que les temps qui précèdent le xiii^e siècle causaient un certain embarras à Sismondi; de là son projet de commencer où « l'intérêt commence, (et de) retourner ensuite en arrière, comme on fait dans les poèmes épiques² ». Puis, il rejeta « un plan qui laisserait à l'écart la désorganisation de l'Empire, ce chaos d'où surgirent les cités libres³ », et décida de traiter d'abord séparément l'origine des diffé-

1. SISMONDI, *Journal intime*, cité par MONTGOLFIER, p. 19.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

ientes républiques¹. Trois semaines plus tard, l'érudit expérimenté refait tout son travail, brosse coup sur coup les tableaux de l'histoire de Rome, de Naples, de Pise, « pendant les deux siècles obscurs qui m'ont constamment embarrassé », pour arriver ensuite à Frédéric Barberousse. « Cela m'oblige par conséquent à retravailler sans exception absolument tout ce que j'ai fait. Tout cela m'a donné assez d'humeur². » Deux jours plus tard, Sismondi, désespérant de son talent, arrive au plus profond de son découragement³.

Mais il se reprend, il n'abandonnera pas la partie. Citons une dernière fois ce curieux journal des *Républiques italiennes*, où nous voyons l'historien à l'œuvre :

« Je travaille à présent sur le chapitre d'Amalfi; il ne passera pas dix-huit pages, à ce que je crois; encore faut-il, pour le faire arriver là, que je le remplisse plus de généralités que de faits; et cependant pour l'écrire il m'a fallu lire 250 p. in-4° de Giannone, feuilleter 650 pages in-folio du Recueil des écrivains d'Italie, lire une dissertation sur la chronique d'Amalfi d'environ 50 pages in-folio en deux colonnes, et enfin un volume des Annales de Muratori — à tout cela j'ajouterai les dissertations de Brenckmann sur la république d'Amalfi⁴. »

Ces débuts pénibles de l'historien remontent à l'été 1804, époque où Benjamin Constant reprochait à Sismondi sa paresse, sa vanité et son goût pour la vie de société. Il convenait d'ailleurs que le commencement de son ouvrage était faible, mais il comptait qu'il se « fortifierait en avançant ». Sismondi a toujours jugé sévèrement le premier volume des *Républiques*, auquel il avait pourtant consacré un labeur intense.

Il y avait, croyons-nous, un défaut de construction ou de méthode dans la préparation des ouvrages historiques de Sismondi. Si nous sommes bien informé⁵, il rédigeait les *faits* immédiatement, après l'examen des sources, et il n'ordonnait et ne divisait son sujet qu'ensuite. C'est-à-dire qu'il rédigeait des récits, avant d'avoir arrêté le plan du livre.

1. *Journal intime*, 7 juillet 1804, cité par PALGRAVE, *loc. cit.*, p. 331.

2. *Journal intime*, 28 juillet 1804, (*Ibidem*).

3. Le passage est cité, plus haut, chap. III, p. 55-56.

4. Cité par PALGRAVE, *loc. cit.*, p. 333-334.

5. MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 29.

Cela explique beaucoup d'hésitations et de retours en arrière. Le manque d'unité qui en fut le résultat, n'échappait point à l'auteur lui-même :

« ... Le défaut de cette histoire est de n'être jamais assez liée pour qu'on désire en voir la suite. Les événements sont assez curieux, mais ils sont indépendants, et il n'y a pas une fin de chapitre où l'on ne puisse s'arrêter, comme si l'ouvrage était fini. Au reste, j'en parle avec une apparente légèreté, et j'en suis, dans le fait, très inquiet¹. »

Malgré ces défauts de méthode, il faut reconnaître l'entière probité de l'historien. Il nous donne lui-même une idée exacte de la genèse des *Républiques* :

« Je n'ai point épargné ma peine pour arriver à connaître la vérité. J'ai vécu en Toscane, patrie de mes ancêtres, presque autant qu'à Genève ou en France; j'ai parcouru neuf fois l'Italie, dans diverses directions, et j'ai visité presque tous les lieux qui furent le théâtre de quelque grand événement. J'ai travaillé dans presque toutes les grandes bibliothèques : j'ai visité les archives de plusieurs villes et de plusieurs couvents. L'Histoire de l'Italie est intimement liée à celle de l'Allemagne; j'ai fait aussi le tour de cette dernière contrée, pour y rechercher les monuments historiques. Enfin je me suis procuré à tout prix les livres qui répandent quelque lumière sur les temps et les peuples que j'ai entrepris de faire connaître. J'ai voulu ensuite mettre mon lecteur à portée de juger sans cesse de mon travail et du degré de croyance que méritaient les faits que je lui rapportais; aussi, j'ai soigneusement cité mes autorités au bas des pages, et j'ai indiqué avec une attention scrupuleuse, l'édition, le livre et la page de l'écrivain sur la foi duquel je m'étais reposé. Cependant, lorsque plusieurs noms sont accolés ensemble, il ne faut pas en conclure que le récit de chacun de ceux que je cite soit conforme aux miens, mais que chacun m'a fourni une circonstance, et qu'en les confrontant les uns aux autres, on pourra retrouver les faits, et juger aussi des règles de critique d'après lesquelles je me suis arrêté au récit que j'ai choisi.

Le nombre de ces historiens originaux est immense, et presque tous ont écrit dans une langue étrangère². »

A Paris, le manuscrit de Sismondi eut le même sort que le précédent, les *Constitutions des Peuples libres* : il ne trouva pas d'éditeur. Mais cette fois, l'auteur tint bon. Son sujet

1. Lettre à la comtesse d'Albany, 18 octobre 1809, *loc. cit.*, p. 104.

2. Post-scriptum de l'Introduction à l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, édition de 1825-26.

pouvait compter sur la sympathie d'un public germanique, auquel les Bodmer, Herder, Schiller, et surtout Jean de Müller, avaient donné le goût du moyen âge. Le libraire Gessner, à Zurich, accepta de publier l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge* en deux éditions, l'originale, en langue française, et, en même temps, une traduction allemande. Les deux premiers volumes parurent en 1807, les tomes troisième et quatrième, en 1808. Gessner estimait le travail de Sismondi à douze francs la feuille; mais la rétribution se faisait en nature : l'éditeur payait avec des livres d'auteurs allemands. Aussitôt après, le libraire Nicolle, à Paris, s'empressa de faire une offre avantageuse à l'historien. Il racheta, en effet, les quatre premiers volumes, et les publia en même temps que les tomes V à VIII. L'éditeur versa à l'auteur la somme de cinq cents louis d'or. L'usage veut que l'édition Nicolle, de 1809, soit considérée comme la *première édition*. La traduction allemande continuait de paraître parallèlement, à Zurich.

Après cette date, Sismondi interrompit pendant plusieurs années la publication de cette œuvre, dont les derniers tomes ne sortirent qu'en 1818.

II

Dans la maison Necker, les historiens étaient fort bien accueillis. Les longues et romanesques fiançailles de Gibbon avec Suzanne Curchod, qui devait épouser plus tard, à Paris, le banquier Jacques Necker¹, n'avaient-elles pas préparé cette ambiance favorable? Lorsque M. et M^{me} Necker, vers la fin de leur vie, revinrent au pays de Vaud, ils y retrouvèrent le vieux Gibbon. Il s'était installé sur les rives du Léman, où il passa les dernières années de son existence à rédiger ses Mémoires². Sismondi connaissait les écrits de l'illustre historien anglais bien avant d'être à son tour accueilli au château de Coppet. Le 29 janvier 1799 il note, en marge de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, que les con-

1. M. PIERRE KOHLER, dans son livre *Madame de Staël et la Suisse*, conte en détail la jeunesse de la « Belle Curchod », jeune fille amoureuse, épouse modèle. Voir *Lettres de Suzanne Curchod à Gibbon*, *Correspondant* 1912. Gibbon est mort en 1794.

2. Trad. franç. par Marigné, 2 vol. an VI (1797-1798).

clusions de Gibbon étaient en contradiction avec les faits et les raisonnements qui les précèdent¹....

Jacques Necker, de son côté, était un ancien camarade d'études de Paul-Henri Mallet, professeur d'histoire à l'Académie de Genève, scandinavisant distingué². Mallet se rendait encore aux assises de Coppet alors que son ami, le maître de céans, n'était déjà plus.

« Il y était le 19 juin 1804, avec Sismondi et Jean de Müller. « Tout l'esprit de la Suisse entière et de Genève était là », écrit Bonstetten, qui ne s'oublie pas. Le vieux Mallet parla de sa vie au Danemark et de l'étonnement qu'il avait causé à Paris, en revenant des pays du Nord, vers 1760. Puis Schlegel, agressif, nia l'existence personnelle de Moïse, d'Homère et d'Ossian, et Jean de Müller de répondre qu'il se faisait fort de prouver, dans un savant ouvrage, que Charlemagne n'avait jamais existé. Quelqu'un reprocha à Mallet de ne rien dire pour la défense de Moïse et d'Homère. Enveloppant sa confession d'une anecdote, le vieil érudit répondit qu'il avait faim et qu'il préférerait le dîner à la discussion³. »

Voici donc réunis les historiens, amis des Necker et de Mme de Staël. Mais le fils du préfet de Genève, Prosper de Barante⁴, se joindra bientôt à leur groupe et deviendra l'ami le plus intime de Corinne. Enfin, n'est-il pas curieux de songer qu'en ces premières années du xix^e siècle, un autre historien français, protestant, originaire de Nîmes, dont le père avait été tué pendant la Révolution, recevait son instruction à Genève, au collège de Calvin? Nous avons nommé François Guizot, que des liens multiples attacheront à la famille de Mme de Staël, et à Sismondi lui-même⁵.

1. *Journal intime*, cité par MONTGOLFIER, p. 67. Les chapitres 15 et 16 de l'ouvrage de Gibbon, auxquels Sismondi fait allusion, traitent de l'établissement du christianisme et des persécutions. Madame Guizot née de Meulan a traduit en français l'*Histoire de l'Empire romain*, en 1812 (13 vol.).

2. Voir HÉLÈNE STADLER, *Paul-Henri Mallet 1730-1807*, Lausanne 1924.

3. P. KOHLER *loc. cit.* p. 390, d'après BONSTETTEN, *Briefe an Fr. Brun* t. I, p. 221. Mme de Staël semble tenir de Mallet ses notions « sur la littérature runique, sur les poésies et les antiquités du Nord ».

4. Né en 1782, fonctionnaire sous l'Empire, député en 1815, Pair de France en 1819, ambassadeur à Turin en 1830, et à Saint-Petersbourg, de 1835-1848, il publia le *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle* en 1808, et l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de 1824-1826 (13 vol.). Barante a traduit les œuvres dramatiques de Schiller.

5. Cela a inspiré à M. Paul Reynaud une phrase assez surprenante : « Guizot, protestant de Nîmes, élevé à Genève, est à peine Français de culture ». (*Le Roman-*

Mallet « le Danois » — qu'il ne faudrait pas confondre avec Mallet du Pan! — mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, à Genève, en 1807. Et Sismondi d'écrire une notice nécrologique, qui est une véritable petite biographie, d'une cinquantaine de pages¹.

Quels motifs Sismondi eut-il de s'occuper de la vie et des écrits de Paul-Henri Mallet? Les souvenirs personnels, le patriotisme local, suffisent-ils à expliquer la notice si nourrie, l'étude que Sismondi lui consacre? Assurément non. Mais le jeune historien trouvait chez son aîné un ensemble d'idées politiques et littéraires, un esprit large et cosmopolite, des lumières et des connaissances qui lui inspiraient de la sympathie et du respect. Il sait gré à cet érudit d'avoir du goût et du discernement :

« M. Mallet avait dans l'esprit et le caractère une qualité qui est plus essentielle aux historiens qu'on ne pense. c'est une crainte excessive de l'ennui. Il était meilleur juge que ses lecteurs eux-mêmes de ce qui pouvait les rebuter². »

Aux yeux de Sismondi et de la société de Coppet, Mallet est avant tout le représentant attitré de l'« esprit nordique ». L'événement décisif de sa vie avait été sa nomination à la chaire de belles lettres françaises de l'université de Copenhague, en 1752. Pendant un séjour de huit ans en Danemark, il s'était consacré à l'étude des langues, des lettres, des antiquités nordiques. Son *Introduction à l'histoire du Danemark*, suivie de la traduction de l'*Edda* (1755) avait fondé la réputation de Mallet; il avait véritablement ressuscité la mythologie germanique et la poésie scandinave du moyen âge, dans un ouvrage écrit en langue française.

Sismondi met les travaux de Mallet en parallèle avec d'autres ouvrages historiques; quoique le vieux professeur lui-même n'ait pas été satisfait de ses *Histoires du Brunswick* et de

tisme. Ses origines anglo-germaniques, Paris 1928 p. 217). Or il est entendu que la culture d'un Genevois, surtout à cette époque, repose sur l'enseignement des humanités, et qu'elle est d'expression française. Nous craindrions faire trop d'honneur à Genève en soutenant qu'elle détenait seule le monopole du cosmopolitisme littéraire, du libéralisme constitutionnel, de l'anglomanie.

1. *De la vie et des écrits de P.-H. Mallet*, Genève, Paschoud, 1807, 51 p. in 8°.

2. *Loc. cit.* p. 23-24.

la Hesse (1785), son biographe le loue d'avoir su relier les destinées de ces petites dynasties aux événements les plus importants de l'histoire de l'Allemagne. Il est loin cependant d'égaliser tels historiens de grande envergure :

« Mais Robertson, qui dans son *Charles-Quint* avait mis en scène le même Philippe, et Schiller, le même Guillaume dans sa *Guerre de trente ans*, avaient fait grandir ces héros en proportion du théâtre sur lequel ils les avaient fait monter. Tous deux avaient trouvé l'unité dans un grand tout, tandis qu'elle n'existe pas dans chacune de ses parties¹. »

Sismondi analyse enfin les deux derniers ouvrages de Mallet, l'*Histoire des Suisses* (1803) et l'*Histoire de la Ligue hanséatique* (1805), qu'il appelle d'un terme heureux « les Républiques des montagnes et des mers de l'Allemagne² ». Mallet s'est en quelque sorte rajeuni dans ces livres; il rejoint Jean de Müller et précède Sismondi, en traitant des sujets identiques ou analogues. La parenté de la *Ligue hanséatique* et des *Républiques italiennes* apparaît très nettement dans le commentaire de Sismondi :

« Il (Mallet) renonça... à la pensée de faire une histoire détaillée de cette puissante confédération, qui avait eu une si grande influence sur la civilisation du Nord, qui y avait maintenu la liberté d'une manière si glorieuse, et qui avait porté le commerce à un si haut point de prospérité; il se laissa effrayer par la difficulté de maintenir l'unité de son plan, dans l'histoire de tant d'états divers, faiblement réunis par la mer ou les fleuves, tandis que de vastes Continents et des Etats puissants les séparaient. Il se réduisit donc à écrire, non plus une histoire, mais une dissertation sur la Ligue hanséatique... Il nous montre la puissance infinie à laquelle peut s'élever un peuple sans agriculture et sans territoire, lorsqu'il a pour lui... le patriotisme avec la liberté³. »

Le livre de Mallet avait paru au moment où Sismondi travaillait au sien. C'est là plus qu'une simple coïncidence. Et quoique les derniers ouvrages du vénérable « Danois » ne soient que des travaux de vulgarisation, il faut reconnaître

1. *Ibid.* p. 34.

2. *Ibid.* p. 47. L'*Histoire des Suisses* n'est qu'un résumé et une adaptation française de l'ouvrage de Müller. L'*Histoire de la Ligue hanséatique* a pour principale source l'ouvrage de Sartorius (1802).

3. *Ibid.* p. 44-45.

que leur auteur est un précurseur et un maître de Sismondi, qu'il a sa part dans la formation du jeune historien.

III

Benjamin Constant s'était intéressé, l'un des premiers, aux travaux politiques de Sismondi : Jean de Müller l'assista de ses conseils dans ses études historiques. Ce sont là deux rencontres décisives dans la carrière de l'historien.

On a parlé de l'actualité de Benjamin Constant. L'actualité de Jean de Müller n'est pas moins réelle. L'un appartient à la France, l'autre à l'Allemagne. Tous deux sont cependant d'origine suisse, de famille protestante, et cosmopolites par l'esprit. Benjamin avait même de fortes attaches en Allemagne, tandis que Müller possédait le français au point d'en pouvoir user dans quelques-uns de ses écrits; Goethe en fut le traducteur¹. Müller et Constant se connaissaient, ils se rencontrèrent dans les salons littéraires de Weimar et de Coppet où ils étaient considérés comme de grands seigneurs de l'esprit. Leur haute culture intellectuelle, leur vaste érudition puisaient aux mêmes sources; l'un et l'autre sont tributaires de ce grand centre d'études classiques, historiques et théologiques que fut Goettingue.

Il y a plus. Ces affinités intellectuelles, ces préoccupations communes, ces sympathies politiques, ces rencontres personnelles et idéales font deviner une même famille d'esprits, sans que nécessairement il y ait esprit de famille. Müller et Constant ne furent pas amis. Aussi bien leurs physionomies sont-elles si accusées qu'on ne saurait les confondre. Et cependant nous leur trouvons des traits communs, une mobilité, une inconstance, une vivacité, une inquiétude perpétuelle, un individualisme exaspéré, un égoïsme tourmenté, un besoin d'action, un raffinement d'artistes, une soif de science, une sensibilité d'amoureux, un mélange d'enthousiasme et de sens critique aigu, une folle ambition, des scrupules et de l'imprudence, des intentions et des principes très purs contre-

1. MÜLLER, *Sämtliche Werke* Tübingen 1810-1814, t. VIII. GÖTTE, *Sämtliche Werke* Leipzig 1920, t. XII, pp. 366 suiv. et 378 suiv.

carrés tantôt par l'indécision, tantôt par le goût de l'aventure.... Une étude approfondie de ces deux caractères montrerait combien il y avait de vraie probité et de loyauté sous cette instabilité nerveuse. Ces hommes auxquels on a fait des réputations accablantes sont avant tout de grands moralistes.

Or cette étude de psychologie moderne, — car Benjamin Constant et Jean de Müller sont des génies essentiellement modernes, — nous ne pouvons que l'ébaucher ici. C'est Müller l'historien qui doit nous intéresser, si nous voulons comprendre l'importance capitale qu'a eue dans la carrière de Sismondi la rencontre de ce maître¹.

Sismondi est entré en rapport avec Müller, en 1804, par l'intermédiaire de M^{me} de Staël et de Bonstetten. Ils étaient réunis dans ce salon de Coppet, auquel la présence de tant de savants donnait l'aspect d'une académie. Personne cependant n'égalait l'érudition de Jean de Müller, que les assistants aimaient à soumettre à de dures épreuves. Il sortait toujours vainqueur de ces sortes de tournois. « C'était un homme d'un savoir inouï, et ses facultés en ce genre faisaient vraiment peur, disait M^{me} de Staël. Son érudition était comme la base d'où son imagination prenait l'essor². »

De l'érudition, de l'imagination, un grand talent d'écrivain, telles sont les qualités maîtresses de Müller. Il les employait à écrire l'*Histoire de la Confédération suisse*, qui est, selon le mot d'un critique allemand, « le premier grand œuvre historique, d'une haute qualité littéraire, écrit en langue alle-

1. Jean de Müller, de Schaffhouse, 1752-1809, historien, publiciste, homme politique. Quoiqu'un intérêt très vif commence à se manifester pour l'œuvre et la personnalité de Jean de Müller, nous manquons encore d'une étude d'ensemble vraiment satisfaisante. — ŒUVRES : *Sämtliche Werke* (loc. cit.); *Geschichten Schweizerischer Eidgenossenschaft*, Leipzig 1786-1805; idem, morceaux choisis, publ. par Fr. Gundolf, Leipzig 1923; idem, in *Geisteserbe der Schweiz*, publ. par Ed. Korrodi, Zürich 1929. — BIBLIOGRAPHIE : *Lebensgeschichte*, par Müller lui-même (S. W. t. IV); GUNDOLF, *Einleitung* (loc. cit.); KARL HENKING, *Johannes von Müller*, Stuttgart et Berlin, t. I^{er} 1909, t. II 1928; ED. FUETER, *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich et Berlin 1911; G. DE REYNOLD, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, t. II : *Bodmer et l'école suisse*, Lausanne 1912 p. 760-805.

2. De l'Allemagne, t. II, chap. 29. Ce chapitre, qui traite des historiens, est consacré presque entièrement à Müller, « le véritable historien classique de l'Allemagne. » Les rapports de M^{me} de Staël avec l'historien de la Suisse ont fait l'objet d'études détaillées; leur correspondance est publiée. Voir KOHLER, loc. cit., le chap. *Mme de Staël et Jean de Müller*. — F. BALDENSPERGER, même titre, *Bibliothèque universelle* 1912. — COMTESSE JEAN DE PANGE, *Le premier voyage de M^{me} de Staël en Allemagne*, *Revue de Genève*, 1927.

mande¹ ». L'ouvrage de Müller a inauguré le genre, à la fois savant et pittoresque, des grands tableaux d'histoire du moyen âge; il est le précurseur immédiat de Sismondi, de Michaud, de Hallam, de Thierry².

Ce qui fait l'originalité de Müller, c'est son effort tendant à l'imitation des anciens, mais une imitation tempérée par l'observance des règles de la critique historique moderne. Il était le disciple aussi bien des maîtres de l'université de Goettingue, — où il avait fait ses études, — que des historiens et philosophes français du XVIII^e siècle, — dont il avait lu les textes pendant un séjour de plusieurs années à Genève et dans la Suisse romande³. Quant aux anciens, il les mettait au dessus de tous les auteurs modernes. Tacite, mais plus encore César, lui semblaient offrir les exemples les plus sublimes de grands historiens. Jean de Müller prêtait aux héros du moyen âge les sentiments de héros antiques, leur amour de la patrie et de la liberté.

Sismondi, en écrivant l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, s'est certainement inspiré du chef d'œuvre de Müller. Et l'historien de la Suisse s'intéressait aux travaux du jeune Sismondi. Celui-ci le lui rappela, plus tard, dans une lettre⁴ :

« Vous parûtes vous intéresser à mon histoire des Républiques Italiennes du moyen âge lorsque j'eus l'avantage de vous être présenté à Coppet, et que je vous en parlai; vous m'encourageâtes dans cette entreprise, et vous me donnâtes d'utiles conseils. Aujourd'hui Madame Brun⁵ et M. de Bonstetten m'enhardissent à vous en parler de nouveau, à vous demander des conseils d'un autre genre, et des bons offices que j'ose espérer en partie de leur recommandation. »

1. FRIEDRICH GUNDOLF, *Johannes von Müller, loc. cit.*

2. Les dramaturges, les romanciers, les peintres de l'époque se sont à leur tour inspirés de ces ouvrages. *Guillaume Tell*, de Schiller, est impensable sans l'*Histoire* de Jean de Müller.

3. C'est Bonstetten, son ami et celui de Sismondi, qui avait attiré Müller à Genève, en 1774, et qui l'a présenté à Charles Bonnet, à Necker et à Mme de Staël. Voir M.-L. HERKING, *Ch.-V de Bonstetten, loc. cit.*, le chap. sur Bonstetten et Jean de Müller.

4. Entièrement inédite. Genève, 6 août 1806. Schaffhauser Stadtbibliothek, No 1 Fasz M Sc Müll 236.

5. Frederikke Brun née Münster, poétesse danoise d'origine allemande, amie de Mme de Staël et de Bonstetten. Elle a publié le recueil de lettres de Jean de Müller à Ch.-V. de Bonstetten et à Gleim, Tübingen 1802.

Sismondi est en quête d'un éditeur, les quatre premiers tomes de son ouvrage étant prêts pour l'impression. Ses démarches à Paris ont échoué, il veut tenter sa fortune en Allemagne :

« Je n'ai obtenu jusqu'à présent (des libraires français) ni un refus précis, ni une acceptation. Le découragement universel, la décadence de la librairie et peut-être aussi la hardiesse de mon ouvrage les ont empêchés de conclure.

Ce dernier motif m'a fait penser de traiter avec un libraire allemand, puisque dans les Etats de Prusse du moins, on jouit encore de la liberté de la presse... »

« J'aurais été charmé de retirer quelque bénéfice de mon manuscrit..., mais une impatience d'auteur de publier mon ouvrage, et la difficulté du temps où nous vivons ne me permettent pas d'insister... Je renoncerais s'il le faut à tout bénéfice. »

Sismondi donne ensuite des indications très complètes sur le mode de publication de son livre. Il demande surtout qu'il soit imprimé à Genève, sous ses yeux, et l'impression achevée en janvier 1807 :

« Car il faut que l'impression soit terminée à cette époque, pour que le livre puisse être vendu à Leipzig à la foire de Pâques; il le faut encore, parce que je suis obligé moi-même de partir pour l'Italie avant le milieu de l'hiver. »

En priant son correspondant de vouloir bien intervenir en sa faveur, Sismondi invoque la « bonté parfaite » avec laquelle Müller a toujours assisté et encouragé les « commençants », sans manquer de lui rappeler les difficultés de ses propres débuts. Sa lettre se termine sur ces mots :

« Il n'est donc pas nécessaire de vous dire, Monsieur, avec quelle joie je m'en remettrai à vous de toutes les conditions, si vous déterminez un libraire à se charger à (sic) mon manuscrit; mais une autre joie qui ne serait pas moins vive, ce serait de voir le premier homme de l'Allemagne s'intéresser à mon Italie. Son approbation seule serait pour moi le plus flatteur des succès.

« Je suis avec respect, Monsieur, votre très h. et ob. serv.

Genève 6 août 1806

J. Ch. L. Simonde Sismondi. »

Nous ne connaissons pas la réponse de Müller, ni la suite qu'il a donnée à la requête de son émule. Mais le bon accueil que le libraire Gessner à Zurich a réservé à l'ouvrage de Sismondi nous permet peut-être de conclure à une intervention de l'historien de la Suisse, en faveur de l'historien de l'Italie.

Une seconde lettre de Sismondi à Müller, d'un intérêt fort supérieur à la première, nous est également conservée¹. Elle reflète la détresse du ministre de Jérôme Napoléon, - Müller était depuis 1807 secrétaire d'Etat et directeur de l'Instruction publique du royaume de Westphalie, - et la sympathie que Sismondi lui témoigne n'est pas tout à fait exempte de blâme. Quels pouvaient être les sentiments de Jean de Müller, qui s'était si imprudemment fait homme d'État, en lisant la chronique de la paisible et studieuse vie de Coppet, en recevant des nouvelles de ses amis les plus sûrs et les plus admiratifs? Ce message doit être un des derniers qui lui vinrent de Genève, où il avait passé les années les plus heureuses de sa jeunesse; il mourut quelques mois plus tard :

« Genève, 4 9bre 1808.

« Je viens, Monsieur, de recevoir la lettre que vous avez eu la bonté de remettre pour moi à M. le Baron de Biel. Je l'ai ouverte avec émotion, et sa lecture m'a causé une profonde tristesse. Vous souffrez de la situation où vous vous trouvez et nous souffrons tous avec vous. Quel proportion y a-t-il entre le bien présent et de courte durée que vous pouvez faire à ceux qui vous entourent par vos pénibles efforts, et le culte que vous rendiez au passé, la leçon que vous donniez à l'avenir, la lumière que vous répandiez sur l'Univers entier par votre immortel ouvrage? Dans les emplois publics, au milieu des torrents de malheur qui accablent notre génération, on ne réussit presque jamais à opérer un bien positif. on écarte seulement quelque cause de souffrance, on suspend quelque calamité, et le sentiment de notre impuissance pour lutter avec la désorganisation universelle empoisonne tous les fruits de vos travaux. Peut-être nous serions-nous consolés de voir suspendre l'histoire des Suisses et retarder la publication de l'histoire universelle, si nous avions pu vous croire heureux dans votre nouvelle carrière. Mais vous ne l'êtes pas, votre lettre le prouve. A quoi donc sacrifiez-vous ce qu'il y a de plus grand sur la terre, le *génie* : Ce n'est pas même à la fortune; une petite pension avec le produit de vos ouvrages vous rendrait plus riche, que ne peut le faire votre traitement dans une place qui remplit tout votre

1. Schaffhauser Stadtbibliothek, N° 1 Fasz M. Sc. Müll. 247.

temps. Combien je serais heureux d'apprendre que vous avez renoncé à une carrière où vous avez déjà tant souffert, pour retourner à celle de la gloire et du bonheur.

« J'étais à Coppet quand j'ai reçu votre lettre; j'y étais entouré de gens qui vous aiment, Mad. de Staël (à qui j'ai présenté M. de Biel), M. de Bonstetten, Constant, Schlegel, M. Werner, le poète tragique, tous ont demandé de vos nouvelles avec le plus grand intérêt. Je leur ai montré votre lettre; elle était assez glorieuse pour moi, pour que je voulusse en tirer vanité. Vous m'y dites les choses les plus flatteuses sur mon histoire et un éloge de votre bouche est d'un bien autre prix sur ce sujet que tous les autres suffrages ensemble. On va faire à Paris une seconde édition de mes quatre premiers volumes, en même temps qu'on imprimera les 5 et 6 qui vont jusqu'à l'année 1378. J'ai profité avec le soin le plus scrupuleux des corrections que vous aviez indiquées pour le premier volume dans le journal de Iéna¹. Je regrettais de n'en avoir pas la suite, mais puisque vous avez fait des notes en lisant, ayez la bonté de me les envoyer afin que j'en tire parti.

« J'ai fort regretté de n'avoir point vu la fête d'Unterseen, je n'y étais point, quoique tous les journaux m'y aient envoyé je ne sais pourquoi². Pour l'ordinaire ils ne s'occupent guère de moi; depuis que je vous ai vu, j'ai fait deux fois le tour de l'Italie, et une fois celui de l'Allemagne, depuis Klagenfurth et Vienne, à Dresde, Weimar et Francfort, sans que personne ne l'ait remarqué. J'ai laissé Mme Brun en Italie, elle est à Rome à présent avec ses deux filles. Ses lettres sont d'une extrême tristesse; cependant elle est entourée de gens qui l'aiment, et ses filles sont en bonne santé. M. d'Humboldt de Rome³ que vous connaissez ce me semble, doit arriver ici, il est attendu de jour en jour. Bonstetten est bien et travaille avec zèle à la métaphysique.

« Mme de Staël passera l'hiver ici et elle réussira sans doute à rassembler dans sa maison une société agréable. J'espère que M. de Biel en profitera, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui être agréable, mais il me semble qu'il lui reste déjà peu de choses à désirer. Recevez mes remerciements sincères de m'avoir fait faire sa connaissance, je lui en dois à lui des bien plus vifs, puisqu'il m'a prouvé un témoignage de votre intérêt et de votre amitié.

« Croyez que j'en sens tout le prix et que je ne cesserai jamais de travailler à m'en rendre digne.

J. Ch. L. S. de Simondi. »

1. Il s'agit de la *Ienaische allgemeine Literaturzeitung*, où Müller avait publié un compte rendu de l'*Histoire des Républiques italiennes*; réimprimé dans JOH. VON MULLER, *Sämliche Werke*, t. XI p. 330-342.

2. Et, à leur suite, tels biographes de Mme de Staël, qui content l'excursion de Corinne et de sa cour à Interlaken. Voir la description de *La fête des bergers*, par l'auteur de l'*Allemagne*.

3. Guillaume, frère d'Alexandre de Humboldt.

Dans ses relations personnelles avec Jean de Müller, Sismondi ne s'est point départi d'un ton déferent et même assez distant. La différence d'âge et, plus encore, les divergences de caractère et de tempérament écartaient d'eux l'intimité. Chez l'historien genevois, la générosité du cœur et les principes du puritain habitent côte à côte. Il fait de grands efforts de compréhension, mais il croit de son devoir de porter des jugements d'ordre moral, parfois assez sévères. C'est là son attitude naturelle, en toute circonstance. Voici le portrait, fait d'ombre et de lumière, qu'il esquisse de Müller, trois ans après la mort de celui-ci :

« Je comprends que vous devez être charmée des lettres de Müller¹ : quel homme ! et que le contraste qu'on trouve en lui fait faire un triste retour sur la nature humaine ! Il est impossible de sentir un enthousiasme plus pur, plus vrai pour la vertu, pour la grandeur d'âme, pour la liberté, pour la beauté, pour le génie ; cette ardeur de travail qui l'entraîne n'était point une ambition personnelle, c'était en lui le culte de toutes les plus nobles facultés de l'esprit humain, l'amour de ce qu'il y a eu de plus grand dans les temps passés, le besoin de le reproduire, et, à côté de cette flamme si brillante, ce même homme s'est abandonné sans rougir à une vie crapuleuse ; il a tellement affaibli son âme par l'habitude du vice, qu'au lieu d'imiter les héros dont il sentait si bien le caractère, il a manqué grossièrement aux devoirs que la reconnaissance et la loyauté lui dictaient envers le roi de Prusse ; il a paru quelques moments enrichi des dépouilles de son bienfaiteur, mais accablé de cette nouvelle chaîne, il est mort bien plus de douleur et de regrets que par l'effet de l'âge ou de l'infirmité². »

Sismondi est un juge passionné. Rappelons simplement les faits. Membre de l'Académie royale de Prusse, de 1806 à 1807, Jean de Müller est entré ensuite au service du roi de Westphalie, cédant aux sollicitations personnelles du vainqueur d'Iéna. Arraché à sa vie d'études, accablé par une tâche ingrate, criblé de dettes, il mourut à Cassel, le 29 mai 1809, âgé de cinquante-sept ans. L'accusation de Sismondi vise plus particulièrement la vie privée de Müller. Aujourd'hui, on sait qu'on se trouve en présence d'un cas pathologique sur

1. *Lettres de Müller à Bonstetten et à Gleim*, dont la traduction française, par Mme Steck, avait paru en 1810.

2. Lettre à Mme d'Albany, d. d. Pescia, septembre 1812, *loc. cit.*, p. 158 suiv.

lequel seuls les médecins peuvent statuer¹. Mais les contemporains jugeaient durement Jean de Müller, que son extrême susceptibilité, ses brouilles continuelles, ses mœurs avaient de plus rendu insociable. Seule M^{me} de Staël, avec un tact exquis, trouva ce mot : « L'on croit voir disparaître plus qu'un homme, quand de telles facultés s'éteignent². »

Enfin la sévérité tardive de Sismondi s'étend à l'*Histoire de la Confédération suisse* elle-même. Il dit de Müller : « Pour un homme d'un si beau talent, il a commis une grande erreur, c'est de confondre le travail d'un antiquaire avec celui d'un historien. » Par un excès d'érudition, « il s'est rendu quelquefois mortellement ennuyeux³ ». Mais Sismondi poursuit :

« Dans quelques morceaux de considérations générales, dans les préfaces surtout des cinq volumes, il s'est élevé à la plus sublime éloquence; quelques descriptions de batailles sont encore remarquables par cet art de mettre sous les yeux, ce *Darstellung*, mais c'est en allemand qu'il faut le lire. Un ouvrage infiniment plus agréable à lire, plus plein de pensées, de considérations générales et d'applications, c'est son cours d'histoire universelle en trois volumes. »

Sismondi, dont la sensibilité reste tout intellectuelle, semble inaccessible à la beauté de la forme verbale; il n'est touché que par la chaleur de l'éloquence. Le charme pittoresque, l'émotion inhérente au style de Müller ne l'atteignent guère. A ce propos, n'aurait-il pas connu la réflexion si fine de M^{me} de Staël : « Son langage ébranle l'âme, lors même que ce qu'il dit n'est pas pathétique⁴ »?

De son côté, l'historien suisse ne manque pas de critiquer la prose de Sismondi :

« Celle-ci n'a point ce pittoresque, cette patine (*dieses malerische Antike*), que l'on n'obtient peut-être qu'en langue allemande, mais de la dignité, de la clarté, enfin tout ce qu'il est possible en français de donner au style historique⁵. »

1. VOIR. KARL. HENKING, *Johannes von Müller*, t. II, 1928.

2. *De l'Allemagne*, t. II, chap. 29.

3. Lettre à M^{me} d'Albany. M^{me} de Staël signale le même défaut : « Il faut distinguer dans l'Histoire de la Suisse l'érudit et l'écrivain d'un grand talent : ce n'est qu'ainsi, ce me semble, qu'on peut parvenir à rendre justice à Müller. »

4. *De l'Allemagne. loc. cit.*

5. Compte rendu de l'*Histoire*, de Sismondi, MULLER, S. W. t. XI, p. 332 (nous traduisons).

Il est exact que le souci du pittoresque est apparu en Allemagne plus tôt qu'en France, parce que le romantisme y est né plus tôt; mais ce que Jean de Müller croyait être l'apanage exclusif de la langue allemande, des romantiques français, Thierry, Michelet, et même Barante l'introduiront dans leurs récits colorés, poétiques des vieux temps.

Sur d'autres points, et non des moindres, l'accord est parfait entre Sismondi et Müller. Selon eux, l'histoire n'a de raison d'être que si elle se propose un but moral; il faut qu'elle soit utile à l'humanité et qu'elle contribue au progrès de la civilisation et de la liberté¹. Enfin, elle est inséparable de la politique; à ce propos Müller écrivait à Bonstetten : « Je regarde l'histoire du même point de vue que Machiavel, comme un magasin d'expériences, qui servent de base à la politique². »

Et cependant, le libéralisme de Müller a une autre teinte que celui de Sismondi; l'historien de la Suisse est plus traditionaliste, sa pensée s'éloigne du rationalisme et annonce certaines théories romantiques. Dans son système politique, il tente de concilier le principe de la *liberté* avec celui du *droit historique*. « La liberté, dit-il, consiste dans l'obéissance aux lois³. » Phrase assez équivoque, puisque l'obéissance aux lois implique le respect des droits et privilèges. Aussi n'approuve-t-il que les constitutions qui se sont développées conformément aux besoins d'un pays et d'un peuple; il n'y a pas deux Etats qui puissent vivre sous des lois identiques. Müller n'est point démocrate, pas plus que Sismondi; mais tandis que Sismondi combat la démocratie au nom de la raison et de la liberté, Müller la condamne parce qu'il a le sens de la hiérarchie, parce qu'il lui préfère l'aristocratie⁴. Républicain conservateur, il ne voit dans l'idée d'égalité

1. KARL HENKING, *loc. cit.*, t. I, p. 217-218 (lettre à Bonstetten).

2. *Ibid.* p. 220 (en français dans le texte).

3. Introduction à l'*Histoire de la Suisse*, écrite en 1778, citée par HENKING *loc. cit.* t. I, p. 222 (en allemand dans le texte).

4. Müller avait de l'admiration pour l'aristocratique République de Berne, aux dépens de laquelle Sismondi a plus d'une fois exercé son esprit caustique. Lors des troubles qui bouleversèrent Genève en 1780-1782, Müller a pris fait et cause pour les Négatifs (aristocrates), contre les Représentants. Quoiqu'il saluât avec enthousiasme le 14 juillet, les révolutionnaires, méfiants, considéraient Müller comme un défenseur de l'ancien régime.

qu'une « fanatique chimère ». Cela ne l'empêchera pas, dans son *Histoire Universelle*, de vouloir « enflammer l'amour de la liberté, en la cherchant dans n'importe quel monde¹... ».

A cette époque, la recherche de la liberté dans l'histoire est le grand thème de la littérature historique, surtout en Allemagne. Schiller, dans ses œuvres historiques et dramatiques, avait prêché la liberté et la tolérance. L'Allemagne de la période classique n'abordait pas l'histoire dans un esprit national. Elle glorifiait au contraire les champions des libertés régionales, les villes hanséatiques, les paysans suisses du ^{xiii}e siècle, les Néerlandais du ^{xvi}e siècle, les princes protestants du ^{xvii}e siècle qui, tous, avaient résisté à l'Empire. On reconnaissait, au delà du Rhin², que Sismondi avait jugé Frédéric Barberousse avec assez d'impartialité; le récit pathétique qu'il avait fait des luttes de la Ligue lombarde contre l'empereur pouvait compter sur la sympathie des lettrés allemands³. Jean de Müller n'avait-il pas lui-même, vingt ans avant Sismondi, parlé de l'établissement du gouvernement républicain dans les villes d'Italie? Témoin son essai sur l'Europe au moyen âge, où nous lisons ces phrases significatives :

« Dès que ces villes possédaient la liberté, leur population, leurs richesses, leur culture, leur grandeur et leur lustre furent prodigieux, malgré les divisions aussi anciennes et aussi durables que la plupart de ces républiques. On voyait qu'il ne faut aux Italiens que la liberté, pour que le climat et leur caractère les rendent supérieurs à toutes les nations, tant on trouve dans l'histoire de ces républiques d'inventions et de grandes entreprises; elles ont donné le branle à toutes les grandes révolutions des siècles suivants⁴. »

Ce passage semble annoncer l'œuvre de Sismondi.

Il convient enfin de rappeler que Sismondi et ses contemporains trouvaient aux communes italiennes des analogies

1. Cité par HENKING, *loc. cit.*, t. I p. 250 (nous traduisons).

2. Jean de Müller en particulier, dans son compte rendu cité, p. 341.

3. Nous avons traité ces questions dans notre communication au VI^e Congrès international des Sciences historiques, à Oslo, le 17 août 1928; voir *Revue de Genève*, janvier 1929.

4. *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe dans le moyen âge*, de 1781, S. W. t. VIII p. 281 (en français dans le texte). Voir PAUL REQUADT, *Johannes von Müller und das Mittelalter*, *Nouvelle Revue Suisse* 1927, t. XX p. 575 suiv.

avec les cités grecques. Et celui que Sainte-Beuve appelait « l'admirable Jean de Müller, le plus antique des historiens modernes¹ », pose, lui aussi, cette analogie, dans son compte rendu déjà cité, — tandis qu'il n'approuve pas le parallélisme entre les municipalités allemandes et les municipalités italiennes du moyen âge. Les Italiens ont adopté cette manière de voir, qui est sans doute plus littéraire que savante. Dans ses *Notizie sullo storico Giovanni Müller*, Borsieri écrit que ces siècles du haut moyen âge « sont comme les temps héroïques de l'histoire moderne. Dante est en quelque sorte leur Homère, l'Italie leur poésie; nous tous, nous pourrions doublement porter le titre de descendants des héros, de peuple noble de l'Europe, etc.² ».

Müller et Sismondi aimaient donc le moyen âge pour ce qu'il avait à leurs yeux d'antique, pour les exemples qu'il offrait, d'héroïsme et d'esprit civique. Ils traitaient des sujets qu'ils voulaient dignes des récits des historiens de l'antiquité³.

Enfin, n'oublions pas que l'étude du moyen âge trouva en Suisse un terrain favorable, dès le milieu du XVIII^e siècle, ce qui faisait dire à Herder : « Les Suisses ont eu la gloire d'être les premiers à découvrir, à étudier la langue de cette époque⁴. » A Zurich, où paraissait l'édition originale de l'Histoire de Sismondi, J.-J. Bodmer avait déjà publié les poésies des *Minnesingers* (1748), et le *Nibelungenlied* (1757).

La rencontre de Sismondi avec Jean de Müller dépasse l'intérêt d'un épisode de leur vie personnelle, quand on admet l'hypothèse qu'elle eut une répercussion sur l'évolution du genre historique. L'on peut dire que Sismondi a tenté de faire, dans l'*Histoire des Républiques italiennes*, ce que Müller avait fait, avant lui, dans l'*Histoire de la Confédération suisse*; et qu'il a présenté, sous une forme française, des idées d'origine suisse ou allemande. Sismondi joue un rôle d'intermédiaire, non seulement entre l'Italie et la France, mais aussi entre

1. *Portraits contemporains* Paris 1870, t. IV, p. 55.

2. *Conciliatore* N° 73 (PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 125). Borsieri établissant un parallèle entre Dante et Homère, a emprunté son idée à Vico.

3. Voir aussi D. BERTOLOTI, *Storia della Svizzera tratto dal Müller, dal Mallet, dal Sismondi* (sic) etc., Rome 1832 p. 8 : « L'Istoria della Svizzera ha avuto il suo Tito Livio nel celebre Müller... »

4. *Fragmente zur deutschen Literatur* I. Sam. 6 (REYNOLD, *Bodmer et l'école suisse*, p. 330).

l'Allemagne et la France. Or l'Allemagne, pour Sismondi, c'est essentiellement son historien classique, Jean de Müller.

IV

En parlant des historiens allemands, M^{me} de Staël fait une distinction entre l'histoire savante, l'histoire philosophique et l'histoire classique, « en tant que l'acception de ce mot est bornée à l'art de raconter, tel que les anciens l'ont conçu ». Les historiens qui nous occupent ici, Sismondi, Müller, Michaud, sont à la fois érudits, doctrinaires et littéraires.

En ce qui concerne l'école française, dite romantique, il paraît certain que l'apport anglo-germanique a puissamment contribué à sa formation. L'influence de l'Italie ne s'exerça que par l'intermédiaire de quelques écrivains français, — Chateaubriand, M^{me} de Staël, Sismondi, Ginguené, — car les Italiens eux-mêmes parviennent les derniers à créer une littérature et une critique historiques modernes. Parlant des travaux de Ginguené et des siens, Sismondi disait, en 1812 :

« ... Même les miens ne se feraient pas en Italie, parce que jamais on n'y a traité l'histoire dans notre siècle avec aucune indépendance d'esprit. Tandis que la plus grande partie des écrivains seront serviles, quelques autres seront exagérés dans le sens du républicanisme, et fatigants déclamateurs. En général, l'impartialité est ce qui manque le plus complètement aux Italiens. C'est à cause de cela qu'ils n'ont aucune espèce de critique¹. »

Sismondi, dans cette lettre à la comtesse d'Albany, fait allusion à son travail pour la *Biographie Universelle*, de Michaud. Il venait de publier les huit premiers volumes de son Histoire, quand, en été 1809, les rédacteurs de cette importante collection sollicitèrent son concours. On lui demanda de rédiger six cents articles sur les principaux personnages de l'histoire politique de l'Italie; Ginguené se chargeait de l'histoire littéraire.

Dans sa réponse, Sismondi propose huit cents noms, parmi

1. Lettre à la comtesse d'Albany, d. d. Pescia 11 juillet 1812, *loc. cit.*, p. 153.

lesquels les rédacteurs pourront choisir, après que M. Ginguéné aura rayé les historiens qu'il estimera appartenir à l'histoire littéraire. Comme les papes et les ecclésiastiques seront attribués à un troisième collaborateur, Sismondi ne fait entrer dans sa liste que des ecclésiastiques qui se sont distingués dans une carrière politique. « Je m'imposerai d'ailleurs une scrupuleuse impartialité en matière de religion. » La rétribution qu'il exige pour son travail est de trois mille six cents francs, « ou plutôt chaque tiers pour 1.200 francs ». Dès le 1^{er} novembre, les articles relevant des trois premières lettres de l'alphabet seront prêts pour l'impression¹.

Deux lettres de Sismondi à Michaud nous ont encore été conservées; l'une date du 24 janvier 1810, l'autre du 30 décembre 1811; elles sont toutes deux relatives à la *Biographie Universelle*². D'après la première, l'auteur semble rencontrer certaines difficultés en traitant l'histoire d'Italie postérieure à l'année 1430, date à laquelle s'arrête le tome VIII de son ouvrage. Dans la seconde, il fait part au directeur de la *Biographie Universelle* de la promesse que lui a faite M^{me} de Staël, d'écrire l'article relatif à Camoëns.

Par ailleurs, Sismondi confesse que ce travail « nécessairement superficiel » l'accable. « Aujourd'hui j'en ai par dessus les yeux, je sens que je deviens tout à fait imbécile, je n'ose plus parler, je n'ose plus écrire pour ne pas accabler les autres de la sottise dont je me suis nourri depuis si longtemps³. »

Une allusion à la collaboration de Sismondi avec Michaud s'imposait dans l'examen des débuts de l'historien. Car le travail pour la *Biographie Universelle*, plus qu'aucun autre, a rangé Sismondi dans une phalange d'historiens et de littérateurs français⁴. Certes, il attend d'avoir quarante ans avant

1. Lettre inédite de Sismondi, d. d. Genève 1^{er} août 1809; Bibl. publ. de Genève, Coll. Eynard.

2. L'une et l'autre datées de Genève, et inédites; Bibl. publ. de Genève, Dossier ouvert.

3. Lettre à la comtesse d'Albany, d. d. Genève 11 février 1811, *loc. cit.*, p. 131.

4. Nous signalons, parmi les collaborateurs, Michaud (croisades), Ginguéné (littérature italienne), Sismondi (Histoire italienne) Suard (littérature anglaise), Lally Tolendal (personnages modernes), Benjamin Constant (histoire d'Allemagne), Auger etc., etc. Voir M^{me} DE GENLIS, *Examen critique de l'ouvrage intitulé Biographie Universelle*, Paris 1811-1812, 2 vol. in-8°; dans ce livre, l'auteur se plaît à dénigrer l'entreprise de Michaud, mais l'on peut dire que le temps a donné raison à celui-ci, contre son ennemie acharnée.

de se rendre lui-même à Paris; et ses livres, quoique tous écrits en français, trahissent certaines lourdeurs et certaines maladresses de langage. Le duc de Broglie qualifie leur forme de « style émigré ». Mais Sismondi, provincial et cosmopolite, s'efforcera par la suite de devenir parisien et de faire figure d'écrivain français. Joseph Michaud, poète et historien, grand amateur du moyen âge, dont l'*Histoire des Croisades* paraît en même temps que l'*Histoire des Républiques italiennes*, Joseph Michaud est tout indiqué pour patronner les débuts de Sismondi à Paris¹.

Notre devoir d'exégète nous a imposé de longs détours pour arriver à bien connaître les circonstances dans lesquelles Sismondi a engagé sa carrière d'historien. Ayant été témoins de ses efforts, de ses craintes et de ses espoirs, nous ne pouvons douter de sa réussite. Parti pour une noble conquête du passé, il n'aura de repos avant d'en avoir assuré la possession à la postérité.

1. Joseph Michaud (1767-1839), débuta dans les lettres par un *Voyage littéraire au Mont-Blanc*, puis connut la vogue avec son *Printemps d'un proscrit* (1803). Royaliste, il fut inquiété sous la République et sous l'Empire. Dans l'*Histoire des Croisades* (à partir de 1808), il exalta l'héroïsme et la foi du moyen-âge. Il se rendit sur les lieux où se passe l'action de son ouvrage, en Orient (1830), et collabora aux *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*.

Dans le « Retour au moyen âge » que nous signalons, il convient de noter la faveur dont jouissaient les Croisades. Aux environs de 1810, l'Institut de France couronna les ouvrages de Choiseul d'Aillecourt et de Heeren relatifs à l'*Influence des Croisades*.

CHAPITRE VI

MADAME DE STAEL ET SON GROUPE

I. Sismondi et M^{me} de Staël. La famille de M^{me} de Staël. — II. La société de Coppet. Guillaume Schlegel. — III. Benjamin Constant. — IV. Charles-Victor de Bonstetten. — V. Frederikke Brun.

I

Une longue et belle amitié lia Sismondi et M^{me} de Staël. Ils s'étaient rencontrés à Genève, dès le retour de Sismondi dans sa patrie. L'on se rappelle comment Necker et son illustre fille, ainsi que Benjamin Constant, encouragèrent le jeune économiste, qui venait de publier son *Tableau de l'Agriculture toscane*. Nous avons dit également que Charles, alors âgé de vingt-neuf ans, confia ses chagrins intimes à l'auteur de *Delphine*, son aînée de sept ans. M^{me} de Staël était bonne conseillère, compatissante et clairvoyante; « personne n'a plus de sagesse, moins pour elle-même que pour ses amis », disait Bonstetten¹. Sismondi s'attachait à elle, tant pour les avantages qu'il y avait à vivre en une telle compagnie qu'en raison de la sympathie qu'il éprouvait pour cette femme supérieure.

M^{me} de Staël était heureuse de trouver en lui un disciple et un partisan. Car Sismondi était pour elle avant tout un partisan. Partisan politique, dans son conflit avec Bonaparte, partisan littéraire, dans la bataille romantique. M^{me} de Staël, genevoise par son père, vaudoise par sa mère, avait blâmé l'annexion de Genève et faisait cause commune avec l'opposition de la ville contre la domination française².

1. Lettre à M^{me} Brun, d. d. Genève, 26 août 1804; *Briefe von Karl Victor von Bonstetten an Friederike Brun*, publ. par Friedrich von Matthison, Francfort-s.-M. 1829, t. I^{er} p. 228.

2. Pour tout ce qui concerne les rapports de M^{me} de Staël avec la Suisse, nous

Au cours des dix années d'exil que Sismondi partagea avec la proscrire de l'Empire, sa fidélité, sa constance et son courage ont résisté aux plus rudes épreuves. « Sismondi a été mon soutien dans toutes ces adversités, » disait M^{me} de Staël, après sa fuite, en 1812¹. En été, il demeurait de longs mois au château de Coppet, en hiver, il habitait non loin de son illustre amie, à Genève. Il était le compagnon de voyage habituel de M^{me} de Staël. Elle aimait à avoir auprès d'elle ce voyageur expérimenté, cet ami loyal et utile, qu'elle « présentait à toute la terre » au cours de ses tournées triomphales à travers l'Italie et l'Allemagne. Mais lorsque Corinne fait le projet de se réfugier en Amérique, Sismondi se désole :

« Il m'est impossible de dire tout ce que je souffre de cette perspective et combien je suis abîmé de douleur en pensant à la solitude où je me trouverai. Depuis huit ou neuf ans que je la connais, vivant presque toujours auprès d'elle, m'attachant à elle tous les jours davantage, je me suis fait de cette société une partie nécessaire de mon existence : l'ennui, la tristesse, le découragement m'accablent dès que je suis loin d'elle². »

Quand, dix-huit mois plus tard, il retrouve celle qu'il croyait partie pour le Nouveau Monde, sa joie éclate :

« Il me serait difficile de dire quelle fut ma joie lorsque j'appris à deux lieues d'ici que j'allais la revoir; son retour a changé toute mon existence; je n'attendais à Genève que tristesse et solitude, j'y ai trouvé la personne que j'aime avec le plus d'ardeur, et une personne qui, quand on ne l'aimerait pas, répandrait encore du bonheur sur tout ce qui l'approche, par son charme inexprimable³. »

Aucun sentiment passionnel ne venait se mêler à l'« amitié si vive » que Sismondi éprouvait pour M^{me} de Staël; leurs bons rapports furent durables et assez invariables. Pendant ce temps, Sismondi a été amoureux plus d'une fois, « sans

renvoyons à l'excellent ouvrage de M. PIERRE KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne et Paris 1916.

1. Lettre à M^{me} Brun, d. d. Stockholm, 7 octobre 1812, *Briefe von Bonstetten*, loc. cit., t. II, p. 33.

2. Lettre à la comtesse d'Albany, d. d. Coppet, 22 mai 1809, *Lettres inédites de Sismondi, de Bonstetten, de Madame de Staël et de Madame de Souza*, Paris 1863, p. 85.

3. Lettre à la même, d. d. Genève, 19 novembre 1810, loc. cit., p. 126.

que les deux sentiments méritassent seulement d'être comparés l'un à l'autre¹ ». En revanche, il rapproche Mme de Staël de « la personne que j'aime le mieux au monde », — sa mère :

« Mme de Staël l'emporte pour le génie, l'emporte pour le brillant de l'esprit, mais ma mère ne le cède en rien ni pour la délicatesse, ni pour la sensibilité, ni pour l'imagination; elle l'emporte de beaucoup pour la justesse et pour une sûreté de principes, pour une pureté d'âme qui a un charme infini dans un âge avancé². »

Sismondi vécut entre ces deux femmes, à Genève, lorsque Mme Sismondi y passa l'hiver de 1810 à 1811; c'est probablement de cette époque que date ce petit billet, si caractéristique, de Mme de Staël :

« Monsieur, Monsieur Sismondi.

« La Vallée de Barcelonette se donne demain. Dites-le à Madame votre mère, cher ami. J'ai une loge au-dessus de celle du préfet. Si Madame votre mère voulait y venir, j'en serais ravie; mais on la dit mauvaise. Savez-vous que je vous aime beaucoup, et tous les jours plus, sans que vous vous en doutiez³? »

Malgré le culte qu'il professe pour Mme de Staël, il arrive à Sismondi, dans des moments d'humeur et de déception, d'amour propre blessé peut-être, de juger assez durement le caractère de sa grande amie. Il confie alors ses impressions à la discrétion de son Journal (1809) :

« ... Elle est trop souvent haineuse et méprisante. La puissance semble donner à tout le monde le même travers d'esprit. Celle de sa réputation qui s'est toujours plus confirmée lui a fait contracter plusieurs des défauts de Bonaparte. Elle est comme lui, intolérante de toute opposition, insultante dans la dispute, et très disposée de dire aux gens des choses piquantes, sans colère et seulement pour jouir de sa supériorité⁴. »

A sa mère, Sismondi écrit dans une lettre :

1. Lettre à Mme d'Albany, *loc. cit.*, p. 85.

2. Lettre à la même, d. d. Genève, 16 août 1811, *loc. cit.*, p. 142.

3. Sans lieu ni date, in L. G. PÉLISSIER, *Lettres de divers écrivains français*, 1907 p. 46 (cité d'après les notes de M. Pierre Kohler, que celui-ci a bien voulu mettre à notre disposition).

4. *Journal intime*, cité par Montgolfier, *loc. cit.*, p. 70-71.

« Il n'arrive jamais à M^{me} de Staël de se mettre à la place des autres, et tout son esprit ne lui suffit pas pour comprendre ce qui n'est pas elle; et puis, si l'on voulait bien entendre les riches, il n'y aurait de malheurs que pour eux. C'est une étrange manière de faire des accaparements de tout, même d'infortune¹. »

Sainte-Beuve estime que ces appréciations ne sont pas justes : « L'idée de bonté... se trouvait dominer, en définitive, dans les jugements comme dans les actions de M^{me} de Staël². » A cette époque, elle souffrait réellement de son exil, à preuve les propres lettres de Sismondi à la comtesse d'Albany. Aussi la vie de M^{me} de Staël avait-elle des secrets que Sismondi n'eut pas la délicatesse de deviner, et alors « il se plaignait... de ne pas retrouver auprès d'elle le même agrément, les mêmes attentions que dans les anciennes années moins éprouvées³ ». Enfin, il était un peu froissé que son amie ne pût se contenter de la bonne compagne qui l'entourait à Genève et à Coppet, — dont son imagination avait fait une prison, selon le mot de Sismondi⁴, — et il ne lui pardonnait guère de préférer Paris à la Suisse.

Mais des susceptibilités de cet ordre n'altéraient point son amitié, jamais Sismondi ne s'est désolidarisé de M^{me} de Staël. Elle aussi continuait de l'aimer; son ancien disciple lui faisait honneur. Après les Cent Jours, où Sismondi s'était rallié à l'Empereur, M^{me} de Staël le défendit loyalement contre les critiques dont il était l'objet.

Son attachement, Sismondi l'étendait à toute la famille de M^{me} de Staël, dont il a connu quatre générations successives. Comme ils sont différents, ces trois êtres, s'écrie-t-il, Necker, Germaine de Staël, sa fille Albertine, qui devait épouser le duc de Broglie.

Sismondi avait surtout de l'affection pour Auguste, ce fils d'un ambassadeur de Suède, qui était cependant le plus « Suisse » de toute la famille⁵. Il résida à Coppet, après la

1. D. d. Coppet, 7 septembre 1811, *ibid.*, p. 72.

2. *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 304.

3. *Ibid.* p. 306. — Voir P. KOHLER, *loc. cit.* p. 548. — Il est à noter que Sismondi ignorait tout de l'accouchement de M^{me} de Staël, en 1812. Aussi n'apprit-il que beaucoup plus tard la vraie nature de la liaison de son amie avec John Rocca, qu'elle épousa en secondes noces. De Rocca, Sismondi parlait sans aucune sympathie.

4. Lettre à M^{me} d'Albany, 16 août 1811, *loc. cit.*, p. 143.

5. Voir les *Œuvres diverses* du BARON AUGUSTE DE STAEL, avec une notice de la duchesse de Broglie, Paris 1829.

mort de M^{me} de Staël. Agronome entreprenant et bienfaiteur des cultivateurs vaudois, on l'appelait dans le pays le « pieux baron ». Auguste était marié avec la fille d'un pasteur de Genève. Du vivant de sa mère, celle-ci le chargeait parfois de donner de ses nouvelles à Sismondi; une correspondance s'établit entre eux.

Un jour, à Florence, dans un salon où brillait la conversation de M^{me} de Staël, Auguste avait quitté Sismondi sans prendre congé de lui; il s'en excusa dans une lettre, en des termes un peu excessifs. Voici la réponse de l'historien :

« Je ne fis point attention au moment où vous sortîtes de la chambre, mais quand on est près de votre mère, comment pourrait-on écouter, comment pourrait-on voir autre chose qu'elle? C'est tout au plus si l'on peut en distraire quelquefois sa pensée quand on est absent. Ne parlez donc pas d'*infâme grossièreté*, de *longs repentirs*, je mets plus de prix à ce que vous me dites que vous avez pris de l'attachement pour moi, je le désirais, je le recherchais cet attachement, parce que je vous aime tendrement, et que je vous aime pour vous indépendamment de l'affection que j'aurai toujours pour tout ce qui approche de votre mère et qui lui appartient¹. »

Le duc et la duchesse de Broglie sont évidemment compris dans cette affection. Sismondi est le témoin de mariage d'Albertine². Il approuve les idées politiques de son mari, homme intelligent, grand seigneur libéral, qui fut ministre de l'Instruction publique, puis ministre des Affaires étrangères de Louis-Philippe; d'ailleurs le roi ne l'aimait guère, il l'appelait « Victor I^{er} », à cause de ses airs autoritaires et de son attitude indépendante en politique³.

1. Lettre inédite à Auguste de Staël, d. d. Pescia 27 mai (1805) Arch. de Broglie. Les documents provenant du château de Broglie nous ont été communiqués très obligeamment par M^{me} la Comtesse Jean de Pange.

2. Voir les *Fragments sur divers sujets de religion et de morale*, par la DUCHESSE DE BROGLIE. De ses *Lettres écrites de 1814 à 1838* (Paris 1896) aucune n'est destinée à Sismondi.

3. Voir les *Souvenirs du feu duc de Broglie, 1785-1870*, Paris 1886-87, 4 vol., et ses *Écrits et Discours*, Paris 1863, 3 vol.

Sous son ministère, le duc de Broglie a fait voter la convention entre la France et la Grande-Bretagne en faveur de l'abolition de la traite des noirs, et le traité relatif à l'indépendance et à l'emprunt de la Grèce.

Sismondi, dans plusieurs articles et brochures, s'était fait l'avocat de ces causes : *De l'intérêt de la France à l'égard de la traite des nègres* (plusieurs éditions dans les années 1814 et 1815). *De la condition dans laquelle il convient de placer les nègres*

Dans sa vieillesse, Sismondi allait encore de temps en temps à Coppet. Le petit-fils de Mme de Staël, Albert de Broglie, le futur président du Conseil du 16 mai 1877, qui avait alors treize ans, le conduisit dans le parc. Mais le vieil homme ne pense qu'à ceux qui ne sont plus. En racontant cette promenade à une de ses correspondantes, il dit : « ... mon émotion était si douloureuse qu'en ne les trouvant pas j'en éprouvai un indicible chagrin¹. »

Il rencontre cependant dans une allée du parc une survivante des grands jours de Coppet, la fameuse cousine de Mme de Staël, Mme Necker-de Saussure. C'était une femme d'un savoir et d'une culture extraordinaires, supérieure même à sa « trop célèbre » cousine, — comme disait Rosalie de Constant. Mais tout en appréciant ses hautes qualités intellectuelles, Sismondi la redoutait un peu et se sentait gêné par ce qu'il appelait son absence totale de sensibilité².

C'est qu'aux yeux de Sismondi aucune femme n'égale ni n'égallera jamais Mme de Staël. Il y a, dans ce parti pris, de l'étroitesse et de la grandeur. La rencontre de cette femme illustre décida de sa destinée; elle donna l'essor à son esprit, mais le fixa aussi dans un certain ordre d'idées et de goûts.

« Je sais bien qui est la femme toujours femme, même lorsqu'elle est éloquente comme un orateur, ou profonde comme un philosophe, ou inspirée comme un prophète, et je sais bien aussi comme on l'aime, comme on l'aimera toujours³. »

Ces paroles, Sismondi les a écrites près de vingt ans après la mort de sa grande amie. On voit ce qu'il y eut de fervent, de passionné, dans cette admiration et cet attachement.

en les affranchissant, 1833. *Esclavage et traite*, par Agénor de Gasparin, 1838. Quant au mouvement philhellène, voir les *Considérations sur la guerre actuelle des Grecs et sur ses historiens*, Paris 1825; *De la Grèce au commencement de l'année 1827*, Paris 1827. (Ces brochures sont réunies à la Bibliothèque publique de Genève).

1. Lettre à la comtesse de Saint-Aulaire, d. d. Chêne 14 septembre 1834; publ. par N. de Puybusque, *Revue historique* 1914 t. CXVII p. 57.

2. *Ibid.* p. 58. — Ce jugement sur le caractère de Mme Necker de Saussure nous paraît assez contestable. La cousine de Mme de Staël s'est fait connaître dans le monde des lettres par sa traduction du *Cours de littérature dramatique*, de Guillaume Schlegel, Paris 1814; la *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, en tête des *Œuvres* de celle-ci, Paris 1820; *L'éducation progressive*, 1828-1838, 3 vol.

3. Lettre à la comtesse de Saint-Aulaire, d. d. Pescia, 18 mars 1836, *Rev. hist.* CXVII p. 62.

II

Sismondi faisait partie de ce groupe de Genevois et de Suisses qui formaient le noyau de la société de Coppet. Nous y retrouvons Frédéric Lullin de Chateaufvieux, qui a brossé un tableau pittoresque de la vie du château au temps de M. Necker; il a également écrit des proverbes que M^{me} de Staël a mis en scène, sur son théâtre, dans la grande galerie du rez-de-chaussée (aujourd'hui, la Bibliothèque)¹. Les Pictet, le docteur Odier, les vieux savants Guillaume Favre, Pierre Prévost, Paul-Henri Mallet, et d'autres, se donnaient rendez-vous chez la baronne avec des Suisses de Lausanne, de Berne, de Zurich, de Neuchâtel, et d'ailleurs, ou avec des savants et des littérateurs allemands. La propriété des Necker, située en territoire helvétique, avait déjà été un lieu de refuge pour des émigrés français; sous l'Empire, des membres de l'aristocratie française venaient encore rendre visite à M^{me} de Staël. « Nous aurons bientôt à Coppet, je crois, MM. Mathieu et Adrien de Montmorency, M. de La Rochefoucauld, que sais-je? tout le faubourg Saint-Germain². »

Sismondi lui-même était assidu aux grandes réunions qui se tinrent au château, dès l'été de 1804, mais il se contentait des seconds rôles dans la conversation. On assistait à une sorte de tournoi intellectuel, qui prenait souvent la forme de véritables débats parlementaires. Vers la fin de cette année, Rosalie de Constant, la cousine de Benjamin, écrivait, dans une lettre : « Coppet a été tout l'été le rendez-vous des savants allemands et genevois. Il s'y est fait des assauts prodigieux d'esprit et de savoir. Jamais, dit M. de Bonstetten, on n'a versé autant d'idées; il m'assure qu'il y avait de quoi en mourir de fatigue et qu'après cela les personnes disant des lieux communs faisaient plaisir à rencontrer³. »

Quelques années plus tard, sous l'influence de prophètes tels le chevalier de Langallerie, Mathieu de Montmorency,

1. DUCHESSE D'ABRANTÈS, *Souvenirs* t. VIII, p. 156 et suiv.; KOHLER, *loc. cit.*, p. 297 et suiv.

2. Lettre de Sismondi à la comtesse d'Albany, d. d. Genève 24 juillet 1809, *loc. cit.*, p. 95 et suiv.

3. Lettre de Rosalie de Constant à son frère Charles, d. d. 20 octobre 1804 (*Lettres de Benjamin Constant à sa famille*, Paris 1888, p. 32).

M^{me} de Krudener et d'autres, la société de Coppet devint pour quelque temps la proie d'un courant mystique. Sismondi, avec Bonstetten et Constant, formait en quelque sorte l'opposition, et le premier eut l'occasion de défendre le rationalisme dans les controverses religieuses de 1808 :

« Tenace et parfois agressif, il opposait ce point de vue aux enthousiasmes de son hôtesse, et suscitait par sa contradiction de tels flots d'éloquence inspirée, que certain auditeur trop sensible en était ébranlé jusqu'à la crise de nerfs¹. »

Malgré la fatigue que de telles performances oratoires procuraient à l'assistance, Sismondi ne souffrait pas que l'on modifiât les usages. Or M^{me} Récamier, qui faisait des séjours à Coppet, ne fut pas du même avis; femme délicate, elle n'aimait pas ce genre de conversation bruyante, elle n'était point apte à monter à la tribune. Au contraire, elle parlait à voix basse et s'isolait dans des *a parte*. Sismondi accusait alors la belle Juliette d'être « la destruction de la vraie conversation² ».

Il est pourtant lui-même incapable de briller dans de telles joutes, parce qu'il n'a aucune facilité de parole. Quand sa mère lui conseille de prendre des leçons de déclamation, Charles se refuse : s'il balbutie c'est qu'il se trouble. « Je lis mal, dit-il, par une disposition morale³. »

Se troublait-il moins dans les salons de Genève? Ou était-ce qu'on le flattât davantage? Sismondi s'y plaît, en 1812, tandis qu'il s'ennuie chez M^{me} de Staël, pour qui « Genève est devenue chaque année plus triste et plus déserte »; et il avoue, ingénument :

« J'ai infiniment plus de jouissance de société parmi les Genevois... J'avais une part beaucoup plus active dans la conversation que je n'ai chez M^{me} de Staël; j'aimais les autres, je les faisais parler, et, sentant qu'on était content de moi, je l'étais aussi⁴. »

1. Karl Ritter, cité par P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 516.

2. Lettre à sa mère, d. d. Coppet 30 août 1811, Montgolfier p. 71. Probablement Sismondi n'a pas vu M^{me} Récamier lors de son premier séjour à Coppet, en 1807, date de sa rencontre romanesque avec le prince Auguste de Prusse. A cette époque Sismondi demeurait à Pescia. — Voir ÉDOUARD HERRIOT, *Madame Récamier et ses amis*, Paris 1904.

3. Lettre à sa mère, d. d. Coppet 11 octobre 1811, MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 72.

4. Lettre à la même, d. d. 16 janvier 1812, *ibid.*, p. 73.

Bien qu'il trouvât par moments plus de satisfaction d'amour propre ailleurs, Sismondi choisissait de préférence ses amis parmi ceux de Mme de Staël. « Je les aime tous », écrit-il à la comtesse d'Albany :

« Je les aime tous, quoiqu'à des degrés différents, peut-être à la réserve de M. Schlegel. Avec celui-ci, nous avons tant de points d'opposition et de mésintelligence, que la plus longue et la plus intime habitude entre nous ne peut prendre le nom d'amitié¹. »

Au milieu de l'affection quasi universelle que professe Sismondi « pour tout ce qui approche Mme de Staël ou qui lui appartient », voilà l'ennemi ! Il éprouve de l'antipathie pour le précepteur des enfants de Staël, son commensal de quinze années, comme lui, compagnon de voyage et d'exil de la célèbre femme. Antipathie foncière, réciproque, encore que le brave Sismondi ait fait, pour arriver à une meilleure entente, plus d'efforts que cet Allemand paradoxal mais très érudit. Il était impossible qu'ils se comprissent. « Ils se regardent comme des fous », disait Benjamin Constant².

Guillaume Schlegel disait « ma chère » à la châtelaine, pour faire oublier aux invités qu'il était le précepteur. Ces manières n'étaient point pour plaire à Benjamin et à Sismondi. D'un accord tacite, ils combattirent l'influence qu'il exerçait sur leur amie, — en matière littéraire, naturellement³.

Mais lorsqu'un ordre d'expulsion éloigna Schlegel de Mme de Staël, Sismondi tint à honneur de protester contre cette mesure arbitraire :

« On a forcé (Mme de Staël) à éloigner d'elle M. Schlegel, qui certainement ne devait pas s'attendre à exciter l'animadversion d'aucune autorité, et qui, perdu dans des travaux purement littéraires, étranger

1. Lettre à Mme d'Albany, d. d. 9 juin 1816, *loc. cit.*, p. 278.

2. Auguste-Guillaume Schlegel, né en 1767, frère aîné de Frédéric Schlegel, critique littéraire, l'un des chefs de l'école romantique allemande. Sa traduction du théâtre de Shakespeare est incontestablement son chef-d'œuvre. Il a également traduit des poètes italiens, espagnols et portugais. Ses *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur* (1809-1811) ont été traduites en français par Mme Necker-de Saussure (1814). Voir *Deutsche Biographie*, art. *Schlegel*; SCHERER-WALZEL, *Geschichte der deutschen Literatur*, Berlin 1921.

3. Sismondi « contribua peut-être, autant que Benjamin, à restreindre l'influence que le critique exerçait sur leur amie » (KÖHLER, *loc. cit.*, p. 515).

à toute politique même spéculative. n'a pu que par une erreur bien étrange devenir un homme suspect¹. »

Schlegel put d'ailleurs trouver un asile en Suisse et revenir à Coppet, quelques mois après. Mais l'accès du territoire français lui resta interdit.

III_t

Bien que très différent de Sismondi par le tempérament et le caractère, Benjamin Constant avait néanmoins tenté, en 1801, vainement d'ailleurs, d'obtenir un jugement de l'Institut de France sur les *Constitutions des Peuples libres*.

Entre ces deux hommes, l'accord se faisait sur des sympathies et des antipathies communes, aussi bien en littérature qu'en politique².

Au début, Sismondi eut un véritable engouement pour Constant. Or M^{me} Sismondi, qui de loin veillait sur son fils, l'éclairait sur la vraie portée des liaisons d'esprit et des connaissances mondaines; elle lui conseillait de ne pas les prendre trop au sérieux, ni de trop se livrer aux gens. Voilà ce qu'elle pensait de Benjamin :

« Tu vas me trouver pis que ridicule, mon Charles, si je me mêle encore de te donner des conseils sur C. Tu me diras que tu le connais et que je ne le connais pas. Ce que je pense de son caractère est en grande partie le résultat des éloges que je t'en ai entendu faire; mais enfin, il est au nombre de ceux à qui il ne faut pas se livrer entièrement. Il peut goûter les gens, il peut vouloir leur plaire, mais une tendre et vraie amitié, l'abandon, le dévouement, sont choses qu'il ne faut pas attendre de lui. Revenu de tout cela, il n'a de sensibilité que celle des passions; il fait tout avec de l'esprit, il en a infiniment, mais, ce qu'on appelle de l'âme, il n'en a point³. »

1. Lettre à M^{me} d'Albany, d. d. Genève 14 juillet 1811, *loc. cit.*, p. 137.

2. Voir BENJAMIN CONSTANT, *Journal intime et lettres*, publ. par D. Melegari, Paris 1895; *Lettres de B. Constant à sa famille 1775-1830*, publ. par Jean Menos, Paris 1888. G. RUDLER, *Bibliographie critique des œuvres de Benjamin Constant*, 1908. MM. MARCEL ARLAND (*Nouvelle Revue française*, novembre 1928) et MAURICE MARTIN DU GARD (*Nouvelles Littéraires*, 17 novembre 1928) signalent les rééditions les plus récentes des œuvres de Constant : *Adolphe*, précédé du *Cahier rouge* (Crès); le *Cahier rouge* (Stock); *Adolphe* (Cité des Livres); *Journal intime* (Stock); les *Chevaliers* (Kra); enfin des *Lettres de M^{me} de Staël à B. Constant*. L'« actualité de Benjamin Constant » ne fait pas de doute.

3. Lettre de M^{me} Sismondi à son fils, s. d., citée par MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 21.

Sismondi semble avoir fait sienne l'opinion de sa mère, car voici l'écho que nous en trouvons dans le Journal de Benjamin lui-même :

« Je fais une promenade avec Sismondi qui me reproche de ne parler jamais sérieusement. C'est vrai, je mets trop peu d'intérêt aux personnes et aux choses, dans la disposition où je suis, pour convaincre. Je me borne donc au silence et à la plaisanterie. Elle m'amuse et m'étourdit. La meilleure qualité que le ciel m'ait donnée, c'est celle de m'amuser de moi-même¹. »

Le 10 avril 1804, Jacques Necker meurt à Genève. M^{me} de Staël est en Allemagne, Sismondi veut aller à sa rencontre, à Berlin, pour lui apprendre la nouvelle. C'est Bonstetten qui nous en informe². Mais en ce moment, Constant arrive à Genève, venant de Weimar, et il note dans son Journal :

« Je me décide à repartir pour l'Allemagne afin d'y rencontrer M^{me} de Staël qui est en route pour en revenir. Sismondi s'est décidé à m'accompagner. On lui a tant dit qu'il rendait ainsi un grand service qu'il était presque effrayé de la grandeur de son action³. »

Le 13 avril, Bonstetten mande à M^{me} Brun :

« Sismondi est parti pour Weimar avec Constant, ils espèrent rencontrer M^{me} de Staël et la ramener ici, si elle y consent⁴. »

Constant et Sismondi ont donc quitté Genève ensemble, mais Constant est arrivé à Weimar seul. Dans le carnet de route de ce dernier, nous ne trouvons pas la moindre allusion à son compagnon, et Sismondi lui-même ne parle jamais de ce voyage. Benjamin aurait-il, poursuivant sa route, abandonné son ami, messenger superflu?

Cependant, Constant et Sismondi ne sont nullement brouillés. Tandis que M^{me} de Staël, retour d'Allemagne, promène sa douleur à Genève et l'emploie à donner des fêtes à la duchesse de Courlande, — selon le mot assez méchant de Rosalie de

1. *Journal intime*, d. d. 1804 (édit. Melegari) p. 67 et suiv.

2. *Briefe von Bonstetten*, d. d. Genève, 10 avril 1804, t. I, p. 207.

3. *Journal intime*, 1804, *loc. cit.*, p. 25.

4. *Briefe von Bonstetten*, t. I, p. 208.

Constant¹, — Benjamin lit et discute avec Sismondi son travail sur l'histoire des religions :

« Sismondi continue la lecture de mon ouvrage. Cela m'est fort utile parce qu'il lit mal et que je juge mieux de l'impression produite; et bien que Sismondi n'ait pas les connaissances nécessaires, il s'aperçoit néanmoins des lacunes que j'ai laissées par inadvertance ou paresse². »

Constant rend compte, régulièrement, dans son Journal, de ces étranges séances de lecture, où il lui est si profitable que Sismondi bafouille et, en plus, ignore tout du sujet! Voici sa conclusion :

« J'ai lu à Sismondi le dernier chapitre de mon ouvrage. Il n'en est pas content et moi encore moins; il y a des répétitions fréquentes; il faudra fondre tout cela³. »

Quand Sismondi, à son tour, aura publié son ouvrage sur l'histoire des Républiques italiennes, Benjamin en parlera avec équité et même ne ménagera pas les éloges⁴.

Ces deux amis de M^{me} de Staël avaient l'un pour l'autre de l'estime et de la sympathie; mais l'intimité manquait dans leurs relations. Ami sensible, Sismondi faisait des remontrances à Benjamin :

« Sismondi, avec lequel je fais une promenade, me reproche le peu d'intérêt que je prends à lui et à tout le monde en général. Le malheureux, il ne connaît pas ma position, qui m'empêche de disposer librement de ma vie, en sorte que je suis une ombre courant avec d'autres ombres, mais n'ayant plus la faculté d'aucun projet d'avenir⁵. »

On connaît la plainte d'Adolphe; mais Sismondi n'était pas initié au drame qui déchirait et paralysait le malheureux. Ce qu'il ignorait totalement, c'est que son ami était sur le point de se marier, bravant ainsi la colère et le désespoir de

1. Lettre à son frère Charles, 20 octobre 1804, in *Lettres de Benjamin Constant à sa famille*, p. 32.

2. *Journal intime* p. 71.

3. *Ibid.*, p. 76.

4. Lettre de Constant à Fauriel, d. d. 1808, voir GALLEY, *Claude Fauriel*, 1909, p. 160.

5. *Journal intime*, sans date, p. 63.

M^{me} de Staël. En juin 1808, pendant que M^{me} de Staël voyageait en Allemagne avec Sismondi, Constant épousait en grand secret la comtesse de Hardenberg, mais, pour ne pas éveiller les soupçons, il passa l'année suivante à Coppet.

Le mariage de Benjamin ne fut rendu public qu'en 1810. Sismondi commente l'événement, dans une lettre à la comtesse d'Albany, femme d'une grande expérience dans les passions du cœur :

« Il est vrai que M. Constant a fait un choix bien étrange. Les hommes se figurent souvent que l'orage qui est dans leur cœur est excité par l'objet de leurs affections et qu'ils se calmeront s'ils s'attachent à un être apathique. C'est une manière de se fuir eux-mêmes que de fuir ce qui leur ressemble; mais cette manière ne peut leur réussir longtemps... À des souffrances vives, mais entremêlées de vifs plaisirs, doit succéder le dégoût de la vie, et celui qui a commis un premier suicide en tuant son esprit par l'union avec un être dégradé¹, me paraît presque sur la voie d'en commettre un second. Je voudrais me tromper sur B. C.: mais je crains qu'il n'ait tout fait pour se rendre souverainement malheureux². »

Depuis lors, Sismondi et Constant vécurent presque toujours loin l'un de l'autre, et ils ne se virent qu'à de rares intervalles. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe les rapprocha, à Paris, dans une action commune en faveur de l'Empire constitutionnel. Ils se rencontrèrent également à Paris, en 1830, peu de temps avant la révolution de Juillet. Sismondi est peiné de trouver son ancien ami très changé, presque méconnaissable, mais travaillant invariablement à son ouvrage sur les religions³.

« J'ai à peine vu depuis quelques semaines B. Constant. Il me dit la dernière fois qu'il faisait fermer sa porte, pour n'être pas interrompu dans la composition de son dernier volume. Il me fait une peine extrême, et pour son apparence, je dirai presque décrépité, et pour ses petites lettres dans les journaux qui me paraissent fort au-dessous de ce qu'elles pourraient être, et pour sa conversation désormais sans chaleur, sans mouvement, sans intérêt, si on parvient à le réveiller, quelquefois il se

1. Allusion au premier mariage de Constant.

2. Lettre à M^{me} d'Albany, d. d. Genève, 22 janvier 1810, *loc. cit.* p. 109 et suiv.

3. *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1824-1831, 5 vol. in 8°.

retrouve, mais il ne vous aide jamais à retrouver la bonne veine, il ne paraît pas s'en soucier¹. »

Benjamin Constant mourut le 8 décembre de la même année. Sismondi, qui s'attendait à cette mort, écrivit alors sur son illustre ami une page admirable. Elle « contient, d'après Sainte-Beuve, un jugement définitif impartial, et qui, si on pouvait oublier tout ce qu'on sait et négliger le détail pour ne juger que de l'ensemble, devrait être le dernier mot sur un grand esprit, trop souvent calomniateur de lui-même² ». Qu'elle soit aussi le dernier mot de nos remarques sur l'amitié entre deux hommes fort dissemblables :

« Cette mort n'en brise pas moins, en quelque sorte, le dernier anneau de la chaîne qui m'attachait au passé qui m'est le plus cher. On n'a point connu M^{me} de Staël si on ne l'a pas vue avec Benjamin Constant. Lui seul avait la puissance, par un esprit égal au sien, de mettre en jeu tout son esprit, de la faire grandir par la lutte, d'éveiller une éloquence, une profondeur d'âme et de pensée, qui ne se sont jamais montrées dans tout leur éclat que vis-à-vis de lui; comme lui aussi n'a été lui-même qu'à Coppet. Quand, après la mort de M^{me} de Staël, je l'ai vu si éteint, j'aurais à peine pu croire que ce fût le même homme. Mais je suis tout étonné du jugement sévère qui perce dans votre lettre sur lui. Je sens bien qu'il est resté fort au-dessous de ce qu'il pouvait être, mais il me paraît en même temps s'être élevé fort au-dessus de tous ses contemporains. En politique, il a bien plus fondé de doctrines que ceux qu'on a nommé doctrinaires; en philosophie, son ouvrage sur les religions contient plus de vérités neuves et mères qu'aucune des trois écoles opposées de Lamennais, de Cousin et de Tracy. En littérature même, il me semble fort supérieur à toute l'Académie qui le jugeait. Ce n'est que comparé à lui-même qu'on sent tout ce qui lui manque³. »

Dans sa vieillesse, Sismondi songeait avec mélancolie que les billets qu'il avait jadis reçus de M^{me} de Staël et qui lui étaient si chers, passeraient à des indifférents. « J'ai presque

1. Lettre de Sismondi à Charles de Constant (cousin de Benjamin, frère de Rosalie); d. d. Paris 23 mars 1830, *Bull. de l'Inst. Nat. Genevois* 1882, t. 24, p. 227. — Benjamin fait allusion à la présence à Paris de Sismondi, dans une lettre adressée également à Charles de Constant; celui-ci venait de perdre sa femme : « Un homme que j'ai vu bien affligé de cet événement déplorable, c'est le pauvre Sismondi; il m'a dit combien lui et sa femme étaient attachés à la vôtre ». *Lettres de B. Constant à sa famille*, p. 585.

2. *Nouveaux Lundès*, t. IX, p. 156-157.

3. Lettre à M^{lle} Eulalie de Saint-Aulaire, d. d. Chêne, 13 décembre 1830, *Journal et Correspondance*, publ. par M^{lle} de Montgolfier, loc. cit., p. 123.

plus encore le même sentiment pour ceux de Benjamin Constant, dit-il, car je suis presque le seul qui garde pour lui une vraie affection¹.... »

IV

Personne, pas même Constant, n'est plus différent de Sismondi que Charles-Victor de Bonstetten, « l'aimable Voltaire suisse² ». C'est lui cependant qui fut l'ami le plus intime que Sismondi eut à Genève et à Coppet³.

Bonstetten, qui avait quitté la Suisse après la défaite de 1798, rentrait d'un long et agréable exil et vécut désormais à Genève. Il fut aussitôt admis dans l'intimité de Necker, qu'il avait jadis connu à Paris, en 1770. Le 27 janvier 1804, il dînait chez l'ancien ministre; on lui présenta un Genevois, M. Sismondi, « qui a écrit un ouvrage remarquable⁴ ». Bonstetten venait d'explorer la campagne de Rome, l'*Énéide* à la main, c'était un humaniste et un cosmopolite d'une haute culture; et il annonça à ses convives qu'il préparait un livre sur son *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*⁵. Ce fut son premier ouvrage français : patricien bernois et magistrat de la ci-devant République de Berne, Bonstetten était de langue allemande. Cinq ans auparavant il avait publié ses *Neue Schriften*⁶, et les lettres qu'il adressait à son intime amie, M^{me} Brun, sont toutes en allemand. Mais, « aimable Français du dehors..., (il) écrivait et surtout causait

1. Lettre à la comtesse de Saint-Aulaire, d. d. Chêne 14 septembre 1834, *Revue historique* 1914, t. CXVII p. 58.

2. Sainte-Beuve.

3. Charles-Victor de Bonstetten, 1745-1832, fit des études à Genève, à Leyde et en Angleterre. Il était le disciple de Charles Bonnet et l'ami du poète anglais Thomas Gray, de l'historien suisse Jean de Müller, du poète allemand Friedrich von Matthison, de la poétesse danoise Frederikke Brun. En 1770, il fréquenta à Paris, chez les Necker, en 1774, il était reçu à Rome, à la petite cour du dernier Stuart, le prétendant Charles-Edouard. En 1775, Bonstetten entra dans la magistrature de la République de Berne. Après 1798, il vécut émigré en Danemark et en Italie. À partir de 1804, Bonstetten eut son port d'attache à Genève. Il a déployé une activité littéraire fort intéressante. Voir M. L. HERKING, *Charles-Victor de Bonstetten, sa vie, ses œuvres* (suivi d'une bibliographie) Lausanne 1921.

4. *Briefe von Bonstetten*, à M^{me} Brun, d. d. 28 janvier 1804, t. I, p. 183.

5. ... *suivi de remarques sur le Latium moderne*, Genève chez Paschoud, an XIII. Le livre a paru en automne 1804, quelques mois après la fameuse *Lettre à M. de Fontanes*, de Chateaubriand, au *Mercure de France*, livraison de mars 1804.

6. Copenhague, 1799, 2 vol.

agréablement en français¹ ». Necker et Sismondi cependant croyaient de leur devoir de l'instruire dans l'art de s'exprimer en français, et, lorsqu'il leur lisait son manuscrit, ils lui faisaient mille critiques contradictoires :

« Rien n'est plus comique pour moi que mon ouvrage français; j'en fais quelquefois des lectures, et à présent je reste indifférent aux critiques quand je ne les mérite pas; Sismondi admire ce que Necker a blâmé; l'on écrit comme on s'habille; pour l'amour de Dieu, il ne faut pas employer tel mot! Telle expression est meilleure, telle autre plus française²! »

Le *Latium* paraît et remporte un succès universel.

Sismondi et Bonstetten se voient désormais beaucoup. « Partout où l'on m'invite, on invite Sismondi³. » Dans chacune de ses lettres, Bonstetten parle de son nouvel ami, de cet « homme exquis » qu'il regrette n'avoir pas connu plus tôt; « c'est lui que nous aurions dû avoir dans nos réunions du soir », à Rome, écrit-il à M^{me} Brun.

La mort de Necker leur cause un égal chagrin :

« Le bon Sismondi erre comme un spectre, il arrive chez moi. — Je viens parce que je suis triste, dit-il. Il t'aimerait beaucoup, tu l'aimerais aussi; nous le rendrions heureux...

Je voudrais suggérer à S. d'écrire la vie de N. Lui et M^{me} de Staël. Comme on l'aimait, les serviteurs aussi bien que tous ceux qui l'approchaient! Hélas! il n'est plus, et tu es loin.⁴ »

M^{me} de Staël rentre et reçoit les témoignages de sympathie des Genevois. Bonstetten nous raconte la façon délicate dont Sismondi présenta ses hommages à sa grande amie :

« Veux-tu savoir une fine galanterie de Sismondi? M^{me} de Staël désirait voir comment on imprime (il a une imprimerie). Elle s'y rend pour se distraire. Il lui demande si elle désire imprimer une feuille. Elle le fait, c'était des vers sur Necker et sur elle-même. Quelle surprise⁵! »

1. Sainte-Beuve, cité par G. VALLETTE, *Reflets de Rome* 1909, p. 185.

2. Lettre à M^{me} Brun, 10 mars 1804, *loc. cit.*, t. I, p. 194.

3. *Ibid.*, p. 195.

4. 10 avril 1804. *Ibid.*, p. 207.

5. 24 avril 1804. *Ibid.*, p. 214. Cette date est inexacte, si l'on tient pour authentique la date de la lettre de M^{me} de Staël à la grande-duchesse de Weimar, portant

Mme de Staël, touchée de l'attention de Sismondi, avait cependant déjà choisi un biographe pour son père; c'était Jean de Müller, qui venait passer le mois de juin à Genève et à Coppet.

L'on comprend mieux le rôle de Bonstetten dans la carrière de Sismondi, quand on tient compte des rapports d'amitié qu'il avait avec Müller. L'*Histoire de la Confédération suisse* et l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge* sont nées sous l'œil vigilant de Bonstetten. Celui-ci avait plus de finesse, de sens artistique, plus de culture véritable que ces historiens, dont l'érudition lui paraissait fastidieuse. Voici les avis qu'il donna à l'un et qui valent également pour l'autre :

« Je voudrais qu'on écrivît l'histoire comme Homère écrivit son *Iliade* et son *Odyssée*, surtout comme Salluste son *Catilina* ou son *Jugurtha* ou César ses *Commentaires*; qu'on arrangeât les matériaux selon les règles de l'art et qu'on rejetât dans des notes et des mémoires particuliers tout ce qui défigure... *Ut poesis historia...* »

« Pensez à l'avenir, qui lira en 1897 tous les détails de trente républiques suisses¹? Mais ce qui survivra surtout serait la physionomie, le caractère de ces républiques, les grandes vérités sur les avantages et les inconvénients des Démocraties, des Aristocraties, surtout les faits qui contiennent comme Tacite quelque grande leçon². »

Sans doute, ces conseils, prodigués à Jean de Müller en 1797, Bonstetten les répéta-t-il sept ans plus tard à Sismondi. Car c'est en 1804 que celui-ci rédigea le premier tome de son *Histoire* et qu'il recueillit l'avis de Necker, de Bonstetten, de Mme de Staël, et de Jean de Müller lui-même.

En somme, Bonstetten n'a rien de « l'esprit de Coppet ». Celui qui a fréquenté chez la belle Mme Necker, à Paris, quand la petite Germaine faisait ses premiers pas, qui a connu le jeune Müller dans l'année même où Sismondi est né et celui enfin qui, un an après, à Rome, fit sa cour à la femme du

« Vienne, 1^{er} mai 1804 ». Voir LENORMANT, *Coppet et Weimar*, p. 58. — Une lettre inédite de Sismondi à Pierre Prévost nous informe également sur l'imprimerie qu'il dirigeait en commun, avec un associé. L'affaire ne semble pas avoir prospéré, car Sismondi refuse un manuscrit de Prévost, prétextant le désastre des libraires français (d. d. 2 juin 1804; Bibl. publ. de Genève, *Mss. Pierre Prévost* t. V).

1. Lisez « italiennes », et ce texte s'applique parfaitement à l'ouvrage de Sismondi.

2. Lettre de Bonstetten à Müller, d. d. Berne, 26 mai 1797, publ. par M^{lle} Herking, *Charles-Victor de Bonstetten*, p. 287.

dernier Stuart, la comtesse d'Albany, — appartient décidément à un autre siècle. En s'adressant à cette auguste amie de Bonstetten, Sismondi observe finement :

« Plus je le compare à tout ce que je connais, et plus la grâce et le mouvement toujours nouveau de son esprit me frappent et me confondent. Ce n'est pas la génération présente et l'éducation de nos jours qui donneront un homme semblable¹. »

Ce n'est pas sans une certaine surprise qu'on assiste à l'intimité grandissante entre ces deux hommes si parfaitement dissemblables. Ils en sont bientôt à « Bon » et à « Mondi » et finiront par habiter la même maison. Ils prennent leurs repas en commun, ils se rendent ensemble chez M^{me} de Staël. Ils se consultent pour leurs travaux, et « Mondi », juge sévère, fait à « Bon » des critiques qui l'obligent à tout recommencer². Quand Bonstetten reçoit une lettre de M^{me} Brun, il frappe du pied le plancher; à ce signal, Sismondi, qui habite au-dessous, monte aussitôt pour écouter la lecture; car « il est bien le meilleur, le plus honnête homme qui soit au monde³ ». L'accord est complet entre les deux voisins :

« Dès que Mondi ou moi avons quelque sujet d'ennui ou de joie, aussitôt nous sommes sur l'escalier, montant ou descendant l'un vers l'autre⁴. »

Un jour, Bonstetten qui n'avait pas vu sa ville natale depuis plus de dix ans, se rend à Berne. Les Bernois ont toujours été un sujet de plaisanterie pour les gens de Genève. Sismondi ne manque pas cette occasion pour leur décocher un trait :

« M. de Bonstetten est dans ce moment à Berne... Il avait tellement oublié sa patrie, qu'il l'observe à présent comme une ville étrangère, tout étonné de ce qu'il y trouve. Les Bernois, de leur côté, commencent à lui pardonner d'avoir plus d'esprit qu'eux tous, et d'être plus jeune

1. Lettre à M^{me} d'Albany, d. d. Genève, 12 août 1808, *loc. cit.*, p. 75.

2. Bonstetten à M^{me} Brun, 22 décembre 1808, *loc. cit.*, t. I, p. 263; le travail en question est le traité *Über Nationalbildung*.

3. Bonstetten à la même, 10 janvier 1811. *Ibid.* p. 300.

4. Bonstetten à la même, 25 mai 1811, *ibid.* p. 316 (Voir KOHLER, *loc. cit.*, p. 494; M.-L. HERIKNG, *loc. cit.*, le chapitre intitulé *Bonstetten et Sismondi*).

encore, et d'esprit, et de corps, et d'espérance, qu'eux et que leurs enfants¹. »

Bonstetten est rentré à Genève, et Sismondi de s'inquiéter de sa santé :

« Je ne sais par quel accident il est revenu boiteux de Berne. Je ne le vois pas sans crainte subir la plus légère incommodité. Il est si jeune qu'on croirait toujours que c'est par un enchantement qu'il a trompé le temps au passage, et je crains que le moindre accident ne rompe le charme². »

Tandis que Bonstetten a toujours l'air gai, léger, insouciant, son ami, de vingt-huit ans plus jeune, prend à sa charge les soucis, les inquiétudes et les appréhensions. Le vieux Charles-Victor prétendait ne s'être aperçu de son âge que lorsque les femmes commencèrent à l'embrasser les premières. Sa conduite était un véritable sujet de scandale pour son amie d'antan, la comtesse d'Albany, parvenue depuis longtemps à la dignité et à l'embonpoint de matrone. Mais le bon Sismondi était là pour défendre son ami : « Il vous est extrêmement attaché, disait-il à la douairière, et vous ne devez point juger sur la légèreté de ses manières de la profondeur de ses affections³. » Et, dans une autre lettre : « Il y a un fond de tristesse sous cette gaieté et cette légèreté retenues malgré les années⁴. »

Bonstetten eut un grave sujet d'inquiétude en 1809. Son fils cadet, Édouard, était malade, sans espoir. Alors Sismondi s'adresse à M^{me} Brun, qui est à Rome, pour la supplier de venir à Genève. Après avoir tenté de la détourner de son projet de voyage à Naples et lui avoir énuméré les avantages qu'elle trouverait à son établissement à Genève, Sismondi poursuit :

« D'ailleurs ce n'est pas pour vous seule que je désire à présent votre retour ; je vous le demande au nom de l'amitié. Nous ne pouvons plus nous dissimuler que notre ami [Edouard de B.] est menacé d'un fort

1. Lettre à M^{me} d'Albany, d. d. Coppet, 28 mai 1809, *loc. cit.*, p. 88.

2. Lettre à la même, d. d. Lyon, 16 juin 1809. *Ibid.*, p. 90.

3. *Ibid.*

4. 12 mars 1810, *Ibid.*, p. 114.

grand malheur. Son père n'a pas encore une connaissance claire de tout ce qu'il doit craindre. L'événement qui l'attend lui apparaît de temps en temps comme un spectre qui trouble sa raison; mais ensuite il s'en distrait, et il parle de nouveau de la convalescence et de la guérison de son fils comme d'événements sur lesquels il peut compter. M. Odier (le médecin) n'ose point lui parler du fond du cœur, et il a raison, pourquoi lui donner d'avance une douleur qui arrivera assez tôt et qui peut-être le bouleverserait tellement qu'il ne pourrait, ou la dissimuler au malade, ni continuer à le soigner. Mais je tremble du moment où lui-même il perdra l'espérance. C'est un homme qui a tellement peur de la douleur qu'il n'a jamais pu l'envisager de face, il fuit devant elle, et jusqu'à présent il a réussi assez bien à l'éviter; comment luttera-t-il avec elle si elle l'atteint une fois? Il me semble qu'il a beaucoup changé depuis quelques jours. Peut-être tout à coup le verrons-nous vieillir de vingt ans. Comme l'orage nous frappe c'est le moment de nous serrer les uns contre les autres, pour lui résister mieux par nos forces réunies; que sommes-nous seuls contre la douleur; hélas, que sommes-nous aussi rassemblés, il n'y a point de résistance contre elle¹. »

Mais au lieu de venir à Genève, où déjà Bonstetten l'attendait, « Mme Brun, qui ne peut vivre qu'en Italie, est rappelée par son mari impérieusement en Danemark; elle se met en route la mort dans le cœur, et, à ce qu'il semble, ou plutôt à ce qu'elle croit, dangereusement malade². » Sismondi lui-même est rappelé d'urgence en Italie, son père venant d'être frappé d'une attaque d'apoplexie à laquelle il devait succomber. « Il y a abondance de douleurs dans ce monde, et chacun encore en a par devers soi beaucoup de cachées », soupire Sismondi³. En été 1810, Bonstetten reste donc seul à Genève avec son fils malade.

Édouard de Bonstetten est mort vers la fin de cette année. Son père lui a survécu de vingt-deux ans.

L'orage passé, Sismondi revient de Pescia, avec sa mère; ils passent l'hiver ensemble à Genève. Bonstetten est fort heureux de cette compagnie :

« Sismondi est avec sa mère à Coppet. Il est comme un amant, avec sa vieille maman. Je la trouve aimable; son âge s'harmonise si bien avec

1. Lettre inédite de Sismondi à Mme Brun, d. d. Genève, 11 septembre 1809; Bibliothèque Royale de Copenhague, *Ny Kgl. S.* 4^o 1992 i; F. BRUN : *Autographen* t. II f^o 136.

2. Sismondi à Mme d'Albany, Genève, 1^{er} mai 1810, *loc. cit.*, p. 116.

3. *Ibidem*.

ses traits qu'elle est fort belle. Elle habite le deuxième étage, au-dessous de moi, avec Mondî¹. »

Celui-ci est soulagé de retrouver son vieil ami en bonne santé :

« Il est à présent assez bien, cet aimable ami; le chagrin qu'il avait éprouvé au commencement de l'hiver avait altéré sa santé; il avait souffert de palpitations de cœur qui pouvaient tout à coup être très dangereuses. Mais et son corps et son âme semblent guéris, et avoir recouvré leur première jeunesse. Nous logeons sous le même toit, et nous nous voyons tous les jours avec un extrême plaisir². »

Bonstetten, après la mort de son fils cadet, veut marier le seul fils qui lui reste. Il prend conseil de la comtesse d'Albany et, en terminant sa lettre, commet une petite indiscretion :

« Je vis dans la maison de Simonde; son amitié fait une grande partie de mon bonheur. Je crois qu'il va tout à fait se fixer ici, en s'y mariant avec une jolie personne où toutes les convenances se trouvent réunies. Je vous dis aujourd'hui tous les secrets³. »

C'est le seul témoignage que nous ayons pu recueillir sur ce projet de mariage de Sismondi. Toutefois, dans ses lettres à Mme Brun, il parle, sans trahir son nom, de la belle-sœur d'un certain M. Lecointe-Randall, de Genève, en l'appelant « ma meilleure amie », « la personne que j'aime le plus »; serait-ce la personne dont parle Bonstetten⁴?

Faut-il s'étonner que celui-ci à son tour songe au mariage? Il a soixante-six ans, il est veuf; de ses deux fils, l'un est marié, l'autre est mort. Mais de qui va-t-il demander la main? C'est sur Mme Sismondi que son choix se porte, — Mme Sismondi, la mère de l'historien, veuve depuis un an à peine et qu'il trouve belle. Devant cet aveu, Mme Sismondi se retire

1. Bonstetten à Mme Brun, Genève, 12 novembre 1810, *loc. cit.*, t. I, p. 296.

2. Sismondi à Mme d'Albany, Genève 11 février 1811. *loc. cit.*, p. 134.

3. Genève, 21 mars 1811, *Lettres inédites de Sismondi, de Bonstetten*, etc. à la comtesse d'Albany, p. 340.

4. Il s'agit peut-être de Miss Randall, « une anglaise que Mme de Staël avait choisie comme institutrice pour sa fille, et qui devint son amie et sa collaboratrice » (COMTESSE DE PANGE, *Mme de Staël*, Paris 1929, p. 107). Mais rien ne vient confirmer une pareille conjecture.

en Toscane, dans la solitude de sa propriété de Pescia. Elle ne devait d'ailleurs plus jamais revenir à Genève.

Lorsque le bruit de la dernière incartade de Bonstetten parvint jusqu'à Florence, aux oreilles de la comtesse d'Albany, l'indignation de la vénérable dame fut à son comble. Elle en prend prétexte pour dire également ce qu'elle pense de la conduite, selon elle égoïste, de Bonstetten, dans ses rapports avec M^{me} Brun.

C'est encore Sismondi, ami indulgent, défenseur souriant, qui prend à charge de l'apaiser, de plaider en faveur de Bonstetten :

« Je l'aime très tendrement, dit-il. et je suis honteux de ses sottises, comme si j'en étais responsable; il a au moins vingt-cinq ans de plus que moi, cependant je le regarde toujours comme un jeune homme qui me serait recommandé; il est d'une étourderie de vingt ans, d'une inconsideration qui doit empêcher de donner plus de suite à ses paroles qu'il n'en donne lui-même; mais il a si fort toutes les qualités comme tous les défauts de la jeunesse qu'il est impossible de ne lui pas pardonner les uns en faveur des autres...

« Il est incapable de rancune, incapable d'amertume, plein de zèle et d'enthousiasme pour tout ce qui est beau, grand et noble, avec cela parfaitement bon et facile à vivre... Il n'a jamais abandonné un ami, il est vrai qu'il les oublie à tous les moments du jour...

« Je ne sais ce que je donnerais pour que ma mère pût avoir une telle compagnie dans sa petite ville, je dirais même, je crois, dans sa maison, si chacun y pouvait conserver une pleine indépendance; mais de tout cela au mariage il y a l'univers de distance, et je me sens tout confus de sa bizarre proposition¹. »

Sismondi fut peut-être des deux, celui qui garda le plus de sens critique dans leurs rapports, mais qui fut aussi le plus vraiment affectueux, tandis que Bonstetten avait à la fois plus d'abandon et infiniment moins de constance dans ses sentiments. On ne peut dire qu'il y ait eu entre eux désormais moins de cordialité, mais cependant, le charme semble rompu. L'on se voit moins, et l'on s'avoue qu'il ne reste guère en commun que des souvenirs.

Sismondi a dit son dernier mot sur Bonstetten quand il écrivait :

1. Lettre à M^{me} d'Albany, Genève, 16 août 1811, *loc. cit.*, p. 140 et suiv.

« Bonstetten avait été doué d'éminentes facultés, mais non du don de les mettre en œuvre. Son imagination était singulièrement brillante, son style en allemand harmonieux et pittoresque; dans sa jeunesse, il travaillait avec ardeur, il frappait à toutes les portes, et saisissait avec une extrême facilité. Son esprit, qui pénétrait quelquefois par des rayons de lumière dans les profondeurs des sciences, semblait promettre qu'il les posséderait une fois. Cette vivacité pétulante semblait alors un feu que l'âge calmerait en le concentrant.

« Tout cela a été perdu; sa conversation, ses écrits, sa correspondance, tout est sautillant, même sa conduite. Sa réputation se dissipe devant lui, et il ne peut pas s'en créer une nouvelle; au lieu d'avancer comme on devait s'y attendre, il s'épuise en efforts inutiles, pour se retrouver ce qu'il a été. Je l'aime tendrement, car il a précisément la bonté et la vérité de caractère qui attachent le plus, mais je suis navré qu'il reste si au-dessous de ce qu'on pouvait attendre de lui, et je suis de plus impatienté plus qu'on ne peut dire de l'inconséquence opiniâtre avec laquelle il compromet ses amis les plus chers. Aucun ennemi n'est si redoutable qu'il l'est lui-même à ceux qu'il aime¹. »

Qu'est-ce à dire? La dernière phrase a l'air d'une maxime qui renferme une confidence.... Quel mauvais tour Bonstetten a-t-il donc joué à ce pauvre Sismondi?

V

Parmi les hôtes de M^{me} de Staël sur lesquels Sismondi nous a laissé un témoignage, il convient enfin de nommer Frederikke Brun, la « Muse nordique ». Poétesse de langue allemande, mariée à un riche commerçant de Copenhague, elle n'aimait à vivre que dans le Midi. Lors de ses passages en Suisse, elle ne manquait jamais de s'arrêter à Genève ou de descendre à Coppet. M^{me} Brun ralliait autour de sa personne, — comme M^{me} de Staël, — les écrivains suisses de l'époque².

Sismondi la rencontra pour la première fois à Genève, en 1805; elle était accompagnée de sa fille Ida, future comtesse de Bombelles. M^{me} Brun était une sorte de Corinne blonde,

1. Lettre à la même, Pescia, septembre 1812, *ibid.*, p. 160.

2. Frederikke Brun née Münter, 1765-1835. Son recueil de Poésies sentimentales lui valut un grand succès, comme aussi ses récits de voyage. Elle publia les Lettres de Jean de Müller à Bonstetten et à Gleim, Tübingen 1802. Voir LOUIS BOBÉ, *Frederikke Brun og hendes kreds hjemme og ude*, Copenhague 1910; M.-L. HERKING, *Ch.-V. de Bonstetten*.

portant le turban comme Mme de Staël. Elle avait une santé délicate, beaucoup d'imagination et plus de sentimentalité encore que de sensibilité. Bonstetten la dit très différente de Mme de Staël : celle-ci « est d'une extrême bonté, écrit-il à Mme Brun; personne n'a plus d'esprit; mais ce que tu as de meilleur est fermé chez elle. Le sentiment de l'art lui manque, et le beau qui n'est pas esprit et éloquence n'existe pas pour elle¹ ».

Sismondi possède en amitié ce loyalisme qui prétend aimer les amis de ses amis. Or Mme Brun est l'amie de Mme de Staël et surtout de Bonstetten, — raison suffisante pour qu'il la prenne en amitié. En été 1810, quand elle est rappelée en Danemark par son mari, elle ne manque pas de prendre congé de Sismondi, qui est alors en Toscane :

« Nous trouvâmes ce cher ami à Florence, écrivait-elle, et nous nous rendîmes avec lui à Pescia, chez sa mère, femme douée de beaucoup d'esprit, et chez sa sœur². »

Mais à ses moments de franchise, Sismondi laisse percer son vrai sentiment. Il n'aime pas cette Allemande, tour à tour mélancolique et enthousiaste, presque toujours malade, et la pitié qu'il lui témoigne n'est vraie qu'à demi. « L'exagération du sentiment et de la poésie donne quelquefois de l'impatience contre tout ce qui est affecté », dit-il à son sujet².

A Florence, la comtesse d'Albany reçut Mme Brun avec beaucoup de considération. Sismondi nous a laissé de l'une et de l'autre un portrait assez curieux, dans une de ses lettres à Mme d'Albany elle-même :

« J'ai reçu de madame Brun deux lettres de Florence : elle y parle de vous, Madame, avec un enchantement, avec un enthousiasme qui m'ont fait un sensible plaisir. Vous avez réellement trouvé le moyen de faire pour elle un paradis de Florence; elle y parle de ceux qu'elle a vus chez vous et par vous comme d'hommes extraordinaires, d'hommes supérieurs. Quelquefois, je doutais si c'était bien à Florence qu'elle avait trouvé tout cela, ou si elle n'y avait point vécu dans le quinzième siècle plutôt qu'aujourd'hui. Après tout, je soupçonne que vous êtes

1. *Briefe von Bonstetten*, 26 août 1804, t. I, p. 228.

2. *Ibid.*, p. 286.

3. Lettre à Mme d'Albany. 8 décembre 1808, *loc. cit.*, p. 141.

deux magiciennes, et que tout ce monde si distingué était de votre création et de la sienne. Encore votre manière de créer est-elle fort différente; vous regardez toujours le monde de haut en bas en le jugeant, elle le place dans les nuages que le soleil colore et dont elle arrête les formes dans son imagination. Vous avez fait valoir les gens que vous lui présentiez, parce que vous aviez démêlé leurs qualités que vous mettiez au grand jour; mais c'était toujours eux. Elle les a rêvés dans sa tête, et celui-là serait bien habile qui reconnaîtrait les portraits qu'elle en a faits¹. »

A partir de 1810, M^{me} Brun vécut en Danemark, attristée d'être séparée des pays et des amis qu'elle aimait. Bonstetten, philosophe serein, demeurait à Genève. Les années passent, Frederikke Brun se sent oubliée. Alors Sismondi lui donne des nouvelles de leur ami et, avec infiniment de tact, essaie de la consoler :

« J'admire Bonstetten de conserver toute la jeunesse de son esprit et de son cœur; d'employer toute son énergie à retenir le bonheur qui nous échappe à tous. Ne croyez point qu'il ne sente pas, qu'il n'ait pas tour à tour des chagrins et des craintes, qu'il ne regrette pas vivement ceux qui sont loin de lui, ceux qu'il a trop aimés pour qu'ils ne soient pas devenus une partie de son être. Il suffit de le voir quand votre nom et celui d'Ida sont prononcés, pour être sûr que la vraie jeunesse de son cœur est dans le passé, que ses tendres souvenirs lui représentent ceux qu'il aime avec tous les charmes qu'il leur a jamais vus; mais il veut combattre la tristesse, la vieillesse, la mort, avec toute l'énergie qu'il trouve dans son âme, il se fait un devoir de la distraction, de la gaieté, car loin de vieillir je le trouve toutes les années plus surprenant². »

1. *Ibid.*, p. 76, suiv.

2. Lettre inédite, Genève, 29 janvier 1826, Bibl. Roy. de Copenhague, F. BRUN *Autographen* t. III, f^o 226.

CHAPITRE VII

SISMONDI ET M^{me} DE STAËL EN ITALIE

I. Voyage avec M^{me} de Staël et Schlegel en Italie. Promenades dans Rome (décembre 1804-avril 1805). — II. *Corinne* et les *Républiques italiennes*. Retour en Suisse (juin 1805). — III. Quelques rencontres : Foscolo, Vincenzo Monti. — IV. La comtesse d'Albany; Alfieri.

I

Expulsée de Paris, M^{me} de Staël avait employé l'hiver de 1803 à 1804 à faire le tour de l'Allemagne. Où allait-elle passer l'hiver suivant, puisque la capitale de la France lui restait interdite? Elle porta son choix sur l'Italie, se sentant attirée par Rome. Femme de lettres, elle se devait de visiter le pays dont Goethe et Chateaubriand avaient parlé. Elle en parlerait à son tour, elle composera un roman qui devait être la synthèse de ce qu'on avait dit jusqu'à ce jour sur l'Italie et la ville éternelle. *Corinne* sera un livre de vulgarisation¹.

Pour préparer son voyage, Bonstetten et Sismondi mettent à son service leur connaissance de l'Italie. Le *Voyage au Latium* venait de paraître, quand M^{me} de Staël partait pour les lieux classiques que Bonstetten avait évoqués dans son livre. Sismondi, qui avait besoin de se documenter sur place pour son Histoire, s'était décidé à accompagner M^{me} de Staël à Rome. Vers la fin de l'année 1804, ils quittaient la Suisse, avec Guillaume Schlegel et les trois enfants de M^{me} de Staël².

1. M. F. Baldensperger remarque que *Corinne* est « l'aboutissement de toute une exploration péninsulaire » (*Le mouvement des idées dans l'Émigration française*, t. II p. 87).

2. Pour le voyage de M^{me} de Staël en Italie nous renvoyons aux ouvrages suivants : LADY BLENNERHASSET, *Madame de Staël et son temps*, trad. Diétrich, Paris 1890 t. III. DEJOB, *Madame de Staël et l'Italie*, avec une bibliographie de l'influence française en Italie, 1890. M. T. PORTA, *Madame de Staël e l'Italia*, Firenze 1910.

Quand M^{me} Sismondi apprit, à Pescia, le projet de son fils, elle ne manqua point de lui administrer une de ces fameuses petites leçons où elle excellait :

« Ah ! ça, tu vas donc voyager avec M^{me} de Staël ? On est trop heureux d'avoir une pareille compagne. Mais, prends garde ! C'est comme un court mariage : toujours et toujours ensemble, on se voit trop ; les défauts ne trouvent pas de coin pour se cacher : un enfant gâté comme elle de la nature et du monde doit, certes, avoir les siens, pour le matin, pour les moments de fatigue et d'ennui ; et je connais quelqu'un qui se cabre lorsqu'il rencontre une tache chez les gens qu'il aime. Il faudra donc que ce quelqu'un-là ait la double attention d'ouvrir les yeux sur ses propres défauts pour les réprimer, et de les tenir strictement fermés sur ceux de sa compagne. Tu te seras déjà fait toi-même la leçon ; n'importe : il est bon de la repasser souvent, et si je pouvais trouver la bague de la fée qui piquait le doigt chaque fois qu'on risquait de tomber en faute, je te l'enverrais pour plus de sûreté¹. »

Il semble bien que Sismondi ait suivi ces sages conseils et qu'aucun malentendu ne se soit élevé entre lui et son illustre compagne. Celle-ci non plus ne lui cherchait pas querelle ; elle se rattrapa sur Schlegel qui eut l'heur de lui fournir de nombreux prétextes à dispute.

Les voyageurs firent d'abord station à Milan, où ils purent contempler l'œuvre accomplie par l'occupation française et par la Révolution. Il y avait là un commencement de réveil national et d'organisation politique, que M^{me} de Staël et Sismondi auraient goûtés avec infiniment plus de satisfaction si l'auteur n'en avait pas été Bonaparte. La vie mondaine était également assez brillante dans la capitale lombarde. L'on y rencontrait aussi quelques écrivains : Bossi, Benincasa, Leopoldo Cicognara et, avant tout, Vincenzo Monti, « celui que l'Italie reconnaît aujourd'hui, d'une voix unanime, pour le plus grand de ses poètes vivants² ». M^{me} de Staël, avec sa petite cour, fut fort bien accueillie à Milan. Sismondi, qui jusqu'alors n'avait été qu'un obscur agriculteur toscan, fit

J. MOROSINI, *Lettres inédites de M^{me} de Staël à Vincenzo Monti*, *Giornale Storico* 1905, t. 47 p. 7. J. LUCHAIRE, *Lettres de V. Monti à M^{me} de Staël pendant l'année 1805*. *Bull. Italien*, 1906, t. VI.

1. Lettre de M^{me} Sismondi à son fils, citée par MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 22 suiv.

2. SISMONDI, *De la Littérature du Midi de l'Europe*, Paris 1813, t. III, p. 86.

son entrée dans les milieux aristocratiques et intellectuels de l'Italie, sous la puissante égide de Corinne.

Selon son habitude, M^{me} de Staël recherche les salons, la bonne compagnie et la conversation. Ce voyage, comme tous ses voyages, revêt un caractère mondain et littéraire. Esprit essentiellement livresque, M^{me} de Staël est incapable de voir le pays qu'elle traverse, le peuple qui l'habite, les œuvres d'art dont il foisonne. Elle apprend tout par les livres et dans la conversation. Cette méthode est à l'opposé de celle d'un Goethe en Italie, qui, depuis le jour où il quittait Weimar, observait et notait minutieusement tout ce qu'il rencontrait sur son chemin, — à commencer par les phénomènes météorologiques.

Après de courtes visites à Parme et à Bologne, M^{me} de Staël arriva à Rome, le 3 février 1805, où elle devait faire un séjour prolongé. Ce qu'était Rome à cette époque, nous n'essaierons pas de le dire, de le redire plutôt. Car la Rome de Goethe, de Napoléon, de Chateaubriand, de Humboldt, de M^{me} de Staël a eu ses historiens.

Au cours de leur séjour, M^{me} de Staël « fit connaître à Sismondi tous les Romains et les étrangers distingués qui se pressaient autour d'elle¹ ». Ils voyaient souvent Canova, le sculpteur. Guillaume de Humboldt, ce grand humaniste dans la tradition de la Renaissance, qui était alors ministre de Prusse près le Saint-Siège, fut leur « plus agréable société ». Ils rencontrèrent également le cardinal d'Albany, dernier prince de la maison Stuart², à qui Sismondi fera l'hommage de son Histoire. Verri, écrivain et poète, Giuntotardi et Rossi se firent présenter³. La noblesse romaine elle-même se montra accueillante.

Sismondi voyait Rome pour la première fois; quelles furent

1. KOHLER, *loc. cit.*, p. 514. Le 15 février 1805, M^{me} de Staël écrit à Bonstetten, de Rome : « Sismondi écrit des merveilles de mes succès; il est vrai qu'on me traite très bien, surtout ici, mais c'est sans trop savoir ce que je suis; il y a une idée confuse de tout cela qui tient le milieu entre l'admiration et la crainte, et si l'on disait que je suis un diable, cela prendrait assez bien! » *Briefe von Bonstetten, loc. cit.*, t. I, p. 247.

2. Frère cadet du feu prétendant Charles-Edouard, beau-frère de la comtesse d'Albany.

3. Le poète anacréontique Jean Gherardo de Rossi, et non pas le fameux juriste Pellegrino Rossi, qui n'avait alors que dix-huit ans.

ses impressions? N'est-on pas curieux de suivre ce petit groupe de promeneurs, — Mme de Staël, Schlegel, Sismondi, — dans une église, au pied du Capitole, devant le Colisée, et de surprendre leur conversation? Grâce à une lettre, jusqu'ici inconnue, de Sismondi à Bonstetten, datée du 20 mars 1805, nous pouvons satisfaire cette curiosité¹.

Sismondi commence par complimenter son ami sur son *Voyage au Latium* :

« ... Nous y sommes nous-mêmes à présent au milieu de ce pays que vous avez si bien décrit, et en (me trouvant) au milieu des mêmes objets j'ai bien plus à vous parler de l'impression que me font vos tableaux que du jugement de cette ville. Avant notre arrivée ici il n'y en avait pas un seul exemplaire, il y en a deux à présent... Personne excepté vous qui connaissez le pays ne saurait comprendre l'indifférence absolue qu'on y a pour toute espèce de littérature, et le peu d'impression qu'y font les choses les plus propres à en faire. Vous vouloir du mal pour votre livre, les pauvres gens ils en sont à cent lieues, ils prennent avec la plus grande douceur toutes les critiques, toutes les leçons qu'on leur adresse, mais les coups de fouet ne les secouent pas seulement, et c'est ça qui désespère, car rien ne leur profite. La seule personne du jugement de laquelle je puisse vous parler, vous reproche cependant une seule chose, c'est d'avoir confondu une famine accidentelle causée par les suites de la guerre, avec l'état habituel du pays. Je vous avais déjà fait la même observation à Genève, et elle est confirmée ici par tout ce que je vois; la misère actuelle des campagnes ne va point jusqu'à occasionner ni famine ni mortalité croissante. Du reste les couleurs dont vous peignez ces tristes plaines sont si vraies que je les confonds sans cesse avec mes propres souvenirs.

« Vous demandez à connaître avec quelles lunettes nous voyons le pays, mais elles sont beaucoup moins originales que vous ne paraissez vous y attendre. Mme de Staël comme vous savez se fatigue de toute attention dirigée vers les choses comme si elles la distrairaient des pensées. De plus elle est en voyage beaucoup plus française et beaucoup plus femme que partout ailleurs, en ces deux qualités elle juge avec trop de sévérité et les usages divers des Peuples et les inconvénients des routes, aussi ne s'est-elle point familiarisée avec l'Italie, elle y a connu quelques personnes d'un esprit brillant et qui ont pu se sortir de leur sphère pour entrer dans la sienne, mais elle est rarement entrée sur leur terrain, parce qu'aux choses physiques elle a presque constamment opposé du dégoût, et aux choses morales du mépris en raison de ce qu'elles s'éloignent davantage des mœurs françaises, en sorte qu'elle reviendra à ce qu'il me semble avec des préventions plus fortes contre

1. Bibl. Roy. de Copenhague, F. BRUN : *Autographen*, t. I, f° 91.

l'Italie qu'elle n'en avait lorsqu'elle partit. Une seule chose la rattache aux Italiens, c'est le succès prodigieux qu'elle a parmi eux; deux qualités favorables aux gens d'une grande distinction leur appartiennent éminemment, l'une est une grande mobilité, en sorte qu'un mot spirituel ou poétique est toujours vivement senti, l'autre est une absence de jalousie qui leur fait prodiguer l'applaudissement à ceux dont le mérite les frappe; encouragée par cette souplesse de l'instrument sur lequel elle jouait, Mme de Staël a été quelquefois aussi brillante au milieu d'eux malgré la différence de la langue et des usages que nous l'avons vue dans sa société choisie de Coppet.

« Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que M. Schlegel est à présent le matérialiste de notre société. C'est lui qui donne le plus d'attention aux objets extérieurs, les tableaux, les statues, les morceaux d'architecture antique l'attirent vivement, et il en revient quelquefois dans l'enthousiasme. Quand il les a visités seul cette admiration ne trouble pas d'ordinaire la paix du ménage, mais quand nous faisons nos courses tous ensemble il est rare que ses transports ne nous coûtent pas une dispute. Mme de Staël prend à la fin de l'impatience de ce que l'on peut voir le plus haut perfectionnement de l'esprit humain dans un torse mutilé de statue, de ce qu'on reconnaît dans un lion de porphyre au pied du Capitole, l'idéal des perfections divines, la bonté toute puissante, et le repos au sein de la force. De ce que enfin un Anubis à tête de chien rappelle cette profonde philosophie des prêtres égyptiens qui employèrent d'une manière si heureuse la superstition pour épaissir les ténèbres de l'ignorance, et l'ignorance pour le bonheur des hommes. On est devenu beaucoup plus sévère envers le pauvre Schl. On lui alloue tout au plus quatre paradoxes par jour et quand il vient au cinquième l'orage gronde sur lui en sorte que pour éviter d'en dire il prend souvent le parti de se taire. Nous sommes ensemble sur un bon pied de paix, mais sans amitié. Il est impossible que celle-ci naisse, quand même on vit toujours ensemble, lorsqu'il y a opposition complète dans toutes les idées et dans tous les sentiments, et que pour la couvrir on ne fait aucun effort sur soi-même, aucune avance vers l'autre.

« Vous demandez enfin comment moi-même je vois Rome, mais depuis la.....¹ que j'ai éprouvée mon imagination s'est prodigieusement éteinte, il n'y a plus qu'.....² nombre d'objets qui la frappe vivement. J'ai pleuré d'émotion en trouvant pour la première fois les campagnes désertes de Rome, et en montant pour la première fois au Capitole. J'ai senti tout l'enthousiasme devant l'architecture de St. Pierre et devant le Colisée. (Vous voyez que dans l'un et l'autre cas mon goût est plus colossal qu'il n'est pur.) Mais souvent aussi je suis resté froid quand j'attendais une émotion vive. Je n'ai pas la mémoire fraîche et dans tous ses détails de l'Histoire Romaine, je suis trop plein de celle du moyen âge pour cela, et les souvenirs ne se présentent en

1. Mot détruit par le sceau.

2. *Idem.*

foule que pour des choses qui ne sont pas pour les autres d'un intérêt général et qui ne tiennent point un rang distingué parmi les monuments. Il me semble que mon histoire gagnera à ce voyage, mais elle gagnerait bien davantage si je pouvais avoir cette vive imagination qui vous aide à travers les tableaux si vrais et que je vous envie. Dans moins de trois mois je serai auprès de vous et je repasserai avec vous mes impressions... »

Si Bonstetten avait espéré trouver une vue originale ou un aperçu neuf dans les lettres qu'il recevait de Rome, de Sismondi et de Mme de Staël, son attente dut assurément être déçue. Celle que nous venons de citer confirme pleinement ce jugement de Gaspard Vallette : « De tous les écrivains qui ont écrit sur Rome, aucun ne l'a plus mal vue que Mme de Staël. Ce qu'elle en dit est si faux, si à côté, si quelconque qu'on se demande, après avoir lu *Corinne*, si Mme de Staël a vraiment vu Rome¹. »

Or comment aurait-elle vu quoi que ce fût, puisque son unique préoccupation, c'est elle-même, et qu'elle écarte tout ce qui ne cadre pas avec ses idées préconçues, avec ses habitudes de femme du monde et de Française? La vie et les mœurs de l'Italie lui répugnent, et elle réserve sa sympathie aux seules personnes qui s'efforcent de lui plaire. Mme de Staël fait grief à Schlegel de son « matérialisme », par où elle entend l'admiration excessive qu'il porte aux œuvres d'art....

Quant à Sismondi, il est trop italien de cœur pour n'être pas attristé et même un peu blessé par les jugements sommaires et peu perspicaces de sa grande amie. D'un autre côté, il lui donne raison contre Schlegel, dont l'emphase et l'affectation le choquent. Mais ce qui mérite surtout, à notre avis, d'être souligné dans sa lettre à M. de Bonstetten, c'est le passage où il avoue, non sans une fausse honte, que l'histoire de Rome au moyen âge est plus présente à son esprit que l'Histoire Romaine². Là où tout le monde contemple les vestiges de l'Antiquité, Sismondi découvre le moyen âge!

Mme de Staël a utilisé les connaissances de son compagnon

1. *Reflets de Rome. Rome vue par les écrivains, de Montaigne à Goethe, de Chateaubriand à Anatole France*. Paris et Genève 1909, p. 201.

2. Cette expression est aujourd'hui encore employée exclusivement pour désigner l'histoire de Rome dans l'antiquité, ce qui n'est pas logique.

dans un passage de *Corinne* où elle fait l'historique du château Saint-Ange :

« ... Crescentius, Arnault de Brescia, Nicolas Rienzi, ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus longtemps dans le tombeau d'un empereur¹ »

Sismondi étudie, à l'exemple de Bonstetten, l'état économique de la campagne romaine, vaste plaine inculte, habitée par une population clairsemée et misérable. L'émotion qu'il éprouve en apercevant pour la première fois les « tristes plaines » de Rome, est due à un sentiment de pitié bien plus qu'à une sensation esthétique.

M^{me} de Staël ne fait que résumer les points de vue opposés des philanthropes et des esthètes, en l'espèce de Bonstetten et de Sismondi d'une part, de Chateaubriand et de Humboldt de l'autre, quand elle écrit :

« Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre et veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme; mais les âmes rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome où le temps présent n'a imprimé aucune trace; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre avec amour des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser². »

En parlant des écrivains suisses à Rome, Vallette dit fort justement : « Le trait commun et caractéristique de ces voyageurs est d'être assez peu sensibles à l'émotion artistique pure, qui tient moins de place dans leurs œuvres que l'histoire, la philosophie, l'économie politique, voire même l'agronomie et la philanthropie³. »

II

Sismondi n'a pas accompagné M^{me} de Staël à Naples. Impatient de revoir sa mère, il se rendit à Pescia, dans la seconde moitié du mois d'avril 1805. « Les agréments de la

1. *Corinne ou de l'Italie*, Paris chez Nicolle 1807, t. I, p. 159.

2. *Ibid.* p. 225 et suiv.

3. *Reflets de Rome*, p. 185.

vie ne peuvent devenir des plaisirs pour moi que lorsque je les sens par toi », écrivait-il à M^{me} Sismondi¹. Son travail était maintenant assez avancé pour qu'il pût lire à sa mère les six premiers chapitres, soit le premier tome, de son Histoire.

M^{me} de Staël à son tour se rendit en Toscane, au mois de mai. Sismondi lui fit les honneurs de son pays d'adoption. Sans doute ont-ils visité ensemble les villes toscanes dont il est question dans *Corinne* :

« ... On y remarque un autre genre de beautés historiques, ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. A Sienne, la place publique où le peuple se rassemblait, le balcon d'où son magistrat le haranguait, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique². »

Nous ne pensons pas faire injure à M^{me} de Staël en estimant qu'elle — ou tout autre voyageur, fût-il capable de réflexion — n'eût guère conclu de la seule vision d'un balcon surplombant la place publique, à l'existence d'institutions démocratiques : un cicérone, en l'espèce Sismondi, devait l'en avoir instruite. La longue dissertation qui suit, sur l'histoire de Florence³, ne saurait être davantage étrangère aux explications que l'historien dévoué donna à la romancière attentive. Cette collaboration fait penser au concours que Michaud a prêté à M^{me} Cottin : en tête du roman de *Mathilde*, il a publié un tableau historique des trois premières croisades, prélude de son *Histoire des Croisades*.

Souvent dans ses livres, M^{me} de Staël signale elle-même ses sources. Au premier tome de *Corinne*, nous trouvons cette note :

« Ces faits se trouvent dans l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, par M. Simonde, Genevois. Cette histoire sera certainement considérée comme une autorité; car l'on voit, en la lisant, que son auteur est un homme d'une sagacité profonde, aussi consciencieux qu'énergique dans sa manière de raconter et de peindre⁴. »

1. Lettre d. d. 1811, MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 71.

2. M^{me} DE STAËL, *Corinne*, t. III, p. 270.

3. *Ibid.* et p. 271, suiv.

4. T. 1, p. 380 n. M^{me} de Staël a dû consulter l'Histoire de Sismondi dans le manuscrit, *Corinne* et les *Républiques* ayant paru simultanément, en 1807.

Sans doute, le succès de *Corinne* ne put que profiter à l'Histoire de Sismondi, et cela d'autant plus, que non seulement tels faits, mais certaines idées aussi se retrouvent dans l'un et l'autre ouvrage. On reconnaît facilement une même famille d'esprit, l'empreinte de l'« esprit de Coppet » et des « idées suisses ».

Deux doctrines notamment sont communes à Sismondi et à M^{me} de Staël : la première, c'est que les institutions politiques forment le caractère des peuples¹; la seconde, — complément en quelque sorte de la première, — que des institutions libres élèvent un peuple à la vertu et à la prospérité, tandis que le despotisme a pour conséquence la corruption et la ruine².

En revanche, Sismondi et M^{me} de Staël sont beaucoup moins d'accord sur l'action qu'il faut attribuer au climat : notre historien va jusqu'à la nier complètement, seule, la forme de gouvernement et d'administration étant, selon lui, pour quelque chose dans l'éducation des peuples; la romancière, elle, n'a pas oublié l'enseignement de Montesquieu et de l'abbé Dubos sur l'influence du climat, et elle tient beaucoup à sa classification en hommes du Midi et en hommes du Nord. Alors intervient *Corinne*, — car c'est à elle que M^{me} de Staël prête ce propos, — elle combine de façon ingénieuse les deux thèses, de l'action respective des institutions politiques et du climat :

« Les peuples du midi sont plus aisément modifiés par leurs institutions que les peuples du nord³. »

Elle s'explique sur ce point, dans un entretien avec Oswald :

« Il est si vrai que les gouvernements font le caractère des nations, que, dans cette même Italie, vous voyez des différences de mœurs remarquables entre les divers états qui la composent⁴. »

1. Sismondi, dans l'Introduction à son *Histoire*, t. I, p. I (édit. de 1809). Cette idée se trouve déjà exprimée, bien que de façon moins nette, dans les ouvrages précédents de Sismondi, l'*Agriculture toscane* (1801) et la *Richesse commerciale* (1803). Il serait donc inexact de dire que Sismondi l'ait empruntée à M^{me} de Staël.

2. C'est la thèse fondamentale qui a déterminé les études de Sismondi sur les *Constitutions des Peuples libres* (ouvr. non publié, 1800).

3. *Corinne*, t. I, p. 292.

4. *Ibid.*, p. 290.

Résumons la pensée de l'éloquente héroïne du roman : Les Piémontais ont l'esprit militaire, les Florentins sont éclairés et doux, les Vénitiens et les Génois sont capables d'idées politiques, les Milanais sont plus sincères, la noblesse romaine est ignorante, etc.¹.

L'Italie divisée en une pluralité d'Etats, qui diffèrent les uns des autres par leur passé et par leurs institutions; la grande diversité qui en découle, dans les mœurs et le caractère des populations selon la région qu'elles habitent : voilà une des grandes thèses de l'Histoire de Sismondi, que nous retrouvons dans *Corinne*. Une autre se retrouve également chez les deux auteurs : c'est que la décadence de l'Italie date de la perte de sa liberté, et que l'avilissement du caractère italien est le fruit du despotisme. Oswald dit à Corinne :

« Et, en effet, dans un pays où il n'y a ni carrière militaire, ni institutions libres, comment un homme pourrait-il se former à la dignité et à la force? Aussi tournent-ils tous leur esprit vers l'habileté; ils jouent la vie comme une partie d'échecs, dans laquelle le succès est tout². »

Par ailleurs, Corinne se donne cette triste consolation :

« C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé, les habitants y rougissent au moins de leur état actuel³. »

Sismondi partageait l'opinion pessimiste de M^{me} de Staël au sujet de l'Italie et du caractère italien; mais, remarque judicieusement l'un de ses commentateurs⁴, les jugements de Sismondi, s'ils sont parfois sévères, s'inspirent de l'affection qu'il éprouvait pour ce pays. Il admirait son passé, il ne désespérait pas de son avenir. Quant au temps présent, Sismondi ne voulut y voir que les méfaits des conquérants étrangers. Selon lui, les fonctionnaires de l'Empire portent

1. CHATEAUVIEUX, dans ses *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813 à M. Charles Pictet*, 1816, adopte cette manière de voir propre à Sismondi et à M^{me} de Staël, ses amis et compatriotes : « Il est facile de remarquer encore dans chacune des souverainetés qui s'étaient divisé le sol et l'histoire d'Italie, le génie de l'état auquel appartenait chacune de ces divisions » (t. I p. 107).

2. *Corinne*, t. I, p. 284.

3. *Ibid.* t. III, p. 84.

4. CARLO PELLEGRINI. *II Sismondi e la storia etc.*, p. 19 n.

la désolation dans les provinces conquises, l'Europe n'est plus qu'une « contrée de boue », les peuples subissent un « temps de honte et de bassesse », etc.¹. L'Italie ne fait que partager des maux qui sont universels.

Pendant leur voyage en Italie, la conversation de M^{me} de Staël et de ses amis a dû souvent porter sur l'histoire et la politique, sur le passé et l'avenir du pays qu'ils visitaient ensemble. *Corinne* est l'écho de ces entretiens, l'*Histoire des Républiques italiennes* et la *Littérature du Midi de l'Europe* s'en sont inspirées. M^{me} de Staël et Sismondi, s'ils n'ont pas bien « vu » l'Italie lors de leur voyage, — parce qu'ils parlaient trop et regardaient mal, — ont au moins débattu d'importantes questions relatives à l'Italie². Mais Sismondi avait, sur sa compagne, cet avantage de connaître de longue date le pays où il avait mené pendant des années la vie de colon, d'en connaître les habitants et les usages, d'y avoir fait de patientes investigations sur l'économie et l'histoire italiennes.

Le voyage de M^{me} de Staël en Italie avait duré six mois. Lors de son séjour à Florence, elle ne manqua point de rendre visite à la comtesse d'Albany, et c'est à ce moment qu'elle lui présenta Sismondi. « Toute l'Europe passait, a-t-on dit, dans le salon de la comtesse d'Albany, qui exerçait à Florence une façon de royauté intellectuelle, littéraire et mondaine³. » Puis, vers la fin de mai, M^{me} de Staël se rendit avec ses enfants et Schlegel à Venise, tandis que Sismondi passait encore une quinzaine de jours auprès de sa mère, à Pescia. Il donnait rendez-vous à ses amis à Milan, pour rentrer avec eux en Suisse :

« Je vous trouverai sûrement encore à Milan, du 14 au 20 (juin), et si vous étiez à cette époque proche de votre départ, j'en serais charmé : je désirerais fort passer les Alpes avec vous et je n'aurai pour cela nullement besoin d'une place dans votre voiture, c'est une route qu'il faut faire partie à cheval, partie à pied⁴. »

1. Voir les *Lettres inédites* de Sismondi à la comtesse d'Albany.

2. Ugo Foscolo n'a pas eu complètement tort de dire à propos de M^{me} de Staël : « Séduite par la métaphysique, elle s'est mise à galoper en carrosse, à pénétrer en un clin d'œil les usages, les opinions, la littérature, la philosophie, les entrailles des nations » (cité par DEJOB, *M^{me} de Staël et l'Italie*, loc. cit. p. 61).

3. LÉON G. PÉLISSIER, *Le Portefeuille de la comtesse d'Albany* (1806-1824) Paris 1902, p. XVI.

4. Lettre inédite de Sismondi à Auguste de Staël, (citée plus haut), d. d. Pescia 27 mai (1805), Arch. de Broglie.

De retour à Coppet, Mme de Staël attendait la visite de Frédéric Schlegel, frère de Guillaume, d'un vieil ami zurichois, Henri Meister, et de M. et Mme de Chateaubriand.

III

Sismondi doit à son voyage avec Mme de Staël quelques relations durables avec des Italiens et des étrangers éminents. Il est vrai que le moment n'était pas bien choisi pour rencontrer les sommités de la littérature italienne : Alfieri était mort, en 1803, Manzoni, qui avait vingt ans, n'était pas encore connu. Niccolini et Silvio Pellico étaient des adolescents, Leopardi un enfant....

Mais, dira-t-on, il y avait Vincenzo Monti, il y avait surtout Ugo Foscolo ! Le roman de ce dernier, les *Lettres de Jacopo Ortis*¹, ne devait-il pas remplir d'enthousiasme Sismondi et Mme de Staël ? Voilà pourtant un auteur national, fils de la république de Venise, passionné pour la liberté italienne, caractère fier et indépendant, qui s'insurge contre la dégradation et l'asservissement de son pays par les étrangers. Dans son roman, il conte l'histoire tragique d'un jeune Vénitien, Jacopo Ortis, que des amours malheureuses, mais aussi ses souffrances et son désespoir de patriote, poussent au suicide.

Or, ni Mme de Staël, qui parle, dans *Corinne*, avec émotion de l'ancienne grandeur de Venise, ni Sismondi, dans sa *Littérature du Midi de l'Europe*², ne mentionnent Ugo Foscolo et son *Jacopo Ortis* !

Sismondi avait pourtant fait la connaissance de cet écrivain dans les premières années du xix^e siècle, puis il le perdit de vue. En 1812, il écrivait à la comtesse d'Albany :

« J'ai vu, il y a bien huit ou dix ans, M. Foscolo ; il était alors très jeune ; il avait une superbe figure mélancolique et passionnée, tout à fait semblable à celle qu'on aurait supposée à son héros Jacopo Ortis ; il avait en même temps une vivacité, une abondance, une impétuosité

1. 1795. Voir sur Ugo Foscolo et ses *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, PAUL HAZARD, *La Révolution française et les lettres italiennes*, Paris 1910, p. 161-176.

2. Dans la troisième édition de cet ouvrage, en 1829, Sismondi accorde enfin à Foscolo le qualificatif d'« homme d'un grand talent » (t. 1^{er}, p. 246).

dans la conversation qui le rendaient très agréable à rencontrer. Il ne lui manquait ni l'imagination inflammable d'un poète, ni un certain mélange d'extravagance... Mais qu'est-il donc devenu depuis dix années¹ ? »

Foscolo était alors professeur de littérature à Pavie. Quoique adversaire du système impérial, il se rallia à la cause de Napoléon, — au moment où le pouvoir de ce dernier commençait à s'effondrer, à la fin de 1813, — pour combattre les Autrichiens. Sismondi approuva vivement cette attitude :

« J'aime à voir un ancien ennemi de la tyrannie oublier ses ressentiments, se joindre à celui qu'il n'estime pas, pour repousser l'étranger moins estimable encore². »

Dès lors, Sismondi demande plus fréquemment des nouvelles de Foscolo, à la comtesse d'Albany. Il tente de le rejoindre à Milan, en mai 1814. Ils échangent des lettres, et, en 1815, Sismondi conseille à Foscolo de fixer son domicile à Paris. En février 1816, Sismondi s'inquiète, non sans raison, du sort de Foscolo : celui-ci, accusé de conspiration contre les Autrichiens, s'était réfugié en Suisse, en 1815. Il finit par trouver un asile en Angleterre, où il mourut en 1827³.

Plus d'une fois, Foscolo a critiqué non sans quelque vivacité les doctrines philosophiques et esthétiques de Sismondi. Il le traite d'idéologue, de rationaliste, d'optimiste ingénu, mais il convient que sa manière d'écrire l'histoire est malgré tout préférable à celle de ses prédécesseurs. Dans son *Saggio sopra il carattere del Petrarca*, Foscolo attaque Sismondi pour défendre Pétrarque contre le jugement défavorable qui se trouve dans la *Littérature du Midi*. Sismondi lui répondit, dans sa lettre du 29 août 1824 en des termes très mesurés.

1. Lettre à M^{me} d'Albany, d. d. Pescia 14 octobre 1812, *loc. cit.* p. 165.

2. Lettre à la même d. d. Pescia, 10 janvier 1814, *ibid.* p. 218.

3. Voir *Lettres inédites* de Sismondi à M^{me} d'Albany; *ibid.*, pp. 249, 253, 276; *Epistolario*, de Foscolo, Florence 1854, t. III, p. 408-410, deux lettres de Sismondi à Foscolo, de Paris 12 juin 1815 (en italien), et de Genève 29 août 1824 (en français). Dans la seconde, nous relevons le passage suivant : « Croyez, Monsieur, que c'est pour moi un souvenir bien doux que celui de notre ancienne connaissance, et de notre rencontre habituelle chez M^{me} d'Albany, et plus tard de l'aimable accueil que vous me fîtes à Londres. Je regarderai toujours comme une bonne fortune toutes les marques de votre souvenir que vous voudrez bien me donner. »

En dernière analyse, Foscolo accordait à Sismondi d'avoir rendu l'histoire politique et littéraire de l'Italie « plus lumineuse et attrayante pour l'Europe¹ ».

Les relations de Sismondi avec Vincenzo Monti datent de l'hiver 1804 à 1805. M^{me} de Staël s'était liée avec le poète officiel de l'Italie, bien qu'ils n'eussent pas une idée en commun. Monti était un habile poète de circonstance, qui imitait Alfieri dans ses tragédies, Dante dans ses poèmes; il fut tour à tour à la solde du pape, de la république cisalpine, du roi d'Italie et des Autrichiens².

Sismondi, influencé sans doute par des souvenirs d'amitié, réserve une place d'honneur à Monti, dans sa *Littérature du Midi*. Mais tout en lui reconnaissant du « génie », une « grandeur et une dignité qui n'appartiennent qu'à lui », il lui reproche sa versatilité :

« Écrivant au milieu des révolutions de l'Italie, il a presque toujours choisi pour ses compositions des sujets politiques, et il a successivement chanté les partis opposés à mesure qu'ils étaient vainqueurs³ »

Les rapports personnels de Sismondi avec Monti n'étaient point très suivis. Les deux écrivains échangeaient des lettres courtoises. Le 15 septembre 1806, Sismondi écrit à Monti, de Genève, pour lui recommander M^{me} Cottin, romancière française, et pour lui annoncer en même temps l'envoi du premier volume de son Histoire⁴. Un an après, Sismondi, ainsi d'ailleurs que M^{me} de Staël, voudrait suggérer à Monti d'écrire un ouvrage étranger à l'actualité; et il ajoute :

« Sapete che le nostre idee sul tempo presente non si somigliano : ne troverete molti segni nella mia storia, ma a fronte de' posterì tutti dobbiamo pensare a un modo⁵. »

1. *Opere* t. III, p. 207. Voir C. PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 146-148.

2. V. Monti, 1754-1828. Tragédies : *Aristodème*, *Galeotto Manfredi*. Poème épique : *Bassvilliana*. Professeur à Pavie et à Milan, historiographe du royaume d'Italie. Voir SISMONDI, *Littérature du Midi de l'Europe* (édit. de 1813), t. III, p. 31 et suiv. et 86 et suiv., et PELLEGRINI, *loc. cit.* p. 24 suiv. et 92 et suiv.

3. *Littérature du Midi*, t. III, p. 87.

4. Reproduite par C. PELLEGRINI, *loc. cit.* p. 24-25. Les lettres de Sismondi à Monti sont écrites en italien.

5. *Ibid.*, p. 26.

En 1821, leur correspondance se poursuivait encore. Au bas d'une lettre de Monti à Sismondi, Giordani ajoute quelques mots pour l'historien genevois, « ... al quale ogni buon italiano professa la più affettuosa venerazione¹. »

Parmi les rencontres qui illustrent le voyage en Italie, il faut signaler celle de Leopoldo Cicognara, de Ferrare². Sa femme, Massimiliana, était une personne « d'une intelligence peu commune, qui entretenait des rapports avec les principaux écrivains de son temps³ ». Elle mourut peu de temps après avoir reçu, en Italie, M^{me} de Staël et Sismondi⁴.

Cicognara devint un admirateur de Sismondi; en 1812, avant d'achever son ouvrage sur l'histoire de la sculpture, il se rendit à Pescia, pour lire son « discours préliminaire » à l'historien des Républiques italiennes⁵.

IV.

La princesse Louise de Stolberg, comtesse d'Albany, avait dépassé la cinquantaine quand Sismondi lui fut présenté⁶. C'était une femme cultivée qui avait un ardent désir de s'instruire. Elle demandait aux livres de lui enseigner une philosophie qui convînt à son besoin de résignation. Après une jeunesse assez mouvementée, elle vivait retirée à Florence, partageant sa solitude avec le jeune peintre Fabre, de Montpellier. Les étrangers de passage défilaient dans son salon,

1. *Ibid.* p. 126-127 n., d'après Monti, *Opere*, t. VI, p. 372.

2. Auteur d'une *Storia della Scultura*, vécut de 1767 à 1834.

3. PELLEGRINI, *loc. cit.* p. 24-25 n.

4. Voir la lettre déjà citée de Sismondi à Monti, du 15 septembre 1806 : Sismondi dit qu'il vient de recevoir une lettre désespérée de Cicognara, au sujet de sa femme malade, et il prie Monti de lui donner des nouvelles de leurs amis.

5. Lettre de Sismondi à M^{me} d'Albany, *loc. cit.*, p. 165.

6. Issue d'une famille allemande, Louise de Stolberg-Gedern est née à Mons, en 1752, et fut élevée en France. En 1772, on la maria à Charles-Edouard Stuart, comte d'Albany, prétendant au trône d'Ecosse. Le cardinal Fleury s'était servi de lui contre l'Angleterre, mais ses efforts pour reconquérir le royaume de ses pères avaient abouti à un échec. Le comte d'Albany emmena sa jeune épouse à Rome, où Bonstetten fut reçu à leur petite cour, en 1774. Peu après, la princesse quitta son mari, quinquagénaire et ivrogne, et obtint la séparation. Elle partagea ensuite la vie du poète Alfieri, jusqu'à la mort de celui-ci, en 1803. La comtesse d'Albany mourut le 24 janvier 1824. BIBL. : SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *La comtesse d'Albany*, Paris 1862. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 395 et suiv. L. G. PÉLISSIER, *Lettres et écrits divers de la comtesse d'Albany*, Paris 1901. Le même, *Le Portefeuille de la comtesse d'Albany*, Paris 1902.

où l'art de la conversation était en honneur. La maîtresse de maison présidait à ces combats de l'esprit, dont Paul-Louis Courier nous offre un précieux échantillon dans sa *Conversation chez la comtesse d'Albany*¹.

Celle-ci portait avec dignité son double veuvage, celui de son mari, le prétendant Charles-Édouard Stuart, et de son ami, le poète Alfieri. Elle tirait gloire du génie de ce dernier autant que du rang royal du premier. M^{me} d'Albany s'était instituée gardienne de la mémoire d'Alfieri, dont elle conservait la maison et les manuscrits. Elle eut le mérite réel de publier les œuvres posthumes du grand écrivain² et de lui faire élever un magnifique tombeau, par les soins de Canova.

Quand nos voyageurs firent leur cour à la « royale comtesse », — comme disait M^{me} de Staël, — Alfieri était mort depuis deux ans à peine. Sismondi reporta en quelque sorte sur la compagne du poète, l'admiration qu'il éprouvait pour lui. Lorsqu'il offre son ouvrage à la comtesse d'Albany, il semble s'adresser au génie d'Alfieri :

« Permettez-moi de chercher à me rappeler à votre souvenir, en vous envoyant les deux premiers volumes de mon *Histoire*. Si votre noble ami avait vécu, c'est à lui que j'aurais voulu les présenter, c'est son suffrage que j'aurais ambitionné d'obtenir par-dessus tous les autres. Son âme, généreuse et fière, appartenait à ces siècles de grandeur et de gloire, que j'ai cherché à faire connaître. Né comme par miracle hors de son siècle, il appartenait tout entier à des temps qui ne sont plus, et il avait été donné à l'Italie comme un monument de ce qu'avaient été ses enfants, comme un gage de ce qu'ils pouvaient être encore. Il me semble que l'amie d'Alfieri, celle qui consacre désormais sa vie à rendre un culte à la mémoire de ce grand homme, sera prévenue en faveur d'un ouvrage d'un de ses plus zélés admirateurs, d'un ouvrage où elle retrouvera plusieurs des pensées et des sentiments qu'Alfieri a développés avec tant d'âme et d'éloquence. Avant la fin de l'été, je compte aller à Florence vous rendre mes devoirs et entendre de votre bouche, madame, votre jugement sur mes *Républiques*³. »

Ce fut le début d'une correspondance qui devait durer jusqu'à la mort de la comtesse. Les soixante-dix-huit lettres

1. Présentée par André Maurois, Paris 1928.

2. 13 vol. in 8° 1804 et suiv.

3. Lettre à M^{me} d'Albany, d. d. 18 juin 1807, *loc. cit.*, p. 67 et suiv.

de Sismondi à M^{me} d'Albany, réunies en volume, constituent l'œuvre la plus attrayante que notre historien ait écrite; elles représentent en même temps le témoignage le plus précieux sur sa propre vie, entre les années 1807 et 1816. Enfin, elles sont une mine de renseignements sur la vie de M^{me} de Staël pendant son exil¹.

Sainte-Beuve a dit de Sismondi : « Sa correspondance avec la comtesse est sur un pied de grande déférence et d'un profond respect, qui a besoin cependant d'arriver et de se fixer à une sorte d'amitié : c'était pour lui, dans toute liaison, la pente naturelle². »

L'érudit volontiers austère que nous connaissons, laisse percer dans ces lettres une sensibilité quasi féminine. Non pas que l'on n'y retrouve toutes ses qualités maîtresses; mais elles s'y ornent d'une grâce assez inattendue. Que sa naïveté, sa bonne foi un peu simple et entière ne soient pas très françaises, nous l'accorderons à Sainte-Beuve. Mais Sismondi ne manque certainement pas d'esprit, un esprit qui tient peut-être davantage de l'humour et de l'ironie; on le taxera de suisse, d'italien, voire même d'anglais, — peu importe. Il suffit que dans la correspondance, toujours soignée mais non dépourvue de spontanéité, que Sismondi entretenait durant seize ans avec une grande dame, il étale son vrai moi avec toutes ses nuances.

La comtesse d'Albany eut la délicatesse de répondre aux lettres de Sismondi en lui envoyant successivement tous les tomes des Œuvres posthumes d'Alfieri; pendant tout un mois, il reçut chaque semaine un nouveau paquet. Il remercia sa correspondante en ces termes :

« ... J'ai été aussi on ne peut plus touché de voir toujours l'adresse écrite de votre propre main, et cette correspondance silencieuse me donnait une certaine émotion propre au temps où nous vivons : car, comme des choses qu'on pense, il y en a les trois quarts qu'on ne peut pas dire, les lettres les plus pleines et les plus détaillées ne sont guère moins loin d'être l'expression du cœur que ces simples adresses. Il

1. *Lettres inédites de J. C. L. de Sismondi, de M. de Bonstetten, de M^{me} de Staël et de M^{me} de Souza*, publiées avec une introduction par M. Saint-René Taillandier, Paris 1863. Ces lettres appartiennent au Musée Fabre, à Montpellier. Fabre, héritier des collections de la comtesse d'Albany, les a léguées à son tour à sa ville natale.

2. *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 43.

y a plus d'intimité, plus de correspondance de l'âme dans ce qu'une lettre fait penser que dans ce qu'elle dit¹. »

On est en mai 1809; Sismondi communique avec M^{me} d'Albany dans une douloureuse sympathie pour l'Autriche, envahie par les armées de Napoléon. Il ne peut parler de ce sujet brûlant qu'à mots couverts, par allusions, et il conclut :

« ... Il y a à présent un tel point de douleur et de souffrance pour chaque individu, que la pensée sous cette oppression ne peut plus garder de liberté². »

L'admirateur d'Alfieri n'oublie pas cependant d'ajouter dans sa lettre quelques mots sur les Œuvres posthumes, dont on vient de lui faire cadeau; Sismondi apprécie surtout les satires du poète italien :

« Il avait ce degré d'amertume que donne une indignation vertueuse, et cette poignance d'expression, cette brièveté dans la force qui rendent la satire d'autant plus brillante que ce mérite est plus rare dans la langue italienne³. »

En traversant Florence, en 1810, Sismondi se rend au tombeau d'Alfieri et commente, dans une lettre adressée peu après à la comtesse, le monument qu'y avait exécuté Canova⁴.

Lorsque parut le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel⁵, où, dans sa neuvième leçon, le critique allemand signalait les défauts du théâtre d'Alfieri, M^{me} d'Albany, à juste titre, s'indigna. Elle ne pouvait faire un plus grand plaisir à Sismondi, qui lui répondit :

« J'aime votre vivacité sur Schlegel; c'est, en effet, un pédant présomptueux, et sa manière de porter des jugements est presque toujours d'une extrême insolence⁶. »

Après quoi, il fait une tentative, aussi timide que généreuse, pour défendre Schlegel :

1. D. d. Coppet, 22 mai 1809, *loc. cit.*, p. 83.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.* p. 84.

4. D. d. Genève, 19 novembre 1810, p. 128 et suiv.

5. Le dernier tome (de l'édition allemande) parut en 1811.

6. D. d. Pescia, 4 novembre 1812, *loc. cit.*, p. 168.

« ... Je suis pleinement assuré qu'il n'a pas eu la plus lointaine pensée de faire allusion à vous et à votre cour. Je crois même que l'allusion qui vous a frappée était faite à l'avantage du comte Alfieri.

« ... Mais Schlegel a une manière si âpre et si dédaigneuse en même temps de parler et d'écrire, que bien souvent il blesse alors même qu'il voudrait louer¹. »

Enfin Sismondi fit paraître son cours sur la *Littérature du Midi de l'Europe*, en 1813, dont deux leçons sur quarante étaient consacrées à Alfieri². Selon sa propre expression, il a entremêlé son admiration de critiques, « mais telles que je les aurais présentées à lui-même si j'avais eu le bonheur de le connaître...³ ».

Mais comment sa susceptible amie les allait-elle prendre? Sismondi s'inquiétait quelque peu de l'effet que sa témérité allait produire sur M^{me} d'Albany. Il affirmait naturellement, en lui annonçant son livre, que « l'impression générale sera..., pour tous les lecteurs, celle de sentir combien votre ami s'est élevé au-dessus de son siècle et de sa nation⁴ ». Mais sa belle assurance l'abandonna, comme la comtesse tardait à lui répondre. Il regrettait même de n'avoir eu, pour ce grand homme, « aucune espèce de ménagement en écrivant ». Enfin, une lettre de sa vénérable amie vint le délivrer de ses appréhensions : le retard était uniquement dû à une erreur de la poste ! Sismondi se hâta de faire cet aveu à sa correspondante :

« ... Depuis quinze jours ou trois semaines des remords m'avaient pris; je relisais quelquefois des morceaux de ces chapitres en me mettant à votre place; je me chicanais moi-même sur des expressions tranchées, sur ma manière de le prendre tout à fait comme un ancien, sans songer à l'effet que je pouvais faire sur une amie pour qui sa gloire est une douce propriété. Votre lettre, madame, m'a tranquilisé sur mes scrupules et m'a fait du bien⁵. »

Rien ne peint mieux le caractère de Sismondi que cet épisode. Il est vrai qu'il avait attaqué Alfieri avec beaucoup de liberté et qu'il empruntait des arguments à M^{me} de Staël et

1. *Ibid.*

2. T. III-IV, chap. 20-21

3. *Lettres* d. d. Pescia, 5 septembre 1812, p. 156.

4. *Ibid.* Voir aussi p. 186 et suiv.

5. D. d. Genève, 17 juillet 1813, p. 192 et suiv.

même à Schlegel pour montrer les défauts de ses tragédies¹. Au surplus, Sismondi ne se contente jamais de la seule critique « objective », en l'espèce esthétique; moraliste passionné, il s'attaque toujours aux personnes. Ne l'avons-nous pas entendu juger assez durement le caractère de tels de ses amis, ceux mêmes qu'il admirait, Jean de Müller et M^{me} de Staël? Il n'épargnera pas Alfieri. Ce calviniste a besoin de critiquer ses amis, de peur de les flatter. Dans ses écrits comme dans la conversation, ses « vérités » s'expriment sur un ton assez rude. Sismondi était un homme honnête. On l'appelait « le véridique » dans l'entourage de la comtesse d'Albany. Son cas de conscience est connu de tous les critiques à la fois probes et sensibles : il met au-dessus de toute autre considération, l'indépendance de son jugement; puis, l'idée qu'il pourrait avoir manqué à des devoirs d'amitié le tourmente.

Sismondi voudrait se façonner une âme forte. La comtesse d'Albany doit lui servir d'exemple :

« J'irai auprès de vous prendre des leçons de courage et de force d'âme. J'irai vous dire combien je vous suis dévoué, permettez-moi plutôt de dire combien je vous aime, et vous demander avec instance de me conserver votre souvenir et votre bienveillance². »

L'attitude de Sismondi pendant les Cent Jours lui aliéna pour quelque temps la sympathie de la comtesse. Elle ne lui pardonna pas de sitôt d'avoir rallié la cause de Bonaparte³. Puis, l'historien disgrâcié s'approcha de nouveau de sa souveraine, en 1816 :

« Je ne voulais, madame, me présenter à vous qu'avec trois volumes à la main, je voulais les porter comme une offrande expiatoire, je sentais vivement que vous auriez vivement blâmé ce que j'ai pensé et écrit dans cette année⁴. »

La dernière Stuart pardonna...

1. Voir PELLEGRINI, *loc. cit.* p. 88-92 : « ... Dans l'ambiance romantique, certains jugements deviennent des lieux communs qu'il n'est pas toujours facile, — comme dans le cas présent, — de ramener à leur origine. »

2. *Lettres*, p. 168.

3. M^{me} de Staël écrivait à la comtesse : « Je vais panser les blessures que vous avez faites à Sismondi en lui écrivant »; *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, p. 544.

4. *Lettres*, p. 272 et suiv.

Au cours de l'année 1816, le roman de Walter Scott, *Waverley or sixty years since*, rappela à la mémoire des contemporains l'exploit du prétendant Charles-Édouard pour la conquête de l'Écosse. Cette histoire romancée de l'insurrection jacobite eut un grand succès. Ce fut comme un dernier reflet de gloire sur le destin de la comtesse d'Albany. Sismondi ne manqua point de lui témoigner son vif intérêt et sa sympathie pour ce livre¹.

Puis, ses lettres et ses visites se firent plus rares, à Florence.

La comtesse d'Albany reçut de Sismondi, deux mois seulement avant sa mort, — en novembre 1823, — un dernier témoignage « de cette reconnaissance et de cet attachement que, lui dit-il, je vous ai voués depuis bien des années² ».

1. *Lettres*, p. 281.

2. *Lettres*, p. 325.

CHAPITRE VIII

VOYAGE EN ALLEMAGNE — LES PROSCRITS DE L'EMPIRE

- I. Séjour à Vienne. Voyage à travers l'Allemagne. Bettina Brentano (1808). — II. Rapports de Sismondi avec des écrivains allemands ; projet d'un cours de littérature du Nord. — III. Mme de Staël et ses amis sous la surveillance de Napoléon.

I

Après son voyage en Italie, Sismondi resta près de deux ans à Genève, se consacrant tout entier à son ouvrage. La mort de sa grand'mère, M^{me} Girod, en janvier 1806, puis l'absence de M^{me} de Staël, qui passa l'hiver suivant en France, augmentèrent son isolement, sans doute favorable à l'élaboration d'un travail de longue haleine. En été 1807, il se retira en Toscane, où il demeura près d'un an dans une solitude plus complète encore.

Ce fut le séjour le plus long qu'il fit à Pescia, depuis qu'il avait fixé sa résidence à Genève. Sismondi souffrit alors de l'ambiance petitement provinciale et péniblement étrangère, à laquelle il ne pouvait plus s'habituer. Cette nouvelle expérience de la vie italienne lui a inspiré le passage suivant :

« ... Il y a plusieurs hommes assez aimables, plusieurs femmes qui pourraient se développer et qui nous montrent de l'attachement ; mais vous savez qu'il n'y a jamais d'union intime, lorsque les cœurs et les esprits ne sont pas à l'unisson. Les opinions religieuses, l'éducation du Nord, la vie des sentiments et l'enthousiasme séparent les hommes en espèces aussi différentes que les animaux le sont entr'eux. J'ai toujours senti entre tous les habitants de Pescia et moi le mur de division qui, vous le savez, chère amie, n'a jamais existé entre nous¹ »

1. Lettre *inédite* à la baronne de Recke, d. d. Genève, 25 décembre 1808, Bibl. Publ. de Genève, *Dossier ouvert*.

C'est à une amie allemande que Sismondi adresse ces réflexions; il se sent redevenu homme du Nord, et plus protestant que jamais. Autrefois, il était fier de sa prétendue ascendance italienne. Mais depuis qu'il avait un beau-frère toscan et catholique, personnage médiocre et étroit, dont les nombreux enfants étaient également italiens et catholiques, Sismondi se lassait un peu des hommes du Midi.

Son impatience à visiter l'Allemagne, à se retremper dans l'atmosphère des sentiments et des enthousiasmes germaniques, n'en fut dès lors que plus vive.

Une fois imprimés les tomes III et IV de son Histoire, et le reste de l'ouvrage se trouvant assez avancé, Sismondi quitte allègrement le Val di Nievole, — aux environs du 1^{er} avril 1808, — traverse Florence en coup de vent, se rend directement à Venise et, par Klagenfurth, gagne rapidement Vienne.

Il y retrouve M^{me} de Staël, qui séjournait depuis quelques mois dans la capitale autrichienne, où son fils cadet, Albert, faisait son école militaire. Dans sa joie, Sismondi s'écrie :

« Je l'ai retrouvée, cette charmante amie, toujours aussi bonne et toujours aussi brillante. Elle me rend le séjour de Vienne délicieux, elle me fait partager la considération dont elle y jouit... »

Il eut cependant une grosse déception :

« Mais j'ai trouvé depuis que je l'avais quittée que Schlegel avait pris un singulier ascendant sur son esprit et sur ses opinions. (Il est vrai qu'en revanche elle n'a pas eu moins d'influence sur le caractère de Schlegel qu'elle a adouci et désarmé de toutes ses fautes.) Mais je ne saurais dire combien ses nouvelles opinions me font de peine. En littérature même, sujet où il n'y a pas d'hérésie et où il est permis de penser comme on veut, je m'afflige de la voir entrer dans un système qui n'est pas, je crois, pour assurer le succès, et je redoute toujours que son beau talent ne soit mal employé pour l'avoir voulu soumettre à des règles fausses. Mais les opinions religieuses de Schlegel, ses opinions sur toutes les sciences humaines sont quelque chose de si bizarre et je crois en même temps de si faux que je regrette amèrement de les voir embrassées par un défenseur bien plus habile que lui¹. »

1. Lettre à la baronne de Recke, d. d. Vienne, 30 avril 1808, Bibl. Publ. de Genève, *Dossier ouvert* (publ. en partie par P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 515).

A Vienne, le génie de M^{me} de Staël était en quelque sorte sans emploi; aussi Schlegel, qui venait d'y faire son cours de Littérature dramatique, fut-il sa seule consolation. Car la haute société viennoise que fréquentait la baronne, était inculte et monotone, — des gens médiocres et vides, sans grâces et sans esprit. Il n'y a point de conversation dans les salons, les intellectuels ne jouissent d'aucune considération, l'empereur François I^{er} est ennemi des lettres. Quant à la musique, M^{me} de Staël n'y entend rien; Beethoven n'est pas mentionné dans le livre *De l'Allemagne*. En Autriche, l'illustre femme de lettres s'ennuie. « Bien que ce pays soit solide, dit-elle dans une lettre à M^{me} Récamier, on s'en dégoûte comme des choses frivoles, parce qu'il n'y a rien à découvrir¹. »

Elle y découvre pourtant et elle aime le prince de Ligne, qui « a les manières de M. de Narbonne et un cœur² ». On sait que M^{me} de Staël a publié des *Mélanges* du fameux grand seigneur cosmopolite, que Sismondi eut le tort de ne point goûter³.

Un épisode mérite d'être mentionné ici. Au moment où M^{me} de Staël et Sismondi séjournaient en Autriche, la monarchie des Habsbourg souffrait d'une grave crise monétaire. L'économiste genevois n'hésite pas un instant à étudier la question et à rédiger un mémoire, afin d'éclaircir la situation et d'y chercher des remèdes⁴. Chaudement appuyé par le prince de Ligne, Sismondi présente à plusieurs ministres et archiducs son projet de redressement financier qui fut même lu, dit-on, en manuscrit par l'empereur. Bien qu'on n'ait pas suivi ses conseils, Sismondi avait au moins montré que l'esprit de Necker n'était pas mort, à Genève. Une fois de plus, il s'était révélé homme pratique et actif, désireux de servir la société.

1. D. d. Vienne, janvier 1808, citée par M^{me} LENORMANT, *Coppet et Weimar*, Paris 1862, p. 128. Sur le séjour de M^{me} de Staël et de Schlegel à Vienne, voir COMTESSE JEAN DE PANGE, *Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne*, Paris 1929 p. 79 et suiv.

2. Lettre à M^{me} Récamier, d. d. Vienne, décembre 1807, *Coppet et Weimar*, p. 114.

3. Lettre à M^{me} d'Albany, *loc. cit.*, p. 92.

4. *Du papier-monnaie dans les Etats antrichiens, et des moyens de le supprimer*, Weimar 1810, 66 p. in-8°. Voir MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 26. Dans un rapport de police, l'académicien Esménard, agent secret de Savary, écrivait le 12 décembre 1810 : « Je crois qu'il (Sismondi) a composé... une dissertation sur l'Usage du papier-monnaie : cet écrit a causé beaucoup de mécontentement à Vienne, en Autriche » (*Rev. d'Hist. moderne* 1929, p. 350).

Vers la fin de mai, nos voyageurs quittent Vienne, pour entreprendre le tour de l'Allemagne; Sismondi, avec combien de raison, craint fort que sa compagne ne le prive des principaux attrait du voyage. Avant leur départ, il écrit à la baronne de Recke, — à qui il avait donné rendez-vous à Teplitz, en Bohême :

« ... Je redoute fort que Mme de Staël ne consacre que fort peu de temps à voir ce pays pittoresque, vous savez qu'elle est beaucoup moins sensible aux charmes de la nature qu'à ceux de l'esprit. Elle recherche en voyage bien moins ce qu'elle peut voir que ce qu'elle peut entendre¹. »

Il faudra, en un seul mois, parcourir la Bohême, la Saxe, la Thuringe, consacrer à peine une quinzaine de jours à Weimar, remonter le Rhin en toute hâte, jusqu'à Bâle où l'on arrivera vers le 1^{er} juillet.

Pendant cette randonnée, Mme de Staël se sent abattue, et seules les ovations renouvelées de tous ceux qu'elle rencontre, lui apportent quelque consolation. Selon une de ses formules pittoresques, les pays étrangers représentent pour elle la « postérité contemporaine », car ils dispensent la gloire aux vivants².

Nous n'avons pu repérer que fort incomplètement ce que Sismondi a vu et entendu en Allemagne, mais nous ne croyons pas qu'il en soit revenu très satisfait. Rentré en Suisse, il écrit à Jean de Müller qu'il a fait le tour de l'Allemagne, « sans que personne ne l'ait remarqué³ »; c'est tout, et ce lacanisme en dit assez.

Au cours de son voyage, Sismondi a revu à Teplitz, où elle faisait une cure, sa digne amie, la baronne de Recke, dont il avait fait la connaissance en Italie, lors de son voyage avec Mme de Staël.

Cette sœur de la dernière duchesse régnante de Courlande, femme d'un âge mûr, auteur de cantiques et de quatre volumes

1. Lettre citée plus haut du 30 avril 1808.

2. Pendant son second voyage en Allemagne, Mme de Staël a écrit de nombreuses lettres à Mme Récamier, qui n'ont point encore été publiées. Les auteurs suivants les ont cependant consultées pour leurs ouvrages : Mme LENORMANT, *Coppet et Weimar*, Paris 1862; EDOUARD HERRIOT, *Mme Récamier et ses amis*, Paris 1904.

3. Lettre du 4 novembre 1808, reproduite plus haut, chap. V.

de Voyages, est une sorte de réplique germanique de la comtesse d'Albany¹. Sismondi lui écrivait et tenta en vain de la décider à s'établir à Pescia, avec ses « deux colombes », les jeunes demoiselles de Recke².

Elle habitait ordinairement Leipzig. Lorsque nos voyageurs traversèrent cette ville en venant de Dresde, ils n'y rencontrèrent personne :

« Je m'ennuyai mortellement pendant le peu de temps que j'avais passé à Leipzig. J'avais pris la ville en guignon parce que je n'avais réussi à rien de ce que j'avais entrepris, j'y étais aussi mal reçu par ceux à qui j'étais recommandé...

« Mais vous, je comprends que vous êtes entourée de vrais amis et que le séjour peut vous en être fort agréable. Le pays du moins est riant et les jardins plantés dans vos fortifications sont une des jolies choses que je connaisse³. »

Que fut ensuite le séjour à Weimar? Dans ses écrits et lettres, Sismondi n'y fait aucune allusion. On apprend, — grâce aux lettres de Mme de Staël à Mme Récamier et à la duchesse Louise de Weimar, — que les voyageurs ont séjourné dans la ville de Goethe, entre le 6 et le 20 juin 1808, et que la duchesse régnante leur a réservé un accueil sympathique. Mais la brillante société d'écrivains que Mme de Staël avait trouvée réunie à Weimar lors de son premier voyage en Allemagne, en 1803, était dispersée : Schiller était mort; Goethe était aux eaux, à Carlsbad, et n'en revint qu'en septembre⁴; Jean de Müller remplissait les fonctions de secrétaire d'État, à Cassel; Benjamin Constant était plus loin encore, puisqu'il profitait de l'absence de Mme de Staël pour se marier...

Wieland, le doyen des poètes de Weimar, esprit fin et

1. Elisabeth baronne von der Recke, née comtesse de Medem, vécut à la cour de sa sœur, à Mitau, jusqu'en 1796, puis en Allemagne; elle mourut à Dresde en 1833. Son *Voyage en Allemagne, dans le Tyrol et en Italie* fut traduit en français par Mme de Montolieu, Paris 1819.

2. Cinq lettres inédites de Sismondi à Mme de Recke sont conservées à la Bibl. Publ. de Genève, *Dossier ouvert* : Pescia, 1^{er} février 1808; Vienne, 30 avril 1810; Genève, 25 décembre 1808; Paris, 1813; Genève, 1^{er} janvier 1815.

3. Lettre à Mme de Recke, d. d. 25 décembre 1808 (voir plus haut).

4. A. BIELSCHOWSKY, *Goethe*, Munich 1920, t. II, chap. 12. Mme de Staël ayant invité Goethe à se rencontrer avec elle à Dresde, le poète a refusé de s'y rendre dans une lettre datée de Carlsbad 26 mai 1808, publ. par le Comte d'Haussonville, *Journal de Genève*, 13 septembre 1922.

souple, caractère aimable, voltairien proche du goût romantique, dans son exquis poème d'*Obéron*, — Wieland était un admirateur de M^{me} de Staël et de Sismondi. Il a écrit à la première des lettres françaises fort spirituelles et élégantes¹, et, dans une lettre à Henriette de Knebel, il a fait un « éloge extraordinaire » des *Républiques italiennes*². A-t-il reçu nos voyageurs lors de leur passage à Weimar? C'est fort probable, aucun document ne nous permet de l'affirmer.

Le 25 juin, nous trouvons M^{me} de Staël et Sismondi à Francfort, où devait mourir quelques semaines après la mère de Goethe.

Dans cette ville Sismondi fit une rencontre qui semble l'avoir beaucoup ému : il fut présenté à la jeune Bettina Brentano, gamine charmante et espiègle dont le visage pas très joli était encadré d'abondantes boucles brunes. Petit diable au regard de feu, elle était bavarde, joyeuse, mobile à l'excès, avec cela parfaitement bonne et facile à enthousiasmer. Issue d'un mariage entre un commerçant italien établi à Francfort, et une allemande, Maximilienne de La Roche, qui appartenait à une famille de réfugiés français, Bettina était, selon le mot de Goethe, « la créature la plus étrange du monde », étonnant mélange des caractères méridional et germanique. Les Allemands, qui admirent les qualités des peuples latins sans pouvoir se les assimiler, semblent à la fois éblouis et scandalisés par la présence dans leur vie littéraire de cette femme, qui leur ressemble si peu. L'esprit primesautier de Bettina ne peut que choquer des hommes à système, sa fantaisie et son inconstance font un contraste surprenant avec la gravité et l'application coutumière des intellectuels allemands. Mais il y a également en elle une nostalgie de l'infini, une soif de l'absolu, un enthousiasme vibrant pour tout ce qui est grand et beau, une absence de critique et de mesure, une ingénuité aussi, bref, un ensemble de traits qui n'ont rien de très latin.

Quand nos voyageurs firent la connaissance de Bettina

1. Publ. par la COMTESSE DE PANGE, *M^{me} de Staël et la découverte de l'Allemagne*, Paris 1929.

2. LADY BLENNERHASSET, *M^{me} de Staël et son temps*, t. III, p. 271, et MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 24.

Brentano elle était ou allait être la fiancée du poète Joachim d'Arnim, ami intime de son frère, Clément Brentano, poète lui aussi; rien ne nous paraît plus juste que cette spirituelle remarque de M^{me} Ricarda Huch — l'éminent historien des romantiques allemands — que « Brentano » et « Romantisme » sont en quelque sorte des synonymes, en allemand¹. Sismondi, que l'apparition de cette extraordinaire jeune fille avait vivement frappé, lui écrivit quelques jours après son départ de Francfort, une lettre, unique témoignage d'un sentiment tendre et passager. C'est un document qui mérite d'être reproduit intégralement² :

« A Mademoiselle Bettina Brentano
chez Messieurs les Frères Brentano, Négts.
à Francfort s. Meyn.

Mademoiselle,

J'avais besoin de prendre congé de vous d'une manière et plus expressive et plus tendre que je ne pouvais le faire dans votre loge; permettez-moi donc de vous écrire puisque je n'ai pu vous parler à mon aise. Je ne veux pas m'éloigner de vous sans vous dire quelle impression vous avez faite sur moi par un mélange inconcevable de naïveté, de grâce, d'esprit, même de malice, et si j'ose le dire d'étourderie, vous jouiez sur mon âme comme un habile musicien sur un clavecin. Toutes les idées que vous faisiez naître étaient imprévues, vous les changiez aussitôt, et elles m'échappaient déjà avant que j'eusse eu le temps de les considérer. Je riais, puis j'étais touché, étonné, puis je riais encore. Je ne savais bien dans quel monde j'étais, ni ce que je devais croire de vous; je ne le sais pas mieux à présent, et la seule chose qui me soit prouvée c'est que vous êtes fort aimable. Peut-être cette émotion que vous excitiez en paraissant la ressentir, n'était-elle qu'un jeu de votre esprit, peut-être vous êtes-vous moquée de moi, je ne sais... mais quand il serait vrai, vous l'avez fait avec tant de grâces que même cela, je vous le pardonne. Cependant, s'il y a quelque vérité, comme je m'en flatte, dans les sentiments que vous m'avez laissé voir, ils ne doivent pas ne durer que trois jours, vous vous êtes appelée mon amie, vous devez

1. RICARDA HUCH, *Ausbreitung und Verfall der Romantik*. Leipzig 1920, p. 167 à 193. Bettina Brentano qui voua à Goethe une admiration sans bornes est l'auteur du livre célèbre, *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde* (1835). Voir ROMAIN ROLLAND, *Goethe et Beethoven* (Europe, 15 mai et 15 juin 1927), étude remarquable sur Bettina et son rôle d'intermédiaire entre le poète et le compositeur. D'Arnim et Clément Brentano ont publié ensemble *Des Knaben Wunderhorn* (1806-1808), recueil de poésies populaires.

2. Lettre inédite, Preussische Staatsbibliothek, à Berlin, Coll. Varnhagen van Ense.

l'être encore après que j'aie quitté Francfort. Je vous écris sans vous en avoir demandé la permission, et cependant je me flatte que vous me répondrez, rien n'est plus innocent qu'une correspondance à la distance où je serai de vous, et puis nous ne nous connaissons pas assez, et il faut bien que vos lettres nous révèlent un peu plus l'un à l'autre.

Il faut que j'aie en moi une disposition à la jalousie que je ne connaissais point. J'avais d'abord beaucoup de curiosité de voir M. d'Arnim, comme un homme à qui je pourrais parler de vous; tout au contraire, nous avons senti l'un pour l'autre à ce qu'il paraît, un repoussement mutuel; il a été à peine honnête pour moi, et de mon côté je le regardais avec un secret dépit, comme un homme que vous aimiez plus que tous les autres. Je ne voulais pas seulement convenir qu'il ait une jolie figure, et cependant il paraît que c'est l'avis universel. Au reste nous avons à peine échangé quatre paroles ensemble, et je lui ai dit que vous étiez une charmante personne, plutôt pour satisfaire le besoin que j'avais de parler de vous, que pour m'entretenir avec lui.

Je quitte aujourd'hui M^{me} de Staël, et je vais faire un tour à cheval dans la Suisse orientale que je ne connais point encore, je vais à Zurich par Schaffhausen, et j'en reviendrai par Soleure et Berne. De la société la plus animée, je passerai pendant ces huit jours à la plus absolue solitude. Je n'aurai que plus de temps pour penser à vous, et repasser dans ma mémoire ces conversations si animées, si variées que nous avons eues ensemble.

Elles m'étonnent ces conversations par la relation étrange qu'elles ont établi entre nous: il me semble que désormais je connais fort bien sur moi le même genre de connaissances; à tout autre égard nous sommes demeurés complètement étrangers, je ne connais ni vos études, ni vos projets, ni vos liaisons, ni votre famille, enfin votre vie toute entière m'est demeurée étrangère. Si vous avez lu quelque chose de ce que j'ai écrit, vous êtes il est vrai un peu plus avancée à mon égard, cependant, nous n'avons jamais dit un mot sur tout ce qui y a rapport lorsque nous avons causé ensemble, et les idées qui m'ont le plus occupé sont peut-être celles auxquelles vous attachez le moins d'intérêt. N'importe, par un point au moins, nous avons senti que nous nous rencontrions, il m'en restera un long et précieux souvenir, et j'espère que le mien ne s'éteindra point non plus chez vous. Adieu, Mademoiselle, recevez de nouveau l'assurance de mon tendre et respectueux attachement.

Basle, 1^{er} juillet 1808.

Mon adresse sera cet été chez Mme de Staël à Coppet. Canton de Vaud, en Suisse.

Votre tr. h. ob. serv.

J.-Ch.-L. Simonde de Sismondi. »

Le vœu de Sismondi d'entrer en correspondance avec Bettina Brentano ne fut pas exaucé. A vrai dire il s'y était

fort mal pris, en critiquant imprudemment et gauchement son rival. Amoureux jaloux, il put au moins rêver quelques jours dans la solitude, en chevauchant à travers la Suisse, avant d'apprendre que les lettres de Francfort n'affluaient pas pour lui, au château de Coppet.

II

Pendant deux ans, du mois d'avril 1808, où il la rejoignit à Vienne, jusqu'au mois d'avril 1810, où elle partit pour la France veiller à l'impression de son livre *De l'Allemagne*, Sismondi vécut continuellement dans l'entourage de Mme de Staël. Autant dire qu'il ne sortit point d'une ambiance fortement germanisante, d'un milieu composé, pour la moitié, d'écrivains allemands.

A peine nos voyageurs étaient-ils rentrés d'Allemagne, que la fameuse Mme de Krüdener vint troubler la paix, toujours fragile, de Coppet; elle arrivait porteuse d'une nouvelle mystique et racontant quantité d'histoires de gens qui s'étaient fait tuer pour elle. De la « Fête des bergers » à Interlaken, où elle les avait rencontrés, Mme de Staël ramena le poète danois Œhlenschläger, le baron de Voght, de Hambourg, et Zacharias Werner, cervelle brûlée, poète dramatique plein d'imagination¹. Un certain baron de Biel, muni d'une lettre de Jean de Müller à Sismondi², se joignit à leur groupe. Comme les années précédentes, Sismondi, Bonstetten et Constant formaient le noyau de cette société, — ce dernier achevait alors une adaptation française de *Wallstein*, de Schiller. Mais dès ce moment le premier rôle échet à Schlegel. Aussi bien Mme de Staël avait-elle besoin de ses conseils et de sa collaboration pour travailler à son ouvrage sur l'Allemagne.

Cette prédominance de l'élément germano-romantique suscitait des commentaires divers de la part des anciens convives genevois. Bonstetten, voltairien impénitent, écrivait à Mme Brun :

1. KOHLER, *loc. cit.* p. 481. Zacharias Werner vécut de 1768 à 1823. Après une jeunesse très dissipée, il abjura le protestantisme et entra dans les ordres. Voir l'étude de M. ÉMILE WISMER *Der Einfluss des deutschen Romantikers Zacharias Werner in Frankreich (Die Beziehungen des Dichters zu Mme de Staël)*. Affoltern 1928.

2. Voir plus haut chap. V.

« Vous verrez, ces gens vont tous devenir catholiques, boehmistes, martiniste, mystiques, tout cela grâce à Schlegel, et par-dessus le marché tous allemands... Quand M^{me} de Staël est seule dans sa voiture elle lit des ouvrages mystiques. Maintenant ils répètent un drame biblique, la *Sunamite*.¹ »

Sismondi à son tour fit à la comtesse d'Albany la relation suivante :

« Nous avons eu à Coppet M. Werner, le poète tragique, auteur de *Luther*, de *Wanda*, d'*Attila*, l'un des hommes enfin les plus distingués de l'Allemagne. J'aurais beaucoup désiré vous le faire connaître, et si, comme il en a l'intention, il va dans une année en Italie, je ne manquerai pas de vous l'adresser. C'est une chose si digne d'observation que la poésie mystique, qui a pris complètement le dessus en Allemagne, et qui tient désormais toute cette nation dans un somnambulisme perpétuel, qu'on est heureux de pouvoir le juger dans son principal prophète. Werner est un homme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de grâce, de finesse et de gaieté dans l'esprit, ce à quoi il joint la sensibilité et la profondeur, et cependant il se considère comme chargé d'aller prêcher l'amour par le monde. Il est, à votre choix, apôtre ou professeur d'amour. Ses tragédies n'ont d'autre but que de répandre la religion du très saint amour; et elles doivent réussir, car c'est la plus admirable versification qu'on ait encore vue en Allemagne, et une imagination si riche et si neuve, qu'en dépit de sa bizarrerie, elle commande l'admiration. L'autre jour je l'entendais qui dogmatisait avec un allemand très raisonnable, homme d'âge mûr, que M. de Gérando connaît fort bien, le baron de Voght : « Vous savez ce que l'on aime dans sa maîtresse ? » disait Werner; Voght hésitait et ne savait pas trop ce qu'il devait nommer. « C'est Dieu » poursuit le poète. « Ah! sans doute, » reprend Voght avec un air convaincu!²

Sismondi parle ensuite d'un opéra qu'Elzéar de Sabran venait de représenter au théâtre de Genève, puis termina sa lettre sur cette boutade :

« Ah que j'aimerais mieux vous parler des combats de bêtes féroces du Midi, mais je n'ose. Ici, nous croyons encore aux succès des toréadors. »

1. Cité par P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 482 (*Briefe von Bonstetten* t. I p. 282). L'auteur de la *Sunamite* n'est autre que M^{me} de Staël elle-même.

2. Lettre à M^{me} d'Albany d. d. Genève, 8 décembre 1808, p. 78-79. — Wernet se trouvait à Florence en 1812; Sismondi écrit à la comtesse : « C'est un homme d'un fort grand talent et aussi un très bon homme; c'est dommage qu'il soit absolument fou. S'il a appris quelque autre langue que la sienne, il doit vous amuser par son originalité. » Pescia, sept. 1812, *loc. cit.*, p. 161.

Le Nord et le Midi, le monde germanique et le monde latin, — tel est le véritable problème psychologique et moral qui préoccupe le groupe littéraire de Coppet. M^{me} de Staël en traite dans deux ouvrages distincts, — *Corinne* et *De l'Allemagne*, — Bonstetten en fait l'exposé dans un livre intitulé *L'Homme du Nord et l'Homme du Midi*; l'esprit de Constant, dont le trait le plus caractéristique est l'incapacité de choisir et de circonscrire, se trouve empreint de la double culture française et allemande. Schlegel, prototype de l'homme de lettres nationaliste, prend résolument son parti en jetant l'anathème contre Molière et tout le théâtre français. Pris dans cette vogue pour le génie allemand, savamment organisée par M^{me} de Staël¹, comment un Sismondi allait-il réagir?

Il savait distinguer. Sa curiosité le rendait accueillant, mais son enthousiasme n'allait pas sans réserves. Son éducation protestante et ses idées libérales, sans doute aussi son penchant naturellement sentimental, Sismondi les attribuait au « Nord ». Il considère que les habitants du Nord et les habitants du Midi représentent deux races psychologiques distinctes, comparables à deux espèces zoologiques différentes². C'est une des raisons pour lesquelles il vouera tant de sympathie à l'Angleterre et à l'Allemagne protestantes. Rappelons ici que sa prétendue consanguinité avec les Sismondi de Pise l'avait jadis attiré en Italie.

Une autre raison, fort puissante mais passagère, occasionnelle, lui fit aimer l'Allemagne: c'est la haine du « tyran », la haine du « conquérant », la haine enfin de Napoléon. Sismondi s'apitoie sur la Prusse et sur l'Autriche vaincues, mais dès 1814, il s'apitoiera sur la France qui s'effondre. Ne l'oublions pas, l'*Allemagne* de M^{me} de Staël fut une machine de guerre dirigée contre la France — la France de Napoléon, bien entendu — une invite aux Allemands de secouer le joug³. Le château de Coppet devint « le sanctuaire de l'opposition européenne⁴ ».

1. Voir le livre vivant et documenté de M^{me} la COMTESSE JEAN DE PANGE : *M^{me} de Staël et la découverte de l'Allemagne*. Paris 1929, et JEAN ALLAN HENNING : *L'Allemagne de M^{me} de Staël et la Polémique romantique*, Paris 1929.

2. Voir au début du présent chapitre, lettre à la baronne de Recke.

3. Cette interprétation qui nous paraît exacte, est aussi celle d'un critique allemand, M. Joseph Hofmiller; voir son récent vol. d'essais : *Franzosen* Munich s. d.

4. P. KOHLER *loc. cit.*, p. 583.

L'attitude de Mme de Staël est d'ailleurs défendable : « Elle se refuse à identifier la fortune de la France et celle de son empereur¹. » Sismondi la suit sur ce terrain dangereux. Il se dépense en déclamations désespérées sur les malheurs du temps².

« Tout me donne une même tristesse, écrit-il à Mme d'Albany, la politique me cause un chagrin inexprimable. Je m'en occupe le moins possible, mais on ne peut pas tellement éviter ces pensées, qu'il n'en reste de quoi empoisonner l'avenir³. »

Dans « cette contrée de boue qui était autrefois la brillante Europe⁴ », les manifestations du génie allemand apparaissent comme une terre de salut.

Des études sérieuses de langue et de littérature germaniques ont contribué à former le goût et la doctrine de Sismondi. Il se familiarisa notamment avec les historiens, les critiques et les auteurs dramatiques. Mais le contact personnel avec les Allemands et avec leur pays ne fut qu'une série de déceptions. Schlegel est sa bête noire, Müller est un déséquilibre, Werner est « absolument fou », Frederikke Brun l'agace avec ses perpétuels enthousiasmes, Goethe n'a pas daigné se déranger pour lui et pour Mme de Staël lors de leur passage en Allemagne. La secrète blessure que lui avait laissée Bettina, la jalousie qu'il éprouvait à l'égard de son rival, Joachim d'Arnim, ne sont point oubliées. Mais pourquoi Sismondi, d'ordinaire si liant, n'est-il pas resté en rapports avec Guillaume de Humboldt, chez qui il eût trouvé tant de correspondances? Pourquoi laissa-t-il passer sans le retenir l'aimable Albert de Chamisso, — auteur de *Peter Schlemihl*, — avec qui il partagea l'intimité de Mme de Staël pendant l'été 1811⁵? Ce Genevois qui comptait de nombreux amis en Italie, en France, en Angleterre et ailleurs, ne s'en fait aucun en Alle-

1. COMTESSE DE PANGE, *loc. cit.*, p. 84.

2. Voir les *Lettres inédites* à Mme d'Albany, p. 81, 83, 86 et suiv., 92 et suiv., 100 etc., pour les seules années 1808 et 1809. L'activité de Sismondi à la Chambre de Commerce de Genève, son rapport dirigé contre le blocus continental (voir plus haut chap. IV), ses plaintes sur l'abaissement de l'Italie, enfin toutes ses manifestations d'ordre politique s'inspirent des mêmes sentiments.

3. Lettre d. d. 6 septembre 1809, *loc. cit.*, p. 97.

4. Lettre à la même d. d. 14 juillet 1811, *ibid.*, p. 137.

5. Voir P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 581.

magne, ni d'ailleurs en Suisse allemande. Et les occasions n'avaient pourtant pas manqué.

Cependant, à la faveur de l'ambiance de Coppet, il eut l'idée d'annoncer un cours sur la littérature du Nord, c'est-à-dire sur la littérature allemande essentiellement. C'est Bonstetten le premier qui, en avril 1811, fit part de ce projet à M^{me} Brun, avec la fille de laquelle Sismondi avait fait ses premières lectures allemandes¹. L'année suivante, on le sut même à Weimar, grâce à une lettre de M^{me} de Staël à la grande duchesse². Sismondi ne semble pas avoir abandonné son projet avant 1813, puisqu'il dit dans sa *Littérature du Midi*³ : « Si nous traitons un jour de la même manière le théâtre allemand.... » Or en 1813 parut la première édition — celle de Londres — de l'*Allemagne* de M^{me} de Staël. Sismondi se rendit-il compte que la concurrence était trop redoutable, ou se disait-il que, en somme, l'intérêt qu'il avait pris aux lettres allemandes était surtout le résultat de l'enthousiasme entraînant de sa grande amie, plus que d'un élan spontané?

Dès 1809 il avait eu connaissance de l'ouvrage qui devait à jamais consacrer la gloire de M^{me} de Staël, et il avait écrit à M^{me} d'Albany :

« Elle travaille à présent à des lettres sur l'Allemagne, où elle compte examiner l'esprit, les mœurs et la littérature de ce pays. Jusqu'à présent elle n'a fait qu'un peu plus du quart de l'ouvrage, mais ce qui est écrit me paraît supérieur à tout ce que nous avons encore vu d'elle. Ce n'est point, comme dans *Corinne*, le cadre d'un roman où elle place ses observations nationales, elle va droit à son sujet et l'embrasse avec une force qu'on n'attend point d'une femme. Il y a une profondeur vraiment admirable dans le jugement du caractère national, dans la peinture de son genre d'esprit et dans son opposition avec celui de tous les peuples. Rien encore de si nouveau, de si impartial et de si pénétrant n'a été écrit, je crois, sur le caractère d'aucune nation⁴. »

Que l'on s'imagine l'indignation et l'affliction de Sismondi lorsqu'il apprit la mise au pilon de cette œuvre ! Et d'épiloguer aussitôt, dans une lettre à sa correspondante habituelle :

1. *Briefe von Bonstetten*, t. I, p. 310. Il s'agit ici de M^{lle} Augusta Brun.

2. Voir plus haut chap. III (p. 63).

3. Première édition, t. II, p. 473.

4. Lettre à M^{me} d'Albany du 6 septembre 1809, *loc. cit.*, p. 100-101.

« Mon amie avait eu la bonté de me communiquer cet ouvrage dès son premier jet, et de me le montrer de nouveau sous toutes ses formes. Il vous sera aisé de comprendre combien sa destruction m'afflige profondément pour elle, mais aussi pour le progrès de l'esprit humain. De grandes vérités m'y paraissent établies de manière à ne plus pouvoir permettre un doute; des erreurs funestes y étaient combattues avec tant de supériorité, que je ne croyais plus qu'elles pussent se relever. Rarement j'entendais répéter un sophisme dangereux sans pouvoir me dire qu'il était réfuté si victorieusement dans cet ouvrage, que bientôt on aurait honte de le redire¹. »

L'on sait aujourd'hui combien il serait imprudent de voir dans l'image idéale que M^{me} de Staël a créée de l'Allemagne une peinture fidèle de la réalité. Sans doute a-t-elle mieux compris la patrie de ses aïeux qu'elle n'avait compris l'Italie; mais dans tout ce qu'elle faisait l'idée préconçue l'emportait sur l'esprit d'observation. Cela n'empêchait pas Sismondi d'apprécier le livre *De l'Allemagne* et de reconnaître l'autorité de sa grande amie en cette matière. Il est désormais inutile de définir l'attitude de Sismondi vis-à-vis du génie allemand, puisque, du moins à l'époque dont nous traitons, elle est conforme aux idées de M^{me} de Staël.

Les Allemands à leur tour réservèrent un accueil sympathique à l'œuvre de Sismondi. « Quel nouvel univers de vues et de résultats », s'écriait Boettiger en lisant l'*Histoire des Républiques italiennes*². Le *Tableau de l'agriculture toscane* était traduit en allemand depuis 1805, les *Républiques* depuis 1807; les ouvrages historiques de Sismondi eurent tous le même succès, ainsi qu'une partie de ses travaux d'économie politique. Ce furent des économistes allemands, — adeptes de l'école historique et du socialisme de la chaire, — qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, devaient assurer le succès des idées économiques et sociales du maître de Genève.

1. Lettre à la même du 19 novembre 1810, *ibid.*, p. 126-127.

2. Cité par MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 24. Boettiger fut le principal collaborateur de Wieland au *Neuer Rheinischer Merkur*. Nous avons cité plus haut les commentaires de Wieland et de J. de Müller, si favorables aux *Républiques* de Sismondi. Celui-ci manifesta cependant une impatience de débutant lorsqu'il écrivit à M^{me} d'Albany, le 18 octobre 1809 : « Les autres volumes avaient paru en Allemagne, cela se passait sans bruit, sans critique ni gloire. » (*loc. cit.*, p. 104).

III

L'on a dit de M^{me} de Staël : « Elle a occupé la police presque sans interruption depuis l'an XI jusqu'à sa fuite de Coppet en 1812¹. » Imprudente, indiscrete, naturellement portée à l'intrigue, prêchant un idéal de liberté assez vague mais généreux, elle devait fatalement entrer en conflit avec Bonaparte et son système de subordination, de suspicion et de surveillance. Expulsée de Paris depuis 1803, ne consentant à aucune des bassesses requises pour rentrer en faveur, irritant au contraire l'autorité par ses écrits, ses voyages, son bavardage, son grand train, M^{me} de Staël sentait les filets de la police française se resserrer autour d'elle, de sorte que la vie à Coppet devint pour elle un véritable exil².

Cet exil, Sismondi l'a partagé loyalement avec sa grande amie. Il ne fallait peut-être pas un médiocre courage à un jeune homme intelligent et ambitieux, pour renoncer aux avantages et faveurs qu'un règne glorieux aurait pu lui procurer, pour vivre dans la disgrâce.

Soupçonnée d'avoir conspiré contre la France, à Vienne, M^{me} de Staël fut soumise dès son retour d'Allemagne à un régime de surveillance plus strict. La campagne de 1809 fut pour elle un coup terrible; les lettres de Sismondi reflètent la consternation qui régnait à Coppet après la défaite des Autrichiens³. Pour se distraire et s'étourdir M^{me} de Staël partit à Lyon, afin d'y assister à plusieurs représentations de Talma. « Je l'y ai suivie sans en avoir le projet, dit Sismondi⁴, moins pour voir le roi de la scène française, que pour ne pas me séparer d'elle dans l'état de tristesse et même de maladie où elle est. » Elle avait également emmené avec elle son fils Auguste, Guillaume Schlegel et M. de Sabran; Benjamin

1. H. FORNÉRON, *M^{me} de Staël et la police de Napoléon I^{er}*, *Bibl. Univers. et Rev. Suisse*, 3^e Période 1885 t. XXVIII p. 521.

2. Voir M^{me} DE STAËL, *Dix années d'exil*, éd. P. Gautier, Paris 1904; PAUL GAUTIER, *M^{me} de Staël et Napoléon*, Paris 1904; ED. CHAPUISAT, *M^{me} de Staël et la police impériale de 1810 à 1813*, *Bibl. Univers. et Rev. Suisse* 1909, t. V, p. 508 et suiv. Le même, *M^{me} de Staël et la Police : Épisodes*, Genève et Paris 1913. Archives Nationales de Paris, F⁷ 6331 (*Police générale*, dossier concernant M^{me} de Staël).

3. *Lettres inédites à M^{me} d'Albany*, pp. 83, 86, 92.

4. Lettre à la même d. d. Lyon, 16 juin 1809, *ibid.*, p. 89.

Constant et sa femme ne manquaient pas au rendez-vous, ni Mme Récamier qui arriva le 18 juin au soir, dans l'intention de suivre Mme de Staël à Coppet. Ces gens se rendaient-ils compte que leur arrivée à Lyon faisait l'objet de plusieurs rapports de police¹? Mme de Staël devinait-elle pour quels motifs Talma n'accepta pas son invitation, si pressante et si affectueuse, à donner quelques représentations sur le théâtre de Genève et sur celui de Coppet? C'est que le commissaire spécial l'en avait détourné².

Deux mois plus tard la comtesse d'Albany, allant de Florence à Paris, évite de toucher Genève et Coppet. Sans doute le baron de Gérando, préfet de Florence, lui avait-il donné des recommandations à ce sujet; lui-même, malgré ses anciennes relations d'amitié avec Mme de Staël, n'avait pas osé lui rendre visite lorsqu'il se trouva de passage à Genève. Sismondi, que ces premières défections indignaient, écrivit à Mme d'Albany : « J'en garderai une longue rancune à M. de Gérando³. » L'on organisait le vide autour de la proscrire en la dénonçant comme très compromettante.

Le préfet du Léman, M. de Barante père, fit montre de moins de zèle que son collègue de l'Arno : Sismondi lui-même en témoigne dans une lettre :

« M. de Barante, notre préfet, sait se faire aimer dans l'exécution même de la conscription et de la levée des impôts. Nous sentons que sa probité, sa douceur, sa justice, l'ordre parfait qu'il a établi dans tout ce qui dépend de lui nous sauvent chaque jour des milliers de vexations, et que nous n'éprouvons d'autres maux que ceux qui sont inévitables⁴. »

Or le nouveau ministre de la Police générale, Savary (duc de Rovigo), qui succéda à Fouché en 1810, n'eut nullement le dessein d'épargner les vexations aux sujets de l'Empereur. Barante fut révoqué et remplacé par le baron Capelle. De l'avis général Mme de Staël fut la principale cause de la disgrâce du préfet⁵.

1. Arch. Nation. de Paris, F⁷ 6331, an 1809 juin.

2. *Ibid.* Voir TALMA, *Correspondance avec Mme de Staël*, Introduction de Guy de la Batut, Paris, 1928, p. 17-40.

3. Lettre d. d. Coppet, 6 septembre 1809, *loc. cit.*, p. 96.

4. Lettre à la même, Genève, 9 janvier 1809, *ibid.*, p. 81-82.

5. Voir la lettre de Rosalie de Constant à son frère Charles, du 13 décembre 1810, in *Lettres de B. Constant à sa famille*, p. 50-51.

« Sa situation s'est fort aggravée depuis que nous n'avons plus M. de Barante, écrit Sismondi; l'obligation de renvoyer son ami lui a été horriblement dure¹. »

Le nouveau préfet exerça sur ses administrés une surveillance sournoise et odieuse; voici quelques passages de son rapport du 7 mars 1811, adressé au duc de Rovigo² :

« Je me suis attaché à les observer pour les bien connaître, pour découvrir les véritables manières et les véritables causes de cet esprit d'anglo-manie et d'opposition qu'on remarque encore ici, pour découvrir les moyens de le combattre et de parvenir à le vaincre.

« Le Genevois est essentiellement raisonneur; il faut jaser avec lui et tout mettre en œuvre pour le persuader et le ramener au but qu'on se propose...

« Je m'occupe à organiser une police secrète, qui n'avait jamais existé ici, qui est indispensable, mais qui sera difficile, etc... »

Quant à Mme de Staël, l'agent impérial la fit « attentive-ment surveiller à Coppet comme à Genève³ »; il eut la satisfaction de pouvoir bientôt porter au rapport le succès de ses mesures prises contre son illustre victime :

« Elle reçoit bien moins qu'auparavant des visites, soit des Genevois, soit des Suisses. Les premiers sentent de plus en plus la nécessité de moins s'approcher d'une femme qui n'est point bien avec le gouvernement, et je crois qu'elle-même ne sent pas moins le besoin de mériter plus d'indulgence par plus de réserve⁴. »

Le baron de Capelle dit vrai, Bonstetten lui-même nous le confirme. Il trouve Coppet comme touché par la foudre ou ravagé par la peste; on évite, on abandonne Mme de Staël :

« Quiconque a les moindres ambitions pour soi-même ou pour un parent, se fait excuser... Jusqu'ici les punitions n'avaient qu'une seule forme; à présent elles ont des millions de formes. On veut conquérir la Genève morale, détruire toutes les anciennes institutions; je saigne dans mon âme en voyant cette œuvre d'anéantissement radical et complet⁵. »

1. Lettre de Sismondi à Mme d'Albany, du 16 août 1811, p. 143.

2. Publ. par ED. CHAPUISAT, *Mme de Staël et la Police Impériale*, p. 522.

3. Rapport du baron Capelle au duc de Rovigo, du 25 juin 1811. Arch. Nat F⁷ 6331.

4. *Ibid.*

5. *Briefe von Bonstetten*, Genève, 26 juillet 1811, t. I, p. 320-321.

Benjamin Constant s'était éloigné avec sa femme et s'était retiré à Göttingen. Schlegel fut expulsé en juin. Le 25 août un arrêt d'exil frappa Mathieu de Montmorency. Mme Récamier qui, bravant la colère de l'Empereur, avait rendu visite à son amie, à Coppet, fut à son tour exilée. A chacun de ces événements, le désespoir de Mme de Staël augmentait; elle suppliait le préfet de la laisser partir en Italie, mais en vain : Capelle eut ordre de la garder sous sa surveillance. Il fut de nouveau question d'un voyage en Amérique; les Genevois ne désiraient que trop se débarrasser de cette compatriote dangereuse, qui n'était cependant plus qu'une malheureuse femme en mal d'enfant¹. « Son départ soulagera bien des gens qu'elle compromet sans pitié et qui tremblent », disait Charles de Constant, et il ajoute : « elle m'a toujours inspiré un grand dégoût² ».

Au commencement de novembre « le château de Coppet est à moitié abandonné; Sismondi ne le quitte jamais³ ». Toutes ces épreuves, il les avait fidèlement partagées avec son amie. « Sismondi a été mon soutien dans toutes ces adversités », dira plus tard Mme de Staël⁴.

L'historien avait employé cette année — véritable année terrible — à préparer son cours sur la *Littérature du Midi de l'Europe*, qu'il professa à l'Académie de Genève pendant l'hiver de 1811 à 1812. Le duc de Rovigo demanda à ses services de le renseigner au sujet de ce professeur suspect. Voici la réponse du commissariat spécial de Genève :

Police Générale Commissariat spécial de Genève.

Genève, 5 mars 1812

Monseigneur,

Le Sr Simonde Sismondi (J.-C.-L.), né à Genève, professeur de philosophie et membre de la Chambre de Commerce de cette ville, qui était l'objet de la lettre de V. E. du 10 janvier dernier, a effectivement ouvert un cours de littérature ancienne (sic), qui est très suivi; mais comme il a

1. Elle accouchera en grand secret d'un fils, le 7 avril 1812; l'enfant fut légitimé lors du mariage de Mme de Staël avec Rocca, le 10 octobre 1816.

2. *Carnet politique et mondain de Charles de Constant*, publ. par Ed. Chapuisat, *Bibl. Univers.* de janvier et février 1915, p. 43 et suiv.

3. *Briefe von Bonstetten*, t. I, p. 339. d. d. 2 novembre 1811.

4. *Ibid.*, t. II, p. 33.

l'intention de le renouveler, il n'a pas même fait imprimer son discours d'introduction. Quoique le sieur Sismondi passe pour être peu partisan du gouvernement et que Mme de Staël soit sa société intime, je puis assurer à V. E. que sa conduite et ses discours ne donnent lieu à aucune observation qui lui soit défavorable. J'ai l'honneur, etc..

Signé : l'Auditeur au Conseil d'Etat, Commissaire spécial de police,

le Baron de Melun

A Son Excellence le Ministre de la Police générale¹. »

En conclusion il convient de dire que Sismondi, alors même que son esprit d'opposition et ses rapports avec des proscrits éminents fussent connus en haut lieu, n'a jamais été inquiété ou seulement incommodé. Il était parfaitement libre de ses mouvements et même de ses paroles, — bien que ceux-là comme celles-ci fussent surveillés par la police secrète. Son cours une fois terminé, Sismondi quitta Genève le 15 mars 1812 et se rendit aussitôt à Pescia. C'est là qu'il reçut, vers la fin de mai, la nouvelle de la fuite de Mme de Staël. Elle ne manqua pas de renseigner elle-même son fidèle ami sur les étapes de son voyage à travers l'Autriche, la Russie et la Suède.

1. Arch. Nation. de Paris, F⁷ 6331 (M. P. Gautier a le premier reproduit cette pièce dans son édition de *Dix années d'exil*, p. 211 n 1). M. Georges Bourgin, dans la *Revue d'Histoire moderne* (n° 23, 1929, p. 349 et suiv.) publie un rapport confidentiel de l'académicien Esménard, du 12 décembre 1810, à un fonctionnaire du ministère de la police, à propos de Sismondi. Ne pouvant fournir des détails sur la vie privée de l'historien, il parle de ses œuvres, sans oublier cependant de suspecter ses opinions politiques : « Il est un républicain très exalté », dit l'agent secret de Savary.

CHAPITRE IX

ÉTUDES LITTÉRAIRES

- I. *De la Littérature du Midi de l'Europe* (1813); analyse de cet ouvrage.
II. Précurseurs; sources d'inspiration. — III. Conclusion. —
Sismondi et le mouvement romantique. La *Littérature du Midi*
devant la critique française et étrangère.

I

Le cours que Sismondi avait professé à Genève pendant l'hiver de 1811 à 1812, fut publié à Paris, au printemps de 1813, en quatre volumes. Cet ouvrage est intitulé : *De la Littérature du Midi de l'Europe*¹. Les quarante chapitres représentent quarante leçons sur l'histoire littéraire des peuples méridionaux.

Dans le premier chapitre Sismondi étudie la décadence de la langue latine et la formation des langues romanes; dans le second, il esquisse un tableau de la littérature arabe. Les quatre chapitres suivants sont consacrés à la littérature provençale. La poésie des troubadours paraît à l'auteur d'autant plus digne d'intérêt qu'elle est plus que toute autre l'expression d'une société; la chevalerie est non point une image fidèle, mais une représentation idéale, poétisée, du monde féodal. L'auteur s'attache à démontrer l'influence que les Arabes ont exercée sur les troubadours; la réunion du comté de Provence au comté de Barcelone, vers 1100, sous le comte Ray-

1. 1^{re} édition chez Treuttel et Würtz, 4 vol. in-8°. La 2^e édition, revue et augmentée, est de 1829; la 3^e de 1829. Nos citations se rapportent à l'édition originale, de 1813. Le présent chapitre ne prétend pas remplacer l'importante étude de M. CARLO PELLEGRINI *Il Sismondi e la storia delle letterature dell' Europa meridionale* Genève 1926, à laquelle nous nous sommes souvent référé. Pour éviter les confusions, nous signalons que M. Pellegrini cite d'après l'édition de Bruxelles de la *Littérature du Midi*, 1837, 2 vol. Voir notre article *Sismond's Geschichte der Literatur Süd-Europas*, *Neue Schweizer Rundschau*, Zurich, février 1928, p. 141 et suiv.

mond Bérenger, expliquerait l'importation en Provence de la civilisation catalane, fortement imprégnée d'éléments orientaux¹. Enfin, la guerre des Albigeois, l'émigration de la noblesse en Italie, à la suite de Charles d'Anjou, l'établissement des papes en Avignon, sont funestes à la littérature provençale. Celle-ci brilla cependant d'un dernier éclat dans les villes du Languedoc au XIII^e et chez les Catalans au XIII^e et au XIV^e siècles.

Dans les chapitres VII et VIII, Sismondi passe à l'étude de la littérature en roman wallon ou langue d'oïl; il part du point de vue que la poésie des trouvères « appartient à la littérature du Midi et à l'esprit romantique », tandis que la littérature moderne en France est toute classique, basée sur l'imitation des anciens et asservie aux règles d'Aristote. Par conséquent l'auteur arrête au seuil du XVI^e siècle son exposé sur la littérature française du moyen âge, abandonnant à d'autres le soin d'écrire l'histoire des trois siècles modernes. Dans les parties ultérieures de la *Littérature du Midi*, nous trouvons cependant de fréquentes comparaisons entre les classiques français et les poètes italiens et espagnols.

Les chapitres IX à XXII — qui représentent plus du quart de l'ouvrage — forment une histoire littéraire de l'Italie, assez complète, de Dante à Alfieri. Sismondi discerne trois grandes époques dans l'histoire des lettres italiennes, coupées par deux intervalles — le Quattrocento et le Seicento, stériles pour la langue et la littérature nationales. Ces trois grandes époques sont le XIV^e siècle, qui a vu Dante, Pétrarque et Boccace; le XVI^e siècle avec Arioste, le Tasse, et tant d'écrivains encore qui rehaussent son éclat; le XVIII^e siècle, qui doit sa réputation littéraire à Métastase, à Goldoni et à Alfieri². Dans cette partie de l'ouvrage, il se limite plus strictement à l'histoire littéraire, alors que dans les autres, il fait une large part à l'histoire politique et aux institutions. N'oublions pas

1. Notons au passage que Sismondi, en étudiant les origines de la civilisation catalane et provençale, attribue une importance capitale à « la grande activité commerciale de Barcelone », à la richesse et aux privilèges de cette ville et, partant, au rendement des impôts levés par les comtes. La magnificence de la cour, le luxe et l'élégance, le goût des arts et des sciences, — imités de la civilisation mauresque d'Espagne, — sont en partie le fruit d'un essor économique.

2. *Litt. du Midi*, t. II, p. 1-2, et t. IV, p. 255.

que Sismondi écrivait simultanément l'*Histoire des Républiques italiennes*, la *Littérature du Midi* et les articles destinés à la *Biographie universelle*, en sorte que ses études sur l'Italie se trouvaient réparties sur trois travaux distincts.

Bien que Sismondi ait eu une connaissance à la fois plus étendue et plus approfondie des lettres italiennes, la partie qu'il consacre à la littérature espagnole (chapitres XXIII à XXXV de la *Littérature du Midi*) est peut-être la plus originale et la plus attrayante de l'ensemble; c'est aussi la plus longue. La documentation de l'auteur, cependant, est bien souvent de seconde main; il use largement des traductions, il a sans cesse recours à des travaux allemands, il avoue même ne connaître *que* trente pièces du théâtre de Lope de Vega — ce qui ne représente que la dixième partie de l'œuvre imprimée, la soixantième de ce qu'a écrit ce poète! Mais ce panorama de la poésie espagnole, depuis les romances du Cid jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, varié et pittoresque en lui-même, nous fait en outre et surtout comprendre le goût, les idées, la « philosophie » de l'auteur. La vie publique et privée, l'esprit et les mœurs de cette nation sont longuement exposés, et la littérature apparaît comme une conséquence naturelle de l'histoire politique, des institutions sociales, de la religion. L'auteur fait un usage fréquent de la comparaison; c'est en opposant le théâtre espagnol au théâtre français, la poésie espagnole à la poésie italienne, l'esprit chevaleresque de l'Espagne à l'esprit bourgeois des villes d'Italie, qu'il explique la différence qui distingue la littérature romantique de la littérature classique¹. « Ce fonds d'images et d'aventures, dit-il, que les Espagnols ont tant travaillé, est celui même auquel on a donné, de nos jours, le nom de romantique². » Loin de préférer la littérature espagnole à celle des autres nations latines, Sismondi fait un effort louable pour nous en faire comprendre l'esprit particulier; il prétend mettre au-dessus de son goût personnel la recherche de la vérité historique, l'explication de l'esprit des nations, l'évocation des couleurs locales, — expressions qui reviennent souvent sous sa plume. Et cependant, Sismondi ne cache pas ses préfé-

1. T. III, p. 461 et suiv. chap. XXX : *Du Théâtre dans la poésie Romantique*.

2. T. IV, p. 256.

rences : « Le poème du Cid s'est présenté le premier parmi les ouvrages espagnols, comme le Cid parmi les héros de l'Espagne, et après lui nous n'avons rien trouvé qui égalât ni l'auguste simplicité et l'héroïsme de son vrai caractère, ni le charme des brillantes fictions dont il a été l'objet. Tout ce qui est venu ensuite, n'a jamais pu obtenir de nous une admiration sans réserves¹. » Aux yeux du critique genevois la littérature espagnole reste stationnaire depuis le moyen âge; elle « n'a proprement qu'une seule période, c'est celle de la chevalerie ». Cette période lui fournit un fonds de pensées, de sentiments et d'images qui ne se renouvelleront plus. Il n'y aura désormais d'inventions que dans les modifications de la forme poétique et de changement que dans la création de nouveaux genres littéraires.

Les cinq derniers chapitres de la *Littérature du Midi* renferment l'histoire littéraire du Portugal : littérature éminemment nationale, poésie qui glorifie le grand passé d'un petit peuple. Elle doit sa réputation européenne presque exclusivement au grand poème épique de Camoëns, *La Lusiade*, œuvre à laquelle Sismondi consacre une analyse détaillée². Il y admire « le précis de l'histoire du Portugal, aussi bien que l'œuvre du génie »; il aime « l'orgueil national et le patriotisme de Camoëns ». Car il y a plus d'honneur — et c'est là une des idées les plus chères à Sismondi et qui revient constamment dans ses œuvres et dans ses lettres — il y a plus d'honneur, dit-il, à être d'une petite nation qu'à faire partie d'une grande, où l'existence d'un homme ne compte pour rien entre tant de millions d'habitants, où le mérite des individus disparaît devant les masses énormes. Dans les petits États qui accomplissent avec peu de forces « les plus grandes choses », les citoyens « peuvent se vanter d'avoir une part importante dans les grandes actions et la gloire de leur patrie; chacun sent alors qu'il a été pour quelque chose dans les destinées de son pays ». Ce sentiment, Sismondi croit le retrouver dans l'épopée de Camoëns³. Une préférence marquée pour

1. T. IV, p. 254 et suiv., *Conclusion sur la littérature espagnole*.

2. En Portugais *as Lusiadas*, les Lusitaniennes, les choses de Lusitanie; t. IV, p. 322 et suiv., chap. XXXVII et XXXVIII.

3. T. IV, p. 394-395. *As Lusiadas* Cant. VII Strop. 2, 3, 4.

cette œuvre ne dispense pas l'auteur d'en signaler les défauts, notamment le mélange fâcheux du merveilleux antique et du merveilleux chrétien; il fait grief au poète de l'absence de « couleurs locales... de charme oriental », dans le récit des Voyages de Vasco de Gama aux Indes. De l'étude des épopées nationales, Sismondi passe à celle des historiens nationaux, parmi lesquels Joaô de Barros retient surtout son attention. Il ne reproche point à cet auteur sa partialité à l'égard des Portugais; au contraire, il pense que partial, « un historien national doit l'être pour intéresser »; et il ajoute : « On arrive plus sûrement à connaître la vérité par les écrivains partiaux pour leur patrie, que par ceux qui ne sentent rien¹. »

En une brève et éloquente conclusion, l'auteur dégage une fois encore les traits caractéristiques de la littérature du Midi : « L'italien, le provençal, l'espagnol, le portugais, dialectes différents d'une seule langue, nous ont pu paraître aussi, sous bien des rapports, des modifications d'un même esprit. Nous avons trouvé dans toute l'Europe méridionale ce mélange d'amour, de chevalerie et de religion, qui a formé les mœurs romantiques, et qui a donné à la poésie un caractère particulier². » Seule, « la plus illustre des langues romanes », le français, a pris une direction toute différente, en imitant la poésie des Grecs et des Latins, en soumettant sa littérature à des règles « que ses sœurs avaient méconnues ou méprisées ». Le mérite de la littérature française — objet trop vaste pour être étudié simultanément avec les littératures étrangères — consiste dans sa « pureté de dessin », dans sa « précision de pensée », dans sa « proportion habile du tout avec chacune de ses parties », elle représente, en un mot, l'idéal classique. Dans la littérature du Midi, on découvre un autre genre de beauté : l'imagination et l'harmonie. La poésie des peuples méridionaux est redevable à la peinture et à la musique; elle est romantique non seulement par le fond, mais par ses moyens d'expression. « Ce beau langage du Midi » procure « une jouissance sensuelle, mais une jouissance de cette partie la plus éthérée de notre être physique, la plus rapprochée de l'âme ». Or le français, langue abstraite et logique, qui a

1. T. IV, p. 491.

2. T. IV, p. 557.

une prose sans prosodie, « n'agit point sur les sens ». Sismondi signale comme la plus grosse difficulté de la tâche qu'il s'est assignée, l'obligation de transcrire en prose française le charme quasi inexprimable d'une poésie riche en couleurs et hardie dans ses images.

Le vaste projet, « de suivre la marche de l'esprit humain dans toute l'Europe¹ », Sismondi ne l'a exécuté qu'à moitié. Il n'a jamais fait ce tableau de la littérature du Nord, qui devait embrasser les littératures anglaise, allemande, danoise, suédoise, hollandaise, et celle des peuples slaves enfin, et dont il prévoyait déjà les difficultés : « J'annoncerai, dit-il à la fin de son ouvrage, des beautés plus sévères, d'un genre plus éloigné de nous, et auxquelles on n'arrive que par un travail plus long et plus pénible². » Aussi bien ne se dissimulait-il pas que ses connaissances linguistiques et littéraires étaient insuffisantes. Il savait l'anglais et l'allemand, mais le hollandais, les langues scandinaves, le russe et le polonais lui étaient inconnus.

Quant aux langues romanes, il apparaît nettement que Sismondi les a toutes étudiées, qu'il était capable d'expliquer un texte provençal, italien, espagnol ou portugais, que ses connaissances ne se bornaient point à l'état actuel de ces langues, mais qu'il possédait des notions de grammaire historique et de morphologie linguistique. Chacune des grandes parties de son ouvrage est précédée d'une note — nécessairement sommaire — sur la langue dont il étudie la littérature; on trouve l'exposé de quelques règles générales et des indications sur les transformations que les mots subissent dans les différents idiomes issus du latin. L'auteur insiste auprès du lecteur pour qu'il lise lui-même les poètes de l'Europe méridionale dans la langue originale, que « quelques mois d'application » suffisent à apprendre.

Malgré toutes les imperfections dont il est entaché et qu'il serait aujourd'hui si facile de relever, il faut reconnaître que, pour l'époque, cet ouvrage représente un effort philologique considérable. Il abonde en textes originaux que l'auteur accompagne le plus souvent d'une traduction française. La qualité

1. T. IV, p. 261.

2. T. IV, p. 562.

de ces traductions a été contestée, notamment par un critique italien contemporain de Sismondi¹; celui-ci revit et amenda ces traductions dans la seconde édition de la *Littérature du Midi*. Pour venir à bout de son vaste sujet, l'auteur préféra étudier plus longuement, et d'après des textes, les poètes qu'il considérait comme les sommets de leur littérature nationale. C'est ainsi que nous trouvons des chapitres entiers, souvent plusieurs chapitres, consacrés aux seuls Dante, Pétrarque, Tasse, Métastase, Alfieri, aux romances du Cid, à Cervantès, à Lope de Véga, à Calderon, et au Portugais Camoëns. Parmi les œuvres mêmes de ces poètes, le critique préfère n'en choisir que quelques-unes pour en donner des analyses détaillées, « plutôt que de les juger en masse et par des idées générales² ».

Telle est la méthode de Sismondi, qui avertit modestement le lecteur qu'il n'a « point cherché à faire de nouvelles découvertes dans un champ si vaste ». Il s'est seulement proposé de « rassembler et de présenter aux gens de goût ce qu'il leur convient de savoir sur les littératures étrangères », et il souligne que son ouvrage « a été composé pour être récité publiquement à Genève, où les fonctions de l'enseignement se considèrent encore comme une magistrature primitive ». Le professeur a cru en même temps devoir s'imposer une sorte de réserve dans un cours auquel assistait la jeunesse des deux sexes : « Rendant compte de la poésie de peuples voluptueux, et souvent corrompus, j'ai évité toute image, tout souvenir qui ne s'allierait pas à la modestie la plus scrupuleuse. » Cette réserve faite, Sismondi rend hommage aux connaissances et à l'étendue d'esprit de ses jeunes auditrices, auxquelles rien de ce qui touche à la pensée humaine ne paraît trop élevé pour n'être pas librement discuté devant elles³.

1. CARLO BOTTA, adversaire du mouvement romantique, publia un opuscule intitulé : *Des opinions de M. Simonde de Sismondi sur Alfieri considéré comme poète tragique*, Paris 1816, reproduit en 1817 par le *Spettatore* : *Gli Italiani giudicati da un Ginevrino romantico*, etc. Botta accuse notamment Sismondi d'avoir mal traduit un passage de Dante, ce qui lui fait dire que cet « étranger » n'a pas le droit de parler poésie italienne. Voir PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 118-119.

2. T. III, p. 485.

3. T. I, p. 1 à IV *Avertissement*.

II

Pour apprécier à sa juste valeur l'ouvrage de Sismondi, il faut considérer qu'il fut écrit à une époque où l'on n'établissait pas entre la science et la vulgarisation, entre l'œuvre philologique ou historique et l'œuvre littéraire, des cloisons aussi étanches qu'elles le sont aujourd'hui. Le fossé était moins profond entre amateurs et hommes de science, et les ouvrages savants eurent, il y a cent ans, le privilège d'avoir un public de lettrés. La *Littérature du Midi* appartient au mouvement des idées issu de la Révolution et de l'Émigration; elle est tributaire de travaux d'érudition allemands, français, italiens et espagnols. Résultat d'un cours public professé à l'Académie de Genève, cette œuvre s'apparente par la forme et par le fond, au *Lycée* de La Harpe, aux conférences de Ginguéné, à l'Athénée de Paris, sur la littérature italienne, au Cours de littérature dramatique, de Schlegel. On connaît ce genre, à la fois savant et mondain, un peu disert, souvent éloquent, et qui satisfaisait les besoins intellectuels d'un public désœuvré et patient.

Sismondi lui-même indique ses principales sources¹. Pour l'ensemble de son ouvrage, il a utilisé abondamment les travaux du jésuite espagnol Andres² et du savant allemand Bouterwek³. Andres, homme d'une vaste érudition, esquisse une histoire générale de l'esprit humain dans le goût philosophique du XVIII^e siècle. Sismondi lui reproche de ne jamais citer d'exemples, de ne pas assez motiver ses jugements, et, surtout, de ne « point analyser le goût particulier de chaque nation ». Il lui emprunte cependant l'idée que la culture et la littérature arabes ont joué un rôle d'intermédiaire entre la littérature antique et la littérature du moyen âge, et il va même jusqu'à enchâsser dans son propre texte — sans citer sa source — des passages entiers pris dans le livre d'Andres⁴.

1. *Litt. du Midi*, t. I, p. 12 n. Voir GROBER *Grundriss der romanischen Philologie* Strassburg 1904, t. I, p. 59 et suiv.

2. Professeur à Mantoue, vécut de 1740 à 1817, écrivit en italien son ouvrage *Dell' origine de' Progressi d'ogni letteratura* Parme 1782 5 vol. in-4^o.

3. Professeur à Göttingue, vécut de 1766 à 1828, *Geschichte der schönen Wissenschaften* 1801-1810, 8 vol. in-8^o.

4. M. PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 56 et n., fait état de ce « plagiat » de Sismondi; il confronte les passages incriminés avec le texte original d'Andres. Sismondi semble

L'ouvrage de Bouterwek a profité davantage à Sismondi; il contient des exposés bien faits et bien documentés sur la poésie et l'éloquence italiennes, espagnoles, portugaises et françaises, depuis le ^{xiii}^e siècle. « C'est, dit Sismondi, de tous les ouvrages de critique, celui dont j'ai tiré le plus grand parti et auquel j'ai emprunté le plus de faits et de connaissances¹. »

Pour la littérature provençale, Sismondi s'est laissé guider par l'*Histoire littéraire des Troubadours*, de Millot. Il reconnaît avoir utilisé les travaux de Tiraboschi pour l'étude des lettres italiennes, mais, d'une façon générale, il déclare qu'en Italie, la critique littéraire n'est pas encore née :

« Quelle qu'ait été la richesse des Italiens dans la composition poétique, ils doivent reconnaître leur pauvreté dans la critique littéraire. Ils ne se sont pas rendu raison du talent qu'ils ont développé dans leurs propres chefs-d'œuvres, et leur pensée est à peine entrée dans la carrière que leur imagination a parcourue en entier². »

L'on pouvait en dire autant des Espagnols et des Portugais. A part quelques érudits — tels Andres que nous venons de citer, Nicolas Antonio, Diogo Borbosa, Velasquez, ce dernier traduit et annoté par l'Allemand Dieze³, — les nations ibériques n'offraient, pas plus que les Italiens, des

justifier d'avance son procédé quand il dit : « Dans la critique littéraire, ce serait une prétention bien ridicule que de ne vouloir jamais répéter ce qui a été dit, et une affectation bien vaniteuse, que de s'efforcer de séparer dans chaque pensée ce qui est à soi, de ce qu'on doit à un autre » (*Litt. du Midi*, t. I, p. 14 n.). M. Pellegrini croit à la bonne foi de Sismondi, qui considérait les œuvres érudites du ^{xviii}^e siècle comme des magasins de matériaux, des répertoires de notes quasi anonymes, une *res nullius* où il était permis de puiser. Schlegel a également tiré de l'ouvrage d'Andres une leçon de son Cours. Ce genre de plagiats n'était point alors aussi sévèrement jugé que de nos jours, il était, pour ainsi parler, dans les usages littéraires, au même titre ou presque que l'imitation des anciens au ^{xvii}^e siècle. Nous partageons l'avis d'un commentateur de Chateaubriand qui, défendant l'auteur des *Natchez* et du *Voyage* contre des chasseurs de plagiats trop fiers de leur butin, s'exprime ainsi : « Les anciens paraissent jouir, depuis des siècles et de nos jours encore, du privilège singulier de pouvoir être pillés sans que leurs détrousseurs se voient mis au pilori de la critique. Mais qu'un auteur s'avise de dépouiller à son profit d'obscurs et laborieux barbouilleurs, aussitôt les grands sourciers, en troupes, de démasquer ces origines et de condamner le plagiaire » (BLAISE BRIOD *L'Homérisme de Chateaubriand*. Paris 1928, p. IX).

1. *Litt. du Midi*, t. I, p. 13 n.

2. *Bibliothèque Universelle*, Genève, 1816, t. V, p. 279 (cité par Pellegrini, p. 72, n. 2). Voir *Lettres inédites* à M^{me} d'Albany, p. 153 : « En général, l'impartialité est ce qui manque le plus complètement aux Italiens. C'est à cause de cela qu'ils n'ont aucune espèce de critique. »

3. *Litt. du Midi*, t. I, p. 14 n. L.-J. VELASQUEZ, *Origines de la Poesia Castellana* Malaga 1754; la trad. allem. de J.-A. Dieze, Göttingue 1769.

modèles à Sismondi. Pour étudier la littérature espagnole et portugaise il eut recours à des ouvrages allemands :

« Les Allemands seuls, dit-il dans la *Littérature du Midi*, se sont occupés avec zèle de l'histoire littéraire d'Espagne, et quelque effort que j'aie fait pour me procurer les livres originaux, même dans les plus célèbres bibliothèques des villes d'Italie où des princes d'Espagne ont régné, ce sera plus d'une fois de seconde main, et sur la foi des écrivains allemands, Bouterwek¹, Dieze, Schlegel, que je serai obligé de porter mes jugements². »

Les Allemands n'ont pas répandu la connaissance de la littérature étrangère seulement par des ouvrages d'érudition ou de critique littéraire, mais encore par des traductions remarquables. Guillaume Schlegel a publié, en 1804, une anthologie de poètes italiens, espagnols et portugais³. Tieck a en quelque sorte ressuscité Calderon et le théâtre espagnol⁴. Aux recueils espagnols des romances du *Cid*, Sismondi préfère sans réserve la traduction de Herder :

« Un poète philosophe allemand, Herder, les a recueillies, il y a peu d'années; il les a rangées de manière à ce qu'elles forment une biographie complète du héros, et il les a traduites en vers de même mesure, avec cette exactitude scrupuleuse que les Allemands apportent dans leurs traductions. C'est lui que je me propose surtout de suivre⁵ »

N'oublions pas que Sismondi a également consulté deux recueils originaux du *Romancero del Cid*⁶.

1. *L'Histoire de la littérature espagnole*, par BOUTERWEK, trad. franç. de M^{me} Steck — la traductrice des *Lettres* de Jean de Müller, — avec une introduction de P. A. Stapfer, paraît un an avant la *Litt. du Midi*, en 1812.

2. *Litt. du Midi*, t. III, p. 100. Sismondi ne mentionne pas le *Magazin für spanische und portugiesische Litteratur*, fondé par Friedrich Bertuch, périodique qu'il n'a guère pu ignorer.

3. *Blumensträusse* Berlin 1804.

4. Voir J.-A. BERTRAND, *Tieck et le théâtre espagnol*, Paris 1914.

5. *Litt. du Midi*, t. III, p. 168. Le *Cid* de Herder est une œuvre posthume; elle a paru un an après la mort de l'auteur, en 1804.

6. L'un, de 1614, 1 vol. in-4^o, de la Bibliothèque impériale de Paris; l'autre, 1 vol. in-8^o. Barcelona 1626, (*Litt. du Midi* III. 168). Sur les traductions de Herder et de Sismondi, voir VILLEMMAIN, *Littérature du moyen âge*, Paris 1830, à propos de l'épisode des Infants de Carion : « Je ne reproduirai pas la partie de cet épisode habilement rendu par M. de Sismondi » (p. 89). — « Je regrette que le célèbre Herder, dans sa traduction traduite par M. de Sismondi, ait constamment altéré la simplicité rude de ces chants (p. 111) ». Sur la question du *Cid*, PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 94-95, 121-122.

*
* *

Parmi les précurseurs allemands de Sismondi, il convient de mettre au premier rang Guillaume Schlegel. L'historien français, en étudiant la littérature dramatique du Midi de l'Europe, s'inspire du célèbre Cours de l'écrivain allemand¹, son rival dans l'affection et dans l'estime de Mme de Staël². Or Guillaume Schlegel est un homme d'un savoir immense, un critique distingué qui fait figure de chef d'école, grand connaisseur enfin de la littérature du Midi; d'après le propre témoignage de Sismondi, il a puissamment contribué à répandre la littérature espagnole en Allemagne³. Durant les longues années où ils vécurent côte à côte, Sismondi s'est laissé initier par Schlegel aux mystères de l'esthétique romantique et aux secrets des littératures étrangères. Mais il est une sorte de disciple malgré lui, un imitateur à rebours; il ne peut écouter Schlegel sans le contredire aussitôt, sans tourner contre le maître l'enseignement qu'il en reçoit.

Le désaccord entre l'Allemand et le Genevois est peut-être moins complet que ne pourrait faire croire l'âpreté de leurs discussions; leur incompatibilité d'humeur est certainement plus profonde que leurs divergences de doctrine. Schlegel aime le paradoxe, il est dédaigneux, sournois, autoritaire; Sismondi est un honnête raisonneur, obstiné et un peu fatigant, sachant manier la froide ironie qui est l'apanage du Genevois. Joignons à cela qu'ils sont tous deux dotés d'un esprit de contradiction qui ne désarme pas. Sismondi a horreur de l'exaltation de certains romantiques allemands; leur culte de l'irrationnel le choque, lui qui croit au progrès des lumières. La haine que professe Schlegel pour le rationalisme, pour la poétique classique, pour l'éloquence — même quand il la trouve en Allemagne, chez Schiller par exemple, — sa haine surtout du goût français, est farouche. Sismondi voudrait, en bonne justice, rendre à chacun ce qui lui est

1. *Cours de littérature dramatique*, dont la traduction française, par Mme Necker-de Saussure, parut un an après le livre de Sismondi, en 1814.

2. Voir les chapitres précédents.

3. *Litt. du Midi*, t. IV, p. 107.

dû : comprendre la littérature étrangère, et ne pas condamner la littérature nationale, c'est-à-dire la littérature française. Les faits lui donnaient raison lorsqu'il déclarait :

« Les mêmes Allemands, qui ont, en général une critique si déliée et si impartiale, lorsqu'ils l'appliquent à tous les autres peuples, semblent manquer du sens par lequel on apprécie la beauté, dès qu'ils tournent les yeux sur la littérature Française¹.

Sismondi suit la méthode de Schlegel quand il entreprend de divulguer la connaissance du théâtre espagnol et italien; il adopte même dans une certaine mesure les arguments de son devancier, — nous l'avons constaté à propos de sa critique d'Alfieri. Mais d'une façon générale, il se réserve le droit de libre appréciation et, en particulier, n'entend sacrifier ni Corneille, ni Racine, ni même Voltaire. En fédéraliste de l'esprit, il préconise la diversité des génies nationaux en matière d'esthétique². Raison suffisante pour le faire passer, aux yeux de la critique classique, tant en France qu'en Italie, pour un partisan de Schlegel et de l'école romantique³.

Toujours à propos de Schlegel, et plus particulièrement de sa fameuse brochure sur la *Phèdre* de Racine comparée à celle d'Euripide⁴, Sismondi écrit à la comtesse d'Albany :

« Sans doute il est avantageux pour l'art, que d'habiles gens comparent ainsi les théâtres des langues différentes; mais il est impossible de prononcer un jugement ensuite de ces comparaisons. Chaque nation a une poétique essentiellement différente pour son théâtre; elle s'est proposée un autre but, elle s'est soumise à une législation distincte⁵. »

1. *Litt. du Midi*, t. III, p. 449 n.

2. C'est ce que Stendhal a dû ne pas comprendre lorsqu'il disait : « Sismondi est travaillé par deux systèmes opposés : admira-t-il Racine ou Shakespeare? Dans ces perplexités, il ne nous dit pas de quel parti est son cœur; peut-être n'est-il d'aucun parti. » Voir *Rome, Naples et Florence*, éd. Muller, Paris 1919, t. II, p. 260 (cité par PELLEGRINI, *loc. cit.* p. 48, n. 4).

3. La compréhension, la sympathie même avec laquelle Sismondi jugeait le théâtre allemand, n'est pas nécessairement due à l'influence de Schlegel. Il apprécie dans les pièces de Goethe et de Schiller leur vérité historique, l'évocation des mœurs et de la vie du passé. C'est pour cette raison qu'il préfère *Don Carlos*, de Schiller, à *Philippe II*, d'Alfieri (*Litt. du Midi*, t. II, p. 473). Or Schiller est la véritable « tête de Turc » de Schlegel et du cénacle romantique d'Iéna.

4. Paris 1807 in-8°.

5. *Lettres inédites* à M^{me} d'Albany, p. 72.

Sismondi est ou du moins prétend être moins sectaire, moins intransigeant que Schlegel. Il est surtout moins facile à enthousiasmer :

« Je ne partage point l'admiration, dit-il, que les critiques allemands ont professée pour le théâtre romantique espagnol; je n'ai garde, d'autre part, de mépriser une littérature à laquelle nous devons le grand Corneille; mais je me propose bien moins de dicter ici mes opinions, que de mettre chacun à portée de juger lui-même; et je compte présenter des extraits assez détaillés des pièces de théâtre de Cervantès, de Lope et de Calderon, pour que le lecteur puisse se former une idée de leur mérite et de leur défauts¹. »

Malgré de si sages principes, et bien qu'il reproduise loyalement en traduction française, de longs fragments du Cours de Schlegel, Sismondi finit par céder à son penchant naturel, en condamnant Calderon. Il estime en effet que ce dramaturge marque, dans les lettres espagnoles, la fin du bon goût et le commencement d'une décadence déplorable. Poète de l'inquisition, Calderon n'est que le reflet de la corruption de l'Espagne au xvii^e siècle. « Si les mœurs de la nation devinrent féroces, les mœurs dramatiques le devinrent bien plus encore² » : ainsi parla Sismondi du Dieu des romantiques allemands; cela devait suffire pour discréditer à leurs yeux le critique genevois.

*
* *

En France, un mouvement d'intérêt se dessine à l'égard de l'Espagne; les émigrés, explorateurs involontaires, l'avaient suscité³. Le seul auteur français que Sismondi semble avoir consulté pour la partie de son ouvrage consacrée à la littérature espagnole, est le comte Alexandre de Laborde. Il entre en relation avec lui — par l'intermédiaire de M^{me} d'Albany — lors de son voyage à Paris, en 1813⁴.

1. *Litt. du Midi*, t. III, p. 363-364.

2. *Ibid*, t. IV, p. 121.

3. F. BALDENSPERGER, *Le mouvement des idées dans l'Émigration française*, t. I, chap. II.

4. *Lettres inédites* à M^{me} d'Albany, p. 162 : « La lettre que vous me promettez pour M. de la Borde me sera infiniment précieuse : j'ai tiré parti de son ouvrage dans

Or le précurseur le plus immédiat de Sismondi en France, son rival même, fut Ginguené. Sismondi a pu recourir aux trois premiers tomes de l'*Histoire littéraire d'Italie* parus en 1811, et qui embrassent les premiers siècles de cette littérature, jusqu'au Quattrocento inclusivement¹; le reste de l'ouvrage est postérieur à celui de Sismondi². Ginguené, en revanche, a pu consulter dans la préparation de ses trois premiers volumes, l'*Histoire des Républiques italiennes*, qui avait précédé de quelques années la publication de son *Histoire littéraire d'Italie*³.

Sismondi déclare : « Longtemps avant de pouvoir connaître l'existence du bel ouvrage de M. Ginguené sur la littérature italienne, j'avais pris une direction différente de celle qu'il a suivie, en sorte que, malgré un rapport de titres entre nos deux livres, je n'aurai point à soutenir une aussi redoutable concurrence⁴. » Il est plus explicite quand il écrit à la comtesse d'Albany :

« Pour une partie, je me trouve sur le même terrain que M. Ginguené; il s'en faut bien que je puisse traiter la littérature italienne avec autant de profondeur que lui; le sujet de ses trois gros volumes sera renfermé pour moi en quatre leçons; mais, d'autre part, la comparaison de plusieurs langues différentes, la connaissance surtout des critiques allemands, me permettent de considérer mon sujet sous des rapports plus nouveaux⁵. »

Il est malaisé de discerner ce que Sismondi a emprunté à Ginguené et, inversement, ce que Ginguené a emprunté à Sismondi. Les chapitres IX à XII de la *Littérature du Midi* embrassent la période traitée dans les trois tomes de l'*Histoire*

la partie de mon cours qui traite de la littérature espagnole, et sans être toujours de son avis, j'y ai trouvé du moins un grand fonds d'instruction ». Voir A. DE LABORDE, *Voyage pittoresque de l'Espagne* 1806: *Itinéraire descriptif de l'Espagne* 1808.

1. P. L. GINGUENÉ, *Histoire littéraire d'Italie*. Paris, chez Michaud frères, 1811-1819, 9 vol. in-8°

2. Les t. IV et V de Ginguené sont de 1812, le t. VI de 1813, les trois derniers de 1819. Sismondi dit (*Litt. du Midi*, t. II, p. 67 n.) que « le quatrième volume de M. Ginguené... n'a pu venir à ma connaissance qu'après que j'avais achevé cet ouvrage ».

3. Ginguené ne cite qu'une seule fois l'*Histoire* de Sismondi, au t. I, p. 443, à propos de la querelle entre « Noirs et Blancs », à Florence.

4. *Litt. du Midi*, Avertissement, t. I, p. I, et plus loin, p. 392.

5. Lettre à M^{me} d'Albany, Genève 11 octobre 1811, *loc. cit.*, p. 147-148.

littéraire d'Italie, qui, à leur tour, ont trait au même espace de temps que Sismondi avait déjà décrit dans les huit volumes, parus en 1809, des *Républiques italiennes* : des origines au x^v^e siècle. C'est l'époque sur laquelle Sismondi possédait le plus de connaissances directes, dont il avait lu les écrivains — Dante, Pétrarque, Boccace, — dans l'original.

L'on constate, chez les deux auteurs, des concordances qui révèlent un certain manque d'originalité; ils puisaient sans doute aux mêmes sources.

Sur les origines de la nation italienne, Ginguené et Sismondi donnent une version quasi identique. Une « nuit », qui dura cinq siècles, à compter dès la fin du monde antique, ne commence à se dissiper qu'au xⁱ^e siècle; c'est à ce moment-là que, selon Sismondi, une « renaissance de la liberté » se manifeste, dans les villes d'Italie, et que, selon Ginguené, une « renaissance des lettres » se fait jour, en Provence tout d'abord. La poésie en langue vulgaire apparaît en Italie, dès le début du xⁱⁱ^e siècle, à la cour de Palerme. Tout ce qui est antérieur à ce phénomène de renaissance politique et littéraire leur paraît à tous deux chaotique et enveloppé de ténèbres — en quoi ils partagent les préjugés du siècle des lumières. Lorsqu'ils avancent d'autre part la théorie d'après laquelle la littérature arabe s'insère en quelque sorte entre la littérature antique et celle du moyen âge, exerçant une action décisive sur la poésie des Troubadours, Ginguené et Sismondi ne font encore que répéter ou développer un lieu commun assez répandu¹.

Guillaume Schlegel fut un des premiers à combattre cette thèse; dans une brochure qui parut peu d'années après le livre de Sismondi, il déclare que, pour soutenir ce point de vue il fallait ignorer et la littérature provençale et la littérature arabe². Sismondi cependant n'abandonna pas ses positions dans les éditions successives de la *Littérature du Midi*.

Sur d'autres points encore l'accord existe entre Sismondi et Ginguené. Ils déclarent que c'est à l'Italie que revient la

1. *Litt. du Midi*, t. I, chap. III. *Hist. litt. d'Italie*, t. I, chap. IV, p. 187 à 240; Ginguené avait lu précédemment ce chapitre dans deux séances de la Classe d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut.

2. *Observations sur la langue et la littérature provençales*, Paris 1818; réimprimé dans *Essais littéraires et historiques*, Bonn 1842. Voir PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 65-66.

gloire d'avoir rendu à l'Europe la connaissance des anciens; mais ils déplorent, en même temps, que l'érudition des humanistes, le culte de l'antiquité grecque et latine, ait interrompu la carrière si brillamment commencée, de la langue et des lettres italiennes. L'humanisme fut, au x^v^e siècle, une cause de stérilité dans le développement de la littérature en langue vulgaire¹.

En conclusion l'on peut dire que, dans leur manière de concevoir et d'interpréter l'histoire des premiers siècles de la littérature italienne, Ginguené et Sismondi se rejoignent. L'ouvrage de Ginguené cependant est infiniment plus fouillé que celui de Sismondi; ce dernier ne se propose point de traiter à fond l'histoire littéraire d'une seule nation, mais d'offrir une « histoire abrégée de toutes les littératures du Midi² ».

*
* * *

Or c'est dans l'idée maîtresse, dans la conception d'ensemble que réside la supériorité du livre de Sismondi sur celui de Ginguené³. Notre auteur trace en effet des perspectives nouvelles, en appliquant la méthode comparative à l'étude de la littérature, en révélant aux Français les beautés d'une poésie médiévale et étrangère point soumise au canon classique, en analysant l'esprit des nations d'après leurs particularités, en jugeant une œuvre littéraire relativement au temps et au lieu, et non point relativement à des règles absolues et arbitraires. « Au lieu de faire de la critique proprement dite, à la façon classique, il étudie le développement littéraire en histoire⁴. »

1. M. HENRI HAUVETTE, dans sa *Littérature italienne* (Paris 1924, p. 158) défend les humanistes du x^v^e siècle contre leurs détracteurs : « En réalité l'humanisme marque un moment de recueillement nécessaire et de féconde préparation. »

2. *Litt. du Midi*, I, p. 348. Sismondi renvoie expressément les lecteurs désireux de plus ample information à l'*Histoire littéraire d'Italie*, de Ginguené.

3. M. PAUL HAZARD, *La Révolution française et les lettres italiennes*, p. 445, définit l'attitude critique de Ginguené : « Son rôle fut de résister au xix^e siècle plutôt que de l'accepter. Du *Génie du Christianisme* il ne vit que les côtés ridicules; c'est à peine s'il comprit M^{me} de Staël... Les idées romantiques, qui commencent à agiter ses contemporains, ne l'ébranlent pas; il reste classique, fermement. Il croit à la bonne école, aux vraies principes, à l'empire des règles, aux préceptes du goût. »

4. P. KOHLER, *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 520.

L'étude de la diversité des nations en matière littéraire n'est cependant pas une fin, elle n'est qu'un moyen pour connaître l'unité fondamentale du goût et des sentiments humains. Il y a à la base de ce système une idée philosophique sur laquelle il convient d'insister, si l'on ne veut pas trahir la pensée de Sismondi :

« J'ai surtout voulu montrer partout, dit-il, dans l'*Avertissement*, l'influence réciproque de l'histoire politique et religieuse des peuples sur leur littérature, et de leur littérature sur leur caractère; faire sentir le rapport des lois du juste et de l'honnête avec celles du beau; la liaison enfin de la vertu et de la morale avec la sensibilité et l'imagination. C'était, en quelque sorte, écrire l'histoire de l'esprit humain dans plusieurs peuples indépendants, et le montrer partout soumis à des phases régulières et correspondantes¹. »

Sismondi aborde donc simultanément deux problèmes distincts : l'un a pour objet l'histoire comparée de la littérature, l'autre, la philosophie de la littérature. Dans son livre, l'exposé des faits et la spéculation sont inséparablement liés, comme ils l'étaient pour M^{me} de Staël. Celle-ci est sans conteste une des créatrices du genre; elle est aussi la principale inspiratrice de Sismondi.

Sainte-Beuve, dans des remarques sur les études de littérature comparée en France, en a montré l'origine : « Ce ne fut qu'au sortir de la Révolution, dit-il, qu'un genre de curiosité purement intellectuelle, le besoin de savoir ce qui se pensait et s'écrivait au dehors, vint s'emparer de quelques esprits studieux². » Charles de Villers, Benjamin Constant, et après eux M^{me} de Staël, donnèrent les premiers l'exemple. « Sismondi, pour sa part, dans ses cours professés à Genève, y aida. » Fauriel fonda l'étude méthodique et approfondie de cette matière, en France.

D'autre part, un critique anglais, sir James Mackintosh, a constaté, en 1813, qu'un champ nouveau venait d'être ouvert à la spéculation philosophique :

« The philosophy of literature is one of the most recently opened fields of speculation; a few fragment of it are among the most beautiful

1. *Litt. du Midi*, t. I, p. II.

2. *Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 185.

parts of Hume Essays. The great work of Mad. de Staël was the first attempt on a bold and extensive scale. In the neighbourhood of her late residence, and perhaps not uninfluenced by her spirit, two writers of great merit, Sismondi in his History of the Litterature of the South and Barante in his essay on French Litterature during the Eighteenth Century have treated various parts of this wide subject¹.

On ne se querelle pas, à Coppet, sur des questions de priorité. Il est d'autant plus malaisé de discerner, aujourd'hui, la propriété intellectuelle de chacun des délégués aux « Etats Généraux de l'opinion européenne² », qui tenaient leurs assises dans le château des Necker. Admettons qu'il y avait un fonds commun de connaissances et d'idées auquel chacun avait versé sa contribution, et nous ne serons pas trop éloigné de la vérité. M^{me} de Staël était une animatrice incomparable, elle savait aussi fort bien choisir les valeurs spirituelles dont elle composait son entourage. Elle était un grand banquier, comme son père, mais dans l'ordre intellectuel. Elle accordait des crédits et touchait des intérêts, à un taux élevé. Ses opérations sur les marchés de Paris, de Weimar, de Genève et d'Italie sont bien connues...

Sismondi fut de ses débiteurs. Il déposa des titres. On aurait tort de penser qu'il a reçu sans rendre. Ceci dit, quels emprunts a-t-il fait à l'œuvre de M^{me} de Staël? Il trouva d'abord tout un programme dans le seul titre, si suggestif, du traité *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*³. Il faut lire les quatre tomes de la *Littérature du Midi* d'un bout à l'autre pour retrouver, nous ne disons pas un système complet et logique des rapports de la société et de la littérature, mais une perpétuelle recherche de ces rapports. Suivant l'enseignement de M^{me} de Staël, Sismondi tient compte des circonstances historiques dans l'étude de la littérature. « Il applique la méthode qu'elle avait la première indiquée aux Français, dans son livre *De la Littérature*⁴. »

1. *Edinburgh Review*, octobre 1813; cité par A. STEVENS, *M^{me} de Staël, a study of her life and times*, Londres 1881, t. I, p. 240. Mackintosh fait ici allusion au livre *De la Littérature*, de M^{me} de Staël.

2. L'expression est de STENDHAL, *Rome, Naples et Florence*, t. II, p. 285, cité par PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 22.

3. An VIII, 2 vol. in-8°.

4. P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 520.

La distinction entre la littérature du Nord et la littérature du Midi, l'une représentant le monde germanique et protestant, l'autre le monde latin et catholique, s'y trouve formulée en une théorie¹. On a pu dire que Sismondi avait fait une démonstration historique de cette théorie², en y apportant toutefois certaines modifications : « Il oppose le Nord et le Midi, comme M^{me} de Staël, mais pour elle, le Nord est romantique et le Midi classique. Pour Sismondi, la poésie française est seule classique dans l'Europe moderne, avec le théâtre italien. Les lettres espagnoles et les lettres provençales sont romantiques; avant le grand siècle, la France du Nord n'est pas classique : « Toute la littérature romantique s'enrichit de « l'héritage des Trouvères³. » Ce disant, Sismondi se rapproche de ses ennemis les romantiques allemands, du moins de certaines de leurs théories⁴. »

Dans *Corinne* et dans l'*Allemagne*, M^{me} de Staël attribue une importance capitale à l'influence du climat. Nous savons que Sismondi ne la suit pas sur ce terrain, restant fermement convaincu que ce sont les institutions qui déterminent le caractère des peuples⁵. Pour citer un exemple, les institutions libres de l'Espagne au moyen âge ont eu une répercussion salutaire sur le caractère national, sur les mœurs, le langage et la littérature des Espagnols⁶, tandis que, dès le xvii^e siècle, le despotisme et l'inquisition ont produit un effet contraire. « La littérature, dit-il, suit toujours, mais souvent à demi-siècle de distance, les changements que la politique opère dans les nations⁷. »

Il existe cependant des analogies frappantes entre l'*Allemagne* et la *Littérature du Midi*. Non seulement Sismondi reprend la classification de M^{me} de Staël : « Comme elle, il condamne le principe de la critique classique. Il s'agit d'auteurs étrangers; « étudions leur manière, dit-il, jugeons-les non

1. Au chap. XI.

2. C. PELLEGRINI, *loc. cit.*, p. 46.

3. *Litt. du Midi*, t. I, chap. III et passim.

4. P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 521.

5. Voir plus haut, chapitre VII, 141-142.

6. *Litt. du Midi*, t. III, p. 110-111.

7. *Ibid.* t. IV, p. 51. Sismondi ne s'arrête pas aux idées générales, il étudie les faits. Par exemple, il montre les rapports qui existent entre le commerce et la navigation portugaises et certaines manifestations littéraires de cette nation.

« point d'après nos règles, mais d'après celles qu'ils ont suivies; apprenons à distinguer l'esprit humain de l'esprit national. » C'est exactement la leçon de l'*Allemagne* : pour comprendre les autres, mettons-nous à leur place¹. » M. Pierre Kohler, que nous citons ici, ajoute, qu'en 1812, ce principe est plus nouveau pour les Français que pour les Genevois. C'est fort possible; cependant, et c'est là notre conclusion, il a été entendu en France seulement à la suite de l'action littéraire de M^{me} de Staël et de Sismondi.

De cette atmosphère vivante et studieuse de Coppet, deux travaux sont sortis encore, précédant de peu la *Littérature du Midi*. Nous avons nommé *Wallstein*, de Constant², et la *Littérature française pendant le XVIII^e siècle*, de Prosper de Barante³. Sismondi eut une vive admiration pour le premier, tandis qu'il réprouva la tendance déterministe du second, lui lui paraissait « d'une profonde tristesse ». Benjamin, selon lui, est parvenu à concilier l'esthétique allemande avec ses règles françaises :

« Vous verrez une tragédie de Benjamin-Constant qu'il va faire imprimer cet automne, c'est *Wallenstein*, de Schiller, transporté sur la scène française. Je vous en avais parlé avant de l'avoir vu; il a beaucoup surpassé mon attente. La versification est admirable et peut aller de pair avec celle de nos grands maîtres, l'observation des règles de la scène française est scrupuleuse, et cependant la nationalité, le caractère des temps et des lieux sont imprimés sur tous les personnages avec une force et une vérité que j'avais crues jusqu'ici réservées aux Allemands⁴. »

Ainsi, même en s'adressant à l'amie du classique Alfieri, Sismondi ne cache pas ses préférences pour le théâtre allemand. On voit mieux maintenant de quel parti est son cœur : il aime une tragédie de Schiller adaptée à la scène française, une pièce historique et nationale qui ne choque pas cependant le bon goût. C'est un son de cloche bien distinct de celui que

1. P. KOHLER, *loc. cit.*, p. 520.

2. « Précédé de quelques réflexions sur le théâtre allemand » 1809 in-8°.

3. Paris 1809, 1 vol. in-8°. Sismondi juge cette œuvre dans une lettre à M^{me} d'Albany, du 9 janvier 1809, *loc. cit.*, p. 82.

4. Lettre à Madame d'Albany, p. 101. Voir *ibid.*, p. 77, où Sismondi dit notamment que « la théorie allemande du théâtre et celle d'Alfieri sont absolument les deux extrêmes ».

Schlegel faisait entendre. Entre l'esthétique de Schiller et celle des romantiques allemands il y a une différence sensible. Benjamin s'était plus d'une fois institué le défenseur de Schiller contre les attaques de Schlegel, au cours des conversations de Coppet; on devine aisément de quel côté fut Sismondi. Mais dans ses écrits il ne parle que de « la théorie allemande du théâtre », en général, sans faire la distinction entre les deux écoles en présence.

III

En portant un jugement d'ensemble sur l'unique ouvrage d'histoire littéraire de Sismondi, nous lui trouverons peut-être, au premier abord, plus de défauts que de qualités. Le nombre de ses défauts en effet est considérable. La *Littérature du Midi* ne serait-elle pas, tout simplement, l'œuvre d'un polygraphe, d'un compilateur? Cet ouvrage tient à la fois du manuel, de l'anthologie, de la vulgarisation scientifique, du traité d'esthétique, de l'essai philosophique. La forme ne rachète pas ce que le fond a de vague, de diffus, et même d'un peu incohérent. Le style de Sismondi frappe par la lourdeur et par la pauvreté du vocabulaire, il est terne et parfois incorrect. C'est le style décoloré du philologue qui pratique trop de langues et ne cultive pas assez la sienne. La longueur de l'ouvrage explique, sans les excuser, certaines négligences. Enfin, le manque de précision et de clarté dans les idées ne contribue point à donner de l'unité à ce tableau des littératures du Midi de l'Europe. Sismondi, qui a subi des influences si nombreuses et si diverses, n'a pas toujours su les concilier et les fondre en une synthèse.

A ces défauts, qui sont incontestables, il faut opposer les qualités, non moins évidentes¹. Cet ouvrage est extraordinairement riche en idées et en aperçus; il traite un sujet non seulement très vaste, mais presque neuf à l'époque; il offre un excellent choix d'analyses et de traductions. Ce qui élève la *Littérature du Midi* au dessus de l'érudition et de la vulgarisation ordinaires, c'est une attitude critique nouvelle, —

1. Voir la conclusion de M. Pellegrini, *loc. cit.*, p. 105 et suiv.

que nous avons essayé de définir dans les pages précédentes. Sismondi aborde son sujet avec ce mélange de curiosité et de sympathie, qui est le propre de son esprit. Ce n'est pas un grand écrivain, mais c'est une intelligence perspicace et courageuse, qui ne craint pas l'aventure. Un de ses adversaires ne lui reconnaît-il pas « une tête active et un esprit hardi¹ ». Et bien que son travail s'inspire d'un grand nombre de sources assez hétéroclites, notre auteur apprécie et juge en toute indépendance. C'est en quelque sorte le dogme du libre examen appliqué à la critique littéraire. « Il me semble qu'on doit reconnaître dans mon livre, écrit-il à la comtesse d'Albany, des impressions immédiates, des jugements formés d'après ce qui m'a affecté moi-même, et jamais ceux de la mode ou des oracles d'autrui². » Sismondi n'affirme-t-il pas, par ailleurs, qu'en littérature il n'y a pas d'hérésie? Il se veut impartial, il réussit à être personnel. Son livre, à défaut d'une construction méthodique, abonde en problèmes habilement posés, en suggestions fertiles.

Sismondi, même en littérature, est un précurseur et un initiateur. Son cours lui valut une notoriété littéraire. Commenté, critiqué, voire même attaqué, il fut cependant traduit en plusieurs langues, et surtout imité. L'historien qui, en parfaite bonne foi, croyait avoir fait une œuvre très objective, eut la surprise de se trouver engagé dans la lutte des opinions. Les uns lui reprochèrent son attachement aux classiques français et à Alfieri, ses polémiques contre certains auteurs allemands dont il ne partageait pas les goûts; les autres lui firent grief de sa retentissante démonstration en faveur des principes nouveaux; la *Littérature du Midi* tomba au cœur des polémiques naissantes entre classiques et romantiques.

La critique française et italienne se trompa-t-elle en liant étroitement le nom de Sismondi à ceux de M^{me} de Staël, de Schlegel et des romantiques en général? Pourquoi ses adversaires de la vieille école firent-ils si peu de cas des nombreuses réserves dont il entourait ses jugements, et des éloges qu'il adresse à l'orthodoxie littéraire? C'est que la *Littérature du Midi* avait un caractère nettement hétérodoxe. Elle est

1. Dussault, cité par Pellegrini, p. 110.

2. Lettre à M^{me} d'Albany, p. 186.

régie par des lois nouvelles. Sismondi, quoique attaché d'autre part à certains doctrines du XVIII^e siècle, a contribué par son livre à jeter le discrédit sur l'idéal classique.

Son rôle dans l'histoire de la critique littéraire de la France a, toute proportion gardée, des analogies avec celui de Herder, en Allemagne; ils marquent la transition entre le XVIII^e siècle rationaliste et le XIX^e siècle romantique. Sans sacrifier les idées d'humanité, de liberté, de progrès, ils apportent cependant une nouvelle conception de l'histoire et de l'art. La « philosophie » survit aux « règles ». Dans le domaine de l'esthétique, la législation d'Aristote fait place à un autre système, et l'action exercée par le livre de Sismondi contribue à provoquer en France un véritable schisme littéraire.

Dussault, le « général en chef du parti classique », — comme disait de lui Stendhal, — montra en une série d'articles sur la *Littérature du Midi*, publiés dans le *Journal des Débats*, ce que les deux points de vue ont d'inconciliable.

« Les deux partis sont en présence : chacune des deux armées littéraires a ses bannières sur lesquelles sont écrites des devises bien différentes; les noms d'Aristote, de Quintilien, de Cicéron, d'Horace, de Boileau se lisent sur les étendards des *Classiques*; les drapeaux des *Romantiques* ne portent le nom d'aucun législateur; on n'y voit briller que ces mots : Ossian, Shakespeare, Kotzebue, genre rêveur, abolition des unités dramatiques, mépris de tout art poétique, nullité de goût¹. »

La bataille romantique était déclenchée. Et comme il n'y a pas de guerre sans pamphlets, il est amusant d'en recueillir un, publié dans le *Nain Jaune* du 20 décembre 1814, qui dénonça de façon fort spirituelle la « Confédération romantique », et où Sismondi est directement mis en cause; en voici des extraits :

« L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et la Hollande ont nommé pour les représenter, M^{me} la baronne de Staël-Holstein, née Necker, et le sieur Benjamin Constant, la Russie, la Prusse, l'Autriche et la

1. Les articles de DUSSAULT datent de la fin de 1813 et du commencement de 1814, et ils furent réimprimés dans *Annales littéraires*, Paris 1818, t. IV, p. 197 et suiv. Cité par C. Pellegrini, p. 110-111. Dussault reconnaît que Sismondi a, le premier en France, appliqué systématiquement les idées nouvelles, dans un ample et remarquable ouvrage d'histoire littéraire

Suède, le sieur Schlegel et le sieur Kotzebue; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, Sismondi... »

« Il est, en outre, arrêté et convenu entre les hautes puissances contractantes, que le sieur Sismondi publiera, affichera, et placardera dans Paris un ouvrage en trois (*sic*) volumes in-8°, intitulé : *De la Littérature du Midi...* »

« Pour anéantir à jamais la pureté de la langue française, et faire qu'elle ne soit plus employée par les diplomates comme la plus intelligible et la plus claire, M^{me} de Staël-Holstein et M. Benjamin Constant s'engagent à écrire en langue française, et à faire passer dans leur style toute l'obscurité des langues du Nord, pendant que le sieur de Sismondi introduira dans le sien l'enflure et les *concetti* des langues du Midi, et ce. jusqu'à ce que les Français ne s'entendent plus entre eux¹. »

Dans un petit volume anonyme, intitulé *l'Antiromantique*², le vicomte de Saint-Chamans associe également, pour réfuter leurs doctrines, M^{me} de Staël, Schlegel et Sismondi. Mais, plus habile que le pamphlétaire du *Nain Jaune*, il sait tirer parti des divisions dans le camp ennemi, en combattant Schlegel par Sismondi. Il déclare, entre autres :

« C'est avec un grand plaisir que j'ai cité... M. de Sismondi, donnant des preuves d'un goût qui ne s'est pas gâté malgré ses liaisons avec la nouvelle école. Je suis fort aise de trouver l'occasion de lui rendre cette justice, que, si une influence étrangère lui a fait adopter une théorie de très faux principes, du moins il n'en fait jamais usage dans l'application, et se montre en général critique éclairé et juste dans les jugements qu'il porte sur la littérature italienne, espagnole et portugaise³. »

Le parti classique eut peut-être le seul tort de ne pouvoir opposer de grands noms à l'avant-garde romantique; Dus-sault, le pamphlétaire du *Nain Jaune*, Saint-Chamans, De Felets, — ce dernier dans les *Débats*, — et d'autres critiques plus ou moins obscurs, réussirent tout au plus à faire quelque bruit autour des noms, déjà célèbres, de leurs adversaires⁴.

1. Rapporté par Pellegrini p. 120-121.

2. *Examen de quelques ouvrages nouveaux*, Paris 1816.

3. *L'Antiromantique*, p. 178-179, cité par Pellegrini, p. 114.

4. Ballanche, dans des lettres à M^{me} Récamier, accusait à son tour M^{me} de Staël, Schlegel et Sismondi du vague de leurs théories (Ed. HERRIOT, *M^{me} Récamier et ses amis*, t. II, p. 12). M^{me} Necker de Saussure fait allusion à *l'Antiromantique*, dans une lettre à Pictet de Rochemont, de décembre 1816; sa cousine, M^{me} de Staël, aurait déclaré « qu'elle ne demandait pas mieux, que le style français et les idées allemandes seraient la perfection » (*Inédit*, qu'a bien voulu nous communiquer M. Pierre Kohler).

Aux romantiques, l'œuvre de Sismondi offrait une mine qu'ils purent exploiter avec profit. Il leur donnait le moyen âge, la chevalerie, la poésie des troubadours et des trouvères, l'Espagne, le Cid, Dante, Arioste, il leur expliquait le théâtre d'inspiration nationale ou religieuse, il leur recommandait les sujets historiques empreints de couleur locale, il leur montrait de nombreux modèles étrangers jusqu'alors mal connus ou même point connus. Il est romantique surtout parce qu'il rompt complètement avec les anciens, parce qu'il combat la mythologie païenne en y substituant l'imagerie du moyen âge, parce qu'il préfère à la tradition gréco-latine, les traditions nationales et à l'art antique, l'art populaire¹.

Emile Faguet nous semble avoir donné la juste mesure de l'influence que Sismondi a exercée sur le mouvement romantique en France :

« ... Simonde de Sismondi était comme le lien naturel entre les littératures étrangères et la littérature française, et éminemment propre à faire passer dans celle-ci quelque chose de celles-là... Son livre *De la Littérature du Midi de l'Europe*... fut d'une très grande influence sur le mouvement romantique et au moins aussi puissant dans ce sens que l'*Allemagne* de M^{me} de Staël avait pu l'être. Si le romantisme a cru être allemand, c'est à M^{me} de Staël qu'il le doit; s'il a été anglais, et il le fut un peu, c'est à Byron et à Walter Scott surtout qu'il en est redevable et aussi aux traducteurs de Shakespeare. Mais on sait assez qu'il fut surtout italien et espagnol, si tant est qu'il fut étranger, ce qu'encore on a beaucoup exagéré, et dans la mesure où il a été italien et espagnol, c'est à Simonde de Sismondi et à Émile Deschamps, à peu près exclusivement, qu'il a dû de l'être. Le laborieux et gauche Sismondi doit être compté comme un des fondateurs du romantisme en France². »

1. Le *Globe* témoigne à plusieurs reprises de l'influence de Sismondi sur l'école romantique; voir notamment le numéro du 25 avril 1825, cité par Pellegrini, p. 122. Ce dernier définit le point de vue de Sismondi (p. 58) : « ... Per il Sismondi romanticismo vuol dire culto del genio, delle manifestazioni forti e spontanee delle energie creatrici della stirpe, e classicismo correttezza, imitazione dei classici, rappresentazione fredda e convenzionale. »

Une dizaine d'années déjà avant la *Littérature du Midi*, Sismondi a songé à publier des chansons populaires grecques, projet bien romantique, dans le genre de Herder et de Brentano (*Briefe von Bonstetten*, t. I, p. 186, d. d. 22 février 1804). Dans une lettre à Auguste de Staël, du 23 juillet 1807, Sismondi exalte les hautes qualités des Grecs, dont il a rencontré quelques-uns à Florence (*Inédit*, Arch. de Broglie).

2. Emile Faguet, dans PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. VII, p. 656 (Paris 1899).



En Italie, l'*Histoire des Républiques italiennes* devait d'abord faire connaître le nom de Sismondi, avant que la *Littérature du Midine* vînt conquérir quelques esprits et en irriter d'autres¹. Détaché de l'ensemble, le fameux chapitre XXX sur le Théâtre dans la poésie romantique, traduit en italien par D. M. Dalla, parut à Milan en 1819 sous le titre : *Vera definizione del romanticismo*. L'année suivante, Giovanni Gherardini publia la partie de l'ouvrage de Sismondi qui a trait à la littérature italienne².

Le premier écrivain italien qui dut la formation de ses idées critiques à l'œuvre de Sismondi, est certainement Ludovico di Breme. Son *Grand commentaire sur un petit article*³ — écrit en français — en témoigne. Voici comment il entend la théorie de Sismondi :

« M. Sismondi conçut la grande pensée de nous conduire à la connaissance de l'*Esprit des lois poétiques* par l'examen des faits et des codes littéraires nationaux. Les circonstances physiques et les influences des climats ne devraient jamais avoir d'effets plus sensibles que sur les facultés poétiques des peuples; et cette démarcation géographique serait irrécusable, si les formes sociales, les mœurs et la fortune civile n'avaient ensuite leur grande influence aussi, mais celle-ci n'est pourtant que subalterne, précaire, et n'est pas toujours heureuse. M. Sismondi se proposait de signaler la part de chacune⁴; il envisageait donc la science des théories de la manière la plus philosophique et la plus vaste possible; car tout chef-d'œuvre des arts pour être produit au moyen de l'esprit de l'homme n'en est pas moins un pur phénomène dans l'Univers : l'histoire naturelle de la poésie est donc la seule poétique immuable et complète⁵. »

L'admiration et l'amitié de di Breme, — qu'il avait rencontré pour la première fois en 1817, à Genève, — fut pour

1. Carlo Botta cependant, dont nous avons signalé plus haut (p. 179) l'attaque dirigée contre Sismondi, manifesta sa solidarité avec les classiques et les puristes français, déjà en 1816. Il déclare notamment : « Gl' Italiani sono figli di Atene e di Roma, non di Teutone o di Odino o di Ossian, o di altra simil peste! » (Cité par Pellegrini, p. 117).

2. *Della letteratura italiana dal secolo XIV al principio del secolo XIX* Milan 1820. Réimprimé à Genève 1830.

3. Genève et Paris 1817.

4. On voit que di Breme exagère quelque peu l'importance qu'attribuait Sismondi à l'influence du climat.

5. Cité par Pellegrini, *loc. cit.*, p. 132.

beaucoup dans l'accueil que Sismondi trouva au sein du groupe si brillant d'écrivains et de patriotes italiens, qui s'assemblaient pour publier le *Conciliatore*, et qui resta uni, même après la suppression de ce journal bi-hebdomadaire, en septembre 1819. Un article de Sismondi sur Camoëns occupait la place d'honneur dans le premier numéro du *Conciliatore*¹. De cette époque aussi datent les relations du critique genevois avec Silvio Pellico, avec Federico Confalonieri, avec Borsieri, avec Berchet, et avec tant d'autres. Quand di Breme mourut prématurément, en 1820, Sismondi rendit un hommage éloquent et émouvant à sa mémoire, dans la *Revue Encyclopédique*, de Paris². Mais comme il avait trouvé moyen d'insérer dans sa notice nécrologique un éloge du *Conciliatore*, et de blâmer le gouvernement qui l'avait supprimé, la distribution de ce fascicule de la *Revue Encyclopédique* fut interdite à Milan par les autorités autrichiennes.

L'article de Sismondi sur Camoëns, l'opuscule *Vera definizione del romanticismo*, puis la traduction de sa *Littérature italienne* soulevèrent contre Sismondi les partisans de l'école classique en Italie. La *Biblioteca Italiana*, puis à plusieurs reprises la *Gazetta di Milano*, enfin le *Giornale Arcadio*, de Rome, firent entre 1819 et 1821 le procès des idées romantiques en critiquant les œuvres de Sismondi. Autant dire que celui-ci fut considéré en Italie comme l'un des principaux promoteurs du romantisme, et qu'il eut dès lors partie liée avec les romantiques italiens³.

On a voulu nier l'existence d'une littérature romantique italienne, et il faut convenir sans doute que les idées romantiques furent représentées en Italie de la façon la moins romantique possible⁴. La poésie des ruines et de tombeaux, la rêverie insociable et la mélancolie incurable, le type du poète échevelé — sinon écervelé — qui conspue la raison et

1. Octobre 1818.

2. T. VIII, p. 477.

3. Ce n'est point ici l'endroit de poursuivre l'étude de la fortune intellectuelle de Sismondi en Italie. D'ailleurs, M. Pellegrini a fait cette étude, avec une érudition et une compétence à laquelle nous rendons hommage, dans son livre *Il Sismondi e la Storia delle letterature dell' Europa meridionale* p. 124-160. Voir aussi plus loin chap. XIII, paragraphe V.

4. Voir PAUL HAZARD, *Romantisme italien et Romantisme européen*, *Revue de Littérature comparée*, 1926, t. VI, p. 224 et suiv.

embrasse une mystique dont se serviront habilement cléricaux et réactionnaires, — ce romantisme-là n'a eu qu'un mince succès en Italie. Les collaborateurs du *Conciliatore* et, plus tard, de l'*Antologia* de Vieusseux, sont des hommes d'action, des esprits éclairés; ils ont les yeux fixés sur l'avenir et non sur le passé, ils aiment passionnément leur patrie et travaillent pour un nouvel ordre social; hommes enfin, asservis à une cause commune, ils ne reculent devant aucun sacrifice et font souvent preuve d'un véritable héroïsme.

Les trois mots : *national*, *libéral* et *romantique*, sont inséparablement liés, et Sismondi ni ses amis italiens n'ont attendu Stendhal pour leur enseigner cette formule. Mais quelle signification le mot « romantique » prend-il dans une telle ambiance? « La littérature romantique est une littérature adaptée à l'époque contemporaine : voilà tout ce qu'un de ses partisans garde ici de son contenu théorique¹. » Cela ne fait-il pas songer à l'idée fondamentale exposée dans la *Littérature du Midi*, et que nous résumerions ainsi : la littérature romantique, ne reconnaissant point l'autorité d'un art poétique absolu et unique, est une littérature adaptée au génie des différentes nations, aux différentes époques de leur histoire.

*
* *

S'il paraît certain que dans aucun pays l'autorité de Sismondi en matière littéraire ne fut plus généralement reconnue qu'en Italie, elle ne pouvait s'exercer dans la même mesure en Angleterre et en Allemagne. Ou plutôt, elle s'exerçait d'une tout autre manière. Sismondi n'apporte évidemment aucun élément nouveau au mouvement romantique de ces deux pays; il y est apprécié surtout pour ses qualités de savant, d'historien et d'économiste. Mais son œuvre d'historien littéraire n'échappe pas à l'attention des lettrés anglais et allemands.

Sir James Mackintosh signale la *Littérature du Midi* aux lecteurs de l'*Edinburgh Review*, en octobre 1813 déjà². Dans

1. P. HAZARD, *loc. cit.*, p. 234, d'après ROMAGNOSI, *Della poesia considerata rispetto alle diverse età delle Nazioni*, *Conciliatore* n° 3.

2. Voir plus haut, p. 189-190.

la même revue, Hazlitt consacre un article au livre de Sismondi¹. Egerton Brydges, dans son recueil critique et bibliographique *Res literariæ* estime que Sismondi est supérieur à Ginguené, dans l'analyse et dans la critique de l'œuvre de Dante². Enfin le jeune Thomas Babington Macaulay, qui débutait dans sa brillante carrière d'essayiste par des articles du *Knight's Quaterly Magazine*, fait état, lui aussi, du jugement de Sismondi sur Dante, en citant cette phrase : « Cependant, says a favourite writer of mine, il n'est ni pur, ni correct, mais il est créateur³. » La *Littérature du Midi* est traduite en anglais par Thomas Roscoe, fils de William Roscoe, avec qui Sismondi avait eu auparavant une polémique assez retentissante, au sujet de Lorenzo de Médicis⁴.

En Allemagne, sitôt la *Littérature du Midi* parue, Bouterwek lui-même en rendit compte dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*⁵. Peu de temps après, une traduction du livre de Sismondi fut publiée à Leipzig⁶. Il devait sans doute avoir des lecteurs, car le sujet était à la mode⁷. Mais comme, en cette matière, la compétence de l'historien genevois n'égalait pas celle de certains écrivains allemands et que, au surplus, l'auteur avait un peu imprudemment attaqué des savants et des hommes de lettres qui faisaient autorité, — auxquels il avait préalablement emprunté des éléments essentiels de son travail, — Sismondi ne pouvait compter sur une très bonne presse en Allemagne. De plus, un spécialiste hispanisant lui reprochait de ne pas posséder les connaissances nécessaires en matière de langue et de poésie espagnoles⁸.

La *Littérature du Midi* ne passe pas non plus inaperçue en Espagne et en Portugal; la partie relative aux lettres

1. Vol. XXV, p. 45-49, réimprimé dans TOYNBEE, *Dante in English Literature from Chaucer to Cary*, Londres 1909, t. II, p. 176-178:

2. Cité par Pellegrini, p. 74, n. 1.

3. TOYNBEE, *loc. cit.*, p. 394. Dans cet ouvrage, l'article de Macaulay sur Dante, qu'il avait publié pour la première fois en 1824, est réimprimé in extenso.

4. *Historical View of the Literature of the South of Europe*, trad. par Thomas Roscoe, Londres 1823, 4 vol. in-8°. Rééd. 1827, 1846.

5. C'est Sismondi qui l'apprend à M^{me} d'Albany, le 20 janvier 1814, *loc. cit.*, p. 223.

6. *Die Literatur des südlichen Europa*, trad. par L. Hain, Leipzig 1816-1819, 2 vol. in-8°.

7. Le romancier Immermann, par exemple, s'initie à la connaissance de Pétrarque en lisant Sismondi.

8. Böhl, cité par Pellegrini, p. 119, n. 2.

espagnoles fut traduite et publiée à Séville et à Madrid, peu de temps avant la mort de l'auteur¹. Mais dès 1818, un périodique de Cadice avait répandu la connaissance du livre de Sismondi dans les pays ibériques², où il exerça une certaine influence sur le mouvement littéraire : un traité intitulé *El Romanticismo*, publié à Barcelone en 1823-1824³, se fait l'écho des idées de Sismondi.

Un historien de la littérature espagnole, Ticknor, a rendu cet hommage à ses devanciers allemand et suisse :

« Il n'y a que les personnes qui ont eu le courage de parcourir tout le vaste champ de la littérature espagnole, qui puissent bien apprécier le mérite de savants tels que Bouterwek et Sismondi... qui, avec un nombre d'auteurs aussi insuffisant, sont encore parvenus à répandre tant de lumière sur le sujet qu'ils traitent⁴. »

Nous serions incomplets si nous laissions croire que l'ouvrage de Sismondi n'exerça son action que sur le mouvement littéraire. Il est évident qu'il atteignit également le mouvement scientifique. Sismondi est un précurseur immédiat de la philologie romane en France, et il est un « comparatiste » avant la lettre. Son tableau d'ensemble des littératures de langue romane est le premier ouvrage de ce genre écrit en français. Il précède Fauriel et Villemain. Ceux-ci ont largement contribué à développer la connaissance de la littérature du moyen âge et de la poésie provençale, italienne et espagnole; et il est naturel que leurs travaux marquent un progrès sur celui de leur devancier genevois. Fauriel, notamment, doit être considéré comme un philologue de très grande valeur. Mais il ne nous a pas échappé que ces savants français ont eu de l'estime pour Sismondi, dont ils étudiaient les œuvres et avec qui ils entretenaient des relations personnelles.

Une fois de plus, il faut reconnaître que le mouvement

1. *Historia de la Literatura espanola des de mediados del siglo XII hasta nuestros dias*, dividida en lecciones; trad. par José Lorenzo Figueroa, Séville et Madrid 1841-1842 2 volumes in-4°.

2. *Diario Mercantil*, nos des 10, 17 et 24 mai 1818, où Böhl lui-même publiait des extraits de la *Littérature* (Pellegrini p. 119 n° 2).

3. Publié dans *Europeo*. Pellegrini 120 n.

4. TICKNOR, *Histoire de la Littérature espagnole*, trad. franç. Paris 1864, p. 34-35 (Pellegrini, *ibid.*).

romantique a rendu un service inestimable à la science, en ouvrant des champs nouveaux à ses investigations. Des disciplines telles que l'histoire du moyen âge, l'histoire littéraire, la philologie romane et germanique, et jusqu'à l'archéologie et à l'ethnographie, ont toutes plus ou moins subi les contre-coups d'un mouvement, qui au début ne semblait relever que du sentiment et de la poésie.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

PREMIER SÉJOUR A PARIS. — PALINODIE DE SISMONDI

I. Le séjour de Sismondi à Paris (janvier-juin 1813). Le Faubourg Saint-Honoré et le Faubourg Saint-Germain. Contraste entre la société du XVIII^e siècle et celle de l'Empire. Gens de lettres et académiciens. Les femmes; M^{me} de Souza. — II. Conversations parisiennes. La catastrophe de 1813-1814. Changement d'attitude de Sismondi : son opinion sur Napoléon; son sentiment national; sa fidélité à la « cause des lumières ».

I

Sismondi supportait difficilement de voir l'attrait que Paris exerçait sur M^{me} de Staël, qui, même dans le cercle de ses amis de Coppet et de Genève, ne pouvait oublier sa ville natale. De même, lorsque la comtesse d'Albany dut s'y rendre pour régler des affaires personnelles, il ne peut dissimuler son inquiétude : « A Paris, vous êtes trop près de celui qui fait et défait les rois, et qui surtout n'enseigne pas à les aimer », écrivait-il à la reine *in partibus* d'Écosse, en 1809¹. Depuis le règne de Bonaparte, l'honnête homme et le libéral qu'est Sismondi réprouve comme une faiblesse cette attirance de la capitale : on ne compose pas avec l'usurpateur.

Même incorporée à la France, Genève resta jalouse de cette sorte de splendide isolement qu'elle avait librement choisi, et qui la distinguait des nations environnantes. Les occasions

1. *Lettres inédites, loc. cit.*, p. 98.

ne manquaient cependant pas aux Genevois de se rendre à Paris, qui pendant quinze ans fut leur capitale. Pictet-Diodati, par exemple, surnommé « le législateur », y exerçait le mandat de représentant du département du Léman au Corps législatif et portait le somptueux uniforme, insigne de sa fonction. D'autres, tel le botaniste A.-P. de Candolle et le physicien M.-A. Pictet, occupaient des places importantes dans l'Université impériale. Les hommes d'affaires, cela va sans dire, n'abandonnaient pas leurs positions, souvent assez fortes, sur la place de Paris. Mais de vrais partisans, l'Empire n'en comptait point à Genève.

Jusqu'à l'âge de quarante ans, Sismondi, qui avait vécu en Angleterre et en Italie, et qui connaissait l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, avait résisté à la tentation de Paris, de la cité dont il savait fort bien cependant qu'elle formait le centre du monde civilisé et qu'elle dispensait la gloire.

« Je n'ai jamais vu Paris, écrit-il à la comtesse d'Albany, mais je le déteste par avance, et de plus je le crains, car je ne voudrais pas qu'un peu de plaisir, que j'y trouverais peut-être, diminuât mon aversion pour la ville, et ses habitants, et la nation dont c'est la capitale¹. »

Nous connaissons les raisons qui déterminaient des propos si véhéments ; un critique français, Edmond Schérer, en mesure l'origine et la portée² : « Il faut, pour expliquer une haine si vigoureuse, se rappeler tout ce que Genève avait perdu et souffert dans son annexion à la France. Nous autres Français, nous nous imaginons volontiers qu'il n'est pas pour un peuple de sort plus enviable que d'être admis dans la communauté de nos institutions. Sismondi avait le tort de n'en pas juger ainsi, et de gémir en voyant sa patrie réduite à la vie languissante et au despotisme administratif d'un département français. »

Or dans la vie de Sismondi, la route qui mène de Genève à Paris devait être son chemin de Damas. L'austère Genevois finira par aimer Paris, les salons parisiens et le peuple de Paris. Il découvrira son cœur français. Il regrettera l'Empe-

1. Lettre du 6 septembre 1809, *loc. cit.*, p. 97.

2. *Études de littérature contemporaine*, t. II, p. 197 et suiv.

reur lui-même, après l'avoir vigoureusement défendu et soutenu aux heures les plus dramatiques de son règne. Sismondi se promenant avec Napoléon, en tête-à-tête, dans le jardin ombragé du palais de l'Élysée, qui l'aurait prédit? Mais nous anticipons, la conversion fut lente, raisonnée, résultat d'un concours de circonstances assez extraordinaire. Il fallut que l'Europe tout entière se coalisât contre la France et l'humiliât; il fallut que l'Empereur se mît à la tête du mouvement national et libéral, pour combattre les forces liguées des Bourbons et de l'étranger, avant que Sismondi consentît à se rallier au drapeau tricolore.

Ce sera en 1815. Nous avons quitté Sismondi en 1812, après avoir, comme ses auditeurs et auditrices, prêté une attention particulière à son cours de littérature du Midi de l'Europe. En mars, le savant professeur va se reposer dans sa propriété de Vacluse, en Toscane, et mettre la dernière main à son ouvrage d'histoire littéraire. L'éditeur Treuttel et Würtz ayant accepté de publier cette œuvre, la présence de l'auteur à Paris paraissait indispensable. Sismondi s'y rendra, afin de veiller à l'impression et de corriger les épreuves; mais jusqu'en novembre, il demeure auprès de sa mère et ne manque jamais, quand il va à Florence, de « présenter ses devoirs » à la comtesse d'Albany. Celle-ci lui procure des lettres d'introduction pour ses amis parisiens; d'ailleurs Sismondi devait également rencontrer en France nombre d'amis de Mme de Staël. Vers la fin de novembre, il s'arrache à la douce existence de Pescia, à sa vénérable mère, et gagne Genève le 13 décembre.

La relation de ce voyage, dans une lettre à Mme d'Albany, est un échantillon caractéristique et pittoresque du style épistolaire de Sismondi¹ :

« Je suis arrivé avant-hier au soir, excédé de fatigue de la longueur extrême de mon voyage. En général j'aime assez les voituriers, et, en été du moins, je m'arrange toujours avec eux pour qu'ils ne me fassent pas perdre beaucoup de temps; mais, dans cette saison, avec des jours si courts, des chemins si rompus et si boueux, tant de voleurs sur la route entre Plaisance et Turin, j'étais obligé de partir tard et d'arriver

1. Genève, 15 décembre 1812, *loc. cit.*, p. 170 et suiv.

de bonne heure, et je ne pouvais pas me consoler de tant de temps que j'avais ôté à ma mère pour ne le donner ni au travail ni à l'amitié. Ce n'est pas que, dans ces changements continuels de compagnie, je n'en aie rencontré quelquefois de piquante ou d'intéressante. Dans la route de Bologne à Modène je me suis trouvé au milieu d'un dénouement de roman. Une jeune demoiselle, d'une charmante figure et d'un esprit agréable et assez orné, qui revenait avec sa mère dans sa patrie, apprit tout à coup dans la voiture, que l'homme qu'elle aimait, qu'elle croyait épouser, était marié, et ne lui avait fait la cour la plus assidue que pour la tromper et la séduire. Vous n'avez jamais éprouvé l'espèce de liaison qui se forme en voiture, lorsque, passant douze heures vis-à-vis l'un de l'autre, on est obligé de tout mettre en commun; cette liaison se forme plus facilement encore lorsque l'attrait d'une figure ravissante a fait faire les premières avances. Je me sens encore ému de la douleur, du trouble, de l'indignation de cette jolie personne que je n'avais jamais vue, que je ne reverrai jamais, lorsque le quatrième voyageur que nous avions dans la voiture raconta, sans songer à mal, sans en prévoir les conséquences, le mariage de cet amant, dont il avait fait pour elle un mystère. Mais, de telles aubaines ne se présentent pas souvent dans un long voyage, et la Lombardie est un pays bien monotone, bien triste à parcourir, lorsqu'on porte encore tant de tristesse dans le cœur, et qu'on aurait besoin de distractions puissantes au lieu de ronger son propre frein. »

Suivent des nouvelles mondaines, en l'espèce le voyage de M. de Montmorency et du prince de Léon en Italie, que Sismondi apprend à Turin ; et le voici raillant la dévotion d'un certain monde huppé :

« D'ailleurs, c'est une chose divertissante, et à laquelle je ne saurais m'accoutumer, que ce zèle convertisseur des gens du beau monde et ce mélange des formes élégantes, des pensées superficielles avec ces décisions dogmatiques et ce ton d'inspirés qu'ils prennent sur des sujets pour lesquels de bien autres lumières que les leurs sont insuffisantes. »

A Genève, le voyageur trouve des lettres de M^{me} de Staël et de sa fille, — récit de l'accueil flatteur qu'elles ont rencontré à Stockholm, — tandis qu'Auguste de Staël, resté à Genève, paraît « abattu et découragé ». Sismondi découvre partout de la tristesse, des douleurs avouées ou cachées :

« J'en ai une qui décolore tous les objets dans le malheur d'être séparé de ma mère, centre de toutes mes affections. Sa maladie de l'été passé, son âge troublent mon imagination. Tout l'accueil qu'on me fait, tous

les amis que je retrouve ici ne peuvent me dédommager de ce que je laisse en Toscane; je ne serai tranquille que quand j'y serai retourné. »

Ainsi, l'on prenait le temps d'écrire des lettres, de causer longuement, de peser ses sentiments, de prolonger la joie des rencontres et la mélancolie des adieux. Les maladies modernes, l'impatience et la vitesse, ne semblent pas encore inventées, du moins en province, quand, à l'aube de l'année fatale de 1813, Sismondi prend la diligence de Paris. Il arrive vers le milieu de janvier et descend à l'hôtel Mirabeau, n° 5 de la rue Napoléon.

Quelles sont ses premières impressions? Quel sera son genre de vie? Il s'en ouvre — toujours à Mme d'Albany — après six semaines de séjour, avec une sincérité dénuée de tout enthousiasme¹ :

« Au milieu de ce monde si brillant, au milieu de cette société qu'on regarde comme la plus aimable de l'univers, je forme chaque jour le désir [de retourner en Toscane]; j'ai besoin d'aller me reposer auprès de ma mère d'un mouvement qui est trop rapide pour moi, j'ai besoin d'aller rapprendre de vous à repasser sur mes impressions, à méditer sur ce que je vois et ce que je sens, à tirer enfin par la réflexion quelque parti de la vie. C'est une opération que je néglige ici d'une façon qui m'étonne et m'humilie ensuite. On me demande souvent quelle impression me fait Paris, et je ne sais que répondre, car je ne généralise point mes idées et je ne demande presque jamais compte de mes impressions. Après tout, elles n'ont pas été bien vives; je ne trouve pas une grande différence de ce que je vois ici à ce que je vois partout. Ce qui est précisément chose à voir est ce dont je me soucie le moins. J'ai visité quelques monuments, quelques cabinets pour l'acquit de ma conscience plus que pour mon plaisir, et j'en suis toujours revenu avec une fatigue qui passait de beaucoup la jouissance. J'ai peu vu jusqu'à présent le théâtre; l'heure des dîners et des soirées rend presque impossible d'en profiter, mais les spectacles que j'ai vus ne m'ont pas donné des jouissances si vives que de me faire faire beaucoup d'efforts pour en voir davantage. C'est donc dans la société presque exclusivement que j'ai trouvé le charme de Paris, et ce charme va croissant à mesure qu'on remonte à des sociétés plus âgées. »

Nous voilà renseignés sur cette première prise de contact avec Paris. Jamais nous ne ferons l'injure à Sismondi de le

1. Paris, 1^{er} mars 1813, *Lettres inédites*, loc. cit., p. 176 et suiv.

croire « matérialiste », c'est-à-dire amateur d'art à la recherche de sensations esthétiques. Il est terriblement l'élève de Mme de Staël, dont l'abondante conversation l'empêcha de goûter à loisir les merveilles de Rome, de Vienne et de Dresde. A Paris, il éprouvera une fois de plus son manque de sensibilité artistique; d'autres femmes et d'autres gens d'esprit prendront la place de Corinne et de ses amis. Le changement de décor importe peu dans cette existence qui, malgré de fréquents déplacements, semble se dérouler dans une sorte d'unité de lieu. Ce qui frappe Sismondi, à Paris, c'est la saleté de la ville, qui est bien la *cloaca massima* dont parlait Alfieri :

« L'image n'est d'abord que trop juste au physique; comme je me suis trouvé ici en hiver dans le temps des boues, et que je vais beaucoup à pied, je ne saurais exprimer quel profond dégoût m'inspirait la saleté universelle. L'image des rues me poursuivait dans les maisons et me gâtait toutes les choses physiques; rien ne me paraissait pouvoir être propre dans une ville si indignement abandonnée à la souillure¹. »

Le peuple de Paris ne déplaît pas à Sismondi, « et l'opinion publique, en général, avoue-t-il, est protectrice de la morale ». Mais il y a un « genre de crime » qui paraît fort répandu dans toutes les classes, c'est l'espionnage. Personne n'est sûr de n'être pas surveillé, dénoncé, trahi, des soupçons pèsent même sur les personnes les plus marquantes de la société, et l'abus de confiance, voire l'abus de l'hospitalité, sont à l'ordre du jour. Ce système est puissamment encouragé par l'autorité.

Sismondi éprouve quelque appréhension à fréquenter les gens « qui sont... du côté du gouvernement », Mmes de la Briche, Pastoret et Octave de Ségur par exemple. Mme de la Borde à qui la comtesse d'Albany l'avait particulièrement recommandé, est rarement visible, même dans les milieux bonapartistes, des obligations de dame d'honneur l'empêchant le plus souvent d'aller dans le monde. Trop galant homme pour jamais se permettre de médire des femmes, Sismondi juge avec d'autant plus de sévérité certains représentants de son sexe. Personne, dit-il, ne professe des idées aussi « serviles » que le sénateur Germain Garnier. « Ces vilains parvenus,

1. *Ibid.*, p. 178-179.

poursuit-il, qui avec de la mutinerie se sont élevés de la fange pour se faire sénateurs, il ne leur reste pas un seul sentiment généreux dans le cœur¹. »

Méfiant, Sismondi, après avoir été introduit dans le faubourg Saint-Honoré, résidence de la société bonapartiste, préférera « le monde beaucoup moins officiel » du faubourg Saint-Germain et s'y fera des relations plus étroites. Non seulement il est flatté d'être admis « dans la coterie tout à fait intime de M^{mes} de Duras, de Lévi, de Béranger (Châtillon), de la Tour du Pin et Adrienne de Montmorency, — et c'est là surtout, dit-il, que j'ai appris tout le charme de l'amabilité française, lorsqu'elle n'était plus du tout empêtrée par l'étalage des salons² », — mais il a encore la surprise de pouvoir très bien s'entendre avec ces représentants de l'ancienne noblesse française :

« Quand je parle de liberté, je m'entends parfaitement avec tout le faubourg Saint-Germain, les Montmorency, les Châtillon, les Duras. Il y a là du moins le vieux sentiment de l'honneur qui reposait sur l'indépendance; c'est aussi de la liberté³. »

Cette phrase a beaucoup frappé l'un des commentateurs les plus qualifiés de Sismondi, Saint-René Taillandier, dont nous retenons cette réflexion : « On entrevoit ici tout un système libéral, celui que M. de Tocqueville a indiqué avec une si lumineuse clairvoyance, et qui tourmente après lui les meilleurs esprits de nos jours.... Vingt ans auparavant, Sismondi, nature anti-aristocratique malgré l'ancienneté de sa race, esprit hostile à tous les privilèges et préoccupé avant tout de la diffusion générale du droit et des lumières, allait demander à l'aristocratie le sentiment de l'honneur comme une des sauvegardes de la liberté. » Saint-René Taillandier conclut : « Sismondi, cherchant la liberté, sait bien que le parti de l'ancien régime était loin de la posséder tout entière; il sait bien que cette liberté était un privilège, et que le grand problème des temps modernes est de concilier le droit individuel avec le droit commun⁴. »

1. Lettre à sa mère, 25 février 1813, *Journal et Correspondance*, p. 75.

2. Lettre à M^{me} d'Albany, 4 avril 1813, *loc. cit.*, p. 183.

3. Lettre à sa mère, 25 février 1813, *Journal et Correspondance*, p. 75.

4. Saint-René Taillandier a écrit le morceau *Sismondi et sa correspondance* en 1861; il figure en tête des *Lettres inédites* à M^{me} d'Albany, *loc. cit.* (p. 20-21).

Mais autre chose nous frappe, dans les relations que Sismondi se fait à Paris, et qui ne tient pas essentiellement à ses idées politiques : il s'en va de préférence aux personnes âgées, aux survivants du XVIII^e siècle, « dont l'amabilité est infiniment supérieure à celle des jeunes gens¹ ». Ce grave enfant de Genève est sous le charme de M^{me} de Boufflers, mère d'Elzéar de Sabran et de M^{me} de Custine : « Sa vivacité, dit-il, sa mobilité, son piquant sont du bon ancien temps, et n'ont rien à faire avec les mœurs du jour². » La vie de l'esprit et du cœur semble subsister seulement parmi les vieillards, qu'elle rajeunit; nous voyons donc l'historien recherchant la société de M^{me} de Saint-Julien, « qui, à quatre-vingt-six ans, a une vivacité de la première jeunesse; M^{me} de Groslier, qui passe au moins soixante-dix ans, et qui fait le centre de la société de Chateaubriand³ ». Il noue des relations avec l'abbé Morellet, qu'on est presque étonné de trouver encore parmi les vivants, vers la fin de l'Empire; aussi bien a-t-il quatre-vingt-six ans passés; avec Dupont de Nemours, économiste et publiciste célèbre, « dont la vivacité, la chaleur, l'éloquence ne trouvent point de rivaux dans la génération actuelle⁴ »; avec les deux Suard, dont l'un, tout au moins, a l'esprit « fort aimable ».

Sismondi, par son éducation et par son goût, appartient au XVIII^e siècle finissant. La civilité, la finesse de l'esprit et des manières, bref, les qualités sociales et intellectuelles qui distinguaient cette époque, s'étaient peut-être mieux conservées en province et à l'étranger, parmi les émigrés et en Suisse romande, dans les salons de M^{me} de Staël et de la comtesse d'Albany, dans les milieux que fréquentait Chateaubriand. Mais à Paris, vigie des grandes transformations politiques et sociales, — qui abritait depuis une vingtaine d'années des gouvernements révolutionnaires et militaires, — la décadence des mœurs et du goût était déjà plus avancée. Le témoignage de Sismondi, ce Français du dehors, en donne la mesure :

1. Lettre (citée) à M^{me} d'Albany, 1^{er} mars 1813, p. 177 et suiv.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* Pierre-Samuel Dupont de Nemours, 1739-1817, s'attacha comme Males-

« Après avoir considéré des monuments d'une civilisation qui se détruit, on est tout étonné, lorsqu'on passe à une autre génération, de la différence de ton, d'amabilité, de manières. Les femmes sont toujours gracieuses et prévenantes, cela tient à leur essence; mais dans les hommes, on voit diminuer avec les années l'instruction comme la politesse : leur intérêt est tout tourné sur eux-mêmes; avancer, faire son chemin est tellement le premier mobile de leur vie, qu'on ne peut douter qu'ils n'y sacrifient tout développement de leur âme comme tout sentiment plus libéral¹. »

Il nous paraît assez remarquable que, dès le début de son séjour, Sismondi ait su garder cette attitude d'observateur très réservé, au milieu d'un monde si brillant par certains côtés. Sensible avant tout aux qualités humaines et au vrai mérite, il est choqué par l'absence de simplicité, de goût et de finesse qui se révèle dans cette société. « J'ai déjà été rebuté à plus d'une reprise, dit-il, par une affectation de sentiments ou d'esprit bien étrangers à ceux qui les montraient². » Combien sa propre conduite ne devait-elle pas trancher sur celle de ces gens élégants et superficiels ! Elle n'était pourtant guère à son avantage, du point de vue mondain; mais sous ses airs gauches et candides nous découvrons sans peine un tact exquis et une réelle finesse. Ce passage d'une lettre à sa mère en témoigne :

« C'est une politesse dont on a souvent besoin dans le monde, que de ne pas entendre ce qu'on entend fort bien, et de noyer dans sa propre bonhomie ce qui n'est pas très bon dans ceux qui le disent³. »

Dans les milieux littéraires et scientifiques de Paris, Sismondi n'était pas un inconnu; il n'avait été jusqu'alors qu'un *absent*. Dans sa correspondance — détail curieux — il est très peu question de littérature et du monde des lettres. Certes, il promet formellement à la comtesse d'Albany de l'entretenir des milieux littéraires quand il la reverra à Florence; et il ajoute, en parlant des écrivains : « A présent, il n'y en a plus aucun, de ceux qui peuvent inspirer une curiosité vive,

herbes, Turgot, Condorcet à l'école de Quesnay, dont il vulgarisa les idées et à laquelle il donna le nom de *Physiocratie*, sous lequel elle est connue depuis.

1. *Ibid.*

2. Lettre à Mme d'Albany, 26 janvier 1813, *loc. cit.*, p. 173.

3. Lettre à Mme Sismondi, 21 mars 1813, *Journal et Correspondance*, p. 76.

que je ne connaisse, au moins légèrement¹. » Il n'oublie pas non plus de mentionner telles de ses rencontres illustres, dans les lettres qu'il adresse à sa mère. Après l'abbé Morellet, après Dupont de Nemours, c'est surtout Chateaubriand qui a la conversation déliée, spirituelle; et Sismondi s'étonne de trouver à l'auteur du *Génie du Christianisme* l'esprit aussi libre en matière religieuse². Sitôt arrivé à Paris, Sismondi rend visite à Guizot, alors professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres, et à sa femme, née Pauline de Meulan, traductrice de l'Histoire romaine de Gibbon. C'est le commencement de relations, sinon intimes, du moins durables entre les deux historiens protestants et libéraux. Guizot conduit Sismondi chez Fauriel, qui poursuivait depuis quelques années ses recherches sur la poésie du moyen âge, sans en rien publier. « Son livre pourrait être meilleur que le mien, dit l'auteur de la *Littérature du Midi*, mais il a un défaut, c'est qu'il ne le fera pas³. » Sismondi raille trop tôt le philologue lent et circonspect, dont les leçons sur la littérature provençale, italienne et espagnole marqueront une étape dans l'histoire de cette discipline. Il est probable que Sismondi ait été également reçu par la grande amie de Fauriel et de Cabanis, la marquise de Condorcet, — veuve de Condorcet, — en sa retraite de la *Maisonnnette*⁴. Elle formait le centre d'un groupe de philosophes et de libéraux, et elle avait jadis rivalisé avec M^{me} de Staël sur le terrain de la littérature et de la politique. Benjamin Constant a fréquenté chez elle, ainsi qu'un autre membre notoire du Tribunat, Gallois, traducteur de l'ouvrage de Filangeri sur *La science de la législation*⁵; Sismondi devait le retrouver à Paris. Il avait déjà connu Gallois en Italie et le considérait comme un ami; ils firent le projet d'y retourner ensemble, l'automne suivant, et déjà Sismondi annonçait leur

1. Lettre à M^{me} d'Albany, 4 avril 1813, *loc. cit.*, p. 182.

2. *Journal et Correspondance*, 14 et 25 mars 1813, p. 75-76.

3. *Ibid.*, 25 janvier 1813, p. 74.

4. C'est ANTOINE GUILLOIS qui l'affirme, dans son livre *La marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis*, 1764-1822, Paris 1897, p. 221-222.

Dans la correspondance de Sismondi, nous n'avons pu trouver le nom de M^{me} de Condorcet.

5. Trad. franç. d'après l'édition de Naples, de 1784, Paris, Cuchet 1786, 2 t. en vol., in-8°. Les *Œuvres de G. Filangeri*, traduites par Gallois, accompagnées d'un commentaire de Benjamin Constant, Paris, P. Dufort, 1822-1824, 6 vol. in-8°.

visite à la comtesse d'Albany... Ainsi il trouvait à Paris des membres de la troupe décimée, dispersée, réprimée des philosophes, des idéologues et des libéraux français.

Il va sans dire qu'il pénétrait aussi dans les milieux académiques, mais ceux-ci ne lui inspirèrent qu'un médiocre respect :

« Quant à mes livres, écrit-il à sa mère, ils [les membres de l'Institut] n'en ont pas lu une ligne. Ce sont des hommes dans la tête desquels rien de nouveau ne peut entrer. La place qu'ils occupent à l'Institut leur fait croire qu'ils sont au pinacle, et ils considèrent les livres qu'on leur envoie comme un hommage qu'on leur doit et qui ne les engage à rien¹. »

Aussi bien l'historien voudra-t-il quitter Paris dès que son ouvrage sur la *Littérature du Midi* aura paru; il explique sa conduite, qui n'est guère d'un homme de lettres, à la comtesse d'Albany :

« Je n'attendrai point pour voir à Paris l'effet qu'il y fera, à supposer qu'il en fasse aucun. Au contraire, je ressens de l'impatience de me dérober aux compliments qu'on fait en présence, aux critiques qui suivent dès que l'auteur a le dos tourné². »

Ce ne seront ni les gens de lettres, ni les savants, mais les femmes qui triompheront de la rancune, de la méfiance que Sismondi nourrissait à l'égard de la France et de Paris.

« Mais, je crois vous l'avoir dit, aucune société d'hommes n'est égale pour moi à la société des femmes; c'est celle-là que je recherche avec ardeur et qui me fait trouver Paris si agréable. Ce mélange parfait du meilleur ton, de la plus pure élégance dans les manières avec une instruction variée, la vivacité des impressions, la délicatesse des sentiments, n'appartient qu'à votre sexe et ne se trouve au suprême degré que dans la meilleure société de France³. »

« ... Qui me fait trouver Paris si agréable » : le ton n'est plus à l'invective et à l'animosité! Sismondi n'affirme-t-il pas dans la même lettre : « Je m'y amuse, je m'y attache tous les jours davantage, et quand je le quitterai au commencement

1. *Journal et correspondance*; 9 mai 1813, p. 76.

2. Paris, 30 mai 1813, *loc. cit.*, p. 186.

3. Lettre à M^{me} d'Albany, 4 avril 1813, *loc. cit.*, p. 182.

de juin, ce sera aussi avec des projets de prochain retour¹. »

Sismondi s'en veut de ne pouvoir énumérer toutes les charmantes, spirituelles, séduisantes Parisiennes qui surent lui tourner la tête. Deux d'entre elles cependant allaient être pour lui de véritables amies. L'une, la marquise de Dolomieu, « qui, née en Alsace, élevée à Brunswick et vivant à Paris, réunit le charme des deux nations, la sensibilité enthousiaste des Allemandes et la grâce française² », appartenait au monde royaliste. Son salon et son intimité attireront particulièrement Sismondi, quand il reviendra en France, en 1815. La seconde, M^{me} de Souza, était bonapartiste, ce qui rendit d'abord les relations un peu délicates.

M^{me} de Souza s'était fait un nom comme romancière lorsque, veuve du comte de Flahaut mort sur l'échafaud, réduite à la pauvreté et obligée de s'improviser modiste, elle vivait, émigrée, à Londres. *Adèle de Sénange ou Lettres de lord Sydenham*, livre achevé en Angleterre et publié en 1794, avait créé sa réputation littéraire³. On connaît l'anecdote de Talleyrand se trouvant en compagnie de M^{mes} de Staël et de Flahaut à bord d'un bateau sur la Tamise. « Laquelle des deux sauveriez-vous, si nous venions à sombrer », questionna l'indiscrette Corinne? Et le galant évêque de lui répondre : « Je croyais, madame, que vous saviez nager. » La jalousie de M^{me} de Staël était fondée : le général de Flahaut, aide-de-camp de Napoléon et père du duc de Morny, est né de la liaison de Talleyrand et de M^{me} de Flahaut. Quand Sismondi fit la connaissance de l'aimable romancière, — elle avait épousé en secondes noces un diplomate et homme de lettres portugais, dom José de Souza-Botelho⁴, — celle-ci tremblait pour son fils, dont le sort était si étroitement lié aux destinées de l'Empereur. La Grande Armée était battue, les événements suivaient leur cours; la mère du général de Flahaut ne pouvait souhaiter la défaite de Napoléon. Sismondi, qui était dans l'autre camp,

1. *Ibid.*, p. 181.

2. *Ibid.*, p. 183.

3. M^{me} de Souza, née Adèle Filleul, vécut de 1760 à 1836. Voir SAINT-BEUVE, *Portraits de femmes*; BALDENSBERGER, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, t. I, p. 235; A. DE MARICOURT, *M^{me} de Souza et sa famille*, Paris 1907.

4. 1758-1825. Souza se distingua en publiant une édition critique des *Lusiades*, de Camoëns.

évitait un peu de rencontrer la malheureuse femme, dont, par ailleurs, il appréciait les qualités de cœur et d'esprit. Pourtant, le 30 mai, il écrit à la comtesse d'Albany¹ :

« J'ai vu un peu plus, dans ce dernier mois, M^{me} de Souza, qui est toujours pour moi d'une bonté parfaite. Il est vrai, cependant que je me trouve un peu gêné avec elle; la carrière qu'a suivie son fils, ses brillants succès et son ambition lui donnent des intérêts tout différents de tout ce qui l'entoure. Et dans un moment où tous nos sentiments et les siens sont si cruellement froissés, où, d'heure en heure, on a pu croire que le sort de chacun se décidait, j'aurais souffert de lui laisser voir des vœux si différents des siens, plus souffert d'en feindre à cause d'elle qu'elle pût avouer. Il semble qu'elle le sent, quoiqu'elle ne m'en parle qu'à mots couverts; mais elle m'a dit souvent que, concentrée à présent dans son amour pour son fils, elle craignait la société au lieu de la désirer, et qu'elle vivait le plus souvent dans la solitude. »

Entre gens d'élite, des dissentiments d'ordre politique ne sauraient altérer l'estime et la sympathie qu'ils se doivent. M^{me} de Souza, qui est en relation épistolaire avec la comtesse d'Albany, une amie de longue date, raconte à son tour les visites que lui fait l'historien genevois :

« ... J'aime beaucoup votre M. Sismondi; il est si naturel, si simple, au milieu de tant de connaissances et d'ouvrages qui ont demandé tant de travail et de lectures! C'est une personne à qui je puis parler de mes roses, et qui, sans s'en douter, m'a fait une réponse, l'autre jour, qui m'a été au cœur. Il se promenait, regardait mes roses, et je lui disais : « C'est incroyable ce que je perds de temps dans ce petit jardin. — Oh! « je connais bien cela, me répondit-il, car je vois ma mère passer bien du « temps dans le sien. » Ainsi, ma chère amie, ce que fait sa mère est bien fait. J'ai laissé passer cela sans rien dire, mais je l'en ai mieux aimé.

Tout son dernier ouvrage² est bien, est bon et instructif, mais il y a des pages qui vous feront bien plaisir; celles sur la fin de cette littérature arabe laissent une impression mélancolique que je préfère à toutes les pages de Chateaubriand³. »

La *Littérature du Midi* une fois imprimée, le but de son voyage est atteint; Sismondi quitte Paris au début de juin et se rend d'abord à Genève. Les regrets et l'ennui qu'il éprouve,

1. *Loc. cit.*, p. 187.

2. La *Littérature du Midi*.

3. 14 mai 1813 *Lettres inédites de Sismondi, de Bonstetten, de M^{me} de Staël et de M^{me} de Souza*, p. 385.

aussitôt arrivé dans sa patrie, disent assez que Paris l'a conquis et qu'il ne se défendra plus désormais contre l'irrésistible séduction de cette ville et de la société qu'elle réunit dans ses murs.

« Après cinq mois d'une existence si animée, d'un festin continu de l'esprit, tout me paraît fade et décoloré; je ne pense qu'à la société que j'ai quittée, je vis de souvenirs, et je comprends, mieux que je n'eusse jamais fait, ces regrets si vifs de mon illustre amie, qui lui faisait trouver un désert si triste dans son exil. J'ai conservé quelques correspondances à Paris, et ma pensée y est beaucoup plus que je ne voudrais et que je devrais. Mais qu'est-ce qu'une lettre de loin en loin à côté de conversations de tous les jours, et quelquefois de douze heures de causerie par jour? C'était une folie que de vivre ainsi, je le sais bien; comment travaillerait-on? Comment fixerait-on sa pensée, si l'on donnait tant au monde? Je me trouve bien jeune, bien faible pour mon âge, de m'y être livré avec tant de passion, je sais bien que c'est un carnaval qui doit être suivi tout au moins par de longs intervalles de sagesse, mais... j'aimerais bien recommencer¹. »

Nous n'insisterons pas sur la portée de ce témoignage dans la bouche d'un homme de quarante ans, d'un savant posé et réfléchi, d'un Genevois foncièrement hostile à la domination française².

II

Sur quoi portaient ces conversations, d'une si extravagante abondance? Quel attrait pouvaient-elles avoir pour un homme, volontiers disert, mais des moins frivole? Il se trouvait que la politique, longtemps abandonnée, rentrait en scène, seul objet de tous les entretiens de ces salons. Et Sismondi s'écrie : « Mais aussi quelle époque que celle-ci ! Quels événe-

1. Lettre à Mme d'Albany, Genève, 8 juillet 1813, p. 190-191.

2. La duchesse de Duras écrivait à son amie, Rosalie de Constant, le 19 août 1813 : « ... J'ai vu aussi continuellement un ancien adorateur de Mme de Staël, M. Sismondi qui a de l'esprit, mais qui est toujours un peu trop sur les bancs de l'école. Ne dites pas cela, car je serais très fâchée qu'il lui revînt une critique de ma part... M. Sismondi m'a conté, le plus sérieusement du monde, d'étranges détails de sa rupture [Mme de Staël] avec votre cousin [Benjamin Constant] et de la quantité de vin de muscat qu'elle buvait pour se calmer. Je voudrais qu'un jour nous pussions causer à notre aise de cette personne extraordinaire que je trouve toujours au-dessus de ses ridicules, etc... » D'après G. PAILLÈS *La duchesse de Duras et Chateaubriand*, Paris 1910 in-8°, p. 110.

ments par delà toute croyance ! Quel avenir inexplicable¹ ! »

Il y a quelque chose de fiévreux, de haletant dans les propos qu'on tient alors dans les salons parisiens, et qui contraste étrangement avec le ton formaliste et empesé dont usaient les honnêtes gens du Grand Siècle. Sismondi, saisi par ce contraste en lisant la *Princesse de Clèves*, ne craint pas d'affirmer : « Il semble que de tous les arts, celui qui a fait le plus de progrès, c'est celui de la conversation. Je crois qu'on cause mieux aujourd'hui qu'on ne faisait au temps de Louis XIV². » Saint-René Taillandier, dans une remarquable mise au point, nous éclaire sur la vraie portée de cette conversation parisienne, dont Sismondi s'est fait l'apologiste³ :

« Lorsque Sismondi, comparant ainsi les romans de M^{mes} de Souza, de Duras, de Staël, avec celui de M^{me} de La Fayette, tire de ce rapprochement les conclusions qu'on vient de lire, il commet sans doute une erreur de goût, mais que cette erreur est curieuse et instructive ! Non certes, on ne causait pas mieux sous Napoléon que sous Louis XIV ; on causait de choses plus graves et d'intérêts plus pressants. Il y avait moins d'élégance et plus de vie. La conversation n'était plus un délassement, c'était une affaire. L'art était moins habile, la passion plus ardente. Disons tout d'un seul mot : entre 1668 et 1813 il y a le XVIII^e siècle et la Révolution. « La Révolution ! « n'y avons-nous rien gagné ? » s'écrie Chateaubriand à peu près vers ce temps-là, dans une page célèbre de ses *Réflexions politiques*, et il montre combien la nation est devenue plus sérieuse, combien les profondeurs de l'âme ont été remuées, et quels grands intérêts occupent aujourd'hui l'esprit des hommes, au lieu de ces frivolités qui remplissaient autrefois la causerie des salons. Sismondi sent bien tout cela ; même dans les hôtels aristocratiques, il sent passer le souffle vivifiant de la Révolution, et à mesure que cette Révolution est frappée, à chaque défaite de la France, à chaque victoire de l'Europe, on le voit devenir de plus en plus Français. »

Jusqu'en été 1813, Sismondi, d'accord avec la plupart de ses amis parisiens et de ses concitoyens de Genève, fait des

1. Lettre à M^{me} d'Albany, *loc. cit.*, p. 174.

2. A la même, *loc. cit.*, p. 208.

3. *Sismondi et sa correspondance*, p. 22-23.

vœux pour le succès des alliés... Mais bientôt il comprendra que le déclin de Napoléon entraîne la France tout entière, et que l'œuvre de la Révolution s'en trouve plus que jamais compromise. Bientôt il s'apercevra qu'une victoire trop éclatante des alliés aura pour conséquence la prépondérance en Europe, de l'Autriche et du système politique qu'elle représente. Bientôt il se rendra compte que les aspirations nationales du peuple italien seront une fois de plus déçues et le progrès de la liberté partout arrêté.

Sismondi ne fut qu'un spectateur lointain des événements qui bouleversèrent l'Europe, au cours des années 1813 et 1814. Il se rendait en Toscane, au moment où le sort de l'armée française se décidait, près de Leipzig. Jusqu'à la fin de mai 1814 il demeura dans la solitude de Pescia, dans un état d'indescriptible inquiétude. Il essaie d'oublier, de se réfugier dans la lecture, dans le travail, « dans des spéculations générales. » Mais, à vrai dire, Sismondi n'a jamais été un philosophe. C'est le particulier qui le passionne; la généralisation n'est qu'un devoir intellectuel et moral qu'il s'impose, une sorte d'ascèse. La défaite de Napoléon, l'envahissement de la France par les armées alliées, la restauration de l'indépendance de Genève, la violation de la neutralité suisse, l'occupation de la Toscane par les troupes napolitaines, le retour de Monsieur sur le trône de France, l'octroi de la Charte, l'attitude du tsar Alexandre, le partage arbitraire des peuples par le congrès de Paris — tels sont les sujets qu'il médite et qui lui donnent des accès de fièvre. Il est plein d'une « compassion douloureuse pour cette malheureuse race humaine ». Il est avide de nouvelles; il apprend la mort ou la ruine de tels de ses amis. M^{me} Brun, de qui il a reçu une lettre de Copenhague, lui fait « un tableau de la désolation du Mecklembourg par les Russes, qui fait frémir ». Enfin, il n'est pas sans inquiétude au sujet de sa petite fortune, dont la perte l'« affligerait très sérieusement ». Le pire, c'est qu'il est sans nouvelles de la plupart de ses amis, ou celles qu'il en reçoit ne sont pas de nature à le rassurer ou seulement à l'informer des événements qui le préoccupent presque exclusivement. Les nombreuses lettres qu'il a écrites à la comtesse d'Albany pendant ces années décisives, reflètent son tourment :

« Dans cette souffrance, dit-il à son amie, dans cette attente continuelle de malheurs publics et privés, j'ai toujours le bouillonnement d'une curiosité douloureuse en recevant et en ouvrant mes lettres. Quand elles ne sont pleines que de littérature, comme une que je reçus hier sur la question de juger si Macpherson était l'auteur ou le traducteur des poésies dites d'Ossian, ce n'est pas sans un mouvement d'impatience que je les lis; c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui!¹ »

L'évolution de la pensée politique de Sismondi, et plus particulièrement son changement d'attitude vis-à-vis de la France et de Napoléon, vont bientôt le mettre en désaccord avec sa royale correspondante. Il sera obligé de donner de l'ampleur à ses explications, de définir sa doctrine en des formules claires et précises. Aussi nous attacherons-nous à le suivre dans les étapes de ce retour aux préoccupations politiques.

C'est l'entrée en Suisse des troupes autrichiennes qui lui fournit la première occasion de se déclarer nettement contre les alliés et en faveur de Napoléon. Le 10 janvier Sismondi s'indigne de cette « trahison, qui rejette de l'opprobre même sur le nom suisse »; il accuse le Landammann Reinhard « de n'avoir pas fait de résistance; il devait un combat à l'honneur national et il est bien probable que la fermeté seule de s'y préparer aurait sauvé à sa patrie et cette invasion et cette honte. C'est dans un moment semblable, — poursuit Sismondi, — que j'approuve hautement M. Foscolo² ». Ugo Foscolo, qui avait été jusque là un ennemi déclaré de Napoléon et de la domination française en Italie, avait en effet rallié la cause de l'Empereur pour combattre l'Autriche³. Il était d'avis, et Sismondi devait partager ce sentiment, que la domination autrichienne serait plus redoutable encore que la domination française.

« C'est la paix que je désire et non la victoire, s'écrie Sismondi, la paix fondée sur l'équilibre des puissances, et non sur le renversement d'aucune⁴. »

Jusque vers la fin de janvier, Sismondi ne cesse d'espérer; la situation des alliés venait brusquement de se gâter, et de

1. Pescia, 31 octobre 1813, *loc. cit.*, p. 205-206.

2. A M^{me} d'Albany, *loc. cit.*, p. 217.

3. Voir plus haut, chap. VII p. 145.

4. A M^{me} d'Albany, 20 janvier 1814, *loc. cit.*, p. 221.

Paris arrivait la nouvelle que les fonds remontaient et que les troupes avaient repris leur marche. Mais désire-t-il sérieusement le succès de Napoléon? Ne dit-il pas lui-même qu'il connaît mieux ce qu'il déteste que ce qu'il désire? C'est à ce moment qu'il fait l'importante déclaration que voici¹ :

« Il y a un homme pour lequel j'ai une forte aversion, qui n'a point changé; mais il n'y a pas un de ses adversaires pour lequel j'aie de l'affection ou de l'estime; et vraiment, ni dans les revers ni dans les succès, ils n'ont rien fait pour la mériter. Cet homme a professé des principes qui me font bouillir le sang lorsque je les rencontre dans quelques écrits; mais ce n'est nullement à ces principes qu'en veulent ses adversaires; au contraire, c'est peut-être par là même qu'il a le plus de rapports avec eux. Son arrogance m'a été insupportable pendant de longues années; mais l'arrogance de ceux qui ont été si humbles pendant ces mêmes années me révolte peut-être encore plus. Quant aux nations je n'estime hautement que l'anglaise... Après celle-là qui me semble hors de pair, entre toutes les autres, c'est la française que je préfère. Je souffre pour elle lorsqu'elle souffre, et encore que je ne sois point Français, mon orgueil se révolte quand son honneur même est compromis. »

Ce n'est pas sans une sorte de soulagement que, le 17 mars, Sismondi écrit à la comtesse d'Albany : « Voilà donc le dernier acte de cette terrible tragédie commencé; selon toute apparence, nous marchons rapidement au dénouement². » L'issue ne fait plus de doute pour personne; l'Empereur sera déposé, Louis XVIII montera sur le trône, la France, occupée par les armées étrangères, acceptera la paix qu'il plaira aux alliés de lui accorder. Déjà Sismondi note quelques réflexions au sujet de la constitution à donner à la France, dans les circonstances nouvelles....

Puis, d'un mouvement généreux et spontané, oubliant sa vieille rancune, il s'incline devant celui qui disparaît de la scène mondiale et dont, selon toute apparence, le nom ne sera désormais plus qu'un souvenir³ :

« Quant à l'homme qui tombe aujourd'hui, j'ai publié quatorze volumes sous son règne, presque tous avec le but de combattre son

1. A la même, 2 février 1814; *ibid.* p. 224-225.

2. *Ibid.* p. 234.

3. *Ibid.* p. 236.

système et sa politique, et sans avoir à me reprocher une flatterie, ni même un mot de louange bien que conforme à la vérité; mais au moment d'une chute si effrayante, d'un malheur sans exemple dans l'univers, je ne puis être frappé que de ses grandes qualités. Sa folie était de celles que la nôtre n'a que trop longtemps qualifiées de grandeur d'âme. Les ressorts par lesquels il maintenait un pouvoir si démesuré, quelque violente qu'ils nous parussent, étaient modérés, si on les compare à l'effort dont il avait besoin, et à la résistance qu'il éprouvait. Prodiges du sang des guerriers, il a été avare de supplices, plus non pas seulement qu'aucun usurpateur, mais même qu'aucun des rois les plus célèbres : aucune basse dissimulation, aucun soupçon de poison ne souilleront sa mémoire. Sa réputation militaire ne sera de longtemps égalée, et Dieu veuille nous préserver de voir jamais personne y prétendre ! Ses campagnes de Russie et de Saxe seront de grandes taches à cette gloire, mais sa campagne d'hiver, en France, a été fort belle, et si la nation n'avait pas été tellement lasse de lui, qu'à tout risque elle l'a abandonné, sa position était encore assez brillante pour mettre de son côté les meilleures chances de succès. »

A ceux qui, pareils à M^{me} d'Albany, pourraient s'étonner de ce brusque changement d'opinion, Sismondi répond, après six semaines de réflexion :

« L'émotion d'une si grande catastrophe me fait un peu oublier le passé : le présent, l'avenir remplissent bien plus ma pensée...

J'évitais de toutes mes forces d'être confondu avec la nation dont je parle la langue, pendant ses triomphes; mais je sens vivement dans ses revers, combien je lui suis attaché, combien je souffre de sa souffrance, combien je suis humilié de son humiliation. L'indépendance du gouvernement et les droits politiques font les peuples; la langue et l'origine commune font les nations. Je fais donc partie, que je veuille ou non, du peuple genevois et de la nation française, comme un Toscan appartient à la nation italienne, comme un Suisse à la nation allemande, comme un Américain à la nation anglaise¹. »

Nous ne discuterons pas, ici, la doctrine de Sismondi, relative à la séparation de la Nation et de l'État, si curieuse et digne d'intérêt qu'elle puisse paraître; nous nous bornerons à constater que Sismondi se sent redevenir Français quand sa patrie, Genève, recouvre son indépendance. Le sentiment national s'éveille en lui au moment où disparaît la contrainte politique, qui a si longtemps pesé sur lui et sur ses conci-

1. A M^{me} d'Albany, Pescia, 1^{er} mai 1814, *loc. cit.*, p. 246. On retrouve cette idée dans une lettre de Sismondi à J.-P. Vieusseux, du 20 avril 1814 (PELLEGRINI *Note Sismondiane* p. 5)

toyens. Les revers de la France et l'attitude des vainqueurs, — qui ne songent plus qu'à s'agrandir et à renforcer leur puissance tant au dedans qu'au dehors¹, — achèvent de fixer les sympathies de Sismondi du côté des faibles et des opprimés, Français et Italiens. Sa vieille haine de l'Autriche reprend ses droits, — malgré les souvenirs de 1808 et de 1809² — et malgré les sympathies invariablement autrichiennes de M^{mes} Sismondi et d'Albany. Le gouvernement des Autrichiens, écrit-il à cette dernière, « est un de ceux que je redoute le plus, persuadé que les hommes sont toujours l'ouvrage du gouvernement.... La police défiante, l'aversion pour les lumières, les entraves qu'ils mettent à la circulation des livres et des idées », expliquent le caractère du peuple autrichien, que Sismondi n'aime pas³. Il se sent plus affermi encore dans sa conviction quand il apprend que M^{me} de Staël partage en tous points ses sentiments :

« J'ai reçu aujourd'hui d'une manière indirecte des nouvelles de M^{me} de Staël, écrit-il le 26 mai... J'apprends avec un plaisir fort vif que ses impressions ont été tout conformes aux miennes. Dès que les Allemands ont passé le Rhin, elle n'a plus désiré que la paix avec Bonaparte, et elle a senti avec une profonde douleur l'humiliation de la France et sa dépendance. Tout ressentiment personnel, toute haine, quelque motivée qu'elle fût, a cédé au sentiment fondamental d'une Française; elle n'a plus considéré que l'indépendance et l'honneur de la France. C'est ce sentiment national, madame, que vous ne pouvez point partager et qui vous fait considérer d'un œil si différent des événements sur lesquels nous paraissions d'accord autrefois⁴. »

A partir de ce moment, Sismondi reste ferme sur ses positions. « J'avais beaucoup d'indulgence pour le pouvoir tombé que je ne craignais plus, écrit-il de Genève, le 6 octobre 1814, beaucoup de défiance de celui que je voyais naître⁵. » Et il

1. « ... La magnanimité qui paraît à la première victoire laisse déjà percer des vœux chaque jour plus égoïstes, les espérances d'indépendance nationale s'évanouissent pour l'Italie, celles de limites à l'autorité absolue s'oublient; on ne parle plus que de grands partages où chacun des grands compte s'agrandir encore, où les petits seront trop heureux si on les laisse vivre. » A la même, 16 mai 1814, *loc. cit.*, p. 251.

2. Voir plus haut, chap. VIII.

3. A M^{me} d'Albany, Pescia, 26 mai 1814, *loc. cit.*, p. 254.

4. *Ibid.* p. 255. — M^{lle} DE MONTGOLFIER, *Vie et travaux de Sismondi*, p. 31, relate que M^{me} de Staël, de retour à Coppet, en été 1814, « confirma toutes les craintes de Sismondi. »

5. A M^{me} d'Albany, *loc. cit.*, p. 259.

ne manque pas de clairvoyance, malgré la vivacité de son langage, quand il prévoit de nouvelles révolutions, conséquence inévitable de la restauration de l'ancien régime :

« Je comprends la haine contre un monarque d'une ambition forcenée, mais elle n'égale pas le mépris pour des souverains imbéciles, et je ne sais si l'indignation ou le chagrin l'emporte lorsque je vois tant de rois, tant de gouvernements se rétablir par le seul mérite de leur bêtise et de leur profonde incapacité. Je doute fort que ce mérite, dont on fait tant de cas aujourd'hui, et pour lequel on montre tant de reconnaissance, continue longtemps à plaire aux nations, et ce reflux si violent vers le despotisme est à nos yeux le présage de nouvelles révolutions¹. »

Deux mois plus tard, avec plus de pondération et d'assurance tout à la fois, il juge en ces termes l'œuvre des vainqueurs :

« Tout ce que l'on construit à présent me paraît bâti sur le sable; l'esprit des peuples suit un mouvement très différent de l'esprit des cours, et la cause des lumières n'est pas perdue; mais Dieu sait par quelles secousses il nous faudra passer, et à quel prix, peut-être extravagant, nous achèterons un meilleur ordre de choses². »

Il paraît permis, en conclusion, de parler d'une palinodie de Sismondi. Mais n'est-elle pas à son honneur, puisqu'elle lui a été dictée non seulement par un sentiment de pitié humaine, de considération et de sympathie d'ordre national pour les vaincus, mais encore et surtout par la fidélité à sa doctrine politique et à ses convictions philosophiques? « L'abaissement de la France, c'est l'abaissement de la civilisation libérale dans l'univers », disait Saint-René Taillandier, pour expliquer le revirement de Sismondi³. Et Sismondi, n'avait-il pas lui-même déclaré : « ... Un écrivain..., s'il change dans une partie de ses idées ou de ses jugements, c'est pour rester fidèle à ses principes fondamentaux⁴. »

1. *Ibid.*

2. A M^{me} d'Albany, Genève, 11 décembre 1814, *loc. cit.*, p. 268.

3. *Sismondi et sa correspondance*, *loc. cit.*, p. 21.

4. A M^{me} d'Albany, *loc. cit.*, p. 239.

CHAPITRE XI

LA RESTAURATION DE L'INDÉPENDANCE DE GENÈVE L'ACTIVITÉ POLITIQUE DE SISMONDI EN 1814

I. Genève en 1814; arrivée de Sismondi à Genève (juin 1814). — II. Discours de Sismondi à la cérémonie des Promotions. Brochure sur les rapports de Genève avec l'Angleterre. — III. La nouvelle constitution de Genève; interventions de Sismondi et formation de l'opposition libérale. — IV. La question de la Haute-Savoie : *Sur les lois éventuelles*; répercussions de cette brochure à Genève et au Congrès de Vienne. Le mémoire sur la neutralité des Alpes. — V. Sismondi membre du Conseil Représentatif. — Étienne Dumont. — Départ de Genève (janvier 1815).

I

Pendant les grandes années de 1814 et 1815, décisives pour l'Europe entière, Sismondi fut appelé à déployer une activité politique, — plus retentissante peut-être qu'efficace, — objet de discussions et de commentaires, de critiques et d'apologies, mais dont l'histoire n'a point encore été retracée et conçue dans l'ensemble des faits qui la constituent. Les interventions de Sismondi dans la politique de Genève, et par contre-coup, dans celle de la Suisse et de la Savoie, son attitude ou, si l'on préfère, son rôle pendant les Cent Jours à Paris, trahissent un désir passionné de se jeter dans la mêlée, d'exercer enfin des talents politiques trop longtemps inemployés, de lutter pour faire triompher une grande cause. L'échec final de ces diverses initiatives n'amoindrit en aucune manière l'intérêt qu'elles offrent pour l'historien : il est toujours important, au contraire, de connaître les mobiles qui poussent un homme dans des entreprises, même quand elles sont vouées à l'insuccès.

Sismondi qui, pendant la tourmente de 1813 à 1814, avait

mené une vie solitaire à Pescia, se trouva soudain transplanté dans un milieu politique extrêmement actif, lorsqu'il débarqua à Genève, vers le milieu de juin 1814. De loin, de trop loin peut-être, il avait suivi les événements qui valurent l'indépendance à sa patrie, il avait dû apprécier leur portée et les juger d'après des informations tout à fait insuffisantes et qui n'en révélaient pas la complexité. Son opinion sur la violation du territoire helvétique par l'armée autrichienne, sur la restauration de la république de Genève, — conséquence directe de cette violation, — sur la contre-révolution dans les cantons suisses, était en effet bien arrêtée : il lui paraissait intolérable que l'antique et glorieuse liberté de Genève eût été achetée « au prix de l'honneur de la Suisse¹ » ; la restauration des gouvernements oligarchiques dans les anciennes républiques confédérées l'affligeait profondément². Le 26 mai, avant de partir pour Genève, il disait à la comtesse d'Albany, avec une visible appréhension : « ... Je verrai si c'est avec raison qu'on nous flatte de faire renaître celui (le gouvernement) de nos ancêtres³. » Il convenait en même temps, — et c'est justice de reconnaître sa loyauté, — que n'ayant vu le monde que « par un petit trou », il espérait pouvoir désormais « mieux juger de l'ensemble des événements⁴ ».

L'indépendance de Genève avait à peine plus de six mois, au moment où Sismondi arrivait dans sa patrie. Cette jeune indépendance saura-t-elle échapper aux grands appétits des grands États ? Avait-elle seulement une raison d'être, dans ces remparts qui ne la protégeaient pas, dans cette ville presque complètement privée de territoire, dans cette ancienne république, minuscule et ouverte à tous les agresseurs ? Genève ne confinait pas aux quelques communes qui ressortissaient de sa souveraineté et n'avait pas de communication directe avec la Suisse, sauf par le lac ; elle se trouvait enveloppée d'une part par le territoire sarde, et de l'autre par le territoire français. Il pouvait en effet paraître déraisonnable de vouloir ressusciter cette ancienne ville libre, incorporée depuis seize

1. Lettre à M^{me} d'Albany, 10 janvier 1814, *loc. cit.*, p. 218.

2. *Ibid.* p. 221.

3. *Ibid.* p. 254.

4. *Ibid.*

ans à la France; la pression économique et politique exercée par la grande voisine avait eu raison, en 1798, de ses faibles moyens de résistance. Que de villes d'Empire et de principautés souveraines avaient, comme elle, disparu de la carte politique, au cours de la dernière décennie! En Italie, Gênes ne pouvait recouvrer son indépendance, en 1814, ni Venise son antique liberté. Mulhouse, rattachée à la France à la même date que Genève, ne devait point retourner dans le sein de la Confédération helvétique, dont elle avait fait partie. On faisait bon marché des petites souverainetés.

Or la volonté de vivre sous ses propres lois, jointe à un sens politique très développé, et servie par des diplomates assidus et tenaces, devait triompher des obstacles et des difficultés. L'ancienne Genève avait survécu à la domination étrangère et résisté aux tentatives d'assimilation. Quand le chef-lieu du département du Léman se détacha de la France, il se trouvait que sa charpente sociale, ses traditions, son esprit particulier étaient restés intacts. L'Église, l'Académie, le Collège, les sociétés de bienfaisance, les cercles étaient purs de toute influence étrangère. Le conquérant avait commis l'imprudence de laisser les biens communaux entre les mains des Genevois, qui les administraient au profit de l'instruction publique, du culte réformé, des hôpitaux et des œuvres sociales. Les magistrats de la ci-devant république veillaient. Quand, le 21 décembre 1813, le comte de Bubna, à la tête d'une armée autrichienne, franchissait le Rhin, à Bâle, puis continuait sa marche à travers la Suisse, se dirigeant directement sur Genève, et que les membres de l'administration française quittaient la ville, suivis de la garnison sous le commandement du général Jordy, qui partit le 30, quelques membres du « ci-devant Petit Conseil » se réunirent en comité de gouvernement, s'adjoignirent quelques nouveaux membres et formèrent avec eux un Conseil provisoire. Le 31 décembre 1813, l'indépendance de la République de Genève était proclamée, — avec l'autorisation du comte de Bubna. « Le nouveau gouvernement, dit Henri Fazy, s'établissait comme la suite naturelle de l'ancien régime renversé en 1792¹. »

1. HENRI FAZY, *Les Constitutions de la République de Genève*, Genève et Bâle, 1890 p. 189. — Voir aussi ALB. RILLIET *Histoire de la Restauration de la République de*

Or, dès le premier jour, il apparut insuffisant de rétablir la république sur la base et dans les limites de 1792. Pour lui assurer quelque chance de durée et de prospérité, il fallait non seulement procéder à la révision de ses anciennes frontières, mais encore lui procurer des garanties d'ordre politique, économique et militaire. En janvier 1814 une délégation du gouvernement provisoire, composée de J. Des Arts, Saladin-de Budé et Pictet de Rochemont, fut reçue par les souverains alliés, réunis à Bâle. Il s'agissait d'abord de faire reconnaître par les grandes puissances, les principes de la restauration de la République de Genève et de son agrégation, — désirée par les dirigeants et par la population, — à la Confédération helvétique. On chercha ensuite à obtenir des promesses relatives au désenclavement du territoire genevois, et à la réunion au nouveau canton, du Pays de Gex et d'une partie des provinces savoyardes du Chablais et du Faucigny. Ces contrées rurales et assez pauvres formaient cependant le *hinterland* économique de la ville de Genève, avec laquelle elles avaient été réunies dans le département français du Léman. La réponse des monarques fut satisfaisante, mais les négociations avec les intéressés, en l'espèce la Diète helvétique, la cour de Sardaigne et la France, s'annonçaient laborieuses.

L'œuvre de restauration européenne parut un instant menacée, vers la fin du mois de février. L'armée de Bubna essayait des revers, et les Français s'approchaient de Genève. Les membres du Gouvernement provisoire, dont la situation eût été très délicate, dans le cas d'une nouvelle occupation française, résignèrent leurs fonctions, le 2 mars. L'autorité était alors représentée à Genève par la Commission centrale, institution due aux Autrichiens, et par les survivances de l'administration française. La défaite complète de la France ne tarda cependant pas à se produire; le 31 mars les troupes alliées faisaient leur entrée dans Paris. Les délégués de Genève pouvaient entamer les négociations, à Paris avec les représentants des grandes puissances, à Zurich avec les députés à

Genève, Genève 1849; LUCIE ACHARD et ÉDOUARD FAVRE *La Restauration de la République de Genève, 1813-1814, Témoignages de contemporains* Genève, 1913 2 vol. ALB. GUILLOT, *La Restauration genevoise*, Genève 1820.

la Diète helvétique. A Genève le Conseil provisoire avait repris ses fonctions, rappelé au pouvoir par une pétition des citoyens.

La fin de cette première phase de la restauration de Genève, — pendant laquelle le général autrichien d'Ugarte continuait de traiter cette ville en pays conquis, — est marquée par deux actes importants, mais purement provisoires : la conclusion du traité de Paris, le 30 mai 1814, qui laissait prévoir la réunion de Genève à la Confédération suisse, mais ne donnait point satisfaction aux Genevois sur les points déjà revendiqués à Bâle, en second lieu, l'arrivée à Genève d'une garnison fédérale, que le gouvernement genevois lui-même avait réclamée à la Diète helvétique. Ce contingent composé de trois cents hommes de Fribourg et de Soleure, avait débarqué le 1^{er} juin, au milieu de l'enthousiasme général. Il était arrivé sur des barques à voile, le lac Léman formant à cette époque la seule frontière commune entre Genève et la Suisse.

Lorsque, peu de temps après ces événements, Sismondi rentrait dans sa patrie, la restauration de l'indépendance genevoise était un fait accompli et l'agrégation de Genève au corps helvétique un espoir ferme. L'organisation intérieure de la petite république n'était cependant pas encore sanctionnée par des lois constitutionnelles; son territoire et ses frontières n'étaient pas encore connues; ses rapports avec les États voisins, y compris la Suisse, pas encore déterminés par des traités. Mais d'importantes initiatives politiques étaient déjà prises, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, — et Sismondi ne demandait pas mieux que de s'y associer, — et certains travaux législatifs avaient déjà reçu un commencement d'exécution.

II

Sismondi arrivait un peu tard dans sa patrie ressuscitée. En effet, les grands rôles étaient distribués, et déjà le second acte du drame allait commencer.

On connaît les noms qui illustrent la restauration de Genève : Ami Lullin, qui était à la tête du gouvernement provisoire, en qualité de premier syndic; le second syndic, Joseph Des

Arts, qui incarnait l'ancien régime avec une telle dignité que son habit de cérémonie impressionnait les monarques alliés eux-mêmes et leur donnait tous apaisements quant à l'esprit qui animait ce gouvernement républicain; Albert Turrettini, conseiller provisoire, à qui incombait les fonctions de secrétaire d'État; Saladin-de Budé et Schmidtmeier, qui négocièrent à Zurich la réunion avec la Suisse; et surtout Pictet de Rochemont, l'agronome célèbre, qui s'était improvisé diplomate, mais qui n'était pas un improvisateur; ses missions diplomatiques à Paris, à Vienne, puis de nouveau à Paris, enfin à Turin sont bien connues¹; François — ou sir Francis — d'Ivernois, second délégué de Genève à Vienne; enfin Jean-Gabriel Eynard, — le même qui avait fait son apprentissage avec Sismondi à Lyon et qui, après avoir amassé une fortune immense, était rentré à Genève et devait accompagner les diplomates genevois à Vienne, en qualité de secrétaire de la délégation.

L'équipe qui a « fait » la restauration de Genève appartient à l'ancienne aristocratie et se compose presque exclusivement d'hommes assez âgés. Il faut dire aussi que les intellectuels n'ont eu qu'une très petite part dans cette œuvre. Les idées politiques dites « genevoises », propagées à travers le monde par une pléiade de publicistes influents, n'étaient pas celles qui inspiraient les hommes d'État de la restauration de Genève. Les cadres politiques de la petite république se recrutaient parmi les familles dans lesquelles les charges publiques étaient depuis longtemps héréditaires, tandis que les écrivains politiques appartenaient à la bourgeoisie, pépinière des professions libérales. Il y a évidemment des exceptions à la règle, ou simplement des cas mal définis. En temps de crise, surtout, le sentiment patriotique intervient et réconcilie les contraires.

Ainsi d'Ivernois, qui n'était pas *né* et qui était avocat et homme de lettres, avait été convié par Leurs Seigneuries à prendre place dans les conseils de la république renaissante. Avait-on oublié ses antécédents de chef du parti démocratique des Représentants, qualité qui lui avait valu l'exil, en 1782, et le retour dans sa patrie, après la révolution de

1. Sismondi lui a consacré un article nécrologique : *Notice sur Charles Pictet de Rochemont*, Genève 1825 15 p. in-8°.

1792? Fervent patriote, d'Ivernois s'était à nouveau expatrié pour la durée de la domination étrangère et n'était rentré à Genève qu'en 1814. L'Angleterre, où il vécut en exil, était devenue sa seconde patrie; il y avait fréquenté le milieu libéral, - familier à son compatriote Etienne Dumont. - de lord Shelburn, de Jérémie Bentham, de sir Samuel Romilly, - et avait été anobli par le roi. Dans ses écrits, il a successivement combattu la Révolution, le régime bonapartiste et plus particulièrement le blocus continental¹.

Le cas de Sismondi offre, avec celui de François d'Ivernois, certaines analogies : libéralisme teinté d'anglomanie, hostilité au système bonapartiste, puisée à la même source et appuyée par des arguments identiques. Mais ils furent aussitôt en désaccord quant à l'attitude à prendre vis-à-vis du gouvernement provisoire de Genève. Tandis que d'Ivernois, aussi bien dans la question de la Constitution que dans les négociations diplomatiques, faisait preuve d'un loyalisme absolu à l'égard de l'autorité, Sismondi se trouva bientôt en désaccord avec les Magnifiques Seigneurs les Syndics et Conseils, dont il n'approuvait point la politique rétrograde et antilibérale. Rentré d'Italie depuis une quinzaine de jours seulement, l'historien fut formellement désapprouvé en haut lieu, pour avoir manifesté publiquement des sentiments et des idées intempestives. L'honneur lui avait échoué de prononcer le discours d'usage à la cérémonie des Promotions, et certains passages de ce discours, l'esprit peut-être dont il était animé, avaient déplu aux membres du gouvernement.

Cette solennité avait eu lieu, le 20 juin 1814, en la cathédrale de Saint-Pierre, sanctuaire du christianisme réformé. A Genève, où l'éducation de la jeunesse tient le premier rang des préoccupations civiques et religieuses, la cérémonie des Promotions revêt un caractère de fête nationale. Cette année-là elle fut célébrée avec un éclat tout particulier. « Pour la pre-

1. Fr. d'Ivernois 1757-1842. ŒUVRES : *Histoire des révolutions de Genève dans le XVIII^e siècle* (1791) 3 vol. *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française* (1797). *Des causes qui ont amené l'usurpation de Bonaparte et qui préparent sa chute* (Londres 1800). *Des effets du blocus continental sur la richesse, les finances de l'Angleterre* (1811). *Napoléon administrateur et financier* (Paris, 1814). Voir OTTO KARMIN, *Sir Francis d'Ivernois 1757-1842, sa vie, ses œuvres, son temps*, Genève 1920 in-8°.

mière fois, Genève restaurée se voyait et se sentait dans une occasion solennelle. Au lieu d'un préfet, c'était le syndic Ami Lullin, respecté de tous, qui distribuait les prix. L'émotion était extrême; les contemporains en ont conservé longtemps le souvenir. Sismondi ne fut pas au-dessous de sa tâche¹.... »

Son discours traitait de la philosophie de l'histoire². Sismondi, avec l'éloquence et avec la force que confère une conviction profonde, proclama devant son assistance jeune et nombreuse, sa foi en l'humanité. Cette déclaration nous apparaît comme une survivance du philosophisme du XVIII^e siècle, d'autant plus caractéristique qu'elle n'est point encore entachée des idées romantiques. Elle est en outre une émanation de la philosophie genevoise, branche de la philosophie sensualiste. L'orateur s'attache à réfuter la doctrine qui enseigne que l'histoire se répète périodiquement, sans marquer un progrès continu. Ce pessimisme lui répugne³. Il lui oppose l'idée, — réminiscence des anciennes théodicées, — que l'histoire est une « manifestation des vues de la Providence sur cet univers », et que l'étude des noms, des faits et des dates doit « mettre en évidence l'accomplissement des desseins de Dieu sur l'homme ». Mais, ayant payé ce tribut à la religion, inspiré par le lieu sacré où il parlait, Sismondi en vint à magnifier la philosophie éclairée du XVIII^e siècle : « On osa alors professer la doctrine de la tolérance, s'écria-t-il, longtemps proscrite dans les trois religions monothéistes par des prêtres qui osaient attribuer à la divinité leur étroite jalousie. » L'histoire est, pour lui, une source féconde de consolations et un enseignement perpétuel, elle éveille l'amour de la vertu et l'enthousiasme pour

1. ALPH. DE CANDOLLE *Sismondi considéré comme citoyen genevois, Mém. et Doc. de la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Genève* (1888-1894) II^e série t. III p. 64.

2. Le *Discours sur la Philosophie de l'Histoire* a été publié dans le même volume que les *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les Etats protestants* Londres 1844 47 p. in-8°. Voir à ce sujet : ALPH. DE CANDOLLE, *loc. cit.*, p. 64-66. HENRI FAZY. *Introd. aux Lettres inédites de Sismondi à M. Charles de Constant, Bulletin de l'Institut National Genevois* (1882) t. XXIV p. 208-209. — C. MONNARD *M. de Sismondi historien, Bibliothèque Universelle* (1843) t. XL p. 5 et suiv.

3. Nous croirions volontiers que Sismondi, à cet endroit de son discours, visait plus particulièrement le livre de Barante (fils de l'ancien préfet de Genève) sur la *Littérature française pendant le XVIII^e siècle* (1809); on y retrouve cette idée que la civilisation passe par des périodes alternatives de repos et d'agitation, qui se répètent et entraînent la ruine des nations.

l'héroïsme, elle doit conduire l'humanité vers des destinées meilleures. Et il montre comment la civilisation est sortie d'un très petit pays, la Grèce, comment elle a triomphé de la barbarie et de l'ignorance, grâce aux efforts de quelques hommes très vertueux et très savants.... Puis, évoquant le passé national, il rappelle Berthelier et Peccolat, héros de la liberté de Genève, qui ont « sauvé la noble cité d'où Calvin devait répandre la lumière plus pure de l'Évangile, d'où Bonnet devait enseigner à étudier la nature et Rousseau à former, l'enfant, l'homme et le citoyen. » Sismondi, réconciliant et confondant en un même système l'idée de Dieu, de Civilisation et de Patrie, exalte le rôle de Genève, foyer de lumières qui rayonnent sur l'humanité entière. Et il exhorte la jeunesse qui l'écoute, à travailler, non pas pour elle-même, « mais pour la patrie, mais pour l'humanité, mais pour les races futures. »

Ce discours, dont la partie historique peut paraître contestable, en ce qu'elle attribue une importance exagérée au rôle de l'individu dans l'histoire et surtout à l'action des forces morales et intellectuelles dans l'évolution de l'humanité, fait cependant honneur au professeur de philosophie morale à l'Académie de Genève. Or il déplut au gouvernement de la République, qui désirait qu'il ne fût point divulgué par l'impression. Les registres du Conseil d'État nous informent de ces dispositions défavorables des magistrats à l'égard de l'orateur des Promotions :

« On rapporte que M. le professeur Simonde (*sic*) se dispose à faire imprimer le discours qu'il a prononcé aux Promotions; comme il contient différentes choses très inconvenantes sur la religion, on propose d'engager à ne pas le publier. Dont opiné, on arrête d'engager M. Simonde par tous les moyens possibles à ne pas publier son discours. et s'il s'y refusait, de le lui ordonner¹. »

Le syndic Ami Lullin obtint sans peine que Sismondi renonçât à faire éditer son discours chez le libraire Paschoud à Genève. Nous lisons, plus loin, dans les registres du Conseil d'État :

1. Registres du Conseil d'État du 24 juin 1814, cités par A de Candolle, *loc. cit.*, p. 67.

« M. le syndic des Arts informe que le sr. Paschoud avait été lui porter hier le manuscrit du discours de M. Simonde pour lui demander la permission de l'imprimer : qu'il lui a répondu que M. Simonde renonçait à cette impression. Il ajoute que M. le syndic Lullin n'a eu aucune peine à y faire renoncer M. Simonde.¹ »

Cette mésaventure de Sismondi, — dont le gouvernement provisoire affectait d'ignorer le nom sous lequel il était universellement connu, — illustre de façon éclatante les entraves mises à la liberté de la presse, à Genève, et qui ne furent supprimées que deux mois plus tard. Le grief personnel que Sismondi pouvait avoir contre les dirigeants de la république s'augmentait d'une divergence fondamentale de doctrine politique; ici, rétablissement du gouvernement autoritaire; là, aspiration à la liberté et au progrès. Sismondi cependant ne se laissa pas décourager. Il publia son Discours à Londres en le faisant précéder d'un morceau intitulé *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les États protestants*². Ainsi il regagnait d'une part sa liberté individuelle et de l'autre rendait un service signalé à la cause genevoise.

A en croire certains témoignages de l'époque, Sismondi était alors considéré en Angleterre comme le premier des historiens contemporains. Usant de son prestige, il s'attacha, dans sa brochure, à intéresser les hommes politiques anglais et l'opinion publique anglaise aux destinées de sa petite patrie. La question de l'indépendance de Genève et de sa réintégration dans le corps helvétique devant recevoir une solution définitive au congrès de Vienne, il importait de gagner l'appui du gouvernement britannique et de son premier délégué, lord Castlereagh. Sismondi rappela donc fort à propos les relations séculaires qui unissaient Genève et la Grande-Bretagne, et il eut l'habileté de faire vibrer la fibre protestante chez ses lecteurs, en leur représentant la ville de Calvin comme la capitale du protestantisme. Il mettait en valeur la communauté d'idées qui existait entre la grande nation insulaire et la petite nation citadine au cœur du continent :

1. *Ibid.*

2. Voir plus haut p. 232 n. 2.

« Genève est une ville anglaise sur le continent; elle a été le champion de la double liberté civile et religieuse, de la liberté anglaise, sage et forte, progressive et cependant conservatrice. »

La conclusion s'imposait d'elle-même au lecteur anglais : il était nécessaire que Genève recouvrât son indépendance, afin qu'elle fût soustraite définitivement à la domination d'un peuple qui n'était pas seulement l'adversaire naturel de l'Angleterre, mais qui était incapable de pratiquer la vraie liberté; la France ne connaissait que les extrêmes, en politique, — le despotisme révolutionnaire et athée, et le despotisme monarchique et clérical.

A ce plaidoyer écrit s'ajoutaient sans doute les plaidoyers oraux; car en 1814, Genève se trouvait transformée en caravansérail britannique. « Il pleut des Lords et des Ladies, notait dans son *Carnet* Charles de Constant, qui répandent des guinées et quelque agrément¹. » Sismondi, qui se jetait à nouveau dans la vie mondaine la plus effrénée, les vit tous, déjeûnait, dînait, causait, discutait avec tous, et dansait avec toutes, soit à Coppet, où M^{me} de Staël et Albertine étaient rentrées depuis peu de temps, soit chez Charles de Constant, soit chez les Hentsch, où on le vit valser avec la princesse de Galles! « Ce couple est si imprévu, raconte un historien de Genève, qu'il fait le tour des journaux à caricatures de l'Europe². »

« Pendant ces trois mois, écrit Sismondi, le 6 octobre, je n'ai presque vu que des Anglais. Londres tout entière s'était transportée sur le

1. *Carnet politique et mondain de Charles de Constant* publ. par Éd. Chapuisat *Bibliothèque Universelle*, janvier-février 1915 p. 67; Charles de Constant, cousin de Benjamin, frère de Rosalie de Constant, avait été banquier à Londres et venait de se retirer à Genève.

2. PHILIPPE MONNIER *La Genève de Tœpffer*, Genève 1914 p. 134. Nos lecteurs savent assez combien il est ridicule d'attribuer du crédit aux bruits malveillants qui ont couru au sujet des relations de Sismondi et de la trop fameuse princesse de Galles, et dont G.-P. CLERICI se fait l'écho dans un livre intitulé *Il piu lungo scandalo del secolo XIX, Carolina di Brunswick Principessa di Galles* Milan 1904 : « Quando la famosa principessa passò da Ginevra, mentre il Sismondi stava scrivendo le sue *Républiques*, conobbe lo storico, e ben presto fra i due si allacciò una relazione non precisamente culturale ed assai intima » (cité par Pellegrini, p. 3). Voici deux passages de lettres de Sismondi à M^{me} d'Albany relatifs à cette rencontre : « Vous aurez aussi bientôt la princesse de Galles, qui a eu le bon goût de composer sa cour d'hommes non moins remarquables par leur esprit que par leur figure » (p. 260). — « Elle a été extrêmement gracieuse pour moi et je lui en dois de la reconnaissance, mais je ne m'attendais pas à

continent, et presque entière elle a passé par Genève. Tout ce qu'il y a de distingué, comme beauté ou comme esprit parmi les femmes, comme considération ou comme talents parmi les hommes, la moitié des pairs ou des membres du Parlement; a défilé par Genève¹. »

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit antérieurement des rapports nombreux et des affinités très réelles entre Genève et l'Angleterre : l'idée qui présida à la fondation de la *Bibliothèque britannique*, la parenté intellectuelle qui provoquait des échanges entre les philosophes d'Édimbourg et les philosophes de Genève, la communauté d'un idéal politique favorisé par des intérêts analogues, avaient fait de Genève un rempart de l'esprit d'anglomanie au milieu de l'Europe napoléonienne. Au lendemain de la chute de Bonaparte, des dispositions sympathiques rapprochèrent tout naturellement les uns des autres Genevois et Anglais. En même temps on voyait rentrer dans leur patrie quelques Genevois qui s'étaient exilés aux îles britanniques; sir Francis d'Ivernois, Charles de Constant, Étienne Dumont, qui, tous, avaient passé une partie de leur vie en Angleterre, furent les intermédiaires naturels entre les habitants de Genève et leurs hôtes.

En tenant compte de ces faits, on comprend mieux la portée de la brochure de Sismondi. Et quoique ni ses conversations ni sa correspondance avec les Anglais dont il fit la connaissance à Genève ne soient venues jusqu'à nous, nous ne doutons pas qu'il ait cherché, par ces moyens directs, à intéresser aux destinées de sa patrie les hommes politiques avec qui il eut l'occasion d'entrer en rapports².

sa figure... » (p. 266). Si la princesse avait vraiment été extrêmement « gracieuse » pour Sismondi, il aurait eu le bon goût de ne pas le dire dans ses lettres ni de parler de la reconnaissance qu'il lui devait.

1. Lettre à la comtesse d'Albany, *loc. cit.* p. 259-260.

2. Parmi les personnages que Sismondi a rencontrés en été 1814, nous retenons : Lord et lady Holland, qui formaient dans leur pays un centre de la société libérale; ils étaient accompagnés du docteur Allen, futur beau-frère de Sismondi. La comtesse de Westmoreland, que Sismondi représente comme « une des femmes les plus éloquentes de l'Angleterre ». Mr Macdonald, membre du Parlement et sa femme, à qui Sismondi donne une lettre d'introduction pour M^{me} d'Albany. Mr Ward, homme politique, « un des hommes les plus spirituels de l'Angleterre ». Lord Lucan et ses trois filles : « Je ne connais pas de figures plus faites pour faire tourner les têtes ». Lady Davy surnommée « La Corinne d'Écosse ».

Les *Lettres inédites* de Sismondi à M^{me} d'Albany se rapportant à ce défilé de la

III

La situation de Genève en 1814 se trouvait dominée par des considérations de politique extérieure. L'organisation interne de la république restaurée dépendait en grande partie de l'issue de négociations diplomatiques. Les dirigeants de Genève, naturellement enclins à rétablir les institutions et les usages de l'ancienne Seigneurie, mettaient à profit le mouvement contre-révolutionnaire en Suisse et en Europe pour réaliser leurs projets. Il convient de dire qu'une attitude contraire, c'est-à-dire une politique intérieure plus libérale, eût risqué de menacer sérieusement l'indépendance genevoise. Car la Confédération, qui se montrait si peu empressée d'accueillir dans son sein le canton de Genève, aurait fort bien pu prononcer l'exclusive contre la demanderesse, si celle-ci avait pu être soupçonnée de favoriser les tendances libérales¹. D'autre part, les représentants de Genève ne pouvaient guère compter sur l'appui et la protection des puissances fondatrices de la Sainte-Alliance, tant qu'ils n'auraient pas renié, par des actes, les dangereuses conceptions politiques de Jean-Jacques Rousseau, de Necker et de Clavière, qui avaient fait à leur ville une si fâcheuse réputation... Or, laissée à elle-même par la Suisse, abandonnée des grandes puissances, Genève aurait très probablement subi le sort de Gênes, que Sismondi avait tant redouté pour sa patrie.

La politique intérieure du gouvernement provisoire de

société anglaise à Genève sont toutes agréables à lire (p. 259-269). Il déclare : « C'est la société peut-être qui a le plus d'attrait pour moi. Je suis toujours sûr de trouver chez tous, au fond du cœur, de ces pensées et de ces sentiments dominants avec lesquels je serai pleinement d'accord » (p. 263).

1. Sismondi reprochait aux négociateurs genevois d'avoir donné des apaisements aux délégués des cantons aristocratiques à la Diète, quant à l'esprit qui ne manquerait pas de présider aux affaires publiques de Genève. Il jugeait humiliant pour sa patrie ces négociations avec les patriciens de Berne, de Soleure et de Fribourg, à l'égard desquels il avait toujours professé un mépris assez hautain. Dans une lettre à Ch. de Constant, Sismondi appelle les dirigeants de Genève « ceux qui veulent faire de nous une nouvelle Soleure » (4 février 1815, *Bull. de l'Institut Nat. Genevois* t. XXIV p. 214). A M^{me} de Constant, il écrit : « M. des Arts réussira à tenir sa promesse qu'il a faite à la Diète, de rendre en peu d'années les Genevois aussi bêtes qu'on l'est à Fribourg » (lettre inédite du 4 janvier 1818, Bibliothèque publique de Genève *Mss. Constant* 23 I f° 40-41). A Étienne Dumont : « Dieu nous garde de la liberté de Fribourg et de Soleure vers laquelle nous marchons » (lettre inédite du 12 janvier 1818, Bib. publ. de Genève *Coll. Ét. Dumont*, 33 IV f° 38).

Genève consistait donc essentiellement à imposer son autorité, à éviter les mouvements populaires et les discussions politiques, afin d'offrir au monde le spectacle d'une république attachée à son passé et aux « bons principes », d'une population unanime dans ses revendications nationales, et soumise à l'autorité de l'État et de l'Église. Cette conception traditionaliste et patricienne de l'État, — qui est l'opposé de la conception libérale et bourgeoise préconisée par les publicistes genevois, Rousseau, Dumont, B. Constant, Sismondi, — trouva son expression dans le projet de constitution de Genève¹.

La souveraineté populaire, — qui sous l'ancien régime avait résidé dans le Conseil général, — n'est pas rétablie. Un Conseil représentatif, composé de 250 membres et nommé d'après un système électoral très compliqué, comportant de nombreuses restrictions et un cens élevé², est investi du pouvoir législatif. Mais l'initiative en matière législative échoit au pouvoir exécutif et administratif, composé de quatre syndics et d'un Conseil d'État de vingt-quatre membres. Le Conseil représentatif se renouvelle chaque année par fractions de trente membres. Il élit les syndics et conseillers d'État, les députés à la Diète et les magistrats de l'ordre judiciaire. Les syndics et conseillers d'État sont pratiquement inamovibles³. Les qualifications nobiliaires de l'ancienne Seigneurie sont rétablies et scrupuleusement observées.

L'organisation du pouvoir judiciaire est également empreinte des principes de l'ancien régime; le jury est aboli, l'exécution des sentences s'entoure d'un appareil médiéval. Les communes ne jouissent d'aucune autonomie. La commune de Genève

1. Ce projet avait été élaboré par une commission composée de membres du gouvernement provisoire : Ami Lullin, Joseph Des Arts, Albert Turretini, syndics; P. Boin, Fr. d'Ivernois. J.-P. Viollier, J.-P. Schmidtmeyer, conseillers. Le 22 juin 1814 la commission soumettait au Conseil provisoire un projet préliminaire et inachevé de constitution, dont les bases furent aussitôt acceptées. Avant d'être publié à Genève, ce projet fut soumis à l'appréciation de la Diète helvétique, le 11 juillet. Le procédé était habile : sans doute le gouvernement provisoire comptait-il ainsi obliger moralement ses administrés à adopter un texte approuvé par la Diète, et espérait-il éviter au sein de Genève les discussions inopportunes (Voir HENRI FAZY. *Les Constitutions de la République de Genève* 1890).

2. 20 Livres de Suisse ou 63 fl. 9 sous. FAZY, *loc. cit.*, p. 200.

3. Le « grabeau » annuel, c'est-à-dire la possibilité offerte au Conseil représentatif de révoquer un magistrat en charge, n'était guère praticable (*ibid.* p. 202).

est supprimée; elle sera administrée directement par la République¹. Dans les communes rurales l'administration est confiée à un Conseil communal présidé par un maire; ce dernier est nommé par le Conseil d'État et placé sous l'autorité du châtelain du district. La Compagnie des Pasteurs a des prérogatives importantes, notamment en ce qui concerne l'instruction publique. Enfin les « lois éventuelles » règlent d'avance le sort qui sera fait aux territoires sardes et français qu'on espère s'adjoindre durant les négociations diplomatiques en cours. Il s'agit d'empêcher l'élément catholique et monarchique de submerger et de majoriser l'ancienne population protestante et républicaine et d'assurer à celle-ci les prérogatives dans le gouvernement de l'État. En revanche, les lois éventuelles garantissent aux nouvelles communes la liberté du culte catholique et règlent les droits et les devoirs de l'église romaine dans le territoire annexé.

Tel est, en raccourci, le projet de constitution adopté par le gouvernement provisoire, dans sa séance du 9 août. La distribution du texte imprimé devait commencer le 16, et la ratification par vote populaire était fixé aux 22, 23 et 24 août. « ... Il s'agissait d'emporter le vote de haute lutte et d'éviter ainsi toute agitation populaire². »

Or le 12 août, le Conseil provisoire fut saisi de deux propositions ou requêtes : l'une émanait de Sismondi et demandait que le projet de constitution fût soumis à une assemblée de notables, à qui le gouvernement fournirait de plus amples explications et informations; l'autre, signée du docteur Louis Odier³, du professeur Marc-Auguste Pictet et de Sismondi lui-même, avait pour objet de « demander au Conseil de ne pas trop presser l'acceptation de la constitution et d'y faire quelques modifications⁴ ». On conçoit que ces interventions ne furent nullement goûtées en haut lieu. Prétextant que le projet de constitution était terminé et à l'impression, le

1. On se souvient que sous l'Empire Genève avait un maire en la personne de F.-G. Maurice.

2. FAZY, *loc. cit.*, p. 193.

3. Professeur à la Faculté de Médecine de Genève, médecin traitant de M^{me} de Staël.

4. Registre du Conseil d'État du 12 août 1814; ALPH. DE CANDOLLE, *loc. cit.*, p. 69; H. FAZY, *loc. cit.*, p. 194.

Conseil déclara qu'il était « impossible de profiter des bons avis de M. le professeur Simonde¹ ».

L'initiative courageuse de Sismondi fut un acte décisif dans l'histoire intérieure de Genève. Pour la première fois un simple citoyen demandait des comptes au gouvernement et entendait exercer un contrôle sur ses actes. Cette façon d'élaborer, en petit comité et à huis clos, la loi fondamentale de la République, et de l'imposer au vote populaire, par surprise, avait créé à Genève un mécontentement dont Sismondi, le premier, osa se faire le porte-parole². Il fut aussitôt imité, et de ce mouvement contre la constitution est né le groupe des dissidents libéraux, formé d'intellectuels, de légistes, de publicistes, d'anglomanes, noyau de l'opposition anti-gouvernementale au sein du parlement de Genève³.

Les événements se précipitaient. Le 16 août le projet de constitution est publié. Dans une nouvelle lettre, adressée au syndic Des Arts, Sismondi demande qu'on retarde le vote et réclame des amendements au texte. La commission de la constitution semble céder et propose au gouvernement l'adoption de quelques modifications concernant la liberté de presse et le système électoral. Le Conseil les approuve et les fait imprimer le 19 août, afin de les soumettre au suffrage des Genevois, en même temps que la constitution. Le lendemain 20 août, — on est à deux jours de la consultation populaire, — le Conseil est saisi d'une pétition de seize citoyens, parmi lesquels nous retenons les noms de Sismondi, d'Étienne Dumont, de Marc-Auguste Pictet, du docteur Odier, de

1. *Ibid.*

2. Il y eut même des mécontents, ou du moins un mécontent, au sein de la commission gouvernementale qui avait élaboré le projet de constitution. M. WILLIAM-E. RAPPARD, dans son étude sur *Sismondi et la neutralité helvétique* (*Ind. d'Histoire suisse* 49^e année, 1918, t. XVI p. 34 n. 2) reproduit le passage suivant du Journal inédit de Marc-Auguste Pictet, du 14 août 1814 : « Je suis revenu avec Sismondi et d'Iv(ernois). Nous avons causé de la constitution qui doit paraître après demain. Ils n'en sont contents ni l'un ni l'autre par des motifs différents... » M. Rappard ajoute : « Les papiers de d'Ivernois (liasse corresp. de 1814) à la Bibliothèque de Genève ne laissent aucun doute sur les sentiments de d'Ivernois à l'égard de la constitution de 1814 ».

3. M^{me} de Staël, qui désapprouvait également la nouvelle constitution, favorisa la formation de l'opposition libérale. D'après une note du syndic de Candolle, du 25 août 1815, « c'est elle qui a mis en mouvement MM. Pictet-Diotati, Dumont, Sismondi et Odier pour opérer une scission ». En 1816, les membres de l'opposition tinrent des réunions à Coppet, en présence du duc de Broglie (voir P. KOHLER, *M^{me} de Staël et la Suisse* p. 660).

l'avocat Bellot¹. Les pétitionnaires demandent au gouvernement de retarder de quelques jours la votation, afin de permettre aux citoyens d'étudier les changements introduits dans le projet, et ils manifestent leur intention de proposer de nouvelles modifications. Séance tenante le Conseil « arrête de n'accorder aucun délai et de répondre aux pétitionnaires que, les intérêts de la République, tant au dedans qu'au dehors, pouvant être compromis sérieusement par un délai, (il) se voit à regret obligé de refuser leur demande² ».

La constitution fut acceptée par le peuple de Genève, par 2444 voix contre 344. Ce vote répondait à une nécessité politique, car, comme le fait justement remarquer Henri Fazy, un rejet aurait provoqué la déchéance du gouvernement qui avait accompli la restauration de Genève, et entraîné des complications avec la Confédération³.

IV

Sismondi mit à profit la semaine qui suivit le vote de la constitution pour rédiger une brochure, intitulée : *Sur les lois éventuelles*⁴. Ce fut la suite logique de son action anti-

1. Pierre-François Bellot, juriconsulte, professeur à l'Académie, juge suppléant, depuis 1814 membre du Conseil représentatif, collabora à l'organisation judiciaire de la République. Il rédigea la loi sur la procédure civile, adoptée en 1819.

2. Registre du Conseil d'État, 2 août 1814, cité par Alph. de Candolle, *loc. cit.*, p. 70.

3. En France, on raillait l'œuvre manquée des législateurs genevois. Sismondi s'en ouvre à Charles de Constant, — qui faisait, lui aussi, partie du groupe des dissidents libéraux du Conseil représentatif, — dans une lettre, datée de Paris, 15 janvier 1815 : « J'ai le même travail à faire, dit-il, pour défendre le ridicule langage de notre constitution. Tantôt l'on se moque de nous, tantôt l'on remontre avec vigueur quelle honte c'est pour une ville qui a donné tant de grands écrivains à l'Europe de publier ses lois fondamentales dans un galimatias si inintelligible. Je voudrais que vous trouvassiez quelque occasion de bien leur faire comprendre que, pour leur honneur, il est absolument nécessaire de revoir cet ouvrage et d'y mettre de l'ordre, de la clarté et un commencement de grammaire. » (*Lett. inéd. de Sismondi à Ch. de Constant, Bull. de l'Inst. Nat. Genevois* t. XXIV p. 210). Un homme aussi pondéré que le botaniste A.-P. de Candolle qualifia la constitution genevoise d'« espèce de farrago inintelligible ». (*Mémoires et Souvenirs*, 1862 p. 249).

4. Genève 1814 24 p. in-8°. La brochure est rarissime. Nous nous référons à l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de Genève et aux extraits et analyses reproduites par ALPH. DE CANDOLLE, *Sismondi considéré comme citoyen genevois*, et par W.-E. RAPPARD, *Sismondi et la neutralité helvétique*. Nous empruntons à ce dernier, en les complétant, les références bibliographiques suivantes : A. P. DE CANDOLLE *Mémoires et Souvenirs* (1862) p. 249, 250. GEORGES GOYAU. *Une ville-église : Genève* (1919) t. II, p. 29-30. *Observateur autrichien*, n° du 28 octobre 1814. PICTET DE ROCHE-

gouvernementale, où des considérations de politique extérieure se mêlaient aux considérations d'ordre intérieur. Ce pamphlet éphémère, — il fut retiré par l'auteur à peine sorti de presse, — provoqua un tel éclat et eut de si nombreux échos, qu'il nous paraît indispensable d'en analyser le contenu.

On se souvient qu'en prévision du désenclavement et de l'extension du territoire de Genève, que les diplomates genevois eurent mission de requérir des grandes puissances, le gouvernement provisoire avait réglé d'avance, par des « lois éventuelles », la situation qui serait faite au nouveau territoire. Ces lois, publiées en appendice à la constitution, établissaient l'inégalité entre la population savoyarde et la population genevoise, au détriment de la première, et déterminaient « minutieusement dans quelle proportion le nouveau territoire serait représenté dans les Conseils de la République¹ ». Les députés des provinces annexées n'occuperaient en aucun cas plus du tiers des sièges du Conseil représentatif. « Ces lois éventuelles, dit M. William-E. Rappard, dictées par la préoccupation dominante de maintenir la suprématie de l'ancienne république citadine et protestante, condamnaient par avances les régions voisines, rurales et catholiques, à un véritable assujettissement politique². »

Sismondi, dans sa brochure, s'élève à la fois contre la publication intempestive des lois éventuelles et contre les stipulations qu'elles contiennent. Il estime qu'elles sont propres à inquiéter la population de la Savoie et à influencer défavorablement le roi de Sardaigne, qui peut trouver singulier que la petite république de Genève dispose d'une partie de ses États³. La mauvaise impression qu'elles ont produite ne peut

MONT et FR. D'IVERNOIS, *Correspondance diplomatique* (1914) table des noms : Sismondi. — *Journal de Marc-Jules Suès pendant la Restauration genevoise* (1913) p. 53.

Documents : Journal privé du syndic A. de Candolle, Soc. d'Hist. et d'Arch. de Genève, *Papiers Edmond Pictet*, Cahier 128 fol. 25. — Lettre de Ch. de Constant à sa sœur, 6 septembre 1814, Bibl. publ. de Genève, *Mss Constant* 16 t. V. — Jean Picot, Journal inédit, 3 septembre 1814. — Marc-Auguste Pictet, Journal inédit. Sismondi, lettre au syndic Des Arts, 2 septembre 1814, Bibl. publ. Gen. *Dossier ouvert*; lettre du même à Éd. Monnier, 28 novembre 1814, *ibid.*; du même, à M^{me} d'Albany, 8 novembre 1814, *loc. cit.*, p. 265.

1. H. FAZY, *loc. cit.*, p. 212.

2. Sismondi et la neutralité helvétique p. 29.

3. Le duché du Chablais et la province de Faucigny, qui avaient formé respectivement l'arrondissement de Thonon et l'arrondissement de Bonneville du départ-

être dissipée qu'en donnant de la publicité à une protestation et en provoquant une discussion de ces lois, qui ne sont pas encore mises en vigueur.

Le pamphlétaire pose d'abord en principe que Genève ne songe nullement à faire des conquêtes, mais qu'elle doit attendre en silence et voir si les Hautes Puissances réunies à Vienne jugent convenable ou non d'accroître son territoire. Il serait possible, en effet, que, dans l'intérêt de l'Europe, celles-ci décidassent de joindre le Chablais et le Faucigny à la Suisse, qui à son tour pourra céder ces provinces au canton de Genève. Car on étudiera au congrès de Vienne jusqu'où doit s'étendre la ligne de la neutralité helvétique et comment on peut comprendre la route du Simplon, — dont Genève est une des clefs, — dans cette neutralité perpétuelle, qui est un gage de sécurité pour la France et pour l'Italie. Pour les États du roi de Sardaigne, la restitution des provinces savoyardes, dont ils sont séparés par les montagnes et par la langue, représenterait peut-être un affaiblissement, plutôt qu'un gain :

« L'on examinera, dit encore Sismondi, si la garantie la plus sûre pour le Piémont ne serait pas la réunion de tous les passages des Alpes à la Suisse comme l'avait déjà proposé autrefois le roi de Sardaigne, pour que la neutralité constante de cette sage confédération lui tînt lieu de ce côté d'armée et de forteresse¹. »

Genève, qui attend respectueusement les décisions que prendront ses libérateurs, est fortement intéressée au maintien

tement du Léman, avaient été séparés de la France en vertu du traité de Paris (30 mai 1814), mais pas encore attribués définitivement à la Sardaigne, dont ils avaient jadis été détachés. Le 29 septembre 1814 cependant, des troupes piémontaises occupèrent ces provinces, qui attendaient leur statut définitif du congrès de Vienne.

Désiraient-elles être réunies à la Suisse? Les députés genevois à la Diète helvétique rapportaient au gouvernement provisoire « qu'il était venu dans cette ville (Zurich) une députation du Chablais et du Faucigny pour demander la réunion à la Suisse et une autre députation des mêmes provinces pour demander le contraire. C'est le moment, écrivaient nos députés, Saladin et Schmidtmeyer, d'être prudents et de nous en tenir à l'objet essentiel, la réunion de Genève à la Suisse » (ALPH. DE CANDOLLE, *loc. cit.*, p. 75). Genève ne fut reconnue en effet comme canton suisse par la Diète que le 12 septembre 1814; l'Acte de réunion porte la date du 19 mai 1815. Il faut tenir compte, en lisant notre exposé, de cette situation précaire et mal définie de Genève et de la Savoie.

1. Allusion au projet d'helvétisation du Chablais et du Faucigny proposé à la Diète helvétique, en 1703, par le duc Victor-Amédée II, et à un projet analogue de 1796. L'idée est reprise au congrès de Vienne par le délégué sarde lui-même. Voir plus loin, la fin de ce paragraphe.

et à l'extension de cette neutralité, car sans cette protection elle serait, en cas de guerre, la première occupée par une des armées belligérantes.

Puis, sous une impulsion combative, Sismondi se livre à une critique impitoyable des lois éventuelles. On a annoncé d'avance, dit-il, qu'on ne traitera pas comme des égaux les habitants des provinces de la Savoie, si celles-ci doivent être incorporées au canton de Genève. N'est-il pas évident que, ce principe une fois admis, il se tournera un jour contre ceux qui l'ont établi¹? Il fallait au contraire garantir leurs droits et leurs privilèges aux nouveaux territoires et leur laisser la liberté de se gouverner eux-mêmes d'après leurs propres lois. En même temps il convenait de mettre l'ancienne république de Genève, ses institutions séculaires, son église et ses écoles sous une égale garantie, afin de protéger la minorité citadine et protestante contre la majorité catholique et rurale.

En tablant sur ces principes d'égalité entre les trois fractions du futur canton et de *self-government*, ou autonomie locale, en s'inspirant aussi de l'exemple de certains cantons suisses, les deux Appenzell, Obwald et Nidwald, les Dixains du Valais, les Liges grisonnes, Sismondi proposait pour Genève un système d'État décentralisé ou, plus exactement, de république fédérative. Chaque subdivision du canton conserverait ses lois, prélèverait ses impôts et élirait ses magistrats; mais il n'y aurait qu'un seul tribunal, une seule force armée, une seule université, des hospices communs et des prisons communes pour tout le canton. D'un commun accord, on établirait la tolérance religieuse dans les trois subdivisions. Deux syndics de Genève, un du Chablais et un du Faucigny formeraient un collège central, qui aurait qualité pour connaître des affaires communes aux trois populations².

1. Sismondi avance ici des données statistiques : 32.000 habitants de Genève, contre 110.000 habitants du Chablais et du Faucigny.

2. La brochure *Sur les lois éventuelles* nous fait mieux connaître les idées politiques de Sismondi. Son *libéralisme* a trois racines bien distinctes : la première réside dans une aversion instinctive contre la loi du plus fort, que cette force soit représentée par une armée conquérante, par une administration centralisée, ou par une majorité de votants; la seconde se manifeste dans son attachement aux droits historiques, franchises locales et libertés communales, qu'il avait étudiées dans ses *Recherches sur les constitutions des peuples libres* (ouvrage inédit et inachevé); la troisième est d'ordre intellectuel et relève de la philosophie rationaliste du XVIII^e siècle : idées de tolérance, de progrès des lumières, de droits de l'homme, — et de leurs corollaires : perfection-

La conclusion de cette brochure est d'une cinglante ironie, où perce le ressentiment qu'éprouvèrent certains intellectuels notables, d'avoir été exclus du gouvernement de la république. Sismondi demande qu'à l'avenir les syndics soient choisis, non point d'après un rang d'ancienneté, mais en vertu de leur talent et d'une habileté supérieure : « Après tout, dit-il, n'est-ce pas un bien que de rendre le talent nécessaire pour parvenir au gouvernail d'une république? Les circonstances seront désormais trop difficiles pour qu'il puisse être permis de sommeiller sur le maroquin. Dans une petite ville, dans un État tout renfermé par l'enceinte des mêmes murs, on ne peut sans danger suivre l'exemple de Norcia. On assure que, dans cette ville de l'Ombrie, lorsque le Conseil s'était formé, un héraut s'avancait dans l'assemblée et criait par trois fois : *Excant sapientes et litterati quia deliberandum*. Que les gens d'esprit et les gens de lettres se retirent, car nous voulons délibérer. Mais Norcia n'essaya point de gouverner des provinces inconnues. »

Le plaidoyer de Sismondi ne manque pas d'habileté ni d'une certaine hauteur de vues. Comme le gouvernement provisoire, l'historien est partisan de la fusion du Chablais, du Faucigny et de Genève. Mais il substitue à des arguments mesquins, inspirés des intérêts locaux, des arguments de politique européenne. Il s'efforce avant tout de gagner les grandes puissances à l'idée de l'extension de la neutralité helvétique à la Savoie, et d'obtenir l'acquiescement de la cour de Turin. Le langage respectueux et déferent dont il use à l'égard du congrès de Vienne, est d'un fin diplomate; car il

nement de l'homme par l'éducation, recherche de la vérité au moyen de persuasion et de délibération (parlementarisme), rationalisation de la politique par une science du gouvernement. (On retrouve ces idées dans : *Discours sur la Philosophie de l'Histoire*, 1814; *Études sur les Sciences sociales*, 1836-1838, 3 vol., dans diverses brochures et dans la correspondance de Sismondi).

Son *particularisme* et, partant, son *fédéralisme*, sont la conséquence naturelle de ces principes, à moins qu'on ne préfère dire que ceux-ci s'inspirent de son aversion pour les vastes empires centralisés et de sa sympathie pour les petits États.

La démocratie répugne à Sismondi, parce qu'elle est d'essence antilibérale; les majorités ont tendance à opprimer les minorités, et la servilité à l'égard des masses lui paraît aussi immorale que la servilité à l'égard d'un despote. Les droits des minorités, leur protection, sont un des problèmes politiques qui ont le plus occupé l'esprit de Sismondi. (Voir son article ; *Du suffrage universel*, *Revue mensuelle d'économie politique*, mars 1834; tirage à part 36 p. in 8°).

n'exprime nullement ses vrais sentiments, qui sont la méfiance et l'appréhension. Par son apologie du fédéralisme républicain, Sismondi cherche à rallier la Suisse à l'idée de l'incorporation des provinces savoyardes. Il conseille aux Genevois de s'inspirer des constitutions helvétiques, « pour ne point nous éloigner imprudemment du pacte fédéral », et il les met en garde contre les stipulations des lois éventuelles, qui font des populations catholiques des sujets de Genève : les cantons catholiques, la France et la Sardaigne s'y opposeraient.

Cependant la polémique de Sismondi devait blesser les membres du gouvernement provisoire et mécontenter nombre de Genevois. L'opuscule, qui parut le 1^{er} septembre, provoqua même un véritable scandale, les lettres et les journaux intimes des contemporains en sont pleins¹. Le lendemain matin le célèbre botaniste Augustin-Pyramus de Candolle, professeur à l'Université de Montpellier, qui venait de rentrer à Genève, intervint auprès de Sismondi et sauva la situation. Voici le récit que de Candolle fait de cet incident, dans ses *Mémoires et Souvenirs* :

« Sismondi venait de publier une brochure assez âcre, où il tournait la constitution en ridicule. Ayant lu le soir même la constitution et la brochure, voyant l'exaspération de bien des gens contre Sismondi, j'allai le voir le lendemain de grand matin. Je lui représentai les inconvénients de sa brochure pour la cause publique et pour lui-même. Il me comprit, et me demanda mon avis. Je lui proposai de la retirer; à l'instant il vint avec moi chez le libraire, reprit tous les exemplaires invendus et me les remit pour les porter de sa part au gouvernement. Pénétré d'estime pour un procédé si loyal, je me chargeai volontiers de cette commission; j'allai à l'hôtel de ville, où je trouvai le second des syndics provisoires, M. des Arts. Au lieu des remerciements que j'attendais de lui, je fus reçu comme un chien; il ne voulait pas seulement agréer le dépôt de l'édition entière que je lui apportais. Je fus blessé de sa manière, et m'affligeai de voir mon pays entre les mains d'un homme si aveuglé par l'esprit de parti². »

1. Voir au début de ce paragraphe, références. — La brochure *Sur les lois éventuelles* parut le 1^{er} septembre, et non le 2, comme certains historiens l'ont affirmé. Preuve en soit la lettre de Sismondi au syndic Des Arts, du 2 septembre, où il parle de « la brochure que j'ai publiée hier » (Bibl. publ. de Genève *Dossier ouvert*).

2. A. P. DE CANDOLLE *Mémoires et Souvenirs* écrits par lui-même et publiés par son fils (Alph. de Candolle) Genève et Paris. 1862 p. 249-250.

Né à Genève, en 1778, fils du syndic de Candolle, Augustin-Pyramus fut élevé dans cette ville, puis fit des études d'histoire naturelle à Paris de 1798 à 1808. Il fut directeur du jardin botanique et professeur à l'université de Montpellier, de 1808

Le 2 septembre Sismondi confirma sa résolution de retirer la brochure dans une lettre adressée au syndic Des Arts :

« En rentrant à Genève, j'apprends que la brochure que j'ai publiée hier est considérée comme dangereuse par plusieurs citoyens dont je respecte le suffrage. J'étais au contraire persuadé que le seul moyen possible de ramener les Savoyards à désirer leur réunion avec la Suisse, c'était de leur montrer des avantages dans cette réunion, que l'existence même de Genève était compromise par l'effort qu'ils faisaient aujourd'hui pour séparer leur cause de la nôtre, depuis que notre constitution leur était connue¹. »

Sismondi conclut en disant qu'il ne voulait point opposer son opinion à celle de ses concitoyens. En conséquence, il renvoie à Des Arts les exemplaires invendus de sa brochure, en lui faisant remarquer que c'est la troisième fois qu'il sacrifie son opinion au désir de ne pas troubler la paix de la patrie².

Le gouvernement de Genève désapprouve la façon de voir de Sismondi, sans le nommer expressément, dans les *Instructions* qu'il donne à Pictet de Rochemont et François d'Ivernois, ses plénipotentiaires au congrès de Vienne. Ces instructions spécifient que les lois éventuelles sont conformes aux « vraies convenances » de Genève, de la Suisse et du Territoire agrégé :

« Vous vous abstiendrez, y lisons-nous, de proposer avec le Faucigny et le Chablais une association qui établisse deux demi-cantons, ou trois tiers de canton entre eux et nous... Il n'y a que l'envie de critiquer nos lois qui ait pu suggérer une association aussi bizarre, aussi dangereuse et qui serait de nature à nous faire rejeter de la Confédération³. »

à 1816. Recteur de cette université pendant les Cents Jours, il rentra dans sa patrie lors de la seconde Restauration et y exerça les fonctions de professeur jusqu'en 1834. Il mourut en 1841. Son ouvrage sur la *Flore française* avait rendu son nom célèbre.

De Candolle était un ami et un partisan de Sismondi (*Mém. et Souv.* pages 322, 323, 405, 464, 473). Son fils Alph. de Candolle, dit dans une note (p. 323) : « Pour mieux faire comprendre la ligne suivie par mon père, je dirai que celui de ses amis politiques avec lequel il s'est le mieux entendu jusqu'à la fin a été M. de Sismondi ». De Candolle était un libéral aux « idées de réforme modérée » et un fédéraliste.

1. Lettre inédite, Bibl. publ. de Genève, *Dossier ouvert*.

2. Le premier sacrifice : Sismondi renonce à l'impression du discours prononcé aux promotions ; le second, son acquiescement au vote précipité de la constitution.

3. Cité par W.-E. RAPPARD, *loc. cit.* p. 31-32. D'après : *Genève et les traités de 1815. Correspondance diplomatique de Pictet de Rochemont et de François d'Ivernois*, Paris, Vienne, Turin 1814-1816 publ. par Lucien Cramer Genève et Paris 1914, 2 vol. in-8°. Nous citons désormais *Corresp. diplom.*

Pictet de Rochemont et d'Ivernois, qui étaient arrivés à Vienne au commencement d'octobre, eurent la prudence de n'y point faire valoir des revendications particulières au profit de Genève, sur le territoire qui devait être adjugé à la Suisse. Ils restèrent sur l'expectative, — attitude que Sismondi avait lui-même recommandée dans sa brochure, — lorsque le 28 octobre un journal viennois, l'*Observateur autrichien*, publia des extraits de la dite brochure. Le congrès lut l'article et les délégués genevois furent embarrassés. Pictet voulait faire répondre publiquement à l'*Observateur*, d'Ivernois l'en détourna. Mais ils firent rapport sur cet incident au conseiller provisoire Turretini. Voici la lettre de d'Ivernois :

Cet article, dit-il « nous donne un certain air de discordes au dedans et de prétentions ambitieuses au dehors. C'est d'autant plus fâcheux que, jusqu'ici, nous n'avions pas entendu dire un seul mot, ni de ces lois éventuelles, ni même de la part qu'il s'agirait de nous adjuger dans le territoire cédé ou à céder, deux questions que nous avons réussi à détourner en professant très sincèrement que, pourvu que nous ayons une frontière qui nous désenclave et nous mette en mesure de contribuer efficacement à la défense de la grande famille, nos vœux seront comblés¹. »

Le même jour Pictet de Rochemont rapportait à Turretini un entretien qu'il avait eu avec le baron de Stein, au sujet de l'article de l'*Observateur*. L'homme d'Etat prussien « a trouvé ample matière à rire dans cette précaution sur des futurs contingents qui probablement ne se réaliseront pas ». Pictet écrit qu'il a ri avec lui, qu'il lui a dit ensuite le peu d'importance qu'il convenait d'attacher à cette brochure, que l'auteur, se sentant seul de son opinion, avait aussitôt retirée et remise au gouvernement. « J'ai dit ensuite rapidement ce qu'il y avait à dire pour faire comprendre que les lois éventuelles étaient sages². » Le lendemain le diplomate genevois a la même besogne à faire pour expliquer à Capo d'Istria « l'histoire de la brochure de Sismondi³ ».

Notons au passage que, quinze jours auparavant, le pléni-

1. Vienne, 29 octobre 1814, *Corresp. diplom.* t. I. p. 498.

2. 29 octobre 1814, *Corresp. diplom.* t. I. p. 490.

3. Lettre à Albert Turretini, 30 octobre 1814, *Corresp. diplom.* t. I. p. 492.

potentiaire suisse, Reinhard¹, avait fait part à d'Ivernois d'un mémoire du général français Dessaix², « où celui-ci paraît goûter l'idée de M. Sismondi d'avoir pour le canton, trois districts à la fois réunis et séparés³. » Il ne semble pas cependant que cette idée ait fait rire d'Ivernois et Reinhard, comme elle a fait rire Pictet de Rochemoet et le baron de Stein.

Sismondi lui-même n'aimait pas qu'on fit état de son trop fameux commentaire des lois éventuelles :

« Quant à ma brochure genevoise, disait-il à la comtesse d'Albany, elle ne doit pas passer les murs de la *Pieve di Calvino*, elle n'a pas d'intérêt au delà, et elle n'y serait pas comprise⁴. »

Et à un ami parisien, Edouard Monnier, il écrivait :

« Je suis fort étonné que celui (l'écrit) que j'avais publié sur quelques parties de notre constitution genevoise, et qui n'a eu que six heures de vie, car je le retirerai immédiatement, vous ait été même nommé⁵. »

Le Chablais et le Faucigny ne furent point cédés à la Suisse. Les délégués de Genève au congrès de Vienne, secondés par le plénipotentiaire de la Confédération, s'étaient surtout attachés à obtenir de la France la cession du pays de Gex⁶. et ils avaient d'abord négligé de donner suite à la suggestion du plénipotentiaire sarde, le marquis de Saint-Marsan, concernant la neutralisation et l'helvétisation du Chablais et du Faucigny⁷. Mais lorsque leur principale revendication se fut révélée irréalisable, — la France ne voulant faire aucune concession quant au pays de Gex, — ils reprirent l'idée de Saint-Marsan. Au début de janvier 1815 ils proposèrent un projet de convention entre la Sardaigne et la Confédération

1. Jean de Reinhard, 1755-1835, homme d'État zurichois, Landammann de la Suisse, plénipotentiaire de la Confédération au congrès de Vienne.

2. Joseph-Marie Dessaix, 1764-1834, général français, défenseur de la Savoie contre les Autrichiens en 1814.

3. D'Ivernois à Turretini, 15 octobre 1814, *Corresp. diplom.* t. I. p. 478.

4. Lettre à M^{me} d'Albany, 8 novembre 1814, *loc. cit.*, p. 265.

5. Lettre d. d. Genève, 28 novembre 1814, Bibl. publ. de Genève *Dossier ouvert*, passage cité par M. W.-E. Rappard, *loc. cit.*, p. 29.

6. Le pays de Gex avait formé, avec l'ancien territoire de la République de Genève et avec le Genevois (communes sardes), l'arrondissement de Genève du département du Léman.

7. Castlereagh et Hardenberg étaient favorable à cette idée. Hardenberg fit remarquer que la Prusse avait adopté ce système pour Neuchâtel. (Rappard p. 32, et *Corresp. diplom.* t. I).

suisse relative à l'helvétisation de la Savoie. Ils préconisèrent « pour la garde du Chablais et du Faucigny » un système semblable à celui adopté pour Neuchâtel et qui associerait ces provinces à la Suisse sans les enlever à la couronne de Sardaigne. Mais ils venaient trop tard. La Sardaigne ayant obtenu du congrès tout ce qu'elle avait réclamé, les Suisses n'eurent plus de monnaie d'échange pour lui arracher une concession de cette importance. La neutralité militaire de la Savoie, la franchise douanière dans une « zone » délimitée, et le désenclavement du canton de Genève fut tout ce qu'ils purent obtenir, au cours des négociations qui durèrent jusqu'en 1816.

Il est indispensable de rappeler brièvement ces faits bien connus, non seulement parce qu'ils marquent la fin du rêve d'un canton de Genève plus vaste, mais parce qu'ils sont indéniablement en rapport avec les idées, exposées dans un mémoire *Sur la neutralité des Alpes*, « écrit par Sismondi, probablement à l'intention de d'Ivernois, vers la fin de l'année 1814 », et publié en 1918 par M. William-E. Rappard¹. Dans ce mémoire Sismondi reprend les arguments qu'il a fait valoir, dans sa brochure *Sur les lois éventuelles* en faveur de la neutralité suisse et de son extension au Chablais et au Faucigny. Mais au lieu de réclamer l'annexion pure et simple de ces provinces à la Suisse, il voudrait en laisser la souveraineté au roi de Sardaigne « tout en les agrégeant au corps helvétique. L'exemple du régime de Neuchâtel, à la fois canton suisse et principauté prussienne, démontre la possibilité d'un système dont l'application à ces provinces représenterait de très grands avantages stratégiques et économiques² ».

1. *Indicateur d'Histoire suisse* 49^e année p. 27-44. L'original est conservé à la Bibliothèque de Genève *Papiers de Fr. d'Ivernois*, Liasse : documents 1814.

On voit que nous adoptons textuellement la conclusion de cette remarquable étude. Rien dans nos propres recherches ne vient contredire l'hypothèse de M. Rappard, mais rien non plus ne permet de la certifier. Nul doute cependant que Sismondi soit l'auteur de ce document, ni signé, ni daté, écrit de sa main, et dont la forme et les idées concordent si parfaitement avec tout ce qu'il a dit et écrit à cette époque sur la neutralité suisse. Il est fort probable que d'Ivernois ait été le destinataire de ce mémoire, retrouvé dans ses dossiers de 1814. Enfin Sismondi n'a pu l'écrire qu'après sa brochure *Sur les lois éventuelles*, et il l'a écrit très probablement avant son départ pour Paris (janvier 1815).

2. Ces termes sont empruntés à l'analyse de M. Rappard, *ibid.* p. 28.

Il n'est pas possible de conjecturer que d'Ivernois, en suggérant à Pictet de Rochemont son idée d'une convention relative à l'helvétisation de la Savoie, se soit lui-même inspiré du mémoire de Sismondi. Mais l'analogie est frappante. Voilà tout ce qu'on peut dire. Quand on tient compte des rapports personnels de d'Ivernois et de Sismondi, quand on se rappelle leurs conversations, à Genève, sur la constitution, — que tous deux ils désapprouvaient, — il faut penser qu'un certain nombre d'idées politiques leur étaient également familières. Si le mémoire de Sismondi *Sur la neutralité des Alpes* avait exercé quelque influence sur l'esprit des diplomates genevois, il conviendrait de reconnaître que l'impétueux publiciste a agi avec autant de discrétion qu'il avait mis d'éclat à dénoncer le ridicule des lois éventuelles¹.

V

Les élections au Conseil représentatif eurent lieu à Genève, du 17 septembre au 8 octobre. Sismondi est parmi les élus, qui ne tardent pas à s'assembler. Les syndics et conseillers provisoires sont aussitôt confirmés dans leurs fonctions, et forment désormais le Conseil d'Etat. Ami Lullin, élu premier syndic le 12 octobre, préside aux délibérations du petit parlement. Les orateurs doivent s'adresser aux Magnifiques Seigneurs, les présidents constitutionnels. Les pétitionnaires du 20 août, vedettes du libéralisme genevois, entrent en scène. Le conseiller Albert Turretini, qui fait office de secrétaire au Conseil représentatif, écrivait à Pictet de Rochemont :

1. A la fin de septembre Sismondi publia sa brochure : *De l'intérêt de la France à l'égard de la traite des nègres* Genève (Paschoud) et Paris 59 p. in-8°. Une seconde édition parut quelques semaines plus tard, et au milieu de novembre, une troisième édition suivie de *Nouvelles réflexions sur la traite des nègres*, Paris, Genève, Londres, 100 p. in-8°.

On sait que l'abolition de la traite des noirs fut inscrite au programme des libéraux de l'époque; elle rencontra de nombreuses sympathies à Genève. Sismondi a sans doute écrit sa brochure sous l'influence des Anglais, avec qui il s'était entretenu de cette question. Il chargea Pictet de Rochemont de remettre son opuscule à Talleyrand et celui-ci s'en entretenit, à Vienne, avec le diplomate genevois :

« Nous sommes tombés sur la question du commerce des nègres, écrivait Pictet à Turretini, le 16 octobre 1814, à l'occasion de la brochure de Sismondi qu'il a mal lue, à ce qu'il m'a paru. Il nous a donné beaucoup de mauvaises raisons pour faire la traite pendant cinq ans encore. Il prétend que les négociants du Havre et de Nantes la demandent avec ardeur. » (*Correspondance diplom.* t. I. p. 174).

« ... Notre Conseil représentatif continue à aller assez bien. Les orateurs principaux sont : Dumont, Sismondi, De Roches, médecin, Prévoist, professeur, Pictet-Diodati, les avocats Bellot et Girod, Végobre et notre brave syndic Des Arts (qui s'est fort distingué un certain jour). L'Huilier et Odier se font aussi entendre assez souvent. Je suis encore dans ce cas et mon registre... m'en donne l'occasion...^{1.} »

A part Sismondi et d'Ivernois, le publiciste genevois le plus éminent et le plus connu de l'époque fut sans doute Étienne Dumont². Il sera l'orateur le plus éloquent, sinon le plus écouté du Conseil représentatif. Rentré d'Angleterre, qu'il avait choisie comme terre d'exil pendant la domination française, il rêva d'organiser Genève en république modèle. Sismondi l'appuiera de tout son talent, et, au cours des luttes politiques, scellera avec lui une amitié forte et intime.

« Quant à M. Dumont, écrivait-il à Mme d'Albany, il est difficile d'être plus pleinement d'accord dans nos principes que nous ne le sommes l'un avec l'autre³. »

Issu d'une famille de réfugiés originaires de Bresse, qui avait été reçue dans la bourgeoisie de Genève en 1557, Dumont, né en 1759, avait été tour à tour pasteur à Genève et à Saint-Petersbourg, secrétaire particulier du premier ministre britannique, Lord Shelburn, le futur premier marquis de Lansdowne, puis pendant les deux premières assemblées législatives, secrétaire de Mirabeau et principal rédacteur du *Courrier de Provence*⁴. Il regagna l'Angleterre, en compagnie

1. Genève, 12 novembre 1814, cité par GALIFFE, *D'un siècle à l'autre*, t. II p. 416.

2. Aucun ouvrage d'ensemble n'a encore été consacré à Dumont. Voir : DE CANDOLLE, *Notices sur la vie et les écrits de M. Dumont*, *Bibl. univers.* t. XLII p. 318 et suiv. — SISMONDI, *Notice nécrologique de M. Dumont*, *Revue encycl.* 1829. — DE MONTET, *Dictionn. biogr. des Genevois et Vaudois* 1877 t. I. — *La France protestante*. — *Lexique hist. et biogr. de la Suisse*. t. II. — G. VALETTE Mallet du Pan et la Révol. franc. 1893. — P. KOHLER *Mme de Staël et Et. Dumont (Mme de Staël et la Suisse* p. 271-288). — MARC PETER *Genève et la Révolution* 1921. — W.-J. COLLINS *Some notes on Sir Samuel Romilly and Etienne Dumont* Londres 1924. — JEAN MARTIN *Quatorze billets inédits de Mirabeau à Etienne Dumont et à Du Roveray*, *Rev. de l'hist. de la Rév. franc.* 1925. — J.-R. DE SALIS *Le portrait d'Etienne Dumont d'après un médaillon inédit de David D'Angers*, *Aréthuse*, Paris 1928. — H.-H. HUBEN. *Frédéric Soret. Zehn Jahre bei Goethe* Leipzig 1929. — Sur la mort de Dumont : lettre de Mme Sismondi, dans *Emma Darwin A Century of family letters* (Londres 1915). Pour le centenaire de sa mort : *Journal de Genève et Neue Zürcher Zeitung*, nos du 29 septembre 1929.

3. Pescia, 3 octobre 1816, *Lettres inédites*, p. 298.

4. ÉTIENNE DUMONT *Souvenirs sur Mirabeau et les deux premières assemblées législatives*, ouv. posth. publ. par son neveu J. Duval, Genève 1832.

de Talleyrand, en 1791, puis revint à Genève en 1792, où il dirigea pendant quatre mois les affaires étrangères du gouvernement révolutionnaire. Rappelé à *Lansdowne-House*, il forma à la vie publique le fils de Lord Shelburn, Henry Petty, — le futur troisième marquis de Lansdowne, — qui devint chancelier de l'échiquier à vingt-cinq ans. A Paris, où il séjourna pendant quelque temps avec son élève, il entra en relations avec M^{me} de Staël, qui avait beaucoup d'estime pour lui. Causeur brillant, Étienne Dumont était universellement connu dans la société française et anglaise de son temps. Sismondi disait de lui : « Son entrée dans un salon était toujours une fête pour le maître de la maison¹. » Son œuvre écrite est presque entièrement consacrée à la divulgation des travaux et des idées du philosophe anglais Jérémie Bentham, dont il avait embrassé la fameuse doctrine, dite utilitariste, « du plus grand bien du plus grand nombre ». La vie de Dumont fut un exemple d'abnégation et d'altruisme. Thomas Babington Macaulay a pu dire de lui : « Possessed of talents and acquirements which made him great, he wishes only to be useful². »

Grâce à son talent d'économiste et de juriste, — il a laissé des *Traités de législation civile et pénale*, et d'autres ouvrages juridiques, — et à son expérience de la vie publique anglaise, Dumont allait devenir l'un des législateurs les plus distingués de Genève. Le Conseil représentatif le chargea de rédiger son règlement. Dumont introduisit dans sa patrie le mode de délibération en usage à la Chambre des Communes britannique. Ce règlement est aussi clair et aussi pratique que la constitution était confuse et difficile à appliquer. Et tout en respectant les stipulations de celle-ci, ce règlement devait conférer aux débats du Conseil représentatif une importance dont les auteurs de la Constitution avaient précisément voulu le priver³.

[1. Lettre inédite à M^{me} Charles de Constant, Paris 4 janvier 1818, Bibl.-publ. de Genève, Mss. Constant 23 1 f^o 40-41.

2. Cité par COLLINS, *Some notes on Sir Samuel Romilly and Etienne Dumont*, loc. cit.

3. Le *Règlement du Conseil représentatif de Genève*, précédé d'un traité sur la *Tactique des Assemblées législatives*, par Etienne Dumont, parut à Genève en 1816. 2 vol. — Le duc de Broglie estimait que ce règlement était supérieur à celui, rédigé par de Serre, qu'on avait adopté en France pour la Chambre des Députés.

Un épisode caractéristique de la discussion du règlement, où apparaît la tendance des libéraux à donner plus d'indépendance au parlement, est évoqué dans une lettre de Sismondi à Dumont, en date du 15 octobre 1814¹.

La constitution stipulait que la présidence du législatif devait échoir à un membre de l'exécutif. Sismondi, dans un amendement au règlement, suggère le partage des fonctions présidentielles entre un Président constitutionnel et un Vice-Président ou « Orateur » élu par l'assemblée. Le premier « ferait toutes les fonctions d'apparat dans lesquelles il n'est pas nécessaire de n'avoir pas d'avis à soi ». Le second « serait l'orateur de la Chambre, toutes les fois qu'appelée à répondre aux Syndics et Conseils, elle doit avoir un organe qui ne soit pas eux-mêmes ». C'est lui aussi qui ferait les fonctions d'arbitre du débat. En d'autres termes, Sismondi voudrait appliquer le principe de la séparation des pouvoirs, malgré les prescriptions contraires de la Constitution.

« Vous rendez à chacun son caractère, en séparant le ministre du *Speaker*, écrit-il à Dumont, et vous y ferez même plus facilement arriver nos Mes(seigneurs), puisqu'il faut choisir, et qu'on ne peut en même temps être l'homme du parti, et celui de l'Assemblée. M. des Arts lui-même préférera le rôle de Pitt à celui de Mr Addington, et aimera mieux une organisation qui ne le condamne pas au silence et à une sorte de nullité². »

L'amendement de Sismondi ne fut pas adopté, et le règlement se conforma strictement aux stipulations de la constitution³.

Le Conseil représentatif s'attaque ensuite à de nombreux travaux législatifs; l'organisation judiciaire notamment, réclama beaucoup de temps et de soins. L'abolition du jury fut maintenue au grand mécontentement des libéraux. Une commission de la douane fut instituée, dont Sismondi était le rapporteur. Mais il ne put présenter son rapport sur la loi pour le rétablissement de la douane qu'un an plus tard, les négociations diplomatiques relatives au régime politique et

1. Bibl. publ. de Genève, *Coll. Etienne Dumont* 33 IV.

2. *Ibid.*

3. A l'art. V du règlement, les fonctions du président sont ainsi définies : « ... Ce n'est point lui qui ouvrira les propositions dans l'assemblée au nom du Conseil

économique des provinces voisines n'ayant pas encore abouti.

Quoique profondément attaché à sa patrie, à son passé, et à sa liberté, Sismondi est travaillé par le doute et par la crainte. Ce n'est pas seulement le rétablissement d'un régime aristocratique qui l'afflige, ni les « tracasseries » et les « calomnies » qui le découragent. Lui, qui a un amour quasi romantique pour les petits États, commence à se demander si ceux-ci ont encore une raison d'être, à une époque où seuls les grands comptent.

« Après avoir été partie de la grande nation, notre Genève nous paraît beaucoup plus petite qu'autrefois, écrit-il à la comtesse d'Albany, et je ne puis me défendre de la pensée, lorsque nous nous agitions le plus, que nous sommes comme les petites filles qui font le jeu de *Madames*¹. »

Ce nouveau changement de régime et de patrie, qui avait d'abord éveillé tant d'espairs, fit place à la déception et à une sorte de malaise. « Genève n'est plus qu'une municipalité avec des formes d'administration compliquées », dira plus tard Sismondi à Étienne Dumont².

Il en parlera même avec une singulière amertume : « La République avait survécu à l'envahissement des Français, elle n'est morte que depuis sa résurrection³. » Et puis, il croit découvrir que les Genevois ne sont point suisses, dont les séparent langue, usages et souvenirs; il croit apercevoir que l'enthousiasme avec lequel on a accueilli les Confédérés, s'est complètement éteint dans le peuple. La Suisse, disait-il, elle-même sans liberté, ne saurait garantir celle de Genève⁴.

Pour le moment, Sismondi s'exerçait à improviser des discours, car le règlement du Conseil représentatif interdisait les discours écrits. Il y réussit si bien que leur retentissement alla jusqu'au Congrès de Vienne. D'Ivernois écrivait à Tur-

d'Etat. Il ne délibérera point. Il n'agira et ne parlera que comme organe de l'assemblée et conformément à son vœu pour y maintenir l'ordre et faire exécuter la constitution et le règlement... »

L'art. VI stipule que le président, s'il veut prendre part au débat, doit quitter son siège et se faire remplacer par un autre membre du Conseil.

1. Lettre à M^{me} d'Albany, Genève 8 novembre 1814, *loc. cit.*, p. 265.

2. Lettre inédite, Paris 12 janvier 1818, Bibl. de Genève, *Collection Etienne Dumont* IV 33.

3. Lettre inédite à Dumont, Paris 15 janvier 1818, *ibid.*

4. *Ibid.*

rettini, le 18 janvier 1815 : « L'autre jour chez Canning, Reinhard m'interpella en ces mots : « Eh bien, l'on dit que M. Sismonde (sic) commence à vous travailler à Genève », ce que je repoussai en soutenant que l'union entre les gouvernants et les gouvernés est parfaite¹. » Et le diplomate ajoute que, s'il y a des mécontents à Genève, ils devraient s'interdire « de communiquer leur mécontentement à des étrangers et surtout à Zurich ».

Sismondi, dont l'activité littéraire fut étonnamment productrice pendant ces années de crise, devait se rendre à Paris, afin d'y faire imprimer trois nouveaux volumes des *Républiques italiennes*. Il brûlait de défendre la cause de Genève auprès des personnes influentes qu'il y rencontrerait. « Lorsqu'ensuite, il alla à Paris, — raconte un historien de Genève, — on n'avait pas jugé à propos de profiter de ses offres de service, parce que, tout en reconnaissant « qu'il était bien faufile « et disposé à se rendre utile », les magistrats « ne le considéraient pas comme une bonne tête, en qui on peut avoir toute « confiance² ». Or, son loyalisme allait si loin qu'il défendit à Paris, ce qu'il avait combattu à Genève, — la Constitution genevoise et l'abolition du jury, — et qu'il tenta de « présenter quelque excuse de la sottise de nos meneurs³ ».

Ainsi, au cours des sept mois qui avaient suivi son retour à Genève, Sismondi fut, à plusieurs reprises, désavoué par les dirigeants de sa patrie. Le rôle qu'il jouera, à Paris, pendant les Cent Jours, achèvera de le discréditer aux yeux de la plupart de ses concitoyens.

1. *Corresp. diplom.*, t. I. p. 621.

2. GALIFFE, *D'un siècle à l'autre* t. II p. 480.

3. Lettre à Charles de Constant, Paris 15 janvier 1815, *Bull. Inst. Nat. Genevois*, t. XXIV p. 210.

CHAPITRE XII

LES CENT JOURS

SISMONDI DÉFENSEUR DE L'EMPIRE CONSTITUTIONNEL

PREMIÈRE PARTIE

I. Nouveau séjour à Paris (janvier-août 1815). La vie mondaine sous la Première Restauration : M^{me} de Dolomieu; mort de la princesse de Léon; M^{me} de Staël à Paris. Projets de mariage; les lettres à M^{me} Sismondi. — II. La politique : retour de Napoléon de l'île d'Elbe; changement de régime; Benjamin Constant, législateur de l'Empire. Sismondi, défenseur de l'Empire libéral : *Lettres de Charles d'Oléastre; Examen de la Constitution française*.

DEUXIÈME PARTIE

III. Conversation avec Napoléon (3 mai). La politique anglaise : lettre à sir James Mackintosh. M^{me} de Staël pendant les Cent Jours. *Sur la neutralité suisse*. Waterloo et la fin de l'Empire. Projet d'une histoire des Cent Jours. — IV. La seconde Restauration; départ de Paris (9 août), séjour à Coppet. Sismondi et l'opinion genevoise. Son rapport sur la loi pour le rétablissement de la Douane. « Otez-vous de partout ! » Départ pour la Toscane.

I

Le séjour de Genève avait déçu Sismondi; il éprouvait le besoin de s'éloigner des préoccupations locales, de se retremper dans une atmosphère française et cosmopolite. L'impression de trois tomes de son *Histoire des Républiques italiennes*, — les tomes IX, X et XI, — lui fournit le prétexte d'un nouveau voyage à Paris.

Le mercredi 4 janvier 1815, à huit heures du matin, installé au fond d'une diligence, Sismondi se met en route. Il était impatient de retrouver ses amies parisiennes et leur conversation, plus impatient encore de voir de ses propres yeux

l'immense changement qui s'était produit, en France, depuis 1813. Il pouvait compter sur le meilleur accueil, non seulement parce qu'il s'était fait de nombreuses relations dans le monde légitimiste revenu au pouvoir, mais aussi parce que sans doute sa réputation littéraire avait grandi, depuis la publication de la *Littérature du Midi*. Le monde de Coppet, inquiété et même persécuté sous l'Empire, prenait sa revanche. Sismondi devait retrouver à Paris, Mme de Staël, Mme Récamier, Benjamin Constant. En France, les victimes de la veille gouvernaient en maîtres. Incontestablement, la restauration des Bourbons avait du bon.

Le voyageur passe sa première nuit à Dijon. La diligence roule trois jours encore avant d'entrer dans Paris, le samedi, à la nuit tombante.

Sismondi descend à l'Hôtel de Clarence, situé dans la rue de Grenelle-Saint-Germain, au n° 26.

« Ma chambre est assez grande, note-t-il dans son journal, et tout à fait jolie; le plafond est haut; elle a deux grandes fenêtres sur une cour qui ont neuf grands carreaux de hauteur et quatre de large. La cheminée est de marbre, le lit blanc, un joli papier gris, des chaises et des fauteuils jaunes. Il me paraît que j'y serai très bien¹. »

A peine débarqué, il commence ses visites. La première est pour Mme de Dolomieu, avec laquelle il s'était déjà beaucoup lié deux années auparavant². Il suivra désormais tous les jours cet itinéraire qui conduisait à l'hôtel de son amie, la plus intime qu'il eût à Paris : en sortant de la rue de Grenelle, il tourne à gauche, descend la rue des Saints-Pères, puis, à droite, s'engage dans la rue Jacob jusqu'à la rue des Petits-Augustins (aujourd'hui rue Bonaparte). C'est là, à proximité des quais de la Seine, qu'il entre chez Mme de Dolomieu, pour laquelle il éprouve une sorte d'affection passionnée.

1. Lettre à Mme Sismondi, 8 janvier 1815, *Revue historique* (1877) t. III p. 93.

Ces lettres de Sismondi à sa mère, que Pascal Villari a publiées dans la *Revue historique*, t. III à VI (1877-1878), forment notre principale source pour le présent chapitre. Nous citons *Rev. hist.* Sismondi faisait des notes quotidiennes, qu'il envoyait tous les huit à dix jours à sa mère. Sur ces lettres, voir : AD. VUITRY, *Lettres inédites de M. de Sismondi, Comptes rendus de l'Acad. des Sc. mor. et pol.* (1878) t. CIX p. 611 suiv.; PASCAL VILLARI, Sismondi, *Storia dei Cento Giorni* (*Epistolario inedito*), *Nuova Antologia* (1876) t. XXXIII p. 3; 697.

2. Voir plus haut chap. X p. 215.

Elle raconte au nouvel arrivant que M^{me} de Staël avait commis des imprudences et qu'on la soupçonnait d'intrigues. Les Dolomieu sont légitimistes, ils réunissent chez eux une coterie très fermée d'anciens émigrés, qui accueillera cependant Sismondi dans son intimité. La marquise de Dolomieu le met donc en garde contre cette femme dangereuse, qui a le tort de n'être jamais contente. « Je l'ai bien assurée, écrit-il à sa mère, comme je t'assure, toi, que je m'en donnerai bien de garde¹. »

Le dimanche se passe également en visites. Sismondi se rend d'abord chez M^{me} de Staël elle-même, qui habite avec M. Rocca un rez-de-chaussée de la rue de Grenelle, non loin de la rue de Bourgogne. Puis il va trouver les Dupont de Nemours, qui voudraient lui faire épouser une certaine demoiselle de P.... La princesse Jablonowska, qu'il voit ensuite, le remercie de ce qu'il avait fait pour son fils; nous ignorons d'ailleurs la raison de cette reconnaissance, mais elle était assez importante, — ou Sismondi était assez aimable, — pour qu'il devînt un des familiers de la princesse. Il rencontrera chez elle la belle comtesse Walewska, l'ancienne maîtresse de Napoléon I^{er}, dont elle avait un fils, futur ministre de Napoléon III. Moins illustres, M. et M^{me} Torras-Gardel sont des amis de M^{me} Sismondi, qui avait chargé son fils de leur apporter ses messages. Celui-ci dînera, le même soir, chez M^{me} de Dolomieu, avec la sœur de cette dernière, M^{me} de Montjoie, dame d'honneur de Mademoiselle, et une troisième personne. Après le repas, arrive la femme du premier gentilhomme du duc de Berry, M^{me} de La Ferronnays. Sismondi notera dans son journal, — destiné à sa mère, — que le beau-frère de cette dame, M. de Blacas, « gouverne la France² ». Et il ajoute avec une visible satisfaction :

« Partout, j'ai été reçu avec beaucoup de tendresse. Je me retrouve à Paris, comme si je n'en étais jamais sorti, et je m'y sens fort heureux... Tu vois que du premier jour, je me trouve aussi près de la cour que je l'étais, il y a deux ans, des hommes au pouvoir³. »

1. 8 janvier *Rev. hist.* t. III p. 94.

2. Le duc de Blacas, 1770-1839, ministre de la Maison du Roi et secrétaire d'État en 1814, et M. de La Ferronnays, avaient épousé deux sœurs, M^{lles} de Montsoreau.

3. 9 janvier : *Rev. hist.* t. III p. 94.

Le lendemain après-midi, Sismondi rend visite à la princesse de Léon. C'était une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, attrayante, de santé un peu délicate, un peu secrète, ce qui augmentait son charme. Elle était cultivée sans être bas bleu, femme du monde accomplie, elle ne se piquait de rien. Mais sa distinction, loin d'être vaine, était d'une qualité supérieure confinant au stoïcisme. C'était la femme que Sismondi aimait le plus après M^{me} de Dolomieu. La jeune princesse avait de l'affection pour l'historien, elle pouvait s'entretenir avec lui des choses de l'esprit, ce qui n'était guère possible dans son milieu social où cela aurait paru affecté. Ils firent des projets pour le reste de l'hiver, et Sismondi se retira vers deux heures et demie. Il rentra noter les impressions de ses deux premières journées parisiennes, tandis que M^{me} de Léon reçut encore quelques visites dont elle prit congé à quatre heures. Puis elle s'habilla pour aller dîner chez le duc d'Orléans...

Le même soir, revenant d'une tournée de visites, Sismondi espérait retrouver sa charmante amie chez M^{me} de Dolomieu, à deux heures et demie après minuit :

« En passant devant les Tuileries, j'ai entendu sonner deux heures, j'ai pensé que j'avais encore le temps de faire visite à M^{me} la duchesse de Duras¹. Je suis monté chez elle au palais. Elle m'a dit : Sans doute vous êtes bien triste comme nous. — De quoi? — De la princesse de Léon. — Eh! mon Dieu, quoi donc? — Quoi! vous ne savez rien; je ne peux pas me charger de vous l'apprendre. — Je ne pouvais pas supporter cette réticence, mais quand elle me l'a dit, j'ai été renversé. J'ai couru cependant chez M^{me} de Dolomieu. Elle se roulait sur son lit de désespoir, elle parlait, criait, riait comme une folle. Cet état effrayant a duré plusieurs heures, à présent elle est calmée par l'excès de fatigue. Je ne l'ai presque pas quittée de tout le jour, avec les amies dont hier j'avais fait la connaissance. M^{me} de Léon l'aimait par-dessus toute chose au monde, et c'est moi qui avais commencé leur liaison, qui en formais le nœud. Cette pauvre chère Georgine se réjouissait si franchement de mon retour, elle en parlait avec tant de joie à tous ceux qui me le redisent aujourd'hui... Mon Dieu, mon Dieu, que c'est affreux². »

1. La duchesse de Duras habitait un appartement des Tuileries où elle tint salon, son mari étant premier gentilhomme de la Chambre. Sur ce salon, voir l'ouvrage richement documenté de G. PAILHES : *La Duchesse de Duras et Chateaubriand* Paris 1910 in-8°.

2. 10 janvier *Rev. hist.* t. III p. 95.

Voici l'explication de ce désespoir : La princesse de Léon venait de faire sa toilette, elle avait mis une robe de crêpe. Il était près de cinq heures. Voulant cacheter une lettre, elle s'approche du feu, la chandelle était sur la cheminée. La robe prit feu, et en un instant la malheureuse femme était entourée de flammes, qu'elle ne faisait qu'activer en s'agitant, tout en appelant au secours. Quelques minutes plus tard, son valet, puis son mari la trouvèrent évanouie et horriblement brûlée dans un fauteuil, qui avait pris feu à son tour. Le supplice de la jeune princesse dura jusqu'à minuit, puis elle perdit connaissance. Le mardi matin, à neuf heures, elle mourait¹.

Sismondi, il nous l'a appris, passa cette journée auprès de M^{me} de Dolomieu. C'est en pleurant que le lendemain il rédigea un article nécrologique sur la princesse de Léon². Ce morceau trop disert pour être poignant, un peu banal malgré l'émotion qui l'a inspiré, fait cependant ressortir les qualités d'esprit et de caractère de cette jeune femme, victime d'un accident tragique. Le vendredi 13 janvier, Sismondi assita à l'office des morts, en l'église de Saint-Thomas d'Aquin.

Telles furent ses premières impressions de Paris sous Louis XVIII.

Dans la seconde moitié du mois de janvier, et en février, les mondanités vont leur train, et Sismondi s'en donne à cœur joie. Quand il n'est pas invité, il fait lui-même son dîner, à l'aide d'une bouilloire et d'un petit « appareil de déjeuner » ; il mange « du pâté froid et du fromage de cochon », dont il a acheté une provision, et ces repas solitaires dans sa jolie chambre lui plaisent au moins autant que ceux des restaurants, et lui reviennent moins chers même que son dîner de Genève. Tous les matins, il se fait lui-même son café³.

Mais le plus souvent, il va en société, où il se flatte de n'avoir aucun ennemi parmi les groupes des diverses nuances politiques. Au contraire, cette bigarrure l'amuse, et il la contemple avec complaisance. Il passe du palais du duc

1. *Ibid.* et *Gazette de France*, mercredi 11 janvier 1815.

2. Paru dans la *Gazette de France*, samedi 14 janvier 1815 (anonyme).

3. *Rev. hist.* t. III p. 103.

d'Orléans, — le Palais Royal, — où l'on discute littérature chez Mme de Montjoie, aux Tuileries; là, il partage sa soirée entre Mme Récamier et Mme de Duras. Dans son journal, il note qu'en deux jours, il a « entendu toutes les plus illustres chanteuses de Paris, et peut-être de la terre. De même, poursuit-il, je vois souvent en peu d'heures, les hommes les plus spirituels; mais quelquefois les plus célèbres ne sont pas ceux qui me plaisent le plus. M. de Fontanes, entr'autres, m'est antipathique, et Chateaubriand ne me plaît guère. Je m'en tiens toujours à mon ancien goût d'aimer mieux les femmes¹ ». Il n'oublie pas cependant de noter soigneusement ces illustres rencontres. Talma est pour lui une vieille connaissance, ainsi que les Suard, et Alexandre de Humboldt qui est déjà plus parisien que prussien². Chez Mme Guizot, « dont le mari, secrétaire du ministre de l'Intérieur, est à présent un homme fort puissant », Sismondi s'ennuie³. Il n'oublie pas le Faubourg Saint-Honoré, mais, tandis que la Restauration a rendu tout l'éclat au monde de l'ancien régime, dont Sismondi avait déjà tant apprécié le goût, l'esprit, les manières, lors de son premier passage à Paris, les salons bonapartistes sont maintenant bien dégarnis.

Mme de Staël, cela s'entend, forme le centre d'une société brillante, et chez elle, son ancien compagnon de voyage et d'exil est à l'honneur. Elle lui présente son futur gendre, le duc de Broglie, dont on annonce les fiançailles avec Albertine de Staël. Celui-ci a relaté lui-même, dans ses *Souvenirs*⁴, comment ses fiançailles ont failli le brouiller avec sa famille. Mme de Staël, au cours de sa vie mouvementée, s'était par trop mise en dehors des convenances sociales, de sorte qu'elle éprouva quelque peine à marier sa fille dans le meilleur monde de France. Sismondi a de la sympathie pour le jeune et brillant prétendant, « grand ami de la liberté, grand ennemi des prêtres, et sûrement l'un des hommes les plus spirituels, les plus nourris des pensées publiques de son temps⁵ ». Le jeune

1. *Rev. hist.* t. III. p. 324.

2. Le célèbre voyageur et savant demeura à Paris presque sans interruption, pendant vingt-deux ans, à partir de 1805.

3. *Rev. hist.* t. III p. 106.

4. *Œuvre posth.* Paris 1886-1887.

5. 29 janvier, *Rev. hist.* t. III p. 105. — « Ennemi des prêtres » porte ici évidem-

homme, toujours d'après Sismondi, n'a la jouissance que d'une fortune modeste; sa fiancée doit lui apporter en dot la somme de 400.000 Frs., à laquelle M^{me} de Staël ajoutera 200.000 Frs., « si elle est payée¹ ». C'est une allusion au remboursement des deux millions que Necker avait déposés en caution en quittant le ministère, et que M^{me} de Staël réclamait au Roi. Le gouvernement de Louis XVIII cependant fit attendre son illustre créancière; on comprend ainsi pourquoi elle était décidée à respecter une politique qui ne la satisfaisait pas². Comme la vie de Paris la fatiguait beaucoup, elle avait l'intention de retourner à Coppet, au début d'avril, et de passer l'hiver suivant en Italie. Rocca avait encore plus besoin de repos, il était maigre, poitrinaire, épuisé de fatigue. « J'ai peine à croire qu'il s'en tire, disait Sismondi. M^{me} de Staël, qui est toute pleine d'illusions, ne s'en aperçoit pas³. » Sismondi voudrait enfin savoir s'il est exact qu'elle est secrètement mariée avec lui, et qu'elle en a un enfant⁴...

Au cours d'une grande soirée, M^{me} de Staël présente Sismondi à La Fayette, au duc de Wellington, au duc de Richelieu. Le comte Raymond de Béranger, pair de France, le conduit ensuite dans sa voiture chez la duchesse de Lévis, dont le mari, ancien émigré, est membre du Conseil privé du roi. La maîtresse de la maison, au milieu d'une brillante cohue, reconnaît en Sismondi un ami de 1813, le reçoit fort bien, le présente...

Un autre soir, Wellington convie le célèbre historien à un dîner d'hommes, où il y a le corps diplomatique, les ministres de Louis XVIII, etc. « Presque seul, je n'étais pas en habit

ment sur la tendance politique qu'on dénommait, sous la Restauration « parti prêtre ». D'après Sismondi, le contrat de mariage stipulait que les fils devaient recevoir une éducation catholique, tandis que le duc de Broglie promit verbalement à sa fiancée, que les filles seraient élevées dans la croyance protestante. Albertine, mariée, joua un rôle important dans le monde protestant de Paris. Son fils, le duc Albert de Broglie, se signala dans le mouvement catholique libéral : il voulut imposer à la III^e République le programme de l'« Ordre moral ». Les élections de 1877 mirent une fin aux énergiques tentatives du président du Conseil du 16 mai.

1. *Ibid.*

2. *Rev. hist.* t. III p. 330.

3. *Ibid.*

4. Sur le second mari de M^{me} de Staël voir P. KOHLER *M^{me} de Staël et la Suisse*, et COMTESSE JEAN DE PANGE *Un manuscrit inédit de Jean Rocca, dans Mélanges... offerts à Fernand Baldensperger* Paris 1930 t. II p. 163 et suiv.

habillé, mais il y eut tant de gens qui se firent présenter à moi, que cet embarras de costume ne me dura guère¹. »

On ne saurait faire grief à Sismondi de son snobisme ingénu. Il partage, avec les meilleurs esprits français de son temps, de tous les temps, ce goût de vaines distractions mondaines et des relations flatteuses. Son nom devient ainsi familier aux mémorialistes et épistoliers de l'époque. M^{me} de Chastenais, avec qui il aimait danser, écrit de lui dans ses *Mémoires* :

« Il avait de ces manières qu'on nomme jésuitiques, mais, d'ailleurs, son savoir, son esprit sont connus et bien amplement constatés². »

Le maréchal de Castellane le qualifie de « grand savant, homme estimable, mais lourd³ ».

Le moment était propice aux projets de mariage. La Restauration avait rétabli dans leurs fortunes, dans leurs habitudes et dans leurs honneurs, les familles où un prétendant ambitieux devait nécessairement choisir sa compagne. La candidate des Dupont de Nemours cependant ne trouva pas grâces aux yeux de Sismondi :

« Je rencontre chez M^{me} Dupont cette petite fille de P..., qui a le visage en pointe comme un chat, mais qui cependant n'est pas laide. Je ne sais pas juger légèrement les gens, mais quoique je l'observe avec attention, je ne lui vois développer ni esprit ni manières. Je n'ai pas entendu souffler un mot sur leur fortune, mais j'ai bien lieu de croire qu'il n'y en a point du tout; son apparence et celle de toute sa famille me le font croire. Il me semble aussi que s'il y avait quelque chose de bon à dire, M. Dupont qui a tourné autour du sujet deux ou trois fois, sans jamais rien dire de fortune, sans jamais rien répondre sur la mienne, aurait bien trouvé moyen de me mettre au fait. Ce sont donc des idées à abandonner, je crois, tout à fait. Pour me marier, il faudrait trouver une femme que ma réputation littéraire touchât assez pour que cela lui tint lieu d'autres avantages. Autrement, je me présente au marché avec trop peu de chances, tandis que je porte mes prétentions trop haut⁴. »

Nous voilà fixés sur les sentiments de Sismondi. Sans prétendre à un mariage disproportionné, — vu la modestie de

1. 19 janvier *Rev. hist.* t. III p. 98.

2. *Mémoires* Paris (1896) t. II p. 448

3. *Journal* Paris (1895) t. II p. 150.

4. 28 janvier *Rev. hist.* t. III p. 104.

sa position sociale et pécuniaire, — il estime toutefois que sa réputation d'écrivain pourra faire l'appoint dans un excellent parti. S'il songeait sérieusement à se marier, il obtiendrait, dit-il, la belle Georgine, fille adultérine de M^{me} d'Aguesseau :

« C'est ce qui fait précisément qu'elle est difficile à marier, et que je l'obtiendrais sans peine. Elle est protestante, bien élevée, belle, jetée dans la plus brillante société de France et d'Angleterre. On lui assure 12.000 livres de rente à présent, 12 autres mille après la mort de son père, lord Morpeth¹. »

La mère de la jeune fille exigerait qu'elle passât six mois de l'année à Paris. Fils confiant et docile, Charles demande à sa mère si la naissance de la candidate lui ferait désapprouver ce choix. « Après m'en être instruit, il serait toujours temps d'examiner le caractère et l'esprit de la personne². » Lorsque M^{me} Sismondi eut répondu qu'elle ne s'opposerait pas au mariage de son fils avec M^{lle} d'Aguesseau, celui-ci en avait déjà abandonné l'idée. L'obstacle que représente une naissance irrégulière, dit-il, ne l'aurait pas arrêté, mais ayant trouvé la belle Georgine complètement dépourvue d'esprit, il ne songe déjà plus à elle. « Sa condition me plaît plus qu'elle », confesse-t-il; « c'est plutôt d'une manière abstraite qu'elle me séduit³. » Mais, en définitive, Sismondi renonce à ce mariage de convenance.

La grande passion de sa vie, à n'en pas douter, c'est sa mère. La délicatesse, la tendresse, les attentions que d'autres mettent dans l'amour, il les a reportées sur M^{me} Sismondi. Il vit, il pense, il sent à travers elle. Il est fier d'elle, de son esprit, des lettres qu'il reçoit d'elle. M^{me} de Dolomieu, prétendant mieux aimer ces lettres que celles de M^{me} de Sévigné, flatte l'orgueil filial et presque amoureux de Sismondi. Pourvu qu'il dispose d'une somme que son éditeur lui a versée pour ses trois nouveaux volumes, il forme le projet de faire venir à Paris sa mère et sa sœur. Celles-ci ne répondant pas à cet appel, il continue d'envoyer à Pescia son journal quotidien, associant ainsi sa famille à tout ce qu'il fait, voit et entend.

1. 29 janvier *ibid.* p. 105.

2. *Ibid.*

3. 4 mars *ibid.* p. 330.

L'influence de M^{me} Sismondi sur son fils s'exerce moins dans le domaine intellectuel que dans le domaine moral. S'il est capable de penser autrement que sa mère, il voudrait du moins sentir comme elle. En faisant son examen de conscience, il s'inspire des préceptes qu'elle lui a donnés. Il est troublé en s'apercevant que la mort de la princesse de Léon, nonobstant le chagrin qu'elle lui a causé, n'a pas laissé une trace durable dans sa vie :

« Cette manière de porter un malheur te confirmera-t-elle dans le jugement que tu portes sur la diminution de ma sensibilité? demande-t-il à M^{me} Sismondi. Je m'examine moi-même, et je ne saurais bien me juger. Peut-être en multipliant trop ses relations, diminue-t-on en effet la part d'affection qu'on donne à chacune... Tes remarques, bonne maman, me mettent en défiance de moi-même; je m'observe, je m'observerai, je ne serai point, je ne deviendrai point, je puis t'en répondre, indigne de toi¹. »

Par ailleurs, Sismondi s'excuse que les sentiments et les pensées tiennent si peu de place dans ses lettres : « Le journal que je fais de ma vie, les affaires dont je rends compte, font rentrer dans le fond de la pensée l'expression des sentiments² ».

Les événements extraordinaires auxquels il assistera donneront un intérêt nouveau et durable à ce journal d'un historien.

II

L'indifférence que Sismondi affectait, en matière politique, pendant la première Restauration, ne dura pas. Tout en observant cette attitude prudente, dans les milieux qu'il fréquentait à Paris, il confiait à son journal intime les inquiétudes que lui inspirait la politique pratiquée par Louis XVIII. Quant à la politique de partage des peuples, où s'engageait le congrès de Vienne, elle l'indignait. L'historien des Républiques italiennes proteste contre le « scandale de la cession de Gênes au roi de Sardaigne³ ». Il a le ferme espoir que les

1. 26 janvier *ibid.* p. 103.

2. 22 février *ibid.* p. 325.

3. Le 26 février 1815, à propos d'un discours que Sir James Mackintosh avait prononcé à la Chambre des Communes pour protester contre cette décision du Congrès. *Rev. hist.* t. III p. 328.

peuples, aspirant à l'indépendance nationale et à la liberté civile, se soulèveront contre la politique « monstrueuse » des princes et des diplomates¹.

En France, Sismondi voit se développer le mépris et la haine contre la noblesse et contre le clergé. Le Roi est si faible, et sa famille tellement détestée, que, si le Roi mourait, les Bourbons seraient chassés de France, sans espoir d'y régner jamais². Louis XVIII « s'enfermant dans l'étroite coterie de quelques courtisans ne fait rien par lui-même, ne se montre point, ne voit personne, et s'imagine remplir ses devoirs royaux lorsqu'il pose pour des portraits³ ». M. de Blacas est content de lui avoir trouvé cette occupation. D'autre part, les royalistes et leurs journaux, la *Quotidienne* et le *Journal Royal* déclarent sans ambages « que la constitution n'est qu'une œuvre postiche pour endormir le peuple, mais que le Roi est bien décidé à la supprimer.... Quand on voit quel est l'esprit public dans la nation et l'armée, poursuit Sismondi, et où est la force réelle, ce degré d'imprudence se confond presque avec la folie⁴ ». Cette réflexion est datée du 11 février; le 1^{er} mars, Napoléon débarque au golfe Juan⁵.

La nouvelle de cet événement parvient à Paris le 6 mars. Le 8, Sismondi écrit à sa mère :

« ... Je me trouve heureux d'être à Paris à une époque aussi remarquable. C'est une scène digne d'étude pour un historien... Les sentiments divers des princes, de la noblesse, de la capitale, des provinces, de l'armée, tout est digne d'être vu, jugé, de la situation où je me trouve; et quand même les événements sont aujourd'hui très incertains à mes yeux, les sentiments nationaux ne le sont pas. La Cour a fait dans les dix derniers mois beaucoup de fautes, il s'agit de savoir si elle les réparera à temps. Bonaparte était presque sans alliés et presque sans partisans, elle lui a donné le roi de Naples, en provoquant celui-ci, et l'attaquant avec tant d'acharnement qu'il n'a plus eu d'autre parti à prendre. L'armée s'était rattachée aux Bourbons, on l'a aliénée par la nomination d'une foule d'officiers gentilhommes qui n'avaient jamais servi.

1. *Ibid.* et p. 321 (6 février).

2. *Ibid.*

3. 21 janvier, *Ibid.* p. 100.

4. 11 février, *ibid.* p. 322.

5. Notons au passage que Sismondi avait élaboré, en janvier, un mémoire sur le système d'alliances qui convient à la France, mais que, le 4 février déjà, il renonçait à le publier. Le manuscrit n'a pu être retrouvé. (*Rev. hist.* t. III p. 319).

Enfin, la Nation était contente, les manœuvres des émigrés contre les acquéreurs des biens nationaux ont irrité les campagnes. C'est ainsi que l'entreprise de Bonaparte, qui, avec huit cents hommes, tente la conquête de la France, n'est pas si folle qu'elle le paraît. D'autre part il y a une puissance infinie dans un ordre établi¹. »

Sismondi, ayant sans doute tiré ses renseignements de source légitimiste, écrit le lendemain que, selon toute apparence, Bonaparte sera perdu. « Il aura fini sa carrière par un acte de la plus éclatante hardiesse : je désire qu'il y soit tué honorablement². » Et l'historien d'épiloguer sur le sort de ce « conquérant », de ce « Charles XII à Bender ». Il est frappé du contraste entre Napoléon et Louis XVIII, roi obèse et immobile, « qui passe huit heures par jour enfermé avec M. de Blacas ». Mais le 10, on apprend que l'Empereur est à Grenoble et que les troupes refusent de le combattre. Sismondi pense que seul le duc d'Orléans aurait été capable de nationaliser la cause royaliste, « en mettant le Roi à la tête de ce qui reste de la Révolution, au lieu d'entreprendre lentement une contre-révolution³ ».... En attendant, c'est Napoléon qui fait sien ce programme, — mais contre les Bourbons et leur Cour. — Le 11 mars au matin, le Roi discute avec son entourage de la possibilité d'un départ pour l'Angleterre, mais il décide finalement de rester à Paris. « Cependant, dès l'instant qu'ils y ont pensé, ils le feront », écrit Sismondi; et il ajoute : « Il est impossible de voir un gouvernement plus papier mâché que celui-ci; il est tombé quelques gouttes de pluie dessus, et le voilà tout de suite fondu dans la boue⁴. » Heureux de se trouver « spectateur aux premières loges », il se croit lui-même à l'abri du risque.

Les répercussions du retour de l'Empereur se font sentir dans le monde parisien. Mme de Staël et sa fille sont parties le samedi matin 11 mars; les deux millions réclamés au Trésor s'envolent au moment où elle allait les toucher, et le mariage de sa fille est ajourné *sine die*⁵. Lady Wellington et les autres

1. 8 mars, *ibid.* p. 332.

2. 9 mars, *ibid.*

3. 10 mars, *ibid.* p. 333.

4. 11 mars, *ibid.* p. 334.

5. *Ibid.* p. 335. — M. PAUL GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 364, indique

Anglais ont également quitté Paris. Mme de Dolomieu, dont la sœur doit accompagner la famille d'Orléans dans son nouvel exil, est dans la désolation. Ainsi les amis de Sismondi se dispersent, certaines de ses amies sont inquiètes parce que leurs maris, fils, frères, appartiennent à la Maison du Roi. Alors l'excellent homme se sent une vocation de consolateur, et il s'emploie à verser du baume sur des cœurs meurtris. « Je suis donc bon à tout, écrit-il à sa mère, tandis que je suis moi-même au-dessus de la possibilité des dangers¹. » On se réunit dans l'intimité. Les grands salons ont fermé leurs portes.

L'aspect de la capitale n'est point changé :

« Ce qu'il y a de bizarre aussi, c'est que la tranquillité de Paris n'est pas troublée le moins du monde. Bonaparte est à treize postes d'ici, et il n'y a pas un attroupement dans les rues, pas une boutique fermée. pas un cri de ville interrompu². »

Le dimanche 12 mars, Sismondi qui accompagne Mme de Dolomieu au Palais-Royal, a un entretien avec le duc d'Orléans :

« Bientôt nous apprîmes d'ailleurs qu'il regardait tout comme perdu. quoique ses aides de camp se figurassent encore qu'il pourrait sauver sa patrie (il avait été obligé de s'enfuir de Lyon avec Monsieur, toutes les troupes l'avaient abandonné, et la ville s'était livrée à Bonaparte) s'il était nommé généralissime. La Cour en est bien éloignée, elle le hait et le craint plus encore que Bonaparte³. »

On a le sentiment que la maison brûle, on perd la tête, c'est la déroute. Observateur passionné, Sismondi ne perd

le 10 mars comme date de départ de Mme de Staël; nous reproduisons la date mentionnée par Sismondi.

1. 12 mars, *Rev. hist.* t. III p. 337.

2. *Ibid.* p. 336.

3. 13 mars, *ibid.* p. 337. — Le 17 mars, Sismondi écrit encore à propos du duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe (*ibid.* p. 341) : « Il a l'esprit vif et juste, mais je crois bien qu'il n'a pas assez de caractère pour s'élever au-dessus de toutes ces misères, et jouer le rôle qui lui conviendrait. Au reste, à présent, je suis convaincu qu'il n'y a plus rien à faire ». — Et le 20 mars, jour de l'entrée de Napoléon dans Paris (*ibid.* p. 342-343) : « Le duc d'Orléans est le seul des Princes qui ait encore des sentiments français, le seul aussi qui connaisse le progrès des idées... J'ai beaucoup de regrets à présent de ne l'avoir pas vu, et comme on l'entretenait souvent de moi, j'en aurais été fort bien reçu. »

rien du drame qui se déroule sous ses yeux. Il prend des croquis sur le vif. En voici un ou deux, dont on appréciera le trait :

« L'ineptie du gouvernement passe toute imagination. Personne ne voit le Roi, qui n'est pas éloigné d'un iota du cérémonial, et qui déclare seulement qu'il ne bougera pas de sa chaise, et qu'il mourra s'il le faut. Le duc de Berry se promène dans la salle de garde en disant : « Je vous l'avais toujours dit que mon père et mon oncle étaient des f... bêtes. » La duchesse de Duras a fait démeubler son appartement aux Tuileries pour ne pas y risquer quelques fauteuils. Le duc de Duras se promène en disant : « Voilà où nous ont conduits les idées libérales ; voilà l'ouvrage de cette belle charte. » Le duc de Lévis et le prince de Poix disent que cependant on pourrait encore faire entrer les Anglais dans les places de Flandre, et se soutenir avec une armée étrangère. Les députés, qui ne sont que le misérable croupion d'un corps nommé par Bonaparte, feignent tous d'être malades pour se dispenser d'aller à leur assemblée. La Maison du Roi, petit corps de gentilhommes qui coûtait vingt-deux millions, et que l'on forme depuis dix mois, n'a encore ni la moitié de ses armes, ni la moitié de ses chevaux ; elle est absolument inutile. Il n'y a de ce côté que mort et sentiments bas, tandis que Bonaparte a l'art de réveiller l'enthousiasme des troupes. A Briangon, il s'est avancé tout seul sur le factionnaire qui était un vieux soldat. — « Me connais-tu ? » — « Eh mais c'est l'Empereur ! » — « Eh bien ! appelle ta garde. » « Aux armes la garde ! » Napoléon se jette au milieu d'eux. L'officier lui demande en quel nom, de quelle autorité. — « En la mienne, es-tu fou ? n'êtes-vous pas tous à moi ? » — et le cri de *vive l'Empereur !* est parti de toutes les bouches¹. »

Les royalistes mettent leur espoir dans la résistance des provinces. Le duc de Bourbon est parti pour soulever la Vendée. On essaie un peu partout d'organiser la chouannerie. Mais d'autre part, on refuse la munition et l'argent au général Dupont, qui commande, à Orléans, une armée dévouée de 25.000 hommes². Aux Tuileries, des mesures de défense ont été prises, car le Roi paraît décidé d'y rester. Mais quand le marquis de Dolonieu, désireux de s'associer à la défense du Roi, prétendit rester au château, on le renvoya, « parce qu'il avait des pantalons. Crois-moi, s'écrie Sismondi qui

1. *Ibid.* p. 338. — Sismondi fait un récit très détaillé du départ de la Maison du Roi, dans ses *Notes sur l'Empire et les Cent Jours* (*Rev. hist.* t. IX (1879) p. 361-363 ; voir aussi lettres à sa mère, *Rev. hist.* IV, 145, 147). Il tenait ses renseignements de MM. de Pange, de Lascours et du duc de Lévis.

2. Les corps de Ney, d'Oudinot et de Dupont ont tous passé à Napoléon.

raconte ce trait, ils sont tous bêtes à manger du foin; et cette seconde expérience doit ramener plus que jamais aux idées républicaines¹. »

Le 17 mars, Sismondi est « convaincu qu'il n'y a plus rien à faire² ». Le 18 pourtant, les chances du Roi semblent s'améliorer. Le 19, à cinq heures du soir, Louis XVIII quitte le château des Tuileries et la capitale³. Lundi 20 mars : les partisans de l'Empereur sont convoqués aux Tuileries; ils attendent leur Maître, pendant que des mains féminines décousent sur les tapis les fleurs de lys dont la Restauration avait recouvert l'abeille impériale. La foule se presse aux abords du château, lisant les proclamations de Napoléon affichées au mur. A cinq heures du soir, les cocardes blanches et les décorations de lys ont disparu de la rue. On ne voit plus que des cocardes tricolores. Des cris de : « Vive Napoléon » retentissent partout; on se sent soulagé du joug de l'étranger, idée qui, d'après Sismondi, s'attachait au parti royaliste. L'historien se mêle aux groupes, écoute les propos que les gens échangent, et qui lui révèlent l'immense popularité dont l'Empereur jouissait auprès du peuple de Paris. Lui-même n'était-il pas émerveillé de cette extraordinaire conquête de la France, que Napoléon avait faite sans coup férir, sans verser une goutte de sang? Sismondi notait dans son journal :

« La révolution est accomplie, et l'on peut bien dire que c'est la plus étonnante dont l'histoire du monde conserve le souvenir⁴. »

*
* *

Il ressort de son récit vivant et parfois pittoresque et incisif que, malgré les attaches qu'il comptait dans le monde royaliste, et l'attitude de « résistance passive » qu'il avait constamment observée pendant le Consulat et l'Empire, Sismondi ne voyait pas d'un mauvais œil le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et la chute des Bourbons.

Il y eut à cela plusieurs raisons. Un sentiment national

1. 14 mars *Rev. hist.* t. III p. 339.

2. *Ibid.* p. 341.

3. Le même jour parut au *Journal des Débats* un article très violent de Benjamin Constant contre Buonaparte, qu'il compare à Attila et à Gengis Khan.

4. Lundi soir 20 mars, *ibid.* p. 343.

français, qui s'était assez brusquement réveillé dans son cœur de Genevois lorsque la France se trouva envahie par les armées étrangères, en 1814, lui avait fait prendre en aversion un gouvernement institué par la coalition ennemie. Bonaparte venait de prouver qu'il était l'authentique représentant de la nation, le symbole vivant de la gloire et de l'indépendance françaises¹. Désormais Sismondi n'appellera plus les partisans de Louis XVIII autrement que les « étrangers », fussent-ils citoyens français. Il dira par exemple à Marc-Auguste Pictet, dans une lettre datée du 28 mai, qu'il ne voit plus ni Guizot ni Suard, « qui sont étrangers »; son vieil ami Gallois, au contraire, « est fort bien et très bon français² ». La monarchie nationale, la seule légitime selon lui, issue de la Révolution, instituée par le plébiscite du 15 brumaire an XIII, le peuple l'a confirmée par acclamation, lorsqu'il accueillit l'Empereur sur son passage après son retour de l'île d'Elbe. Napoléon lui-même demandera la consécration de son droit de souveraineté, à l'article premier de l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire³.

Sismondi eut une autre raison, négative celle-là, d'accorder sa sympathie à Napoléon : sa conviction que la France faisait fausse route en rétablissant la monarchie des Bourbons⁴. Son approbation des Cent Jours se réduisit, selon le témoignage du duc de Broglie, « plutôt... à une manifestation contre les Bourbons et l'ancien régime qu'à tout autre chose⁵. » Il avait en effet perdu tout espoir que la royauté pût sauvegarder les vrais intérêts de la nation et assurer le progrès de la liberté; il s'était, au contraire, persuadé qu'elle était animée d'un « esprit de réaction » et qu'elle avait perdu la confiance de ses administrés, en se livrant à des tentatives

1. Le 12 avril le *Moniteur* publie un rapport du Conseil d'État, où l'on trouve cette phrase : « Les puissances n'ont aucun droit d'assigner à la France un autre gouvernement que celui qu'elle a librement choisi. »

2. *Indicateur d'histoire suisse*, 49^e année (1918) t. XVII p. 43.

3. Sismondi *Examen de la Constitution française* Paris 1815 p. 85 « : l'autorité légitime de Napoléon tenait du peuple, il n'a point pu la perdre par son abdication... », etc.

4. Déjà le 20 avril 1814 Sismondi écrivait à son ami J.-P. Vieusseux, à propos de la restauration des Bourbons, qu'une « période d'ignominie recommence avec le retour de ces Princes fugitifs et mendiants, qui seuls dans l'Europe n'ont jamais tiré l'épée pour leur propre cause » (PELLEGRINI *Note Sismondiane* Ferrare 1930 p. 5).

5. DUC DE BROGLIE *Souvenirs* t. I. p. 302.

de contre-révolution. Or, Sismondi est du côté de ceux qui renouent avec la tradition et les principes de la Révolution, et qui promettent la liberté aux peuples opprimés. C'est là qu'il faut chercher et qu'on trouve la logique de sa conduite, la constance de ses sentiments. Plus attaché aux idées qu'aux hommes, il donne et il donnera toujours raison aux champions des idées qu'il a lui-même courageusement et loyalement servies au cours de sa vie.

A aucun moment il ne perdra de vue l'intérêt de la Suisse ni celui de l'Italie; ses articles et ses lettres écrites pendant les Cent Jours en font foi. Mais il est persuadé que seule une France forte et libre, capable de contrebalancer l'influence de l'Autriche, peut garantir l'indépendance et la neutralité de la Suisse, et, en Italie, favoriser le mouvement libéral et national. Sur ce dernier point il est en complet accord avec l'écrivain et patriote italien Ugo Foscolo, ancien adversaire de l'Empire, comme Sismondi, mais qui devant la menace autrichienne, s'est rallié à Napoléon dès 1813, considérant la prépondérance française en Italie comme un moindre mal. Les Genevois et les Suisses, eux, firent grief à Sismondi de son intervention, intempestive à leur gré, en faveur de l'Empire constitutionnel¹.

Dans quelle mesure enfin Sismondi agit-il sous l'emprise d'une impulsion, d'un entraînement irraisonné de ses sentiments, en applaudissant à l'audacieuse équipée et au retour de Bonaparte? Sans nier qu'il fût impressionnable et influençable, — plus qu'il ne sied peut-être à un homme politique, — nous ne remarquons à aucun moment qu'il ait, au cours de ces semaines dramatiques, perdu le contrôle de ses actes. Avant de se rallier ouvertement à l'Empire, il attend que Napoléon ait institué un gouvernement tout à la fois stable et libéral, auquel la nation dans sa grande majorité pût donner son adhésion².

1. Foscolo avait écrit une lettre à Sismondi, datée de Coire, 18 mai 1815, qui ne parvint au destinataire que le 11 juin. Le 12, quelques jours seulement avant Waterloo, Sismondi lui répondit par ces phrases significatives : « Il tempo sarebbe venuto per me di tornare alle Patria; ma lo zelo con cui ho sostenuto la nuova costituzione di Francia, et lo zelo con cui ho scritto per la neutralità Svizzera, mi hanno suscitato de' nemici tanto acaniti, ch'io non ci vivrei che disgraziato. » *Epistolario foscoliano*, Firenze 1854, t. III, p. 408.

2. Sismondi avoue cependant à sir James Mackintosh (29 avril 1815) : « C'est le

Le lendemain de l'entrée de l'Empereur dans Paris, Sismondi partageait encore les appréhensions de ses amis royalistes, qui se sentaient menacés dans leurs biens et dans leurs personnes. Le 22 mars, il écrivit à sa mère :

« Les proclamations du nouveau gouvernement sont toutes pleines du nom de Liberté. mais jusqu'à présent nous n'en voyons pas une seule garantie. J'en excepte cependant la nomination de Carnot au Ministère de l'Intérieur. C'est un républicain inflexible, et il fera, j'en suis sûr, quelques efforts pour la liberté publique¹. »

D'autre part, des diplomates étrangers lui apprennent que leurs gouvernements ne sont guère disposés à reconnaître l'Empereur, malgré l'adhésion que ce dernier prétend donner aux clauses du traité de Paris. Aussi bien Sismondi craint-il que la France ne soit pas en état de résister à un nouvel assaut des armées alliées.

Cet homme bien informé, avisé, prudent, cet étranger qui remplit une fonction publique dans sa patrie, que tant de considérations d'ordre personnel et d'ordre politique doivent incliner au silence, comment fut-il amené à quitter sa confortable loge de première et à monter, ne fût-ce que pour un moment, sur les tréteaux où se jouait le sort de la France et de l'Europe. Il importe ici de connaître par le menu les circonstances qui déterminèrent cette attitude. Il semble bien que, dans la première quinzaine qui suivit le 20 mars, Sismondi n'ait pas songé à prendre parti ouvertement pour Napoléon. Au contraire, il se retire dans sa chambre d'hôtel et se remet au travail, consacrant cinq heures de la journée à la correction des feuilles de l'*Histoire des Républiques italiennes*, de l'imprimeur Crapelet, auxquelles viennent s'ajouter des épreuves du libraire Michaud, pour la *Biographie universelle*. Il communique ses projets d'avenir à sa mère, lui annonçant pour le printemps suivant son retour en Italie, où il compte achever son grand ouvrage « dans le repos de Pescia² ».

courage inouï déployé par Bonaparte pendant toute sa marche de Cannes à Paris. ... c'est cette confiance héroïque dans le temps même où sa tête était à prix, qui ont captivé l'imagination des Français et qui séduisent la mienne. » (*Rev. hist.* t. CXVII p. 47).

1. *Rev. hist.* t. IV p. 139.

2. 8 avril, *ibid.* p. 130.

A Paris, M^{mes} de Dolomieu et de Béranger sont à peu près les seules personnes qu'il fréquente, en cette fin du mois de mars 1815¹. A M^{me} de Dolomieu il donne des leçons d'anglais, et il lit avec elle les poèmes de Byron. Ce n'est assurément pas cette amie qui l'a converti au bonapartisme ! Ainsi il n'attire les regards ni du public, ni du gouvernement, jusqu'à son intervention, toute spontanée et absolument désintéressée, en faveur de l'Empire. Notons au passage que, durant les Cent Jours et pendant qu'il mène sa campagne de presse, Sismondi ne se départit jamais de ses « habitudes infiniment douces² », qui sont celles d'un simple particulier, d'un homme de cabinet dépourvu d'ambition politique. Travaillant ferme³, il voit beaucoup moins de monde pendant les Cent Jours que sous la première Restauration. Il commence toutefois à rechercher la compagnie des personnes favorables au gouvernement. Le 4 avril, un dîner réunit, chez Lord Kinnaird, Benjamin Constant, M^{me} de Souza, — dont le fils, le général de Flahaut, a repris son service d'aide de camp de l'Empereur, — Gallois et Sismondi. Dans sa lettre, datée du 6 avril, où il parle de ce dîner, il ajoute :

« Le premier (B. Constant), à ce que l'on dit, a été consulté sur la constitution qu'on prépare pour le mois de mai, et y travaille à présent. En général ce sont les libéraux qui sont seuls en crédit aujourd'hui⁴. »

Le duc de Broglie, dans ses *Souvenirs*, prétend que c'est Constant qui a gagné Sismondi à la cause de Napoléon : « Il en fit, contre toute attente, un bonapartiste de circonstance⁵. » Cela ne nous paraît pas vraisemblable, car, quand Sismondi rencontra Benjamin chez Lord Kinnaird, le 4, il

1. 29 avril, *ibid.* p. 143.

2. 6 mai, *ibid.* p. 351.

3. En quelques semaines Sismondi a déployé une activité considérable. En plus des corrections d'épreuves, il donna entre le 5 avril et le 19 mai, quatre longs articles au *Nain Jaune*, cinq au *Moniteur*. Il compléta les articles du *Moniteur* et les publia en un petit volume à la fin du mois de mai (*Examen de la constitution française*, Paris chez Treuttel et Wurtz 1815, 124 p.). A ces travaux destinés au public, il faut ajouter sa correspondance privée, qui est considérable, et les notes qu'il a rédigées en vue d'une histoire des Cent Jours. Sismondi n'a jamais eu recours aux services d'un secrétaire ; il écrivait tout lui-même, couvrant de son écriture serrée des feuilles grand in-8°.

4. *Rev. hist.* t. IV p. 148.

5. DUC DE BROGLIE *Souvenirs* T. I p. 302

devait avoir écrit depuis quelques jours déjà ses *Réflexions sur quelques opinions du jour*, que le *Nain Jaune* publia le lendemain 5 avril. Nous connaissons assez les habitudes et le caractère de Sismondi, cette sorte d'indépendance un peu farouche de son esprit, sa probité qui en dernier ressort ne prend conseil que de sa conscience, pour penser que dans ses articles il ne s'inspirait que de sa propre sagesse. Si toutefois quelqu'un l'avait encouragé à plaider la cause de l'Empereur et à assumer la responsabilité d'éclairer l'opinion publique, il faudrait chercher ses inspireurs plutôt dans le camp, peu nombreux, de la noblesse patriotique :

« Ma société royaliste est à peu près dispersée, écrit-il le 13 avril... Je vois presque tous les jours ceux qui aiment la France sous quelque gouvernement qu'elle soit, surtout M. et Mme de Béranger, un peu plus rarement et M. et Mme de Beauvau¹; et quelquefois aussi Mme de Coigny... Mais il leur faut autant de courage pour se rattacher aujourd'hui à la puissance, qu'il en faut d'ordinaire pour se rattacher aux opprimés². »

Ce courage, Sismondi le trouve lorsqu'il voit le gouvernement à l'œuvre. Le 25 mars, l'Empereur abolit la censure; le 29, il décrète l'abolition immédiate de la traite des noirs. Respectant scrupuleusement la liberté individuelle, permettant aux partisans de la royauté de résider en France, faisant observer strictement les lois et restant lui-même dans les limites de la légalité, Napoléon fait preuve de grande modération. Il s'abstient d'inquiéter les gens pour leur opinion publique ou de sévir contre ses adversaires de la veille. Le 28 mars, Sismondi note dans son journal : « Il n'y a heureusement aucun mouvement dans la Vendée; tout est partout parfaitement calme comme si le gouvernement de Napoléon n'avait jamais été suspendu³. » Jugeant l'Empereur d'après ses actes, Sismondi se persuada que le salut de la France et du libéralisme est désormais attaché à son sceptre, quelque paradoxal que cela puisse paraître.

1. M. de Beauvau, Grand d'Espagne, Prince du Saint-Empire (1773-1849), avait rempli les fonctions de chambellan à la Cour de Napoléon; il reprit son service pendant les Cent Jours. Mme de Beauvau avait été dame d'honneur de l'Impératrice Marie-Louise.

2. *Rev. hist.* t. IV. p. 151.

3. *Ibid.* p. 142.

Les circonstances mêmes obligeaient l'Empereur à changer de formule politique, à gouverner avec l'ancien parti d'opposition¹. Ayant reconquis le trône grâce au mécontentement général que l'administration de Louis XVIII avait suscité dans le pays, Napoléon ne pouvait assurer son succès qu'en adoptant une politique contraire à celle de son prédécesseur et en faisant droit aux revendications des mécontents républicains et libéraux. Au point de vue de la politique extérieure, il importait avant tout de se concilier l'Angleterre, arbitre de la situation. L'abolition immédiate de la traite, que Talleyrand n'avait pas voulu accorder au Congrès de Vienne, doit être interprétée comme une concession spontanée et assez importante faite à l'Angleterre. En outre, seule une politique pacifique, dans le cadre du Traité de Paris, et un gouvernement constitutionnel, expression de la volonté nationale, étaient susceptibles de gagner à Napoléon les sympathies du Parlement britannique et, par conséquent, de l'empêcher de lui déclarer la guerre. L'Empereur, pour consolider son trône, eut donc besoin de deux choses : de la confiance de la nation, et de la paix avec l'Europe. Il n'y avait de salut pour lui que s'il abjurait le despotisme et l'esprit de conquête, et tout semblait indiquer que tel fut son dessein². Paris valait bien une messe, et Napoléon collabora loyalement, — il est juste de le reconnaître, — avec les pontifes de la religion nouvelle, Carnot, Benjamin Constant, La Fayette et d'autres, pour élever un autel au culte de la Liberté et de la Souveraineté populaire.

L'Empire libéral et national allait recevoir sa consécration dans une loi fondamentale qui, au lieu d'être octroyée par le Monarque, comme la Charte, devait être soumise à l'approbation du peuple français. Napoléon, ne jugeant pas à propos de laisser à une assemblée législative le soin d'élaborer la nouvelle Constitution, trouva plus pratique et plus expéditif d'en charger une seule personne. Son choix tomba sur Benja-

1. Voir HENRY HOUSSAYE, 1815 *La première Restauration et les Cent Jours*, Paris 1893; ÉDOUARD DRIAULT *Napoléon et l'Europe, la chute de l'Empire, La Légende de Napoléon*, Paris 1927.

2. On se rappelle que Sismondi venait de publier un opuscule en faveur de l'abolition de la traite, qui avait été très remarqué de l'opinion; à n'en pas douter la mesure prise en ce sens par Napoléon a dû produire une grande impression sur Sismondi.

min Constant, qui accepta aussitôt. Le projet de constitution que l'ami de M^{me} de Staël et de Sismondi proposa à l'Empereur fut agréé, après avoir subi quelques modifications, et publié par le *Moniteur*, le 23 avril 1815, sous le titre de *Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*. La voix populaire baptisa la nouvelle constitution « Benjamine », du nom de son principal auteur.

La collaboration de Napoléon et de Constant, adversaires qu'à la veille du 20 mars on croyait encore irréconciliables, a déjà suscité tant de commentaires, que nous nous abstenons d'en augmenter le nombre. Aux plus malveillants nous opposerons cependant un argument en faveur de l'Empereur et du législateur, — argument d'ordre purement politique : en appelant le principal porte-parole de l'opposition libérale à élaborer la Constitution, l'Empereur manifestait clairement sa volonté de se conformer à la règle constitutionnelle; Constant, en acceptant l'offre du monarque de rédiger un texte constitutionnel conforme aux principes de l'école libérale, engageait sa responsabilité pour faire triompher la cause qu'il n'avait jamais cessé de servir depuis son élimination du Tribunat. Il est vrai que Benjamin avait des doutes sur le succès de l'audacieuse tentative de Napoléon; mais il aimait le risque et se passionna au jeu, comme son grand partenaire¹. La publication de l'Acte additionnel achève de gagner Sismondi à la cause de Napoléon. Après le 23 avril il laisse tomber son masque, — les articles de Sismondi dans le *Nain Jaune* avaient paru sous un nom d'emprunt, — et il signe de son vrai nom une série d'articles publiés par le *Moniteur*, dans lesquels il défend la nouvelle Constitution contre ses nombreux détracteurs.

Car la « Benjamine » n'était pas vue d'un bon œil, en France. A la faveur de la liberté de presse, des centaines de brochures

1. VOIR BENJAMIN CONSTANT, *Mémoires sur les Cent jours*, 2 vol.; *Lettres de B. Constant à sa famille* (1888) pp. 9, 557; *Journal intime et lettres de B. Constant* (1895) pp. LII à LVII, 150-8. — Se croyant menacé, Constant s'était enfui après le 20 mars; il ne revint à Paris que le 28. Des ouvertures lui furent aussitôt faites par l'entremise de Joseph Bonaparte. Lorsqu'il accepta de rédiger un projet de Constitution il fut nommé membre du Conseil d'État. Constant aimait alors M^{me} Récamier, circonstance à laquelle il convient d'attribuer une certaine importance pour expliquer son désir de jouer un rôle politique, à Paris. En aucun endroit de ses *Lettres*, *Carnet* ou *Journal*, Constant ne fait mention de Sismondi.

parurent presque en même temps, et la plupart d'entre elles critiquaient ou dénigraient l'Acte additionnel¹. Les bonapartistes attachés au régime absolutiste, déploraient les concessions faites aux idées libérales. Les libéraux constitutionnels trouvaient ces concessions insuffisantes; ils se méfiaient de l'autocrate, dont la conversion au libéralisme leur paraissait suspecte et sujette à caution. Les républicains prétendaient ne point reconnaître, dans le texte constitutionnel, les principes de 89. Notamment les dispositions relatives à la Chambre des Pairs irritaient leurs sentiments égalitaires². Le titre et le préambule de la Constitution, — que Napoléon avait imposés d'autorité, — laissaient croire que l'Acte additionnel ne faisait que confirmer les lois fondamentales du vieil Empire, en y apportant quelques réformes. La querelle qui s'éleva, au palais et sur la place publique, autour de la Constitution, montre bien le malaise et la confusion qui s'étaient emparés du public, peu de temps après le retour de l'Empereur. Il n'était pas jusqu'au Ministre de l'Intérieur de Napoléon, Carnot, qui ne désapprouvât le texte rédigé par Benjamin Constant. L'antagonisme qui opposait l'un à l'autre ces deux hommes politiques, illustre assez bien l'hostilité qui régnait dans le pays entre les deux partis ralliés à l'Empereur : le parti républicain et égalitaire, dont la force résidait dans les Fédérations, et les libéraux de toute nuance, qui étaient prêts à reconnaître Napoléon, mais en lui posant des conditions. Ni les uns ni les autres n'étaient des partisans très sûrs : les hésitants, les indécis étaient légion.

« Il faudrait changer d'opinion selon chaque personne à qui l'on parle, dit Barry. Il faudrait d'autant plus changer d'opinion selon chaque personne à qui l'on parle que bien des gens ont deux opinions, témoin l'austère Royer-Collard qui dans une même semaine entraîne par une chaude allocution les professeurs de l'Ecole normale à prêter à l'Empereur le serment de fidélité et envoie Guizot comme émissaire

1. HENRY HOUSSAYE, 1815 *La première Restauration et les Cent Jours* p. 549; d'après le même auteur, la Bibliothèque Nationale à Paris possède 600 brochures parues pendant les Cent Jours, mais elle est loin de posséder toutes celles qui ont été publiées alors, *ibid.* p. 533 n.).

2. *Ibid.* p. 546-549.

à Gand¹ ». Sismondi nous édifie sur la droiture d'Alexandre de Humboldt, en relatant que celui-ci « fait croire à chacun qu'il est de son avis, en se moquant avec lui d'un troisième² ».

Au fond, tout le monde voulait attendre les événements avant de se prononcer, et de cet excès de prudence naquit un sentiment universel d'insécurité et de méfiance, qui s'insinue dans les rouages de l'Etat, — gouvernement, administration, armée, magistrature, Corps électoraux, Garde Nationale, Université³. Il s'ensuivit une baisse alarmante à la Bourse de Paris; d'où hostilité des gens d'affaires contre l'Empereur. La guerre pouvait-elle ou non être évitée? Toute la question était là, et personne ne possédait d'informations sûres à ce sujet. Tandis que le 22 avril, Sismondi pense que la guerre est « presque inévitable⁴ », il note le 18 mai au soir, — un mois avant Waterloo — : « ... Je persiste à croire qu'il n'y aura pas de guerre⁵! » Napoléon s'emploie fiévreusement à réorganiser l'armée et à mettre la France en état de défense; mais au lieu de manifester la volonté de sauvegarder, en tout état de cause, l'indépendance nationale contre une menace étrangère, les classes dirigeantes, — ou pour parler le langage de Sismondi, les gens « comme il faut », — boudent l'Empereur et sa Constitution, et ... attendent.

*
* *

Au milieu de cette rumeur confuse, un étranger, qui aime la France, ose élever la voix et lancer dans le pays un appel en faveur de la patrie menacée. Il adjure tous les bons Français, sans distinction de parti ou de doctrine, de se rallier au dra-

1. *Ibid.* p. 519. — Guizot, qui fit preuve à cette occasion d'une remarquable habileté, a laissé des pages très intéressantes, quoique tendancieuses sur les Cent Jours, où il défend le point de vue des libéraux constitutionnels ou royalistes, hostiles à Napoléon et à l'Acte Additionnel. Voir *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* Paris (1858) p. 59-84.

2. Lettre à M.-A. Pietet, 28 mai 1815, *Indicateur d'histoire suisse*, 49^e année (1918) p. 43.

3. Le botaniste de Candolle, que nous avons rencontré à Genève, aux côtés de Sismondi, lors de la querelle sur les lois éventuelles, accepta pendant les Cent Jours la dignité de recteur de l'Université de Montpellier. Cette attitude loyale envers le nouveau gouvernement impérial, de la part d'un ami et compatriote de Sismondi, mérite d'être signalée.

4. *Rev. hist.* t. IV. p. 348.

5. *Ibid.* p. 356.

peau national, et de le défendre contre l'Europe déchaînée. Il montre que l'étranger ne menace pas seulement l'indépendance française, mais qu'il combat, avec non moins de fureur, la liberté. Il prêche la confiance dans le nouveau gouvernement, qui est prêt à défendre l'intérêt et l'honneur de la France, mais qui a besoin du concours loyal de tous les partis. Il couvre d'éloges l'Empereur, — dont la cause se confond avec la cause nationale et libérale, — seul capable, dans les circonstances actuelles, de « régénérer » et de « sauver » le pays. Il fait l'apologie de l'Acte additionnel, qui sanctionne les promesses faites par Napoléon, après son retour de l'île d'Elbe, pour l'institution d'un gouvernement constitutionnel, fondé sur les principes libéraux.

Cet appel éloquent fut entendu, sinon suivi. Tant de ferveur et de sincérité surprenait en un moment où le doute et l'ambiguïté étaient de règle. Cette adhésion ouverte formait un singulier contraste avec la prudente réserve dont s'enveloppaient les « gens comme il faut », et ce langage courageux détonait dans le brouhaha des discours et dissertations qui menaçaient d'étouffer l'action véritablement héroïque de Napoléon. Un libéral modéré, Villemain, qui dans ses *Souvenirs* parle de Sismondi avec une condescendance mielleuse, s'étonne que celui-ci ait pu « tomber, les yeux ouverts, dans les filets d'un despote¹ ». Chateaubriand, qui ironise dans les *Mémoires d'outre-tombe* le rôle joué par les libéraux ralliés à Bonaparte pendant les Cent Jours, qualifie Sismondi de « niais² ». On peut lui trouver de la candeur, sans doute, et un certain manque d'à-propos, mais ces défauts mêmes s'accordent parfaitement avec la droiture de son caractère et la netteté de sa conduite politique.

La campagne de Sismondi en faveur de l'Empire constitutionnel comprend deux séries d'articles bien distinctes. La première, intitulée *Réflexions sur quelques opinions du jour*, a paru dans un journal littéraire et satirique, le *Nain*

1. *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* 1885 t. I p. 10.

2. *Mémoires d'outre-tombe*. édit. Biré. t. IV p. 7, — Chateaubriand et Sismondi qui ne s'aimaient pas, aimaient à se décocher des traits. Quant aux Cent Jours, Chateaubriand oublie de rapporter dans ses *Mémoires*, les craintes très sérieuses qu'il eut de voir se consolider le gouvernement de Bonaparte. Le pessimisme de ce royaliste met en relief l'optimisme des partisans de l'Empereur.

Jaune, entre le 5 et le 30 avril; elle comprend quatre « lettres », signées Charles d'Oléastre, nom emprunté à un fief que les Sismondi de Pise possédaient en Sardaigne, au ^{xr}^e siècle¹. La seconde, qui traite exclusivement de l'Acte additionnel, est également composée de quatre articles; ceux-ci ont paru dans le *Moniteur Universel*, — redevenu journal officiel pendant les Cent Jours, — entre le 29 avril et le 8 mai, sous la signature de Sismondi. Celui-ci les a publiés en volume, vers la fin de mai, après les avoir remaniés et complétés, sous le titre : *Examen de la Constitution française*².

Dans les *Réflexions*, et sous le couvert du pseudonyme, le pamphlétaire se sent à l'aise et use d'un langage plus direct, d'une éloquence plus chaude que dans son *Examen de la Constitution française*. Charles d'Oléastre parle en citoyen français et s'adresse à des compatriotes. Le défenseur de l'Acte additionnel, dans une note imprimée en tête de sa brochure, fait au contraire valoir sa qualité d'étranger et d'ancien adversaire de l'Empire, ce qui donne à son plaidoyer un autre genre d'autorité. Les lettres de Charles d'Oléastre, — l'une des œuvres les moins connues de Sismondi, — sont d'un vrai polémiste, passionnées, vigoureuses, et d'un effet oratoire parfois pathétiques. Les articles sur la Constitution, d'un style plus officiel et plus doctoral, mettent en valeur les qualités d'un publiciste nourri de connaissances juridiques et historiques. Mais tous ces écrits en faveur de l'Empire constitutionnel, — sans en excepter celui sur la *Neutralité suisse*, — témoignent de la verve combative et du courage civique, de l'inébranlable attachement à ses principes politiques, dont Sismondi était capable.

Les *Réflexions sur quelques opinions du jour* tiennent de la

1. Voir plus haut, chap. I^{er}, et *Hist. des Rép. italiennes* t. I. chap. V.

2. Paris, chez Treuttel et Würtz 124 p. in-8°. Nous citons d'après le volume. Voici la chronologie exacte des articles de Sismondi, écrits pendant les Cent Jours : *Réflexions sur quelques opinions du jour*, par CHARLES D'OLÉASTRE, parues dans le *Nain jaune*; Première lettre, 5 avril 1815; Deuxième lettre, 10 avril; Troisième lettre, 20 avril; *Fidélité aux drapeaux*; Quatrième lettre, 30 avril.

De l'Acte Additionnel aux Constitutions, présenté à l'acceptation du Peuple Français, par J.-Ch.-L. de Sismondi, *Moniteur* 29 avril 1815. Second article sur la Constitution, 2 mai; Troisième article sur la Constitution, 6 mai; *De l'équilibre et de l'harmonie entre les pouvoirs dans la Constitution* 8 mai.

Sur la Neutralité suisse, *ibid.* 19 mai.

De l'ensemble de la Constitution française, *ibid.* 22 mai.

satire et de la harangue politique. La première lettre, adressée aux rédacteurs du *Nain Jaune*, commence par ces phrases :

« Vous avez couvert d'un ridicule mérité, ces hommes qu'on voit, dans nos révolutions, passer sans pudeur d'un parti à un autre, démentir aujourd'hui ce qu'ils ont dit et écrit hier, et jurer une fidélité à toute épreuve à ceux à qui ils juraient, il y a deux jours, une haine éternelle. Vous avez plaisamment institué pour eux l'ordre de la girouette¹. »

Or, un événement inattendu s'est produit : les girouettes se sont brusquement rouillées. La plupart des hommes à double face n'ont point changé au dernier coup de vent. « Les flatteurs de toutes les autorités successives se rangent aujourd'hui, pour la première fois, dans l'opposition. » Adulateurs de l'Empereur, il y a quinze mois, ils s'acharnent contre lui, depuis son retour au pouvoir. Cependant il est essentiel que les classes dirigeantes se rallient au gouvernement, l'appuient dans ses tentatives de maintenir la paix, le défendent en cas de guerre.

D'Oléastre s'adresse tour à tour aux militaires, aux fonctionnaires, aux libéraux, aux royalistes. Il s'étonne qu'une partie des gentilhommes, qui avaient servi dans l'armée impériale, donnent leur démission :

« Cependant la guerre d'Espagne, la guerre de Russie, dans lesquelles ils ont combattu, ont été considérées par beaucoup de gens, par eux-mêmes peut-être, comme injustes et comme impolitiques, tandis que la défense du sol français, à laquelle ils peuvent être appelés aujourd'hui, sera aussi légitime qu'honorable, sera sacrée à tous les yeux. Si nous sommes attaqués dans l'enceinte de nos frontières, si un gouvernement étranger prétend nous faire la loi, ou se mêler de nos révolutions, il n'y a pas un citoyen, pas un homme d'honneur, qui ne se doive à la défense de la patrie. Aussi, celui qui aurait pu, par principe, refuser de combattre, il y a trois ans, doit s'empresser d'entrer dans les rangs aujourd'hui². »

Napoléon n'est plus le même qu'autrefois. « Il a passé par l'adversité, et c'est là qu'on a reconnu le héros. » On pouvait lui reprocher ses conquêtes, mais à la suite de la « terrible

1. *Nain jaune ou journal des Arts, des Sciences et de la Littérature*, 5^e année n^o 359, 5 avril 1815.

2. *Ibid.*

campagne du printemps de 1814..., (il) recouvra tous ses droits à l'admiration et à l'amour des Français dont il fut le défenseur ». Or parmi les mécontents qui « nient la légitimité du gouvernement qu'ils encensaient il y a deux ans..., (qui) nient la liberté du peuple, dont il se disaient il y a deux ans les gardiens », il se trouve des gens ayant appartenu à l'administration, à la magistrature, à la représentation nationale de l'Empire.

« Des hommes vraiment libres au contraire, et vraiment citoyens, auraient pu alors hésiter à reconnaître l'Empereur, et s'empresser à le servir aujourd'hui. » Car, depuis son voyage du golfe Juan à Paris, il n'y a plus « l'ombre d'un doute » que Napoléon soit l'élu de la nation. Il a jadis gouverné par des principes arbitraires et des mesures despotiques, et l'on a « pu autrefois se ranger dans une noble opposition contre lui ». Depuis, son gouvernement a changé d'esprit et de méthodes :

« ... Le parti qui l'a replacé sur le trône est celui même de cette liberté que ses adversaires se proposaient de détruire entièrement. C'est au nom de la souveraineté du peuple qu'il est lui-même Empereur : ce sont les doctrines les plus sages de la révolution qui doivent désormais faire sa force, et la liberté du peuple français lui est devenue aujourd'hui aussi nécessaire qu'elle a pu, il y a quelques années, lui paraître redoutable¹. »

Servir un pouvoir absolu, qui employait les ressources de la France pour subjuguier l'Europe, exécuter des ordres arbitraires, qui parfois répugnaient à leur humanité, — tel fut autrefois le sort des fonctionnaires de l'Empire. Mais ceux mêmes qui en éprouvèrent des scrupules, « doivent aujourd'hui prêter, avec une pleine confiance, leur ministère à un gouvernement pacifique, libéral, et qui ne prendra les armes que s'il y est forcé pour sa propre défense² ».

Le pamphlétaire du *Nain Jaune* essaie même, dans ses lettres, de convertir les royalistes. Il leur accorde qu'on a pu, jadis, être attaché à la maison royale, mais l'expérience

1. *Ibid.*

2. Ce fut le cas du général Thiard (1772-1852), qui dut quitter son poste de gouverneur de Dresde, sous l'Empire, parce qu'il avait professé des idées libérales. Pendant les Cent Jours, il se rallia à Napoléon.

récente a prouvé qu'elle était absolument incapable de gouverner l'Etat : « On pouvait regretter ou désirer les Bourbons, avant de les connaître; mais, après les avoir connus, leurs amis mêmes ne peuvent leur souhaiter que le repos, la sûreté et l'obscurité. »

Dans sa deuxième lettre, Charles d'Oléastre parle encore de ces royalistes « fidèles à leurs habitudes et à leurs préjugés » :

« Les partisans dévoués des Bourbons, qui ne conçoivent de patriotisme que dans l'amour d'une dynastie, et d'honneur que dans la fidélité, ont droit à l'estime des amis de la liberté, et à celle des amis de la gloire, encore que parlant un langage différent, ils ne soient point compris d'eux, et qu'ils ne puissent les comprendre¹. »

Il convient donc de ne pas les confondre avec les « hommes sans caractère », ces « girouettes rouillées », qui, flatteurs et serviteurs de Napoléon, s'étaient retournés contre lui, préférant injures et calomnies, pour se faire agréer par la royauté restaurée. Pour ceux-là, il n'y a plus de place dans l'Empire rétabli; d'où leur mauvaise humeur et leur haine.

« ... C'est un grand bien que de tels hommes disparaissent désormais de la scène active du monde; ceux mêmes parmi eux qui auraient de grands talents, les ont trop prostitués pour qu'ils puissent encore être utiles². »

La gloire de la France a besoin, pour sa défense, d'hommes nouveaux.

Cette lettre se termine sur un appel à la nation française, d'un beau mouvement oratoire, où l'auteur exhorte tous les citoyens, — et particulièrement les royalistes, — non pas de sacrifier leurs préférences ou opinions personnelles, mais à les subordonner à la volonté nationale et à servir le chef que le peuple français a rappelé de son exil.

La liberté, — les progrès qu'elle a accomplis depuis vingt-cinq ans dans les différents régimes qui se sont succédé, la marche rapide vers les buts que la nation française a poursuivis avec une grande persévérance, depuis la Révolution, —

1. *Nain Jaune*, etc., n° 360, 10 avril 1815.

2. *Ibid.*

la liberté donc, fournit le thème de la troisième lettre¹. Sismondi distingue dans le programme de 1789 six revendications capitales : 1^o Réforme de l'ordre judiciaire; 2^o Réorganisation des finances de l'Etat; 3^o Liberté de conscience. — Sur ces trois points, satisfaction a été obtenue; ils peuvent être désormais considérés comme acquis et inaliénables. — 4^o Liberté de la presse : l'Empereur l'a rétablie après son retour; mais il reste à souhaiter qu'elle soit soustraite, par un acte législatif, à l'autorité de la police, et que les délits de presse soient déferés au jury; 5^o Administration provinciale; le projet de Necker, de créer des administrations provinciales, a fait place à la centralisation, rigoureusement appliquée sous l'Empire et maintenue par les Bourbons; l'auteur préconise la réforme de ce système et l'extension des droits des assemblées provinciales; 6^o Représentation nationale : cette institution née de la Révolution, a besoin d'être perfectionnée; il faut maintenir le système des deux Chambres, dont l'une représente l'élément aristocratique, l'autre l'élément populaire, assurant ensemble l'équilibre entre les forces du passé et de la durée, et les forces de transformation et d'adaptation aux besoins nouveaux. Selon Sismondi, la meilleure garantie de la liberté fait défaut à la France : une ancienne Constitution, et, partant, une longue pratique des institutions libérales. Faute de souvenirs, des espérances doivent servir de guide au peuple français.

Cet article, qui a paru huit jours avant la publication de l'Acte additionnel, semble écrit à l'intention du législateur de l'Empire constitutionnel, à moins que, inversement, il n'ait été suggéré par le législateur lui-même. Il n'est pas exclu que Sismondi ait pu mettre à profit des informations qu'il aurait obtenues de Benjamin Constant. En fait, la « Benjamine » et la troisième lettre de Charles d'Oléastre s'inspirent des mêmes principes, à l'exception toutefois du principe de décentralisation et de *self-government*, où l'on reconnaît l'idéologie anglo-suisse².

1. *Nain Jaune*, etc., n° 361, 15 avril 1815.

2. La quatrième lettre, intitulée *Fidélité aux drapeaux*, a paru dans le *Nain Jaune* (n° 364) le 30 avril 1815, après la publication de l'Acte additionnel (23 avril) et le premier article de Sismondi au *Moniteur* (29 avril). Elle est essentiellement une apo-

Le 29 avril paraît dans le *Moniteur* le premier article de Sismondi sur l'Acte additionnel, qui sera suivi de trois autres articles : « Les quatre formeront un commentaire complet assez curieux », écrit-il à sa mère, le 6 mai¹.

D'après l'historien des Cent Jours, Henry Houssaye, ce plaidoyer pour la Constitution impériale ne convainquit personne : « Il suffisait que la défense de l'Acte additionnel parût dans le *Moniteur* pour qu'elle fût suspecte à l'opinion². » Malgré son caractère occasionnel, le commentaire du publiciste genevois n'est pas dépourvu d'intérêt général : « ... les textes cités dans cet écrit n'en sont pas moins authentiques et probants³.... » « Sismondi, dans son *Examen de la Constitution française*, a mis en parallèle tous les articles de la Charte amendés dans un sens libéral par l'Acte additionnel⁴. » Chateaubriand lui-même n'a-t-il pas reconnu, dans le *Journal de Gand*, que cette constitution était la Charte améliorée⁵?

Sismondi tente de persuader à ses lecteurs que non seulement l'Acte additionnel est une constitution entièrement nouvelle, — ce qui est exact, — mais surtout qu'il marque sur les constitutions antérieures un progrès dans le sens libéral, — ce qui n'est guère contestable non plus. S'autorisant de sa compétence en matière d'histoire du droit constitutionnel, il affirme que la Constitution aujourd'hui présentée à l'approbation du peuple français est supérieure à toutes

logie de la gloire militaire, un panégyrique du soldat français, une harangue patriotique. D'Oléastre défend l'armée contre l'accusation d'avoir manqué à son serment de fidélité envers le Roi; il place au-dessus de la fidélité à la dynastie, la fidélité aux drapeaux, c'est-à-dire à la patrie et à l'indépendance nationale : « Aux yeux des Français d'autrefois, les rois étaient peut-être la patrie tout entière; aujourd'hui ils ne sont plus que des magistrats, que cette patrie peut confirmer ou rejeter. »

1. *Rev. hist.* t. IV p. 352.

2. 1815 *La Première Restauration*, etc. p. 548 n.

3. *Ibid.* p. 543.

4. *Ibid.*

5. *L'Examen de la Constitution française*, de Sismondi, et le traité sur *La Monarchie selon la Charte*, de Chateaubriand, qui parut un an après, offrent des analogies curieuses, et prouvent que les divergences de vue en matière constitutionnelle sont beaucoup moins profondes qu'on ne pourrait croire, entre ces défenseurs de deux régimes successifs. On reconnaît chez l'un et chez l'autre certaines idées chères au XVIII^e siècle, — dont ils sont les continuateurs, — notamment cette foi dans l'efficacité d'une bonne constitution, dont on attendait le mieux social, la liberté individuelle, l'empire de l'opinion publique sur la chose publique. Aussi bien Sismondi se dira-t-il enchanté du pamphlet de Chateaubriand : « Il y en a bien trois quarts que je me ferais honneur de signer, » écrira-t-il à la comtesse d'Albany (*Lettres inédites* p. 306), le 24 novembre 1816.

celles, — monarchiques ou républicaines, — qu'il a étudiées depuis vingt ans. Il prétend même n'en connaître aucune « dans laquelle les principes sur lesquels tous les publicistes sont d'accord, soient mieux respectés, et qui établisse mieux l'équilibre des pouvoirs et leur harmonie, sans lesquels on ne peut espérer ni liberté, ni repos, ni durée¹ ». Notamment en ce qui concerne les droits des citoyens et la liberté individuelle, ils sont mieux garantis qu'ils ne l'ont jamais été en France, même sous la République. Ces garanties sont égales à celles dont jouit l'Angleterre, supérieures à celles qu'on connaît dans les cantons suisses ou dans les villes impériales d'Allemagne². Sur soixante-sept articles, vingt-et-un stipulent des droits nouveaux accordés au peuple, « et l'on n'a pas fait un seul pas rétrograde³ ». La Constitution a cependant des défauts; mais comme elle reconnaît entièrement aux deux Chambres le droit d'amendement, elle a sur la Charte royale l'avantage essentiel de n'être pas intangible. C'est la porte ouverte aux réformes.

On ne voit guère comment Sismondi eût engagé davantage sa responsabilité scientifique et morale. Il ne manque même pas d'avertir le lecteur que, ayant désapprouvé la politique de l'Empire, il n'a jamais rien écrit pour flatter le pouvoir : « Mon opposition était silencieuse, mais inflexible⁴. » N'étant plus citoyen français, il pouvait s'abstenir, aujourd'hui, de prendre parti dans les affaires intérieures de la France; mais « la cause de la France, dit-il, me paraît devenue celle de tous les hommes libres⁵ ».

Sismondi pose le principe que l'examen d'une constitution comporte trois opérations distinctes : 1^o la recherche des droits des citoyens ou de la liberté individuelle; 2^o la recherche des droits du peuple ou de la garantie de l'efficacité de la volonté nationale; 3^o la recherche de l'équilibre et de l'harmonie entre les pouvoirs constitués. Ces analyses successives lui fournissent la matière de trois chapitres, — primitivement

1. *Examen de la Constitution française*, Paris, 1815, p. 7.

2. *Ibid.* p. 8-9.

3. *Ibid.* p. 7.

4. *Ibid.* Introduction.

5. *Ibid.*

de trois articles de presse, — nourris de citations et de commentaires précis appuyés sur des textes. C'est la partie de beaucoup la plus importante de l'opuscule. Les chapitres IV, V et VI, où il est question de la légitimité du gouvernement, de l'établissement d'une Constitution dans une nation libre, enfin du choix d'un chef militaire comme chef de l'État, rassemblent tous les arguments qu'il était possible d'avancer, pendant les Cent Jours, pour justifier le retour de Napoléon au pouvoir : le traité de droit constitutionnel tourne à l'apologie de l'Empire libéral, et rejoint les lettres de Charles d'Oléastre. Sismondi a même si complètement embrassé le point de vue du gouvernement, qu'il ne fait plus état de ses idées de décentralisation. Il trouve naturel que les sénatus-consultes, — qui servaient d'épouvantail aux détracteurs de l'Acte additionnel, — restent en vigueur; car ces actes législatifs concernent uniquement l'organisation administrative de la France, qu'il serait impossible de changer du jour au lendemain. La royauté elle-même ne les avait pas abolis, lors de sa restauration.

Passant à l'analyse de l'Acte additionnel¹, il en retient particulièrement les stipulations que voici : La nouvelle Constitution garantit la « liberté des opinions et de leur expression publique », elle supprime la censure préalable, tous les délits de presse devant être déférés au jury; elle garantit la liberté des cultes et ne reconnaît pas de religion d'État. Elle entoure les libertés individuelles de sanctions nombreuses : l'exil arbitraire est aboli, ainsi que la juridiction prévôtale; les seuls délits militaires doivent ressortir désormais de la juridiction militaire; la sûreté des personnes, le jugement par juges ordinaires, la propriété sont garantis. L'interprétation des lois est soustraite au pouvoir exécutif. Les levées de troupes sont votées chaque année par le parlement; la mise en état de siège est également réservée aux Chambres².

En ce qui concerne les droits politiques, l'éligibilité est conférée à tous les Français. L'électorat direct se trouve étendu, par rapport à la Charte, de quinze mille à cent mille citoyens. Ainsi la Chambre basse tient « immédiatement ses

1. Voir le texte intégral et officiel de l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire, dans le *Moniteur*, 23 avril 1815.

2. Voir *Eramen* chap. 1^{er}, et HOUSSAYE, *loc. cit.* p. 542-543.

pouvoirs de la nation », elle est soumise à une réélection fréquente; la liberté des élections est garantie. La publicité des débats est introduite à la Chambre des Pairs. Chacune des deux Chambres a la faculté d'inviter le gouvernement à présenter une loi sur un objet déterminé. Le contrôle du législatif sur l'exécutif est garanti, grâce à la responsabilité des ministres; la liberté de presse n'est autre chose qu'un moyen de contrôle de l'opinion publique sur la Représentation nationale. C'est ce que Sismondi appelle l'« action continue » de la volonté nationale sur les actes du gouvernement¹.

« Napoléon, écrit-il, s'est jeté entièrement dans les bras de la nation; il a voulu qu'elle parût forte, indépendante, puissante contre lui-même, car c'est la nation qui paraîtra dans l'assemblée de ses représentants². »

Or dans l'intérêt même du peuple, l'Empereur « a institué d'autres droits que ceux du peuple³ ». Pour garantir la liberté, il faut « créer les moyens de résistance contre une fougue révolutionnaire⁴ ». Si les Chambres avaient des compétences trop étendues, cela provoquerait un « danger qu'on a déjà éprouvé il y a vingt ans, celui de transporter la tyrannie dans les assemblées populaires⁵ ». Sismondi fait une distinction entre « la volonté souveraine du peuple », et « la volonté souveraine des factions⁶ ». Il s'agit de donner à la nation « la vraie liberté, et non l'effroi du jacobinisme⁷ ». En d'autres termes, l'élément démocratique doit être tempéré par l'élément aristocratique; les prérogatives du Parlement doivent être contrebalancées par les prérogatives du pouvoir exécutif. C'est pourquoi Sismondi approuve l'institution d'une Chambre haute, qui représente le passé, la durée, l'ordre établi, tandis que la représentation populaire, ou Chambre basse, naturellement encline à sacrifier aux besoins du moment, est appelée à suivre le mouvement et l'esprit du siècle. Il est nécessaire aussi que l'exécutif conserve une certaine indépendance et

1. Voir *Examen* chap. II, et HOUSSAYE, *ibid.*

2. *Examen*, p. 49.

3. *Ibid.* p. 50.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.* p. 40.

6. *Ibid.* p. 49.

7. *Ibid.*

autorité, pour assurer l'ordre et la sécurité de l'État. A cette fin, l'Acte additionnel confère au monarque le droit de dissolution du Parlement.

Ces graves questions *De l'équilibre et de l'harmonie entre les pouvoirs*, sont traitées dans le III^e chapitre de la brochure de Sismondi¹. La doctrine libérale de l'époque, celle plus particulièrement de l'école de Coppet, — et que professent d'ailleurs aussi certains éléments de la noblesse et de la haute bourgeoisie françaises, — y est exposée dans ses subtilités et ses nuances. Une telle doctrine a évidemment peu de chance de devenir populaire, de frapper l'imagination des masses. Elle revendique la liberté individuelle et les droits du citoyen, mais elle est d'essence anti-démocratique; elle préconise le système parlementaire et la libre discussion des mesures politiques et législatives, mais elle réproouve la toute-puissance des majorités et des partis; elle s'en rapporte à la volonté nationale, mais elle veut que le gouvernement soit stable et fort. A l'intérieur de la nation, elle établit une échelle des valeurs sociales et morales, — ou, si l'on préfère, elle rationalise l'idée de hiérarchie, comme elle rationalise l'idée de légitimité. La démocratie pure lui apparaît comme l'ennemie de la vraie liberté. Sismondi a dit quelque part, qu'il faut « peser », et non pas « compter ».

Certaines de ces idées trouvent leur application dans l'Acte additionnel. On conçoit facilement la réaction des républicains, — assez remuants à ce moment-là, — contre les stipulations de la nouvelle Constitution. Notamment les prérogatives de l'élément aristocratique et du pouvoir exécutif dans l'organisation de l'État, leur paraissaient infiniment moins désirables qu'à Benjamin Constant et à Sismondi! L'hérédité des pairs et le droit de dissolution ont déchaîné la *Furia Francese*, comme disait Napoléon dans sa conversation avec Sismondi. D'ailleurs les principales réserves de ce dernier portent également sur l'hérédité des pairs; il aurait préféré, pour la Chambre haute, un système mixte de nomination et de cooptation². L'oligarchie est aussi contraire à ses idées, que la monarchie absolue ou la démocratie pure. En dernière

1. *Examen* p. 51-74.

2. *Examen* p. 56.

analyse, Sismondi cherche à réconcilier, dans son système, la tradition et le progrès, les droits populaires et les droits de la classe dirigeante ou aristocratique, la liberté et l'autorité, choisissant le bien et rejetant le mal de chacune de ces forces sociales. La science du gouvernement, selon lui, c'est essentiellement l'utilisation de ces forces et le maintien de leur équilibre¹.

SECONDE PARTIE

III

Sa défense de l'Acte additionnel valut à Sismondi un long entretien avec Napoléon, qui eut lieu le 3 mai 1815². Son premier article sur la Constitution venait de paraître quand, le 1^{er} mai, il fut invité par le grand maréchal Bertrand à se présenter chez lui le lendemain. Le haut dignitaire de la Cour fit part à l'historien du désir de l'Empereur de s'entretenir avec lui. Il lui dit que Napoléon connaissait tous ses ouvrages, et le pria de se trouver au palais de l'Élysée le jour suivant, mercredi, vers dix heures du matin. Sismondi, déférant au vœu de l'Empereur, se rendit au Faubourg Saint-Honoré et fut aussitôt introduit dans la grande galerie qui servait d'anti-chambre à la salle d'audience :

1. Voir SISMONDI, *Du prince dans les pays libres, ou du pouvoir exécutif*, *Rev. mens. d'économie politique* 1834, et *De l'élément aristocratique dans les pays libres* *ibid.* 1835. — Sur ces questions, la doctrine de Sismondi n'a guère varié au cours de sa vie.

2. Sir F. Palgrave mentionne, le premier, cet entretien et en cite quelques passages (*Quarterly Review* juillet 1843 t. LXXII p. 318). M^{lle} de Montgolfier, à son tour, en publie des extraits dans sa *Notice* (Genève 1857). — Un député du Second Empire, Achille Jubinal, réédite, en 1865, dans une brochure intitulée *Napoléon et M. de Sismondi en 1815*, les quatre articles de Sismondi parus dans le *Moniteur*; dans une Introduction, Jubinal représente Sismondi comme partisan de l'Empire constitutionnel, version qui s'oppose à celle que Saint-René Taillandier venait d'exposer dans la *Revue des Deux Mondes* (Sismondi et sa correspondance, 1862); sous le couvert de publications de textes, bonapartistes et orléanistes se disputaient Sismondi, sous le Second Empire! — Le texte intégral de la *Conversation de Napoléon I^{er} et de Sismondi* a été publié en 1876. par P. Villari, *Rev. hist.* t. I. p. 238 et suiv., d'après le manuscrit « copié de la main de la femme de Sismondi et corrigé par l'historien lui-même », qui se trouve à Pescia. — Sismondi a laissé s'écouler au moins quatre semaines avant de rédiger intégralement cette conversation, car le 28 mai il écrivait à M. A. Pictet : « ... Je commence à sentir bien du regret de n'avoir pas écrit tout de suite tout ce qu'il me dit ». (*Indic. d'hist. suisse* 49^e année 1918 p. 43).

« Le grand maréchal sortit peu après, il me dit d'attendre quelques moments; j'avais mis une épée avec un frac, il me conseilla de la poser. Au bout de demie-heure, la porte s'ouvrit. L'Empereur était dans la salle avec plusieurs généraux, parmi lesquels je reconnus M. de Flahaut et La Bédoyère; il se retira immédiatement dans la pièce suivante où il m'appela à lui. « Votre nom est italien, me dit-il, M. de S(ismondi), « et pourtant vous êtes, je crois de Genève. » — Je lui expliquai mon origine. « J'ai lu avec beaucoup de plaisir vos écrits, me dit-il, et particulièrement ce que vous venez d'écrire sur la constitution¹. »

Après cette entrée en matière, Napoléon conduit son hôte au jardin et l'invite à se couvrir. Pendant trois quarts d'heure les deux hommes se promènent seuls dans une grande allée de charmille, et ce décor intime et printanier, la simplicité du monarque, semblent avoir rapidement mis à l'aise son visiteur.

Sismondi s'étonne que la Constitution ait été si mal reçue dans le pays; l'Empereur le rassure en disant que son décret sur les municipalités et les présidents de collège contribuera à apaiser les esprits; et il ajoute :

« D'ailleurs voilà comment est la nation : ils ne sont pas encore mûrs pour ces idées. Ils me contestent le droit de dissoudre les assemblées, et si je les renvoie ensuite avec les baïonnettes ils trouveront cela tout simple². »

Ce qui afflige Sismondi, c'est que les Français ne savent pas voir ce qu'il y a de changé dans le système, depuis que l'Empereur, dont les anciens protégés et alliés ont basement abandonné la cause, est devenu par la force des circonstances le représentant de la Révolution et le soutien du parti libéral en France et en Europe.

— « C'est indubitable, me répondit-il, je le sens parfaitement et je ne m'en départirai jamais. Le peuple a fort bien senti cela, et c'est ce qui me le rend favorable, parce qu'en effet je ne me suis jamais éloigné dans mon administration du système de la Révolution; non pas des principes, comme vous les entendez vous autres, j'avais alors d'autres vues, de grands projets auxquels je tendais, mais des applications, par exemple l'égalité de la justice, des impôts, et de l'abord à toutes les places³. »

1. *Rev. hist.* t. I, p. 242-243.

2. *Ibid.* p. 243.

3. *Ibid.* p. 244.

Napoléon attribue sa popularité auprès des paysans aux avantages que leur a procurés son administration. Mais quand il s'agit de « principes », les Français sont « extrêmes en tout, ils jugent cela avec la *Furia Francese*, ils sont défiants et soupçonneux ».

A ce propos, l'Empereur fait l'éloge des Anglais, de leur pondération, de la justesse et de la profondeur de leurs idées. Il a pu les apprécier quand, nombreux, ils sont venus à Elbe; ce sont des hommes et des esprits « mûrs », — expression qui revient plusieurs fois dans la bouche de Napoléon. Sismondi parle alors du mauvais état des finances et de l'économie, en Angleterre, en se référant à la brochure, très pessimiste, que Say venait de publier à ce sujet¹. Puis la conversation revient à la France :

— « C'est cependant une belle nation que la Française, me dit-il, noble, sensible, généreuse, toujours prête à entreprendre tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau. Que peut-il y avoir de plus beau, par exemple, que mon retour à présent? eh bien, je n'y ai aucun mérite, aucun, que d'avoir deviné la nation². »

Sismondi pose beaucoup de questions au sujet de ce retour, auxquelles son illustre interlocuteur répond « avec complaisance ». Napoléon affirme que personne n'avait été prévenu en France, et qu'il n'y a eu ni complot ni préparatifs : « Mais je voyais bien que tout était prêt pour une explosion. » Il serait également faux de croire que son succès fût l'œuvre uniquement de l'armée; la population lui avait fait un accueil enthousiaste, avant qu'il n'ait rencontré un seul soldat. A Digne, elle avait obligé la municipalité, assez mal disposée, à se rendre au devant de lui :

— « Je n'avais encore point trouvé de troupes, mais j'aurais pu me faire suivre par toute la population si j'avais voulu³. »

Au sujet de la Constitution, l'Empereur fait observer que l'institution des collèges électoraux à vie y introduit un

1. *Ibid.* p. 245. — Le titre de cet écrit : *De l'Angleterre et des Anglais* par J.-B. SAY auteur du *Traité d'Economie politique*, Paris et Londres 1815, 56 p.

2. *Ibid.* p. 245.

3. *Ibid.* p. 246.

élément aristocratique assez opportun. Il en est du gouvernement comme de la navigation : il faut deux éléments pour diriger le vaisseau de l'État. Dans la démocratie pure, on n'a aucune possibilité de direction, « mais en la combinant avec l'aristocratie, on oppose l'un à l'autre, et on dirige le vaisseau par des passions contraires¹ ».

Sismondi, qui est d'accord en principe², craint cependant que la Chambre des Pairs, telle qu'elle est prévue par l'Acte additionnel, ne puisse acquérir la considération dont elle a besoin; car l'ancienne noblesse étant hostile à l'Empereur, une noblesse nouvelle aura de la peine à imposer son autorité :

— « Alors j'aurais voulu que V. M. substituât une aristocratie élective à l'aristocratie héréditaire.

— Comment prétendiez-vous faire?

— J'aurais laissé à V. M. le droit de créer des pairs nouveaux, mais j'aurais laissé à la Chambre le droit de remplacer par des élections, les membres qu'elle aurait perdus.

— Ah non! ce ne serait pas possible. Il faudra du temps; pendant les premières années je plains les pairs, parce qu'ils rencontreront beaucoup d'opposition, et beaucoup de jalousie, mais au bout de quelques années on s'y accoutumera, l'ancienne noblesse rentrera dans cette Chambre, et cela paraîtra enfin l'ordre naturel³. »

Napoléon parle ensuite de l'Italie :

— « C'est aussi un brave peuple, il y a de l'étoffe là pour une nation; j'avais fait beaucoup pour eux, je leur avais donné l'esprit militaire qui leur manquait et le sentiment national. Ils allaient bien alors, et ils sont à présent bien malheureux⁴. »

1. *Ibid.* p. 246. — Ce passage est consigné dans la *Quarterly Review*, *loc. cit.*

2. « Je regarde même la distinction héréditaire comme parfaitement conforme à nos sentiments naturels, dit Sismondi; l'illustration est une propriété qui est d'autant plus précieuse que le pays est plus libre, et que la gloire de la famille est plus liée à la gloire nationale » (*ibid.* p. 246). — Nous croyons reconnaître la doctrine de Jean de Müller.

3. *Ibid.* p. 247; mentionné dans le *Quart. Rev.* — Le trait est d'importance; on sait, en effet, que Napoléon s'était d'abord prononcé contre la pairie héréditaire, et que Constant lui persuada qu'elle était nécessaire (HOUSSAYE *loc. cit.* p. 543; GUIZOT *Mémoires* t. I. p. 68). On est surpris de le voir prendre la défense de cette institution, avec tant de conviction, contre l'ami de Benjamin Constant. Faut-il conclure que Sismondi était mal informé des discussions qui ont précédé l'adoption de l'Acte additionnel, ou, simplement, qu'il se réservait sa pleine liberté d'appréciation?

4. *Ibid.* p. 247.

Sismondi raconte qu'il a été en Italie l'année précédente, quand Murat se déclara en faveur des Alliés. Ce souvenir semble irriter l'Empereur, qui blâme sévèrement la conduite de son beau-frère :

— « ... Encore à présent il vient de faire une sottise, par cette levée de boucliers hors de saison¹. »

— Il a donc été battu?

— Non, il a même eu un avantage à Césène, mais il n'en est pas moins obligé de reculer. Il aurait dû se tenir sur sa frontière, avec son armée bien disciplinée, et en ordre de défense; on n'aurait pas su évaluer au juste ce qu'était sa force, et on aurait hésité à l'attaquer, tandis qu'en s'avancant il a donné tout de suite sa mesure. »

Du reste les Italiens « ne peuvent rien faire », dans le moment présent. A toutes les propositions et sollicitations qui lui parvenaient, à Elbe, Napoléon faisait répondre : « Tenez-vous tranquilles, dans ce moment il n'y a rien à faire pour vous. » Car si en France il a suffi de « faire tourner l'armée et le peuple », pour entrer aussitôt en possession des arsenaux et des places fortes, « j'aurais eu beau faire tourner l'Italie, qu'Alexandrie et Mantoue, avec tous leurs arsenaux, n'en seraient pas moins restés entre les mains des Autrichiens ». Napoléon apprend à Sismondi que les chefs du mouvement national viennent d'être arrêtés par le général autrichien Bellegarde, — administrateur des provinces autrichiennes d'Italie, — qui leur avait tendu un piège.

Sismondi, fort de son expérience de l'année précédente, croit la Toscane « moins disposée que le reste de l'Italie à une révolution ».

— « C'était comme cela au commencement, mais à présent ils commencent à regretter les tribunaux français et à se plaindre des désordres où les a jetés l'abolition du code. L'autre jour ils suivaient le grand-duc à Pise, en lui disant : « Ma non sta bene, Maestà, tutta questa mutazione; non vogliamo più quelle leggi antiche, né que diritti, né tante stravaganze, etc... »

1. *Ibid.* p. 248. — En 1814, Murat avait abandonné la cause de Napoléon, pour sauver son trône; mais il renoua bientôt avec lui des intelligences. Le 17 mars 1815 il se mit en marche pour soulever l'Italie, et arriva en avril sur la ligne Florence-Ferrare. Il fut battu, les 2 et 3 mai, à Tolentino; le 23 mai, les Autrichiens étaient à Naples.

« Il parlait très bien l'italien, observe Sismondi, et avec un très bon accent¹. »

Les promeneurs échangent quelques propos sur la Suisse; Sismondi souligne l'importance qu'il convient d'attribuer à sa neutralité. Si les Suisses sont résolus à maintenir leur neutralité, dit-il en substance, les Puissances la respecteront sans doute. Il avait envoyé au *Moniteur* un article sur ce sujet, qui n'a pas été inséré. Après l'avoir engagé à faire paraître ce morceau², l'Empereur l'interroge sur les dispositions des cantons à son égard. Les gouvernements aristocratiques sont hostiles, répond Sismondi; mais les nouveaux cantons sont favorables à la France; de façon générale, le peuple est mécontent des changements survenus l'année passée :

— « A tout prendre, me dit-il, la masse de la population regrette l'Acte de médiation³, et je ferais une révolution en Suisse avec cet Acte comme je l'ai faite en France. »

A une question relative à Genève, Sismondi répond que la nouvelle constitution était « très mauvaise, mais qu'à l'application elle n'allait pas mal »; il ajoute que les Genevois sont fort attachés à leur indépendance. Napoléon leur reconnaît un « esprit sage et l'habitude de la liberté », mais il est assez bref sur ce sujet⁴.

Le nom de Jean-Jacques Rousseau venant d'être prononcé, on cause littérature avec beaucoup d'abandon. Sismondi hasarde un rapprochement entre le style de Jean-Jacques et le style de Chateaubriand, qu'il trouve « brillant, mais sans aucune vérité ». Napoléon est de son avis : « ... il n'y a point

1. *Ibid.* p. 248-249.

2. Le *Moniteur* a publié l'article de Sismondi *Sur la neutralité suisse*, mais le 19 mai seulement.

3. L'acte de médiation, imposé par Bonaparte le 19 février 1803, dota la Suisse d'un système fédératif, qui réparait l'excès de centralisation de la République helvétique, sans la faire retomber dans l'arbitraire de la Confédération d'États d'avant 1798. Mais l'Acte de médiation lui-même ne survécut pas à la défaite de Napoléon, en 1813.

4. Ce passage sur la Suisse et Genève, *Rev. hist.* t. I. p. 249. — Sismondi écrivait à M. A. Pictet, le 28 mai, que l'Empereur a dit « quelques mots sur Genève, et à l'éloge des Genevois, et en encourageant de faire respecter la neutralité, mais ce furent seulement quelques mots »; *Indic. d'hist. suisse* 49^e année 1918 p. 43.

de maturité de pensées là-dessous. » La thèse exposée dans le *Génie du Christianisme* ne le convainc pas : « dans ce qu'il a écrit contre moi, poursuit l'Empereur, il n'y a rien de pensé, de solide, c'est tout pour l'effet, cependant c'est un homme qui a certainement du talent¹ ? » Sismondi lui préfère Fontanes, mais Napoléon réplique avec vivacité que celui-ci est « tout à fait dans le système des réactions » et « ne conçoit que l'ancien régime » ; aussi bien manque-t-il du sens des réalités². Puis il parle des romans de Richardson et de Fielding, et interroge Sismondi sur les romans espagnols et italiens. Comme celui-ci exprime sa surprise de lui trouver tant de connaissances variées, l'Empereur répond qu'il a été grand travailleur et grand liseur dans sa jeunesse, qu'il a lu beaucoup de romans et suivi des cours de droit :

— « J'étais plus sage que je ne suis aujourd'hui ; jusqu'à ma première campagne d'Italie je n'osais pas regarder une femme au visage, je n'en dirais pas autant à présent³. »

Une observation de Sismondi sur l'éducation des princes, qui ne connaissent pas la lutte avec les difficultés de la vie, amène Napoléon à dire quelques mots à l'éloge du duc d'Orléans ; mais il change aussitôt de sujet et raconte, avec bonne humeur, une anecdote plaisante sur ses rapports avec le pape Pie VII. Il accuse les papes en général d'avoir de tout temps empêché l'Italie de se constituer en nation. Quand l'Empereur compare la nation française aux autres peuples, « il appelait les Français *nous autres*, avec un sentiment tout à fait national ».

« Nous nous étions promenés déjà près de trois quarts d'heure. Aux derniers tours il était fort échauffé, il ôta son chapeau et son front était baigné de sueur. Enfin il revint vers le palais, nous rentrâmes dans la chambre, il me dit qu'il était charmé d'avoir fait connaissance avec un homme aussi distingué. Il me salua et je me retirai⁴. »

Le récit de Sismondi se termine sur ces mots :

1. *Rev. hist.* p. 249.

2. *Ibid.* p. 250.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* p. 251.

« Je me suis une seule fois depuis trouvé sur son passage à la galerie des Tuileries, mais il ne me parla pas, peut-être qu'il ne me reconnue pas¹. »

*
* *

Si l'entretien de Napoléon avec Sismondi n'ajoute rien d'essentiel au portrait de l'un ou de l'autre, il prouve cependant qu'on attribuait en haut lieu une certaine importance à l'action du publiciste genevois en faveur de l'Empire constitutionnel. Il convenait d'encourager ce partisan précieux, ce généreux défenseur du « benjamisme », comme on disait alors. L'Empereur « savait que l'ami de Benjamin Constant voyait à Paris beaucoup de personnages considérables et dans des camps très divers.... Que de conquêtes morales il pouvait faire à l'aide d'une seule conquête!² ». A travers Sismondi, Napoléon visait le monde royaliste et orléaniste, cet « élément aristocratique » dont le concours était indispensable au rétablissement de l'Empire. Sismondi n'avait-il pas exhorté la noblesse à rentrer dans les rangs, à se dévouer à la volonté nationale, à servir sous le Maître que le peuple français avait accueilli avec enthousiasme³?

Les renseignements qu'il donna à l'Empereur n'étaient cependant pas encourageants; il ne cachait pas que l'ancienne noblesse était et demeurerait hostile. Elle s'était retirée dans ses terres, pour autant qu'elle n'avait pas accompagné Louis XVIII à Gand. Quant aux quelques salons royalistes qui subsistèrent à Paris, Sismondi préférait les éviter pour n'avoir pas à soutenir des discussions pénibles et inutiles⁴.

Les seules personnes appartenant à ce monde, qui parta-

2. *Ibid.*

1. Saint-René Taillandier *Sismondi et sa correspondance* p. 28 (dans *Lettres inédites de Sismondi* à M^{me} d'Albany).

2. Dans le *Nain jaune*; mais savait-on en haut lieu que le mystérieux Charles d'Oléastre était identique avec Sismondi? Les *Réflexions sur quelques opinions du jour* avaient-elles été remarquées? Nous l'ignorons.

3. Lafayette, député au Corps législatif pendant les Cent Jours, écrivait à M^{me} de Staël, le 24 mai 1815 : « L'aristocratie est plus folle et plus venimeuse que jamais; le parti populaire est bien aigri, bien vigoureux... » *Rev. des Deux Mondes*, 15 novembre 1921 p. 330. — Parmi les personnes que fréquentait Sismondi, après le 20 mars citons M^{me} de Rumford, — veuve de Lavoisier, — M^{me} de Souza, M^{me} Récamier, la duchesse d'Abrantès, la princesse Jablonowska, dont aucune n'appartient à l'ancienne noblesse française.

geassent ses opinions et ses sentiments, — sauf bien entendu le prince de Beauvau, le général de Flahaut et La Bédoyère¹, qui avaient tous repris leur service auprès de l'Empereur — furent le comte et la comtesse Raymond de Béranger. Sismondi s'était attaché à M^{me} de Béranger, surtout depuis le 20 mars; il l'aimait « d'une autre manière » que M^{me} de Dolomieu, « mais infiniment aussi² ». Elle le lui rendit en le félicitant chaleureusement pour son article sur l'Acte additionnel. Comme elle allait habiter la Vallée-aux-Loups avec son mari, à partir du 9 mai, Sismondi lui promit de passer chez elle au moins une fois par semaine. Celui-ci écrivit à sa mère, après sa première visite dans la célèbre propriété de Chateaubriand :

« ... Cette campagne de Chateaubriand est de l'affectation en relief. Elle a un petit mur de cinq pieds de haut, qu'il a couvert de créneaux en miniature, et flanqué de deux petites tours. On entre par l'une des deux, et sur la porte il a écrit AVE MARIA; c'est le moyen âge et le christianisme; mais par devant il a accolé à sa maison un péristyle grec, deux colonnes de marbre, et deux cariatides rapportées de Grèce : c'est le paganisme et les temps homériques qu'il a voulu réunir pour doublure dans sa maison, comme dans ses *Martyrs*. Le pays est assez joli et le jardin bien planté. Il y a surtout abondance de belles fleurs³. »

La semaine suivante, en rentrant de son excursion hebdomadaire à la Vallée-aux-Loups, Sismondi fut chargé par M^{me} de Souza, — qui tenait sans doute la commission de son fils, le général de Flahaut, — d'une mission confidentielle auprès de M. de Béranger : elle le pria de « pressentir » le comte pour savoir s'il accepterait la dignité de pair⁴. Sismondi retourna le lendemain même à la Vallée-aux-Loups, mais il ne nous dit pas si sa démarche a abouti. L'épisode est intéressant, car il constitue la preuve que les dirigeants de l'Empire

1. Charles de La Bédoyère (né en 1786) avait passé à l'Empereur, avec son régiment, à Grenoble. Fusillé le 10 août 1815.

2. 6 mai 1815 *Rev. hist.* t. IV p. 351.

3. 14 mai *ibid.* p. 354. Sismondi écrit Val-du-Loup, pour Vallée-aux-Loups.

4. 23 mai, *ibid.* 357. Sans prononcer le nom de M^{me} de Souza, Sismondi dit qu'une romancière qui a de l'influence et chez laquelle il dînera le lendemain, l'avait chargé de cette commission. Les éditeurs des lettres de Sismondi conjecturent qu'il s'agit de M^{me} de Staël. Cela est impossible, car M^{me} de Staël n'était pas à Paris. Il est du reste évident que seule M^{me} de Souza, — que des liens étroits attachaient à la maison impériale, — peut avoir sollicité de Sismondi un pareil service.

eurent recours aux bons offices du publiciste genevois. N'allait-on pas jusqu'à lui octroyer des faveurs, qu'il eut cependant le bon sens de décliner :

« Si je voulais faire un chemin d'ambition, écrit-il le 15 mai, cela me serait facile, mais rien n'est plus loin de ma pensée et de ma ferme volonté¹. »

Sismondi ne croyait pas si bien dire; le 23 mai il reçut du duc de Bassano, secrétaire d'État, un décret le nommant chevalier de la Légion d'honneur :

« Je lui ai répondu pour le supplier de faire en sorte que ce décret fût révoqué; d'abord en ma qualité de Genevois, puisqu'il me compromettrait dans mon pays, ensuite pour ne pas laisser de doute que les opinions que je professe sont détachées de toute espèce d'intérêt personnel². »

En renonçant à la croix, Sismondi donnait une preuve significative de son incorruptibilité. Il dut attendre plus d'un quart de siècle, avant que le roi Louis-Philippe ne le promût dans l'ordre de la Légion d'honneur. Le vieux savant acceptera, un an seulement avant sa mort, la distinction que, généreux polémiste, il avait cru devoir refuser.

S'il était malaisé de recruter des partisans de l'Empire, en France, il paraissait de plus en plus impossible de lui trouver des sympathies à l'étranger. Les efforts diplomatiques de Napoléon étaient restés sans résultats. L'Europe entière lui était hostile, bien que son retour de l'île d'Elbe, la nouvelle preuve de sa valeur et de son prestige lui eussent peut-être valu autant d'admiration que de haine³. Sismondi, qui a cru au succès de Napoléon, avait fondé ses espérances sur trois hypothèses : La première, — soulèvement de l'Italie par Murat, — s'écroula avec la défaite du Roi de Naples, à Tolentino, les 2 et 3 mai. La seconde, — non-intervention de l'Angleterre, — fut renversée par la politique de lord Castlereagh, qui obtint du parlement britannique la participation à la

1. 15 mai, *ibid.* p. 355.

2. 23 mai, *ibid.* p. 358.

3. Voir E. DRIAULT, *Napoléon et l'Europe. La chute de l'Empire* 1927.

coalition anti-française. La troisième, — maintien de la neutralité suisse, — s'effondra le 20 mai, avec la conclusion d'une convention entre la Diète helvétique et les Alliés, qui stipulait la caducité de la neutralité suisse en « cas d'urgence ».

Le publiciste genevois usait de son influence pour empêcher l'Angleterre et la Suisse de se déclarer contre Napoléon. Il savait que les Whigs étaient hostiles à l'idée d'une intervention et ne désiraient point soutenir la dynastie des Bourbons, que les Français n'avaient pas cherché à retenir. Il comptait en outre sur la crise économique et financière que traversait l'Angleterre, pour calmer l'humeur belliqueuse des dirigeants britanniques. Sismondi s'adressa à un membre du Parlement, sir James Mackintosh, qu'il avait rencontré l'année précédente à Genève, et dont il avait gagné la sympathie, avec sa brochure contre la traite des noirs¹.

Dans une lettre datée du 29 avril 1815, il supplie le député Whig de faire tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher le gouvernement anglais d'entrer en guerre². Sismondi fait valoir tous les arguments qui parlent en faveur de la paix et en faveur de Bonaparte. Celui-ci doit son succès non seulement à l'armée, — comme on le croit à l'étranger, — mais surtout au peuple, et notamment à la population des campagnes, que la restauration des Bourbons et la conduite des émigrés avaient exaspérée. Une révolution n'aurait pas manqué d'éclater en France, même sans le retour inopiné de Napoléon. On peut même dire qu'elle aurait été plus violente sans ce retour. Si les Alliés tentaient de ramener les Bourbons et de les imposer au pays par la force, la famille royale serait chassée au bout d'un an, et la noblesse massacrée, tandis que Napoléon, bien qu'il ait lui aussi de nombreux ennemis, parmi la noblesse, les gens de lettres, le monde des affaires et les républicains, saura à la fois dominer les mouvements subversifs et s'incliner devant les vœux et les besoins de la nation³. La Constitution

1. Sir James Mackintosh, 1765-1832, philosophe et publiciste écossais, avait fait des études de médecine à Edimbourg. Juge à Bombay de 1804 à 1811, membre du Parlement depuis 1813, professeur de Droit et de Science politique à Haileybury, de 1818 à 1824. Sismondi deviendra le beau-frère de Sir James, en 1819, par son mariage avec Jessie Allen, sœur de lady Catherine Mackintosh.

2. La lettre de Sismondi à Sir James Mackintosh a été publiée par P.-N. de Puybusque, *Rev. hist.* (1914) t. CXVII, p. 42 et suiv.

3. Sismondi va jusqu'à dire que l'Empereur serait capable de proclamer la répu

qu'il vient de promulguer est excellente, bien qu'on se plaise à formuler contre elle des critiques absurdes. Enfin Sismondi affirme sa pleine confiance dans le succès des armes françaises, en citant à l'appui des chiffres impressionnants sur les effectifs et le matériel de guerre dont dispose l'Empereur :

« Cette nation belliqueuse une fois complètement armée, cette nation unanime dans son mépris pour l'incapacité et la pusillanimité des Bourbons, dans sa haine pour la noblesse et le clergé, dans son culte pour l'honneur national et l'indépendance, ne sera ni vaincue au dehors par les étrangers, ni asservie au dedans par un despote¹. »

Cette phrase résume la pensée de l'argumentation de Sismondi, qui demande à sir James Mackintosh de plaider la paix « dans le Conseil auguste d'une nation libre.... C'est beaucoup faire, ajoute-t-il, que de retarder la guerre de quelques semaines ou de quelques mois². »

On sait qu'au même moment un diplomate américain, M. Crawford remettait à Londres une lettre de Mme de Staël datée du 23 avril, où elle adjurait le Prince Régent, Castlereagh et l'Angleterre tout entière, de ne pas déclarer la guerre à la France³. D'autre part, bien que brouillée avec Constant pour une question d'argent, elle approuva le « benjamisme », c'est-à-dire l'Acte additionnel, dont les principes libéraux répondaient à son idéal⁴. Elle résista cependant aux sollicitations du gouvernement, qui désirait qu'elle revînt à Paris; mais elle délégua son fils Auguste, qui fut reçu en audience par Napoléon. Sismondi le rencontra chez Benjamin, et apprit qu'il négociait au nom de sa mère le remboursement de la créance Necker.

On est étonné de ne point rencontrer le nom de Mme de Staël, sauf pour cette affaire de remboursement, dans les

blique et de redescendre au grade de général « si ce changement était nécessaire pour réunir tous les esprits » (*ibid.* p. 48).

1. *Ibid.* p. 49.

2. *Ibid.*

3. Publ. dans *Correspondence despatches and other papers of Viscount Castlereagh*, third series, t. II, p. 335 (Londres 1853), voir GAUTIER *Mme de Staël et Napoléon*, p. 385. Il n'est plus possible de douter de l'authenticité de ce document, depuis que le comte d'Haussonville s'est prononcé dans ce sens. (*Rev. des Deux Mondes* 15 novembre 1921, p. 300 n.).

4. GAUTIER *loc. cit.* p. 381.

lettres que Sismondi a écrites pendant les Cent Jours. Désapprouvait-elle l'attitude de son ami? Cela n'est pas certain, bien qu'elle l'ait prétendu... après Waterloo¹. En fait elle a cruellement souffert de la perplexité dans laquelle le retour de Napoléon l'avait plongée; si l'Empereur avait triomphé c'est à lui qu'elle aurait dû recourir, pour faire reconnaître sa créance de deux millions, dot promise à sa fille Albertine. A ce moment dramatique de l'histoire de l'Europe, les chancelleries s'occupent du mariage de M^{lle} de Staël! Les Alliés et Napoléon semblent se disputer l'honneur de ramener à de meilleurs sentiments le jeune et brillant prétendant, Victor de Broglie, que les déboires de sa future belle-mère avaient un peu effarouché. Celle-ci révèle, croyons-nous, ses vrais sentiments dans une lettre à M. d'Argenson, datée du 7 mai 1815 :

« Mon âme est dans une triste situation, car je ne puis rien désirer dans ce grand débat et je varie de tous les côtés. Le vieux Dupont de Nemours a trouvé dans son jeune cœur la force d'aller en Amérique. Voilà ce que je devrais faire, mais je resterai. J'espère que la Suisse sera neutre, et qu'il me sera possible d'aller l'automne en Italie². »

M^{me} de Staël nia plus tard avoir jamais incliné un instant du côté de son adversaire, tenant à conserver, devant la postérité, le rôle d'ennemie implacable de Bonaparte. Elle oubliait la démarche qu'elle avait tentée pour épargner à la France, le double désastre d'une invasion étrangère et d'une contre-révolution.

*
* *

Sismondi, lui, désirait également épargner à la Suisse et à Genève une participation à la conflagration qui se préparait, éviter à sa patrie une nouvelle occupation étrangère. Ses idées politiques ne varient pas, et nous ne sommes pas étonné qu'il ait soutenu une politique de neutralité au printemps

1. M^{me} de Staël a fait croire à M^{me} d'Albany qu'elle a eu avec Sismondi des « querelles terribles par lettres sur Bonaparte » (8 décembre 1815, *Lettres inéd.* p. 349). Il n'a pas été possible de retrouver cette correspondance, dont M^{me} de Staël a probablement exagéré la portée.

2. Publ. par le marquis R. d'Argenson, *Rev. de France* 1^{er} juin 1927 p. 498.

de 1815, comme il l'avait soutenue en décembre 1813, et pendant le congrès de Vienne, en automne 1814¹. Il a courageusement abordé ce sujet dans sa conversation avec l'Empereur, mais, chose bizarre, il fallait à ce moment bien plus de courage pour plaider cette neutralité devant ceux qu'elle touchait directement.

Le retour de Napoléon avait effrayé les cantons, et les Genevois en particulier craignirent pour leur indépendance, à peine restaurée. Les puissances garantes donnèrent elles-mêmes une rude entorse à leur déclaration du 20 mars relative à la neutralité suisse, en exigeant de la Diète d'approuver une Convention, par laquelle la Confédération renonçait pratiquement à sa neutralité; cet accord stipulait qu'en « cas d'urgence » les Alliés avaient le droit de traverser le territoire helvétique. La Diète donna son consentement, le 20 mai, et le Conseil représentatif de Genève, après rapport du professeur Pierre Prévost, ratifia la Convention, le 3 juin, par 150 voix contre 82. Genève avait pris des mesures de défense; Pictet de Rochemont, véritable Maître Jacques, assumait le commandement militaire². Les troupes Alliées n'entrèrent en Suisse que le 18 juin, quand déjà, en Flandre, la puissance de Napoléon s'effondrait; neuf jours plus tard elles étaient à Genève.

Dès le 16 mars Sismondi exhorte ses compatriotes à une politique ferme, mais nettement défensive :

« La Suisse doit, dès les premières nouvelles de ce commencement de guerre civile, se mettre sous les armes, en déclarant que, dans aucun cas, sous aucun prétexte, elle ne sortira de sa neutralité, ou ne la laissera violer par aucun de ses voisins. C'est et ce doit être le rôle unique de la Suisse dans toutes les guerres possibles, civiles et étrangères; elle ne doit jamais embrasser un parti et son repos est si essentiel à l'Europe qu'elle peut le faire reconnaître par la politique générale³. »

Dans les premiers jours de mai, le bruit court à Paris, que le Parlement de Genève a voté la rupture de la neutralité. La nouvelle était prématurée, Eynard lui opposa un démenti

1. Voir les chapitres précédents.

2. Voir EDM. PICTET, *Pictet de Rochemont*, ED. CHAPUISAT, *Les Cent Jours et l'invasion de 1815 vus de Genève*, *Rev. de Paris* 1917, t. 1^{er}.

3. Lettre à Charles Constant du 16 mars 1815 *Bull. de l'Institut. Nat. Genevois* 1882, t. XXIV, p. 218.

formel. Inquiet, Sismondi adjure ses amis genevois, notamment les professeurs Prévost et Pictet, de prévenir une pareille décision¹. Il revient à la charge, le 28 mai, en se portant garant des intentions pacifiques et amicales du gouvernement français à l'égard de la Confédération suisse. Sismondi est étonné que celle-ci ait décidé d'envoyer à Gand son représentant accrédité en France, au lieu de conserver des relations diplomatiques « avec la nation et son chef ». Il faudrait, selon lui, que la Suisse notifiât solennellement aux puissances sa résolution « de repousser toute violation par toutes les forces nationales, et de se joindre à celui des deux (belligérants) qui ne l'avait pas violée² ». Mais il est avant tout nécessaire que les gouvernements confédérés observent une stricte impartialité, ce qui ne fut pas toujours le cas.

En apprenant, le 31 mai, la détermination de la Diète, concernant la renonciation à la neutralité en « cas d'urgence », Sismondi est confondu. Il le déclare lui-même. Si l'on n'a pas le moyen de défendre militairement le pays, il aurait mieux valu laisser simplement les frontières ouvertes, et se reposer sur la bonne foi des puissances belligérantes, au lieu de se faire le complice d'une rupture de neutralité³. Si les Français sortent victorieux de cette guerre, — Sismondi prévoit une passe d'armes décisive en Flandre ou sur le Rhin pour la mi-juin, — ils pourraient trouver quelque avantage à traverser la Suisse et à déclencher une révolution dans les cantons oligarchiques comme en 1798⁴. Cependant Napoléon respectera certainement la neutralité, si elle n'a pas été auparavant violée par les Alliés⁵. Un article que Sismondi avait rédigé en avril, mais que le *Moniteur* n'inséra que le 19 mai, sur les instances de l'Empereur, résume les idées de Sismondi sur

1. Lettre à Marc Auguste Pictet, 9 mai 1815, *Indic. d'Hist. suisse* 49^e année (1918) p. 41-42.

2. Lettre au même, 28 mai 1815, *Ibid.* p. 42. Sismondi ne connaissait pas encore la Convention adoptée le 20 mai par la Diète helvétique.

3. Sismondi avait sans doute présent à l'esprit un précédent dont il avait été témoin en 1796 : Ferdinand de Toscane avait alors déclaré la neutralité non armée du Grand Duché, qu'il maintenait même après la violation par Bonaparte (voir plus haut, chap. I^{er}).

4. On se souvient de la remarque de Napoléon, qu'il ferait une révolution en Suisse avec l'Acte de médiation (Voir plus haut p. 297).

5. Lettre à M. A. Pictet, 31 mai 1815, *loc. cit.*, p. 43-44.

la neutralité Suisse¹. L'inviolabilité du territoire « doit être l'essence de la politique suisse », dit-il; sa défense à main armée par des milices nombreuses, ardentes au combat et animées d'un sentiment invétéré de l'indépendance nationale et de la liberté, doit constituer le principe fondamental de cette politique. Bien que les progrès de l'art de la guerre et les faibles ressources du pays en rendent la défense contre un adversaire nombreux et un matériel puissant de plus en plus malaisée, les troupes de la Confédération peuvent encore former un obstacle sérieux contre une invasion étrangère.

Par ailleurs, cette neutralité est un gage de sécurité pour les pays avoisinants.

« La Suisse est importante aux yeux de toute l'Europe, parce qu'elle est essentiellement neutre, parce qu'elle ouvre au commerce, et qu'elle ferme aux armées, les passages les plus importants à la sûreté de la France, de l'Italie et de l'Allemagne². »

Notons au passage que Sismondi a développé, en 1814 et 1815, une doctrine de la neutralité suisse, qui n'était pas encore reconnue officiellement sous cette forme positive, — la Suisse embrasse le parti de celui des belligérants qui n'a pas violé sa neutralité, contre celui qui l'aurait violée, — mais qui devait être proclamée par la Confédération un siècle plus tard. Quand il la formula, pendant les Cent Jours, elle ne répondait nullement au sentiment de ses compatriotes, ni à la définition que les Puissances garantes en avaient donnée dans leur déclaration du 20 mars 1815. Le plaidoyer de Sismondi pour la neutralité helvétique ne va du reste pas sans l'arrière-pensée que la Suisse a besoin d'une France forte et libre, qui la protège contre la convoitise de l'Autriche et de la Confédération germanique. Si dans la guerre les Alliés l'emportaient, la Suisse, selon lui, tomberait au rang d'une « humble feudatrice de l'empire d'Allemagne³ ».

1. *Moniteur universel*, 19 mai 1815, p. 566 et suiv.

2. *Ibid.*

3. *Examen de la Const. franç.*, Introd. Voir *Rev. hist.* t. IV p. 356, et *Moniteur* du 25 mai 1815.

*
* * *

Le sort de l'Empire constitutionnel se joua en quatre-vingt-quatorze jours, si l'on compte sa durée à partir de la prise du pouvoir par Napoléon, le 20 mars, jusqu'à son abdication, qui eut lieu le 22 juin. Une partie du programme politique que l'Empereur avait annoncé lors de son retour de l'île d'Elbe, avait pu être réalisée. L'Acte additionnel avait été ratifié au suffrage universel, par 1.305.000 voix. Une Chambre, ou Corps législatif, élue par le peuple à plusieurs degrés et composée presque exclusivement de libéraux et de républicains, s'était constituée¹. Napoléon avait convoqué les Collèges électoraux au « Champ-de-Mai », où les droits populaires furent solennellement consacrés au cours d'une fastueuse cérémonie. Sismondi, qui y assistait, l'a décrite avec force détails². Le 7 juin il se rendit en compagnie de M^{me} de Béranger à l'ouverture du Corps législatif; l'Empereur acclamé avec transport par l'assemblée, annonça en un bref discours le commencement de la monarchie constitutionnelle³.

Attaqué par la coalition des Puissances européennes, Napoléon partit pour l'armée dans la nuit du 11 juin. Paris fut mis en état de défense. Le général Haxo, officier de génie, fit avec Sismondi le tour des fortifications qu'on élevait autour de la capitale et lui en expliqua la disposition⁴. Le 17 juin, Sismondi note que les hostilités ont commencé l'avant-veille⁵. Le 18 il rapporte la nouvelle d'une « victoire remportée en Flandre, à Ligny, sur Blücher et Wellington réunis⁶ ». Le 23, il fait le récit de la bataille de Waterloo, d'après les

1. Voir CH. SEIGNOBOS, *Histoire politique de l'Europe contemporaine* 7^e éd. t. I, p. 135.

2. *Rev. hist.* t. V p. 350-351.

3. Lettres des 7 et 8 juin, *ibid.* p. 351-352. L'esprit du Corps législatif inspirait des inquiétudes à Sismondi, il le croyait « incapable d'aborder les vraies questions libérales, les vraies garanties du peuple », etc. (p. 355). « Il y a dans notre Grand Conseil de Genève bien plus de sagesse, et je le croirais tout autant de talent » (p. 352). Il est cependant très satisfait de l'élection de Lanjuinais, libéral éprouvé et courageux, à la présidence du Corps législatif.

4. 4 juin, *Rev. hist.* t. V. p. 351, Général baron François Haxo 1774-1838.

5. *Ibid.* p. 355.

6. *Ibid.* p. 356.

premières nouvelles parvenues à Paris, et annonce l'abdication de Napoléon. Un gouvernement provisoire, qui a pris la direction des affaires au nom de Napoléon II, envoie aux Alliés une délégation pour négocier les conditions de paix¹. Mais ceux-ci ne reconnaissent ni le nouveau gouvernement, ni les négociateurs, — parmi lesquels se trouve Benjamin Constant, — et la guerre continue devant les portes de la capitale. Sismondi ne peut s'expliquer la conduite de Napoléon, qui a tout abandonné pour se sauver à Paris, où il attend les événements en manifestant une étrange irrésolution.

Entre le 29 juin et le 7 juillet, Sismondi ne put donner de ses nouvelles à sa mère, étant pris dans le siège de Paris. Au sortir de cette épreuve, il l'assure qu'il n'a nullement souffert dans sa personne ni subi de privations, ni changé ses « habitudes de société, si ce n'est pour les rendre plus intimes et plus confidentielles² ».

Louis XVIII entra dans sa capitale, le samedi 8 juillet 1815, vers le soir. Il était entouré et suivi de gardes du corps, d'officiers anglais, de lanciers prussiens, banderolles au vent, de gardes nationales, et d'officiers déserteurs de l'armée de Napoléon. Au milieu de la foule, Sismondi, appuyé contre la grille du jardin des Tuileries, vit passer le cortège par la rue de Rivoli; puis il monta dans l'appartement de la princesse Jablonowska, d'où il continua de contempler ce spectacle mémorable. Des troupes prussiennes, — Sismondi parle de 10.000 hommes, — bivouaquaient sur la place du Carrousel³.

Dans son commentaire, une phrase domine :

« La France, cette belle France, est perdue⁴. »

Avec une insatiable curiosité, Sismondi avait suivi les événements, assisté aux transformations, écouté les propos, enregistré les témoignages pendant la première moitié de l'année 1815. De simple spectateur, il était devenu partisan,

1. *Ibid.* p. 358-359, Voir aussi *Notes de Sismondi sur l'Empire et les Cent Jours*, *Rev. hist.* t. IX, p. 382-384 : Commission du Gouvernement, composée de Fouché, Carnot, Quinette, Caulaincourt (duc de Vicence) général Grenier.

2. *Rev. hist.* t. V p. 360, t. VI; p. 107.

3. *Ibid.* VI, 109.

4. *Ibid.* V, 36; VI, 107.

incapable de retenir la fougue de sa passion politique, — la seule qu'il eût jamais connue. Ayant plaidé une cause perdue, il sortit cependant indemne de la tourmente, et redevint simple spectateur et chroniqueur. Il éprouve « presque un sentiment de honte d'échapper personnellement si complètement à ces désastres » ; mais en même temps il prend conscience de son rôle d'historien, exceptionnellement bien placé pour observer les événements :

« Je ne sais si la pensée que j'écrirai peut-être un jour l'histoire de tout ce que j'ai vu, attire l'attention de tous les acteurs, comme s'ils voyaient en moi un député de la postérité qui les observe, mais il est sûr qu'ils me donnent d'étranges facilités pour connaître leurs résolutions et leurs motifs, et qu'entre vingt personnes c'est toujours à moi qu'ils s'adressent, s'ils veulent expliquer leur conduite. Les nouvelles attirent ensuite les nouvelles, j'en reçois parce que j'en donne, et si j'avais une mémoire égale aux occasions que j'ai eues de voir, personne peut-être ne connaîtrait mieux les divers partis que moi¹. »

Passant de l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, dont trois volumes avaient été mis en vente « au milieu même de cet orage de révolution² », à l'histoire la plus immédiatement contemporaine, Sismondi, infatigable, emploie les premières semaines de la Seconde Restauration à recueillir des témoignages sur l'Empire et les Cent Jours³. « Nous n'exagérons pas, ce nous semble, le prix de ces documents, dit Pascal Villari, qui les a publiés, en affirmant qu'ils nous révèlent des détails nouveaux et inconnus jusqu'ici sur des faits et des personnes dont l'histoire s'est toujours occupée et s'occupera toujours⁴. » Nous nous bornerons à remarquer

1. 8 juillet, *Rev. hist.* t. VI, p. 108.

2. 16 juillet *ibid.* p. 110.

3. *Notes de Sismondi sur l'Empire et les Cent Jours*, publ. par P. Villari *Rev. hist.* 1879 t. IX p. 360-393. L'original de ces notes, comme des lettres écrites pendant les Cent Jours, se trouve aux Archives de la Villa Valchiusa, à Pescia. Il existe en deux exemplaires, dont l'un de la main de la femme de Sismondi ; l'autre, de diverses mains, contient des corrections de Sismondi lui-même. A la fin de presque chaque note, il cite le nom de la personne de qui il tenait ses renseignements.

Voici ses principaux témoins : Maréchal de Grouchy, général Haxo, duc de Vicence (Caulaincourt), Lavalette, général de Flahaut, prince de Beauvau, comte Alexandre de Girardin, baron de Gérando, Antoine Jullien, publiciste ; M^{me} Caffarelli, duchesse de Vicence, M^{me} de Souza ; renseignements de seconde main : maréchal Bertrand, Comtesse Walewska. En somme, des familiers de Napoléon, des témoins des Cent Jours et de la dernière campagne de Flandre.

4. *Ibid.* p. 361.

qu'ils complètent cette source très riche que sont les lettres de Sismondi à sa mère, et constituent une collection d'anecdotes et d'épisodes incontestablement authentiques. L'historien s'attache notamment à comprendre le caractère de l'Empereur et de son entourage, il campe même une silhouette bien charmante de l'impératrice Joséphine. Dans les traits qu'il rapporte de Napoléon, la sensibilité, l'humanité, les petites faiblesses prédominent : le héros redevient homme.

Dans sa correspondance avec sa mère, Sismondi revient à plusieurs reprises sur ces notes et sur son dessin d'écrire l'histoire des Cent Jours¹. Or il déclare que même s'il réussissait à « réunir dans un discours suivi » ces notations éparses, il les garderait en portefeuille, « jusqu'au moment où la postérité devenue impartiale demandera à moi ou à mes successeurs des détails sur ces grands événements que j'aurai vus de si près² ». « On ne peut, ajoute-t-il, songer à les imprimer de longtemps », et en fin de compte il préférera laisser le soin d'écrire cette histoire à quelqu'un qui aura plus de recul et jugera avec plus d'impartialité³.

Les notes de cet honnête homme ne mériteraient-elles pas quelque attention? On se demande ce qu'aurait été son Histoire des Cent Jours. Nous pouvons en juger, jusqu'à un certain point, d'après les longs morceaux, intitulés : *Affaissement de l'Empereur, Campagne de Flandre, Bataille de Waterloo, Abdication, Dernier séjour de l'Empereur à la Malmaison*, rédigés d'après des témoignages nombreux et sûrs. Ces témoignages concordent sur un point essentiel : l'Empereur donnait des signes de fatigue, d'affaissement. Il avait un besoin extraordinaire de sommeil, qui contrastait avec sa vitalité et son endurance de jadis. Il s'enfermait souvent seul dans son cabinet; quand le service obligeait à y pénétrer, « on le trouvait presque toujours endormi avec un livre à la main⁴ ».

1. *Rev. hist.* VI, 111 : « Peut-être j'écirai sous tes yeux l'histoire de cette étrange révolution, de ces Cent Jours qui font le drame historique le plus extraordinaire dans les annales du monde, celui qui étendra le plus loin ses conséquences dans l'avenir. »

2. *Ibid.* p. 114.

3. *Ibid.* p. 115.

4. *Rev. hist.* IX p. 373-374. On attribuait cette fatigue soit à une diminution des

Voici comment Sismondi tente d'expliquer la défaite de Napoléon sur le champ de bataille : il disposait d'effectifs insuffisants pour chercher son avantage dans une guerre défensive; aussi voulait-il porter un coup décisif contre l'armée anglaise, en Flandre, et intimider les alliés, notamment les prudents Autrichiens, en écrasant d'abord les forces britanniques. Il désirait, en somme, obtenir rapidement des conditions de paix acceptables¹. Cependant il n'avait pas arrêté son plan de campagne, et il abandonna tout aux circonstances, voire au hasard. « Il a oublié l'art de la guerre, me dit le maréchal de Grouchy². » On croyait même remarquer son dégoût de la guerre; deux heures passées à cheval le fatiguaient, il éprouvait ensuite le besoin de se reposer, appuyé contre un arbre. Enfin il y eut de l'insubordination parmi les généraux, qui ne comprenaient pas les ordres, et de l'indiscipline dans les troupes, auxquelles on avait fait subir des pertes inutiles³.

Après Waterloo, l'Empereur revint à Paris, abandonnant tout, mais confiant dans sa popularité, espérant même, selon d'aucuns, « qu'il lui serait encore possible de vivre en simple particulier à la Malmaison, ou de se retirer en liberté dans quelque autre partie du monde⁴ ».

L'Histoire des Cent Jours de Sismondi, si elle avait été écrite, aurait contenu un morceau sur le dernier séjour de l'Empereur à la Malmaison, dont voici des extraits⁵ :

« Il était en général abattu et silencieux. Le premier jour elle (M^{me} Caffarelli) ne pouvait s'expliquer ses propos et sa conduite; on aurait dit qu'il avait perdu la mémoire; il ne faisait aucune allusion à sa situation, mais il s'entretint de toutes les scènes domestiques auxquelles il avait pris part dans le même lieu; il rappelait à l'occasion de chaque porte, de chaque fenêtre, ou quelques mots de Joséphine ou quelques p'aisanteries du temps passé, ou quelque jeu de son intimité; mais il le faisait avec calme, sans montrer la moindre émotion à ce souvenir,

forces intellectuelles, soit à des bains quotidiens de plusieurs heures, que les médecins lui avaient prescrits, soit à une vie amoureuse intense et tardive. — Sismondi cite comme témoins Lavalette, d'Auxion La Vaysse, M^{me} Caffarelli.

1. Témoin : De Girardin.

2. *Ibid.* p. 374.

3. *Ibid.* p. 374-376; principal témoin : Général Haxo.

4. *Ibid.* p. 378-379; témoin : De Girardin.

5. *Ibid.* p. 379-381. Sismondi tenait ses renseignements de M^{me} Caffarelli, qui avait suivi l'empereur à la Malmaison.

comme la moindre inquiétude sur le temps présent. Le lendemain ceux qui l'entouraient rompirent ce silence et discutèrent devant lui le parti qu'il avait à prendre...

... Du reste il écoutait tout et faisait des remarques sur ce qu'on disait, mais il ne manifestait point sa résolution. Le grand maréchal Bertrand, qui l'aimait de la plus tendre affection, n'avait ni tête ni esprit de conduite, et l'Empereur, toujours bon homme avec ses familiers, souffrait de son incapacité, mais ne s'en plaignait pas...

... Le quatrième jour, la situation devenait inquiétante; on pouvait craindre d'heure en heure que la Malmaison ne fût enlevée; on voyait les feux des Prussiens de l'autre côté de la rivière; la petite garnison de la garde qui se trouvait là, se préparait à faire la plus vigoureuse défense... »

Alors l'Empereur fit part, à ses familiers, de son abdication. Il avait proposé au gouvernement provisoire, de prendre personnellement en mains la défense de Paris, à la tête d'une armée, donnant sa parole d'honneur qu'il abdiquerait ensuite en tout état de cause. Quand on lui apprit que le gouvernement refusait sa proposition :

« Eh bien, dit-il avec calme, il faut mettre les chevaux. Il passa dans sa chambre pour poser son uniforme et mettre un simple habit bourgeois, il monta en voiture et partit. »

IV

Quelques jours avant la bataille de Waterloo, Sismondi avait écrit à Foscolo : « *Il tempo sarebbe venuto per me di tornare alle Patria*¹. » Le lendemain du retour de Louis XVIII, il est de nouveau sur le point de partir : « Quand on ne peut porter aucun secours aux malheureux, écrit-il à sa mère, il ne reste plus qu'à s'éloigner de ces scènes horribles². » Cependant il demeurera encore un mois à Paris et ne se mettra en route que le 9 août.

Son cœur était trop engagé, son angoisse était trop grande et ses affections trop fortes, pour qu'il pût s'arracher, du jour au lendemain, au spectacle qui se déroulait sous ses yeux, et à une vie qui, pour se passer au milieu des ruines et des pleurs d'un peuple malheureux, ne manquait cependant pas d'agréments. Il est vrai que le départ pour Lyon, au début de juin,

1. *Epistolario Foscoliano*, t. VIII, p. 408.

2. *Rev. hist.* t. VI, p. 109.

de sa grande amie, M^{me} de Dolomieu, dont le mari était ultraroyaliste, l'avait « mortellement attristé¹ »; mais il vécut ensuite « dans l'intimité la plus étroite » avec ses nouveaux amis, les Béranger et les Beauvau². Avant de quitter Paris, il attendra que sa société, — celle qui s'était formée pendant les Cent Jours, — se disperse. Il attendra aussi le retour de M^{me} de Dolomieu, et reverra même la duchesse de Lévis, qui avait été à Gand. Mais il se tient plutôt à l'écart de la société royaliste, qui revient nombreuse et manifeste bruyamment son irritation contre bonapartistes et libéraux. Benjamin Constant parle du « déchaînement de la société » contre lui; celle-ci n'a probablement pas eu beaucoup plus d'indulgence pour Sismondi, qui toutefois ne s'en plaint pas — sans doute par égard pour sa mère. Il se borne à déclarer : « Tout ce que je désire, c'est de m'enfermer quelque temps dans la retraite³. »

Sismondi parle avec plus d'abondance des malheurs des autres, des expulsions et des arrestations qui frappent impitoyablement les partisans de l'Empire, des procès en haute trahison intentés contre les « conspirateurs », de l'exclusion de vingt-neuf membres de la Chambre des pairs, bref des persécutions de toute sorte que subissent les suspects et les indésirables⁴. On est bientôt fixé sur le caractère du régime qui va succéder à l'Empire libéral : « Le parti qui triomphe, note Sismondi, le 14 août, organise une nouvelle terreur à cocarde blanche⁵ ». La situation est d'autant plus désespérée, que la liberté n'aura plus d'asile en Europe, qui désormais ne forme plus qu'une seule ligue⁶.

1. Sismondi ayant fait allusion, dans les lettres à sa mère (*Rev. hist.* VI 116), à la correspondance suivie qu'il entretenait avec M^{me} de Dolomieu, après le départ de celle-ci, un collaborateur de *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* (1879 t. XII p. 645), Ed. Socratem, demanda à être renseigné sur ces lettres. Il semble n'avoir jamais obtenu de réponse. Nous n'avons pas pu les retrouver.

2. *Rev. hist.* VI 110.

3. *Ibid.* p. 118.

4. *Ibid.* pp. 114, 118, 125. Sismondi nomme le duc de Bassano, parti pour la Suisse, M. et M^{me} de Souza et M. de Forbin-Janson, qui ont reçu des ordres d'expulsion. De Lavalette, n'ayant pas obtempéré à cet ordre, a été arrêté. B. Constant « a déclaré aussi qu'il ne partirait point et qu'il ne reconnaissait pas d'autres ordres que ceux que donnent les tribunaux. » Les généraux « ont été invités hier à se retirer dans leurs terres ». Le 25 juillet, l'historien compte 38 exils sans jugement, 19 procès en conspiration. La Bédoyère, avec qui Sismondi avait souvent joué la comédie, est fusillé le 10 août.

5. *Ibid.* p. 125.

6. *Ibid.* p. 118.

« Il est inouï, écrit encore Sismondi, de vouloir établir dans un pays le despotisme quand on doit combattre en même temps l'armée et le peuple, quand la force à soumettre, et la force pour soumettre résistent également.¹ »

En attendant, Prussiens et Autrichiens, alliés du roi de France, occupent le pays et l'accablent de souffrances multiples. A Paris même, les habitudes n'ont pas changé, et la sécurité est complète à l'intérieur de la ville. Mais la contribution de cent millions dont on l'a frappée, et surtout le logement de plus de cent mille hommes de troupe étrangers, avec obligation de les nourrir et équiper, pèsent lourdement sur les habitants. M. de Béranger a chez lui dix-huit soldats, d'autres propriétaires en ont jusqu'à cinquante. La calamité est plus grande à la campagne, où les paysans se trouvent dans un état de ruine « qui fait frémir² ». La jolie propriété de la Vallée-aux-Loups a été dévastée par les Prussiens, ainsi que celle du duc de Vicence. Longtemps après la suspension des hostilités, les provinces voisines de Paris « ont été pillées avec une férocité sans exemple³ ». Sismondi est prodigue en détails sur ces actes de vandalisme commis par les envahisseurs. Les royalistes eux-mêmes commencent à s'en alarmer; mais il est trop tard, « et les forces manqueront pour sauver l'indépendance nationale⁴ ». Un voyage en Picardie, où il allait voir pour la dernière fois avant son départ ses amis de Béranger, en villégiature dans leur château de Séchelles⁵, fournit l'occasion à Sismondi de voir de ses propres yeux l'œuvre de destruction, accomplie par ceux qu'il appelle obstinément les « alliés du Roi ». Il visite les champs dévastés, les villages mis à sac, il interroge les paysans, s'émeut de leur misère et s'étonne de leur résignation. Le tableau qu'il brosse de la désolation du pays, de cette « route de Flandres » que l'envahisseur venait de parcourir, inspire une profonde horreur⁶.

1. *Ibid.* p. 109. Le 8 juillet, le duc de Lévis, qui avait accompagné Louis XVIII en exil, confiait à une amie de Sismondi, — sans doute la comtesse de Béranger, — « que le roi ne s'était point attendu à trouver l'esprit public tel qu'il est », c'est-à-dire nettement défavorable à la restauration des Bourbons. (*Ibid.* p. 108).

2. *Ibid.* pp. 109 et 112.

3. *Ibid.* p. 117.

4. *Ibid.* 113. Louis XVIII a protesté, le 21 juillet, contre les violences des alliés.

5. Au-dessus de Cuvilly, près de Montdidier, sur la route d'Amiens.

6. 31 juillet et 1^{er} août, *Rev. hist.* VI p. 119-120.

Quand ensuite, attristé et inquiet de l'accueil qu'on lui paraissait dans sa patrie, Sismondi s'achemine vers Genève, le 9 août, par Auxerre, Lucy-le-Bois, Rouvray, Dijon, Auxonne, Salins, Pontarlier, le spectacle qui s'offre à lui, dans les provinces occupées par les Autrichiens, n'est guère moins révoltant. Aucune des vexations que la soldatesque étrangère faisait subir à la population n'échappe à ses yeux, ni à sa plume¹. Plus il s'approche de la frontière, et plus son récit devient sombre et amer. Après avoir dénoncé les cruautés des royalistes, des Prussiens et des Autrichiens, il n'épargne point ses compatriotes eux-mêmes. Pontarlier, où le voyageur arrive le 15 août, est le quartier général des troupes suisses. « Ils ont pillé et volé à leur entrée comme les autres, écrit-il;... des Vaudois... ont été des plus âpres parmi les pillards². » Le général de la Confédération, de Prangins, a cependant des égards pour le voyageur.

Le 17 au soir, Sismondi est à Lausanne, où il passe la nuit. Au lieu de poursuivre le lendemain jusqu'à Genève, il descend de voiture à l'arrêt de Nyon : 5

« Je m'acheminai seul à pied pour Coppet, où j'arrivai après huit heures. J'y fus reçu avec de grands témoignages d'amitié et de plaisir par M^{me} de Staël et M^{lle} Randall. Ce furent elles qui me mirent les premières au fait de l'état de l'opinion à mon égard, et du retour en ma faveur qui commençait à se faire apercevoir depuis qu'on était mieux instruit de l'état de souffrance de la France, et qu'on voyait plus clair. Ensuite je leur contai ce que j'avais vu³. »

Par cette soirée d'été le château de Coppet était calme et presque désert. Albertine était au bal, et Auguste parti pour Paris. Rocca malade sans espoir, était alité. « Son imagination me paraît frappée autant que sa poitrine », note Sismondi, qui ne l'aimait guère. Schlegel, « qui est ardent pour les Alliés », ne daigna pas descendre; le tsar l'avait décoré de l'ordre de Saint-Wladimir. M^{me} de Staël allait pouvoir partir pour l'Italie. Pendant les semaines qui précédaient ce voyage, elle offrit l'hospitalité à Sismondi, comme autrefois :

1. *Ibid.* 122 à 124.

2. *Ibid.* 125.

3. *Ibid.* 127.

« Je viens de me baigner ici dans le lac, écrit-il de Coppet, deux jours après son arrivée. Je n'avais eu le courage qu'une seule fois de me baigner dans ces eaux de la Seine, qui charrient tant d'immondices : il y a un grand plaisir à retrouver cette pureté des eaux tout comme les beautés du ciel, mais je ne peux pas jouir complètement en pensant au nombre infini de gens qui souffrent d'une manière horrible¹. »

*
* *

A peine installé à Coppet, Sismondi subit le violent contre-coup de ces mois chargés d'événements. Épuisé de fatigue, il tomba gravement malade. Bonstetten écrivait à M^{me} Brun, le 4 septembre : « Depuis quinze jours, Sismondi souffre d'une fièvre violente et ininterrompue »². Le 13, M^{me} de Staël à son tour mandait à Benjamin Constant : « Sismondi est ici, malade et triste à un degré pitoyable³ ».

Ces huit mois avaient suffi à user ses forces. En réalité cette brève période correspond à une somme de travail énorme et à une intensité de vie et d'émotion incalculable. Au cours de la crise politique de 1815, Sismondi a vécu les jours les plus remplis, les plus mouvementés de son existence, qui, pendant un instant, a pris des proportions inattendues et quasi historiques. A la lumière de ces événements et sous le coup des passions qu'ils ont soulevées, ce personnage prend soudain du relief. Ses traits s'accusent, ses réactions apparaissent avec netteté, son intelligence donne sa mesure; nous en apercevons clairement l'élévation et les limites.

On comprend que les contemporains de Sismondi ne se soient point attendus à sa brusque volte-face; son caractère semblait offrir toute garantie d'un juste respect des convenances et d'un fort attachement à ses antécédents. Sa consvion à l'Empire était aux yeux du monde une faute difficile à pardonner. Les plus bienveillants parmi ses amis et commentateurs se sont contentés de lui trouver des excuses et des circonstances atténuantes, de reconnaître son désintéressement et son incorruptibilité, mais il ne s'est trouvé personne pour justifier son attitude pendant les Cent Jours.

1. *Ibid.* p. 129.

2. *Briefe von Bonstetten*. t. II p. 87.

3. Cité par P. Kohler *loc. cit.*, p. 652.

De façon générale, on voit dans cet épisode de l'histoire de France, une révolte militaire, un *pronunciamento*, plutôt qu'un véritable changement de régime. L'hypothèse d'un Napoléon régnant sur la France en vertu d'une constitution libérale et dans les frontières nationales consenties par les Puissances, paraît d'abord offrir quelque invraisemblance. Car elle est en contradiction avec la fameuse « légende de Napoléon ». Et cependant, la nécessité où Bonaparte se trouvait, en 1815, de s'appuyer sur les forces populaires, nationales, libérales, en un mot anti-légitimistes; d'autre part l'opposition violente qu'il rencontrait dans le camp de la réaction, l'avaient amené à adopter le rôle de monarque constitutionnel. Il avait fait au peuple et aux pouvoirs législatifs et judiciaires des concessions telles, qu'il était dès lors difficile d'attaquer ces bastions de la liberté, qu'une opinion publique défiante et ombrageuse était prête à défendre vigoureusement. Même si l'Empereur avait réussi à se maintenir au pouvoir, il n'est pas certain qu'il se fût risqué à s'aliéner la nation, unique source de son autorité, en s'écartant imprudemment du programme politique librement consenti après son retour de l'île d'Elbe. Il n'avait aucun intérêt à se faire écraser entre la nation mécontente et l'étranger hostile.

Sismondi lui-même ne doutait pas, même après la chute de Napoléon, qu'il eût agi conformément à l'intérêt de la France et de la cause libérale en Europe :

« Chaque jour justifiera davantage le parti auquel je me suis attaché, disait-il; il ne me reste plus qu'à m'effacer, à me retirer dans l'ombre, à attendre...¹. »

Il est résolu à s'abstenir de toute action, « aussi longtemps qu'on ne peut être utile² ». En réalité, il supportait son échec sans résignation, et il en souffrait cruellement. Il faisait siens

1. *Rev. hist.* VI p. 121. — Le fameux *Manuscrit venu de Saint-Hélène d'une manière inconnue*, paru en mars 1817 chez le libraire Murray à Londres, réédité par les soins de M. E. Driault (Paris, Morancé s. d.), dont l'auteur anonyme n'est autre que Frédéric Lullin de Chateaueux, est une apologie, — sous forme d'une autobiographie de Napoléon, — du « benjaminisme » et de l'Empire libéral et national. Comme ses amis de Coppet, Chateaueux voit en Napoléon le défenseur de la société moderne issue de la Révolution, et l'adversaire le plus redoutable de l'ancien régime et du légitimisme (voir notre étude dans *Neue Zürcher Zeitung* 7 mai 1930).

2. *Ibid.* p. 126.

les malheurs publics; et cela pendant toute sa vie, de sorte qu'elle en fut presque perpétuellement endolorie. Lors de son retour à Genève, ses concitoyens ajoutèrent l'humiliation à son chagrin :

« Il y avait... le plus complet désaccord entre les actes de Sismondi et l'opinion dominante à Genève, écrit un historien genevois. Tandis que Sismondi faisait des vœux pour Napoléon, on souhaitait, à Genève, le retour de Louis XVIII et on applaudissait aux succès de la Sainte-Alliance. Dans notre pays, les divergences d'opinion tournent aisément à l'hostilité personnelle; l'excellent Sismondi ne tarda pas à s'en apercevoir: nombre de gens ne lui pardonnaient pas son adhésion très désintéressée, du reste, à l'Empire¹. »

Charles de Constant, — propre cousin de Benjamin et collègue de Sismondi au Conseil représentatif, — écrivait à sa sœur Rosalie, le 13 août :

« Sismondi va arriver. Il sera bien mal reçu. Il n'était déjà pas trop populaire avant qu'il eût fait une basse cour au tyran, dont il avait pensé et dit tant de mal. C'est la vanité qui lui a fait faire une plate cacade. Rien ne l'appelait à se faire le flatteur et le prôneur de Bonaparte, — et cela aux dépens de son pays et de la Suisse, — au lieu d'accourir pour les défendre². »

Constant, le premier, se chargea de faire mauvais accueil à son concitoyen, en lui écrivant pour son retour une lettre aussi franche que blessante :

« On a été justement étonné, lui disait-il, et moi plus qu'un autre de voir un magistrat d'une République se faire volontairement et sans y être appelé par aucune vocation le prôneur et l'apôtre d'un homme qui n'a été connu que par l'exercice d'un despotisme destructeur de toute liberté et de toute justice, qui n'a jamais parlé de Genève et des Genevois qu'avec insulte et fureur et qui, dans le temps même où vous le flattiez et prêchiez sa doctrine, méditait la ruine de Genève et ne parlait que de se venger de ce qu'elle avait retrouvé sa liberté et son indépendance³. »

A cette ironie assez âcre Sismondi répondit avec beaucoup de dignité; il défendait Napoléon de l'accusation d'avoir insulté

1. H. FAZY, dans *Bull. Inst. Nat. Genevois*, 1882 t. XXIV p. 221-222.

2. Cité par ALPH. DE CANDOLLE *Sismondi considéré comme citoyen Genevois* p. 79.

3. Cité par FAZY *loc. cit.*, p. 222-223.

Genève; loin de menacer l'indépendance de la petite république, l'Empereur avait donné, — même après la déclaration de la Diète, — des ordres très strictes pour ménager la neutralité suisse :

« Je me suis peu soucié de savoir, poursuit Sismondi, s'il était sincère dans aucune de ses déclarations; j'ai seulement cherché quel devait être son intérêt vu son état de faiblesse relative, et il n'est pas douteux que cet intérêt fût celui de la liberté des Français et de l'indépendance des peuples, et il avait bien assez d'esprit pour le sentir...

...Il est très possible que je me sois trompé, mais j'ai eu des raisons suffisantes pour me tromper et c'est assez pour que je sois tranquille¹. »

Constant trouva cette réponse « pitoyable »; il avait attendu un aveu de culpabilité, et non une justification². Quatre mois plus tard il manifestait encore son irritation :

« Sismondi tient des propos si ridicules, écrivait-il le 4 décembre, qu'il n'y a plus moyen de vivre familièrement avec lui³. »

Le gouvernement et la majorité du Conseil représentatif, qui n'avaient pas oublié les critiques assez vives que Sismondi avait formulées contre leur politique, l'année précédente, lui firent également grief de son attitude pendant les Cent Jours. Pictet de Rochement, qui avait repris ses négociations avec les Puissances, à Paris, reçut du conseiller d'Etat Turrettini le message suivant :

« La *Gazette de Berne* de Manget vient de faire deux ou trois choses assez gauches. L'une l'éloge de Sismondi, qui n'est pas bien accueilli chez nous; l'autre de développer nos espérances par rapport aux deux territoires⁴. »

Pendant que la plupart des Genevois attendaient de la victoire des Alliés la réalisation de leurs vœux, Sismondi, au con-

1. 22 août 1815, *ibid.* p. 224.

2. DE CANDOLLE *loc. cit.* p. 80.

3. *Ibid.*

4. 28 octobre 1815; cité par GALIFFE *D'un siècle à l'autre* t. II p. 479-480. — Manget était un journaliste genevois que Sismondi protégeait, mais dont le gouvernement de Genève avait supprimé une brochure par égards pour la cour de Sardaigne. Cette expérience avait fait abandonner à Manget l'idée de fonder un journal politique et littéraire à Genève, dont Sismondi aurait souhaité la réalisation. Voir la lettre de Sismondi à Ch. de Constant, du 4 février 1815. *Bull. Inst. Nat. Gen.* t. XXIV p. 213-214.

traire, nourrissait les plus sombres inquiétudes. Dans ses lettres à sa mère, il exprime à plusieurs reprises sa crainte que les vainqueurs ne viennent à décider arbitrairement du sort de Genève, comme ils l'avaient fait pour Gênes, pour Lucques, « et tous les pays libres dont on a disposé, pour des *convenances* qu'on honore du nom de *bien général*¹ ». Il n'était pas loin de croire sérieusement qu'on allait adjuger la Suisse romande au roi de Sardaigne, et les cantons germaniques à l'empereur d'Autriche. « J'aimerais bien mieux aller m'enterrer à Pescia que de voir sur nos murs la croix de Savoie². » N'avait-il pas été jusqu'à redouter, pour la France, le sort de la Pologne³ ! On perçoit ici une imagination surexcitée, une sensibilité à vif, alliées au penchant naturel de Sismondi à grandir les malheurs, à exagérer les dangers.

Il semble par ailleurs que l'opinion, à Genève, s'était également élevée à un degré d'exaspération tel qu'il n'était plus possible à un partisan de Napoléon d'y vivre en paix. On dénigrait Sismondi dans une chanson satirique, dont l'auteur était le propre fils de M^{me} Necker-de Saussure. M^{me} de Staël, en apprenant cette polissonnerie, adressa à sa cousine une lettre indignée :

« Il faut que je gronde votre fils Louis à travers vous. Il a fait une chanson sur Sismondi qu'on dit très propre à lui déplaire. Trouve-t-il cela généreux dans la situation actuelle de Sismondi? S'il entendait les Anglais et les Italiens parler de lui comme du premier homme en fait d'histoire, se trouverait-il le droit de le juger et de le bafouer? Enfin quand il sait que Sismondi a été bien reçu chez mon père et que pendant ma proscription il ne m'a pas quittée, trouve-t-il que ce soit bien pour nous de l'attaquer?⁴. »

1. *Rev. hist.* VI 128. — Gênes, occupé par les Anglais, de 1813 à 1814, avait reconstitué la République, — comme Genève, — après la chute de l'Empire, mais le congrès de Vienne livra cette ville au Piémont.

2. *Ibid.* V. 355.

3. *Ibid.* V. 254.

4. Pise, 4 février 1816, cité par P. Kohler, *loc. cit.* p. 655. — On voit que l'amitié de Sismondi et de M^{me} de Staël n'a point été altérée à la suite des Cent Jours. Il n'est pas vraisemblable qu'il y ait eu un conflit, même passager, entre eux, à cause de l'adhésion de Sismondi à l'Empire constitutionnel. En arrivant à Coppet, le 21 août, Sismondi voyait en M^{me} de Staël une femme « combattue par des sentiments fort différents ». Fidèle à ses principes libéraux, elle croyait cependant devoir à Louis XVIII de la reconnaissance, « et qui lie d'autant plus que l'argent n'est pas encore payé et est toujours demandé ». D'autre part elle professait une « haine violente et très aveugle contre Bonaparte, » — depuis sa chute (*Rev. hist.* t. VI p. 128). M^{me} de Staël

Ces diverses circonstances firent beaucoup de tort à Sismondi et le tinrent pendant quelques années dans une sorte de retraite forcée¹. Quoique membre du Parlement cantonal, « il ne prit pas une part très active à ses travaux pendant les premières années². » Il préféra à la Suisse, le séjour de l'Italie et de la France, et ne résida à Genève qu'en été 1817 et dans la seconde moitié de l'an 1818. Ce n'est qu'à partir de l'hiver de 1820 que, marié, il demeurera définitivement dans la ville de ses pères. « Je puis certifier, dit Alphonse de Candolle, — fils du botaniste Augustin-Pyramus de Candolle, — qu'en 1826 1827, 1829, années sur lesquelles mes souvenirs sont précis, les anciennes préventions avaient fait place à des sentiments tout autres, d'estime et de respect³ ».

*
* *

Nous avons laissé Sismondi, exténué et malade, au château de Coppet, en septembre 1815 : il ne rejoindra M^{me} de Staël, partie peu après pour la Toscane, qu'en février 1816. Il désirait accomplir d'abord ce qu'il appelait son « devoir de citoyen ». A peine relevé de sa maladie, il dut rédiger un rapport sur la loi pour le rétablissement de la douane, dont la commission de la douane du Conseil représentatif de Genève l'avait chargé un an auparavant. Ce rapport porte la date du 18 octobre 1815⁴.

Sismondi s'est acquitté de sa tâche avec cette parfaite connaissance du commerce et de la législation commerciale, qu'il avait acquise dans sa jeunesse et appliquée pendant de longues années dans sa fonction de secrétaire de la Chambre de commerce. En lisant ce document, on est presque surpris de retrouver l'homme pratique, parlant le langage des mar-

disait, — dans la même lettre où elle affectait de blâmer l'attitude de Sismondi : « Mais il faut convenir aussi que pour la France tout valait mieux que l'état où elle est réduite actuellement » (à M^{me} d'Albany, *Lettres inédites* p. 349).

1. ALPH. DE CANDOLLE, *loc. cit.*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 78.

3. *Ibid.* p. 80-81.

4. *Inédit*, Archives d'État de Genève. Le manuscrit du rapport est de la main de Sismondi, la date est d'une autre main; il porte la cote : *R. C. Ann. 1815 Conseil représentatif* N° 6 1/2, et compte dix-neuf folios de papier et une couverture de papier bleu, mesurant 172 mm. de long, 221 mm. de haut (même format que la plupart des lettres et des manuscrits de Sismondi).

chands et exposant au Parlement, dans un excellent rapport, le système douanier qu'il convenait d'appliquer à Genève.

De quoi s'agit-il¹? L'ancienne République, avant son incorporation à la France, prélevait une taxe sur l'importation des marchandises, qui se divisait en un droit de transit et en un droit de consommation. Genève ayant recouvré sa souveraineté, le gouvernement soumit au Conseil représentatif un projet de loi sur le rétablissement de la Douane, qui remettait en vigueur les Édits de 1791 et de 1795. Il ne faisait qu'imiter les autres cantons situés sur les frontières de la Confédération, qui « s'entouraient en effet d'un réseau de douanes, sans parler des droits spéciaux de péages, des ohmgeld et des droits d'octroi² ». D'autre part, « le pacte fédéral du 7 avril 1815 stipulait à son article 3 que la caisse militaire fédérale serait alimentée par un droit d'entrée sur les marchandises qui ne constituent pas des objets de première nécessité. Ces taxes étaient prélevées par les cantons frontières, tenus de rendre chaque année leurs comptes à la Diète³ ».

Sismondi, qui dans son rapport établit les chiffres du rendement des douanes genevoises, de 1745 à 1790, prévoit un rendement inférieur à celui d'avant 1790, si l'on maintient le même tarif, et des frais de perception assez élevés. Malgré ce double inconvénient, et malgré certaines difficultés dans l'application équitable et non vexatoire de cet impôt, Sismondi propose le rétablissement du droit de transit « sur l'ancien pied », ainsi que le rétablissement du droit de consommation, qui doit frapper toutes les marchandises importées également. Les frais de perception, qui incombent d'abord au canton seul, seront diminués lorsque la Confédération aura établi sur la frontière genevoise une douane helvétique :

« Les mêmes bureaux que nous organisons pour une perception cantonale seront payés en partie par la Confédération, et il paraît avantageux pour Genève, que nous prenions l'initiative sur leur établissement. Les autres cantons ont déjà des Douanes cantonales, qui font souvent la partie la plus essentielle de leur revenu; celle du canton de Vaud

1. Voir LUCIEN CRAMER, *La question des zones franches de la Haute-Savoie et du pays de Gex*, Berne 1919 p. 9-10.

2. *Ibid.* p. 9.

3. *Ibid.*

rend 120.000 livres de Suisse; et il y a quelque importance politique, à ce que la H. Diète, lorsqu'elle s'occupera d'une Douane helvétique, trouve la nôtre en activité¹. »

Le projet de loi pour lequel Sismondi était rapporteur, fut voté avec quelques modifications le 4 novembre 1815 par le Conseil représentatif². « Pour des raisons d'ordre pratique, dit M. Cramer, cette loi ne put être appliquée immédiatement et elle fut remplacée par la loi subséquente du 30 mai 1816... C'est cette loi légèrement modifiée par la loi du 7 mars 1827... et la loi du 8 juin 1838... qui a régi les relations de Genève avec ses voisins jusqu'à l'établissement du nouveau régime institué par la Constitution de 1848³. »

Sismondi revenait ainsi vers la fin de l'année 1815, à des préoccupations que nous lui connaissons depuis sa jeunesse, — quand il étudiait successivement le statut économique et la législation commerciale de la Toscane, de la France, de Genève, quand il proposait des remèdes à la crise monétaire de l'Autriche, quand il combattait le système continental de Napoléon. Nous retrouvons dans ce rapport sur la douane genevoise certaines idées de l'école libérale, notamment le principe du libre échange. Mais ce qui frappe avant tout, quand on considère dans son ensemble l'activité politique de Sismondi pendant la crise de 1814 et 1815, c'est l'étendue de ses connaissances dans tous les domaines qui touchent à la politique. Les ressources de son esprit et de son savoir sont vraiment considérables, elles égalent son désir de se dévouer à la chose publique et d'apporter son concours à l'œuvre de restauration nationale et de reconstruction européenne.

S'il est un moment tragique dans la vie de Sismondi, c'est bien celui où il offre en vain ses bons offices à sa patrie. Il était certainement aussi bien préparé à une tâche politique que nom-

1. Arch. de Genève *loc. cit.* fol. 5, en partie cité par L. Cramer, *loc. cit.*, p. 10.

2. Cramer. p. 10, et *Registre du Conseil représentatif*, I fol. 487.

3. *Ibid.* On sait que le Protocole de Paris, du 3 novembre 1815, à l'art. 5, et le Traité de Turin du 16 mars 1816, à l'art 3, ont institué une zone douanière du côté du Jura et en Savoie, variant de 3 à 10 kilomètres de largeur, qui entoure le canton de Genève et dans laquelle les marchandises venant de Genève sont exemptes de droits d'entrée (« zones franches »). Mais tandis que ces instruments diplomatiques obligeaient la France et la Sardaigne à reculer leur cordon douanier, les autorités genevoises et fédérales avaient le droit de percevoir des droits sur les entrées de la zone : la franchise n'était pas établie sur le principe de la réciprocité.

bre de ses compatriotes qui s'improvisèrent hommes d'Etat, diplomates, législateurs, administrateurs, militaires, après une domination étrangère qui avait duré quinze ans. Condamné à l'inaction, il avait employé ses talents et sa passion à faire une guerre de pamphlets, et à jouer un rôle, — pendant les Cent Jours — pour lequel il n'avait, en somme, pas qualité. S'il avait eu moins de liberté personnelle et s'il avait assumé la responsabilité d'une fonction publique, pendant ces années critiques, au lieu de disperser ses forces et de s'engager dans une voie dangereuse, Sismondi se serait signalé par des services qu'il était parfaitement capable de rendre à son pays et auxquels il ne se fût pas dérobé.

Or après l'échec qu'il venait de subir, le séjour de Genève était pour lui une véritable souffrance, et dans le reste de l'Europe il ne se sentait guère plus heureux :

« Ce qu'il y a de particulièrement cruel dans les exils de ce moment-ci, écrivait-il de Paris, c'est que l'Europe ne formant plus qu'une seule ligue on dit aux gens qu'on exile : « *Otez-vous de partout!* »¹ »

Quand il partit pour la Toscane, au début de l'année 1816, le seul réconfort qu'il attendait était d'y retrouver sa vieille mère.

1. *Rev. hist.* t. VI p. 116.

CHAPITRE XIII

L'HISTORIEN DE L'ITALIE

- I. Nouveau séjour en Italie (1816-1817). Mme de Staël et sa famille en Toscane. Les sœurs Allen. Achèvement de l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*. — II. Intermède : Mort de Mme de Staël; lord Byron; *Adolphe*, de Benjamin Constant. — III. Analyse de l'*Histoire des Républiques italiennes* : sources, composition, style. Conclusion. Sismondi et le mouvement historique de son temps. — IV. Commentaires et controverses. — V. La fortune intellectuelle de Sismondi en Italie.

I

Les insuccès que Sismondi avait rencontrés sur la scène politique le rendirent définitivement à ses travaux d'écrivain. Non que désormais il se désintéressât du sort de l'humanité; au contraire, il s'éloigna de plus en plus de la littérature pure et des vains agréments romantiques, pour se consacrer tout entier aux sciences morales et politiques¹. Mais pendant les premières années qui suivirent la paix de Paris, il essaya d'oublier la marche rétrograde dans laquelle les affaires publiques lui semblaient engagées, et où devaient sombrer désormais la prospérité et le bonheur des peuples de l'Europe. Il se boucha les oreilles, se banda les yeux, refusa de lire les journaux, ce qui ne l'empêcha pas d'exhaler dans sa correspondance la rancœur et la colère que lui inspiraient le rétablissement de

1. Voici le jugement qu'il porte, en 1816, sur le mouvement littéraire contemporain : « D'où vient donc... qu'à de certaines époques la même espèce d'affectation devient la maladie de toutes les nations? Certainement Chateaubriand en France, Goethe et Novalis et Werner en Allemagne, lord Byron et Walter Scott en Angleterre, ne se figurent point être de la même école; cependant c'est par le même point que tous pèchent contre la vérité » (*Lettres inédites* à Mme d'Albany p. 280-281). Sismondi porte un jugement analogue sur les écrivains danois Baggesen et Oehenschlaeger (*ibid.* p. 283).

l'ancien régime et la politique inaugurée sous la Restauration¹.

Depuis qu'elle ne s'exerçait plus, Sismondi reconnaissait les bienfaits qu'avait répandus en Italie la domination française, que les dynasties rétablies sur leurs trônes eurent tôt fait de remplacer par les vieilles méthodes, l'arbitraire et l'incohérence : il n'aperçut autour de lui que bigoterie, corruption et injustice. Dans son pays d'adoption, dont il devait enfin achever l'histoire commencée vingt ans auparavant, Sismondi constata avec chagrin les changements survenus depuis la chute de Napoléon. Or, avec un remarquable esprit de suite et grâce à cette persévérance et à cette ferveur qui lui étaient coutumières, il allait mener à bien son long travail, dans lequel il se proposait avant tout de rappeler à une nation avilie par une longue servitude, son antique grandeur, son passé glorieux, sa liberté perdue.

Sismondi était retourné en Toscane au début de février 1816, en compagnie d'Auguste de Staël et du duc de Broglie. Il demeura d'abord quelques jours à Pescia auprès de sa mère, puis rejoignit M^{me} de Staël à Pise. Le mariage civil d'Albertine avec Victor de Broglie eut lieu à Livourne, devant le consul de France, le 15 février. Sismondi et Auguste de Staël étaient les témoins de la mariée, Le 20 février un double mariage religieux, protestant et catholique, fut célébré à Pise. Le gendre de M^{me} de Staël, — dont la famille était d'origine italienne, — avait conquis la sympathie de Sismondi :

« Quand j'eus l'honneur de vous voir à Florence, écrivait-il quelques mois plus tard à la comtesse d'Albany, vous n'aviez point eu encore l'occasion de voir le duc de Broglie se développer. Je pense qu'un autre mois ne se sera pas passé sans que vous l'ayez mieux connu. Un esprit si juste, si logique, et soutenu de tant d'instruction est fait pour vous plaire, et quand vous aurez reconnu tout ce qu'il possède, cette indifférence absolue pour les suffrages des autres qui lui fait négliger toutes les occasions de se produire deviendra peut-être un mérite de plus à vos yeux.² »

Le duc de Broglie à son tour a évoqué dans ses *Souvenirs*³ ce séjour que, jeune marié, il avait fait en Toscane, auprès de M^{me} de Staël.

1. Voir les lettres de Sismondi à Étienne Dumont, Bibl. publ. de Genève, *Coll. Et. Dumont* 33 IV.

2. Pescia 9 juin 1816, *Lettres à M^{me} d'Albany*, p. 278.

3. T. I p. 343.

« Durant le temps que nous passâmes à Pise, nous fîmes une excursion à Pescia et à Lucques.

Nous retrouvâmes à Pescia M. Sismondi, près de sa mère, qui s'y trouvait fixée depuis plusieurs années, ayant marié sa fille à l'un des principaux habitants de cette petite ville. La mère de M. Sismondi était digne d'un tel fils : grave, austère et sereine, c'était une véritable matrone d'une République fondée par Calvin. Je m'entretins longtemps avec elle et son fils de l'avenir littéraire de celui-ci. Je l'engageai à ajouter un complément à son histoire des Républiques italiennes. Nous examinâmes ensuite quel autre ouvrage devait succéder à celui-là, et remplir, en quelque sorte, l'autre moitié de la vie de son auteur. Il pensait un peu vaguement à l'histoire de France. Je saisis avec empressement cette idée, et nous examinâmes, dans de longues conversations, sous quel point de vue il serait bon et utile de l'envisager. De là est sorti le titre même de l'ouvrage : *Histoire des Français*; et ce titre est la réponse même à la question que nous agitions. »

Il n'est d'ailleurs guère probable que Sismondi se soit décidé, à ce moment déjà, à s'attaquer à l'histoire de France. Car deux ans après ces entretiens, alors que les cinq derniers volumes des *Républiques* étaient enfin imprimés et mis en vente, il discuta avec Étienne Dumont le projet d'une histoire de Pologne, que celui-ci lui avait suggéré, — non sans regretter de devoir se séparer d'un sujet auquel il s'était tant attaché :

« J'éprouve d'ailleurs une affection d'habitude si vive pour l'Italie. écrivait-il à Dumont, que j'aurai peut-être beaucoup de peine à entreprendre aucune autre histoire, il me semblerait toujours que je commets une infidélité envers ma première femme. Il y a des gens pour qui ce serait une séduction, pas pour moi. Je serai bien embarrassé sur le choix d'un nouveau travail, mais je n'y suis pas encore, j'ai commencé la réimpression des huit premiers volumes¹. »

Sismondi consacra ainsi deux années bien remplies à l'achèvement de son histoire. Nous avons vu que deux influences nettement distinctes étaient à l'origine de cet ouvrage² : la première, qu'on pourrait appeler « l'esprit du lieu », avait agi sur l'imagination du jeune émigré, lorsqu'il passa les six dernières années du XVIII^e siècle au milieu des collines de la Toscane, partageant ses loisirs entre l'exercice de l'agriculture

1. Paris 10 février 1818, Bibl. publ. de Genève, Coll. Et. Dumont 33 IV.

2. Voir plus haut chap. V.

et l'étude des constitutions des villes libres de cette région; la seconde de ces influences, qu'il avait subie après son retour dans sa patrie, en 1800, émanait du milieu genevois et surtout du monde de Coppet, lorsque Sismondi fut admis dans l'intimité de Necker, de M^{me} de Staël et de Benjamin Constant, et entra en relations avec Paul-Henri Mallet, Bonstetten, Schlegel et Jean de Müller. N'est-il pas curieux qu'au moment où il allait terminer cet important ouvrage, Sismondi se trouvait en Toscane en compagnie de M^{me} de Staël et de sa petite cour? La dame de Coppet, après des séjours à Pise et à Lucques, se fixa pour quelque temps à Florence, où elle eut naturellement son « groupe ». Cette coïncidence n'a pas seulement une signification épisodique; elle situe l'historien des Républiques italiennes dans un milieu littéraire et dans un climat intellectuel bien définis, ce qui explique en partie l'unité fondamentale d'un travail écrit au cours de longues années.

Il est aisé de suivre Sismondi dans ses déplacements, dans sa solitude et dans l'élaboration de ses cinq volumes d'histoire, en 1816, 1817, et jusqu'en été 1818¹. Ayant un besoin extraordinaire de société et de conversation, — notamment de « conversations ultramontaines », après quoi il soupire en vain dans son trou de province, — il échappe de temps en temps à la solitude, pour aller retrouver une société genevoise, française ou anglaise, à Florence et même à Rome. En mars 1816 il va à la rencontre de trois demoiselles anglaises, les sœurs Allen, qui, venant de Genève où il s'était lié d'amitié avec elles, doivent passer l'été à Pescia. Il avait fait à l'aînée d'entre elles, Jessie, une cour si assidue, qu'elles ne pouvaient accepter son offre de les accompagner dans leur voyage de Genève à Florence. Mais elles ont suivi Sismondi à un mois de distance et, arrivées à Florence, elles attendent leur ami, prêtes à s'établir pour quelques mois dans son voisinage, à Pescia même, la pittoresque bourgade au pied de l'Appennin.

« J'espère que Sismondi va bientôt arriver, écrivait Emma Allen, de Florence, à sa sœur aînée, Mrs Josiah Wedgwood. Il nous a témoigné

1. Voir *Lettres inédites de Sismondi* à la comtesse d'Albany p. 272 à 320 *Lettres inédites de Sismondi* à Étienne Dumont, Bibl. publ. de Genève *loc. cit.*; *Emma Darwin A century of family letters*, publ. par Henrietta Litchfield, Londres 1915 t. I pp. 83. 87 à 91, 94, 96 à 98, 104, 106, 110, 114, 115, 119, 120.

sa sollicitude en nous écrivant deux lettres des plus affectueuses, afin d'empêcher que nous nous sentions trop abandonnées en débarquant ici. Vous devinerez, comme nous, que nous lui sommes redevables des attentions que nous prodigue M^{me} de Staël, tant il est désireux de nous donner ce qu'il considère comme le plus grand bien au monde : de la société... Sismondi viendra ici immédiatement et restera environ dix jours auprès de M^{me} de Staël, puis il nous ramènera avec lui à Pescia...¹»

Ainsi fut fait, et le plaisir qu'éprouva l'austère mais infiniment sociable historien à voisiner pendant six mois avec les trois charmantes anglaises eût été complet, si l'une d'entre elles, Jessie Allen, n'avait eu la mauvaise grâce de se dérober à ses propositions de mariage, qu'il lui faisait avec une insistance qu'aucun refus ne découragea².

Entre temps M^{me} de Staël avait quitté l'Italie et s'était rendue en Suisse, puis à Paris, avec Rocca, dont l'état s'était beaucoup amélioré. Que Sismondi était loin de soupçonner qu'il ne devait plus revoir sa grande amie, ses lettres en font foi. Les dix jours passés à Florence au printemps de 1816, en la compagnie de M^{me} de Staël, de Rocca, de la comtesse d'Albany, de Schlegel, d'Auguste de Staël, d'Albertine et de Victor de Broglie, représentent dans la vie de Sismondi la dernière des mémorables « réunions de Coppet », — si l'on peut dire. On sent que cette vie s'engage dans un tournant décisif, et cependant, persistant et imperturbable, gémissant parfois, l'historien ajoute page sur page au monument qu'il érige à ces « siècles de fer », — pour parler comme Ugo Foscolo³.

A la fin du mois d'août il peut écrire à M^{me} d'Albany, — avec laquelle il s'était complètement réconcilié après la disgrâce que lui avait valu son attitude pendant les Cent Jours⁴ :

« J'ai besoin de parcourir une dernière fois les scènes principales de mon *Histoire*. Dans dix-huit mois, je compte pouvoir en publier les cinq premiers volumes, et, en les écrivant, il convient souvent de rafraî-

1. 19 mars 1816, *Emma Darwin* t. I p. 97-98 (nous traduisons).

2. *Ibid.* p. 123.

3. Foscolo a appelé Sismondi « scrittore della storia dei secoli di ferro » (d'après Pellegrini *Note Sismondiane* p. 17).

4. Après les Cent Jours, la comtesse d'Albany avait écrit à Foscolo, à propos de Sismondi : « C'est un homme qui ne sait ce qu'il veut; il pleure tout, même l'honneur national des Français, qu'a été terriblement lésé »; cité par Pellegrini *II Sismondi e la storia*, etc. p. 4.

chir la mémoire des lieux, d'éclaircir quelquefois les faits par l'inspection de la place où ils se passèrent. J'ai achevé, il y a peu de semaines, la première ébauche de ces cinq volumes. De ceux-là, il y en aura quatre qui mèneront mon *Histoire* jusqu'en 1530, époque où non seulement Florence perdit sa liberté, mais où l'Italie entière perdit son indépendance. Le cinquième volume donnera un tableau rapide des événements qui se sont succédé dans cette contrée, depuis que les Italiens ont cessé de former une nation, en sorte que mon livre contiendra tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'Italie, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours. Tout cela est ébauché, mais le dernier fini demande encore beaucoup de travail et beaucoup de peine.¹ »

En septembre, Jessie, Emma et Fanny Allen quittèrent Pescia, abandonnant Sismondi à cette solitude qu'il supportait d'autant plus mal qu'il était éperdument amoureux de l'aînée des trois². L'intimité de sa mère et de sa sœur, la lecture et la correspondance, mais surtout son grand travail lui procurèrent alors quelque soulagement. En janvier suivant, il s'en alla visiter les « scènes principales » de son *Histoire*.

Après son retour à Pescia, s'abandonnant facilement à la « tristesse » et au « découragement », voulant, d'autre part, remplir la « tâche presque infinie » qu'il s'était imposée, isolé du monde extérieur par une épidémie qui sévissait alors en Italie, Sismondi, le 15 mai 1817, put enfin annoncer à la comtesse d'Albany la bonne nouvelle que voici :

« Je voulais terminer mon *Histoire* : j'avais cinq volumes à faire pour la compléter, et il me paraissait presque impossible de les achever dans les deux années qui se sont écoulées depuis que j'ai publié les trois derniers. Cependant j'y travaillais avec ardeur; mais, plus j'ai approché du but, plus cette ardeur s'est convertie en une sorte de manie; je ne me permettais plus une autre occupation, une autre pensée, un moment de relâche, je ne sortais plus, je ne me promenais plus, je ne parlais plus, et comme je voyais la misère effroyable qui tourmente ce malheureux pays amener à sa suite des maladies, que le typhus s'approchait, et qu'il se répandait enfin dans la province, je me disais surtout qu'il

1. Pescia 29 août 1816, *Lettres inédites* à M^{me} d'Albany p. 289.

2. Le vieux Bonstetten recommençait à s'intéresser à Sismondi. Il écrivait, de Genève, à M^{me} Brun : « Mondì est à Pescia; trois jeunes Anglaises, dont l'aînée a vingt-trois ans, y habitent aussi. Ces trois sœurs voyagent ensemble. Elles ont loué une maison à Pescia, à trente thalers, pour six mois. Elles vivent heureuses avec Mondì. Ils y sont tous contents, ils font des lectures et des promenades. J'aime ces jeunes filles ! » (Nous traduisons; voir *Briefe von Bonstetten* t. II p. 104). L'aînée, Jessie avait en réalité trente-neuf ans, la cadette en avait trente-cinq.

serait bien dommage d'en être atteint et de mourir avant d'avoir achevé mon ouvrage. Grâce au ciel je suis arrivé au port. J'ai fini mon dernier volume, et mon ouvrage, fruit de vingt et un ans de travail, est l'expression d'une seule pensée et d'un seul sentiment qui m'a animé toute ma vie.... La fin de mon travail est peut-être le plus grand événement de ma vie, et d'ailleurs je vous dois quelque compte du silence absolu que j'ai gardé¹. »

Or tout n'était pas terminé : il fallait encore imprimer cette œuvre, corriger les épreuves, préparer la seconde édition des tomes I à VIII, qui devaient paraître en même temps que les tomes nouveaux, XII à XVI. Après un court séjour à Genève, de juillet à septembre, Sismondi se rendit à Paris, où il resta neuf mois. Il améliora le style des huit premiers volumes, il corrigea les feuilles de l'imprimeur Crapelet, — et il revit les sœurs Allen. Il rencontrait également, à Paris, leur sœur aînée, Mrs Josiah Wedgwood, et ses filles, Charlotte et Emma Sismondi dînait souvent avec elles. Benjamin Constant, Frédéric Lullin de Chateaueux, Gallois étaient parfois des leurs. Charlotte Wedgwood écrivait à son frère, après avoir fait la connaissance de Sismondi :

« Sismondi prit le thé avec nous, il parla un long bout; il n'est pas, tant s'en faut, aussi laid qu'on nous l'avait toujours représenté. J'aimerais bien le voir davantage². »

Le 22 décembre 1817, les tomes XII à XVI de l'*Histoire des Républiques italiennes* parurent à Paris; ils portaient cependant la date de 1818. Le même jour, les premiers volumes de cet ouvrage furent mis à l'index, à Rome³. Avant l'été de 1818, la seconde édition des tomes I à VIII fut à son tour publiée.

En 1815, Sismondi avait changé d'éditeur, Nicolle ayant fait faillite. Déjà les tomes IX, X et XI avaient paru chez Treuttel et Würtz, maison alsacienne établie à Paris. De sorte qu'en 1818, les seize volumes de l'ouvrage, enfin au complet, étaient en vente chez cet éditeur. Un contrat passé entre Sismondi et la maison Treuttel et Würtz, le 1^{er} avril 1815, stipulait que

1. *Lettres inédites* à M^{me} d'Albany p. 313 à 314.

2. Paris 19 mars 1818 *Emma Darwin* t. I p. 114 (Nous traduisons).

3. *Lettres inéd.* à M^{me} d'Albany p. 317.

l'auteur recevra 48 francs par feuille, soit 1.440 francs par volume de 30 feuilles, et trente exemplaires gratuits¹.

De ces derniers, un seul fut envoyé à Genève; il était destiné à Étienne Dumont, unique ami et correspondant que Sismondi avait conservé dans sa ville natale. Deux autres allèrent respectivement à la comtesse d'Albany et à M^{me} Sismondi, par l'intermédiaire du libraire Piatti, à Florence. Trois enfin traversèrent la Manche : les destinataires en étaient lord Lansdowne, ami d'Étienne Dumont, lady Holland, la célèbre égérie des libéraux anglais, et sir James Mackintosh, membre du Parlement et beau-frère des demoiselles Allen. A Genève, à Florence et à Rome, Sismondi avait fréquenté la société anglaise qui, depuis la chute de Napoléon, envahissait le continent et choisissait pour étapes de ses voyages Paris, la Suisse et les villes d'Italie. — Nous ignorons, mais on devine sans peine auxquels de ses amis présents à Paris Sismondi a fait l'hommage de son livre. Jessie Allen ne fut certainement pas oubliée, ni sans doute M^{me} de Dolomieu, M. et M^{me} de Souza, la comtesse de Béranger, Albertine de Broglie, M^{me} de Rumford, Benjamin Constant, l'italianisant Gallois, etc. Sismondi avait retrouvé, à Paris, ses amis de 1815.

Il fallait enfin convenir, et il ne se le cacha point, quelque pénible que cela lui parût, qu'au bout de vingt-deux années, son travail était décidément achevé. « Cependant, avouait-il à Étienne Dumont, je suis au bout de mon grand ouvrage et encore tout étonné de ma viduité, je ne sais ce qui remplira désormais ma pensée et mon temps »². Or comme il sentait « de la répugnance bien plus que de l'attrait pour retourner à Genève »³, il prolongea son séjour jusqu'au milieu de juin, faisant des projets de voyage. L'Angleterre l'attirait particulièrement, mais la vie y était, paraît-il, très chère. D'autre part, sa vieille amie, la poétesse Frederikke Brun, l'invitait à passer à Copenhague, ce qui lui aurait procuré l'avantage de connaître aussi l'Allemagne du nord. Et puis, s'il voulait écrire l'histoire de la Pologne, ne fallait-il pas se rendre sur les lieux et visiter même la Russie?

1. *Inédit*, Bibl. publ. de Genève *Mss. suppl.* 139 fol. 85.

2. Paris 12 janvier 1818, Bibl. publ. de Genève *loc. cit.*

3. *Ibid.*

Sismondi n'en fit rien et se contenta d'un voyage à travers la province française. Il découvrit, pendant son nouveau séjour à Paris, que son cœur appartenait désormais à la France, terre promise d'un avenir meilleur et de la liberté. En dépit de la restauration des Bourbons, il ne désespérait pas de voir la France parvenir à ce qu'il considérait comme sa véritable mission dans le monde : à être la métropole de la civilisation libérale.

À la fin de juillet 1818 il arrivait à Genève, où il resta jusqu'au printemps de l'année suivante. En octobre, les sœurs Allen étaient retournées en Angleterre.

II

Avant d'aborder l'analyse de l'*Histoire des Républiques italiennes*, il nous faut prendre congé de la personne qui a tenu la plus grande place dans la vie et dans la pensée de Sismondi : M^{me} de Staël était morte, à Paris, dans un appartement de la rue Royale, en l'été de 1817. Agée de cinquante et un ans, elle succombait, dit-on, aux suites de son accouchement, qui avait eu lieu cinq ans auparavant et après lequel, on s'en souvient, elle s'enfuit de Coppet, pour échapper à la police de Napoléon, et fit son extraordinaire randonnée à travers l'Autriche, la Russie, la Scandinavie et l'Angleterre. Rentrée en triomphe à Paris, lors de la restauration des Bourbons, elle prit à nouveau la fuite, à l'approche de l'Empereur revenu de l'île d'Elbe, se retrancha quelques mois derrière les tourelles du château de Coppet, puis s'en alla en Italie, où elle maria sa fille et soigna son mari poitrinaire. John Rocca devait survivre à son épouse.

Le dernier été que M^{me} de Staël passa à Coppet, celui de 1816, est demeuré mémorable à cause des relations qui s'établirent entre elle et lord Byron. Le poète, qui avait dû quitter l'Angleterre par suite des désordres de sa vie intime, habitait alors la villa Diodati, près de Genève, sur les rives fleuries du lac Léman. Sismondi, qui vouait à lord Byron une admiration mêlée de crainte et avait de la sympathie pour lui tout en réprouvant certains de ses actes, ricanait en apprenant que la société genevoise avait prononcé l'exclusive contre cet homme

extraordinaire : n'avait-il pas lieu, mieux que personne, de comprendre la situation sociale du noble lord, dans la cité de Calvin?

« Quelle joie pour tant de petits esprits, dont la société se compose, écrivait-il à la comtesse d'Albany, d'avoir à exercer une sorte de censure sur un homme de la portée de lord Byron, et comme talent, et même comme rang dans le monde¹. »

Quand l'historien arriva à Genève, en juillet 1817, chargé de son gros manuscrit, lord Byron était depuis longtemps parti. Mais de Paris, on ramenait le cercueil de sa grande amie, la meilleure, la plus sincère, la plus fidèle qu'il ait jamais eue, et à laquelle il croyait tout devoir. Et, en effet, il lui devait beaucoup. Sismondi, d'habitude si disert, ne semble pas avoir commenté longuement ce deuil dans sa correspondance. Parfois, quand la douleur était profonde, il se taisait. Son ami Bonstetten a écrit plusieurs lettres, très belles et très émouvantes, à Frederikke Brun, sur la mort et l'inhumation de M^{me} de Staël². Pendant le service funèbre, Sismondi pleura³.

Les biographes de M^{me} de Staël, à une exception près, n'ont pas l'habitude de s'étendre longuement sur les relations de leur héroïne avec Sismondi. Or il manquerait quelque chose au portrait moral de cette femme tourmentée, passionnée et, sous tant de rapports, vaine, si l'on tenait pour nulle sa capacité d'affection désintéressée et d'amitié vraie. Chose plus rare encore dans les relations humaines, elle se souvenait des marques d'affection et de dévouement qu'on lui avait données. Elle récompensait la constance par la constance. Sismondi avait

1. *Loc. cit.* p. 284 et tout le passage; sur Byron *ibid.* p. 281, 283, 293-296. — Sismondi, qui demeura toute l'année 1816 en Italie, n'a pu rencontrer Byron en Suisse; or Thomas Medwin, dans ses *Conversation of Lord Byron, noted during a residence with his lordship at Pisa, in the years 1821 and 1822*, Londres 1824 p. 15, rapporte le propos suivant : « I knew very few of Genevese, disait lord Byron. Henths was very civil to me; and y have a great respect for Sismondi... » Cela ne signifie pas qu'il ait rencontré Sismondi à Genève. Mais l'a-t-il jamais connu personnellement? Peut-être nous sera-t-il permis de conjecturer que Sismondi, qui désirait vivement rencontrer le poète, ait fait sa connaissance en quelque endroit de l'Italie, soit en 1817, soit en 1819, ou en 1820. Sur le séjour de Byron en Suisse et ses relations avec M^{me} de Staël, voir ANDRÉ MACROIS *Lord Byron* Paris, 1930 t. II chap. XXVI et appendices.

2. *Briefe von Bonstetten* t. II p. 137 suiv.

3. M^{lle} de Montgolfier, *loc. cit.*, p. 36, fait mention d'une lettre de Sismondi à sa mère, où il est question des obsèques de M^{me} de Staël.

été son compagnon d'exil, à Coppet, quand presque tout le monde l'avait abandonnée. Lorsqu'après les Cent Jours, Sismondi fut victime, à son tour, des exclusives et des haines du plus grand nombre, la seule maison dans sa patrie, où il put retourner sans crainte et le cœur léger, était le château de Coppet. Il y trouvait un accueil et une hospitalité d'une qualité particulière, simple du reste, réconfortante et invariable.

Aussi bien, rien ne changea, apparemment, dans les relations de Sismondi avec les habitants de Coppet, après la mort de l'illustre châtelaine. Et cependant, il y trouvait tout changé. Plus ces jours de deuil s'éloignaient, plus ces lieux lui inspi-raient de mélancolie.

Légende romantique ou hasard d'une existence romanesque, on a affirmé qu'au moment de la mort de M^{me} de Staël, tout s'était passé comme à la mort d'Ellénore, dans *Adolphe*. Benjamin était présent quand sa malheureuse amie rendit le dernier soupir, et il veilla son corps. Son petit roman, cet extraordinaire chef-d'œuvre d'un psychologue qui a expérimenté sur lui-même toutes les complications sentimentales, avec une sorte de froide passion, avait fait beaucoup de bruit l'année précédente. Sismondi l'avait lu deux fois de suite, à Pescia, et commenté immédiatement après dans une lettre à M^{me} d'Albany. On sait que l'identité d'Ellénore, — l'héroïne du roman, — a donné lieu à d'interminables controverses¹. Tout ce que nous pouvons dire, à ce sujet, c'est que Sismondi, avant de lire *Adolphe* et jugeant par ouï-dire, se demandait si Constant avait peint dans son livre M^{me} de Staël, ou Charlotte de Hardenberg, ou M^{me} Lindsay, ou M^{me} Talma, qu'il avait toutes aimées, et qu'après la lecture il ne lui restait plus le moindre doute sur l'identité psychologique d'Ellénore et de M^{me} de Staël :

Il a évidemment voulu éloigner le portrait d'Ellénore de toute ressemblance. Il a tout changé pour elle, patrie, condition, figure, esprit. Ni les circonstances de la vie, ni celles de la personne n'ont aucune identité; il en résulte qu'à quelques égards elle se montre dans le cours du roman autre qu'il ne l'a annoncée. Mais à l'impétuosité et à l'exi-

1. F. BALDENSPERGER, *Dans l'intimité d'Ellénore*, *Rev. de Litt. comp.* 6^e année 1926, dresse la bibliographie de ces controverses, p. 81, note 2.

gence dans les relations d'amour, on ne peut la méconnaître. Cette apparente intimité, cette domination passionnée, pendant laquelle ils se déchiraient par tout ce que la colère et la haine peuvent dicter de plus injurieux, est leur histoire à l'un et à l'autre. Cette ressemblance seule est trop frappante pour ne pas rendre inutile tous les autres déguisements¹. »

Mais ce que Sismondi admirait avant tout dans ce livre, c'est le portrait que Benjamin y fait de lui-même :

« Jamais confession n'offrit à mes yeux un portrait plus ressemblant, disait-il. Il fait comprendre tous ses défauts, mais il ne les excuse pas, et il ne semble point avoir la pensée de les faire aimer. Il est très possible qu'autrefois il ait été plus réellement amoureux qu'il ne se peint dans son livre, mais, quand je l'ai connu, il était tel qu'Adolphe, et avec tout aussi peu d'amour, non moins orageux, non moins amer, non moins occupé de flatter ensuite et de tromper de nouveau par un sentiment de bonté, celle qu'il avait déchirée². »

Delphine, ou Corinne, ou Ellénore, ou de quel nom qu'on appelle celle que tant de passions avaient déchirée et que tant d'inquiétudes avaient ébranlée jusqu'à mettre, prématurément, un terme à sa vie, reposait maintenant dans le caveau de famille, à Coppet, près de ses parents, Jacques Necker et Suzanne Curchod. Elle avait exercé, sur les esprits, un empire plus grand peut-être que sur les cœurs, et suscité des œuvres nombreuses et diverses, voire même contradictoires, mais qui par quelque côté pouvaient se réclamer d'elle. Malgré ce qu'un pareil rapprochement peut avoir d'inattendu et d'un peu paradoxal, nous dirons que sans M^{me} de Staël, Constant n'aurait pas écrit *Adolphe*, ni Sismondi les *Républiques italiennes*. Ces deux plantes avaient pour ainsi dire poussé dans le même jardin : la fleur rare, vénéneuse, séduisante, et le vénérable laurier-rose touffu et odorant, qui devait honorer, selon le mot de Sismondi, des « siècles de grandeur et de gloire ».

1. *Lettres* à M^{me} d'Albany p. 300-301. — Le père d'Adolphe ressemblerait, selon Sismondi, en tous points à celui de Benjamin, la femme âgée qu'il avait aimée dans sa jeunesse serait M^{me} de Charrière, l'amie qui prétend réconcilier les amants, M^{me} Récamier. Voir aussi L. G. PÉLISSIER *Saint-René Taillandier, éditeur de Sismondi et l'« Adolphe » de Benjamin Constant*, *Rev. hist. litt.* 1908 t. XV p. 491 et suiv.

2. *Ibid.* Rosalie de Constant, témoin comme Sismondi de cette passion et de ces scènes par trop fameuses, s'exprime en termes rigoureusement analogues sur Adolphe et Ellénore, dans une lettre à son frère Charles (cité par J. Menos, Introduction aux *Lettres de Benjamin Constant à sa famille* p. 59-60).

III

Point n'est besoin de revenir sur la genèse de l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*¹. Le récit que nous avons tenté de la vie de Sismondi comportait l'histoire de cet ouvrage, nous amenait à y faire allusion au fur et à mesure que l'écrivain le composait. L'activité intellectuelle de Sismondi était en quelque sorte asservie à ce travail, et sa vie même s'en ressentait continuellement. Ne l'avons-nous pas vu parcourir l'Italie, à plusieurs reprises, à la recherche de monuments historiques et de documents, et découvrir à Rome les traces du moyen âge, tenues pour nulles par ses contemporains férus d'histoire ancienne? Son voyage en Allemagne ne devait-il pas, lui aussi, profiter à ses investigations sur l'histoire médiévale? Quand il interrompit son travail, entre 1809 et 1813, ce fut pour écrire des articles sur les hommes illustres de l'histoire politique de l'Italie, — à la demande de Michaud, l'éditeur de la *Biographie universelle*, — et pour faire son cours sur la littérature du Midi de l'Europe, sorte de branche latérale de son *Histoire*. Obligé de veiller à l'impression de trois nouveaux volumes, il résidait à Paris, au moment du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Cette partie de l'ouvrage, — les tomes IX, X et XI, — parut durant les Cent Jours; et la retraite que le défenseur malchanceux de l'Empire constitutionnel s'imposa à la suite de ces événements, lui permit d'achever définitivement ce travail de longue haleine.

L'*Histoire des Républiques italiennes* n'était pas seulement

1. Voici l'ordre chronologique des éditions :

T. I et II, Zurich, Gessner éditeur, 1807 8°.

T. III et IV, *ibid.* 1808 8°.

T. I à VIII, Paris, Nicolle éditeur, 1809 8°.

T. IX, X, XI, Paris, Treuttel et Würtz, 1815 8°.

T. XII à XVI, *ibid.* 1818 8°.

2^e éd. des t. I à VIII, *ibid.* 1818 8°.

3^e éd. 16 vol. *ibid.* 1825-1826 8°.

5^e et dernière éd. 10 vol. *ibid.* 1840 8°.

Traductions allemande, anglaise, espagnole et italienne.

Nous citons, en principe, d'après la première édition parisienne, de 1809 à 1818, qui a sur l'édition de Zurich l'avantage d'une table analytique des matières. Dans les cas où nous nous en sommes référés à la 3^e édition (1825-1826), nous le mentionnerons spécialement.

devenue pour son auteur une sorte de raison d'être : elle reflétait également sa « philosophie », et notamment sa pensée politique. Toute œuvre d'historien se présente sous deux aspects : l'aspect matériel, qui existe indépendamment des tendances et du tempérament de l'auteur, et l'aspect individuel, qui révèle au contraire ses habitudes d'esprit et ses partis-pris. Un ouvrage qui augmente nos connaissances sur le passé ou qui du moins les coordonne et les explique d'un point de vue nouveau, s'il est basé sur une documentation sûre et s'il établit les faits avec méthode et discernement, même si l'auteur se fait l'apôtre d'une doctrine philosophique ou d'une opinion politique quelconque, possède une valeur objective et intrinsèque.

Le mouvement historique appelle continuellement des querelles de doctrine ou des controverses politiques, qui, à leur tour, ouvrent la voie à des recherches nouvelles, — et qui, enfin, peuvent prendre un caractère plus ou moins désintéressé et aboutir à une sorte de technique scientifique. Car à un point de vue heuristique il est probablement indispensable que les thèses et les hypothèses s'affrontent et s'entrechoquent, et la vérité historique, qui est toujours relative et provisoire, est généralement le résultat d'un processus dialectique. Rien ne suscite l'ardeur des érudits comme une contestation. Or il subsiste, après la discussion d'une thèse, un résidu précieux de connaissances et de mises au point, de matériaux éprouvés à la flamme de la critique la plus méticuleuse. C'est cet acquis abstrait et impersonnel qui représente le progrès de la science historique. Mais avant d'être science, l'histoire est faite de matière vivante et complexe; elle est impure, si l'on veut, et elle participe de la vie d'une époque, d'une société ou d'un pays.

Les philosophes et les encyclopédistes du XVIII^e siècle, les premiers, et après eux les préromantiques et les romantiques ont déclenché le mouvement historique dont le XIX^e siècle a vécu. La science positive s'est ensuite débarrassée, autant que cela était possible, du bagage philosophique et littéraire de ses devanciers, et a pris à tâche de perfectionner les diverses méthodes et techniques du travail historique. Elle a eu raison de réagir contre la spéculation et contre le lyrisme, qui trop sou-

vent pliaient la réalité des faits aux exigences d'une idée préconçue ou d'une attitude littéraire, mais elle a eu tort de mépriser d'emblée une catégorie d'historiens, qui ont été des initiateurs, des novateurs et parfois même d'excellents érudits. On leur a surtout reproché d'avoir traité des sujets trop vastes et d'avoir tenté prématurément des synthèses. Or il est toujours trop tôt pour la synthèse, en sorte que celle-ci, — qui répond à un besoin profond de l'esprit humain, — peut et doit être ébauchée à tout moment de l'état de nos connaissances, par des hommes de pensée, — quitte à la corriger le lendemain et à la refondre le surlendemain. Le spécialiste lui-même a besoin de se référer à ces vastes tableaux d'ensemble, afin de situer l'épisode et de placer le détail, ce qui suffirait à prouver leur utilité. On est, en général, trop enclin à considérer l'essai de synthèse uniquement comme l'aboutissement d'un long travail d'analyse, et on oublie qu'il a surtout la fonction de servir de base et de support à des travaux plus restreints. Cette fonction, les grands ouvrages, hardis et incomplets, des historiens du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle l'ont remplie avec éclat, sans que leurs successeurs aient toujours eu conscience de cette dépendance.

L'histoire de l'Italie du moyen âge était presque inconnue, avant Sismondi, et depuis, aucun historien ne l'a plus traitée en son ensemble. Le sujet n'est pas seulement extrêmement vaste, il manque d'unité naturelle, l'Italie n'ayant formé, depuis la fin de l'Empire romain, ni un État, ni une confédération, ni même une nation. Aucun principe d'organisation interne, ni aucune tentative d'action concertée ne présidaient aux destinées de cette contrée; la population manquait de cohérence, et les communautés qui se partageaient le sol étaient divisées entre elles par des intérêts opposés et par des rivalités perpétuelles. Loin de former un lien entre les différents territoires qui composaient l'Italie, le facteur économique et le facteur religieux opéraient des scissions profondes et entretenaient les divisions à l'intérieur de la presqu'île. Rien n'eût été plus simple que de traiter à part l'histoire de l'une ou de l'autre des puissances qui s'étaient élevées sur le sol italien : Papauté, royaume de Naples, les républiques maritimes Gênes et Venise, Florence et sa politique toscane; ou encore

l'histoire de quelqu'une des grandes dynasties italiennes : les Visconti, les Sforza, les Este, les Médicis, les Dela Scala, etc. Mais quant à réunir sous un même point de vue cette bigarrure déconcertante, et à faire marcher de front des événements dont l'ensemble produit presque une impression d'anarchie, ce fut une entreprise plus malaisée, et même assez périlleuse.

Le principe d'unité, Sismondi ne l'a pas trouvé dans son sujet; il le lui a imposé. Des « travaux spéculatifs », — nous employons son expression, — sur les constitutions des peuples libres, et plus particulièrement sur les constitutions des villes libres d'Italie, l'avaient obligé à faire des recherches historiques. Pour plusieurs raisons, et seulement après avoir en grande partie rédigé cette vaste étude de science politique, il changea de méthode et décida de retracer l'histoire d'un groupe de communautés qui offraient un exemple illustre et mal connu du gouvernement républicain : telle est l'origine de l'*Histoire des Républiques italiennes*. Celle-ci est une démonstration de la « philosophie du gouvernement » de son auteur, une application de l'« esprit des lois » comme on l'entendait au XVIII^e siècle, ou, réduite à son expression la plus concise, une sorte de paraphrase du mot Liberté. Elle n'est du reste pas que cela, car, érudit appliqué et honnête, écrivain éloquent épris de son sujet, Sismondi fit de la bonne besogne d'historien. Mais il appartient à la classe des historiens moraux et didactiques; il mêle des préoccupations modernes au récit de temps anciens, et il juge les hommes et les événements d'après des principes trop absolus; il cherche dans le passé ce qui peut être utile au présent et exploite l'histoire comme une mine d'expériences, dont l'enseignement convient à l'éducation des peuples et de leurs dirigeants. « L'histoire n'a de valeur que par le jour qu'elle jette sur les moyens de rendre les hommes heureux et vertueux », note-t-il dans son journal, au moment de commencer la rédaction de son ouvrage¹. Homme de conviction, et un peu obstiné, il reste fidèle à sa conception première; plus de trente années après, en 1837, il écrira à un ami :

« Je lis... avec amusement, mais, souvent avec étonnement, les deux livres de Michelet que vous m'avez fait passer. Quelle singulière école

1. Cité par MONTGOLFIER, p. 19.

historique que celle que nous a donnée l'Allemagne ! Cet oubli complet du but de la société : le bonheur et le perfectionnement, pour n'en chercher que la poésie, cet amour des symboles mystiques qui ne cachent pas seulement la vérité, mais qui l'égarent toujours¹. »

L'histoire servant les buts de la société — nous voilà loin de l'axiome d'un ancien : *scribitur ad narrandum, non ad probandum*, que Prosper de Barante choisira un peu plus tard pour devise de son *Histoire des ducs de Bourgogne* et défendra dans une Préface contre l'école dite philosophique. Or cet axiome, outre qu'il était contraire à la tradition du XVIII^e siècle représenté par Voltaire, Robertson, Gibbon, Hume, Jean de Müller, qui avaient cultivé une histoire narrative régie par des idées philosophiques, est plus facile à appliquer à des recherches limitées qu'à des sujets vastes et d'une portée générale. Un certain nombre d'idées directrices, qui forment comme le canevas de son long récit circonstancié, permirent à Sismondi de délimiter et de diviser son sujet et d'en relier les différentes parties². Sainte-Beuve a vu assez juste quand il disait : « Un historien très estimable et très méritoire, M. de Sismondi, plus soucieux des sources et plus porté aux recherches originales qu'on ne l'avait été avant lui, gardait avec cela les formes de l'école philosophique : il imposait ou du moins il accolait son opinion du jour au fait d'autrefois. Placé au point de transition des deux manières, elles se heurtaient plutôt encore qu'elles ne s'unissaient en lui³. »

*
* *

Dans son *Introduction*, Sismondi développe cette idée que le gouvernement est la cause déterminante du caractère des peuples. « Les vertus et les vices des nations, dit-il, leur énergie ou leur mollesse, leurs talents, leurs lumières ou leur ignorance, ne sont presque jamais les effets du climat, les attributions d'une race particulière, mais l'ouvrage des lois »⁴. Il affirme que

1. FRÈNES Jean-Pierre Vieusseux d'après sa correspondance avec Sismondi, *Rev. Intern.* 5^e année Rome 1888 p. 95-96.

2. Sur les idées historiques de Sismondi voir MONNARD M. de *Sismondi historien*, *Bibl. univers.* t. XL (1842) p. 5-31.

3. SAINTE-BEUVE *Portraits contemporains* Nouv. éd. (1870) t. IV, p. 47.

4. *Hist. Rép. ital.* t. I Introd.

cette « conclusion » s'impose notamment après une étude de l'histoire de l'Italie. Le caractère de la population a plusieurs fois et complètement changé, au cours des siècles, selon qu'elle vivait sous le gouvernement, libre et fédératif, des Étrusques, sous celui, ambitieux et austère, de la République romaine, sous le régime despotique des différents empereurs qui se succédèrent, en avilissant progressivement le peuple, sous la loi enfin des ducs lombards, qui achevèrent de plonger le pays dans le chaos. Ni le climat, qui est toujours resté le même, ni le mélange des races, qui a été relativement insignifiant, ne peuvent expliquer des changements si importants. Ce n'est pas l'invasion des barbares, c'est le despotisme des empereurs romains qui a causé la ruine de l'Italie. Aussi bien, un retour à la liberté et au sentiment patriotique a-t-il opéré, au cours du ^{xii}^e siècle, une transformation complète et éclatante du caractère national des Italiens. Dans de nombreuses républiques citadines on assiste à une renaissance de l'esprit civique, et, à sa suite, à l'éclosion d'une prodigieuse civilisation, qui a rendu les Italiens aptes « à recevoir, dit Sismondi, le précieux dépôt de la littérature grecque que l'Empire d'Orient avait conservé au milieu de ses ruines, mais que sa chute menaçait de détruire. La génération présente, poursuit-il, est redevable aux Républiques italiennes de l'héritage de l'antiquité. C'est de cette seconde époque de vertus, de talents, de liberté et de grandeur, que j'ai entrepris d'écrire l'histoire » ¹. Un retour fatal au despotisme et à l'asservissement sous les étrangers entraîna, après le lustre incomparable du ^{xv}^e siècle, le déclin et l'abaissement de l'Italie.

Aux yeux de Sismondi, l'objet le plus intéressant de l'histoire est le peuple. Il juge les gouvernements, les classes dirigeantes et les grands personnages de l'histoire d'après les mérites qu'ils ont eus pour le peuple. Et comme il se trouve que la liberté est la principale condition du bonheur du peuple et le véritable « élément de la perfectibilité humaine » ², les recherches de Sismondi portent essentiellement sur l'histoire de la liberté. Selon sa doctrine, il existe une « liaison intime entre

1. *Ibid.*

2. MONNARD *loc. cit.*, p. 12.

la liberté et la vertu, le despotisme et la bassesse »¹. Or on a dit avec raison, que « l'impartialité dans l'amour de la liberté, est sa loi suprême »². Cet historien libéral juge avec autant de sévérité la tyrannie populaire et la licence des démocraties; l'instabilité de leurs gouvernements et l'absence d'autorité, que le despotisme des princes et la corruption des cours. Son besoin de faire justice et de rendre justice, — si gênant parfois, — est le plus souvent compensé par une honnête impartialité du jugement; si, en remontant aux sources, il trouve l'histoire différente de ce qu'il la supposait, Sismondi n'hésitera pas à réviser son jugement. Ce trait de son caractère contribue également à corriger certains défauts de méthode.

Fort de cette armature philosophique un peu pesante, il s'attaqua à son grand sujet. Qu'est-ce qu'on ne connaît pas, se demande-t-il, de l'histoire de l'Italie? Tout, ou peu s'en faut, depuis le déclin et la chute de l'Empire romain, — sujet de l'ouvrage célèbre de Gibbon, — jusqu'au règne de Charles-Quint, — que Robertson avait raconté avec talent. Un millénaire, que le préjugé, défavorable au moyen âge, permettait d'ignorer, — à l'exception toutefois du x^v^e siècle florentin et de Laurent de Médicis dit le Magnifique, que Voltaire avait exaltés et auxquels l'Anglais William Roscoe venait de consacrer un ouvrage important. Mais fallait-il retracer scrupuleusement l'histoire, ingrate et difficile, des six siècles qui couvrirent l'Italie d'une demi-obscurité, après l'an 476? Certes non :

« Une histoire suivie et circonstanciée des temps qui précédèrent le xii^e siècle, n'entre point dans notre plan; telle est au reste la sécheresse et l'obscurité des historiens, pour les temps antérieurs à cette époque, qu'il est nécessaire de passer rapidement sur les siècles qu'ils nous font si mal connaître³. »

Le tome I^{er} contient donc une histoire sommaire de l'Italie du moyen âge, jusqu'à la paix de Worms (1122), date à laquelle les « républiques qui sont l'objet de cette histoire » se trouvent en possession de leur indépendance⁴. On y trouve au deuxième

1. *Ibid.* p. 16.

2. *Ibid.* p. 15.

3. *Hist. Rép. ital.* t. 1 p. 321.

4. *Ibid.* p. 119.

chapitre, une description assez bien faite du système féodal, que les écrivains du XVIII^e siècle avaient toujours dénigré. L'auteur a une préférence marquée pour l'armée feudataire; il la met au-dessus de l'armée mercenaire, qui sera le soutien du système absolutiste. De même, il préfère l'« heureuse impuissance » du pouvoir central pendant le moyen âge, à la tendance centralisatrice des monarchies modernes. Cependant l'affranchissement des municipalités, en Italie, que déjà au x^e siècle Othon le Grand favorisa au détriment de l'autorité des comtes et des évêques, jeta les bases d'un droit populaire nouveau et d'une société bourgeoise qui triomphera, plus tôt que dans les autres pays, des institutions féodales et de l'esprit nobiliaire. Sismondi, qui un des premiers sut distinguer la portée de cette révolution, — l'une des plus profondes et des plus décisives de l'histoire européenne, — a malheureusement par trop négligé l'étude de l'origine du mouvement communal. Il constate les effets plutôt qu'il n'étudie les causes de cette grande transformation, qui est du reste aujourd'hui encore l'objet de controverses savantes¹. Sous le coup de certaines influences romantiques, désireux de conférer à son récit un vernis d'antiquité et de grandeur héroïque, il relate les premières manifestations de la liberté dans les républiques de l'Italie méridionale, Naples, Gaète, Amalfi, puis les faits et gestes des républiques maritimes, Venise, Pise et Gênes, jusque vers le milieu du XII^e siècle². La fondation de Venise notamment lui fournit l'occasion d'écrire un morceau dans le goût de l'époque, que Jean de Müller lui-même trouvait « touchant et magnifique³ ». Dans le chapitre suivant Sismondi retrace, sommairement et sans analyser les particularités régionales ou locales, l'histoire de l'« affranchissement de toutes les villes italiennes, avant le XII^e siècle⁴ ». Le critique que nous venons de citer, observe, non sans raison :

1. Pour plus ample information voir la revue critique de M. MARC BLOCH, *Groupes sociaux dans l'Italie médiévale*, *Annales d'Hist. écon. et soc.* 1^{re} année (1929) p. 587 et suiv. FEDOR SCHNEIDER *Die Entstehung von Burg- und Landgemeinde in Italien* Berlin 1924. GIAN PIETRO BOGNETTI *Sulle origini dei comuni rurali del medioevo, con speciale osservazioni dei territori milanese e comasco* Pavia 1927.

2. *Hist. Rép. ital.* t. I chap. IV et V.

3. MÜLLER *Sämtliche Werke* t. XI p. 337 (nous traduisons).

4. *Loc. cit.*, chap. VI.

« Les vues générales... ont toujours quelque chose d'imprécis, et ne peuvent jamais être parfaitement adéquates; nous aurions préféré douze histoires de villes, puis, à la fin, les généralités réunies dans un seul paragraphe... Les anciens offrent aussi des exemples de vues générales (mais combien courtes!): *Nam cunctas nationes et urbes*, etc., mais elles occupent une page tout au plus. Quand il entre dans le vif de son sujet, cette impression disparaît, et M. S. S. trouve le vrai ton de l'histoire... Dans la suite, l'intérêt du récit va augmentant. Cependant on n'oublie pas l'auteur; il apparaît souvent avec une observation, pour guider le lecteur. Mais il est un guide intelligent, qui ne tombe jamais dans le ton déclamatoire¹. »

Nous ne saurions tenter ici une analyse détaillée de ces seize volumes d'histoire, — qui représentent environ huit mille pages de texte. Dans cette longue suite de récits variés et pittoresques, nous essaierons plutôt de dégager les grandes lignes. Mais là encore, la tâche n'est guère aisée, il faut bien l'avouer d'emblée, l'ouvrage souffre d'un manque de composition.

Sismondi se proposait, en somme, de retracer l'histoire des villes libres d'Italie, dès le commencement du ^{xiii}^e jusqu'au début du ^{xvii}^e siècle. Entre les deux dates extrêmes de 1122, — la paix de Worms, — et 1530, — la prise de Florence, — venait s'inscrire l'histoire intérieure des principales républiques citadines de la Lombardie, de la Toscane, de la Romagne, des Marches et du littoral; le développement de leurs institutions, leur politique, leur expansion, leur déclin et leur chute forment le véritable sujet de l'ouvrage. Sismondi le définit ainsi : « Quatre siècles en Lombardie, à peine trois en Toscane, suffirent aux peuples pour parcourir le cercle entier des institutions qui peuvent convenir aux états civilisés, et pour éprouver toutes les révolutions qui peuvent conduire d'un système politique à un autre². » Tout l'intérêt du livre était là.

Or Sismondi a péché par excès de zèle. Il a fait entrer dans son *Histoire des Républiques italiennes* toute l'histoire de l'Italie pendant les quatre siècles du haut moyen âge et de la Renaissance. Tâche bien délicate déjà que celle de disposer dans le même cadre l'histoire d'une douzaine de villes, au

1. MULLER *loc. cit.*, p. 332 (nous traduisons).

2. *Hist. Rép. ital.*, t. IX p. 2.

moins. Milan, Pavie, Gênes, Venise, Pise, Florence, Sienne, Lucques, Vérone, Mantoue, Padoue, Bologne, Pérouse, enfin la ville éternelle, Rome, sont traités avec beaucoup de soin. Mais Sismondi a achevé de briser ce cadre fragile, en faisant la part trop grande à l'histoire des empereurs et du Saint-Siège. Il s'arrête trop longtemps à la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire et au grand schisme d'Occident; il raconte avec un luxe de détails inouï l'histoire du royaume de Naples. On a souvent l'impression que ces événements sont relatés pour eux-mêmes, au lieu d'être brièvement esquissés dans leurs rapports avec l'histoire des villes italiennes. L'auteur ne distingue pas suffisamment l'essentiel de l'accessoire; ce qui devrait simplement figurer à titre de référence explicative, absorbe parfois l'intérêt central du sujet.

L'individu, et par conséquent l'épisode et l'anecdote, occupent une place très importante dans le récit. Rien de plus légitime, nous ne le contestons pas, que de montrer comment des dynasties autochtones ont fondé leur autorité sur les ruines des droits populaires : la fortune de Visconti et des Médicis rentre dans l'histoire des villes italiennes. La tyrannie qu'exerça Eccelino de Romano dans Padoue, au milieu du ^{xiii}^e siècle, la seigneurie que Castruccio Castracani usurpa à Lucques, dans la première moitié du siècle suivant, l'avènement, à la suite d'une conjuration, des Gonzague à la seigneurie de Mantoue, les luttes farouches qui mirent aux prises Mastino de la Scala, seigneur de Vérone, et la république de Venise, l'accaparement du pouvoir, à la même époque, par Taddéo de Pépoli, à Bologne, le lustre des Este, de Ferrare, et des ducs d'Urbino, et tant d'épisodes encore, ont sans doute leur raison d'être dans cette *Histoire*. Il est naturel aussi qu'on y rencontre ces individualités exceptionnelles, saints, poètes, historiens, humanistes, peintres, qui, en Italie, ont illustré et immortalisé ces siècles. Mais Sismondi est allé plus loin, trop loin à notre sens, quand il encombre son récit d'une histoire suivie des papes, des empereurs, des rois de Naples, des condottieri, qui pendant de longues pages nous font un peu oublier le sujet du livre.

La tradition des historiens du ^{xviii}^e siècle n'apparaît pas seulement dans le culte que Sismondi a voué aux idées géné-

rales, mais aussi dans son goût pour l'anecdote. Bon narrateur, il raconte avec agrément. Quoique mal composée et rédigée dans ce style pas toujours correct, — qu'il faisait de grands efforts pour améliorer, — l'*Histoire des Républiques italiennes* n'est pas ennuyeuse. Avec une bienveillance de circonstance, qui n'exclut pas la sincérité, Mignet en a parlé dans son éloge académique de Sismondi :

« Il l'a retracée, dit-il, avec un vaste savoir, un noble esprit, un talent vigoureux, assez d'art et beaucoup d'éloquence. L'intérêt qu'il lui donne vient, du reste comme toujours, de celui qu'il y porte. Il n'expose pas seulement les événements, il les juge, s'en émeut, et l'on sent battre le cœur de l'homme dans les pages de l'historien. Sa marche est vive, sa couleur franche, sa pensée judicieuse. Malgré le défaut d'unité que présente le sujet et dont M. de Sismondi n'a pas pu triompher entièrement dans son ouvrage, on passe sans effort, de l'un de ses récits à l'autre en éprouvant, comme dans les chants d'Arioste, le regret de celui qu'on quitte, jusqu'à ce qu'on soit de nouveau entraîné par celui qu'on prend¹. »

Edouard Fueter, historien de l'historiographie moderne, est d'avis que Sismondi est un des meilleurs écrivains parmi les historiographes du « siècle des lumières », et que, tout en parlant de Gibbon avec éloge, il n'a heureusement pas pris pour modèle le style pathétique de ce dernier. « Son récit est vivant, clair, sobre et raisonnable, dit Fueter. Il est absolument dépourvu de couleur locale dans le genre romantique². »

Comme on lui reprochait d'avoir « employé des expressions et des tournures inusitées », Sismondi allégua qu'il avait été « obligé de vivre, en quelque sorte, hors de (sa) langue maternelle³ ». La plupart des sources auxquelles il eut recours étaient des documents écrits en italien ou en latin, et quelques-uns en allemand, espagnol, grec, anglais, portugais, provençal. Familiarisé avec ces idiomes étrangers, il lui arrivait de leur emprunter certaines locutions et de les reproduire textuellement en français.

Cet aveu révèle un conflit entre le souci de forme et le souci

1. MIGNET. *Portraits et Notices historiques et littéraires* (1852), t. II p. 59-60.

2. E. FUETER. *Geschichte der neuen Historiographie*. Munich et Berlin (1911) p. 414 (nous traduisons).

3. Cité par Montgolfier, *loc. cit.*, p. 37.

de l'érudition. Sismondi était à mi-chemin entre l'histoire considérée comme genre littéraire et l'histoire considérée comme science, et il n'a pas toujours su concilier les deux tendances. Son érudition est vaste, — moins vaste cependant que celle de Jean de Müller et des historiens allemands en général, — mais elle frappe par un certain manque de méthode. Il indique, dans des notes, les ouvrages et les documents consultés; or ni le choix de ces références ni l'ordre dans lequel elles sont produites ne nous paraissent très satisfaisants¹. En fait Sismondi n'avait jamais été initié au « métier » d'historien et à ses subtiles manipulations, — on se souvient qu'il n'a pas fréquenté l'université. Sa grande application et l'expérience qu'il a fini par acquérir n'ont jamais complètement triomphé de ce défaut primordial. Il procède avec l'éclectisme et l'empirisme d'un amateur, qui a « péniblement dévoré » vingt et une chroniques pour y chercher les matériaux d'un seul chapitre².

On ne saurait du reste l'accuser de superficialité; il y a dans son travail un réel effort d'érudition et de critique. Son récit est le résultat d'un examen comparé de textes, dont il s'efforce de dégager la version la plus authentique. Aussi bien s'entend-il à situer les événements, ayant visité les lieux et

1. Nous relevons parmi les références bibliographiques dont il est fait état dans l'*Histoire des Républiques italiennes*, les recueils de MURATORI : *Annali d'Italia*, *Antiquitates Italice Medii Ævi*, *Rerum italicarum scriptores*, et de DUCHESNE : *Historiæ Francorum scriptores*. Sismondi cite en outre de nombreuses chroniques locales, qu'il a consultées dans différentes bibliothèques de l'Italie. Les vies des papes, et d'autres ouvrages ecclésiastiques, forment une des sources les plus abondantes de son ouvrage. Sur des questions spéciales, il a consulté un grand nombre de dissertations latines. Pour l'histoire de Frédéric Barberousse, il a eu recours à la chronique d'Otto de Freising. La quatrième croisade est racontée d'après Villehardouin et Nicéas. Mais le plus clair de son information est tiré des œuvres, extrêmement nombreuses, des chroniqueurs, des historiens et des humanistes de la Renaissance; nous trouvons au premier rang, les *Histoires de Florence* de GIOVANNI VILLANI et de son continuateur MATTEO VILLANI, de SCIPION AMMIRATO, de MACHIAVEL; l'*Histoire de Pise* de FLAMINIO DEL BORGO; l'*Histoire de Sienne* de MALAVOLTI; l'*Histoire de Venise* de BEMBO; l'*Histoire d'Italie* de GUICHARDIN; enfin les écrits de Pétrarque, de l'Arétin, du Pogge, de Paul Giove, etc., etc. Dante et Boccace ne sont naturellement pas oubliés. Sismondi mentionne également des auteurs allemands, espagnols et surtout français de la même époque.

Parmi les historiens modernes il cite, entre autres : GIBBON, JEAN de MULLER, ROBERTSON, FLEURY, *Histoire ecclésiastique*, F. A. VITALE, *Storia diplomatica de Senatori di Roma*, GIANNONE, *Istoria civile del Regno di Napoli*, WILLIAM ROSCOE *The Life of Lorenzo de Medici*, les histoires littéraires de Tiraboschi et de Ginguéné.

2. *Hist. Rép. ital.* t. II chap. XV.

souvent aussi consulté les documents iconographiques. Un chapitre comme celui des *Considérations sur le caractère et les révolutions du XV^e siècle*, prouve qu'avec ces procédés un homme de l'intelligence de Sismondi peut obtenir des résultats fort appréciables¹. Ce chapitre constitue un essai très nourri, très complet et bien venu sur l'état de la politique et de la civilisation italienne au *quattrocento*; il contient des indications variées et curieuses sur la vie publique et privée, sur le commerce, sur les manufactures, sur les importations et les exportations, sur les capitaux productifs, et notamment l'agriculture, à cette époque de grande prospérité.

*
* *

En bref il faut dire que la valeur documentaire de l'*Histoire des Républiques italiennes* est inégale. Les meilleures parties sont celles qui ont trait à l'histoire de la Toscane, en particulier à l'histoire de Pise, de Florence et de Lucques, villes préférées et patrie d'adoption de Sismondi. Il possédait une parfaite connaissance des lieux, et il s'était depuis longtemps familiarisé avec les chroniqueurs, les historiens et les poètes qui ont célébré le passé mouvementé et mémorable de cette région. C'est également en Toscane qu'il pouvait le plus facilement procéder à des recherches, fouiller les bibliothèques et les archives, pénétrer dans les couvents, compulser les in-folios et déchiffrer les chartes. Lorsqu'en 1807 Sismondi fit hommage à Élisabeth Napoléon, princesse de Lucques, des deux premiers tomes de son ouvrage, celle-ci ordonna que les archives de Lucques, qui avaient été tenues secrètes jusqu'alors, lui fussent ouvertes². Il pouvait dès lors consulter des « historiens manuscrits » et faire d'après des documents inédits son récit de l'histoire de Lucques, l'un des meilleurs du livre.

Sismondi fait la part très grande à l'histoire militaire. Au point de vue de la science contemporaine, c'est probablement la partie de l'*Histoire des Républiques italiennes* qui, actuellement encore, a le plus de valeur; les informations sur l'art et

1. *Ibid.* t. XII chap. XCI.

2. Lettre de Sismondi à Élisabeth Napoléon, du 12 août 1808, in E. RODOCANACHI *Élisabeth Napoléon en Italie*, Paris 1900 p. 69 et suiv.

l'organisation militaires et sur les innombrables guerres, — depuis les campagnes de Frédéric Barberousse contre les villes lombardes jusqu'à la conquête de l'Italie par l'armée de Charles VIII, — sont abondantes et bien exposées. C'est surtout grâce à Sismondi qu'on a connu et, par la suite, étudié l'art militaire des condottieri. A ce propos, un spécialiste a constaté que Sismondi était assez largement tributaire des descriptions que Machiavel avait faites des fameuses « batailles sans effusion de sang », et notamment de la bataille d'Anghiari (29 juin 1440). Machiavel souligne le caractère anodin de cet engagement où Piccinino fut battu par l'armée florentine. Il est exact que Sismondi s'en rapporte parfois trop exclusivement à ses auteurs de prédilection, — Giovanni Villani et Machiavel par exemple; mais dans le cas de la bataille d'Anghiari, cette critique ne vaut guère, car il cite au contraire un grand nombre de témoignages qui infirment la thèse de Machiavel¹.

Sous le rapport de l'histoire économique, l'ouvrage de Sismondi est nettement décevant. Comment est-il possible que, amené à observer quotidiennement l'action de l'économie sur le politique, habile à tirer de ces observations des conclusions souvent judicieuses, — dans ses travaux économiques, — il n'ait pas su mettre à profit cette longue expérience dans ses travaux historiques? Quoique appartenant à la classe des historiens pragmatiques, il omet de rechercher les mobiles de la politique des villes italiennes dans leur situation économique. Un pareil manque de pénétration surprend chez Sismondi, mais il faut avouer que, dans ses travaux historiques, il ne voit guère que la surface des choses, et que les causes profondes lui échappent. Il lui arrive trop souvent de remplacer la rigueur du raisonnement par le cliquetis de l'éloquence — éloquence de moraliste et de doctrinaire. Quoiqu'il n'ait pas su dégager l'interdépendance de l'économie et du politique, dans son *Histoire*, il a cependant décrit certains phénomènes économiques et commerciaux avec une

1. Voir Dr. WILLIBALD Block *Die Condottieri, Studien über die sogenannten unblutigen Schlachten*, thèse de Berlin 1913, et *Hist. Rép. ital.* t. IX p. 141 à 146. Sismondi ne conclut pas, comme le croit M. Block, en faveur de la thèse de Machiavel, qui dit qu'il n'y a eu qu'un seul mort dans cette bataille.

précision technique qui avait jusqu'alors fait défaut aux historiens¹. Notamment en ce qui concerne la monnaie, il fournit des indications très précises. Au tome V on trouve quelques pages d'histoire économique et financière de Florence, au milieu du ^{xiv}^e siècle². Sismondi dresse un tableau des recettes et des dépenses de la République de Florence à cette époque, d'après les indications de Giovanni Villani, — ce marchand florentin qui s'était fait chroniqueur de sa ville, et mourut de la peste en 1348, — et d'après celles de Marchione de Stefani. Nous avons déjà mentionné les considérations générales sur la civilisation et notamment sur l'état de l'économie italienne du ^{xv}^e siècle³. Mais dans l'ensemble de l'*Histoire des Républiques italiennes*, les faits économiques occupent une place relativement restreinte.

Malgré tous ses défauts le grand ouvrage de Sismondi marque une date dans l'histoire de l'histoire : il a la valeur d'une découverte. Mais, dira-t-on, Pierre Bayle déjà avait connu et admiré cette renaissance des lettres et des arts dus, croyait-il, à des savants grecs venus en Italie après la prise de Constantinople; Voltaire avait déjà compris l'importance de la liberté et de l'opulence des républiques italiennes du moyen âge par rapport à la Renaissance. Robertson avait également signalé le lustre des villes italiennes et l'importance des croisades dans leur développement. Herder avait vanté le mérite des humanistes et Jean de Müller, dans un essai écrit en langue française, avait reconnu la supériorité de l'Italie sur le reste de l'Europe pendant le moyen âge : supériorité qui avait son origine dans les républiques citadines et dans leur liberté⁴. Sismondi a des précurseurs au ^{xviii}^e siècle, c'est entendu; il n'en est pas moins vrai cependant que, le premier, il a consacré sa vie à l'étude de l'histoire du moyen âge et de la Renaissance italiennes. Le premier, il a traité cette abondante matière avec l'amplitude qu'elle réclamait. L'*Histoire des Républiques italiennes* eut le triple mérite de familiariser le public des lettrés avec des siècles et avec une

1. On voit que nous arrivons aux mêmes conclusions que Fueter, dans son *Histoire de l'Historiographie moderne* (loc. cit.).

2. Chap. XXXVI p. 364 à 371.

3. Chap. XCI.

4. Voir plus haut, chap. V p. 103.

civilisation quasi-ignorés, de rappeler aux Italiens le souvenir de leur passé national, et d'inciter les historiens du xix^e siècle à des investigations nouvelles.

L'appel fut entendu. Car depuis lors et pendant tout le siècle dernier les études sur la Renaissance italienne et sur des sujets connexes ont connu un succès extraordinaire. Sismondi n'avait pas encore désigné par le terme « Renaissance » l'époque dont il avait retracé l'histoire, du moins ne l'avait-il pas employé dans l'acception que lui donnèrent plus tard Michelet et Jacob Burckhardt¹. D'après l'historien genevois, la liberté, les institutions, la politique, l'esprit civique sont à l'origine de l'évolution qui conduit à la prospérité et à l'essor de la civilisation artistique et littéraire :

« Les trois ou quatre siècles dont nous avons parcouru l'histoire, ont fondé la gloire et la puissance de l'esprit humain dans l'Europe entière. Les républiques italiennes ont disparu; mais les conséquences de leurs travaux, de leurs généreux efforts, n'ont pu disparaître avec elles. Par elles, la liberté a, pour la troisième fois, rendu à l'Europe ce que la liberté avait déjà donné aux Grecs, puis aux Romains². »

Aux yeux de Sismondi, « Renaissance » désigne avant tout un phénomène d'ordre moral et social; il intitule un résumé de son grand ouvrage qu'il publiera en 1832, *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute*³. Avec Jacob Burckhardt, — qui doit du reste beaucoup à son devancier, tant pour l'ensemble que pour le détail de son livre, — le mot Renaissance prend une signification purement esthétique : tout, y compris l'État et la guerre, se transforme, dans l'esprit de Burckhardt, en œuvre d'art. Tandis qu'aux yeux de Sismondi, l'émulation artistique des Italiens aux xiv^e et xv^e siècles est la conséquence naturelle de la prépondérance des villes et de l'opulence de la bourgeoisie, du morcellement de l'Italie et de l'absence de tentances centralisatrices :

1. MICHELET *Histoire de France* t. III (1855), BURCKHARDT *Die Kultur der Renaissance in Italien* (1860). Voir l'étude de M. FRITZ ERNST *La tradition médiatrice de la Suisse aux XVIII^e et XIX^e siècles*. *Rev. litt. comp.*, octobre-décembre 1926, où cette question de la « Renaissance » est amplement traitée.

2. *Hist. Républ. ital.* t. IX p. 6 (éd. de 1826).

3. Paris chez Treuttel et Würtz 2 vol. in-8°.

« L'Italie, ne formant qu'un seul État, dit-il, sous un seul maître, n'aurait jamais produit les chefs-d'œuvre qui ont charmé les douleurs de son esclavage, qui en ont caché la honte, et qui la dédommagent des trophées que ses armes ne lui ont point élevés¹. »

Moraliste, calviniste, Sismondi ne peut goûter sans arrière-pensée les charmes de la beauté artistique. Il ne faut pas lui demander d'être notre cicérone dans ce musée extraordinaire qu'est l'Italie. Mais nous lui prêterons notre attention quand il nous entretient de la grandeur politique de Florence, quand il nous raconte les luttes intestines de Gênes, ou quand il nous parle de la sagesse politique, redoutable et grandiose, de la république de Venise.

IV

Les contemporains ont diversement apprécié l'*Histoire* de Sismondi. En France, où, à l'époque révolutionnaire et sous l'Empire, le niveau des études historiques était tombé très bas, elle fut en général bien accueillie. On ne saurait soupçonner de partialité l'académicien Esménard, agent secret de la police impériale, qui, chargé d'un rapport sur l'historien genevois suspect à l'autorité, émit un jugement favorable sur l'*Histoire des Républiques italiennes* :

« ... L'ouvrage est très estimé des érudits, écrivait Esménard dans son rapport au Ministre de la Police; on la regarde comme une espèce de pont jeté sur l'abîme historique du moyen âge, il y a des recherches immenses et des découvertes précieuses. Le style en est lourd, diffus et sans couleur; mais le fond en est très recommandable². »

Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française, depuis 1789*³, mêle, comme Esménard, la critique de la forme à l'éloge du fond. Par ailleurs, il déclare que Sismondi a su développer son sujet « avec autant d'érudition que de clarté⁴ ». Chénier établit

1. *Hist. Rép. ital.* t. V p. 14.

2. 12 décembre 1810, *Rev. d'Hist. moderne*, n° 23 (1929) p. 349 et suiv..

3. Paris 1816 in-8° (rédigé en février 1808).

4. *Ibid.* p. 162.

un parallèle entre l'œuvre de Jean de Müller et celle de Sismondi :

« A l'ensemble de la composition, à l'esprit général, au caractère de plusieurs détails, l'auteur semble un élève de Müller... Comme lui, M. Sismondi joint une raison forte à des connaissances étendues; mais il est plus inégal que Müller, et ses récits ont souvent de la sécheresse : ce qui ne vient pourtant pas d'un excès de précision. Quelquefois, en récompense, il sait donner de la couleur à son style; des traits nerveux, des expressions brillantes, et de temps en temps d'assez belles pages annoncent que la hauteur de l'art d'écrire ne lui est point inaccessible¹. »

On ne sera pas étonné que M^{me} de Staël, qui avait déjà annoncé l'*Histoire* de Sismondi dans *Corinne*, ait fait de la réclame pour son ami dans son ouvrage *De l'Allemagne* :

« M. Sismondi, disait-elle, a su faire revivre ces intérêts partiels des républiques italiennes, en les rattachant aux grandes questions qui intéressent l'humanité tout entière². »

Dans le premier quart du xix^e siècle, l'*Histoire des Républiques italiennes* était, hormis l'*Histoire des Croisades*, de Michaud, le seul ouvrage français ayant pour objet l'histoire du moyen âge³. Depuis lors, l'idée propagée par Sismondi, que le moyen âge était le berceau de la civilisation moderne, fut mille fois reprise par les romantiques.

Nous avons déjà constaté, à propos de la *Littérature du Midi de l'Europe*, que Sismondi a exercé une influence sur les écrivains romantiques, en leur révélant une civilisation, une époque, des événements et des personnages historiques, qui étaient jusqu'alors inconnus ou mal connus⁴. Au même titre que son ouvrage d'histoire littéraire, l'*Histoire des Républiques italiennes* fut une source d'informations multiples et un recueil de sujets pittoresques, à laquelle écrivains, historiens, peintres n'ont pas manqué de largement puiser⁵.

1. *Ibid.* Chénier juge d'après les premiers tomes seulement, la suite n'ayant pas encore paru au moment où il écrivait.

2. *De l'Allemagne* chap. XXIX.

3. L'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante, est de 1824-1826; la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry, a paru en 1825.

4. Voir plus haut, chap. IX.

5. Une étude approfondie de l'influence exercée par Sismondi sur le mouvement historique et littéraire du xix^e siècle sortirait du sujet que nous nous sommes proposé de traiter. Mais nous sommes d'avis que cette étude reste à faire.

Il existe entre l'œuvre de Sismondi et l'œuvre de Stendhal, par exemple, des rapports d'idées indéniables. Et pourtant on ne saurait imaginer esprits et caractères plus opposés; dans leur amour commun de l'Italie, ces divergences se révèlent avec d'autant plus de netteté, qu'il s'adonne à un même objet. Mais ne furent-ils pas, à un certain moment, les intermédiaires naturels entre l'Italie et la France? Stendhal a puisé dans l'*Histoire* de Sismondi des connaissances et des idées qu'il a utilisées dans ses propres travaux; nous signalons, à titre d'exemple, que Stendhal considère, lui aussi, le moyen âge comme l'époque des grands caractères, et qu'il était également assez enclin à voir dans le gouvernement la cause véritable des phénomènes moraux. En maints endroits, il fait allusion aux *Républiques italiennes*. Quoi qu'il en soit, Stendhal a dit, selon son habitude, assez de mal de Sismondi, qu'il trouvait ennuyeux, lourd et sans génie, mais à la science duquel il accordait du crédit¹.

L'Angleterre a premièrement « découvert » le moyen âge dans les romans de Walter Scott². En même temps Hallam publiait son ouvrage sur l'*Histoire de l'Europe au moyen âge*³; dans le chapitre qu'il consacre à l'Italie, l'historien anglais s'appuie principalement sur Sismondi⁴. Hallam apprécie l'érudition et l'exactitude du savant genevois au point de dire que l'*Histoire des Républiques italiennes* rend superflues les *Annales* de Muratori, du moins à partir du xiii^e siècle. Cela n'est évidemment exact que dans la mesure où Sismondi a utilisé des sources qu'on ne trouve pas chez Muratori. Sismondi était connu et lu en Angleterre. Le docteur Lardner lui demanda de résumer en un volume son *Histoire*, pour le *Cabinet Cyclopaedia*, vaste collection de caractère encyclopédique, qui parut à Londres à partir de 1830, en cent trente-trois tomes⁵.

1. Sur Sismondi et Stendhal voir PELLEGRINI *Il Sismondi e la storia*, etc... p. 128-129; ARBELET *L'Histoire de la peinture en Italie et les plagats de Stendhal* Paris 1913 p. 9, 388, 477. F. NOVATI *Stendhal e l'anima italiana* Milan 1915 p. 12 et suiv.

2. *Waverley* (1814), *Ivanhoe* (1820).

3. Trad. franç. 1820 et suiv.

4. *Ibid.* t. II p. 3-4 note. Voir aussi HALLAM *Character of the History of Italian Republics* *Edinburgh Review* t. XXXV p. 489 et suiv.

5. *Italian Republics of the Middle Age* Londres 1832 in-16. Ce livre est une traduction anglaise de l'*Histoire de la renaissance de la liberté en Italie*, parue la même année, à Paris, en 2 vol. Voir plus haut p. 353.

Chose assez remarquable, un historien anglais de notre époque W. Boulting, a donné de l'*Histoire des Républiques italiennes* une version anglaise « entièrement refondu et complétée »; il subsiste en effet assez peu de chose du texte original; mais l'ouvrage a presque la valeur d'une édition critique, établie d'après l'état des connaissances modernes¹.

En Allemagne, Sismondi a sans doute rencontré un accueil plus réservé que dans les autres pays, vu le grand développement que les études historiques y avaient déjà pris, grâce surtout aux maîtres qui enseignaient à l'Université de Göttingue. Jean de Müller tient cependant à attirer l'attention des savants allemands sur l'*Histoire des Républiques italiennes*, qu'il considérerait comme le modèle de « ce qui plaît toujours et partout; on traduit Sismondi, et il plaît² ». Plus sévère fut le jugement de Ludwig Wachler, professeur à Göttingue, dans son *Histoire des Sciences historiques*³. Il estime que le mérite scientifique de l'ouvrage de Sismondi n'est pas grand. D'après lui, l'historien de l'Italie aurait négligé de consulter des sources importantes et accessibles; d'autre part, il n'aurait pas su mettre en valeur les documents manuscrits qu'il a utilisés. Wachler s'étonne enfin que les sources et les ouvrages consultés soient cités sans ordre ni méthode, et il soupçonne Sismondi d'avoir exécuté son travail avec trop de hâte. C'est en somme la critique d'un homme compétent, plus préoccupé du caractère scientifique d'une œuvre que sensible au charme littéraire ou à la portée philosophique qui la distinguent.

Nous croyons cependant que l'ouvrage de Sismondi n'est pas resté tout à fait étranger au mouvement historique allemand, qui manifesta par la suite une certaine prédilection pour l'histoire de l'Italie au moyen âge et pendant la Renaissance. Nous avons déjà nommé la *Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*⁴, du Suisse Buechhardt, livre très

1. *History of the Italian Republics in the Middle Ages*, by J. C. L. Sismondi. Entirely recast and supplemented in the light of subsequent historical research. With a memoir of the author by W. Boulting. Londres, Routledge and Sons (1906) 822 p. in 8°.

2. MÜLLER *Sämtl. Werke* t. XI p. 340. Une traduction des *Républiques italiennes* parut chez Gessner, à Zurich, de 1807 à 1824, en 16 v. in-8°.

3. *Geschichte der historischen Wissenschaften* Göttingue 1820 t. II p. 1093 et suiv.

4. Il existe de ce livre une traduction française de Schmitt, Paris, 1885-1888 2 vol.

populaire et singulièrement estimé en Allemagne. L'*Histoire de Rome au moyen âge*, de Gregorovius¹, ne fait que reprendre en l'approfondissant un sujet abondamment traité dans l'*Histoire des Républiques italiennes*. Mais l'ouvrage allemand qui correspond le plus exactement au genre de recherches de Sismondi est sans doute l'*Histoire des Constitutions des villes italiennes*, de Hegel². Quels qu'aient été le mérite et l'originalité de ces historiens, et quel que soit le progrès qu'ils ont accompli, Sismondi a sur eux l'avantage de la priorité. Dans ce domaine des investigations historiques, la gloire de l'initiative lui est acquise.

*
* *

Des controverses sont venues souligner l'importance qu'on attribuait au livre, déjà fort répandu, de Sismondi. William Roscoe, auteur d'une *Vie de Laurent de Médicis surnommé le Magnifique*³, à qui Sismondi avait reproché son parti pris pour son héros et pour les Médicis en général, riposta dans un nouveau livre, intitulé *Illustrations historical and critical of the life of Lorenzo*⁴.

Les thèses en présence sont les suivantes : Roscoe fait l'apologie de Laurent, homme de génie, protecteur des arts et des lettres, qui a porté à son apogée le lustre de Florence ; le biographe moderne fait siennes les adulations sans bornes qu'avaient prodiguées à leur mécène les écrivains et les historiens de l'époque, — obligés à flatter sans cesse leur bienfaiteur, — et il ne tolère point que l'on touche à « l'objet de son idolâtrie » — comme disait Sismondi. Or déjà Ginguené,

1. *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom V. bis zum XVI. Jahrhundert* 4^e édit. Stuttgart 1886-1896 8 vol. in-8^o.

2. K. Hegel *Geschichte der italienischen Städteverfassungen* (1848).

3. *The Life of Lorenzo de Medici called the Magnificent*, 3^e éd. 3 vol. Londres 1800. William Roscoe, historien et membre du Parlement (1753-1831) est le père de Thomas Roscoe (1791-1871), traducteur de la *Littérature du Midi de l'Europe*, de Sismondi (1823) et des *Prisons*, de Silvio Pellico (1833).

4. Londres 1822. Sismondi écrivait à Foscolo, le 29 août 1824 : « Récemment M. Roscoe, aveuglé par sa partialité pour Laurent de Médicis, a écrit un gros livre pour venger sur moi son héros. C'est presque malgré moi que dans une nouvelle édition du tome XI de mes *Républiques italiennes* j'ai relevé dans un petit nombre de notes les erreurs dans lesquelles il était tombé, et j'ai donné la démonstration la plus évidente du fait qu'il me contestait » (*Epistolario Foscoliano* t. VIII p. 409-410.)

dans son *Histoire littéraire d'Italie*¹, reprochait à Roscoe d'avoir dissimulé, comme s'il était lui-même un Florentin du xv^e siècle, partisan des Médicis, les rigueurs que ce parti avait exercées contre les adversaires de Cosme, quand celui-ci rentra d'exil. Lorsqu'il publia son cours sur la *Littérature du Midi*, en 1813, Sismondi n'avait pas encore fait des recherches personnelles sur le xv^e siècle, et, confiant dans le jugement de Roscoe, il avait écrit quelques pages à l'éloge de Lorenzo Magnifico².

Mais il changea d'opinion, dès qu'il eut lui-même pris connaissance des documents, et se forma sur l'administration des Médicis, et en particulier de Laurent, une idée absolument contraire³ : au temps des Médicis, Florence perdit son rang et sa prépondérance en Italie; à l'intérieur, l'administration fut languissante, et le goût du luxe et de la mollesse succédèrent à l'antique force et énergie de la république. Quant à Laurent, on ne peut le placer au rang des grands hommes d'État de l'Italie, car Florence périclita des suites de sa politique purement égoïste : « Il soutint par des exécutions sanglantes un pouvoir usurpé⁴. »

Cette phrase eut l'heur de déchaîner la colère de Roscoe, qui à son tour attaquait et injuria Sismondi. Il essaya de confondre son adversaire, en lui rappelant l'éloge qu'il avait décerné à Laurent le Magnifique, dans sa *Littérature du Midi*. Mais fort de sa probité scientifique, Sismondi répliqua dans une nouvelle édition des *Républiques italiennes*⁵, en alléguant les documents et les faits qui lui avaient dicté son changement d'attitude : il établit une liste, à la vérité très longue, des exécutions capitales, motivées par des délits politiques, consommées à Florence sous l'administration de Laurent le Magnifique.

« Il appesantit chaque jour un joug détesté sur une ville libre, dit Sismondi, il enleva aux magistrats légitimes l'autorité que leur donnait la constitution, et il détourna ses concitoyens de cette carrière publique dans laquelle, avant lui, ils avaient développé tant de talents⁶. »

1. T. III p. 255 note 3.

2. *Litt. du Midi* t. II p. 37-40.

3. *Hist. Rép. Ital.* t. X p. 300 note 2, t. XI p. 5-6 note, p. 357 à 361 (éd. de 1826).

4. *Ibid.* t. XI p. 357.

5. Celle de 1826.

6. T. XI p. 357-359.

Sismondi fait cependant une légère concession aux admirateurs de Laurent de Médicis, Roscoe et Ginguéné, qui ont glorifié le « génie de cet homme extraordinaire », et il rend hommage à ses mérites de mécène.

« Mais, conclut-il avec une ironie un peu triste, pour s'attacher si vivement à lui, il faut quelquefois admettre avec complaisance les fraudes pieuses de ses amis et de ses adulateurs. Il faut surtout détourner ses yeux de l'antique Florence, et oublier, si l'on peut, ce qu'elle avait été aux jours de sa vraie gloire, ce qu'elle fut durant la dictature de Laurent, ce qu'elle devint après lui¹. »

On peut mépriser cette querelle d'érudits, et dire avec ce professionnel de l'impertinence, Stendhal, — lorsqu'il venait de lire les nouvelles de Bandello : « J'aime mieux ces petits morceaux naïfs que toutes les généralités des animaux tels que Sismondi, Roscoe et Ginguéné². » Mais on peut aussi découvrir dans la controverse qui mit aux prises deux historiens de Florence, deux attitudes essentiellement différentes devant l'histoire : l'une, morale et animée d'esprit civique, juge tout sous l'angle du bien public et des besoins de la société; c'est l'attitude de Sismondi. L'autre, contemplative et amoral, fera ses délices des spectacles de la vie passée, qui offrent à l'observateur des satisfactions esthétiques. Sismondi, qui manquait de sens artistique, mais qui était animé d'un sentiment très vif pour la justice sociale, devait naturellement préférer la Florence républicaine du xiv^e siècle à la Florence du xv^e, que des tyrans couvraient de luxe et d'opprobre.

*
* * *

Des contemporains de Sismondi, tels Chateaubriand et Prosper de Barante, lui ont reproché la sévérité des jugements qu'il portait sur certains hommes et sur certains règnes, et son « humeur philosophique³ ». En effet, la sympathie de l'historien pour le peuple ne va pas sans une aversion plus ou moins marquée pour les seigneurs, les dignitaires de l'Église

1. *Ibid.* p. 361.

2. *Correspondance* t. III p. 27, cité par Pellegrini p. 129.

3. CHATEAUBRIAND *Études historiques* t. I p. LXXXII.

et les chefs militaires. L'institution des armées mercenaires lui paraît particulièrement odieuse, comme étant un instrument du despotisme, et, à une exception près, — qui est François Sforza, — les condottieri sont à ses yeux des parasites nocifs et méprisables. Mais où décidément son patriotisme italien s'exaspère, c'est lorsqu'il en vient à parler de la perte de l'indépendance italienne. N'avait-il pas posé en principe, dans une leçon sur les historiens portugais, que « l'historien national doit être partial?¹ » Ayant conduit son récit jusqu'au seuil du xvi^e siècle, Sismondi, englobant dans son parti-pris tous les ennemis de l'Italie, confond, pour dénoncer leur mauvaise foi et leur déshonneur, l'empereur Maximilien, la famille des Borgia, les Français, les Espagnols et les Suisses².

Un érudit genevois de ses contemporains, le baron de Grenus, s'émut des accusations portées contre les anciens Suisses, dans l'*Histoire des Républiques italiennes*. Grenus, qui avait poussé jusqu'au duel ses querelles avec Sismondi, disait notamment, dans un recueil intitulé *Glanures*, « qu'indépendamment de tout sentiment patriotique, la simple bienséance devait engager M. Sismondi à ne pas peindre sous des couleurs aussi noires et aussi exagérées, les ancêtres d'une nation estimable à laquelle Genève avait eu le bonheur inespéré d'être réunie comme vingt-deuxième canton en 1815³ ». Or c'est précisément après 1815, à la suite des déceptions qu'il avait éprouvées lors de la restauration du patriciat à Genève et dans les vieux cantons suisses, c'est encore sous le coup de ses déboires politiques, qui l'avaient aigri contre sa nouvelle patrie, que Sismondi retraça l'histoire des guerres de Lombardie. Quelques années plus tôt, parlant des débuts de la politique de conquête et d'expansion des Suisses dans le Milanais, il avait, s'inspirant de l'*Histoire de la Confédération suisse* de Müller, célébré la victoire de Giornico (1479) en termes pleins d'admiration pour ce peuple héroïque et libre⁴. Mais quand il relata les invasions et les faits d'armes

1. *Litt. du Midi* t. IV p. 491.

2. *Hist. Rép. ital.* t. XIII p. 131-133 (éd. 1826).

3. BARON TH. DE GRENUS *Glanures* (1829) n° I p. 57.

4. T. XI chap. LXXXVII (rédigé en 1813-1814, publié en 1815);

qui contribuèrent à achever la ruine de l'Italie, Sismondi, juge passionné, ne voyait plus dans ce même peuple que des montagnards barbares, des mercenaires avides, voire même des traîtres¹.

Le passage incriminé par le baron de Grenus concerne la fameuse « trahison de Novarre », dont Louis Sforza, duc de Milan, surnommé le Maure, fut la victime en 1500². On sait que les troupes suisses au service du duc de Milan se mutinèrent à Novarre en présence de l'ennemi, refusant de se battre avec leurs compatriotes engagés dans l'armée du roi de France. Sous des déguisements, Louis le Maure et ses trois frères se cachèrent parmi les Suisses quand ceux-ci se retirèrent en défilant entre les rangs de l'armée française : « Mais tous quatre furent reconnus et arrêtés, poursuit Sismondi, sans que leurs prétendus frères d'armes fissent un mouvement pour les défendre. Des traîtres parmi eux avaient ajouté à la honte des Suisses, en désignant ces quatre victimes à leurs ennemis. » En note, Sismondi ajoute que Louis de La Trémouille³ déclare avoir lui-même reconnu et arrêté Louis le Maure, qui portait un habit de cordelier; que les autres sources parlent de son déguisement en soldat suisse⁴; et enfin que « Rodolphe de Salis, surnommé le Long, Grison, et Gaspard de Silen d'Ury, qui, tous deux, servaient dans l'armée de Louis le Maure, sont accusés de l'avoir fait connaître aux Français, par Giovio, et, d'après lui, par Beaucaire⁵ ». Sismondi termine le passage par cette phrase qui caractérise bien sa manière : « Les Suisses, après s'être souillés par cette trahison, reprirent le chemin de leurs montagnes (1500). »

C'en était trop pour le baron de Grenus, et de même que son duel avec Sismondi, qui eut lieu en 1829, avait fait en son temps le tour de la presse, la polémique qu'il engagea peu après contre son adversaire sur le terrain historique, eut

1. T. XIII chap. XCIX (rédigé en 1816-1817, publié en 1818).

2. *Glanures*, loc. cit. p. 57; *Hist. Rép. ital.* t. XIII p. 65-66 (éd. 1826).

3. *Mémoires* t. XIV chap. X.

4. Sources indiquées par Sismondi : JEAN D'ANTON *Hist. de Louis XII* p. 110; *Mém. pour l'Hist. de France* t. XIV p. 292; MÉLIN DE SAINT-GELAIS *Hist. de Louis XII* Paris 1622 in-4° p. 159; GARNIER *Hist. de France* t. XI p. 125 (éd. in-4°); *Chron. Veneta* t. XXIV p. 151.

5. *Hist. Rép. ital.* t. XIII p. 66 note (éd. 1826); source indiquée : *Comment. Rer. Gallic.* LVIII p. 240.

également quelque retentissement. Grenus reproche à Sismondi de n'avoir point consulté de sources ou d'auteurs suisses, et d'avoir raconté la trahison dont le duc de Milan avait été victime, uniquement d'après des sources françaises et italiennes. L'adversaire de Sismondi défend surtout, avec documents à l'appui, Rodolphe de Salis contre l'accusation d'avoir trempé dans cette ténébreuse affaire; il s'étonne que Sismondi ait pu inculper ce capitaine grison « sur le témoignage d'un historien aussi complètement décrié sous le rapport de la véracité que l'est Paul Jove ou Giovio¹ ». Ce dernier aurait eu des griefs personnels contre Salis, qui jouissait en réalité de la faveur des ducs de Milan. Le fait est que ce militaire, qui s'était déjà fait remarquer dans la guerre de Souabe et dans les premières campagnes de Lombardie, se vit confier des commandements par Maximilien Sforza, duc de Milan et propre fils du Maure, dont il aidait à défendre le patrimoine contre ses ennemis, Français et Vénitiens, et au service duquel il devait trouver la mort, dans la bataille de Marignan, en 1515. Dans ses *Glanures*, Grenus signale encore que Sismondi a également dénigré Bayard, qu'il accuse d'avoir souillé sa gloire en Italie, par des cruautés, en 1509².

Il est enfin indispensable de mentionner, au moins brièvement, l'examen théologique auquel le romancier italien Manzoni soumit l'*Histoire des Républiques italiennes*. Catholique fervent, il écrivit un mémoire apologétique pour défendre la morale catholique contre certaines accusations de Sismondi³. Celui-ci avait mis en cause la morale catholique, au tome XVI de son *Histoire*, la rendant en partie responsable de la décadence de la nation italienne dans les temps modernes, et du relâchement des mœurs. Manzoni en prit prétexte pour écrire un petit traité de théologie morale, assez ennuyeux et terne. Sismondi était surpris et même flatté que son ouvrage fût devenu le principal objet d'un livre du célèbre auteur des

1. *Glanures* p. 59. Grenus cite à l'appui de sa thèse, DE MAY *Histoire militaire des Suisses* Lausanne 1788 t. IV p. 268.

2. *Hist. Rép. ital.* t. XIV p. 36, éd. 1818.

3. *Osservazioni sulla morale cattolica*, édition précédée de *Studi introduttivi* par Antonio Cojazzi, Turin 1910. Trad. franç. : *Défense de la morale catholique contre l'Histoire des Républiques italiennes de M. Sismondi* trad. par l'abbé Delacouture, Paris 1835 in-12.

Promessi sposi, mais il eut l'impression que cette polémique manquait son but. Son vague déisme protestant et philosophique, loin d'être anti-religieux, n'avait que faire d'un catéchisme qu'il ne connaissait pas très bien et, l'eût-il connu, qu'il ne l'acceptait ni pour lui-même, ni pour son siècle. Il était au reste d'avis que la religion s'adressait avant tout au sentiment, aux âmes tendres et mystiques, et qu'elle remplissait une fonction morale et sociale indispensable; par conséquent il s'abstenait en général de commentaires désobligeants dans le goût du XVIII^e siècle. Sismondi a dû préférer l'enseignement du vicaire savoyard à celui du philosophe de Ferney, — surtout dans un âge plus avancé où il subissait l'influence religieuse de sa femme, — mais il n'entendait rien à la science aride des théologiens.

Lorsque l'ouvrage de Manzoni parut, en 1829, il ne répondit pas à l'auteur personnellement, mais à une amie commune, Fulvia Jacopetti¹.

« Bien obligé, charmante amie, de l'envoi que vous m'avez fait du livre de M. Manzoni. Avant tout je dois dire qu'une réfutation par un homme aussi célèbre, aussi justement admiré me flatte et m'honore : que je suis infiniment sensible à la manière dont il parle de moi dans sa préface : que j'admire comment dans une controverse qui lui tient si fort au cœur, il a pu conserver un langage toujours si plein d'obligeance. Je dirai encore que je savais d'avance que nous nous trouverions plus d'accord au fond qu'il ne nous semblait, parce que chaque homme met toujours dans sa religion ce qu'il a de plus élevé dans l'âme, et que j'étais sûr que le catholicisme grandissait et s'annoblissait dans le cœur de Manzoni.

Mais quand j'en viens à la controverse elle-même il faut que je convienne qu'elle me fait peu d'impression. Nous semblons deux spadassins qui veulent se battre dans une nuit obscure et qui ne se voient pas. Tandis qu'il croit pousser des bottes contre moi dans un coin de la chambre, je suis dans l'autre, et nous ne nous atteignons jamais. Nous n'attachons pas le même sens aux mots, nous n'avons point en vue les mêmes idées...

Si j'osais j'irais volontiers plus loin : je dirais qu'un esprit aussi étendu que celui de Manzoni perd sa portée sur ces sujets seulement,

1. Fille de Pietro Verri, veuve du prince Charles Pietrasanta, épouse de Giuseppe Jacopetti, un vétéran de Napoléon, Fulvia mourut en 1871. Elle se rendait presque tous les ans à Genève, avec son mari; elle s'y était liée avec Bonstetten, Sismondi et Pellegrino Rossi.

parce que le catéchisme est toujours devant lui, et lui offusque la vue. Au lieu de s'abandonner à ses propres pensées, il se traîne dans les canaux étroits et tortueux qu'il trouve tout tracés pour lui¹. »

En résumé, Sismondi n'était pas porté aux discussions religieuses. Il en convient lui-même dans une lettre à un prêtre italien Raffaello Lambruschini :

« Il me manque peut-être cette tendresse du cœur, écrivait-il, qui a besoin de porter vers le ciel son amour, qui trouve en Dieu un confident, un soutien, un consolateur : c'est plutôt dans l'intelligence que j'ai cherché ma religion et le repos². »

Aux yeux des bons catholiques, évidemment, Manzoni avait bien mérité de l'Église, en réfutant les allégations de ce protestant genevois, qui commençait à gagner de l'influence dans les milieux littéraires et libéraux de l'Italie. « ... La congiuro, écrivait le P. Antonio Cesari, Oratorien, à Alexandre Manzoni, di continuare quella sue benedette riposte alla opera pestilenziale del Sismondi : e Dio, la Chiesa e' buoni gliene daranno mille benedezioni³. »

V

Un critique italien a pu dire, à propos de Sismondi : « ... L'influence que son œuvre a exercée en Italie est supérieure à celle qu'elle a eue en France⁴... » En effet, l'historien genevois était considéré, à Paris, comme un « Français du dehors », un « absent » avec lequel il n'était pas besoin de compter : son « style émigré », ou « style helvétique », l'avait placé en assez mauvais rang, comme écrivain. Il est peu d'œuvres cependant qui furent pillées autant que la *Littérature du Midi*, les *Républiques italiennes*, et même les premiers tomes de *l'Histoire des Français* ; mais les détrousseurs qui ont découvert

1. *Carteggio Alessandro Manzoni* (publ. par G. Sforza et G. Gallavresi) t. IV 2^e partie (1921) p. 579. Voir *ibid.* p. 628-630 : Sismondi sur Manzoni et les *Promessi sposi*.

2. GAMBARO *Riforma religiosa nel carteggio inedito di Raffaello Lambruschini* Turin 1924 t. II p. 125 à 129 (la lettre de Sismondi est du 26 mai 1833).

3. *Carteggio Manzoni loc. cit.* p. 392.

4. C. PELLEGRINI *Il Sismondi e la storia*, etc. p. 20.

ces trésors romantiques n'ont guère été soucieux de faire une réputation durable à l'honnête érudit qui les avait amassés pour eux.

En revanche, les Italiens n'ont jamais cessé de cultiver la gloire de celui qu'ils considéraient comme leur historien national. Nous avons pu nous convaincre que de nos jours, le souvenir de Sismondi est bien plus vivant en Italie que partout ailleurs, même en Suisse, où son nom n'est en somme connu que de ses concitoyens, les Genevois. Berchet a pu déclarer avec raison, au *Conciliatore* : « ... Il signor Sismondi, come illustratore dei fasti dell'Italia, vivrà sempre nella piena riconoscenza dei veri italiani¹ ». Sa correspondance avec des Italiens illustres a été en grande partie publiée, et l'histoire de ses rapports avec l'Italie intellectuelle a été retracée². Loin de le mépriser comme étranger, les Italiens accueillirent et adoptèrent en quelque sorte Sismondi, « écrivain généreux que l'Italie se glorifie de pouvoir compter parmi ses fils, en raison de son antique race³ ».

L'*Histoire des Républiques italiennes* avait fondé la popularité de Sismondi en Italie, en plein mouvement du *Risorgimento*. Le succès de cette œuvre prépara le terrain à sa *Littérature du Midi* et à ses ouvrages économiques. Il s'était occupé lui-même de la diffusion de son livre; il avait demandé à Giotti de le traduire, puis sollicité le libraire Piatti, à Florence, d'en publier une traduction⁴. Enfin une version italienne de l'*Histoire* due à Ticozzi, commença de paraître à Milan, en 1810; dans l'espace de dix années nous trouvons trois éditions

1. *Ibid.* p. 126, d'après BERCHET *Opere* éd. Bellorini t. II p. 120.

2. TRAVAUX : L. ZANETTI-CAVALIERI *Il Sismondi e gli scrittori italiani del suo tempo* Firenze 1919. FELICETTA BARIOLA *Un amico dell'Italia e degli Italiani*, in *Bollettino della società pavese di Storia patria* Pavia 1921. C. PELLEGRINI *ouvr. cité*; le même *Note Sismondiane* Ferrara 1930.

CORRESP. SISMONDI *Lettres à Giuseppe Barbieri* publ. par F. Lampertico Padua 1877; SANTORRE DI SANTAROSA *Memorie e lettere inedite, con appendice di lettere di Gian Carlo Sismondi* publ. par N. Bianchi Torino 1877; *Lettere di Gino Capponi e di altri a lui* Firenze 1882. *Epistolario foscoliano* Firenze 1854. G. GIUSTI *Epistolario* Firenze 1904. A. MANZONI *Carteggio* Milano 1921. Gambaro *La Riforma religiosa nel carteggio inedito di Raffaello Lambruschini* Torino 1924.

Dix-sept lettres inédites de Sismondi à Camillo et Filippo Ugoni vont être publiées par Don Paolo Guerrini (Brescia).

3. *Antologia* XV 1, 49, cité par PELLEGRINI *Il Sismondi e la storia*, etc. p. 126 nous traduisons).

4. *Ibid.* p. 124.

différentes de la *Storia delle Repubbliche Italiane nel medioevo*¹.

Sismondi devint suspect à l'autorité, la censure eut plus d'une fois à s'occuper de lui. Chose curieuse, la censure toscane mit plus d'obstacles à la diffusion de son ouvrage que la censure autrichienne, en Lombardie².

Le tableau que Sismondi avait brossé de l'histoire de l'Italie au moyen âge vint fort opportunément éclairer les esprits sur une époque mal connue, mais que les romantiques italiens considéraient comme les siècles héroïques de leur passé national. Signalant la traduction des *Républiques* de Ticozzi, dans un des premiers numéros du *Conciliatore*, Borsieri écrivait :

« L'utilité de ce livre est si grande parce que les institutions, les gouvernements, les fortunes diverses de nos pères en forment le sujet... Il tient le juste milieu entre l'utilité pratique, qui est le caractère éminemment distinctif de l'histoire des anciens, et l'utilité spéculative des vues générales, qui distingue l'histoire philosophique des modernes. Sous ce rapport l'œuvre de Sismondi, — abstraction faite de son étendue, — doit être classée entre l'*Histoire florentine* de Machivél et la *Vie de Charles-Quint* de Robertson... Sismondi n'appuie pas ses opinions sur un système philosophique tout fait; mais de l'existence de faits multiples, répétés et certains, il a dégagé la vraie substance et les critères les plus clairs de la sagesse civile et politique³. »

Il est évident que le succès des *Républiques italiennes* avait surtout des raisons politiques, en ce sens que cet ouvrage se rencontrait avec les vœux les plus ardents des patriotes et des libéraux. Dans une lettre datée de 1818, Giordani recommande à Monti de faire lire au prince Charles-Albert de Carignan « la bellissima opera del nostro Sismondi »; elle l'aidera et l'encouragera, poursuit-il, « à bien connaître l'Italie et à l'aimer passionnément, pour la secourir et avoir confiance de pouvoir en être le glorieux restaurateur⁴ ».

Sismondi, au tome XVI de son *Histoire*, avait lui-même

1. Trad. Ticozzi, Milan 1810-1820 16 vol. in-8°; 2^e éd. 1818-1820 16 vol. in-12; Trad. anonyme, Italia 1817. — Nous signalons enfin la traduction anonyme parue à Capolago 1843-1846 16 vol. in-8°.

2. Sur Sismondi et la Censure, voir PELLEGRINI *Note Sismondiane* p. 17 et suiv.

3. *Conciliatore* n° 14, cité par PELLEGRINI *Il Sismondi e la storia* p. 125 (nous traduisons).

4. Cité par PELLEGRINI *ibid.* p. 126 (nous traduisons).

posé en principe que l'Italie pouvait se relever de l'état déplorable où une longue dépendance l'avait plongée. Même opprimé et déchu, le peuple italien portait en lui le germe d'une renaissance nationale et d'un avenir meilleur. Plus Sismondi avançait dans la vie, plus il encourageait les patriotes italiens dans leurs désirs. Il alla jusqu'à publier, en appendice au Précis de son *Histoire*, un chapitre intitulé *Des espérances et des besoins de l'Italie*¹. Il est vrai que nous ne trouvons nulle part, dans les écrits de Sismondi, un programme précis et applicable d'une future politique italienne. Comme tous les libéraux de l'époque, il attend beaucoup d'une réforme de la législation dans le sens de la liberté et du progrès. En conséquence il recommande à ses amis italiens de faire des études approfondies de droit et d'histoire, ce qui leur permettra un jour « d'appliquer pratiquement la philosophie de la législation aux lois de la patrie² »; nous retrouvons ici Sismondi, le doctrinaire, le philosophe dans la tradition du XVIII^e siècle, mais aussi l'ami de l'humanité. Car à ses yeux la liberté des nationalités opprimées, — Italiens, Grecs, Polonais, — était une condition essentielle du progrès de l'humanité tout entière.

On conçoit que les idées radicales et surtout la turbulence de Mazzini et des mazzinistes soient propres à l'inquiéter; Sismondi désapprouvera les tentatives révolutionnaires de la *Jeune Italie* dans les États sardes, en 1833 et 1834, et il donnera des conseils de sagesse aux réfugiés italiens en Suisse et en France³. Et cependant, il ne se sent pas le droit de condamner ces patriotes, dont le courage et l'ardeur le touchent :

« J'ai été voir M. de Sismondi en compagnie du prince de Craon, note le jeune comte de Cavour dans son *Diarium* lors d'un séjour qu'il fait à Genève. Il m'a parlé avec un intérêt qui m'a étonné des rédacteurs de la *Giovine Italia*.

Tout en blâmant leur exagération théorique et pratique, il croit avoir reconnu en eux des sentiments généreux et élevés. Il a beaucoup

1. Également paru en brochure. Paris Treuttel et Wurtz 1832 24 p. in-8°.

2. Lettre à Celso Marzucchi (1834), citée par Pellegrini *ibid.* p. 19.

3. *Conseils d'un ami aux patriotes réfugiés* Paris 1834 25 p. in-8°. Mazzini avait l'intention de donner la réplique dans une brochure d'une centaine de pages, intitulée : *Les proscrits : Lettres à M. de Sismondi*. Il n'a pas réalisé ce projet, mais il a communiqué à sa mère une de ces lettres, écrite en langue française (26 janvier 1835, in *Scritti di G. Mazzini* 1911 t. X p. 303 et suiv.)

connu Mazzini, et il le juge incapable d'avoir trempé dans une affaire aussi horrible que l'assassinat de Rhodéz.

Bon Sismondi ! Comme son cœur sympathise vivement avec les malheureux Italiens ! « La pitié est la dernière dignité d'une puissance déchue¹. »

*
* *

Sismondi ne semble pas apercevoir que l'œuvre d'historien et l'œuvre de publiciste sont d'essences différentes. Jadis, en s'occupant de l'agriculture, du commerce et de la législation de la Toscane, il avait été amené à des études historiques ; maintenant, son *Histoire* achevée, il se voit, par elle, ramené logiquement aux questions du jour. L'homme pratique et l'homme de cabinet ne semblent pas se gêner l'un l'autre. On est frappé cependant du peu d'attraction qu'exercèrent sur lui les historiens modernes de l'Italie. Il leur reprochait en général leur manque de sens critique et leurs partis-pris. Un ami de la comtesse d'Albany, le Florentin Giuseppe Micali, avait publié une histoire de l'Italie au temps des Étrusques². Sismondi fit les réserves les plus expresses en commentant cet ouvrage :

« Comme érudition il ne fait le plus souvent arriver qu'au doute, et non à une connaissance positive ; comme sentiment, on y trouve plus d'esprit de parti que de vraie chaleur ; c'est un sujet ingrat qui l'a séduit. Il n'y a point d'histoire des peuples qu'on ne connaît pas (!). C'est un champ bien assez vaste que de peindre tous les peuples qui peuvent vivre et agir dans les tableaux qu'on ferait d'eux³. »

Quand parut l'*Histoire d'Italie de 1789 à 1814*, de Carlo Botta (1824), Sismondi refusa d'en rendre compte, dans la *Revue Encyclopédique* de Jullien⁴. Botta, qui était fortement attaché aux traditions classiques, avait jadis attaqué Sismondi avec une certaine vivacité, à propos du théâtre d'Alfieri : on se souvient que, dans la *Littérature du Midi*, Sismondi n'avait pas

1. CONTE DI CAVOUR *Diario inedito* publ. par D. Berti Roma 1888 p. 10. Ce passage est daté de Genève, 27 août 1833 (texte original en français). Cavour avait alors vingt-trois ans.

2. *L'Italia avanti il dominio dei Romani* Firenze 1810 4 vol. in-8°.

3. Lettre à M^{me} d'Albany, 11 février 1811 *loc. cit.* p. 135.

4. Lettre à Vieusseux, 8 novembre 1824, in FRÈNES *loc. cit.*, p. 41 et suiv.

épargné l'illustre ami de Mme d'Albany. Cet incident semble avoir suffi pour rendre impossible un rapprochement entre les deux historiens¹.

Sismondi ne goûtait pas davantage la fameuse philosophie de l'histoire de Giambattista Vico, que les romantiques avaient remise à la mode². Il avait demandé à Giuseppe Giusti, — écrivain politique d'origine toscane et fervent admirateur de Sismondi, — de rédiger pour lui un commentaire de la *Scienza nuova*. Le vieil historien apprécia l'esprit clair et méthodique de Giusti autant qu'il fut déçu de la philosophie de Vico, à laquelle le jeune homme l'avait initié. « Il faut que je l'avoue, lui écrivait-il, Vico me paraît toujours plus avoir dit obscurément des choses vulgaires, ou vaguement des choses inexactes³ »;

Si nous ajoutons à cela que Sismondi n'aimait point les ouvrages de Romagnosi, dont le style lui paraissait obscur et les idées prétentieuses⁴, nous croyons avoir épuisé le chapitre toujours instructif, des divergences d'opinion et des incompatibilités de tempérament. Or il s'agit de cas isolés, qui n'empêchèrent pas Sismondi d'entretenir avec un grand nombre d'écrivains et de patriotes italiens des liens de plus en plus étroits et intimes. Il avait déjà collaboré au *Conciliatore* que le gouvernement autrichien supprima après un an d'existence seulement⁵; il assura ensuite de sa collaboration, Vieusseux, lorsque celui-ci lançait l'*Antologia*, en 1820.

Jean-Pierre Vieusseux, qui appartenait à une famille genevoise établie en Italie, fut dès cette époque l'intermédiaire le plus qualifié entre Sismondi et un groupe important d'intellectuels italiens. On connaît le rôle de ce personnage actif et original, qui entreprit à sa manière d'encourager le mouvement national en ouvrant, à Florence, un « Cabinet scientifique et littéraire », et en éditant successivement plusieurs périodiques. Vieusseux forma effectivement centre, et chez lui se rencontraient non seulement des Italiens, mais aussi des étrangers de

1. Voir plus haut chap. VII p. 151-152, chap. IX p. 179, 198.

2. La première édition de la *Scienza nuova* est de 1725, une édition remaniée et définitive parut cinq ans plus tard.

3. Sismondi à Giusti, Pescia 23 juin 1836, in *Epistolario edito e inedito di Giuseppe Giusti*, publ. par F. Martini, 1904, t. III, p. 412.

4. Sismondi à A. Brofferio, Chêne 15 novembre 1835, in SANTAROSA *Memorie e lettere loc. cit.*, p. 134-135.

5. Voir plus haut, chap. IX p. 199.

marque. Nous nommons parmi ces derniers le savant Fauriel, le romancier Cooper, Alfred de Reumont, ministre de Saxe près la cour de Florence, et historien, — il consacrera une notice nécrologique à Sismondi¹, — enfin Stendhal lui-même². Les nombreuses lettres qu'adressa Sismondi à Jean-Pierre Vieusseux, de 1814 jusqu'à sa mort, sont un témoignage éloquent des relations étroites et d'une collaboration suivie entre ces deux hommes, que l'idéal d'une Italie libre et indépendante rapprochait l'un de l'autre³.

Le mouvement national italien, — qui au début n'était représenté que par une élite intellectuelle assez restreinte, — se manifestait dans des travaux littéraires et dans des recherches historiques à tendance nationale; il s'insinuait jusque dans les préoccupations économiques et notamment agronomiques de certains patriotes, au Piémont et en Toscane. Or Sismondi était justement réputé pour sa compétence dans ces trois domaines de l'activité intellectuelle. Vieusseux, qui n'avait pas manqué de le consulter avant la création du « Cabinet scientifique et littéraire⁴ », puis lors de la fondation de l'*Antologia*⁵, l'informa, en 1833, — l'*Antologia* ayant été supprimée par ordre du gouvernement toscan, — de la publication d'un journal agronomique : Sismondi fit le meilleur accueil à ce nouveau périodique :

« ...Je recevrai avec beaucoup d'intérêt le *Giornale agrario* en remplacement de l'*Anthologie*, écrivait-il à Vieusseux : je tiens toujours au souvenir de l'agriculture toscane, qui a été un de mes premiers objets d'étude, et quoique membre très indigne et très oisif de l'Académie des *Giorgofili*, je n'ai garde de vouloir abandonner ce titre⁶. »

1. ALFRED VON REUMONT *S. de Sismondi* Livorno 1842.

2. Dans sa *Vie de Stendhal* (Paris 1927 p. 159) M. Paul Hazard fait mention de Vieusseux, « qui a l'air d'un épervier et qui travaille pour son compte à fonder l'unité morale de l'Italie ».

3. Ces lettres de Sismondi sont conservées à la Biblioteca Nazionale à Florence (*Carteggio Vieusseux*). Elles ont été publiées par A. Frènes (M^{lle} Du Luc) : *J.-P. Vieusseux d'après sa correspondance avec Sismondi* Rome 1888 (extr. de la *Revue internationale*), et par C. Pellegrini, dans ses *Note Sismondiane* Ferrara 1930. — Voir aussi PIERRE JOURDA *Vieusseux et ses correspondants français* dans *Rev. de Litt. comp.* 1926 p. 115 et suiv. — Vieusseux vécut de 1779 à 1863.

4. Sismondi à Vieusseux, Pescia 2 décembre 1819, 23 décembre 1820, dans Frènes *loc. cit.*, p. 25-29.

5. Sismondi au même, Genève 13 novembre 1820, 13 juillet 1823, *ibid.* p. 34-40.

6. Chêne 25 août 1833, *ibid.* p. 57. — Sismondi était également membre des Académies de Cagliari et de Pistoia, de l'Académie romaine d'Archéologie et de la Société pontaniana de Naples.

Ajoutons que Sismondi, quand il retourna en Toscane après une absence de quinze années, en 1836, reprit ses anciennes relations avec les *Giorgofili*, qui avaient reçu dans leur sein son propre neveu, Francesco Forti¹. Le vieillard se rapprocha alors de ce milieu si vivant, auquel Vieusseux était intimément mêlé, et témoigna l'intérêt le plus sympathique au professeur Celso Marzucchi, philosophe distingué, au marquis Ridolfi, agronome, à Raffaello Lambruschini, avec lequel il avait échangé des lettres au sujet de la religion chrétienne, à Lauducci, économiste, à Enrico Mayer, littérateur réputé, et surtout à Gino Capponi, le futur historien de la république de Florence, pour lequel il éprouva une vraie affection². C'est à cette époque que Ridolfi inaugura, sur son domaine de Meleto, des fêtes, qui par la suite furent renouvelées, en l'honneur des *Giorgofili*. Bien qu'il y fût convié, Sismondi, que les voyages incommodaient, ne prit aucune part à ces comices agricoles de Meleto, dont Vieusseux lui envoyait cependant des comptes-rendus détaillés. Deux années plus tard Sismondi, rentré à Genève, eut le « mélancolique plaisir à voir (ici) ensemble MM. Capponi et Confalonieri » : le premier perdait la vue, le second, victime de la domination autrichienne en Italie, était d'une santé chancelante par suite d'une longue et dure captivité³.

Quand enfin Vieusseux obtint du gouvernement grand-ducal la permission de publier l'*Archivio Storico Italiano*, — périodique qui aujourd'hui encore rend des services signalés à la science historique, — il demanda à Sismondi au nom des fondateurs, de Gino Capponi et de Niccolini notamment, de pouvoir inscrire son nom parmi les correspondants étrangers du nouveau périodique : « ... Il faut absolument que l'auteur des *Républiques italiennes* donne de cette manière-là son approbation, sa bénédiction à mon entreprise », lui écrivait Vieusseux, le 7 avril 1841⁴. Sismondi donna son consentement, et le premier fascicule du périodique qui devait consacrer l'étude scientifique de l'histoire de l'Italie parut l'année même où mourait l'historiographe des Républiques italiennes, en 1842.

1. Marzucchi prononça l'éloge funèbre de Forti, en 1838 (FRÈNES *loc. cit.*, p. 119).

2. Sismondi à Vieusseux, Valchiusa 30 juin 1836, *ibid.* p. 77 et suiv.

3. Sismondi au même, Chêne 6 octobre 1839, *ibid.* p. 128 et suiv.

4. *Ibid.* p. 146.

CHAPITRE XIV

LE PHILOSOPHE DE CHÊNE

(1819-1835)

I. Sismondi intime. Mariage avec Jessie Allen (1819). La parenté anglaise de Sismondi. — II. Mort de M^{me} Sismondi mère (1821). — Vie à Genève et à Chêne. Les réunions du jeudi. Sismondi vu par ses contemporains. — Retraite de Sismondi. — Duel. — Idylle d'une vieillesse.

I

Il est assez aisé de diviser la vie de Sismondi en trois périodes nettement distinctes. La première va de 1773 à 1800; elle comprend l'enfance, les années de collège et d'apprentissage, la Révolution et l'émigration.

Le début de la seconde période, qui dure de 1800 jusqu'en 1818, et qui est de beaucoup la plus importante, est marqué par le retour de Sismondi dans sa patrie. Ces dix-huit années, singulièrement productives et assez mouvementées, sont en quelque sorte placées sous le signe de M^{me} de Staël et de Napoléon; par ses travaux économiques et littéraires, et par ses relations extraordinairement étendues avec des contemporains illustres, Sismondi est mêlé au mouvement intellectuel, mondain et politique de l'Empire. Quand il voit tomber Napoléon, après l'aventure des Cent Jours, quand il assiste aux funérailles de sa grande amie et inspiratrice, à Coppet, quand enfin il livre au public les derniers tomes de son *Histoire des Républiques italiennes*, Sismondi a le sentiment que désormais son existence sera changée, au milieu d'un monde changé.

La troisième et dernière période de sa vie commence en 1819, année de son mariage, et bien qu'elle englobe vingt-trois ans d'un immense labeur méthodiquement réglé, elle est relativement

la plus courte. De nomade, la vie de Sismondi devient sédentaire. Il fera bien encore quelques voyages à Paris, en Angleterre, en Suisse, et même un séjour de deux ans en Toscane, mais ces interruptions d'une existence calme sont en vérité assez espacées et n'introduisent aucun élément nouveau dans sa vie. Auprès de sa femme, tantôt à Genève, tantôt dans sa maison de campagne de Chêne, il passe des jours heureux et goûte la retraite, sans perdre le goût de la société. Une célébrité honnêtement acquise, des relations trop nombreuses pour que jamais les amis et les correspondants ne viennent à lui manquer, tout lui permet de compter sur une affluence flatteuse et cosmopolite de visiteurs, dans son modeste salon. Les réunions du jeudi, à Chêne, furent un prolongement des réunions de Coppet. Sismondi vécut à peine quelques années de trop pour se voir délaissé et un peu oublié du monde. Dès qu'il a passé la soixantaine, il se sent vieillir, et il supporte sans sérénité les incommodités de l'âge. Sa sensibilité douloureuse réapparaît, la marche des affaires publiques, tant à Genève que dans le monde entier, le remplit de tristesse, il souffre dans son âme du sort des peuples subjugués et des classes opprimées. Mais il endure avec un courage admirable les tourments que lui inflige sa dernière maladie.

Ce n'est pas seulement le calme et la régularité de cette existence qui donnent à cette troisième période une apparence de brièveté relative; sans qu'il s'en rendît nettement compte, Sismondi perdait contact avec son siècle. Il continuait bien de suivre, avec un intérêt par moments passionné, l'actualité politique et littéraire, mais il était trop éloigné de la scène où se jouait le drame, et surtout de l'esprit qui animait acteurs et spectateurs. Sa voix, qu'il ne cessait de faire entendre dans d'innombrables lettres, articles et ouvrages, ne fut plus écoutée. Sismondi s'en affligeait, bien moins par amour-propre blessé que parce qu'il avait la conviction que le monde faisait fausse route. La poussée démocratique notamment l'inquiétait; il la considérait comme la menace la plus dangereuse pour la liberté des individus et des peuples. D'autre part, les conséquences sociales du machinisme, de la libre concurrence et du principe de la non-intervention de l'Etat firent de Sismondi l'adversaire déclaré du système économique alors

en vigueur; mais ses fameux *Nouveaux principes d'Économie politique*, malgré la justesse des critiques qu'ils renferment, n'eurent à ce moment-là aucune répercussion. Dans le domaine de l'histoire enfin, il y avait bien les trois ou quatre premiers tomes de l'*Histoire des Français*, qu'on accueillit avec une faveur marquée; mais quand pendant vingt ans les volumes ne cessèrent de se succéder avec une régularité étonnante et une monotonie regrettable, jusqu'au vingt-neuvième, non seulement la science de l'historien genevois avait perdu de son actualité, mais une pléiade nouvelle s'était levée au ciel de l'historiographie française, qui faisait pâlir l'étoile longtemps visible, parce que longtemps isolée, de Sismondi.

L'abondance, vraiment extraordinaire, de la production littéraire de Sismondi, ne saurait nous abuser sur l'influence, en réalité restreinte, que ses derniers ouvrages d'économie politique et d'histoire ont exercée sur les contemporains. Vers la fin de sa vie il savait bien qu'on ne le lisait plus, et il donna ordre à son libraire de cesser les envois de livres; les gens auxquels il en avait fait hommage ne prenaient même plus la peine de lui en accuser réception. Sismondi appartenait à un autre siècle, dont il possédait par ailleurs le bon sens; il fit à beaucoup d'égards preuve de clairvoyance, en disant sans crainte de certaines vérités qu'il n'était point agréable à ses contemporains d'entendre. Mais, ne respirant plus guère que l'air de son cabinet de travail, il s'était par trop retiré du commerce vivifiant et rajeunissant des hommes, si bien qu'il prit ce tour d'esprit chagrin qu'on connaît aux isolés et aux attardés.

*
* *

Nous avons rencontré, au chapitre précédent, parmi les voyageurs anglais qui séjournaient à Genève et en Toscane, les sœurs Allen, dont l'aînée, Jessie, fut l'objet, de la part de Sismondi, d'un sentiment tendre et durable. Ni le long séjour que ces demoiselles firent à Pescia, dans le proche voisinage de Sismondi, en 1816, ni les bons rapports qu'elles reprirent avec lui à Paris, en 1818, ne pouvaient d'abord déterminer Jessie Allen à accorder sa main à cet ami dévoué, à ce prétendant assidu¹.

1. Voir plus haut, chap. XIII p. 329 à 332.

Non qu'elle ne l'aimât point, — elle fut au contraire dès le début sensible à ses attentions, — mais elle eut peine à se familiariser avec l'idée de quitter le trio qu'elle formait avec ses sœurs cadettes, et de se séparer de sa famille, pour suivre cet étranger si différent du milieu anglais auquel elle appartenait. Il n'y a guère de doute que les sœurs de Jessie lui aient déconseillé ce mariage. Emma Allen ne s'exprime-t-elle pas, au sujet de Sismondi, en ces termes peu flatteurs :

« Il est le plus affectueux, le meilleur, le plus tendre ami du monde, mais que le ciel lui interdise de jamais songer à se poser en amoureux. Je n'en ai jamais vu aucun qui soit moins fait pour inspirer une tendre passion¹. »

Ce qui pis est, les aimables anglaises avaient fait à ce pauvre Sismondi une réputation de laideur physique, qui faillit rendre sa présentation à la famille de Jessie assez humiliante pour cette dernière. Mais à force de l'avoir représenté comme le monstre de la fable, on arriva à fin contraire : l'apparition de ce personnage doux et attachant, malgré son physique ingrat, trouva grâces aux yeux britanniques les plus sévères.

De retour en Angleterre, — tandis que Sismondi était rentré à Genève, — Jessie écrivait à sa sœur aînée, Mrs Josiah Wedgwood, le 2 décembre 1818, pour lui expliquer le conflit qui mettait en opposition ses liens de famille et son amour pour Sismondi. Avant leur séparation, raconte-t-elle, son adorateur aurait renouvelé sa demande, avec une véhémence, une impétuosité, et en même temps avec une tendresse, qui émut Jessie. Il aurait été convenu entre eux qu'ils essaieraient d'abord de vivre séparés, mais que, si cet état les rendait trop malheureux, ils useraient du « remède du mariage ». Et Jessie de faire l'aveu touchant que voici :

« Je l'aime plus que je ne voudrais le permettre à moi-même, et je commence à penser que je ne puis être heureuse si je reste à jamais séparée de lui². »

1. 14 janvier 1816, in *Emma Darwin, A Century of family letters, 1792-1896*, publ. par Henrietta Litchfield, Londres 1915 2 vol. in 8°, t. I p. 88 (nous traduisons). Voir toute la lettre d'Emma Allen, *ibid.* p. 87 à 89, ainsi que celle de Sarah Wedgwood adressée à Jessie Allen, également au sujet de Sismondi, et favorable à ce dernier (*ibid.* p. 105-106).

2. *Ibid.* p. 124 (nous traduisons), et toute la lettre, p. 123 à 126.

La réponse que Mrs Wedgwood fit à cette lettre est d'une femme de cœur, et surtout d'une sœur qui n'avait pas les raisons égoïstes de Fanny et d'Emma Allen de s'opposer non sans quelque mesquinerie au bonheur de Jessie. « Être unie à un homme que vous aimez et approuvez si entièrement, lui dit-elle, cela vaut bien quelques sacrifices¹ »...

Il nous faut avouer ici que nous n'avons à notre disposition aucun document intime, — sauf ceux que nous venons de citer, — se rapportant aux fiançailles et au mariage de Sismondi. Ni les lettres qu'il adressait alors à sa mère et qui sans doute ont trait à cet événement capital de sa vie, ni celles destinées à sa fiancée et à sa femme ne nous ont été accessibles². Quant au journal intime de Sismondi, nous avons même la certitude qu'il est perdu, excepté de courts fragments, qui ont été publiés, en 1857, par M^{lle} de Montgolfier³. Il serait donc vain de se perdre en conjectures sur les vrais sentiments qui présidèrent à l'union de Sismondi et de Jessie Allen. Nous nous bornerons à constater que celle-ci fit attendre trois ans son prétendant avant de consentir à l'épouser. Elle était âgée de quarante-deux ans au moment de son mariage, et son mari en avait quarante-six.

La cérémonie eut lieu en Angleterre, à Hanley, dans le comté de Stafford, le 15 avril 1819. Conformément à l'usage de ce pays, les conditions du mariage furent réglées par acte de

1. 6 décembre 1818, *ibid.* p. 127 (nous traduisons), et toute la lettre, p. 126-127.

2. Outre les lettres écrites en 1815, et publiées par Villari (voir plus haut chap. XII) nous ne possédons aucun renseignement relatif à la correspondance de Sismondi avec sa mère. Villari, dans son inventaire des archives de la villa Valchiusa à Pescia (*Rev. hist.* t. I p. 240 et suiv.), ne la mentionne pas. M^{lle} de Montgolfier et le professeur Chenevière, désirant joindre à leur publication des *Fragments du Journal et Correspondance*, de Sismondi (1857), les lettres à sa mère, ne purent obtenir l'autorisation de l'exécuteur testamentaire, le marquis de Bossi. Par surcroît, Chenevière accuse formellement Bossi d'avoir, « par ordre, passé une longue journée à brûler des autographes de Sismondi » (note autographe inédite du professeur Chenevière, Bibl. publ. de Genève, H. f. 1527). On peut donc craindre que cette précieuse correspondance ne soit perdue.

Il y a plus d'espoir qu'on connaisse un jour les lettres de Sismondi à sa fiancée et à sa femme, signalées par P.-N. de Puybusque comme appartenant à la famille Wedgwood (*Rev. hist.* 1914, t. CXVII p. 42 et suiv.). Jusqu'à présent, ces riches archives de famille n'ont publié que les deux tomes *Emma Darwin* (*cit.*), dans lesquels est reproduite une seule lettre de Sismondi, adressée à sa nièce Emma Wedgwood, à l'occasion de ses fiançailles avec Darwin. — Nous remercions ici M. Alexandre Mackintosh, à Londres, qui a bien voulu nous fournir des renseignements précieux.

3. Sur la destruction du journal de Sismondi, en 1853, ordonnée par sa femme voir *Emma Darwin*, *cit.*, t. II p. 153.

famille sous seing privé, daté de Etwina, Staffordshire, le 13 avril, entre les époux d'une part, et Mr John Allen, membre du Parlement britannique, frère de la mariée, d'autre part. Un contrat de mariage en bonne et due forme fut ensuite passé à Genève, le 15 mai suivant, en l'étude de Jacob Vignier, notaire. En vertu de ces actes, Sismondi a « reçu de son épouse à titre de dot et de ses propres deniers, par les mains de Mr Jean Allen son frère, 2.100 livres sterling », qu'il s'engage à garantir par une hypothèque sur tous ses biens présents et à venir, ainsi que par une hypothèque spéciale sur les immeubles appartenant à sa mère, situés dans le canton de Genève. Pour le cas où sa femme lui survivrait, il lui reconnaît une augmentation de la moitié de sa dot, soit 3.150 livres sterling, tandis que, M^{me} de Sismondi mourant la première, il n'est tenu de rendre aux héritiers de celle-ci que 1.050 livres sterling. En outre, Jessie Allen apporte dans le mariage « un trousseau conforme à son rang et à sa fortune¹ ». Ajoutons enfin que dans son testament Sismondi a institué les sœurs de sa femme, Harriet Surtees, Emma et Fanny Allen, héritières d'un capital s'élevant à environ 4.000 livres sterling, qu'elles recevraient même au cas où Sismondi aurait survécu à son épouse.

Nous avons pu nous convaincre, après un examen minutieux de l'état de fortune de Sismondi, que la dot de sa femme ne contribuait que pour une faible part, 2.300 francs de France au maximum, au revenu annuel dont il était bénéficiaire depuis la mort de sa mère. D'après nos calculs ce revenu devait s'élever, entre 1830 et 1840, à 16.000 francs environ, y compris les honoraires d'auteur, qui sont variables et comptent pour un tiers dans cette somme. Il est probable que Sismondi ne dépensait alors pour lui-même guère plus de 10.000 francs par an, peut-être même moins, thésaurisant une partie de ses revenus, en employant une autre à payer les dots de ses nièces, — les filles de Sara Forti, — faisant enfin autour de lui des générosités qu'on ne peut que deviner, vu l'extrême discrétion qu'il

1. Arch. d'État de Genève, *Minutes de Vignier* 1819 f^o 761, 15 mai 1819 : « Contrat de mariage entre Jean-Charles Léonard Simonde de Sismondi, professeur en l'Académie et membre du Conseil représentatif et souverain de la République de Genève, fils de Monsieur Gédéon François Simonde de Sismondi et Madame Jessie Allen, son épouse, native de Cresselly en Pembrookeshire en Angleterre, fille de feu Monsieur John Barthlett Allen, écuyer ».

observe sur sa propre charité. Si l'on ajoute à cela que les sœurs de sa femme, puis les nièces de celle-ci, ont fait dans sa maison des séjours qu'elles prolongeaient pendant des mois, il est évident que, loin de trouver des avantages matériels considérables dans son mariage, Sismondi, pendant sa vie et après sa mort, s'est montré généreux envers sa belle-famille, comme il a été généreux envers sa propre sœur et ses enfants. Ce détail ne nous paraît point négligeable, quand on songe aux projets de mariage que Sismondi avait formés en 1815, et qu'il semblait considérer presque exclusivement sous le rapport des convenances matérielles et mondaines¹. Tout porte à croire qu'un penchant tendre et désintéressé a déterminé le choix auquel il s'est arrêté définitivement, et qu'il ne regretta jamais.

La femme de Sismondi, fille de John Bartlett Allen of Creselly, et d'Elizabeth Hensleigh, était issue d'une ancienne famille originaire du nord de l'Irlande, établie en Pembrokeshire depuis 1600 environ. Les parents de Jessie étaient morts depuis longtemps, de sorte que sa famille ne se composait plus que de ses sept sœurs et de ses deux frères². Sa sœur aînée, Elizabeth, avait épousé Josiah Wedgwood of Maer, — beau-frère préféré de Sismondi, — et une autre de ses sœurs, Jane, était la femme de John Wedgwood, banquier, frère du premier. La fille cadette de Josiah et d'Elizabeth Wedgwood, Emma, devait épouser, en 1839, son cousin Charles Darwin, le célèbre naturaliste. Sismondi et sa femme affectionnaient beaucoup cette nièce, et, lors de son dernier voyage en Angleterre, en juin 1840, le vieil historien fit ses délices d'un livre de son neveu Darwin, intitulé *A Naturalist's Voyage round the World*³.

Nous connaissons déjà sir James Mackintosh, le philosophe écossais, et l'un des plus puissants orateurs de l'époque, que Sismondi avait exhorté, en 1815, à intervenir au Parlement, dont il était membre, "en faveur du maintien de la paix avec la France"⁴. Or lady Catherine Mackintosh, femme de sir James, était également une sœur de Jessie Allen, ainsi que Mrs Caro-

1. Voir plus haut, chap. XII p. 264-265.

2. En tête de l'ouvrage cité, *Emma Darwin*, on trouve une liste de toutes les personnes apparentées à Jessie Sismondi, et des tableaux généalogiques des familles Allen, Wedgwood et Darwin.

3. *Emma Darwin* t. II p. 56.

4. Voir plus haut, chap. XII p. 302-303.

line Drewe, femme du Rév. Edward Drewe, dont une petite-fille, Georgina Alderson, épousera, en 1857, lord Robert Cecil, futur lord Salisbury¹. Tel que nous le connaissons, Sismondi eût été flatté de se savoir être un jour le grand oncle d'un Premier Ministre britannique! Ce fut John Hensleigh Allen of Cresselly, membre du Parlement, frère aîné de Jessie, qui se trouva le plus directement atteint dans son affection par le mariage de sa sœur et par la séparation qui s'en suivit; car il lui était particulièrement attaché, et pour elle aussi, l'éloignement de ce tendre frère, à un âge déjà avancé, fut un vrai sacrifice². Son second frère, Lancelot Baugh Allen, était professeur à Dulwich College. Nous avons déjà nommé les plus jeunes sœurs de Mme Sismondi, Harriet Surtees, dont le mari mourut en 1827, et surtout Emma et Fanny Allen, ses compagnes de voyage, qui ne se marieront pas.

Dans cette famille, Jessie était une sœur adorée, une tante chérie de ses nombreux neveux et nièces.

« Jessie doit avoir été une délicieuse compagne, écrit une de ses petites-nièces, pleine de vivacité et de gaieté, capable du plus complet dévouement à l'égard de ceux qu'elle aimait. Elle était belle, chaude de teint, elle avait de grands yeux gris et les cheveux foncés³. »

Il est naturel que Sismondi, dans ce milieu britannique très fermé, fut presque un intrus. On mit quelque temps à reconnaître qu'il était digne de « Jess ». Non seulement il ne « payait pas de mine », à côté de ces beaux Anglais racés et élégants, — un coup d'œil sur les portraits de famille suffit à nous en persuader, — mais ses manières déplurent. Il n'avait rien de cette sobriété de geste et de parole, qui distingue la nation où il avait choisi sa femme. A tout prendre, Sismondi est extrêmement *un-english*. Il pouvait goûter, en philosophe, l'idéologie d'une nation dont il admirait les institutions politiques, mais, en tant qu'homme, il n'avait rien de commun avec ce peuple. La tradition de famille paraît avoir bien retenu les petits griefs qu'on avait contre lui :

1. *Emma Darwin* t. II p. 160.

2. *Ibid.* t. I p. 125 (Jessie à Mrs Josiah Wedgwood, lettre citée).

3. Henrietta Litchfield, in *Emma Darwin* t. I p. 4 (nous traduisons). *Ibid.* p. 144, reproduction d'une miniature représentant le portrait de Mme de Sismondi, à l'âge de quarante-cinq ans, peinte par Leakey, qui illustre le passage qu'on vient de lire.

« Sismondi avait une affectation et de ces petites vanités, qui étaient détestables aux yeux des Anglais. Je me rappelle ma mère (Mrs Darwin), répétant comment il l'appelait « petite Emma », d'une manière caressante et affectée, quand elle entra chez lui... Sa belle-sœur Fanny, malgré sa réelle estime pour lui, se conduisait comme un enfant mal élevée, refusant de descendre de voiture du côté où il se tenait, pour n'avoir pas à lui toucher la main. Le fait qu'il lui offrait l'hospitalité de sa maison, des mois durant, prouve la vraie magnanimité de sa nature, et illustre son profond dévouement à l'égard de sa femme¹. »

Lorsque ses nièces, Emma et Fanny Wedgwood, passèrent chez lui, à Genève, l'hiver de 1826 à 1827, Sismondi leur témoigna une admiration et une affection si empressées, que ces jeunes filles en furent un peu effarouchées. Non seulement il les conduisait lui-même au bal, mais il ne manquait jamais de leur baiser la main. Un jour qu'on parlait de la beauté d'une Genevoise, Emma Pictet, Sismondi protesta, disant « qu'il ne donnerait pas une de ses petites Emma Wedgwood pour dix Emma Pictet² ». Alors sa nièce lui rit au nez. Était-il vraiment heureux au milieu de toutes ces femmes? Fanny Wedgwood, enfant de vingt-et-un ans, affirme dans une lettre à sa mère, qu'elle n'a jamais vu un homme aussi *anxious-looking* que lui³.

Au cours de ses vingt premières années de mariage, Sismondi ne fait qu'un seul séjour en Angleterre, en été 1826. Lorsque le 1^{er} juin de cette même année, le *Times* et le *Representative* impriment simultanément un « plaidoyer pour les Grecs », dont Sismondi est l'auteur, celui-ci note dans son journal : « Je plaide la plus importante des causes devant le plus nombreux des tribunaux⁴ ». Une telle phrase, prononcée devant sa belle-famille, devait nécessairement passer pour une de ces vanités dont on lui faisait grief. Il est à son tour choqué par les pratiques religieuses qu'il observe autour de lui. Le culte anglican, à son avis, manque de spontanéité et s'attache trop aux formules. Sismondi, lui aussi, avait des griefs contre l'entourage et le pays de sa femme !

En parlant de la bonne entente qui régnait en général dans

1. Henrietta Litchfield, in *Emma Darwin* p. 130 (nous traduisons).

2. *Ibid.* p. 191.

3. *Ibid.* p. 190.

4. *Fragments de son Journal et Correspondance* publ. par Montgolfier p. 88.

le ménage de l'historien, un de ses amis, le professeur Chenevière de Genève, formule pourtant une réserve :

« Il y avait, dit-il, deux points sur lesquels l'harmonie n'était pas complète, la religion anglicane et la perfection de l'Angleterre. Mr de Sismondi ne partageait pas l'avis de Madame sur ces deux chapitres, et il ne le cache pas dans sa correspondance, lorsque l'occasion se présente¹. »

Un mariage international n'a pas nécessairement pour effet de renforcer la sympathie des conjoints pour leurs nationalités réciproques. Sismondi, cosmopolite jusque dans le mariage, y trouva sans doute ample matière à des réflexions sur le caractère anglais, ses vertus et ses défauts.

II

La mère de Sismondi avait connu Jessie Allen à Pescia, en 1816, quand celle-ci y séjourna avec ses sœurs. Les jeunes époux choisirent naturellement Pescia pour but de leur voyage de noces. En revenant d'Angleterre, ils avaient passé par Genève, et arrivèrent en Toscane au mois de juin 1819. Ce fut le dernier séjour que Charles fit auprès de sa vieille mère. Il demeura à Pescia, avec sa femme, jusqu'à l'automne de 1820.

L'historien Villari nous a transmis ce petit tableau, évoquant le souvenir des réunions intimes, qui eurent lieu à la villa Valchiusa, en présence de Sismondi :

« Il avait coutume, le soir, au milieu de la famille, à laquelle se joignaient quelques-uns des serviteurs, de faire des lectures à haute voix; c'étaient tantôt ses auteurs favoris, tantôt des fragments de ses œuvres, ou bien le journal de sa vie, ou quelque roman, ou quelque comédie, écrits expressément pour ces réunions qui étaient pour lui son plus grand bonheur. La tradition de la famille nous apprend que c'est en vue de ces réunions que fut écrit le roman *Julia Severa*, plus tard imprimé, ainsi qu'une comédie restée inédite, le *Distrain jaloux*². »

1. Note autographe inédite du professeur Chenevière, Bibl. publ. de Genève, H. f. 1527. — Chenevière voit dans ce fait l'une des principales raisons qui firent ordonner à M^{me} Sismondi la destruction des autographes de son mari.

2. *Rev. hist.* t. I p. 238. — Villari (*ibid.* p. 240 et suiv.) signale les manuscrits du *Distrain jaloux*, comédie en un acte, dont une version est écrite en prose, une autre en vers, et de *La mairie*, poème épique en sept chants. L'un et l'autre sont inédits. *La mairie* est un essai de jeunesse. En outre, Villari signale des poésies de jeunesse de Sismondi, dont celui-ci parle dans une lettre inédite à M^{lle} d'Angeville, du 26 décembre 1838 (Bibl. de Genève H. f. 1527). — *Julia Severa* parut à Paris, en 1822, 3 vol. in 12.

Un grand malheur frappa Sismondi, l'année après son retour dans sa patrie, en 1821 :

« Il était à Genève, lorsqu'il apprit à la fin du mois de septembre que sa mère se mourait à Pescia. Il partit précipitamment, voyagea jour et nuit, et arriva trop tard. Le 30 septembre au soir M^{me} de Sismondi sentant la mort approcher, et conservant jusqu'au bout son imagination vive et rêveuse, s'était fait porter à la fenêtre de sa chambre, où, en présence du beau paysage qu'éclairait la lumière du soleil couchant, elle avait expiré dans un transport de pieuse extase, avec le seul regret de n'avoir pas son fils à côté d'elle. La douleur de M. de Sismondi fut extrême en perdant celle qui avait été le guide et la joie de sa vie¹. »

Avec une extrême discrétion, M^{me} Sismondi a tenu la plus grande place dans l'existence de son fils. Jamais personne n'a eu sur lui un pareil ascendant. En vérité, la confiance et l'admiration qu'il professa à l'égard de sa mère n'eut pas de bornes. On peut seulement deviner les hautes qualités de cette femme, remarquable au dire de ceux qui l'ont approchée, mais dont nous savons très peu de choses. Cependant les quelques traits que nous en connaissons révèlent une intelligence, un ferme bon sens, une dignité qu'elle cherchait dans l'effacement de soi-même, et une sollicitude maternelle, toujours tendre et vigilante. Moins impulsive que son fils, elle l'emportait par la justesse de son esprit; plus modeste aussi, elle conserva toujours sa supériorité sur lui. Sismondi, depuis longtemps jeté dans la mêlée, goûta le bonheur de rester jusqu'à l'approche de la cinquantaine l'« enfant » de quelqu'un, à qui il resta entièrement soumis, et qui le comprenait. Elle adorait évidemment ce grand enfant, mais en le jugeant. Aussi bien ne se lassait-elle pas de lui faire des remontrances, quand il le fallait, ni de faire et de parfaire son éducation, quand il en avait besoin. A soixante-dix ans, voyant son fils marié, et bien marié, M^{me} Sismondi se retira du monde, comme elle y avait vécu, — sans bruit et sans ostentation, — dans le silence d'une bourgade italienne, où elle avait depuis longtemps trouvé une nouvelle patrie. Vingt-sept ans étaient passés depuis le jour où elle franchissait les Alpes, avec son mari et ses deux enfants,

1. MIGNET *Notice historique etc., loc. cit.* p. 73. — Le récit de Mignet, — qui est en général bien informé, — est le seul que nous ayons pu trouver sur cet événement.

cherchant et trouvant en Toscane un refuge devant la terreur révolutionnaire, qui sévissait alors à Genève. Il y avait près de onze ans qu'elle n'était plus retournée dans la *pieve di Calvino*, comme disait son fils.

Pour ce dernier, au contraire, la mort de M^{me} Sismondi décida de son établissement définitif dans la ville de ses pères. Il n'ira en Italie que quinze ans après ce triste événement.

« Je voudrais pouvoir me dire que je vous reverrai encore, écrivait-il à la comtesse d'Albany, le 2 novembre 1823; j'ose à peine m'en flatter. En avançant en âge, en me trouvant heureux dans mon intérieur, le goût des voyages m'a presque absolument passé, les liens sacrés qui m'attachaient à Pescia n'existent plus, et, quelque plaisir que j'eusse à y revoir ma sœur, j'aurais peine à surmonter pour cela les souvenirs douloureux qu'il me faudrait vaincre pour rentrer à Vaucluse¹. »

Sismondi ne reverra plus, en effet, ni M^{me} d'Albany, ni Sara Forti. La première mourut peu de semaines après avoir reçu cette ultime lettre de son vieil ami, la seconde mena jusqu'en 1834 une existence sans bonheur, endeuillée par la mort de plusieurs de ses enfants.

*
* * *

L'ancienne vie de Sismondi, celle qui nous a occupé essentiellement, était disparue. Que fut la nouvelle?

Après la mort de sa mère, Sismondi eut en héritage la propriété et la jouissance de plusieurs immeubles : le domaine de Valchiusa, à Pescia, avec les terres environnantes successivement acquises, diverses parcelles de vignes, à Frangy, en Savoie, une maison à Genève, située place Bourg-de-Four, à l'entrée de la rue des Belles-Filles, portant le numéro 10, et le domaine de Tournant, à Chêne-Bougeries, à trois kilomètres de Genève. A la manière des patriciens, il a « ville et campagne », comme on dit en Suisse, les deux ayant autrefois appartenu à ses grands-parents Girodz. M. et M^{me} de Sismondi résident l'hiver à Genève, l'été à Chêne. Sismondi avait fait arranger sa maison de campagne pendant l'absence

1. *Lettres inédites à M^{me} d'Albany, loc. cit.* p. 223-224.

de sa femme, qui passa les premiers mois de l'année 1821 en Angleterre.

« Il a été aussi affairé qu'une abeille (écrit Fanny Allen, qui revenait d'Angleterre avec ses sœurs Emma et Jessie), pour mettre de l'ordre dans la maison quand elle rentrerait. C'est très confortable ainsi, et si propre que cela paraît luxueux, après les auberges de France. La bibliothèque au bas de l'escalier est une gentille pièce, entièrement tapissée de livres, le salon, où nous sommes en ce moment, sera également confortable, quand il y aura un tapis; les parois en sont recouvertes de calicot rouge et or. Il y a deux canapés, et quand il y aura une grande table et que ce salon aura l'aspect habité, il sera charmant aussi. Notre chambre à coucher est grande et commode, elle a un papier jaune clair et des lits blancs. Pendant l'absence de Jessie, Sismondi a mis partout de nouveaux papiers; il a acheté une petite voiture, un cheval et une vache. Il est très engoué et fier de ses acquisitions. Il dit qu'il a fait 120 livres sterling avec ses conférences¹... Jessie trouva son bureau rempli d'argent, à la fois pour son usage personnel et pour le ménage. Sismondi me paraît tenir le juste milieu entre la libéralité et la prudence. C'est un excellent homme, et Jessie a l'air très heureux et radieux auprès de lui². »

Voici pour le décor, où Sismondi, dès le début, dut partager avec ses deux belles-sœurs l'intimité de sa vie conjugale. Le salon dont parle Fanny Allen, subsiste encore. C'est une pièce du rez-de-chaussée, assez vaste, éclairée par de grandes fenêtres ouvrant sur le jardin, où des arbres vénérables cachent de leur feuillage la vue sur le Salève. A l'intérieur, une cheminée surmontée d'une glace luxueusement encadrée, et un remarquable parquet, ouvrage italien, témoignent du goût de l'illustre propriétaire de jadis.

C'est de l'année 1821 même que date une lettre de Bonstetten à Frederikke Brun, où l'on retrouve Sismondi, dans sa maison de Chêne :

« Il y vit avec sa femme et deux aimables sœurs, Miss Allen, l'hiver il habite en ville. J'aime beaucoup sa femme et l'une de ses sœurs

1. Cours professé à l'Académie de Genève, pendant l'hiver de 1820-1821, sur l'histoire des six premiers siècles de l'ère chrétienne.

2. Fanny Allen à Mrs Josiah Wedgwood, Chêne 31 mai 1821, in *Emma Darwin* t. I p. 131 (nous traduisons).

La « Villa Sismondi » (domaine de Tournant), un peu agrandie aujourd'hui, est située à la place du Colonel-Alfred Audéoud, à Chêne-Bougeries. Une plaque commémorative est apposée à la façade de la maison qui donne sur la place. Cette habitation est transformée à présent en maison de santé pour névropathes.

(Fanny), une blonde très mignonne. Il t'aime, et tu aurais plaisir à les voir tous. On le trouve toujours dans sa bibliothèque, entre d'immenses in-folios et les sœurs, debout et écrivant¹. »

Sismondi conserva jusqu'en 1832 son appartement en ville, dans la maison qu'il possédait place Bourg de Four. Dans la même maison habitaient deux ménages avec lesquels il était intimement lié : le marquis Benigno de Bossi, réfugié italien, dont la femme, née Bertrand, était une cousine de Sismondi², et le professeur Munier et sa femme³. Amélie Munier-Romilly a exécuté deux portraits à l'huile de Sismondi, qui font actuellement partie des collections publiques de Genève⁴.

Non loin de là habitait un autre réfugié italien, dont le destin est demeuré célèbre dans les annales du *Risorgimento* : c'est Pellegrino Rossi, tour à tour professeur de droit, à Bologne, et commissaire de Murat, roi de Naples, lors de la malheureuse tentative de ce dernier, en 1815; professeur de droit, à Genève, — le premier catholique à qui échet une chaire en l'Académie fondée par Calvin, — depuis 1819, et membre du Conseil représentatif; député de Genève à la Diète helvétique, qui le chargea de l'élaboration d'un projet de constitution, le fameux « Pacte Rossi », que les cantons repoussèrent, en 1833; professeur d'économie politique au Collège de France et professeur de droit constitutionnel à l'École de droit de Paris, pair de France, ambassadeur du roi Louis-Philippe près le Saint-Siège; enfin ministre d'État du pape Pie IX, quand le poignard d'un fanatique le frappa mortellement, en novembre 1848⁵. A l'époque où nous en sommes, Rossi fut un intime de la maison Sismondi. Cet Italien, qui fit beaucoup parler de lui par son intelligence extraordinaire et son esprit entreprenant, une souplesse de caractère

1. Genève, 22 décembre 1821, *Briefe von Bonstetten*, loc. cit. t. II p. 235 (nous traduisons).

2. Bossi était l'homme de confiance de Sismondi. Celui-ci le chargea, dans son testament, d'assister sa femme dans l'exécution de ses dernières volontés.

3. Le professeur Munier est l'auteur d'une remarquable notice nécrologique de Sismondi (*Album de la Suisse romande* 1844 t. II), dont nous nous sommes servis, au cours de cette biographie.

4. L'un de ces portraits, dont Hensleigh Wedgwood avait fait don au Musée Rath, est actuellement au Musée d'Art et d'Histoire de Genève (cabinet Munier-Romilly no 43 a), l'autre à la Bibliothèque publique (Salle Ami Lullin n° 88). Le premier est reproduit dans *Emma Darwin* t. I p. 128.

5. Voir LASZLO LEDERMANN *Pellegrino Rossi*, Thèse de Genève, Paris 1928.

un peu inquiétante et une paresse parfois fâcheuse, un beau talent d'orateur — qui donnait si brillamment la réplique à Montalembert, à la Chambre des Pairs — alliant à la finesse du diplomate la subtilité du jurisconsulte, lança en 1820 un périodique à tendance libérale, rédigé en langue française et paraissant à Genève : les *Annales de législation et de jurisprudence*, dont les piliers et les principaux collaborateurs furent Sismondi, l'avocat Bellot et Étienne Dumont¹.

Inutile de dire que Dumont, lui-même à moitié anglais, compte parmi les meilleurs amis de Sismondi et de sa femme, et qu'il fut sincèrement pleuré par eux, quand il disparut subitement, en 1829². Le botaniste A.-P. de Candolle était également un ami personnel et politique de Sismondi, ainsi que le très savant et très fortuné Guillaume Favre, qui « se fit connaître sous l'Empire, dans un cercle restreint, comme un exceptionnel dilettante de l'érudition³ ».

Dès le début de leur établissement à Genève, les Sismondi fixèrent le jeudi soir, pour recevoir leurs amis et les hôtes étrangers, toujours nombreux à Genève. Ces réunions étaient très recherchées, d'autant plus que le nombre des invités était très limité et que c'était un privilège d'y être admis. Sismondi ne désirait pas plus de douze personnes, afin de pouvoir soutenir plus facilement une conversation en règle, c'est-à-dire une conversation unique pour tout le monde; il détestait les *a parte*. M^{me} Sismondi n'en voulait pas davantage non plus, parce qu'elle n'avait pas de valet, et que sa bonne eût perdu la tête à servir trop de monde à la fois pour le thé. C'est toutefois à elle qu'incomba le devoir désagréable de refuser les gens, parmi lesquels se trouvaient des femmes influentes dans le monde genevois, qui demandaient à être admis à ces soirées⁴. La conversation de Sismondi, rapporte Munier, était animée, mais jamais ironique ou mordante, souvent éloquente ou plaisante. Il manifestait une humeur

1. Ce périodique parut pendant trois ans, à Genève, de 1820 à 1822. Pour tous les détails le concernant, voir LASZLO LEDERMANN, *loc. cit.*

2. Sur la mort de Dumont, voir la lettre de Jessie Allen à Elizabeth Wedgwood, d. d. 16 octobre 1829, *Emma Darwin* t. I p. 221-222.

3. P. KOHLER *M^{me} de Staël et la Suisse* p. 388. — Favre vécut de 1770 à 1851.

4. Jessie Sismondi à Mrs Josiah Wedgwood, 28 janvier 1824, *Emma Darwin* t. I p. 152-153.

enjouée et de la sérénité d'âme¹. Un autre témoin, Pictet de Sergy, dit que « ses opinions étaient éminemment consciencieuses, mais impétueuses plutôt que judicieuses et bien pesées² ».

Ces réceptions du jeudi eurent également lieu à Chêne, l'été, et quand en 1832 Sismondi eut vendu sa maison de ville, le salon du domaine de Tournant en fut l'unique théâtre :

« Pendant une vingtaine d'années, dit Alphonse de Candolle, des étrangers de marque ont afflué dans la modeste habitation du savant, aux abords de Chêne. C'étaient, à l'origine, des Italiens libéraux plus ou moins exilés : Santa Rosa, Del Pozzo, Rossi, Collegno, Bossi, Porro, Confalonieri, Ricasoli et le jeune Camille de Cavour, qui venait de temps en temps respirer l'air de la libre Genève, pays natal de sa mère. Ensuite l'élément français a été représenté par Louis-Napoléon, Chateaubriand, Molé, d'Haussez et autres personnages historiques, tandis que des Anglais, des Américains et des Russes, passaient dans ce salon vraiment cosmopolite. D'autres maisons genevoises leur étaient ouvertes, surtout en hiver, mais l'affluence était plus grande chez Sismondi, et j'estime qu'il a contribué, plus que d'autres, à la réputation qu'avait alors Genève d'être une petite capitale, où des gens instruits et de bonne compagnie pouvaient séjourner agréablement³. »

Tous les témoignages concordent pour dire que l'inépuisable dévouement de Sismondi s'exerçait surtout en faveur des réfugiés italiens, qui affluaient nombreux à Genève, et qui tous lui demandaient conseil, aide ou hospitalité⁴. Qu'il se mêlât une pointe de vanité dans l'exercice de cette hospitalité, cela est possible et, après tout, pardonnable :

« Je serais heureux de pouvoir dire de Chêne ce que M^{me} de Staël disait de son salon, écrit-il à la comtesse de Saint-Aulaire, que c'était l'hôpital des blessés de tous les partis. Mais certes du moins les gens à amnistier s'y rencontrent souvent. J'y ai vu à plusieurs reprises

1. MUNIER, *loc. cit.* p. 72.

2. D'après STEVENS *M^{me} de Staël* t. II p. 18 (retraduit de l'anglais, par M. P. Kohler, notes manuscrites, que leur auteur nous a obligeamment communiquées).

3. *Sismondi considéré comme citoyen genevois*, *loc. cit.* p. 83. — Nous n'avons pas de preuves nous permettant de confirmer, sans exception, la présence dans le salon de Sismondi, de tous les personnages nommés par Candolle. Ainsi nous n'avons pas connaissance des visites de Louis-Napoléon et de Chateaubriand, qui n'ont du reste rien d'invraisemblable, à Chêne. Chateaubriand, lors du séjour qu'il fit à Genève, en juin 1831, rencontra Sismondi chez Charles de Constant (*Mém. d'outre-tombe* éd. Biré, t. V p. 435).

4. Voir au chap. précédent, et A. ANDRYANE *Souvenirs de Genève* (1839) t. I p. 224-225.

M. Pététin du P. de Lyon qui est à présent en cause; M. d'Haussez et M. de Saint-Marsan s'y rencontrèrent l'autre jour; MM. de Rossi et A. Potocki devaient s'y trouver en même temps, quoique légalement ils eussent dû laisser leur tête, le premier à Paris, le second en Piémont, le troisième à Milan et le quatrième à Varsovie¹. »

Certains de ses hôtes savaient l'observer, et notamment un poète, pour lequel le philosophe de Chêne avait une grande affection : Silvio Pellico.

« D'extérieur grossier et humble, écrit l'auteur de *Mes Prisons*, à propos de Sismondi, ses manières sont d'une extrême courtoisie, mais qui n'indique rien de particulièrement original : son langage très modéré exclut tout brillant; quand il se met à discourir, il ne fait point attention aux préjugés d'autrui ni aux idées qu'ils ont sur les désordres politiques des autres siècles et du siècle présent; il manifeste une âme généreuse et un esprit érudit, non en paroles, mais en fait. Quand on le contredit, il se contente de répéter poliment son affirmation, sans aimer à la discuter. Si peu de loquacité unie à tant d'habileté de caractère et à une figure si mesquine, m'ont fait penser à son concitoyen Rousseau². »

Sur les points essentiels, les portraits que nous avons recueillis de Sismondi, tant au physique qu'au moral, se ressemblent. En 1830, Bonstetten mande à Mme Brun :

« Je vais tous les jeudis chez Sismondi. Il vieillit et prend de l'embonpoint. Il sera bientôt aussi large que long, mais il est toujours le même, bon, aimant, sincère. A part cela, nous n'avons rien de commun³. »

Quelqu'un qui l'a connu et dont Sainte-Beuve reproduit le témoignage, disait de lui :

« Il était court de taille, assez gros, brun, l'air doux et affectueux; bon, enjoué, sans ironie: on sentait en lui sa race italienne. Il était homme de cabinet et homme du monde. sans que l'un nuisît à l'autre...

Sa maison, grâce en partie à son aimable compagne, était l'une des plus agréables dans cette cité républicaine si bien policée⁴. »

1. 14 décembre 1834, *Rev. hist.* t. CXVII p. 59. — D'Haussez fut ministre de la marine du cabinet Polignac, et signataire des ordonnances. — Charles de Saint-Marsan prit part au mouvement libéral de 1821, au Piémont, et passa à l'étranger après l'échec de Novarro. — Pellegrino Rossi, voir ci-dessus. — Potocki prit part au soulèvement de la Pologne, en 1830-1831, mais échappa aux massacres de Varsovie, en septembre 1831.

2. Cité par PELLEGRINI *Il Sismondi e la storia* etc., p. 5 (nous traduisons).

3. D. d. 6 janvier 1830, cité et traduit par M.-L. HERKING *Ch.-V. de Bonstetten*.

4. *Nouveaux Lundis* t. VI p. 81.

Pourtant Sismondi fut impulsif et même impétueux à son heure, ne craignant pas alors de déplaire en tenant des propos intempestifs. Ayant depuis quinze ans attiré l'attention des gouvernants et du public sur l'effroyable misère qui régnait parmi la population ouvrière, dans certains centres industriels, il ne fut pas étonné de voir soudain la révolte gronder dans Lyon, en 1834. Mais ce qui le stupéfia et l'indigna, dans sa généreuse candeur, ce furent ces « massacres de gens inoffensifs, par les modérés et les amis de l'ordre ».

« C'est horrible, note-t-il dans son journal intime à propos de la révolte de Lyon; et l'acharnement de la société ici contre les insurgés, son désir d'un massacre qui la délivre de sa peur est plus horrible encore. Je me suis fâché aujourd'hui à dîner à cette occasion chez Mme Marcet, et j'ai plus fâché encore tout le monde contre moi¹. »

Nous verrons que Sismondi conservera jusqu'à la fin cette capacité de se passionner, surtout quand il s'agissait de la chose publique ou de l'humanité souffrante, et que ses instincts généreux lui valurent des heures de profonde amertume.

*
* *

Nous avons dit que Sismondi prit goût à la retraite. En parlant de Chêne et de la vie qu'y mena l'historien, Mignet la résume en une phrase remarquablement concise : « Ses journées, dit-il, s'y écoulaient en se ressemblant². » C'est l'avis de Sismondi lui-même. Récapitulant dans son journal, sous la date du 26 février 1825, les événements des sept mois qui viennent de passer, il conclut :

« J'ai sommeil et j'ai peu de choses à dire de moi-même; ma vie est heureuse, mais uniforme; je n'ai presque aucun désir qui me soit personnel, j'ai aussi peu de craintes, sauf celles qui se rapportent aux destinées du genre humain. Ce qui remplit désormais ma vie, c'est mon affection pour ma femme³. »

1. SISMONDI *Fragments de son Journal et Correspondance*, p. 94-95 (d. d. 14 avril 1834).

2. *Notice historique*, loc. cit., p. 74.

3. SISMONDI *Fragments de son Journal et Correspondance*, p. 84.

Lui, pourtant si attentif au jugement d'autrui, peut dire qu'il ne fait plus d'efforts pour plaire aux gens, puisque sa femme l'aime. « C'est ainsi, observe-t-il, que le bonheur lui-même nuit peut-être à notre perfectionnement¹. » Cela n'empêche pas que, dix jours à peine avant d'avoir noté ces réflexions, il confiait au même journal la déception qu'il éprouvait du fait que personne ne lui parlât de son article sur le progrès des peuples²; contrairement à son attente, personne ne l'avait encore lu³. Ne prêtant plus d'attention aux autres, il semble trouver naturel qu'on s'intéresse à lui.

Que le mariage ait procuré à Sismondi un bonheur nouveau, si l'on peut appeler bonheur une quiétude parfois un peu plate et la satisfaction d'avoir atteint un but, cela ne souffre aucun doute. Relisant son journal de 1802, époque où, jeune homme de vingt-neuf ans, il avait tant de mal à se frayer une carrière, il peut enfin dire : « ... Je me trouve infiniment heureux, puisque je n'avais jamais espéré de le devenir⁴. » Ce qui manque un peu à ce bonheur bourgeois, c'est la jeunesse, mais c'est peut-être trop demander. Aussi bien jamais le rire ni les pleurs d'un enfant n'ont-ils retenti dans le paisible intérieur de Chêne. Mariés tard, Sismondi et Jessie n'eurent pas de descendant, ce qui affecta surtout cette dernière.

Aux yeux de son mari, un grand travail de l'esprit est le moyen d'atteindre au bonheur le plus complet⁵.

« En voyage comme au logis, raconte le professeur Munier, il étudiait toujours, avec autant d'ardeur que de méthode; toujours avec un but, éloigné souvent, mais précis, placé à vingt ans d'intervalle, mais invariablement arrêté dans son esprit, aussi déterminé que s'il eût dû l'atteindre le lendemain⁶. »

Cependant les incidents ne manquent pas complètement dans cette existence. Au printemps de 1829 il en éclata un, qui par sa bizarrerie un peu puérile et la publicité qu'on lui donna, fit souffrir Sismondi dans sa dignité : il venait de se

1. *Ibid.*

2. *Revue des efforts et des progrès des peuples dans les vingt-cinq dernières années, Revue encyclopédique* Paris 1825.

3. 17 février 1825, *Fragments de son Journal* p. 84.

4. Mai 1823, *ibid.* p. 79.

5. 15 mars 1835, *ibid.* p. 97.

6. *Album de la Suisse romande* (1844) t. II p. 71.

battre en duel ! Un érudit genevois trop chatouilleux, le baron Théodore de Grenus, honnête homme et bon patriote, mais que la gloire du voisin ne laissait plus dormir, s'en prit à Sismondi d'un article anonyme relatif à son recueil intitulé *Glanures*, et qui avait paru, à Paris, dans le numéro de février de la *Revue encyclopédique*. Sismondi étant le collaborateur genevois attitré du périodique de Jullien, Grenus le soupçonna, sans doute à tort¹, d'être l'auteur de cette critique, qu'il qualifiait d'arrogante et d'offensante². On échangea des lettres, mais, comme Sismondi refusait de révéler l'auteur de l'article incriminé, on en vint à un autre genre d'explications. Le 29 mars au matin, les deux adversaires, accompagnés de quatre témoins et d'un chirurgien, munis de deux épées et d'une paire de pistolets, se rencontrèrent dans l'allée du domaine de Châtelaine, propriété de M. Cayla-De la Rive; Sismondi avait refusé de se battre en territoire français, comme on en avait d'abord eu l'intention. Les témoins décidèrent que le duel aurait lieu au pistolet, à une distance de cinquante pieds. Grenus visa et manqua Sismondi, pourtant large de carrure; celui-ci avait tiré en l'air. Au second coup, qu'il avait également ajusté, l'arme du baron s'enraya, tandis que son antagoniste tirait de nouveau en l'air. Sismondi se fatigua de se faire tuer pour un anonyme; son premier témoin alla dire des paroles aimables à M. de Grenus. Celui-ci l'en remercia, mais se réserva expressément de répondre publiquement à la critique de la *Revue encyclopédique*. Ce vaillant homme déplore qu'aucun des adversaires ne fût blessé.

C'est une bien curieuse coïncidence que ce combat singulier ait eu lieu dans le domaine de Châtelaine, dont l'ancien propriétaire, le syndic Guillaume Cayla, avait été si vaillamment mais vainement défendu, par le jeune Sismondi, contre ses bourreaux, en 1794³. Mais tandis qu'alors l'incident avait eu une issue tragique, il n'y eut pas de victime, en 1829. Une proposition condamnant le duel, déposée sur le bureau du

1. Pictet de Sergy, dans ses *Souvenirs inédits*, affirme que Sismondi n'est pas l'auteur de l'article incriminé (voir STEVENS *Mme de Staël*, t. II p. 18).

2. Voir GRENUS *Glanures* (1829) n° I p. 51-56 : récit détaillé du duel. La presse a également rendu compte de ce combat entre deux hommes de lettres; entre autres *Gazette d'Argovie*, 8 avril 1829, et *Nouvelliste Vaudots*, 3 avril de la même année.

3. Voir plus haut, chap. II.

Conseil représentatif de la sage République de Genève, fut l'unique résultat du combat chevaleresque de Châtelaine¹.

On a dit de Sismondi, avec combien de raison, qu' « il était essentiellement l'homme des affections tendres », et « le meilleur et le plus galant des maris² ». L'intimité de son intérieur devint plus complète encore, et sa retraite encore plus calme, quand, ayant vendu sa maison de ville³, il passa depuis 1833 l'année entière à Chêne. Plus ils avançaient en âge, plus M. et M^{me} de Sismondi s'éloignent de la société. Du reste la santé de Jessie laissa à désirer, elle avait été gravement malade en 1828, et fut de nouveau souffrante en 1833, par suite d'un accident⁴.

Ce que fut la vie de ce ménage désormais souvent solitaire, M^{lle} de Montgolfier l'a narré avec tant d'amour dans le détail et avec une connaissance si exacte des habitudes qui régnaient à Chêne, que nous ne saurions mieux faire que de lui laisser la parole :

« À sept heures il descendait dans sa bibliothèque, où la table de sa femme était dressée près de son bureau : là, il travaillait sans relâche toute la matinée, et quoique une cordiale bienveillance ne lui permît pas de fermer sa porte aux visiteurs, il ne voyait pas volontiers franchir le seuil de son cabinet pendant les huit à dix heures qu'il consacrait au travail. Après dîner, il montait, avec sa femme, dans un char à bancs traîné par les deux vieux chevaux, Brillant et Cadet, qui paissent peut-être encore aujourd'hui les vertes pelouses du petit domaine (car la bonté des maîtres s'étendait jusque sur les animaux), et après s'être promenés, « s'être fait secouer », comme ils disaient, en vue des belles montagnes, tour à tour dorées, roses et bleues, l'heureux couple rentrait au logis pour continuer à s'épanouir le cœur, à l'aide de lectures choisies. Quelquefois la soirée était défrayée par les chroniqueurs et les faiseurs de mémoires dont l'historien, occupé des xvi^e et xvii^e siècles

1. Sismondi écrivait à son neveu Francesco Forti, le 22 avril 1829 : « De moi les journaux vous auront raconté une aventure qui a l'air de jeunesse, quoique je ne sois plus jeune du tout. J'espère bien n'avoir jamais plus semblable exemple à donner à des neveux que j'aime bien tendrement ». (Bibl. publ. de Genève, *inédit. Dossier ouvert*).

2. Pictet de Sergy, *loc. cit.*

3. A M^{me} Elisabeth Passavant, veuve Faesch, de Bâle, pour la somme de 195.000 fr. Arch. d'État de Genève, *Minutes de Binet, J. F. S.*, vol. 32 fol. 733 : Contrat de vente, du 10 septembre 1832.

4. *Briefe von Bonstetten* t. II p. 341 ; SISMONDI *Journal et Corresp.* p. 154 ; Correspondance inédite de Sismondi avec le docteur Coindet, Bibl. publ. de Genève, Ms. Suppl. 369.

et de son vingt-deuxième volume de l'*Histoire des Français*, aimait à se pénétrer. Les meilleurs romanciers de l'Angleterre et de la France avaient leur tour. Souvent les anciennes lettres remplies d'esprit, de trait, de pensée, de naturel, de la mère de Sismondi, venaient la placer de nouveau en tiers au foyer de ceux qu'elle avait aimés; enfin les journaux intimes, toujours purs bien que candides, du grave philosophe, faisaient revivre les émotions de sa jeunesse, et provoquaient, dans d'interminables causeries, les confiantes explications du mari, et les gais commentaires de la femme. Parfois les voisins apportaient leur contingent de conversation; mais dès que les premières approches de l'hiver les rappelaient en ville, M^{me} Sismondi s'écriait avec son joyeux entrain : « La campagne abandonnée est toute à nous « maintenant, et il me semble que je suis devenue maîtresse du monde « entier! »

« Nous vivons à peine dans le présent », écrivait Sismondi à ses amis de Paris, « car je ne vois ni les personnages, ni les livres du jour, et si « l'on me parle du dernier événement, je répondrais volontiers : « Est-ce la Saint-Barthélemy que vous voulez dire? » Nous nous efforçons de fermer les yeux sur tout ce qui pourrait troubler notre vie, « à présent si douce; et au lieu de regarder en avant, ce qui serait « triste à notre âge, nous tournons les yeux en arrière¹. »

1. A. DE MONTGOLFIER *Vie et travaux de Ch. de Sismondi* Genève 1857.

CHAPITRE XV

LES IDÉES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES DE SISMONDI DERNIERS TRAVAUX HISTORIQUES

- I. Derniers travaux de Sismondi. — II. Les *Nouveaux Principes d'Economie politique* (1819 et 1827). Genèse de cet ouvrage, méthode de Sismondi; critique de l'école classique, conceptions théoriques de Sismondi; question ouvrière, législation sociale. — III. Les *Etudes sur les Sciences sociales* (1836-1838); Sismondi et le socialisme, son influence sur les doctrines économiques. — IV. *L'Histoire des Français* (1821-1842).

I

Le nombre des publications que Sismondi a fait paraître pendant la seconde moitié de sa vie, est considérable; elles diffèrent entre elles par la matière qu'elles traitent, aussi bien que par leur valeur intrinsèque. Sismondi poursuivait parallèlement ses études économiques et ses recherches historiques. Mais il les intégrait, les unes et les autres, dans son concept, très large, de « science du gouvernement » ou « science sociale »¹.

L'étude abstraite et désintéressée, aussi bien de l'économie politique que de l'histoire, répugnait au tempérament de Sismondi. Esprit didactique, il dégageait la « leçon » de toute expérience; esprit philosophique, il cherchait à répandre des « lumières »; esprit politique, — qui avait foi en la vertu des délibérations et en l'efficacité de la législation, à condition que l'une et l'autre reposassent sur des institutions appropriées et libres, — il proposait des principes de gouvernement et des réformes sociales.

1. Voir *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres* (1836). Introduction p. 1 et 2, l'énumération des différentes branches de la science sociale : pédagogie, religion, science militaire, jurisprudence, histoire, théorie des constitutions, économie politique.

Aux yeux de Sismondi, l'histoire et l'économie politique sont véritablement des « sciences morales », dans toute la force de ce terme. Si divers qu'ils fussent, ses derniers travaux, un peu diffus, rentrent cependant tous dans cette catégorie. Il faut prendre Sismondi pour ce qu'il est, un moraliste. Ses idées économiques et sociales ont pour base une conception morale et essentiellement charitable de l'organisation du travail humain et de l'augmentation du bonheur du plus grand nombre. Ses théories constitutionnelles et ses sympathies politiques s'expliquent également par un souci constant du perfectionnement des institutions publiques et du progrès de la liberté des peuples. Même ses études historiques ont un but positif : Sismondi déclare lui-même, dans l'Introduction de son *Histoire des Français*, qu'il veut « demander à treize siècles la leçon sur les sciences sociales, qu'ils tiennent en réserve pour nous¹ ». Historien moral, mais non traditionnaliste, il estime « qu'une ancienne pratique ne prouve pas un droit..., que le passé doit nous éclairer, mais qu'il ne nous lie pas² ».

Comme il n'est pas de morale sans métaphysique, Sismondi fait remonter l'origine de son éthique à une volonté suprême, qu'il appelle tantôt Créateur, tantôt Providence, et dont il définit les intentions comme suit :

« La diffusion du bonheur sur la terre fut le but de la Providence; il est empreint sur toutes ses œuvres; et le devoir de l'homme et des sociétés d'hommes est de s'y conformer³. »

Après la déduction, l'induction. Ayant posé les principes, Sismondi consulte les faits et l'expérience; sa méthode de travail est une méthode inductive et empirique. Nous n'avons à aucun moment, dans le présent ouvrage, séparé l'œuvre de la vie, les idées de l'homme, parce que Sismondi lui-même n'établissait point cette distinction, mais au contraire, faisait constamment appel à son expérience personnelle et à l'expérience des temps présents et passés. C'est ainsi que dans un discours prononcé au Parlement de Genève, lors d'une discussion sur

1. *Histoire des Français* (1821), t. I, p. XXVI.

2. *Ibid.*, p. XI.

3. *Nouveaux Principes d'Economie politique* (2^e éd., 1827), t. II, p. 288.

le système pénitentiaire, il rappela qu'il avait lui-même fait plusieurs fois de la prison, voulant ainsi justifier l'intérêt qu'il prenait à cette matière; il ne manqua pas de consacrer également un article à ce problème. Or cette méthode, il l'appliqua à tous ses travaux, et nous ne saurions mieux la définir qu'en citant un passage, tiré de ses *Etudes sur l'Economie politique* :

« Pendant ces soixante années, dit-il en 1837, j'ai été à plusieurs reprises le jouet des révolutions produites par l'agitation de ces mêmes questions sociales. J'en ai souffert dans ma personne et dans ma fortune, j'ai vu de près les passions populaires, et je n'y suis pas demeuré étranger moi-même; j'ai joint toute l'étude, toute la réflexion dont j'étais capable, à l'expérience que me donnaient, quelquefois malgré moi, les événements dont j'étais témoin; j'ai appris à connaître la vie et les mœurs, comme le langage de nations différentes, en vivant au milieu d'elles, et n'étant revêtu d'aucun pouvoir, j'ai essayé du moins d'exercer sur elles quelque influence par mes écrits. Depuis près de quarante ans, en effet, j'ai pris part tour à tour à toutes les discussions sur les sciences sociales; tandis que, dans de longs ouvrages d'histoire, j'ai cherché à faire revivre l'expérience du passé, j'ai publié dans des recueils périodiques ou séparément plus de soixante brochures sur les questions qui me paraissaient importantes. J'y ai abordé tour à tour la politique constitutive, l'économie politique, la revendication des droits d'un peuple, d'une province ou d'une race opprimée, et enfin la philosophie morale. Ces écrits, provoqués presque toujours par les circonstances, mettaient peut-être en évidence plus d'une vérité nouvelle. Ils portaient tous au moins le caractère d'une profonde conviction¹. »

L'année 1819, que nous avons choisie comme point de départ dans l'examen des derniers travaux de Sismondi, marque à la fois un renouvellement et une fin, dans l'évolution du penseur. Un renouvellement, parce que les idées économiques de Sismondi viennent de subir une modification profonde, et parce que, ayant terminé son *Histoire des Républiques italiennes*, il commence un nouveau travail de longue haleine, l'*Histoire des Français*. Une fin, parce qu'à partir de ce moment il n'est plus un écrit de Sismondi, qui ne soit l'expression d'un corps de doctrines bien arrêtées et nettement délimitées.

On peut, sans trop de difficultés, déterminer les moments

1. *Etudes sur l'Economie politique* (1837). Préface, t. I, p. II.

précis où les idées de Sismondi se trouvent définitivement fixées. Sa théorie du droit constitutionnel est déjà contenue dans ses *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres*, ouvrage non publié, de l'an IX¹; car en 1836, en donnant un recueil d'essais, sous le même titre, Sismondi constate « presque avec surprise... que ses principes ont à peine varié² ». Nous avons éprouvé une surprise analogue en retrouvant, dans cet ouvrage de vieillesse, exactement les mêmes idées qu'il avait exposées, lors de la crise politique de 1814 et de 1815, dans ses brochures et articles sur la constitution genevoise et sur l'Acte additionnel³.

Quant à la conception de l'histoire et à la méthode de travail, appliquées dans l'*Histoire des Français*, elles ne diffèrent pas sensiblement des idées et des méthodes qui sont à la base de l'*Histoire des Républiques italiennes*. Sismondi déclare dans son Introduction que sa nouvelle histoire « n'est pas une compilation faite avec d'autres compilations », mais qu'elle est composée d'après « les originaux, selon le conseil que m'avait donné autrefois le grand historien, Jean de Müller⁴ ». Il affirme qu'il ne s'est formé son opinion qu'après la connaissance des faits, « sans travailler à rassembler des preuves pour mon opinion⁵ ». En revanche, il n'était souvent « informé qu'imparfaitement des travaux de plusieurs écrivains modernes⁶ ». Sismondi est resté jusqu'à la fin de sa vie un disciple des historiens du XVIII^e siècle, — son *Histoire de la chute de l'Empire romain* est impensable sans le célèbre ouvrage de Gibbon, — et de Jean de Müller. Il a admiré Walter Scott, dont les romans historiques lui ont donné l'idée d'un roman où il dépeint les mœurs de l'époque mérovingienne, intitulé *Julia Sévéra ou l'an 492*. Sismondi n'avait pas le talent d'Augustin Thierry ou de Michelet, qui cependant le tenaient en haute estime. Au total, il fut un intermédiaire entre l'histoire philosophique et l'histoire romantique.

En matière d'économie politique, la carrière de Sismondi

1. Voir plus haut, chap. IV.

2. *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres* (1836), p. II-III.

3. Voir plus haut, chap. XI et XII.

4. *Histoire des Français* (1821), t. I, p. XXVI-XXVII.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. XXVIII.

révèle deux manières nettement distinctes : la première est déterminée par la doctrine d'Adam Smith et de l'école Anglaise; Sismondi l'a appliquée dans ses deux volumes *De la Richesse commerciale*, en 1803¹. La seconde manière, fruit d'observations et de méditations personnelles, à l'occasion des crises industrielles et commerciales de 1815 et de 1818, marque le début d'un mouvement dissident dans l'économie politique. Sismondi y a osé attaquer le système en cours et critiquer les théoriciens de l'école classique, Malthus, Ricardo et J.-B. Say notamment. Les *Nouveaux Principes d'Economie politique*, publiés en 1819, renferment la nouvelle doctrine de Sismondi, qu'il se bornera dès lors à exposer, à commenter, à défendre dans de nombreux articles et dans deux volumes d'*Etudes sur l'Economie politique*, parus en 1837 et en 1838.

La grande masse d'opuscules dus à la plume de Sismondi, et qui s'échelonnent sur les années 1819 à 1842, témoignent d'un esprit toujours en éveil, d'une curiosité sans cesse à l'affût de l'actualité. La mort d'un homme éminent, la publication d'un livre qui méritait l'attention du public, un événement politique, un réveil national, une crise industrielle, la question ouvrière, les problèmes de l'agriculture, le mouvement anti-esclavagiste — tels furent les occasions et les prétextes que Sismondi saisissait pour faire entendre sa voix. Il lui arrive aussi de répondre aux critiques et aux réfutations, qu'il plaisait à ses adversaires d'opposer à ses *Nouveaux Principes d'Economie politique*. En général, ses articles sont assez longs, ses développements quelque peu pédants, la forme lourde. Sismondi écrit bien quand il est passionné; c'est par quoi valent certaines pages de polémique. Mais on sent, d'autre part, qu'il évite intentionnellement le genre pamphlétaire. Il ne veut pas davantage passer pour un journaliste; il dit même beaucoup de mal du journalisme, dans une lettre à Vieusseux. Il y a loin, de Sismondi à l'étincelant Paul-Louis Courier, son contemporain, publiciste comme lui, comme il y a loin de Genève à Paris...

De 1819 à 1830, Sismondi collabora régulièrement et fréquemment à la *Revue encyclopédique*, périodique parisien dirigé par Antoine Jullien, publiciste libéral que Sismondi avait

1 Voir plus haut, chap. IV.

rencontré à Paris, pendant les Cent Jours. Jullien avait alors rallié la cause de Napoléon, et c'est sans doute ce qui rapprocha les deux hommes. La *Revue encyclopédique* fut la tribune d'où Sismondi prononça l'éloge funèbre de Ludovico di Breme (1819) et d'Etienne Dumont (1829); d'où il répéta pour un public plus vaste, l'exposé de sa théorie de la balance des consommations et des productions, qu'il avait fait de vive voix en présence de David Ricardo, de passage à Genève (1824); d'où il plaida pour les Grecs et leur jeune liberté, avec toute la chaleur dont son cœur était plein (1825); d'où il faisait de grandes excursions dans le monde contemporain : il y parle de la société et des mœurs en Amérique (1822); de l'Inde anglaise, dont il prédit l'émancipation (1824); de la Nouvelle Espagne, que les voyages d'Alexandre de Humboldt avaient signalée à son attention (1825). En des revues générales, il traite « Des efforts et des progrès des peuples dans les vingt-cinq premières années du xix^e siècle » (1825), et « Des progrès des opinions religieuses » pour la même période (1826). Sismondi accompagne de ses commentaires la « Guerre des Russes dans le Levant » (1829) et l'« Expédition contre Alger » (1830). Il fut, du reste, un partisan passionné de la conquête de l'Algérie par les Français¹ : puis il salua la révolution de juillet avec enthousiasme. Les soulèvements de la Pologne et de la Belgique le remplirent de joie. Les événements de 1830 lui inspirèrent un article, intitulé *L'Avenir*, — dans lequel il examine la situation de la France au lendemain des « Trois Glorieuses », — également paru dans la *Revue encyclopédique*². Enfin, Sismondi rendait compte, dans ce périodique, d'un grand nombre d'ouvrages historiques, de ceux surtout qui avaient pour objet l'histoire de France; il y analysa les travaux de Guizot, d'Augustin et d'Amédée Thierry, de Ségur et de Daru, l'*Histoire de la Nation suisse*, de Tschokke, les *Mémoires* du Duc de Saint Simon qui étaient alors d'actualité. Il semble que dès le début de la Monarchie de

1. Ses lettres en font foi. Sismondi parle de cette « belle jeunesse », embarquée sur « notre flotte », pour le succès de laquelle il fait des vœux. Il estime que la France doit civiliser un monde et conquérir un débouché pour ses produits et pour sa population (*Rev. hist.*, 1914, t. CXVII, p. 51 et SISMONDI, *Fragments de son journal et corresp.*, p. 117.)

2. N° de septembre 1830. — Voir notre volume *Sismondi, Lettres et Documents inédits*. Deuxième partie : *Bibliographie*, où l'on trouve une liste chronologique des ouvrages et opuscules de Sismondi.

juillet, dont la politique eut tôt fait de le décevoir amèrement, Sismondi interrompit ses relations avec Jullien et sa collaboration au périodique; peut-être sa manière d'apprécier ou plutôt de critiquer le nouveau régime et les hommes nouveaux qui gouvernaient la France, l'avait-elle brouillé avec le directeur de la *Revue encyclopédique*¹.

Sismondi a également collaboré aux *Annales de Législation et de Jurisprudence*, fondées par Pellegrino Rossi et qui paraissaient à Genève². Ce périodique n'eut qu'une existence éphémère; Sismondi publia, dans un des premiers fascicules, un *Examen de cette question : Le pouvoir de consommer s'accroît-il toujours dans la Société avec le pouvoir de produire*³, en réponse à une réfutation de ses *Nouveaux Principes*, parue dans l'*Edinburgh Review*³.

Croyant trouver un disciple en Théodore Fix, jeune économiste français, qui venait de lancer la *Revue mensuelle d'Economie politique*, Sismondi appuya de son nom et de son autorité ce nouveau périodique. Ce dernier fut de courte durée — il parut de 1833 à 1836, — mais il fraya la voie au *Journal des Economistes*. Après les émeutes qui eurent lieu à Lyon, en avril 1834, Sismondi écrivit pour la *Revue* de Fix son article *Du sort des ouvriers dans les manufactures*, « exposé, souvent dogmatique, des réflexions que lui avaient inspirées les événements de Lyon »⁴.

1. La Bibliothèque publique de Genève conserve quatre lettres inédites de Sismondi à Jullien (*Ms. suppl.*, 139, f° 157-160, et *Dossier ouvert*). Dans un billet sans date, de Paris, rue de Rivoli 52, — écrit sans doute lors de son séjour dans la capitale française, en 1824, — Sismondi demande à rendre compte, dans la *Revue*, de l'*Histoire de Bretagne*, de Daru. — Le 27 décembre 1824, il envoie à Jullien « le morceau sur le progrès des peuples », où il a dit « avec modération des choses fortes »; il y ajoute un petit compte rendu anonyme d'un ouvrage de Bonstetten. — Dans une lettre du 15 août 1830, Sismondi commente, avec enthousiasme, les événements de juillet; il exprime à Jullien l'admiration qu'il éprouve pour le peuple de Paris. — Le passage le plus significatif se trouve dans une lettre, datée de Genève, 23 décembre 1830 : « Je souhaite la guerre, écrit-il; je souhaite une révolution en Italie pour seconder celle de Pologne; je souhaite que les armées françaises passent les Alpes pour seconder les Italiens, et pour l'avantage de votre journal, de vos lecteurs, de moi-même, il vaut mieux que je me taise quelques mois encore, plutôt que de parler sans fruit de ce à quoi je pense »... Une profonde déception suivit l'exaltation, dans l'état d'esprit de Sismondi.

2. Voir le chap. précédent.

3. L'article, anonyme, de l'*Edinburgh Review*, parut en octobre 1819; il a pour auteur Mac Culloch, disciple de Ricardo. La réponse de Sismondi a paru dans les *Annales de Législation*, en 1820; elle est réimprimée dans la deuxième édition des *Nouv. Pr. d'Éc. pol.* (1827), t. II, p. 373 et suiv.

4. OCTAVE FESTY, *Sismondi et la condition des ouvriers français de son temps*,

Quatre autres articles, parus dans le même périodique, furent réimprimés dans les *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres*¹, un autre enfin dans les *Etudes sur l'Economie politique*². Sismondi eut la déception de voir Théodore Fix embrasser par la suite le parti de ses adversaires, les adeptes de l'école classique, dont le *Journal des Economistes* était l'organe. La notice nécrologique que Fix consacrera à Sismondi est essentiellement une réfutation de la doctrine de celui qui avait été son protecteur, et une apologie du libéralisme orthodoxe³.

Vers la fin de sa vie, Sismondi prêta encore sa collaboration à la *Bibliothèque Universelle*, de Genève, dont le directeur était alors Auguste de la Rive, professeur à l'Académie de cette ville⁴. Il rédigea deux articles sur l'Irlande, dont le sort l'émouvait ; ils parurent dans le périodique genevois en 1836, puis ils furent réimprimés dans les *Etudes sur l'Economie politique*⁵.

En résumé, nous constatons que de l'aveu même de Sismondi une douzaine de ses articles ou essais, publiés d'abord séparément, furent ensuite incorporés dans ses ouvrages, les uns intégralement, les autres après avoir subi des modifications. Nous irons plus loin et nous dirons que, sous une forme ou sous une autre, nous retrouvons la plupart des idées exposées, voire même des sujets traités en opuscules, dans les livres de Sismondi dont nous allons aborder l'examen.

II

Les *Nouveaux Principes d'Economie politique* méritent une place à part dans l'œuvre de Sismondi⁶. Ces deux volumes sont,

Revue d'Economie politique, 1918, t. XXXII, p. 61. — L'article de Sismondi a paru dans le n° de juillet-août 1834 de la *Rev. mens. d'Ec. pol.*

1. Paris, 1836, voir Préface, p. IV.

2. Paris, 1837, t. I, Second Essai *Du revenu social*, p. 114 et suiv.

3. TH. FIX, *Notice sur la vie et les travaux économiques de M. de Sismondi*, *Journal des Economistes*, 1843, t. IV, p. 179 et suiv.

4. Six lettres *inédites* de Sismondi à A. de la Rive, dont la première en date est du 3 novembre 1835, la dernière, du 19 novembre 1838, sont conservées à la Bibliothèque publique de Genève, *Dossier ouvert*.

5. Paris, 1837, t. I, Cinquième et Septième Essais, p. 239 et suiv. et p. 331 et suiv. — Dans une lettre à A. de la Rive, d. d. Pescia, 2 juillet 1836, Sismondi prie ce dernier de faire faire un tirage à part de ses deux articles, et d'en envoyer de sa part un exemplaire à O'Connel (Bibl. publ. de Genève, *Dossier ouvert*).

6. *Nouveaux Principes d'Economie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, par J.-C.-L. Simonde de Sismondi, Paris, Delaunay libraire, 1819,

par excellence, l'œuvre de sa maturité, celle où se reflètent avec le plus de fidélité les qualités de son esprit et de son caractère. C'est aussi l'ouvrage qui a rendu le nom de Sismondi célèbre dans l'histoire des doctrines économiques.

L'auteur possède admirablement son sujet; l'exposé de sa doctrine bénéficie d'une connaissance approfondie des divers systèmes économiques en vigueur dans les différents pays et continents, aux différentes époques de leur histoire. L'ouvrage est en partie le fruit d'observations directes et d'expériences personnelles, comme en témoignent ses descriptions des modes d'exploitation en usage dans l'agriculture, ses remarques sur la législation en matière commerciale, fiscale et douanière. On sent que l'auteur a été mêlé de près au commerce et à l'industrie de son temps. Ses connaissances techniques et historiques, sa riche documentation lui confèrent une autorité, qui se révèle également à l'aisance du style, au choix judicieux des exemples, au soin avec lequel il établit les faits.

Mais il y a autre chose. Dans les *Nouveaux Principes*, œuvre de critique avant tout, Sismondi dresse un réquisitoire impitoyable du système régnant, en lequel il avait cru, et dont il découvre et dénonce maintenant les déficiences. Il brosse, selon l'expression de M. Rist, un « tableau inoubliable des souffrances et des misères nées de la libre concurrence¹ ». Libéral, disciple d'Adam Smith, il doit cependant reconnaître que la révolution industrielle et la liberté économique ont eu pour conséquences immédiates le paupérisme et les crises de surproduction. Les crises économiques de 1815 et de 1818 ont préoccupé Sismondi; il s'est alarmé en voyant le sort fait aux ouvriers dans les usines, misérables victimes du nouvel ordre de choses; voilà les raisons qui lui ont fait écrire son *factum*, plaider chaleureux et souvent éloquent en faveur de cette nouvelle catégorie de déshérités. Avocat courageux et convaincu, il trouve « des phrases qui se gravent dans l'esprit² ».

2 vol. in-8°. Seconde édition, 1827. — Sauf indication contraire, nos citations se rapportent à la seconde édition.

1. GIDE et RIST, *Histoire des doctrines économiques*, 5^e éd., Paris, 1926, p. 199. Voir le chapitre de M. Rist : *Sismondi et les origines de l'Ecole critique*, *Ibid.* p. 205-234.

2. ALBERT AFTALION, *L'œuvre économique de Simonde de Sismondi*, Paris, 1899,

Pourtant ce livre fut écrit en très peu de temps — et, qui plus est, l'auteur n'y était guère préparé par ses lectures. Il avoue, en 1818, que depuis quinze ans il a « très peu lu de livres d'économie politique; mais, ajoute-t-il, je n'ai cessé d'étudier les faits¹ ». Là résident sa force et sa faiblesse. Force dans l'indépendance avec laquelle il aborde son sujet et expose ses vues personnelles; faiblesse dans une certaine inaptitude à manier le langage des théoriciens, et d'une façon plus générale, le raisonnement abstrait, dans cette absence de rigueur logique que ses commentateurs lui ont reprochée.

La genèse des *Nouveaux Principes* mérite l'attention. Sollicité par les rédacteurs de l'*Encyclopédie d'Edimbourg* d'écrire l'article sur l'économie politique², Sismondi ne songeait d'abord qu'à résumer la doctrine classique, qu'il avait déjà professée dans son livre *De la Richesse commerciale*, en 1803. En outre, il devait tenir compte plus particulièrement de la situation en Angleterre, qui fut, de tous les pays, le premier à entrer dans la voie des grandes transformations économiques et sociales. La disparition du régime corporatif³; l'essor qu'avait pris l'industrie, grâce à la multiplication des machines et à la libre concurrence; la création de grandes entreprises et leur centralisation dans de nouveaux centres de richesses; la formation d'un prolétariat soumis à des conditions de travail inhumaines, privé de protection et d'assistance, vivant dans des agglomérations malsaines; l'importance sans cesse croissante du commerce britannique; la puissance du marché de Londres, ses transactions toujours croissantes; d'autre part, les premiers signes d'une décadence certaine de l'agriculture anglaise, due en partie à la concurrence des blés étrangers et au manque de protection accordée aux blés nationaux; l'abandon des campagnes par les ruraux; la transformation des grands domaines en pâturages, d'où l'expulsion de paysans :

p. 42. Cet ouvrage, très complet, est indispensable à qui veut approfondir l'étude de la doctrine de Sismondi.

1. *Nouv. Princ.* Première édition, t. I. *Avertissement*. Bien que cet ouvrage n'ait paru qu'au début de 1819, l'aveu de Sismondi date de 1818.

2. *Political Economy*, 1818 (paru en anglais).

3. Il est à remarquer que le système corporatif a disparu plus tôt en France qu'en Angleterre; son abolition en France remonte à l'année 1791; elle n'eut lieu en Angleterre qu'en 1814.

voilà les « faits » qui se présentaient à l'esprit de Sismondi, qu'il se proposait de traiter pour l'*Encyclopédie d'Edimbourg*, qu'il développera avec force détails dans ses *Nouveaux Principes d'Economie politique*.

Or il se fit qu'en appliquant une méthode descriptive et historique, Sismondi s'éloignait de l'enseignement d'Adam Smith, dont il ne cessait — même dans ses *Nouveaux Principes* — de se réclamer¹. Il découvrit, presque avec étonnement, que ses conclusions se révélaient en contradiction flagrante avec la doctrine classique. Les idées neuves, que lui avait inspirées, en matière d'économie politique, un nouvel examen de la situation en Angleterre, furent en tous points opposées à ce qu'il appellera désormais l'« orthodoxie » libérale².

Cette contradiction, cette opposition, Sismondi l'indique nettement dans l'*Avertissement* qui précède la seconde édition de son ouvrage. Après avoir constaté que ses *Nouveaux Principes* n'ont guère convaincu les économistes, il poursuit :

« Je ne m'étonnai point de n'avoir pas fait une impression plus profonde; je remettais en doute des principes qu'on regardait comme arrêtés; j'ébranlais une science qui, par sa simplicité, par la déduction claire et méthodique de ses lois, paraissait une des plus nobles créations de l'esprit humain; j'attaquais une orthodoxie enfin, entreprise dangereuse en philosophie comme en religion. En même temps, j'avais un désavantage de plus; je me séparais des amis dont je partage les opinions politiques; je signalais les dangers des innovations qu'ils recommandent; je montrais que plusieurs institutions qu'ils ont longtemps attaquées comme des abus, avaient eu des conséquences bienfaisantes; j'invoquais enfin, en plus d'une occasion, l'intervention du pouvoir social, pour régler les progrès de la richesse, au lieu de réduire l'économie politique

1. Sur Sismondi et Adam Smith, voir *Nouv. Princ.*, t. I, p. 50-54.

2. Fixons ici deux points d'histoire : 1^o Sismondi, en écrivant ses *Nouveaux Principes*, n'avait pas vu l'Angleterre depuis 1794; la publication de ce livre est légèrement antérieure à son voyage en Angleterre, en avril 1819. Mais, avant de le rééditer, il fit un séjour de plusieurs mois dans les Îles Britanniques, en 1826; 2^o Sismondi, lorsqu'il écrivait ses *Nouveaux Principes*, connaissait-il les écrits de Robert Owen : *New views of Society* (1812) et *Observations on the effect of the manufacturing system* (1815)? L'auteur anglais développe des idées, à propos de la transformation de l'Angleterre en pays industriel et des conséquences sociales désastreuses du développement des entreprises manufacturières, qui auraient pu inspirer à Sismondi quelques-unes de ses vues. Ce dernier signale dans un article de 1820 que Owen avait déjà parlé de la calamité des crises; Owen lui-même affirme avoir rencontré Sismondi à Paris, en 1818, — ce qui, au reste, ne suffit pas à prouver que Sismondi avait alors déjà lu ses livres (voir RENÉ JEANDEAU, *Sismondi, précurseur de la législation sociale contemporaine*, Bordeaux, 1913, p. 128).

à la maxime plus simple, et en apparence plus libérale, de *laisser faire et laisser passer*¹. »

Sismondi ajoute que, depuis la publication de la première édition de son livre, les faits se sont chargés de prouver l'exactitude de ses idées, — l'Angleterre était à ce moment profondément ébranlée par la crise déclenchée en 1825 et qui se prolongea pendant cinq ans, — « et, poursuit-il fièrement, tout en respectant l'autorité des pontifes de la science, je pourrais dire, comme Galilée : *Eppur si muove*² ».

L'ouvrage de Sismondi relève à la fois du traité d'économie politique et de l'exposé doctrinal. Il est divisé en sept Livres, dont le premier contient un historique des écoles et doctrines économiques qui se sont succédé dans les temps modernes. Le Livre second est consacré à la Formation de la Richesse, le troisième, à la Richesse territoriale, le quatrième, à la Richesse commerciale, le cinquième, au Numéraire, le sixième à l'Impôt, le septième et dernier, à la Population. Quant à la théorie proprement dite, Sismondi n'en fait nulle part un exposé systématique, isolé :

« Les idées originales qu'il a émises, remarque justement M. Aftalion, courent dans toutes ses œuvres, sont derrière tous ses développements. Elles flottent partout; mais on ne les trouve nettement exprimées nulle part. Des éléments de théorie sont épars dans tous ses chapitres. Mais les théories elles-mêmes sont rarement exposées dans leur ensemble³. »

Sismondi se sépare d'abord de l'école classique par la définition qu'il donne de l'économie politique. Dans le sous-titre de son livre, il le définit « la richesse dans ses rapports avec la population »; par ailleurs, il précise que la richesse doit profiter à la population, et que la population doit participer à la richesse. Ce qu'il reproche à l'école classique, c'est d'avoir réduit l'objet de l'économie politique à une science de la richesse considérée en elle-même, — à une « chrématistique », — science qui fait abstraction de l'emploi et de la répartition de cette richesse,

1. *Nouv. Princ.*, t. I., p. I-II.

2. *Ibid.*

3. AFTALION, *loc. cit.*, p. 41.

sans faire entrer dans ses considérations l'élément social et moral. Pour lui, au contraire, « l'économie politique devient en grand la théorie de la bienfaisance, et tout ce qui ne se rapporte pas en dernier résultat au bonheur des hommes, n'appartient point à cette science¹ ».

« Nous avons défini l'économie politique, dit-il encore, la recherche des moyens par lesquels le plus grand nombre d'hommes, dans un Etat donné, peut participer au plus haut degré de bien être physique qui dépende du gouvernement². »

On a reproché à Sismondi d'avoir tout à la fois réduit la portée de l'économie politique, en la ramenant à une science du gouvernement, et de l'avoir par trop élargie, en y mêlant des considérations d'ordre philanthropique³. Or, M. Charles Rist fait remarquer que c'est justement l'originalité de Sismondi d'avoir inauguré l'étude de ce qu'on nomme, en France, l'« économie sociale », et, en Allemagne, la *Sozialpolitik*⁴.

Quant à la méthode, nous le répétons, Sismondi fait reposer l'économie politique sur l'expérience, l'histoire et l'observation ; il tient compte des contingences, ainsi que des circonstances qui ont prise sur la vie économique, à un moment donné, dans un pays déterminé. Aussi s'élève-t-il contre la méthode abstraite, étrangère aux réalités, telle que la professent certains adeptes de l'école classique, Say, Ricardo, Mac Culloch notamment⁵. Mais l'emploi de l'analyse historique et de la méthode descriptive, qui lui servent à établir les faits, ne le dispense pas de recourir, à son tour, à l'abstraction, et de tenter d'établir une construction méthodique, lorsqu'il s'applique à découvrir les lois qui régissent le système capitaliste⁶.

En partant de la réalité concrète, Sismondi imagine un

1. *Nouv. Princ.*, t. II, p. 250.

2. *Ibid.*

3. A. COURTOIS, *La vie et les travaux économiques de Sismondi, Comptes rendus de l'Ac. des Sc. mor. et pol.* (1893), t. CXXXIX, p. 851-852.

4. GIDE et RIST, *cit.* p. 210.

5. Smith et Malthus, au contraire, étudient soigneusement les faits.

6. C'est le mérite de M. HENRY GROSSMANN d'avoir montré le côté constructif de la méthode et de la théorie de Sismondi, dans une étude intitulée *Simonde de Sismondi et ses théories économiques, Une nouvelle interprétation de sa pensée*, Varsovie, *Bibliotheca Universitatis liberae Poloniae*, Fasc. 11, 1924.

« modèle fictif de régime capitaliste¹ », dont il élimine par hypothèse toute survivance des régimes antérieurs, et qui ne se composerait que de capitalistes, d'une part, et d'ouvriers salariés d'autre part, à l'exclusion des classes moyennes et des professions improductives :

« Pour examiner cette lutte, dit-il, il sera plus simple de faire abstraction de tous ouvriers qui sont en même temps capitalistes, de tous capitalistes, qui sont en même temps ouvriers². »

A-t-on assez reproché à Sismondi d'avoir, le premier, « ainsi accentué les situations respectives de l'ouvrier et du patron ou capitaliste³ » ! Cette méthode, qui consiste à sélectionner les matériaux empiriques et à limiter l'analyse à un groupe de phénomènes types, à l'exclusion de tout élément perturbateur, est une des originalités de Sismondi. S'il ne poursuit pas cependant jusqu'à ses conséquences extrêmes cet effort méthodique et constructif, celui-ci n'en a pas moins la valeur d'une proposition de haute portée, et qui aura ses disciples.

*
* * *

Sismondi se sépare donc de l'école classique par la définition qu'il donne de l'objet de l'économie politique et par la méthode qu'il applique ; il s'en écarte également dans certaines de ses conceptions théoriques et, surtout, dans ses conclusions pratiques. Quatre dogmes chers à ses adversaires forment comme les bastions de cette orthodoxie libérale, sur laquelle il ouvre le feu de son âpre critique : dogmes de la production illimitée, de l'harmonie naturelle des intérêts, de la libre concurrence, enfin de la non-intervention de l'Etat dans le jeu naturel des lois économiques.

Toute la théorie de Sismondi étant fondée sur l'idée de la balance de la production et de la consommation, il s'élève

1. GROSSMANN, *cit.*, p. 13.

2. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 103 et suiv. — Grossmann, *cit.*, p. 17 : « ...C'est à Sismondi qu'appartient le mérite d'avoir continué la voie méthodique indiquée par le *Tableau* de Quesnay, laquelle devait plus tard conduire à la géniale construction méthodique de Karl Marx. »

3. COURTOIS, *cit.*, p. 855.

contre le point de vue de Ricardo, qui pose en principe que le capital national augmente, quand la production surpasse la consommation, ou quand celle-ci descend au-dessous de celle-là. Il n'y a profit pour un pays, que lorsque le surplus de la production est consommé par l'étranger, mais, dans l'ensemble du marché mondial, la consommation doit balancer la production¹. Or la consommation est déterminée par le revenu social, qui, à son tour, découle de la production : mais, d'après Sismondi, revenu et production ne sont pas identiques². « Tout dérangement dans le rapport réciproque entre la production, le revenu et la consommation, dit-il, est ruineux pour la nation³. » Et encore :

« La production doit trouver sa mesure dans le revenu social, et ceux qui encouragent une production indéfinie, sans se soucier de connaître ce revenu, poussent une nation à sa ruine, en croyant lui ouvrir le chemin des richesses⁴. »

Sismondi a longuement développé cette idée que le revenu social ne suit pas le même mouvement que la production, et qu'il est faux de prétendre que le revenu s'accroît en raison directe de l'augmentation de la production. Bien au contraire, il considère que le revenu peut diminuer à mesure que la production augmente : « Il est possible, dit-il, que le produit s'accroisse et que le revenu diminue⁵. » On entrevoit, dans les explications de Sismondi, une défiance marquée à l'égard d'une économie fondée sur la valeur échangeable, — idée sociale et purement abstraite, — à laquelle il oppose un système économique sans échanges, basé sur la valeur intrinsèque et sur l'utilité immédiate du produit du travail. Il dira plus tard, dans ses *Etudes sur l'Economie politique* :

1. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 113, 124-127. — Sismondi combat comme une erreur l'augmentation indéfinie de la production, qui n'est pas contrebalancée par une extension proportionnelle des débouchés (*ibid.*, p. 340). Plus loin, il dit : « Mais il vient enfin une époque où le monde civilisé tout entier ne forme plus qu'un seul marché, et où l'on ne peut plus acquérir dans une nouvelle nation de nouveaux chalands. La demande du marché universel est alors une quantité précise que se disputent les diverses nations industrieuses » (*ibid.*, t. II, p. 316).

2. *Ibid.*, t. I, p. 121.

3. *Ibid.*, p. 122.

4. *Ibid.*, p. 82.

5. *Ibid.*, t. II, p. 375.

« Le commerce fait disparaître le caractère essentiel des richesses, l'utilité, pour ne laisser subsister que leur caractère accidentel, la valeur échangeable¹. »

Parce qu'il y a disproportion entre la valeur d'usage d'un produit, — produit agricole ou produit manufacturé, peu importe, — et sa valeur d'échange, l'augmentation irraisonnée de la production entraîne même fatalement une diminution du revenu. Karl Marx l'a bien compris, quand il dit :

« Sismondi a fondé sa principale théorie, d'après laquelle le revenu diminue dans la proportion où la production augmente, sur l'opposition qui existe entre la valeur d'usage et la valeur d'échange². »

Ce que Sismondi appelle l'économie véritable, « la règle de la maison et de la cité³ », ce que l'un de ses commentateurs nomme le « point capital » de sa doctrine, « c'est que la production se proportionne aux forces productrices et aux besoins de la société dans son ensemble⁴ ».

« C'est sur cette proportion que sont fondées mes *Nouveaux Principes*, écrit-il; c'est par l'importance que je lui attribue, que je diffère essentiellement des philosophes qui ont professé les sciences économiques de Say, Ricardo, Malthus et Macculloch⁵. »

L'augmentation de la production ne se justifierait donc que par une extension proportionnelle du marché; marché extérieur, d'une part, marché intérieur, d'autre part. Ce dernier paraît plus intéressant à Sismondi, non seulement parce que le marché mondial a lui-même des bornes, mais parce que l'amélioration du marché intérieur présuppose le progrès de la prospérité nationale — but de l'économie politique bien comprise.

Contrairement à la doctrine classique, qui se contente de préconiser l'augmentation de la richesse nationale, sans s'inquiéter de sa répartition, Sismondi soutient qu'un revenu

1. *Et. sur l'Econ. pol.*, 1838, t. II, p. 378.

2. *Misères de la Philosophie*, chap. I, §.1, cité par GROSSMANN, *cit.*, p. 41.

3. *Et. sur l'Econ. pol.*, t. II, p. 226.

4. GROSSMANN, *cit.*, p. 39.

5. *Nouv. Princ.*, t. I, p. XI.

national identique ne favorise pas dans la même mesure la production, selon qu'il est réparti également parmi la population, ou qu'il est détenu par un petit nombre de riches, à l'exclusion d'une masse de pauvres. Selon lui, une distribution plus égale des richesses favoriserait la production, parce qu'elle créerait des demandes en augmentant le nombre des consommateurs¹.

Or que voyons-nous? La concentration des fortunes dans un petit nombre de mains, et la prolétarianisation croissante des masses². Au point de vue de la consommation, — dont les adeptes de l'école classique auraient, d'après Sismondi, par trop négligé l'étude, — les riches entrent à peine en ligne de compte comme consommateurs des produits manufacturés en série, tandis que les pauvres n'ont pas les moyens d'acheter ces produits, quelque bon marché qu'ils soient. Et cependant, l'abondance des capitaux stimule sans cesse le développement des entreprises manufacturières, sans souci des possibilités d'écoulement des produits. Sismondi voit un des principaux vices du système qu'il combat, dans le fait que la « fabrication... se proportionne non point à la demande, mais aux capitaux qu'on veut employer³ ».

Dès lors, les crises de surproduction deviennent inévitables, avec les conséquences néfastes qu'elles entraînent : perte de capitaux, de revenus, de vies humaines. La concurrence, la baisse des prix, la misère entraînent l'une l'autre, tout en maintenant parfois l'activité des manufactures. Mais quand les usines sont obligées de fermer leurs portes, on ne peut, d'un jour à l'autre, transférer et les capitaux immobilisés et la main-d'œuvre inemployée d'une branche de l'industrie à une autre. C'est une erreur, — dont Sismondi fait grief à Ricardo, — que de préconiser une sorte de circulation dans

1. *Ibid.*, p. 357-358.

2. D'après M. Rist (*cit.*, p. 220) « cette loi de la concentration capitaliste qui va jouer dans le système de Marx un rôle si important... a trouvé en Sismondi son premier croyant ». M. Grossmann (*cit.*, p. 60) a montré que Holbach avait indiqué cette tendance bien avant Sismondi et Marx : « Les richesses s'accumulent peu à peu dans un petit nombre de mains; pour favoriser quelques citoyens adroits, tous les autres sont réduits à l'indigence » (HOLBACH, *Système social*, 1773, partie III, chap. 7).

3. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 364. Ailleurs, il écrit : « Ce sont toujours les moyens de produire qu'il (le producteur) considère, et non les moyens de consommer » (*Ibid.*, p. 341).

les différentes activités humaines, dont l'une continuerait l'effort qui ne rapporte plus rien dans l'autre, — circulation qui devrait créer spontanément une harmonie naturelle des intérêts¹.

« Gardons-nous, dit Sismondi en conclusion, de la dangereuse théorie de cet équilibre qui se rétablit de lui-même... Un certain équilibre se rétablit, il est vrai, à la longue, mais c'est par une effroyable souffrance². »

Les attaques que Sismondi a dirigées contre le machinisme sont étroitement liées à sa critique de la production illimitée³. Ces attaques sont d'abord une réaction bienfaisante contre l'indifférence que les classiques affectaient à l'égard des souffrances de la classe ouvrière, conséquence immédiate de l'invention et de la multiplication des machines ainsi que du perfectionnement progressif de l'outillage. Les machines ayant favorisé et aggravé les crises de surproduction, il était naturel qu'on les soumit à une critique et qu'on en recommandât un emploi qui n'en fît pas un mal social.

Ce que Sismondi conteste, c'est que les machines aient toujours pour effet de créer quelque part une demande de travail. Ce qu'il constate, au contraire, c'est que leur premier effet

1. *Ibid.*, p. 325 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 220-221. « Cette remarque, vraie déjà au temps de Sismondi, est aujourd'hui à la base de la politique suivie par les trusts et les cartels » (Rist, *cit.*, p. 212).

L'explication que Sismondi a tenté de donner des crises de surproduction, se ramène donc à quatre points : 1^o Difficulté de bien connaître le marché et ses besoins véritables ; 2^o Mauvaise répartition des revenus, d'où insuffisance des moyens d'acquisition chez les classes les plus nombreuses de la société ; 3^o Les producteurs se guident sur l'abondance de leurs capitaux, au lieu de se guider sur la demande du marché ; 4^o La demande se resserre à mesure que l'offre s'élargit. — Explication des crises anglaises de 1818 à 1825, voir *Nouv. Princ.*, t. I, p. 368 et suiv. : cette crise « doit faire reconnaître que la consommation n'est point la conséquence nécessaire de la production ; que l'engorgement des marchés est au contraire le résultat inévitable du système où l'on se précipite » (*Ibid.*, p. 372). Voir RIST, *cit.*, p. 208-209, 224-226 ; GROSSMANN, *cit.*, p. 42 ; AFTALION, *cit.*, p. 30 et suiv. ; HIPPOLYTE LAMPÉRIÈRE, *Les discussions sur les crises de surproduction dans les premières années du XIX^e siècle* (Malthus, Sismondi, J.-B. Say, Ricardo, etc.), Paris, 1912.

3. M. Rist observe justement que « c'est par là surtout qu'il (Sismondi) s'est fait traiter de réactionnaire et même d'ignorant et qu'il a perdu pour un demi-siècle sa place parmi les économistes » (*loc. cit.*, p. 212). Sismondi le savait bien ; aussi bien disait-il, non sans ironie, que Ricardo, Say et Saint-Simon s'étaient ligués pour le combattre, parce qu'il avait « attaqué ce qui à leurs yeux faisait la gloire de l'industrie », le progrès de la technique (*Nouv. Princ.*, t. II, p. 370-371).

est de jeter les ouvriers sur le pavé. D'une façon générale, il affirme que les avantages du progrès de la technique restent partagés entre l'inventeur, l'entrepreneur et le consommateur, tandis que l'ouvrier non seulement n'en profite pas, mais, par suite de la concurrence, voit son salaire diminuer, sa journée se prolonger, ses efforts s'accroître¹. « Ce n'est point le perfectionnement des machines qui est la vraie calamité, c'est le partage injuste de leur produit² ». Selon Sismondi, tout perfectionnement apporté aux procédés de l'industrie, doit, pour se justifier, être le résultat d'une nouvelle demande et engendrer une consommation plus étendue. S'il n'entend point, par là, condamner les découvertes dans les « arts », il considère cependant que la machine est une calamité quand elle remplace des ouvriers et qu'au lieu de les soulager dans leur travail, elle les tue³. Elle peut être bienfaisante et avantageuse dans les pays où la main-d'œuvre est rare. Prétendre que la diminution des frais de production met la marchandise à la portée des classes pauvres, n'est qu'un sophisme aux yeux de Sismondi; quand le revenu reste le même, on ne peut qu'augmenter la consommation de tel ou tel article, mais non point la consommation globale. Au surplus, le perfectionnement des machines et le chômage qui en résulte, contribuent à diminuer le nombre des consommateurs d'un pays; « car tous les ouvriers qu'on ruine étaient des consommateurs⁴ ».

Toute la critique du machinisme se trouve résumée dans un passage où Sismondi prend Ricardó vivement à partie. Voici comment il pose le problème :

« Si l'Angleterre réussissait à faire accomplir tout l'ouvrage de ses champs et tout celui de ses villes par des machines à vapeur, et à ne

1. « C'est du reste cette idée qui inspire aujourd'hui la tactique de certains syndicats ouvriers, lorsqu'ils n'acceptent une nouvelle machine qu'en échange d'une diminution de travail et d'une augmentation de leurs salaires (RIST, *cit.*, p. 215).

2. *Nouv. Princ.*, t. II, p. 317.

3. *Ibid.*, t. I, p. 344-352. — La critique du machinisme était à ce moment en quelque sorte « dans l'air ». Charles Nodier l'a formulée, avant Sismondi, en un article paru dans le *Journal des Débats*, le 12 septembre 1817 : « Jusqu'à quel point l'humanité peut-elle se féliciter de l'incroyable multiplication de ces machines qui mettent partout une force insensible et aveugle à la place de l'industrie et du bras de l'homme, et qui interdisent à l'artisan étonné la faculté de vivre du métier qui a nourri ses aïeux? » (Cité par AFTALION, *cit.*, p. 40).

4. *Nouv. Princ.*, t. II, p. 326.

compter pas plus d'habitants que la République de Genève, tout en conservant le même produit et le même revenu qu'elle a aujourd'hui, devrait-on la regarder comme plus riche et plus prospérante?¹ »

Ricardo, d'après Sismondi, répond à cette question par l'affirmative; et après avoir cité le passage où l'économiste anglais professe cette opinion, il ajoute :

« Quoi donc? La richesse est tout, les hommes ne sont absolument rien? Quoi! la richesse elle-même n'est quelque chose que par rapport aux impôts? En vérité, il ne reste plus qu'à désirer que le roi, demeuré tout seul dans l'île, en tournant constamment une manivelle, fasse accomplir, par des automates, tout l'ouvrage de l'Angleterre². »

Cette boutade nous montre un Sismondi en verve, tel qu'il était dans ses meilleurs moments; mais elle est aussi demeurée justement célèbre. N'oublions pas toutefois que c'est l'organisation économique de son temps qu'il attaque, et non le progrès de la technique en lui-même³.

Après avoir combattu la théorie de la production illimitée et de l'harmonie naturelle des intérêts, il était logique de combattre également la libre concurrence, principal stimulant, — avec les capitaux disponibles et les progrès du machinisme, — d'une production effrénée. Sismondi, qui n'admet pas que le bon marché puisse créer de nouvelles demandes et augmenter la consommation totale, ne reconnaît le bienfait de la concurrence — comme de la production en général — que si elle répond à une demande préalable. Autre argument : la poursuite du bon marché pousse les entrepreneurs à économiser sur les forces humaines, en faisant travailler ouvriers, femmes et enfants dans des conditions misérables, en prolongeant leur journée de travail et en abaissant leurs salaires. On entame ainsi le capital le plus précieux de la nation : la santé et la vie du peuple. Aucune production de nouvelles richesses ne compense ces pertes-là.

Sismondi voit-il un remède à cet état de choses? Oui,

1. *Ibid.*, p. 329.

2. *Ibid.*, p. 331, note.

3. *Ibid.*, p. 317. — Il paraît tout au moins superflu à Sismondi d'encourager le « pouvoir scientifique » par des brevets d'invention (*ibid.*, p. 334).

certaines, c'est au gouvernement qu'incombe, à son avis, la tâche de protéger la population contre les abus de la concurrence, — tâche qui doit être « combinée avec le plus grand respect de la liberté individuelle¹ ». Il se présente des cas, précise-t-il, où « en modérant la marche de l'industrie, et en arrêtant un accroissement désordonné, il (le gouvernement) rendrait un grand service à la société² ».

C'est donc sur une question essentielle que Sismondi se sépare, — il le constate lui-même, — de l'enseignement d'Adam Smith : sur la question de l'intervention de l'Etat, que celui-ci repousse, tandis que celui-là l'invoque fréquemment³.

*
* *

Dans les crises économiques, dont il a cherché à expliquer les causes, Sismondi ne voit pas seulement des accidents purement temporaires et passagers troublant le cours normal de la vie économique. Il semble plutôt croire que le « système où l'on se précipite » est affecté de tares organiques, et que le bon fonctionnement du mécanisme économique en est gravement compromis.

« Nous voudrions pouvoir convaincre les économistes, aussi pleinement que nous le sommes nous-même, dit-il, que leur science suit désormais fausse route. Mais nous n'avons point assez de confiance en nous pour leur indiquer quelle serait la bonne⁴. »

Quel est donc ce mal, dont, médecin impuissant, il prétend établir du moins le diagnostic? Sismondi l'indique dans le passage suivant :

1. *Ibid.*, p. 338-339.

2. *Ibid.*, t. I, p. 445.

3. *Ibid.*, t. II, p. 336. — Même les idées libre-échangistes, que Sismondi avait encore professées dans son rapport au Conseil représentatif de Genève, du 18 octobre 1815, sur le rétablissement de la douane (voir plus haut, chap. XI), semblent maintenant ébranlées. Sismondi, en effet, met les Anglais en garde contre l'abandon complet de la protection des blés anglais. Car l'Angleterre, devant l'impossibilité de soutenir la concurrence des blés étrangers, serait alors obligée d'abandonner complètement la culture des blés, ce qui entraînerait une terrible crise de chômage parmi les ouvriers agricoles (*Nouv. Princ.*, t. I, p. 249 et suiv.).

4. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 448.

« L'état où nous entrons aujourd'hui est complètement nouveau ;... (c'est) un ordre social qui met en lutte tous ceux qui possèdent avec tous ceux qui travaillent¹. »

En d'autres termes, Sismondi estime qu'à la base de la nouvelle organisation sociale, il y a dissociation entre le capital et le travail, division en propriétaires et en ouvriers. Or selon lui, les trois sortes de revenus qu'on distingue communément, — rente, profit et salaire, — et que les économistes ont coutume de faire remonter à trois sources différentes, — la terre, le capital accumulé et le travail, — sont en réalité « trois manières différentes de participer aux fruits du travail de l'homme² ». Ainsi, tout l'édifice économique et social repose en dernière analyse sur le travail.

Le travail lui-même est soumis à la loi de l'offre et de la demande, qui détermine pour l'ouvrier la possibilité ou l'impossibilité de trouver un emploi. S'il en trouve, loin de participer aux profits de l'entreprise, le salarié « est l'homme pour lequel on a calculé tout juste ce qu'il lui faut pour travailler et ne pas mourir³ ». L'étroite dépendance de l'ouvrier à l'égard de la marche des affaires ; l'état de précarité matérielle où il est condamné à vivre ; l'impossibilité de participer à la propriété de l'entreprise qui l'emploie ; d'une façon générale, la situation que la société réserve aux ouvriers des manufactures, ont inspiré à Sismondi des propos d'une généreuse violence, qui lui ont valu les censures des uns, les applaudissements des autres. Ainsi l'on a maintes fois cité le passage suivant :

« Le bénéfice d'un entrepreneur de travaux n'est quelquefois autre chose qu'une spoliation de l'ouvrier qu'il emploie⁴. »

Sismondi considère comme un « mal social » des entreprises

1. *Ibid.*, t. II, p. 438-439.

2. *Ibid.*, t. I, p. 85.

3. *Et. sur l'Ec. pol.*, 1837, t. I, p. 22. — Sismondi fonde sur cette observation sa théorie de la « mieux-value » (voir *Nouv. Princ.*, t. I, p. 103), que certains commentateurs ont assimilé à la théorie de la « plus-value » de Marx.

4. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 92. Courtois, dont l'étude citée est une réfutation des *Nouveaux Principes*, a soutenu que Marx s'était servi de cette idée de Sismondi, dans *Le Capital*, ainsi que Engels, dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. M. Rist (*loc. cit.*) est d'un avis différent.

industrielles qui réduisent « à la dernière misère ceux qui exécutent l'ouvrage¹ ».

Nous connaissons assez la charité foncière et la philanthropie de Sismondi, pour n'être pas surpris de la commisération que lui inspiraient les souffrances des ouvriers. Mais certains de ses commentateurs ont eu le tort, croyons-nous, de ne voir dans sa critique de l'organisation sociale que l'effet d'un sentiment révolté. En fait sa raison y a également sa part, sa grande part, même, et c'est pourquoi certaines de ses critiques et certaines de ses conceptions ont été reprises par d'autres théoriciens. Henry Michel² a relevé la singulière gravité d'une remarque où Sismondi s'en prend au principe même de cette organisation sociale et qu'il définit comme suit :

« Les efforts sont aujourd'hui séparés de leur récompense : ce n'est plus le même homme qui travaille et qui se repose ensuite; mais c'est parce que l'un travaille que l'autre doit se reposer³. »

Et plus loin :

« Ce n'est pas le profit du fabricant qui constitue l'intérêt national, c'est le bénéfice que la fabrication répartit entre toutes les classes qui y concourent; c'est la participation de toutes au revenu national, qui naît du travail⁴. »

Il est naturel que les idées de Sismondi aient soulevé des critiques. Mais personne, en somme, n'a pu contester qu'il avait fort opportunément soulevé la question ouvrière, et qu'il en avait nettement indiqué la nature et l'importance, en un moment où les répercussions de la révolution industrielle et de la liberté économique plaçaient le salariat dans une situation extrêmement difficile.

Cependant Sismondi, si hardi dans la critique, avoue sa perplexité et son impuissance quant aux réformes à proposer.

1. *Nouv. Princ.*, *ibid.*

2. *L'Idée de l'Etat*, Paris, 1896 (livre II, chap. IV).

3. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 76 et suiv. Toute cette partie de l'ouvrage de Sismondi est consacrée à la critique de la séparation de la propriété et du travail. P. 80 : « Ainsi le progrès de l'industrie, le progrès de la production comparée avec la population, tend à augmenter l'inégalité parmi les hommes. »

4. *Ibid.*, p. 377.

Il lui « semble presque au-dessus des forces humaines de concevoir un état de propriété absolument différent de celui que nous fait connaître l'expérience »; il se console d' « avoir indiqué où est, à mes yeux, le principe, où est la justice¹ ». C'est peut-être beaucoup qu'un libéral dans la tradition du XVIII^e siècle, — car, politiquement parlant, Sismondi demeure attaché aux doctrines libérales, — préconise l'intervention de l'Etat en matière économique et demande au législateur d'améliorer le sort des ouvriers². Dans sa soudaine timidité, Sismondi estime même qu' « on aurait beaucoup fait déjà, si l'on empêchait la législation d'agir dans une direction diamétralement opposée à l'intérêt social³ ».

L' « interventionnisme » de Sismondi a été diversement apprécié par ses commentateurs. Les uns⁴ lui trouvent de l'hésitation et de la timidité, qui auraient leur départ dans un conflit entre le sentiment et la raison; ils soulignent sa répugnance contre un bouleversement total de la société, et sa préférence marquée pour les « moyens lents et indirects de la législation⁵ »; toujours d'après eux, ses habitudes d'homme de cabinet et d'aristocrate, qui n'a pas une connaissance directe de l'état d'esprit des ouvriers, l'empêchent d'apprécier les possibilités d'une action directe des classes laborieuses en faveur de l'amélioration de leur propre condition, et l'inclinent à considérer la protection des ouvriers uniquement comme un devoir moral des classes dirigeantes et de l'Etat envers les déshérités, des patrons envers leurs employés.

Les autres⁶, au contraire, prétendent discerner dans l'œuvre

1. *Ibid.*, t. II, p. 364.

2. *Ibid.*, Première éd., t. II, p. 364.

3. *Ibid.*, Seconde éd., t. II, p. 450-451.

4. RIST, *cit.*, et surtout FESTY, *Sismondi et la condition des ouvriers français de son temps*, *Rev. d'Econ. pol.*, 1918, t. XXXII, pp. 42 et suiv., et 119 et suiv.

5. *Nouv. Princ.*, t. II, p. 366.

6. CARL SPAHN, *Der sozialpolitische Standpunkt des schweizerischen National-ökonomen Simonde de Sismondi*, Schaffhausen, 1886. RENÉ JEANDEAU, *Sismondi précurseur de la législation sociale contemporaine*, Bordeaux, 1913. La moitié de ce dernier ouvrage est consacrée à un travail de comparaison entre les idées de Sismondi et celles qui ont présidé à la législation sociale en France.

COURTOIS (*loc. cit.*) fait grief à Sismondi de la « connexité de ses idées et des lois ouvrières allemandes » de 1883, 1884 et 1889 (assurance contre la maladie et contre les accidents, caisses de retraite). « On voit, écrit ce savant, que les moyens ne diffèrent que par la forme et que l'Empereur d'Allemagne est le disciple, inconscient peut-être de Sismondi, comme Karl Marx était son plagiaire, conscient celui-là » (*ibid.*, p. 860).

de Sismondi comme une ébauche de la législation sociale contemporaine; tout en convenant que l'économiste genevois n'a été ni un chef d'école, ni l'inspirateur immédiat de ces lois qui ont marqué la fin du xix^e et le début du xx^e siècles, ils le qualifient de précurseur et lui font un mérite de sa courageuse initiative en faveur de la protection des ouvriers.¹

En fait, Sismondi était un isolé et un *outsider*, qui avait parfaitement compris le danger des profondes perturbations sociales que pourrait entraîner le bouleversement économique de son temps. S'inspirant comme il en avait coutume, de sa propre sagesse, il avait complété la partie critique de son ouvrage, — incontestablement la plus importante, — en formulant certains principes en vue d'une action législative. Cependant, celle-ci lui paraît difficile et longue à réaliser. Mais sans mettre en doute la possibilité d'une réforme, « Sismondi... a simplement laissé le législateur juge des voies d'exécution destinées à faire triompher le grand principe du bonheur général, tout en lui conseillant de s'inspirer des conditions de temps, de climat, de métier et de toutes autres qu'il pourrait juger utiles, notamment « des mœurs, des habitudes de l'économie domestique », dans l'élaboration des formules juridiques qui seraient « l'expression de la règle de droit² ».

En premier lieu, Sismondi préconise une réglementation et une restriction de la population. « La multiplication de la population, dit-il, est aujourd'hui la grande calamité de l'ordre social³ ». C'est, selon lui, l'ordre nouveau, — en d'autres termes la production désordonnée et les « variations dans la demande du travail⁴ », — qui a suscité, dans tous les pays, une population ouvrière surabondante, vivant uniquement de son salaire. En conséquence, il condamne tout encouragement à la natalité, inspiré par des raisons politiques, par des motifs

1. En 1819, année de la publication des *Nouveaux Principes*, une loi avait été adoptée en Angleterre, portant sur la limitation de la durée de travail des enfants dans les fabriques de coton; et interdisant à ceux-ci le travail de nuit. Du reste, la condition des ouvriers des manufactures faisait, en Angleterre, l'objet d'enquêtes de la Chambre des Communes, de rapports du corps médical, et de publications diverses, dont les ouvrages, mentionnés plus haut, de Robert Owen.

2. JEANDEAU, *cit.*, p. 17-18.

3. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 433.

4. *Ibid.*, p. 303.

religieux, ou encore par une charité publique mal comprise, — Sismondi a fait allusion à la taxe des pauvres en Angleterre, — car on n'aboutit qu'à la multiplication de la population indigente et des chômeurs¹. Pour parer à l'excédent de production et à l'excédent de population, il préconise le rétablissement, « pour un but de charité publique seulement », des anciennes corporations². Toujours pour le même motif, il approuve les règlements militaires, administratifs et ecclésiastiques, qui interdisent le mariage à certaines catégories d'officiers, de fonctionnaires civils et de pasteurs, et il recommande également l'interdiction conditionnelle du mariage des ouvriers, — idée à laquelle il devait renoncer par la suite³. La prudence et la prévoyance doivent présider à la reproduction de l'espèce humaine, dans toutes les classes de la société, mais plus particulièrement dans celles dont l'existence matérielle n'est pas suffisamment assurée.

Parmi les suggestions qui figurent dans les *Nouveaux Principes*, les plus intéressantes incontestablement, ont trait au salaire. Le salaire, unique ressource de l'ouvrier, doit suffire à tous ses besoins :

« Il doit pourvoir à l'enfance et à la vieillesse comme à l'âge viril, à la maladie comme à la santé, et aux jours de repos nécessaires au maintien des forces, ou ordonnés par la loi ou le culte public, comme aux jours de travail⁴. »

Sismondi pense que les entrepreneurs seraient bien inspirés et agiraient dans leur propre intérêt en assurant à leurs ouvriers un salaire suffisant, au lieu de charger la charité publique d'obligations sans cesse croissantes⁵. C'est le patron qui est

1. *Ibid.*, t. II, p. 304-307. La taxe des pauvres, selon Sismondi, est un véritable encouragement au chômage. Ce système lui fait craindre pour l'Angleterre les pires catastrophes.

2. *Ibid.*, p. 361-362. Voir t. I, p. 424 et suiv., le tableau des anciens corps de métiers et des jurandes.

Cette idée a valu à Sismondi sa réputation de « réactionnaire ». Mais n'aurait-il pas pu dire, comme Lacordaire : « Entre le fort et le faible c'est la liberté qui opprime et c'est la loi qui affranchit ? » (Cité par Rist, *cit.*, p. 307).

3. *Nouv. Princ.*, Première éd., t. II, p. 360-364. Dans la seconde édition (t. II, p. 308), Sismondi retire cette proposition.

4. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 379.

5. *Ibid.*, t. II, p. 361.

responsable de ses employés, et non pas l'Etat. Si l'entrepreneur était mis en demeure de pourvoir aux besoins de ses ouvriers en cas de maladie et en cas de chômage, il se garderait bien de les faire travailler dans des conditions malsaines et de les remplacer par des machines. Au surplus, il serait astreint à pourvoir à l'enfance et à la vieillesse de ses ouvriers, ce qui ne serait une charge pour lui que si son industrie était déficitaire. En pareil cas, « il vaut mieux qu'il y renonce que d'en faire supporter la charge à la société¹ ». En somme, « l'ouvrier a droit à la garantie de celui qui l'emploie² ». L'un fait vivre l'autre; il devrait donc exister une certaine solidarité entre eux et comme une « association entre ceux qui coopèrent au même produit³ ».

Sismondi voit le véritable remède au mal social dans une communauté d'intérêts si étroite, entre patrons et ouvriers, qu'elle ferait disparaître la classe des journaliers, pour les intégrer à celle des propriétaires. La participation de l'ouvrier industriel aux profits de l'entreprise, et la participation de l'ouvrier agricole à la récolte : voilà le but à atteindre⁴. La classe ouvrière serait plus heureuse, pense Sismondi, si elle arrivait, après un temps de probation, à acquérir un droit et une propriété dans l'établissement auquel elle consacre son travail. En même temps, il faudrait lui offrir la possibilité d'avancer à un rang social supérieur, l'état d'ouvrier ne devant être que la préparation à l'état d'associé.

« Mais, ajoute mélancoliquement Sismondi, cette utopie peut bien être l'objet des vœux du législateur; elle sera difficilement celui de ses lois⁵. »

Ainsi, Sismondi ajoute à sa méthode et à sa théorie de l'éco-

1. *Ibid.*, p. 363.

2. *Ibid.*, p. 347 et suiv. : c'est ainsi que Sismondi intitule son chapitre IX.

3. *Ibid.*, p. 365. Ajoutons que Sismondi est hostile au système coopératif tel qu'il a été préconisé par Owen, Fourier, Thompson; mais il reconnaît une identité de but entre lui et ces théoriciens (*ibid.*).

4. Sismondi fait allusion ici, sans doute, au métayage ou exploitation à moitié fruit. Ayant pratiqué lui-même cette forme d'exploitation agricole, en Toscane, il en fait l'apologie dans les *Nouveaux Principes* (t. I, p. 189 et suiv.). On sent, toutefois, que l'application de ce système aux exploitations industrielles lui paraît d'une réalisation douteuse.

5. *Nouv. Princ.*, t. II, p. 344-346.

nomie politique, une éthique de l'économie politique. Celle-ci justifie, autant que les premières, le titre de son livre : il s'agit bien ici de « *Nouveaux Principes* », qui déplacent les bases mêmes de l'économie classique. La richesse n'est plus considérée que dans la mesure où elle assure le bonheur matériel du plus grand nombre. Il était logique, par conséquent, de mettre au premier plan des préoccupations sociales la protection des ouvriers, qui, à cette époque, était quasi inexistante. Quels que puissent être les défauts de son ouvrage, Sismondi, en le publiant, s'est acquis le mérite d'avoir, un des premiers, réagi contre les duretés et les iniquités de l'économie libérale et en même temps, d'avoir montré la nécessité d'une législation du travail.

III

Tandis que l'œuvre historique de Sismondi, — la *Littérature du Midi* et les *Républiques italiennes* notamment, — était représentative de son époque, l'œuvre économique, au contraire fut en opposition complète avec les idées économiques en cours. Adversaire des classiques, — qui voyaient en Sismondi une sorte d'hérétique et de transfuge, — il l'était aussi des premiers socialistes, — Owen, les Saint-Simoniens, les disciples de Fourier, — avec lesquels il ne voulait point être confondu.

Les *Nouveaux Principes* eurent le don d'exaspérer les adeptes de l'école classique, au point que Mac Culloch, qui avait déjà « réfuté » les théories de Sismondi dans l'*Edinburgh Review*, en 1819, les combattait encore en 1845, déclarant que, si Sismondi n'avait pas d'autres œuvres à son actif, ses idées économiques seraient aussi complètement oubliées que les paradoxes anti-sociaux de Rousseau et de Godwin¹. On comprend du reste que le sombre tableau qu'il venait de broser de l'industrie et de l'agriculture en Grande-Bretagne, si fière de son progrès, ait choqué les Anglais, et surtout les milieux libéraux où Sismondi avait tant d'attaches.

A son tour sir Francis d'Ivernois — ce Genevois à moitié anglais — rédigea, sur un ton irrité, une réfutation des *Nou-*

1. J. R. MAC CULLOCH, *The Literature of political economy*, London, 1845, p. 24.

veaux Principes, qu'il s'abstint finalement de publier. D'Ivernois soutient que Sismondi a été trompé par les assertions des radicaux, et qu'en réalité la condition des ouvriers anglais était loin de correspondre aux descriptions que celui-ci en avait faites¹. D'une façon générale, les compatriotes genevois de Sismondi furent indifférents sinon hostiles à ses idées économiques.

« Les idées de Sismondi, dit Alphonse de Candolle, n'eurent pas la moindre influence à Genève. Le public y était content de la liberté industrielle et aurait voulu que les douanes des pays voisins ne fissent pas obstacle à la liberté du commerce. Les personnes qui s'intéressaient à l'économie politique étaient toutes dans les idées de Smith, Ricardo et J.-B. Say. Elles regardaient les opinions de Sismondi comme des hérésies, bien singulières chez un homme aussi libéral². »

Il semble que Sismondi ne fut pas davantage écouté en France. Sa critique s'était essentiellement attachée à l'organisation économique de l'Angleterre, et il n'avait de la condition des ouvriers français qu'une connaissance indirecte. Cependant les émeutes qui eurent lieu à Lyon, en avril 1834, le remuèrent profondément, et il ne mit pas en doute le bien-fondé des revendications des ouvriers français. Mais il réprouvait, en visant leur propre intérêt, les moyens auxquels ils avaient recouru pour les faire valoir. D'après M. Festy, l'influence de Sismondi n'apparaît ni dans la mission confiée par l'Académie des Sciences morales et politiques à Villermé et à Benoiston de Châteauneuf, qui avait pour objet de « constater... l'état physique et moral des classes ouvrières », ni dans la préparation de la loi du 22 mars 1841 sur le travail des enfants dans

1. SIR FRANCIS D'IVERNOIS, *Un écrit inédit contre S. de Sismondi, économiste*, publ. par O. Karmin, Genève, Impr. Centr., 1913, 18 p.

2. CANDOLLE, *Sismondi considéré comme citoyen genevois*, *Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Genève*, 1888, II^e série, t. III, p. 62. — Voir aussi CONTE DI CAVOUR, *Diario inedito*, publ. par D. Berti, 1888, p. 160 : Récit, daté de Genève, 2 février 1835, d'un incident survenu entre Sismondi et le professeur Cherbuliez. Au cours d'une leçon à l'Académie, ce dernier critiqua la doctrine de Sismondi, qui était présent dans la salle. Après la leçon, le pasteur Munier et Cavour accompagnèrent Sismondi, qui « était trop monté pour qu'il fût possible d'entrer en discussion avec lui ». Cavour termine sur ces mots : « Sismondi, excellent homme par le cœur, avec un esprit fort souple, des sentiments généreux et un style agréable, manque de puissance logique et de force argumentative : c'est un bon et honnête déclamateur ». Les Genevois contemporains de Sismondi n'ont guère dû le juger autrement.

tes manufactures¹. Sismondi avait lu avec beaucoup d'intérêt le fameux rapport du docteur Villermé, mais il était offusqué de ce que celui-ci ne l'eût pas nommé. A ce propos, nous trouvons la remarque suivante, consignée dans le journal intime de Sismondi, à la date du 16 juillet 1833 :

« Il me semble, dit-il, qu'on ne devrait pas traiter ce sujet sans rappeler que c'est moi qui ai donné la première impulsion². »

Les plus bienveillants de ses contemporains ne le considéraient cependant pas comme un réformateur. Jules Michelet a, croyons-nous, porté un jugement définitif sur la signification véritable de l'œuvre économique de Sismondi :

« Sa gloire, dit-il, est d'avoir signalé les maux; il y fallait du courage d'avoir prédit les crises nouvelles!... Mais le remède? Ce n'est pas l'affaire du même homme ni du même âge. Il a fallu cinq cents ans pour nous affranchir de la féodalité politique; suffira-t-il de quelques années pour nous affranchir de la féodalité industrielle?³ »

*
* *

Sur ses vieux jours, Sismondi réunit en trois volumes, intitulés *Etudes sur les Sciences sociales*, un certain nombre d'articles parus d'abord séparément, et qu'il avait refondus et augmentés de nombreux essais sur différents sujets de politique, d'économie politique et d'agronomie⁴. Il entraînait dans ses intentions non seulement d'étendre ainsi le champ de ses enquêtes sociales, mais de livrer au public un vaste commentaire de l'évolution politique et économique de son temps et d'en tirer, si l'on peut dire, la philosophie.

Or ces trois volumes n'offrent rien que nous ne connaissions déjà. Sismondi lui-même s'enorgueillit de sa fidélité à son idéal

1. FESTY, *loc. cit.*, p. 129 et suiv. Festy écrit avec un parti pris défavorable à Sismondi.

2. *Fragments de son Journal*, p. 91. — Mignet rappela fort opportunément, en 1843, les mérites que Sismondi s'était acquis dans le domaine de la protection des ouvriers (*Portraits et Notices historiques et littéraires*, t. II, p. 67-68).

3. Cité par Montgolfier, *La vie et les travaux de Ch. de Sismondi*, p. 45.

4. *Etudes sur les Sciences sociales* : I. I. : *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres*, Paris, Teuttel et Wurtz (1836); t. II et III : *Etudes sur l'Economie politique* (*ibid.*, 1837-1838).

de jeunesse, et en fait, le premier tome de son recueil, les *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres*, résume et développe la doctrine libérale et anti-démocratique que Sismondi avait exposée dans ses articles et brochures, en 1814 et en 1815. Partout, en analysant les diverses formes de sociétés politiques, il oppose la liberté à la démocratie, qu'il croit volontiers oppressive et arbitraire; le droit des minorités au système majoritaire; la protection de la délibération à la votation qui tranche; la formation d'une opinion publique éclairée au règne des masses ignorantes et souvent réactionnaires. Il lui répugne, comme à beaucoup d'intellectuels français du XIX^e siècle, de voir l'Etat livré au nombre, de reconnaître dans les élus du suffrage universel les véritables représentants de la nation. « Ce sont les opinions et les intérêts qui doivent être représentés et non les hommes », disait-il¹. Il propose de substituer au suffrage démocratique, une forme de suffrage qui tienne compte de la valeur, de l'intelligence, de l'importance sociale, économique et morale des différentes classes de la nation, qui porte au pouvoir un parlement réunissant dans son sein les amis du progrès et les représentants des traditions nationales, qui donne, dans l'Etat, la prépondérance aux bourgeois des villes et aux intellectuels. Selon une théorie familière à Sismondi, l'artisanat et les classes qui s'y rattachent tomberont progressivement au niveau du prolétariat, puis verseront dans le paupérisme; l'attachement de cette classe nouvelle à la morale, à la patrie et à l'ordre public faiblira en conséquence. L'auteur en conclut que le moment est mal choisi pour travailler en faveur de la démocratie².

Le second et le troisième tomes, qui portent ensemble le titre d'*Etudes sur l'Economie politique*, sont consacrés, l'un à la *Richesse territoriale* et à la condition des cultivateurs, l'autre à la *Richesse commerciale* et à la condition des habitants des villes. Sismondi n'y fait que reprendre, pour les préciser et les développer, les problèmes posés et les idées traitées dans

1. *Fragments de son Journal*, 21 décembre 1833, p. 92.

2. Voir *Et. sur les Const. des Peuples libres*, p. 109 et 111. — KARL BLUNTSCHLI, *Staatswörterbuch* (à l'art. *Sismondi*) dit en parlant de cet ouvrage : « Es nimmt unter den Werken, welche die neue liberale Staatsentwicklung repräsentieren, ohne revolutionär zu sein, und die Geschichte beachten, ohne reactionär zu sein, eine ehrenvolle Stellung ein. »

les *Nouveaux Principes*¹. Si nous trouvons, dans ces volumes, des développements plus amples et plus « étoffés », si l'horizon de l'auteur y paraît élargi, ses investigations n'aboutissent pas cependant à des conclusions nouvelles, ni à un programme de réformes plus détaillé. Il s'étend plus particulièrement sur les dangers résultant « de l'accroissement effrayant d'une classe autrefois inaperçue, celle des prolétaires, qui menace l'existence de la civilisation² », mais dont il appuie par ailleurs les revendications.

Sismondi, ici comme ailleurs, est l'homme du juste milieu, qui se garde de tomber dans les extrêmes, mais qui risque de mécontenter tout le monde : les classes dirigeantes, en combattant le « laisser faire » et en proférant des paroles violentes dont s'empareront les socialistes; les révolutionnaires, en respectant les nécessités de fait et les conditions historiques, et en préconisant une action législative sans résultats immédiats.

Dans son livre *L'Idée de l'Etat*, Henry Michel a parfaitement résumé le point de vue de Sismondi, tel qu'il est développé dans les *Etudes sur les Sciences sociales* :

« En somme, il faut, selon Sismondi, réagir contre deux grandes « déceptions » : la déception causée par l'industrialisme, en économie politique; la déception causée par la théorie abstraite de la souveraineté du peuple, en politique. Il est donc à la fois l'adversaire de Smith et celui de Rousseau, opposant à la théorie de la liberté économique illimitée, le droit et le devoir de l'Etat, et à la thèse de la toute-puissance des majorités, un aménagement social propre (il se le persuade du moins) à prévenir tout excès de pouvoir³. »

*
* *

Peut-on considérer Sismondi comme un socialiste? La question a été souvent posée, et l'on y a répondu de diverses manières. Il faut se garder, d'abord, de tout anachronisme, qui consisterait à juger Sismondi d'après des critères non appli-

1. EMILE DURCKHEIM, *Le socialisme, sa définition, ses débuts, la Doctrine Saint-Simonienne*, publ. par Marcel Mauss, Paris, 1928, expose la doctrine de Sismondi d'après les *Etudes*.

2. *Et, sur l'Ec. pol.*, t. I, p. 239.

3. HENRY MICHEL, *L'Idée de l'Etat*, Paris, 1896, p. 260.

cables à son époque¹. Est-il besoin de rappeler que le socialisme dit « scientifique » n'existait pas encore? Quant aux écoles d'Owen, de Fourier, de Saint-Simon, Sismondi refusait de rallier leurs bannières. Il se complaisait dans son isolement de philanthrope et d'utopiste, tout en éprouvant l'amertume de voir que ses avertissements n'étaient pas compris, ni même écoutés.

Il y a toutefois, dans la doctrine de Sismondi, de nombreux éléments qui ont été utilisés par les différentes écoles socialistes et socialisantes du xix^e siècle. Tout d'abord, il ne reconnaît pas à la propriété foncière un caractère intangible et perpétuel. Si l'intérêt général l'exige, la société « doit soumettre la propriété territoriale à une législation qui en fasse résulter le bien de tous² ». Sismondi est autrement plus hardi dans son programme de protection des paysans que dans ses réformes sociales concernant les ouvriers industriels. Il envisage le partage des grands domaines, par où les journaliers seraient transformés en fermiers, et il demande à l'Etat d'assumer, sous son autorité, l'organisation de l'économie rurale, en favorisant l'exploitation par le petit paysan et par le petit fermier. D'autre part, nous savons déjà qu'il préconisait un régime économique sans concurrence, dont la production serait réglée sur les besoins réels des consommateurs. Dans le domaine de l'industrie aussi bien que dans celui de l'agriculture, il voudrait favoriser les petites entreprises au détriment des grandes, rétablir l'union entre le capital et le travail, réagir contre les conséquences sociales de l'industrialisme et du machinisme.

Si son influence immédiate fut restreinte, « il y a eu, au cours du xix^e siècle, une renaissance et un épanouissement spontané des idées qu'incarne Sismondi³. » L'école historique des Roscher, Hildebrand, Knies⁴, s'inspirera de sa méthode descriptive et historique; par son appel à l'intervention de l'Etat, il apparaîtra

1. Il ne saurait évidemment être question de « collectivisme » chez Sismondi. Jamais il n'a proposé l'abolition de la propriété privée des instruments de production et des moyens d'échange, ni la suppression de la propriété individuelle. Il ne préconisait pas davantage un ordre social d'où la différence entre riches et pauvres serait éliminée.

2. *Nouv. Princ.*, t. I, p. 160. Voir *ibid.*, pp. 152, 159.

3. RIST, *loc. cit.*, p. 231.

4. Voir KNIES, *Nationalökonomie vom historischen Standpunkt*, 2^e éd., p. 322.

comme un « socialiste de la chaire » avant la lettre ; le christianisme social se révoltera, comme lui, contre l'impassibilité des économistes à l'égard des souffrances des masses laborieuses, et il fera appel aux mêmes raisons de sentiment et aux mêmes arguments d'ordre moral qu'on retrouve chez Sismondi dans sa critique de l'école orthodoxe ; un Stuart Mill puisera dans les livres de Sismondi de quoi nourrir sa sympathie pour la petite propriété paysanne¹ ; les prévisions pessimistes touchant l'évolution de la société et que Sismondi poussa au noir, jusqu'à prédire une terrible catastrophe sociale, trouveront la pleine approbation des penseurs dits « slavophiles ».²

Du vivant de Sismondi, un seul théoricien se proclama son disciple ; ce fut Buret³. Or Buret à son tour eut pour disciple Frédéric Engels, qui s'inspirera des *Nouveaux Principes d'Economie politique* dans son livre sur *Les classes laborieuses en Angleterre* et même dans certaines parties du fameux *Manifeste communiste*, qu'il rédigea en collaboration avec Karl Marx. D'après M. Charles Andler, ces deux auteurs ont largement tenu compte dans leur *Manifeste*, de l'analyse que Sismondi avait faite de la crise de surproduction : « Ni Marx ni Engels, dit-il, n'ont rien pu ajouter à ce tableau, où tout est à sa place et où rien ne manque⁴. » D'autres idées sont communes à Marx et à Sismondi, — telles la séparation du capital et du travail, la concentration des capitaux et des terres, la décadence des petites entreprises et de l'artisanat, la prolétarianisation croissante des masses, — mais il est plus prudent de ne pas parler d'influence directe quand il s'agit, comme ici, de lieux

1. Voir RIST, *loc. cit.*, pp. 232, 233, 434, 452. D'après le même auteur, Louis Blanc, dans son *Organisation du travail*, se serait également inspiré de Sismondi, ainsi que Rodbertus, dans *Staatswirtschaftliche Zustände* (*ibid.*, pp. 300 et 495).

2. Voir Dr LUDWIG QUESSEL, membre du Reichstag, *Der moderne Sozialismus*, Berlin, s. d., p. 23-24. — Cet écrivain et homme politique socialiste attribue une très grande importance à Sismondi, comme précurseur et promoteur du socialisme moderne.

3. Voir BURET, *La misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*, 1840.

4. CHARLES ANDLER, *Le manifeste communiste*, Introduction historique et commentaire, Paris, F. Rieder, s. d. p., 99-101. KARL MARX et F. ENGELS, *Le Manifeste communiste* (paru janvier 1848), trad. par Ch. Andler, Paris, F. Rieder, s. d. — Voir aussi MARX, *Mehrwertstheorien*, 3^e éd., 1919, t. III, pp. 55 et 308. D'après ces passages, il semble bien que ce soit par ses théories relatives à la crise de surproduction que Sismondi a exercé une certaine influence sur la pensée de Marx. Celui-ci dit de Sismondi qu'il a fait époque en économie politique, parce qu'il a dénoncé les antinomies inhérentes au système capitaliste.

communs appartenant au socialisme naissant, où il est souvent difficile de fixer la priorité et la propriété des idées mises en circulation.

Cependant, au § 60 du *Manifeste communiste*, qui traite du « socialisme des petits bourgeois », Sismondi est désigné comme « le chef de cette littérature, non seulement pour la France, mais pour l'Angleterre¹ ». Il est certainement exact que Sismondi, lui-même petit propriétaire foncier, bourgeois d'une petite ville, avait construit son idéal du bonheur des masses populaires d'après l'image que lui offrait un monde d'artisans propriétaires, de petits fermiers et de métayers, de commerçants moyens, de bourgeois modestes, tels qu'il les avait connus en Suisse et en Toscane. Sa prédilection pour les fortunes moyennes, pour le partage égal des héritages, pour les petites exploitations industrielles et agricoles, — qui s'accompagnait d'un profond attachement à la vie de famille et aux coutumes anciennes, — correspond très exactement à cet « étalon des notions de la petite bourgeoisie et des paysans », dont parlent Marx et Engels². Que ceux-ci n'apprécient pas « le contenu positif » de ce socialisme-là, personne ne s'en étonnera. Les fondateurs du socialisme dit « scientifique » condamnent cette doctrine « à la fois réactionnaire et utopique », qui ne sait que recommander « le régime corporatif pour la manufacture (et) le régime patriarcal pour l'agriculture³ ». Il faut savoir gré à Marx d'avoir si nettement indiqué la limite qui le séparait de Sismondi, homme d'un autre âge, décidément, et dont l'idéal social différerait totalement du sien⁴.

1. *Manifeste communiste*, cit., p. 59.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Les idées sociales de Sismondi ont pénétré jusqu'en Russie. Tolstoï les connaissait, puisqu'il raconte dans *La Guerre et la Paix* que le jeune comte Rostow lisait Montesquieu, Rousseau et Sismondi.

Le « Narodnitschestvo », vaste courant d'idées sociales et politiques, mais anti-marxistes, qui apparaît en Russie vers 1870, s'est assimilé certaines idées de Sismondi. Un partisan de ce mouvement, B. Efroussi, a publié dans une revue russe *Rousskoje Bogatstvo* (1896, n^o 7 et 8) un article sur *Les conceptions sociales et économiques de Sismondi*, auquel Lénine répondit dans un petit ouvrage, intitulé *Les caractéristiques du romantisme économique, Sismondi et nos sismondistes russes*, en 1897. Devenu dictateur de la Russie des Soviets, Lénine fit rééditer ce livre (Moscou et Léninegrad, 1924), qui est une réfutation en règle des théories de Sismondi. L'auteur appelle « romantique » toute opinion non conforme à l'économie classique ou au

IV

« En rassemblant les souvenirs nationaux, écrit Sismondi dans l'Introduction de son *Histoire des Français*, c'est moins à la réputation des morts qu'au salut des vivants que nous devons songer¹ ». Ainsi, il rattache, consciemment, intentionnellement, ses études historiques à ses préoccupations sociales modernes. Malgré la bonne foi avec laquelle il cherche à retrouver et à peindre la vraie physionomie de l'ancienne France, Sismondi n'arrive pas à s'identifier avec l'esprit du passé : « Au milieu des narrations sur la vie ancienne, dit l'un de ses commentateurs, vous trouvez les idées et le langage de la science politique de nos jours² ».

Sur la genèse de l'*Histoire des Français*, nous possédons un témoignage qui mérite l'attention. Le duc Victor de Broglie raconte dans ses *Souvenirs*³ qu'à la fin de l'hiver de 1816, durant le temps qu'il passa à Pise avec sa jeune femme et avec sa belle-mère, M^{me} de Staël, ils firent tous trois une excursion à Pescia, et s'en furent rendre visite à Sismondi et à sa mère. Le mémorialiste précise que c'est à cette occasion qu'ils examinèrent ensemble « quel ouvrage devait succéder à celui-là (l'*Histoire des Républiques italiennes*), et remplir, en quelque sorte, l'autre moitié de la vie de son auteur. »

« Il pensait un peu vaguement à l'histoire de France, poursuit le duc de Broglie. Je saisis avec empressement cette idée, et nous exami-

marxisme, notamment les conceptions empreintes de sentimentalisme et de subjectivisme. D'après Lénine, Sismondi est le fondateur du « romantisme économique », et tous les auteurs chez lesquels il croit découvrir des idées romantiques, sont à son avis les continuateurs de Sismondi. Lénine, dans le jugement qu'il porte sur Sismondi, est plus dur que Marx ne l'avait été. P. 40 : « Tout ce qui est œuvre personnelle de Sismondi est erreur et tout ce qu'il dit de juste est emprunté à d'autres penseurs ». Par ailleurs, il lui fait un mérite de sa critique du système capitaliste. — Nous remercions ici M. le professeur Georges Gourvitch, à qui nous devons ces renseignements.

Voir aussi l'étude intéressante de M. SERGIO PANUNZIO, *La Politica di Sismondi, Riv. intern. di Filosofia del Diritto*, Roma, 1926, à tendance anti-marxiste.

1. *Hist. des Français*, 1821, t. I, p. XV. L'*Histoire des Français* a paru à Paris chez Treuttel et Wurtz, 1821-1844, 31 vol. in-8°. Le tome XXX a pour auteur Amédée Renée, qui acheva l'ouvrage de Sismondi; le t. XXXI contient une table générale et alphabétique.

2. C. MONNARD, *M. de Sismondi, historien*, Bibliothèque universelle, 1842, t. XL, p. 18.

3. T. I, p. 343. Voir plus haut chap. XIII, p. 327-328.

nâmes, dans de longues conversations, sous quel point de vue il serait bon et utile de l'envisager. De là est sorti le titre même de l'ouvrage : *Histoire des Français*; et ce titre est la réponse même à la question que nous agitions¹. »

Nous laissons au duc de Broglie la responsabilité de cette version. Car au début de 1818 nous trouvons Sismondi encore assez indécis sur le choix du travail qui devait succéder à ses *Républiques*. Il songeait même alors vaguement à un projet d'histoire de Pologne. Puis il se jeta dans la bataille économique, avec les *Nouveaux Principes*, dont la publication précéda de deux ans celle des premiers tomes de l'*Histoire des Français*. Ceux-ci parurent en avril 1821; puis, à intervalles réguliers, l'historien fit paraître successivement vingt-neuf volumes, dans l'espace de vingt et un ans. Sa correspondance de 1820 avec l'éditeur parisien Treuttel et Wurtz, prouve que Sismondi avait en effet, dès le début, compté consacrer vingt ans de travail à cette œuvre monumentale². Il avait alors déclaré à son éditeur qu'il travaillerait « uniquement d'après les originaux », et qu'il profiterait « des sciences politiques et de la liberté de la presse, pour considérer sous un jour absolument nouveau les événements qu'on avait jusqu'ici abandonnés à tous les préjugés³ ».

Dans l'Introduction de l'*Histoire des Français*, Sismondi fait le procès des historiens qui ont traité ce sujet avant lui. Il leur reproche d'avoir fait violence aux faits, dans le dessein d'asservir l'histoire à leurs théories politiques et à leurs idées préconçues, « au lieu de lui demander compte des erreurs de tous les pouvoirs pour les éviter à l'avenir⁴ ». Boulainvilliers, Dubos, Montesquieu, l'abbé de Mably auraient « cherché dans l'ancienne monarchie des titres pour ce qu'ils regrettaient ou ce qu'ils voulaient établir⁵ ». Au surplus, ils se seraient faits les avocats d'une nation ou d'un prince, et ils auraient poussé

1. *Ibid.*

2. Corresp. inédite de Sismondi avec Treuttel et Wurtz, Bibl. publ. de Genève, Ms. suppl. 139. L'éditeur ne s'engage que d'une livraison à l'autre, ne pouvant se lier pour une si longue durée. Sismondi, de son côté, se réserve également. En fin de compte, Treuttel et Wurtz publièrent l'ouvrage entier. Sismondi toucha 120 francs d'honoraires par feuille.

3. *Ibid.*, f° 3-4, lettre de Genève, 2 août 1820.

4. *Hist. des Français*, t. I, p. XI.

5. *Ibid.*

leur partialité jusqu'à « la dissimulation des vices du gouvernement¹ ». Avant l'institution de la liberté de la presse, les historiens de la France « ont dû s'interdire cet examen philosophique qui leur aurait révélé la vraie liaison des effets avec les causes; l'histoire de leur patrie a été pour eux un exercice de rhétorique² ».

De ces critiques, la conception que Sismondi avait de l'histoire se dégage nettement; il la formule en ces termes :

« Notre affaire est de rechercher seulement ce qui a réellement existé, et de savoir pourquoi cela a existé; de rassembler ainsi et de présenter à tous les yeux les résultats de toutes les expériences qui ont été tentées sur nos ancêtres et sur nous-mêmes³. »

Il est un autre point, sur lequel Sismondi conteste l'autorité de ses prédécesseurs. Ceux-ci, dit-il, se sont crus obligés de démontrer avant tout la perpétuité et l'immutabilité de la monarchie française. D'après lui, l'histoire de France est, au contraire, traversée de révolutions profondes, qui permettent d'établir « neuf grandes divisions, dans chacune desquelles il nous semble que la nation est entraînée par une tendance différente, et que, les mœurs changeant avec les institutions, les Français nous apparaissent autant de fois comme un peuple nouveau, avec un nouveau gouvernement⁴ ».

Voici, résumées, les neuf périodes que Sismondi distingue dans l'histoire de France : 1^o Epoque mérovingienne. 2^o Epoque carolingienne : la nation change avec les dynasties. 3^o « La France confédérée sous le système fédéral » : huit premiers rois capétiens (987-1226). 4^o Prédominance du principe monarchique, sous l'action des légistes : derniers rois capétiens (1226-1328). 5^o Guerre de Cent ans (1328-1461). 6^o Guerres d'Italie (1461-1559). 7^o Guerres de religion (1559-1643). 8^o Règne de Louis XIV (1643-1715). 9^o Décadence et chute du pouvoir absolu des rois (1715-1789)⁵.

1. *Ibid.*, p. XV.

2. *Ibid.*, p. XXIII.

3. *Ibid.*, p. XVII.

4. *Hist. des Français*, t. VII, p. 5.

5. Ces matières sont réparties de la façon suivante sur les différents tomes de l'*Histoire des Français* : t. I à III (1821) Mérovingiens, Carolingiens; t. IV à VI (1823) Confédération d'ordre féodal; t. VII à IX (1825) Prédominance du principe

Selon une méthode qu'il avait déjà appliquée dans l'*Histoire des Républiques italiennes*, Sismondi place souvent en tête de ses récits des considérations générales. C'est ainsi qu'au tome IV il expose cette idée, — critiquée par Daunou dans un compte rendu du *Journal des Savants*, — que la France a formé une confédération d'ordre féodal sous les premiers rois capétiens. L'idée fédérale ou fédéraliste, qu'il avait déjà introduite dans son histoire de la Ligue Lombarde, reparait ici sous une autre forme. Sismondi accorde toutefois que « l'organisation féodale d'une république de gentilshommes » s'était déjà formée sous les Carolingiens, et qu'au surplus le nom de « confédération » s'appliquait mal à « l'assemblage de princes et d'Etats qui s'était partagé les provinces; car, poursuit-il, quoiqu'ils fussent tous régis par un même système., ils n'obéissaient presque jamais à une volonté commune¹ ».

Au tome VII, l'auteur caractérise le règne des derniers Capétiens « comme la période durant laquelle les légistes ont subordonné le régime féodal au monarchique, et reconstitué le pouvoir absolu des rois, pour l'exploiter à leur profit² ». Notamment sous Saint Louis, l'action des légistes lui paraît essentielle; selon lui, ce nouveau corps employa le sceptre des rois à briser l'épée des gentilshommes et la crosse des prélats.

En somme, Sismondi n'est guère plus que ses prédécesseurs affranchi d'idées préconçues, pour lesquelles il les a si sévèrement blâmés. Sa sympathie pour les formes de gouvernement qui favorisent les pouvoirs locaux et les franchises locales, même quand celles-ci sont détenues par la noblesse ou par le clergé, l'antipathie foncière qu'il voue au système de la concentration des pouvoirs dans l'Etat, son souci de la vertu des gouvernants, — qui lui paraît essentielle au bonheur des gouvernés, — son idéal de tolérance et d'humanité apparaissent tout le long de son ouvrage. Il ne manque pas non plus de flétrir abondamment les excès d'intolérance commis contre

monarchique; t. X à XII (1828) Guerre de Cent ans; t. XIII à XV (1831) Guerres d'Italie; à partir des t. XVI et XVII (1833) consacrés au règne de François I^{er} et au début du règne de Henri II, la division que Sismondi s'était primitivement imposée n'est plus aussi précise. Les tomes XVIII à XXIX conduisent des guerres de religion jusqu'à la fin du règne de Louis XV.

1. Cité par DAUNOU, *Journal des Savants*, 1823, p. 410.

2. *Ibid.*, 1825, p. 708.

les réformés¹. La censure, parfois très sévère, qu'il exerce à l'égard des rois et de leurs mœurs fit sourire et parfois même agaça un peu ses lecteurs français. Chose remarquable, tandis que ses récits sont souvent monotones et assez ternes, il retrouve son heureuse veine de narrateur quand il retrace l'histoire des guerres d'Italie²; Daunou qualifie ces récits d'« éminemment instructifs, pleins de mouvement et d'intérêt³ ». Faut-il en conclure qu'en écrivant l'histoire de France, Sismondi est demeuré attaché avant tout à l'histoire d'Italie, qu'il connaissait à fond et qu'il aimait par dessus toutes les autres? Toujours est-il qu'il ne pouvait pardonner aux « étrangers », fussent-ils Suisses ou Français, d'avoir, au cours de leurs campagnes de la fin du xve et du comme cement du xvie siècle, détruit l'indépendance et terni le lustre de l'Italie.

« On ne saurait l'accuser de partialité pour la France, écrit à ce propos Daunou; on aurait plutôt lieu de croire qu'il écrit en un pays étranger, car il appelle les Français ultramontains, et il emploie de temps en temps des expressions ou des locutions qui n'appartiennent point à leur langue⁴. »

*
* *

Les idées personnelles de Sismondi que nous venons d'esquisser n'occupent évidemment qu'une place relativement restreinte dans l'*Histoire des Français*. L'auteur a consacré le plus clair de ses efforts à l'ordonnance d'un exposé des faits, élaboré d'après les sources originales, — exposé en somme exact et complet, dépourvu d'éclat, il faut en convenir, mais issu d'un esprit pondéré et d'une honnêteté scrupuleuse. On a pu reprocher à Sismondi de n'avoir pas tenu un compte suffisant des travaux modernes et des résultats de l'érudition contemporaine. Il est cependant l'un des premiers à avoir fait un usage sérieux et systématique des recueils des historiens et des chroniqueurs du moyen âge⁵. Les premiers tomes

1. *Hist. des Français*, t. XVII et suiv.

2. *Ibid.*, t. XIII à XV.

3. DAUNOU, *Journal des Savants*, 1831, p. 685.

4. *Ibid.*, p. 686.

5. Le 18 mai 1821, il avait envoyé à Treuttel et Wurtz une liste d'ouvrages que celui-ci devait lui procurer (lettre inédite, Bibl. publ. de Genève, Ms. suppl. 139,

de son *Histoire* marquèrent un progrès incontestable en regard de ce qui avait été écrit avant lui, sur le même sujet. M. Camille Jullian affirme que les trois premiers tomes de l'*Histoire des Français* « furent le gros événement historique de 1821¹ », et Monnard déclare que « la critique française convenait en 1825 que M. de Sismondi avait écrit jusqu'alors la seule histoire de France que l'on pût lire, sans faire une sottise² ». Daunou, qui sait pourtant se montrer sévère à l'endroit de Sismondi, disait en 1821 :

« Nous croyons qu'on n'avait point encore si bien éclairci nos annales du v^e siècle, et particulièrement ce qui concerne le règne de Clovis³. »

En 1823, le même critique examinant les tomes IV à VI de l'*Histoire des Français*, — qui ont pour objet le régime féodal sous les premiers rois capétiens, — s'exprimait de la façon suivante :

« L'ouvrage même n'est qu'un précis où chaque année de l'histoire de France n'occupe environ, et comme terme moyen, que cinq à six pages, tandis que les sources où l'auteur a puisé remplissent déjà neuf volumes in-folio du recueil de nos historiens. Mais ce précis est extrêmement recommandable, et se distingue de tous ceux qui l'ont précédé, par un meilleur choix des faits, par une critique plus saine, par une étude plus immédiate et plus approfondie des relations originales⁴. »

Ajoutons enfin que Sismondi a tenu compte, dans son *Histoire*, du facteur économique, ce qui constitue également un progrès. Et cependant, les défauts dont elle est entachée ne sont pas négligeables. Le titre même d'*Histoire des Français* semblait annoncer tout un programme; or Sismondi n'a guère retracé l'histoire de la nation française, de sa vie sociale et spirituelle. La sympathie qu'il éprouve pour l'élément populaire trouve son expression presque uniquement dans la

fo 40-44); nous y relevons les titres suivants : DUCHESNE, *Scriptores historiæ francorum*; BONGARSII, *Gesta Dei per Francos*; SCHOTT, *Hispania illustrata*; *Ordonnances des rois de France*; Chronique de Froissart, etc., etc.

1. CAMILLE JULLIAN, *Extraits des historiens français du XIX^e siècle*, Paris, 1913, p. XXIV.

2. MONNARD, *loc. cit.*, p. 19.

3. *Journal des Savants*, 1821, p. 490.

4. *Ibid.*, 1823, p. 441-442.

sévérité avec laquelle il juge ses maîtres. Pour le reste, il suit la tradition, en racontant les faits et gestes des rois, des hommes d'Etat et des grands capitaines. Il écarte de son histoire les noms qui appartiennent aux lettres et qui illustrent la civilisation française : la fondation de la Sorbonne n'y est même pas mentionnée. On n'en apprend pas davantage sur les affaires intérieures du pays, la vie des provinces et des communes. Sismondi reproche bien aux historiens du moyen âge dont il a compulsé les textes, de n'avoir mentionné ni les assemblées des Etats généraux et provinciaux, ni le fonctionnement du régime municipal, ni les usages et les mœurs des habitants, — mais il ne comble pas cette lacune. Des recherches dans les archives lui eussent permis sans doute de compléter ses sources d'information sur ces différents sujets, mais l'auteur de l'*Histoire des Français* n'a point eu recours aux inédits.

Tous les commentateurs de cet ouvrage s'accordent à en juger la forme médiocre et les récits dépourvus de couleur et de vie. « Malgré les dates, dit M. Camille Jullian, Sismondi est plus près d'Anquetil que de Guizot, et il fallait que cette génération eût une ardente passion des choses historiques pour s'engouer de lui¹ ». Sismondi n'aurait-il pas eu lui-même par moments le sentiment qu'il n'avait plus ni la vigueur ni le feu sacré nécessaires pour mener à bien sa grande tâche ? Voici en tout cas un aveu bien significatif, qui s'est glissé dans une de ses lettres à la comtesse d'Albany :

« Elle (ma bibliothèque), écrit-il le 2 novembre 1823, s'enrichit surtout des écrivains du moyen âge, et, en promenant mes yeux sur ces in-folio, j'ai une sorte de plaisir bizarre à songer combien d'ennui est enfermé dans ces couvertures². »

Comment ne se serait-il pas aperçu que cet ennui qu'il éprouvait à l'étude des sources venait de ce qu'il n'y apportait lui-même pas un très vif intérêt ? Et comment s'étonner, dès lors, que cet ennui se soit à son tour glissé entre les couvertures de l'*Histoire des Français* ? Sainte-Beuve, après avoir

1. JULLIAN, *loc. cit.*, p. XXV.

2. *Lettres inédites de Sismondi*, p. 324.

justement constaté que les idées de Guizot et de Thierry ont peu influé sur Sismondi, auquel il reconnaît d'ailleurs « un goût particulier de naturel et de sincérité¹ », poursuit en donnant l'impression générale que ces pages d'histoire lui procurent :

« Il est assez le Rollin de l'histoire de France; mais c'est un Rollin qui n'a pas eu à traduire, comme l'autre, d'admirables originaux. Il l'emporte seulement par un admirable bon sens plus mâle et une raison plus solide. A côté des avantages, les inconvénients. Il n'a aucun de ces partis pris décisifs, plus ou moins brillants ou séduisants, aucun de ces coups de clairon qui coordonnent les faits, les rangent à l'instant et les font marcher en bon ordre comme sous une bannière; l'histoire avec lui va comme elle peut; mais il est décidément trop long, et il n'a pas de courant qui vous entraîne². »

Il serait pourtant injuste de dénier tout mérite à l'*Histoire des Français*. Sous la Restauration, les études historiques avaient brusquement pris une place énorme dans la vie intellectuelle; les livres d'histoire se multipliaient, le public se les arrachait. Or Sismondi venait à point pour satisfaire les curiosités en éveil et offrir aux Français un tableau de leur histoire. Sans doute la popularité l'abandonna-t-elle quand de plus jeunes et plus brillants historiens eurent conquis la faveur de leurs contemporains. Encore faut-il reconnaître à Sismondi, malgré son ton de moraliste et de doctrinaire, une probité intellectuelle, un bon sens et un esprit juste, autant de qualités dont les historiens romantiques ne sauraient tous également se prévaloir. N'oublions pas enfin que de la part de ce Genevois cosmopolite, — qui avait été citoyen français pendant seize ans et qui, ayant cessé de l'être, était cependant resté français par goût et par ses sympathies, — cette œuvre monumentale constitue un des plus beaux hommages qui aient jamais été rendus à la France en dehors de ses frontières. Nous avons déjà vu qu'il savait se passionner pour les destinées de la France; s'il lui arrive parfois de la juger avec quel-

1. *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 78.

2. *Ibid.*, p. 79. — Sur l'*Hist. des Français*, voir dans SCHÉRER, *Etudes de litt. cont.*, t. III, p. 176, la lettre de Chateaubriant à Augustin Thierry, du 31 mars 1829 : « M. Sismondi... me paraît avoir broché une bien méchante compilation, et je m'étonne de votre indulgence ». MIGNET, *Portr. et Notices hist. et litt.*, t. II, p. 70-72; PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. de la langue et de la litt. françaises*, t. VII, p. 532.

que rudesse, c'est tout simplement qu'il cède à son tempérament de protestant franc et un peu ingénu, toujours sincèrement convaincu de rendre service à ses amis en critiquant ce qu'il considère comme leurs défauts ou comme leurs erreurs.

Du reste, ses contemporains ne s'y trompèrent guère, et bien qu'on l'ait toujours traité en étranger, à Paris, on le savait très attaché à la France. Le duc d'Orléans, futur roi des Français, tint à le recevoir chez lui, en 1824, et à s'entretenir longuement avec lui de questions politiques¹. Sous la Monarchie de juillet, Sismondi fut nommé successivement associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1833, et chevalier de la Légion d'honneur, en 1841. Il reçut cette haute distinction, qu'il avait si noblement refusée en 1815, un an à peine avant sa mort, en récompense des services qu'il avait rendus à la France en écrivant son histoire.

Pendant les dernières années de sa vie, l'historien poursuivit son effort avec une persévérance inouïe, malgré les souffrances où le plongeait la maladie. Il ne put atteindre complètement son but, mais il employa les forces qui lui restaient à achever le tome XXIX de son *Histoire des Français*. Sentant la mort approcher, Sismondi retraça d'une main ferme et en termes qui le dépeignent tout entier, les idées qui l'avaient guidé au cours de son immense travail. Nous ne saurions mieux conclure notre étude sur l'œuvre de Sismondi qu'en citant intégralement ce passage :

« Ce fut au mois de mai 1818, dit-il, que je commençai sérieusement à travailler à l'*Histoire des Français*; c'est au mois de mai 1842 que je pose la plume, après avoir été aussi loin que les forces m'ont permis d'aller. En livrant au public cet ouvrage avec les avantages que je viens d'exposer, avec les défauts que je ne dissimule point, je me repose dans le sentiment que j'ai rendu service à la nation française. Je lui ai donné ce qu'elle n'avait point, un tableau complet de son existence, un tableau consciencieux, dans lequel l'amour ou la haine, la crainte ou la flatterie ne m'ont jamais porté à déguiser aucune vérité, un tableau moral, où elle pourra toujours reconnaître quels fruits amers a porté le vice, quels fruits savoureux a porté la vertu, et où sans s'enfler d'une vaine gloire, elle apprendra et pourra enseigner à ses enfants à s'estimer et à se respecter². »

1. *Fragments de Journal et Corresp.*, 22 avril 1824, p. 79.

2. *Hist. des Français*, t. XXIX, Conclusion.

Mentionnons, pour être complet, des travaux historiques de second ordre dont Sismondi est l'auteur :

1^o *Julia Sévera ou l'an 492*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1822, 3 t. en 1 vol. in-12. C'est un roman historique imité de Walter Scott, où la vérité historique l'emporte sur le talent du romancier, qui fait complètement défaut à l'auteur. Voir L. MAIGRON, *Le roman historique à l'époque romantique*, Paris, 1898, p. 240-244; *Journal des Débats* du 21 avril 1822; TH. B. MACAULAY, *Hallam* (Tauchnitz éd., t. I des *Essays*);

2^o *Histoire de la Renaissance de la liberté en Italie*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1832, 2 vol. in-8^o. Voir plus haut, chap. XIII;

3^o *Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation de l'an 250 à l'an 1000*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1835, 2 vol. in-8^o. A l'origine de cet ouvrage il y a un cours professé par Sismondi à Genève, en 1820-1821. C'est un travail de vulgarisation qui se ressent de l'influence de Gibbon. La première moitié du moyen âge apparaît à Sismondi comme une « immense catastrophe ». Voir *Le Temps* du 25 septembre 1835;

4^o *Précis de l'Histoire des Français*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1838, 2 vol. in-8^o (t. III par Ed. Robinet). C'est, ainsi que le titre l'indique, un simple résumé de *Histoire des Français*.

CHAPITRE XVI

LES DERNIÈRES ANNÉES. — LA MORT

- I. Dernier séjour en Toscane: voyages à Rome et à Paris (1836-1838). —
II. La politique : l'affaire du prince Louis-Napoléon (1838). —
III. Sismondi moraliste, d'après son journal et sa correspondance. — IV. Dernier voyage en Angleterre (1840). Maladie de Sismondi. La révolution à Genève (1841). La mort (25 juin 1842).

I

Sismondi n'a guère franchi la soixantaine, que déjà il se sent atteint par l'âge et sujet aux misères de la vieillesse. Laborieux, obstiné même, il manque cependant de souplesse et de facilité dans ce qu'il entreprend. Un certain penchant à l'immobilité, plus encore au moral et dans les idées, qu'au physique, ira s'accroissant pendant les dernières années de sa vie.

« L'inertie des années m'a atteint, écrit-il à l'entrepreneur Vieusseux, le 8 mars 1836, car mon premier désir est toujours de ne pas bouger, de ne pas voir, de ne rien changer à moi-même et de me défier de tout changement autour de moi¹ ».

Ce thème revient dans de nombreuses lettres de Sismondi. Il confesse à une amie qu'il se sent vieillir, que sa curiosité pour les idées des autres diminue ou s'éteint, que la mort de ses amis et, davantage encore, les intérêts des vivants, l'isolent et l'obligent à se replier sur lui-même. Il trouve du charme à la solitude et à la méditation, mais, — et c'est le drame qui attristera les vieux jours de ce doctrinaire, — son espérance de persuader ses contemporains et de ramener le monde à ses vues s'est maintenant évanouie².

1. FRÈNES, J.-P. *Vieusseux d'après sa correspondance avec Sismondi*, *Rev. internat.*, Rome (1888), Ve année, p. 68-69.

2. Lettres à la comtesse de Saint-Aulaire, *Rev. hist.* (1914), t. XCVII, p. 63-64.

Malgré son besoin de calme et de solitude, Sismondi, au cours de ses dernières années, a entrepris plusieurs voyages, en compagnie de sa femme. En 1834, il s'était rendu aux bains de Schinznach, dans le canton d'Argovie; il en avait profité pour visiter la Suisse alémanique et rhénane, qu'il connaissait à peine. De Schaffhouse, les voyageurs se rendirent sur les bords du lac de Constance, au château d'Arenenberg, résidence de la reine Hortense, qui leur réserva le meilleur accueil. C'est auprès des survivants de l'émigration, de la Révolution et de l'Empire, que Sismondi retrouve son véritable « climat », et cette après-midi passée dans l'intimité de la belle-fille de Napoléon illustre parfaitement son attachement à un monde, à une époque dont il n'était lui-même qu'un des derniers survivants.

Puis, en mars 1836, Sismondi et sa femme quittèrent Chêne pour un long séjour à l'étranger. Le philosophe, qui voulait passer deux années dans la solitude la plus complète, retourna à Pescia, dans cette Toscane qu'il aimait, disait-il, comme sa seconde patrie. Il allait de nouveau habiter « cette petite maison de Valchiusa que j'aime tant, et qui n'est pourtant qu'à moitié arrangée, au quart meublée »; il l'avait en effet abandonnée pendant près de vingt ans, ne croyant pas qu'il dût jamais la revoir¹. Avant son départ pour l'Italie il s'était assuré la protection des légations françaises de Turin, de Florence, de Rome et de Naples, « afin que les polices ne croient pas que pour éviter le bruit il suffit de m'écraser tout doucement² ». Il justifiait cette mesure de prudence en affirmant qu'il était « fort mal vu des gouvernements italiens³ ».

Cet étranger, qui ne l'était qu'à demi, nourrissait un patriotisme plus fervent que les princes italiens eux-mêmes. Ses sympathies pour le mouvement national et libéral en Italie étaient de notoriété publique. Le *buon governo* du grand-duc de Toscane, méfiant, eut l'œil sur lui. Les *Etudes sur les Constitutions des Peuples libres*, qui parurent pendant que l'auteur séjour-

1. SISMONDI, *Lettres à Giuseppe Barbieri*, publ. par F. Lampertico, Padoue, 1877, lettre d. d. Pescia, 8 mai 1837, p. 6.

2. A Mme de Saint-Aulaire, Chêne, 6 juin 1835, *loc. cit.*, p. 60.

3. *Ibid.* Le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Vienne, devait procurer à Sismondi cette protection diplomatique.

nait dans la péninsule, furent interdites par la censure toscane. Ce fut à Pescia pourtant que Sismondi composa les deux volumes d'*Etudes sur l'Economie politique*, qui faisaient suite à cet ouvrage. La partie consacrée à la richesse territoriale est le fruit des enquêtes que Sismondi a menées au cours de son dernier séjour en Italie.

Ainsi, nous voyons le vieux philosophe revenir à ses premières occupations, à cette agriculture toscane qui lui avait fourni le sujet de son premier livre. Nous le voyons retourner au Val di Nievole, dans ce coin de terre qu'il avait découvert lorsque, jeune homme, il fuyait avec les siens une patrie d'où la terreur les avait chassés. Nous le retrouvons dans la société des agronomes de la Toscane, les *giorgofili*, — qui l'avaient accueilli dans leur académie quarante ans auparavant, et parmi lesquels il allait se faire de nouveaux amis. Nous avons dit plus haut, — en parlant de l'historien de l'Italie, — la fervente admiration et l'affection sincère que lui portèrent les patriotes italiens groupés autour de Jean-Pierre Vieusseux, libraire à Florence¹. Sismondi, très sensible à la sympathie qu'on lui témoigne, fidèle à ses souvenirs de jeunesse et à ses affections, croyant discerner que l'esprit public était en voie de progrès en Toscane, partagea les vœux de ses amis pour l'avenir de cette Italie, dont il avait retracé jadis l'histoire des antiques libertés et du passé politique mouvementé.

Poussé à la fois par la nécessité d'étudier sur place l'agriculture romaine, et par le désir d'être agréable à sa femme et à ses belles-sœurs, — qui avaient rejoint le vieux ménage en Italie, — Sismondi quitta sa retraite, en février 1837. Mais les deux mois qu'il passa tantôt dans le monde et tantôt en ces excursions, où les intrépides Anglaises entraînaient impitoyablement le vieillard, ne firent que lui inspirer du regret et une invincible nostalgie de Valchiusa et de Chêne. Aussi bien sa myopie l'empêchait-elle de jouir des charmes du pays et des beautés artistiques de la ville. Il n'aime pas Rome, le mouvement continuel de la semaine sainte le fatigue; il commence de s'impatisser. Tout lui est sujet de tristesse, et notamment l'état d'abandon où les propriétaires ont laissé tomber la campagne romaine.

1. Voir plus haut chap. XIII.

Sismondi condamne un système agricole qui transforme en pâturages des plaines fertiles et force les paysans à émigrer, en les privant de leur travail. « C'est ainsi, conclut-il dans une lettre où il fait part de ses impressions de voyage, que je rentre toujours et à tout propos dans mon économie politique¹. »

L'attitude de Sismondi a-t-elle changé depuis le temps, déjà lointain, où il parcourait l'Italie et visitait Rome en compagnie de Mme de Staël et de Schlegel? Certes, non. Plus que jamais, les préoccupations sociales, les idées abstraites l'emportent chez lui sur le sentiment de la nature et sur l'émotion artistique. Il reconnaît lui-même, avec franchise et non sans un peu d'humour, son manque de culture artistique et de culture classique. Ignorant tout des beaux-arts et des antiquités, ayant oublié l'histoire romaine et la poésie des Anciens, dont il avoue n'avoir plus lu un seul ouvrage depuis trente ans, il se sent humilié dans sa « réputation d'homme docte » quand la conversation tombe sur des sujets auxquels il n'entend rien et sur lesquels on lui demande néanmoins son opinion².

Pourtant, à l'une de ses correspondantes qui lui demande s'il préfère « les souvenirs gothiques aux souvenirs romains », Sismondi répond par la négative³. Son admiration pour l'ancienne république romaine est très grande, et aucun nom de l'histoire médiévale ou moderne ne lui paraît digne d'être mis à côté de celui de ses vrais citoyens. »

« Mais, poursuit-il, j'ai, dans les temps anciens comme dans les modernes, l'amour de l'indépendance locale, de l'existence individuelle. L'aversion de l'esprit et du système de concentration, et Rome, toute remplie des monuments des empereurs, me met sous les yeux le plus grand, le plus funeste exemple de ce que je crois le plus fatal à l'humanité⁴. »

Ce passage pourrait servir de conclusion à l'œuvre historique et sociologique de Sismondi, tant il résume nettement, dans sa sobriété, les idées qu'il a défendues pendant toute sa vie.

1. SISMONDI, *Fragments de son journal et correspondance* (1857), lettre à Eulalie de Saint-Aulaire d. d. Rome, 20 février 1837, p. 192. Voir aussi la lettre à Vieusseux, d. d. Rome, 25 mars 1837, *loc. cit.*, p. 86.

2. Lettre à Vieusseux, d. d. Albano, 21 avril 1837, *loc. cit.*, p. 89.

3. *Fragments de son journal et correspondance*, lettre à Eulalie de Saint-Aulaire, d. d. Pescia, 28 mai 1837, p. 195.

4. *Ibid.*, p. 196.

*
* *

De mai 1837 jusqu'en mars 1838, Sismondi réside de nouveau à Pescia. C'est là qu'il marie sa nièce, Henriette Forti, fille de sa sœur Sara, — morte depuis trois ans, — au docteur Desideri, avant de quitter sa maison de Valchiusa et l'Italie, qu'il ne devait plus revoir. La perspective d'un séjour à Paris, l'espoir même de revenir plus tard en Toscane, atténue ce que la séparation de « cette terre chérie » pouvait avoir de mélancolique¹. En compagnie de sa femme, dont la santé lui inspire de l'inquiétude, et de l'une de ses belles-sœurs, Sismondi se rend à Paris, où l'on s'était donné rendez-vous avec John Allen, frère de Mme Sismondi.

Avec Genève, Coppet, la Toscane, Paris est l'une des principales scènes où s'est manifesté et affirmé le rôle, modestement illustre, de Sismondi. Mais, depuis son mariage, il était resté, malgré de courtes apparitions dans la capitale, « étranger à la société de Paris² », à laquelle il n'a d'ailleurs aucune peine à se mêler de nouveau. Comme autrefois, Sismondi recherche avant tout la société des femmes, parmi lesquelles il retrouve son amie d'autrefois, la marquise de Dolomieu. Des amitiés nouvelles, celles notamment d'une jeune Italienne, Mme Milesi-Mojon, de la comtesse de Saint-Aulaire et de sa fille, Eulalie de Saint-Aulaire, le consolent un peu des vides que les années avaient creusés dans une société dont il avait été le familier...

Lui qui avait connu les dirigeants de l'Empire et de la Restauration, sous quel jour verra-t-il les hommes qui illustrent le règne de Louis-Philippe? Nous avons la réponse en une lettre, pleine de vie, qu'il adresse à son ami Vieusseux :

« De ministres, dit-il, je n'ai vu que M. Molé et M. Salvandy. J'ai trouvé le premier facile, ouvert, prévenant, autant que j'avais pu le voir à Chêne, s'applaudissant d'avoir entièrement assoupi l'esprit des factions par l'amnistie, s'applaudissant de la tournure que prennent les affaires d'Afrique, depuis que, par le choix du général Vallée, la modération, la bonne foi avec la fermeté présidaient aux rapports qu'on entretenait avec les peuples maures. Mais je l'ai trouvé aussi usé,

1. De Nice, le 25 mars 1838, Sismondi adressait à son ami l'Abbé Barbieri une émouvante lettre d'adieu; *loc. cit.* p. 33.

2. *Frag. de son journal et corresp.*, p. 201.

vieilli, fatigué et ne donnant aucune envie d'être à sa place. M. Salvandy m'a donné un regard et un salut de souvenir ; mais, se reposant sur sa haute taille et sa belle figure, il semblait ne vouloir que se montrer avec complaisance sans avoir rien à dire, ni donner envie de rien lui dire. D'ambassadeurs, je n'ai vu que M. de Saint-Aulaire et M. de Barante¹, qui sentent que dans le calme plat des affaires ils peuvent s'éloigner sans inquiétude de leurs deux empereurs, qui viennent jouir à Paris et qui me semblent aussi embarrassés que moi à comprendre pourquoi leurs amis sont tous brouillés. De doctrinaires marquants, je n'ai vu que le duc de Broglie, M. Guizot et M. Villemain, et j'ai été étonné de trouver en eux tant de mécontentement du ministère, en même temps que leurs reproches montaient à si peu de choses². »

La Monarchie de juillet : voilà le régime qui plaît à Sismondi, qui convient à son libéralisme modéré, à ses goûts invétérés de bourgeois de province frotté d'aristocratie, à ses préférences marquées pour un régime de notables. Pour un peu, et il oublierait la misère des ouvriers, dont il s'est fait l'avocat auprès des classes dirigeantes...

« Mon impression, écrit-il, c'est que les Français sont à présent le peuple le plus heureux et le mieux gouverné de l'Europe. On est également frappé et dans les campagnes et dans les villes de la prospérité matérielle... Au milieu de tout cela, il est vrai, l'indifférence sur les questions politiques est universelle : c'est une passion morte et une science abandonnée. Il serait fâcheux que cet état de choses durât, mais pour à présent c'est un bien. La France a fait de très grandes conquêtes en fait de liberté, il faut qu'elle en jouisse, qu'elle se les approprie par l'habitude avant d'aller au delà, avant de remettre en question ce qui existe³. »

Et il termine en exprimant sa confiance dans la durée du régime. Ce n'est plus à la France qu'il appartient maintenant de « marcher » : aux autres peuples d'entrer dans la voie du progrès et de s'élever à son niveau !

Cet état de satisfaction, cette quiétude à l'égard de la vie publique est un phénomène assez extraordinaire dans la vie de Sismondi ; il méritait d'être signalé. On perçoit ici, malgré des velléités de réforme sociale, — dont nous ne contesterons point

1. M. de Barante était ambassadeur à Saint-Petersbourg, M. de Saint-Aulaire ambassadeur à Vienne.

2. Lettre à Vieusseux d. d. Paris, 22 avril 1838, *loc. cit.*, p. 107-108.

3. *Ibid.*, p. 112-113.

la sincérité, — les bornes d'un idéalisme avide de progrès, qui maintenant, avec l'âge, il est vrai, incline à se contenter de ce qui est. —

La saison était délicieuse quand M. et Mme de Sismondi s'acheminèrent vers Genève et rentrèrent à Chêne : « Il nous semblait nous promener dans un parc, disaient-ils¹ ». La Suisse leur parut plus belle encore que l'Italie, et ils formèrent « avec gaité pour l'avenir le projet de nouveaux voyages² ».

II

On aura remarqué que les travaux et les intérêts de Sismondi portaient essentiellement sur la vie publique, les questions sociales, les problèmes économiques et l'histoire des grands pays de l'Europe, — l'Allemagne exceptée, qui demeurerait quasi étrangère à ses préoccupations, — ainsi que de certaines petites nations, telle la Grèce et l'Irlande; enfin des continents transocéaniques, les deux Amériques et les Indes. Il ne faudrait cependant pas oublier qu'il avait également tenté à plusieurs reprises d'exercer une action dans les affaires publiques de son propre pays, et que, malgré les échecs et les avatars qu'il éprouva en 1814 et en 1815, Sismondi avait conservé son mandat législatif comme membre du Conseil représentatif de Genève.

Il ressentait un fort attachement à sa ville natale; il eût désiré la maintenir, au sein de la Confédération helvétique, dans son caractère original d'une république citadine libre. Mais il semble bien être toujours demeuré dans une situation quelque peu délicate, au milieu de ses concitoyens. Ceux-ci s'accommodaient fort bien de leur nouvelle qualité de citoyens suisses, tandis que Sismondi, homme franco-italien, allié par son mariage à la vieille Angleterre, se sentait différent de ses nouveaux compatriotes, et par son éducation, et par ses habitudes de société et de pensée. Passé un certain âge, ses idées et son genre de vie commençaient de l'isoler même des Genevois et des milieux politiques de Genève. Un témoin averti,

1. Lettre à Barbieri, Chêne, 12 juillet 1838, p. 43.

2. *Ibid.*

Alphonse de Candolle, nous dit à ce sujet, dans son étude sur Sismondi citoyen de Genève :

« Sa résidence à la campagne, sa maladie, ses travaux, son ancienne habitude de ne fréquenter aucun cercle, aucune société dans lesquelles les citoyens se rencontrent, l'avaient rendu pour ainsi dire étranger dans son pays¹. »

Nous avons connu un Sismondi mêlé à la vie pratique et qui, en sa qualité de secrétaire de la Chambre de commerce de Genève, ne dédaignait point s'occuper des moindres détails de la vie commerciale, agricole et industrielle du département du Léman. Maintenant, nous le trouvons toujours aussi passionné de la chose publique, certes, mais plus occupé à défendre ce qu'il considérait comme la pure doctrine, qu'à pratiquer la politique locale d'un petit canton suisse. Son ami le pasteur Munier raconte que toute besogne administrative lui répugnait, et qu'il était très peu assidu aux séances du Conseil représentatif et de ses commissions². Nous savons toutefois qu'il avait fait, le 12 mai 1828, une proposition visant la création de trottoirs à Genève, et qu'il prenait la parole sur divers sujets d'ordre intérieur. Personne ne s'étonnera d'apprendre que, fidèle à son idéal fédéraliste et à son souci constant de conserver aux petites communautés l'indépendance de leur gouvernement et de leur administration, il fut opposé à la centralisation en Suisse.

L'occasion devait se présenter pour lui d'intervenir dans un grand débat de politique étrangère, — dont il réprouvait par ailleurs « la publicité, si imprudemment admise en Suisse³ », — quelques semaines seulement après son retour au foyer, à la fin de septembre 1838. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte venait d'opérer sa fameuse tentative de coup d'Etat, à Strasbourg; au lendemain de son échec, il s'était réfugié en Suisse. Le gouvernement de Louis-Philippe, qui demandait à la Confédération d'expulser le prétendant de son territoire, ren-

1. CANDOLLE, *Sismondi considéré comme citoyen genevois*, *Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Genève*. II^e série, t. III, p. 91.

2. Voir les interventions de Sismondi dans l'*Exposé succinct et Mémorial du Conseil représentatif*.

3. Lettre à Mme de Saint-Aulaire, Chêne, 30 septembre 1838, *Rev. hist.*, t. CXVII, p. 66.

contra la plus vive résistance auprès de l'opinion suisse. Car Louis-Napoléon, qui bénéficiait d'un droit de bourgeoisie dans le canton de Thurgovie, était en effet considéré comme citoyen suisse, ce qui rendait son expulsion juridiquement impossible. La Diète helvétique, dont les députés étaient liés aux instructions des cantons qu'ils représentaient, devait se prononcer sur les suites à donner aux exigences de la France. Mais tandis que celle-ci se faisait de plus en plus pressante, voire même menaçante, un mouvement populaire gagnait les esprits, en Suisse, et poussait à la résistance. — par les armes s'il le fallait.

La commission, nommée par le Conseil représentatif de Genève et chargée d'arrêter les instructions de la délégation genevoise à la Diète, établit, en conclusion, que Louis Bonaparte, étant au bénéfice du droit de citoyen thurgovien, ne pouvait être expulsé. Sismondi, représentant l'opinion de la minorité, soutenait au contraire que le prince n'était point suisse, d'abord parce que les traités avec la France ne permettaient pas de naturaliser des bannis, ensuite parce qu'il s'était lui-même déclaré français lors de sa tentative sur Strasbourg. Empruntant ses arguments au droit des gens, Sismondi avançait enfin qu'un prétendant est un être à part, n'ayant aucune nationalité, et dont la condition est régie par des lois toute particulières.

Dans trois discours prononcés en séance plénière, Sismondi développa son point de vue avec force éloquence, mais sans aucun succès¹. « Il parla avec une autorité, une chaleur, une véhémence même, qui ne lui étaient pas habituelles². » Tout en se retranchant derrière des arguments juridiques, l'orateur était en réalité la proie d'une inquiétude extrême à la pensée que les Suisses s'engageaient là dans une aventure des plus grave. Il ne se laissait pas gagner par le courage un peu fou, la générosité même avec lesquels ses compatriotes, qui entendaient défendre l'hospitalité accordée au fils de la reine Hortense, bravaient la colère d'une grande puissance : il ne voyait que les armées françaises en marche, l'impossibilité, pour la Confédération, d'opposer une résistance tant soit peu efficace,

1. Voir le *Mémorial cit.*, des 19, 24 et 25 septembre 1838.

2. ED. SCHÉRER, *Etudes de Litt. contemp.*, t. II., p. 211.

en dépit de préparatifs militaires assez sérieux, le désastre enfin qu'une guerre franco-suisse réservait inévitablement à ses compatriotes.

Ce n'était pas un timoré qui parlait de la sorte. Il lui fallait du courage pour affronter la majorité d'une assemblée qui l'écoutait dans un silence hostile, pour braver la fureur d'une foule qui l'insultait, à sa sortie, dans la cour de l'hôtel de ville¹. Mlle de Montgolfier raconte que, rentré chez lui, le vieillard « fut menacé d'un charivari à coups de fusil », et qu'il put craindre un moment qu'on n'en vînt à incendier sa maison².

L'on sait comment fut évité au dernier moment, — par le départ spontané du prince Louis-Napoléon, — ce conflit entre la France et la Suisse, que Sismondi avait tenté d'écarter par une intervention qui ne pouvait que le rendre impopulaire dans son pays à un moment où la ferveur patriotique était à son paroxysme.

Cet épisode dramatique jeta le trouble dans l'âme, naturellement inquiète, du vieux philosophe alors à son déclin. Dans son imagination volontiers tourmentée, la catastrophe qu'il redoutait lui avait paru imminente, fatale :

« C'en était fait, — écrivait-il à Viesseux, quelque temps après que le danger fut passé, — c'en était fait, non seulement de la fleur de notre population et de toute notre prospérité, mais de toutes nos libertés et des dernières républiques qui existent encore en Europe³. »

Dès lors, il craignit toujours de voir s'effondrer la vieille cité, dont la chute entraînait, selon lui, la ruine « des derniers Etats où l'amour de la cité se confonde avec l'amour de la patrie⁴ ».

1. CANDOLLE, *loc. cit.*, p. 84, et lettre de Sismondi à Barbieri, Chêne, 30 septembre 1838, *loc. cit.*, p. 45-46.

2. A. DE MONTGOLFIER, *Vie et travaux de Ch. de Sismondi*, p. 54.

3. Lettre à Viesseux, Chêne, 20 octobre 1838, *loc. cit.*, p. 116.

4. MONTGOLFIER, p. 55. En 1839, dans un débat au Conseil représentatif portant sur les instructions de la délégation genevoise à la Diète helvétique, Sismondi combattit le projet de constitution démocratique pour le canton du Valais. L'orateur préconisa le maintien de l'ancienne division du pays en « dixains », qui, à son avis, représentaient les véritables unités géographiques et historiques du Valais. Ce sont ces vieilles unités ou communautés qui, dans la doctrine de Sismondi, forment la base naturelle des Etats, et non la majorité des votants. « Naturellement, dit Candolle, le discours de Sismondi n'entraîna personne » (*loc. cit.*, p. 85).

III

Plus il avançait en âge, et plus sa vie retirée, l'influence peut-être de sa femme, mais surtout une disposition naturelle de son tempérament, portaient Sismondi à la méditation. L'abondante correspondance qu'il entretenait avec l'étranger et son journal intime révèlent la riche nature morale, la noblesse d'âme, le cœur profondément humain, l'esprit élevé, le caractère généreux, l'intelligence et la finesse de l'écrivain. Moraliste psychologue, il s'intéresse à tout ce qui est humain, plus encore, il s'en émeut, et c'est ce qui confère à sa phrase, si elle n'est pas toujours élégamment tournée, cet accent tantôt simplement touchant, tantôt vibrant et pathétique. Ne demandant rien pour lui-même, professant une humilité qui n'exclut pas une juste évaluation de sa propre valeur, Sismondi pratique l'altruisme le plus charitable et le plus délicat, dans la vie quotidienne aussi bien que dans ses livres.

Quand le public ne prend point garde à ses plaidoyers pour les déshérités, ce n'est pas tant son orgueil d'écrivain, que son « sentiment d'immenses douleurs pour l'humanité¹ » souffrante, qui se trouve froissé. Le véritable génie de Sismondi consiste peut-être dans cette extraordinaire puissance de sympathie qui fait sienne la souffrance des collectivités, et qui le rend capable de comprendre le mal et d'en découvrir les sources profondes. C'est pourquoi son plus grand chagrin est de n'être ni entendu ni écouté.

« Je crie : prenez garde, vous froissez, vous écrasez des malheureux, qui ne voient pas même d'où leur vient le mal qu'ils éprouvent, mais qui restent languissants, mutilés sur la route que vous avez parcourue. Je crie, et personne ne m'entend². »

Avide du progrès moral des sociétés, il l'est aussi du perfectionnement individuel. Faut-il s'étonner que ces recherches, dictées tout à la fois par son cœur et son intelligence, aient opéré en lui une transformation religieuse ou, du moins, l'aient

1. Lettre à la comtesse de Saint-Aulaire, (Pescia), 1^{er} janvier 1838, *Rev. hist.* t. CXVII, p. 64.

2. *Ibid.*

« ramené au sentiment le plus vif des choses religieuses¹ » ? Lorsqu'il publiait, en 1826, ses articles sur le progrès religieux au XIX^e siècle², Bonstetten, voltairien impénitent, croyait que Sismondi tournait au méthodisme. Rien de plus inexact, — est-il besoin de le dire, — car, issu lui-même de l'esprit du XVIII^e siècle, Sismondi ne voulait que d'une religion qui fût conciliable avec les principes de la raison et susceptible de subir la loi du progrès. L'orthodoxie et l'intolérance sous toutes leurs formes lui répugnaient, et il ne parvint jamais qu'à un protestantisme libéral et humanitaire assez vague, dont le postulat essentiel était une association plus étroite de la « morale évangélique avec les généreux principes de la société moderne³ ». Les penseurs avec lesquels il s'accordait le mieux sur ces questions étaient les américains Théodore Parker et William Channing; Sismondi entretenait avec ce dernier une correspondance assez suivie⁴. Mais là comme ailleurs, son individualisme quelque peu outrancier lui dictait une attitude toute personnelle. En 1835, tandis que Genève fêtait par des solennités le centenaire de la Réforme, il notait dans son journal la réflexion suivante :

« Je deviens plus religieux, mais c'est d'une religion toute à moi; c'est d'une religion qui prend le christianisme tel que les hommes l'ont perfectionné et le perfectionnent encore, non tel que l'esprit sacerdotal (nous) l'a transmis⁵. »

Quand sa jeune amie et élève, Eulalie de Sainte-Aulaire, lui écrit : « votre âme a trop de vertu pour n'être pas chrétienne », le vieux philosophe lui répond que la grande variété des croyances, qui a son origine dans la variété des intelligences, ne détruit pas l'unité de l'Eglise; qu'un calviniste orthodoxe affermi dans le dogme de la prédestination peut fort bien

1. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *Sismondi et sa correspondance*, dans *Lettres inédites de J.-C.-L. de Sismondi*, Paris, 1863, p. 35-36.

2. *Revue des progrès et des opinions religieuses au XIX^e siècle*, Paris, impr. de Rignoux, 1826, 52 p. in-8° (extr. de la *Revue encyclopédique*).

3. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *cit.*, p. 42.

4. *Lettres de Sismondi à Channing*, voir les *Fragments de son journal et Correspondance*. William Channing (1780-1842) fut le fondateur de l'unitarisme en Amérique.

5. Cité par Saint-René-Taillandier, *cit.*, p. 42.

s'associer avec un rationaliste qui n'admet pas l'authenticité des Saintes Ecritures, mais qui « voit dans le christianisme le travail successif des hommes les plus vertueux et les plus éclairés de tous les âges,... dans un hommage public de reconnaissance et d'amour à l'Etre qui nous a donné l'existence¹... ». Sismondi, en effet, se rend au culte, le dimanche. Remarquons au passage que telle avait aussi été l'habitude de Mme de Staël et de sa petite cour, à Coppet.

Sismondi n'a pas voulu faire de ses préoccupations religieuses l'objet d'une publication. Il disait, non sans humour, qu'il lui suffisait de se trouver isolé en économie politique et en politique, pour n'avoir pas envie de se faire traiter « d'impie et d'homme exécration », parce qu'il préconisait la fraternité entre toutes les religions, du moment que toutes s'adressent au même Etre². Mais s'il ne prend aucune part, personnellement, aux controverses religieuses de l'époque, il les suit du moins avec un intérêt plus soutenu et plus vif que n'importe quel autre genre de littérature. Michelet lui ayant envoyé son livre sur Luther, Sismondi le remercie dans une lettre où il dit notamment « que l'Ecole catholique se tourne vers la religion par l'effroi du doute, et que les protestants rationalistes s'y attachent par confiance dans la vérité³ ». Lamennais, dont le caractère fougueux lui rappelle celui de Luther, a captivé son attention; mais il ne lui inspire aucune sympathie⁴. Sismondi n'aime ni la doctrine, ni la violence, ni surtout les idées démocratiques de l'illustre Breton. La *Vie de Jésus* du professeur allemand D.-F. Strauss, qui faisait alors beaucoup de bruit, offrait à Sismondi un exemple caractéristique de la critique historique moderne appliquée à l'étude des Evangiles, — exemple qui fait date dans l'évolution religieuse du xix^e siècle.

Ce n'est cependant pas cette face-là du problème religieux qui devait intéresser Sismondi au premier chef. Ce sont plutôt

1. Lettre à Mlle de Saint-Aulaire, Chêne, 14 décembre 1834, *Journal et Corr.*, p. 176-177. Eulalie de Saint-Aulaire, fille de la comtesse et de l'ambassadeur à Vienne, était en correspondance avec Sismondi depuis 1830. Celui-ci était devenu en quelque sorte le directeur intellectuel de la jeune fille, qui partageait toutes ses curiosités.

2. Lettre à Mme Milesi-Mojon, Pescia, 26 novembre 1837, *Journal et Corresp.*, p. 200.

3. Minute d'une lettre du 27 janvier 1836, *Journal et Corresp.*, p. 101.

4. *Ibid.*, p. 103.

les questions de morale et de métaphysique qui reviennent constamment sous sa plume, au cours de ces dernières années. Elles lui fournissent contre l'esclavage en Amérique des arguments péremptoirs, dont il fait état dans ses lettres à Channing¹; elles lui inspirent son rêve généreux et ambitieux d'une large union entre les confessions chrétiennes, y compris la catholique, dans la fraternité et dans le culte du même Dieu; il en fait part au meilleur ami de ses vieux jours, l'abbé Barbieri²; elles apparaissent dans telles pages de son journal intime où on le trouve singulièrement préoccupé de l'antinomie qui existe entre la liberté individuelle et l'action divine, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, cherchant une explication rationnelle de l'efficacité des prières, des miracles, de toutes les sortes d'interventions surnaturelles.

Or le christianisme de Sismondi est avant tout d'ordre pratique. Plus encore que de spéculation métaphysique, son journal intime nous le montre « tourmenté de questions de charité et d'aumône³ », qu'il pousse jusqu'à l'étude des cas de conscience :

« Je ne saurais prendre une science qui dessèche le cœur pour règle de la charité, écrit-il. Je ne me dirai point : je ne donne jamais aux enfants, je ne donne jamais aux valides, jamais à ceux dont je connais les vices, de peur qu'au moment même où je refuse, avec ma règle inflexible, la faim, qui n'a point de règle, ne torture un infortuné qui s'adressait à moi⁴. »

Après tout ce que nous savons déjà des habitudes charitables et généreuses du philosophe de Chêne, nous ne serons point surpris d'apprendre qu'« il avait toujours à offrir à ses égaux, les conseils, la consolation, l'aide, le prêt; à ses inférieurs, l'encouragement, la sympathie, l'appui, le don⁵ ». A son amie Mme Milesi-Mojon, sujette, elle aussi, à des inquiétudes

1. Channing venait lui-même d'écrire un livre en faveur de l'abolition de l'esclavage, mais il avait toutes sortes de ménagements pour les Etats du sud. Sismondi, lui, ne ménage personne, quand il prend la défense des malheureux.

2. Sismondi a rencontré pour la première fois l'abbé Barbieri, professeur de rhétorique et écrivain à Padoue, en 1837, lors de son séjour en Italie. Il le préfère dès lors à tous ses amis et lui porte une affection presque fervente. Voir *Sismondi, Lettres à Giuseppe Barbieri*, publ. par F. Lampertico, Padoue, 1877.

3. MONTGOLFIER, *cit.*, p. 44.

4. *Ibid.*, p. 45.

5. *Ibid.*, p. 44.

d'ordre moral et religieux, et qui s'était adressée à Sismondi comme à son maître et directeur de conscience, il répond qu'on ne doit exclure aucune forme de charité, ne faire aucune distinction entre méritants et non méritants, et surtout ne pas abandonner l'aumône en faveur d'une bienfaisance qui tourne facilement à l'administration¹. Le dernier mot de Sismondi sur ce chapitre, c'est qu'il faudrait évidemment arriver à une meilleure distribution des biens : à cet endroit de son raisonnement, son éthique rejoint ses théories économiques et sociales.

*
* *

Lentement, insensiblement, l'attitude morale de Sismondi, — sinon ses habitudes, qui furent toujours très austères, — avait subi une transformation. Il s'en aperçoit subitement, lorsqu'il relit, en 1837, l'*Adolphe* de Benjamin Constant, — œuvre qu'il avait admirée en 1816, auteur qu'il avait pleuré en 1830 :

« J'en ai été fort mécontent, écrit-il à Eulalie de Saint-Aulaire. Quand je l'avais lu la première fois, les habitudes de l'esprit de Mme de Staël et de sa société avaient plus d'empire sur moi. J'avais une vraie amitié pour Benjamin Constant, je conserve beaucoup d'affection pour sa mémoire; mais ce livre m'a, en quelque sorte, humilié en lui, comme vous dites. On dirait que l'auteur ignorait le sentiment de la vertu et du devoir². »

La vertu, le devoir : Sismondi, tout enfant du XVIII^e siècle qu'il soit, n'était pas doué d'assez de grâces et de légèreté, de sensualité aussi, pour jouir pleinement, même dans sa jeunesse,

1. *Journal et Corresp.*, p. 166 (lettre à Mme Milesi-Mojon, non datée, écrite en août 1834). La correspondance de Sismondi avec cette « jeune Italienne que l'Eglise de son temps et les malheurs de son Pays avaient jetée dans le désespoir » (Saint-René Taillandier, *cit.* p. 53), et que Sismondi a ramenée à la foi chrétienne et à une plus grande sérénité d'âme, est une des plus curieuses que nous lui connaissions. Il y apparaît sous le jour d'un directeur de conscience laïque, qui prodigue des conseils de sagesse, pleins d'autorité et de bonté. Bianca Milesi-Mojon, femme de lettres italienne, vécut de 1790 à 1849. Bibliographie : CATTANEO C. *Bianca Milesi-Mojon* (*Scritti*, vol. II), Firenze 1883, in-12; GIOIA M. *Lettera intorno alla signora Bianca Milesi*, Lugano, 1834, in-8°. LOMBARDO G. M., *Bianca Milesi*, Firenze, 1905, in-8°. SOUVESTRE E., *Blanche Milesi-Mojon*, Notice biographique, Paris 1854, in-12.

2. Rome, 20 février 1837, *Journal et Corresp.*, p. 193.

de la facilité des mœurs d'une société qu'il admirait pourtant, et dont il recherchait avec zèle le commerce. Frivole, Sismondi ne l'a été en aucun moment, à aucun degré, mise à part une certaine frivolité mondaine, qu'il affectait par besoin de plaire. Son romantisme même n'avait été qu'un romantisme d'idées, teinté d'un sentimentalisme tendre et un peu triste. Point de passions meurtrières, point d'excentricités, et de fantaisies, guère. Mais de l'exaltation, de l'enthousiasme, des affections; mais l'honnêteté la plus irréprochable, une fidélité à toute épreuve et, en dépit de sa lourdeur naturelle, un je ne sais quoi de féminin dans le caractère et dans l'âme.

En avançant en âge, en adaptant son genre de vie à celui d'une épouse anglaise, Sismondi s'était éloigné, sans heurt et sans blessures, des souvenirs de Coppet, pour se créer, à Chêne, un intérieur en quelque sorte pré-victorien, assez surprenant en ces lieux et à cette époque. Et cependant, fidèle avant tout à lui-même, il n'avait point changé. Lorsqu'après sa mort Mignet prononcera son éloge, sous la Coupole, il pourra dire : « Durant un demi-siècle il n'a rien pensé que d'honnête, rien écrit que de moral, rien voulu que d'utile¹ ». Paroles définitives, si toutefois on les dépouille de ce qu'elles ont d'un peu rigide, et si l'on tient compte de l'humanité aimable et attachante du vieux philosophe.

IV

Sismondi ne devait point finir ses jours dans le calme et dans la sérénité. L'attitude qu'il avait prise lors de la menace d'un conflit franco-suisse, en automne 1838, avait laissé dans le cœur de ses adversaires, et peut-être aussi dans le sien, un germe de ressentiment. Cette nouvelle expérience politique le laissa inquiet et, malheureusement pour lui, fit redoubler l'intérêt qu'il prenait aux affaires publiques de son pays, de tous les pays. Point n'est besoin de dire qu'à son avis, elles allaient mal presque partout.

Plus que jamais Sismondi chercha des consolations dans le travail intellectuel, — l'*Histoire des Français* était loin d'être

1. MIGNET. *Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Sismondi. Portr. et Not. hist. et litt.*, t. II., p. 77.

terminée, — dans la correspondance avec des esprits amis et des âmes amies, dans la solitude de Chêne propice à la méditation, dans l'hospitalité que lui et sa femme accordaient à des admirateurs et à des étrangers fraternels. Or au début de l'année 1840 les signes avant-coureurs d'un mal fatal nécessita l'intervention d'un médecin. Le prompt secours du docteur Coindet rendit la confiance à Sismondi, — « quand je croyais tout perdu », avoua-t-il, l'alarme passée¹.

Mme de Sismondi ne se décourageait pas pour si peu. Plus jeune que son mari, aimant les voyages, vivement sollicitée par sa famille de passer l'été en Angleterre, elle obtint de Sismondi qu'il l'y accompagnât. Avant de partir, il écrivit à Vieusseux une lettre d'adieu, « comme pour un plus grand voyage », et dont chaque ligne trahit son appréhension². Ce déplacement, étranger à toute préoccupation scientifique ou politique, devait avoir pour seul but de rendre visite aux frères et aux sœurs de Jessie, dans la « solitude » de leurs maisons de campagne. « Cependant, ajoute Sismondi, je porte en Angleterre une curiosité inquiète : avec beaucoup d'amour pour la nation, je la vois s'engager dans une foule d'entreprises dont il n'y a pas une qui ne me fasse de la peine³ ».

Voici maintenant le magnifique programme de ce voyage déplorable :

« C'est le 1^{er} mai que nous nous mettons en route ; nous comptons passer trois semaines à Paris, trois semaines à Londres, et le reste de notre temps dans le pays de Galles. Si notre santé se maintient, nous voudrions traverser le détroit le 1^{er} septembre, puis visiter la Belgique et remonter le Rhin pour dire un dernier adieu à l'Allemagne, comme nous l'aurons dit à la France et à l'Angleterre. Nous restera-t-il ensuite assez de vie et d'énergie pour songer à faire plus tard un voyage en Italie ? J'ose à peine le croire et pourtant mon affection pour la Toscane et pour tous les amis que j'y ai laissés me semble aller toujours croissant...⁴. »

Après les visites d'adieu à ses amis de Paris, Sismondi ne tarda pas à s'apercevoir des effets désastreux que son séjour

1. Lettre *inédite* au docteur Coindet, Chêne, 21 mars 1840, Bibl. publ. de Genève, *Ms. suppl.* , 369 fo. 237.

2. Lettre à Vieusseux, Chêne, 5 avril 1840, *loc. cit.* , p. 131 et suiv.

3. *Ibid.* , p. 132.

4. *Ibid.* , p. 133.

en Angleterre avait sur sa santé et sur son moral. Il rendit toutefois hommage, avec son habituelle loyauté, aux bonnes intentions de ses hôtes britanniques, « reconnaissant, dit-il, des attentions qu'on m'a montrées,... flatté de tout ce qu'on m'a fait voir¹ ». Mais qui ne se sentirait pris de pitié pour le malheureux vieillard en lisant cette phrase, écrite à Maer-hall, où il séjournait chez son beau-frère Josiah Wedgwood :

« Ici on a réuni pour elle (Mme de Sismondi) quatre sœurs, cinq nièces, et je ne sais combien de parents nous n'en avons pas moins vus à Londres, à Tenby, à Cresselly, où nous avons successivement vécu². »

Aussi bien la rencontre avec un ancien ami italien, Pepoli, lui inspire-t-elle cette réflexion, confiée à son journal intime :

« Je retrouve dans les Italiens cette bonté, cette générosité que l'idée trop stricte du droit et de la loi étouffe souvent chez les Anglais³. »

Ce qui l'indispose peut-être le plus contre les compatriotes de sa femme, ce sont leurs croyances religieuses. Il arrive à Sismondi de sortir, indigné, d'un culte où le pasteur prêche sur les peines éternelles, et de noter aussitôt dans son journal :

« Je suis déterminé à ne plus entrer dans une église anglaise pour ne pas m'exposer à entendre de pareils blasphèmes, à ne jamais contribuer à répandre ce que les Anglais appellent leur réforme, car à côté d'elle le papisme est une religion de miséricorde et de grâce⁴. »

Dans une lettre à son ami Barbieri, prêtre catholique, il accumule les griefs contre l'Eglise anglicane, qu'il accuse d'avoir toutes les tares de l'Eglise romaine d'avant la Réforme : intolérance, corruption, zélotisme, superstition, « croyances rétrogrades⁵ ».

Autre grief : Sismondi juge sévèrement la politique étrangère de l'Angleterre.

1. Nous suivons le récit que Sismondi a fait de son séjour en Angleterre à l'abbé Barbieri, dans une lettre datée de Maer-Hall en Staffordshire, le 27 août 1840. *Lettres à Giuseppe Barbieri*, cit. p. 59 et suiv.

2. *Ibid.*

3. 20 juin 1840, *Journal et Corresp.*, p. 105.

4. 28 juin 1840, *ibid.*, p. 106.

5. Lettre à Barbieri, cit., p. 60.

« L'Angleterre, dit-il, — a tort dans sa querelle avec la Chine, elle a eu tort dans sa querelle avec Naples, elle a tort dans sa querelle avec l'Égypte et la France, elle poursuit partout un intérêt mercantile, aux dépens de tous les droits des nations¹. »

Or ce fut surtout le mauvais état de sa santé qui rendit ce voyage si pénible à Sismondi et qui contribua à le plonger dans la plus noire hypochondrie. Au milieu de juillet, tandis qu'il séjournait au pays de Galles, il fut la proie d'une maladie aigue de l'estomac, qui lui causait des souffrances presque ininterrompues. Des coliques qui duraient plusieurs heures, et qui revenaient nuit et jour, ne lui laissaient guère de répit. Un hoquet aggravait sa souffrance; le moindre mouvement et surtout les déplacements en voiture redoublaient ses tourments. Sismondi attribuait la maladie « à la cuisine anglaise, au climat, à tout enfin plutôt qu'à l'âge, qui devrait m'avertir que je me presse vers la fin »².

Il était temps de songer au retour. Avant de quitter Maerhall, Sismondi écrivit une longue lettre à Barbieri, où perce une profonde inquiétude.

« Je tremble de ces dix jours, dit-il, pendant lesquels j'ai encore à courir la poste, et de l'effet qu'ils feront sur moi...

« Au reste, c'est ici le pays *della posta dei diavoli*; nous avons 143 milles à faire pour retourner à Londres, et nous les ferons vendredi en sept heures par le chemin de fer³. »

Sismondi et sa femme quittèrent Londres le 30 août, et, abandonnant leur projet de voyage en Belgique et en Allemagne, ils rentrèrent à Genève par le chemin le plus direct. Aux souffrances du malade s'ajoutait dès lors un hoquet, « qui durait le plus souvent, écrit-il dans un récit de ce triste voyage, de sept heures du matin jusqu'à dix ou onze heures du soir, me donnant jusqu'à quarante secousses par minute⁴ ». Le 9 septembre 1840 les voyageurs étaient de retour à Chêne.

1. *Ibid.*, p. 61.

2. Lettre à Vieusseux, Chêne, 13 novembre 1840, *loc. cit.*, p. 136.

3. Lettre à Barbieri, *cit.*, p. 59-60.

4. Lettre à Vieusseux, *cit.*, p. 136.

*
* *

Sismondi supporta pendant près de deux ans, avec un courage stoïque et une force d'âme vraiment admirables, les souffrances que lui infligeait son cancer à l'estomac. Cette maladie, dont il ignorait probablement le nom, mais non la gravité, n'usait que lentement la résistance d'un organisme assez robuste, qu'aucun trouble sérieux n'avait jamais affecté au cours d'une longue existence.

Rentré à Chêne, Sismondi se fit un devoir de ne rien changer à son train de vie habituel ni à ses habitudes de travail. Mais il pouvait de moins en moins recevoir de visites, son hoquet l'empêchant de faire la conversation. Cette « incommodité », comme il l'appelait, allait en s'aggravant; mais, disait-il, « quoiqu'elle me fatigue fort, elle ne m'ôte ni la force ni le courage¹ ». Ainsi privé des plaisirs de la bonne compagnie, cruellement éprouvé par une souffrance que rien ne soulageait, Sismondi travailla cependant sans relâche. « J'oublie mon mal en écrivant », disait-il². Il considéra comme un devoir de mener son *Histoire des Français* jusqu'à la fin du règne de Louis XV, sachant que ses forces déclinantes ne lui permettraient pas de s'attaquer au règne de Louis XVI.

« Dès que j'aurai mis Louis XV au tombeau, écrivait-il à Vieusseux, je ne saurais dire avec quelle impatience je soupirerai pour ma retraite de Valchiusa; il se joint à mon ardent désir de m'y retrouver une espérance qui probablement n'est qu'une de ces illusions de malades, qui, en se figurant en imagination les lieux où ils ont vécu heureux, croient y retrouver encore les impressions que leur faisaient éprouver alors la santé et la jeunesse. Les progrès de ma maladie d'estomac sont si lents qu'ils peuvent me donner amplement le temps de mourir de toute autre chose³. »

Dans cette année de 1841, qui s'écoula lente et monotone, signalons le séjour que l'abbé Barbieri fit à Chêne pendant l'été; ce fut le dernier événement heureux dans la vie du philosophe, qui en éprouva une profonde satisfaction. L'affection que Sismondi portait à ce prêtre italien était si vive, la présence

1. Lettre à Barbieri, Chêne, 5 août 1841, *loc. cit.*, p. 73.

2. MONTGOLFIER, *loc. cit.*, p. 59.

3. Lettre à Vieusseux, Chêne, 25 décembre 1841, *loc. cit.*, p. 153.

de ce dernier exerçait sur lui une action si bienfaisante, qu'il en fut pendant quelque temps comme apaisé et rasséréné.

A l'automne de la même année Sismondi se plaint que Genève se fait triste. Il venait d'y perdre ses amis Augustin-Pyramus de Candolle et Frédéric Lullin de Chateaufieux. D'autres les avaient précédés : Pictet de Rochemont, Pictet-Diodati, Etienne Dumont, avaient disparu les premiers, avant 1830; puis, Benjamin Constant, à la fin de 1830; en 1832, ce fut le tour de Bonstetten; en 1836, celui de Bellot; en 1839, celui de Pierre Prévost. Rossi avait quitté Genève en 1834. Sismondi, seul survivant de sa génération spirituelle, se demande quel droit il a « de rester en arrière après eux¹ ».

Un sentiment d'isolement et de désenchantement l'envahit :

« Je passe ma vie à désapprendre, à me convaincre successivement que les moyens sur lesquels j'avais compté pour atteindre l'objet désiré sont ou inefficaces, ou souvent dangereux. Ce mécompte qui se répète journellement pour des espérances qui avaient été si vives, est peut-être un des chagrins les plus poignants de l'âge avancé². »

Sa doctrine ni son idéal n'avaient changé. Mais les hommes et les événements l'avaient déçu. Il traitait les idées modernes, c'est-à-dire les idées démocratiques, qui déjà annonçaient la tempête de 1848, de « théories sauvages ». Quant aux siennes, il disait : « Mon drapeau à moi n'a jamais été porté dans la mêlée³ ». N'étant l'homme d'aucune école, l'école dont il pouvait prétendre être l'un des fondateurs et même le chef, n'était pas constituée. Mais la parole amère qu'on lui prête : « Je sors de ce monde sans avoir fait aucune impression, et rien ne se fera⁴ », sera démentie par toute l'évolution des idées sociales, durant les cent années qui vont suivre. Car, quoique libéral imbu de modérantisme à la manière des doctrinaires français, redoutant les conséquences du mouvement démocratique pour la liberté et pour la civilisation, Sismondi apparaît

1. Lettre à Mme Milesi-Mojon, Chêne, 27 septembre 1841, *Journal et Corresp.*, p. 220.

2. Ecrit en 1841. Cité par Schérer *Et. de litt. contemp.*, t. II, p. 212.

3. Lettre à Mlle de Saint-Aulaire, Chêne, 6 juin 1835, *Journal et Corresp.*, p. 182.

4. Cité par Schérer, *cit.*, p. 209.

d'autre part comme un chaud partisan du progrès social et comme un novateur en économie politique¹.

Ce n'est donc pas un zèle aveugle ni surtout une humeur de « réactionnaire » qui le poussèrent à s'opposer, de toutes les forces qui lui restaient, aux progrès de la démocratie en Suisse, dont il discernait d'ailleurs mal les mobiles. Nous ne reconnaissons, dans cette attitude, que son incorrigible parti pris de philosophe qui, une fois de plus, voulait avoir raison contre les événements.

A Genève, l'opposition démocratique s'était groupée, en 1841, dans l'« Association du Trois Mars ». Elle publiait des brochures intitulées *Intérêts genevois*, dans lesquelles elle proposait des changements à la constitution de la République, absolument contraires aux idées de Sismondi. Lorsqu'en novembre, sous la pression du mouvement populaire, le Conseil d'Etat soumit au Conseil représentatif des mesures démocratiques, il était trop tard. Des émeutes éclatèrent dans la ville, le 22 novembre ; la sédition gagna les milices, et les Conseils de la République, assiégés, furent contraints d'abdiquer.

Quelques jours après cette petite révolution, qui marquait, dans les annales de Genève, la fin d'un régime et d'une époque, Sismondi, ému et indigné de la tournure qu'avaient prise les événements, publia sa brochure *A l'Association du Trois Mars*². Il avait été mis personnellement en cause dans un article du numéro 24 des *Intérêts genevois*, où l'on prétendait que l'Association ne faisait que suivre l'exemple donné en 1814, par seize notables, dont Sismondi³; celui-ci riposta avec véhémence contre cette allégation. Aucun des seize pétitionnaires de 1814, disait-il, n'aurait consenti à ameuter le peuple et les milices contre le Conseil souverain et à « lui dicter une capitulation la montre à la main ». Aucun ne manquait au respect dû aux chefs de la patrie, « car nous sentions que la dignité des magistrats est une des plus précieuses entre les propriétés natio-

1. Voir la lettre à Mlle de Saint-Aulaire, *cit.*, p. 182 : « Je suis libéral, mieux encore, républicain, mais jamais démocrate ». Sismondi craignait que la démocratie n'engendrât un nouveau genre d'arbitraire, d'oppression et de servilisme. Aussi bien était-il convaincu que la démocratie s'opposait au vrai progrès, qui ne pouvait venir que des gens éclairés, c'est-à-dire d'une minorité.

2. Genève, 1841, 15 p. in-8°.

3. Voir plus haut chap. XI, § III.

nales ». Enfin la constitution de 1814, qui avait été votée à une grande majorité et à laquelle les pétitionnaires d'autrefois avaient proposé « respectueusement des améliorations », avait été, depuis, profondément modifiée dans un sens libéral¹.

Sismondi était sincère quand il défendait ainsi la constitution genevoise. Depuis la date fatale du 22 novembre, sa correspondance est pleine de doléances sur la liberté perdue de Genève, d'accusations contre les « conspirateurs » et les « bandits » qui ont « violenté la majesté de notre République² ». Ces événements lui causèrent un violent chagrin, et, tout en aggravant encore sérieusement sa maladie, ils le remplirent de douleur, d'humiliation et de honte pour sa patrie³.

« Je me retrouve en 1792, écrivait-il à Mlle de Saint-Aulaire, et il est bien dur, après cinquante ans, de voir recommencer cette même carrière de folies et de crimes, sans que l'expérience ait profité à personne⁴! »

Or, vieillard déjà touché par la mort, n'espérant plus rien de sa santé, il se fit nommer député à l'Assemblée constituante par le Collège des Eaux-Vives. Il tint à faire entendre sa protestation, afin de « dégager, disait-il, sa responsabilité vis-à-vis de l'opinion européenne⁵ ». Le 30 mars 1842, Sismondi prononça un discours devant la Constituante, scène pénible et émouvante, dont Alphonse de Candolle a laissé le témoignage que voici :

« Le discours de ce vieillard célèbre et souffrant fut écouté par tout le monde avec surprise, respect et véritable commisération. À chaque phrase il éprouvait des étouffements et ne pouvait reprendre qu'avec peine, à ce point qu'il lui fut impossible d'achever. Rentré chez lui, il

1. Ceci explique pourquoi Sismondi pouvait, avec tant de conviction, prendre la défense de la constitution même qu'il avait en réalité vivement combattue en 1814. « De 1815 à 1828, vingt-six articles furent abrogés et plusieurs autres profondément modifiés... Le cens électoral fut abaissé de 69 fl. à 25, et plus tard il fut réduit 3 francs, avec la condition que tout citoyen payant cette somme de sa propre volonté pouvait se rendre électeur... (Sismondi) était de ceux qui disaient : « Si un citoyen n'estime pas le droit de voter trois francs, il ne mérite pas d'y être appelé ». ALPH. DE CANDOLLE, *Sismondi considéré comme citoyen genevois*, p. 76.

2. Lettre à Barbieri, Chêne, 12 décembre 1841, *cit.*, p. 79.

3. Au même, Chêne, 25 décembre 1841, *cit.*, p. 83.

4. Chêne, 28 novembre 1841, *Journal et Corresp.*, p. 221. Rossi, alors à Paris, était du même avis que Sismondi. « Je l'ai ressentie comme une injure personnelle », disait-il de la révolution genevoise. CANDOLLE, *cit.*, p. 92.

5. *Ibid.*, p. 89.

rédigea le discours qu'il aurait voulu faire et le publia. On peut voir en le lisant à quel point ce discours était inopportun et inutile. Presque entièrement composé de considérations très générales sur les monarchies, aristocraties et démocraties, il ne proposait relativement à Genève qu'une seule mesure, assez logique, mais dont personne ne voulait, celle de soumettre au peuple la question préalable de savoir s'il voulait changer la constitution ou s'il préférerait qu'on en fit une autre. La majorité, n'ayant nul envie de prolonger un état de troubles, laissa tomber la proposition, qui aurait dû être faite avant la nomination de la constituante¹. »

Après cette séance, l'infortuné orateur fut « rapporté chez lui dans le plus grand épuisement² ». Les médecins lui interdirent dès lors de se rendre à l'Assemblée.

Ainsi s'acheva la carrière politique de Sismondi, sans succès et sans gloire. Mais s'il s'est senti, par les événements, cruellement frappé dans ses convictions les plus intimes, du moins a-t-il prouvé, par son attitude, qu'il savait défendre ces convictions, même inutilement, jusqu'à son dernier souffle³.

*
* *

L'émotion des journées de novembre acheva de détruire la santé de Sismondi. Il comprit qu'il ne pouvait plus retourner en Toscane, et qu'il n'aurait pas sa sépulture à côté de celles de ses parents et de sa sœur, qui reposaient tous à Pescia. Mais il y envoya des caisses remplies de livres, de manuscrits et de lettres de famille, destinés à ses héritiers. Quant à sa succession, il l'avait réglée jusque dans les moindres détails, n'oubliant rien ni personne.

Les médecins lui avaient interdit de recevoir des visites et de parler; étendu sur sa chaise longue, il écrivait la conclusion de l'*Histoire des Français*; on était au 9 mai. Le 29 et le 31, il dressa le catalogue de ses œuvres. Le 4 juin il corrigea les quatre feuilles d'épreuves qui terminent le tome XXVIII de son *Histoire*; il commença les corrections du tome suivant,

1. *Ibid.*, p. 89-90.

2. MONTGOLFIER, *cit.*, p. 59.

3. Cinq semaines avant sa mort, le 22 mai 1842, Sismondi, dans une lettre adressée aux rédacteurs du *Fédéral*, protesta une dernière fois contre le sort qu'on avait fait à sa proposition relative à un référendum sur le maintien ou l'abolition de la constitution de 1814. Bibl. publ. de Genève, *Coll. Coindet, Ms. suppl.*, 363 fos. 233-234

le 8 juin. Le 10, il écrivit au fils de son ancien métayer de Valchiusa, pour lui rappeler l'échéance d'une petite pension que ce paysan s'était engagé à servir à sa vieille mère. Une autre lettre était destinée à un historien de Bordeaux, qui avait demandé à Sismondi des indications bibliographiques relatives à l'histoire des Vaudois. Il la termina par ces mots : « Morituri te salutant ».

« Le 11, raconte Mlle de Montgolfier, Sismondi eut un terrible vomissement de sang et laissa échapper un gémissement dont il s'excusa, l'attribuant à l'effort, non à la douleur; alors sa femme, qu'avaient abusée tant de force et de patience, et dont la tendresse passionnée repoussait toute idée de danger, comprit l'état du malade avec désespoir¹. »

Le surlendemain, le moribond corrigea encore des épreuves et donna des ordres à son éditeur parisien pour le règlement de ses derniers honoraires d'auteur; il écrivait à ce sujet à Treuttel et Wurtz : « Ce sera ma femme qui les percevra »; puis : « Je suis trop faible pour écrire davantage² ».

Le même jour, puis le 21 juin, enfin, il ajouta des codicilles à son testament, dont il confirma par ailleurs toutes les dispositions; il y demande à sa femme de continuer à donner chaque année cent écus aux époux Desideri, — sa nièce et son mari, — « pour qu'ils puissent continuer à prendre les bains de mer », et d'offrir sa maison de Chêne « à nos bons parents et amis le marquis et la marquise de Bossi,... sous un rabais de quinze mille francs sur le prix qu'on pourrait obtenir d'un autre³ ». Dans ce même testament il avait exprimé ses sentiments de confiance et de reconnaissance envers Dieu et supplié sa femme et tous ceux qui le tenaient en affection de le voir partir sans regret.

« Le 25 juin, il resta couché, immobile, les yeux fermés et sans parler jusque vers environ une heure. Il demanda alors à se lever. On l'habilla, on l'étendit sur son sofa, il y demeura tranquille, et à trois heures de l'après-midi il avait cessé de respirer⁴. »

1. MONTGOLFIER, *cit.* p. 61. Nous empruntons à ce témoin la plupart de nos renseignements.

2. Lettre *inédite*, Bibl. publ. de Genève, Ms. suppl. 139 fos. 70-71.

3. Testament de Sismondi, Arch. d'Etat de Genève, *Minutes de J. M. Demole*, 1842, 1^{er} semestre, n° 177.

4. MONTGOLFIER, *cit.*, p. 61.

Sismondi fut inhumé non loin de sa maison, dans le petit cimetière rustique de Chêne. Sa tombe, qui se trouve derrière le chœur de l'église paroissiale, offre un aspect presque humble et un peu délaissé. Sismondi y repose seul; sa veuve avait quitté Chêne et la Suisse pour finir ses jours dans sa famille, en Angleterre.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Abrantès, duchesse d', 299.
 Addington, Mr. 254.
 Aguesseau, Georgine d', 265.
 Aguesseau, M^{me} d', 265.
 Albany, voir Stuart, Charles-Edouard.
 Albany, cardinal d', 135.
 Albany, comtesse d' (Princesse Louise de Stolberg), 9, 44, 57, 105, 111, 116, 120, 125, 126, 128, 129, 131, 143-145, 147-153, 158, 163, 165, 166, 169, 184-186, 194, 204-206, 208, 209, 211, 212, 214, 216, 219, 220-224, 226, 235, 236, 249, 252, 287, 304, 322, 327, 330, 331, 333, 335, 336, 369, 370, 384, 436.
 Alexandre I^{er}, Empereur de Russie, 219.
 Alfieri, Vittorio, 83, 144, 146-152, 174, 179, 184, 192, 194, 209, 369.
 Allen, Elizabeth, née Hensleigh, épouse de John Bartlett Allen, 378.
 Allen, Emma, 329, 331, 332, 375-378, 380, 385.
 Allen, Fanny, 329, 331, 332, 375, 377, 378, 380, 381, 385, 386.
 Allen, Jessie, voir M^{me} Sismondi.
 Allen, John Bartlett, of Cresselly, 378, 379.
 Allen, John Hensleigh, of Cresselly, 236, 378, 380, 444.
 Allen, Lancelot Baugh, 380.
 Ammirato, Scipion, 349.
 Andres, 180, 181.
 Andryane, Alexandre, 388.
 Angeville, M^{lle} d', 382.
 Anjou, Charles d', 174.
 Anquetil, 436.
 Antonio, Nicolas, 181.
 Anton, Jean d', 362.
 Arétin, 349.
 Argenson, marquis d', 304.
 Arioste, 174, 197, 348.
 Aristote, 174, 195.
 Arnim, Joachim d', 160, 161, 165.
 Attila, 271.
 Auxion La Vaysse, d', 312.
 Baggesen, 326.
 Ballanche, 60, 196.
 Baluze, 84.
 Bandello, 360.
 Barante, préfet du Léman, 75, 80, 169, 170.
 Barante, Prosper de, 51, 60, 91, 102, 190, 192, 232, 342, 355, 360, 445.
 Barbey d'Aurevilly, J., 62.
 Barbieri, abbé, 366, 441, 446, 449, 453, 457-460, 462.
 Barros, Joaô de, 177.
 Barry, 279.
 Barthélemy, ambassadeur de France, 22.
 Bassano, duc de, 301, 314.
 Bayard, 363.
 Bayle, Pierre, 352.
 Beaucaire, 362.
 Beauvau, prince de, 276, 300, 310, 314.

- Beauvau, princesse de, 276, 314.
 Beethoven, 156.
 Bellegarde, général de, 296.
 Bellot, Pierre-François, 241, 252, 387, 460.
 Bembo, 349.
 Benoiston de Châteauneuf, 423.
 Benincasa, 134.
 Bentham, Jérémie, 5, 231, 253.
 Béranger-Châtillon, comtesse de, 210, 275, 276, 300, 308, 314, 315, 333.
 Béranger-Châtillon, comte Raymond de, 263, 276, 300, 314, 315.
 Berchet, Giovanni, 199, 366.
 Berry, duc de, 259, 270.
 Berthelier, 233.
 Berthier, général, 36.
 Bertrand, grand maréchal, 292, 293, 310, 313.
 Bertuch, Friedrich, 182.
 Biel, baron de, 98, 99, 162.
 Blacas, duc de, 259, 267.
 Blanc Louis, 428.
 Blair, Robert, 17.
 Blücher, maréchal, 308.
 Bluntschli, Karl, 425.
 Boccace, 174, 187, 349.
 Bodmer, J.-J., 90, 104.
 Boettiger, Charles-Auguste, 167.
 Böhl, 201, 202.
 Boileau, 195.
 Boin, P., 238.
 Boissier, recteur de l'Académie de Genève, 45.
 Bonnet, Charles, 2, 4, 5, 96, 233.
 Bonstetten, Charles-Victor de, 6, 44, 47, 49, 58, 65, 91, 95, 96, 99, 102, 108, 114, 115, 118, 122-130, 131-133, 136, 138, 139, 147, 162-164, 166, 170, 317, 329, 331, 335, 385, 389, 401, 451, 460.
 Bonstetten, Edouard de, 126, 127.
 Borbosa, Diogo, 181.
 Borgia, les, 361.
 Borgo, Flaminio del, 349.
 Borsieri, Pietro, 104, 199, 367.
 Bossi, marquis Benigno de, 52, 377, 386, 388, 464.
 Bossi, marquise de (née Bertrand), 386, 464.
 Botta, Carlo, 33, 179, 198, 369, 370.
 Boufflers, Mme de, 211.
 Boulainvilliers, 431.
 Bourbon, duc de, 270.
 Bourrit, 14.
 Bousquet, 27.
 Bouterwek, 180-182, 201, 202.
 Bozzolo, Federico, 7, 9.
 Breme, Ludovico di, 50, 198, 199, 400.
 Brenckmann, 88.
 Brentano, Bettina, 159-161, 165.
 Brentano, Clément, 160, 197.
 Brescia, Arnault de, 139.
 Briche, Mme de la, 209.
 Brofferio, A., 370.
 Broglie, duc Albert de, 113, 263.
 Broglie, duc Victor de, 9, 107, 111, 112, 253, 262, 272, 275, 304, 327, 328, 330, 430, 431, 445.
 Broglie, duchesse Albertine de, 111, 112, 235, 262, 304, 316, 327, 330, 333.
 Brun, Frederikke, Mme, 96, 99, 118, 122, 123, 125-132, 162, 165, 166, 219, 317, 331, 333, 335, 385, 389.
 Brun, Augusta, Mlle, 166.
 Brun, Ida, comtesse de Bombelles, 130.
 Bubna, comte de (général), 227, 228.
 Burckhardt, Jacob, 353, 357, 358.
 Buret, 428.
 Brydges, Egerton, 201.
 Byron, lord, 197, 275, 326, 334, 335.
 Cabanis, docteur, 213.
 Caffarelli, Mme, 310, 312.
 Caëtan, 8.

- Calderon, 179, 182, 185.
 Calvin, 16, 233, 386.
 Camoëns, Luis de, 106, 176, 179, 199, 215.
 Candolle, A. de (syndic), 240.
 Candolle, Augustin-Pyramus de, 3, 205, 241, 246, 247, 280, 322, 387, 460.
 Caudolle, Alphonse de, 322, 388, 423, 447, 449, 462.
 Canning, 256.
 Canova, Antonio, sculpteur, 135, 148, 150.
 Capelle, baron de, 169, 170, 171.
 Capo d'Istria, 248.
 Capponi, Gino, 366, 372.
 Carnot, 274, 277, 279, 309.
 Castellane, maréchal de, 264.
 Castlereagh, vicomte, 234, 249, 301, 303.
 Castracani, Castruccio, 347.
 Caulaincourt, voir Vicence.
 Cavalcato, 10.
 Cavour, comte Camillo de, 368, 369, 388, 423.
 Cayla — De la Rive, 392.
 Cayla, Guillaume (syndic), 14, 26, 27, 28, 392.
 Cervantès, 179, 185.
 César, 96, 124.
 Cesari, P. Antonio, 365.
 Chamisso, Albert de, 165.
 Champagne, 69.
 Channing, William, 451, 453.
 Charles VIII, roi de France, 351.
 Charles XII, roi de Suède, 268.
 Charles-Albert, prince de Carignan, 367.
 Charlemagne, 91.
 Charles-Quint, 344.
 Charrière, M^{me} de, 18, 337.
 Chasténais, M^{me} de, 264.
 Chateaubriand, 50, 51, 57, 60, 61, 69, 74, 105, 122, 133, 135, 139, 144, 181, 211, 213, 216, 218, 262, 281, 287, 297, 298, 300, 326, 360, 388, 437.
 Chateaufvieux, Frédéric Lullin de, 68, 69, 114, 142, 318, 332, 460.
 Chenevière (professeur), 377, 382.
 Chénier, Marie-Joseph, 59, 60, 73, 75, 354, 355.
 Cherbuliez, professeur, 423.
 Choiseul d'Aillecourt, 107.
 Cicéron, 195.
 Cicognara, Massimiliana Cislago, 147.
 Cicognara, Leopoldo, 134, 147.
 Clavier, 81.
 Clavière, 2, 3, 237.
 Clovis, 435.
 Coigny, M^{me} de, 276.
 Coindet, docteur, 393, 456.
 Collegno, 388.
 Condorcet, 212.
 Condorcet, marquise de, 57, 213.
 Confalonieri, Federico, 199, 372, 388.
 Constant, Benjamin, 4, 15, 18, 43, 47, 49, 55, 59, 60, 69, 75, 85, 86, 88, 94, 95, 99, 106, 108, 114-122, 158, 162, 164, 168, 169, 171, 189, 192, 193, 195, 196, 213, 217, 238, 258, 271, 275, 277-279, 286, 291, 295, 299, 303, 309, 314, 317, 319, 329, 332, 333, 336, 337, 454, 460.
 Constant, M^{me} Benjamin, (née Charlotte de Hardenberg), 120, 169, 336.
 Constant, Charles de, 14, 61, 121, 169, 171, 235-237, 241, 256, 305, 319, 320, 337, 388.
 Constant, M^{me} Charles de, 237, 253.
 Constant, Rosalie de, 14, 15, 113, 114, 118, 119, 169, 217, 319, 337.
 Constant, Samuel de (général), 14, 15.
 Constant, Victor de, 14, 15.
 Cooper, Fenimore, 371.
 Corneille, 184, 185.
 Cornuau, Isaac, 26.
 Cotta, libraire, 49.

- Cottin, M^{me}, 140, 146.
 Courier, Paul-Louis, 148, 399.
 Courlande, duchesse de, 118, 157.
 Cousin, Victor, 121.
 Craon, prince de, 368.
 Crapelet, imprimeur, 274, 332.
 Crawford, 303.
 Crescentius, 139.
 Curchod, Suzanne (voir Necker).
 Custine, M^{me} de, 211.

 Dalla, D. M., 198.
 Dante, 83, 104, 146, 174, 179, 187, 197, 201, 349.
 Daru, 400.
 Darwin, Charles, 379.
 Darwin, Emma (née Wedgwood), 332, 377, 379, 381.
 Daunou, P. C. F., 59, 75, 433-435.
 Davy, lady, 236.
 De Felets, 196.
 Delacouture, abbé, 363.
 De la Rive, Auguste, 402.
 Delolme, 3.
 Del Pozzo, 388.
 Dieze, J.-A., 181, 182.
 De Roches, médecin, 252.
 Des Arts, Joseph, 228-230, 234, 237, 238, 240, 246, 247, 252, 254.
 Deschamps, Emile, 197.
 Desideri, docteur, 444, 464.
 Desideri, M^{me} (née Henriette Forti), 444, 464.
 Dessaix, J. M. (général), 249.
 Dolomieu, marquis de, 270.
 Dolomieu, marquise de, 215, 258-261, 265, 269, 275, 300, 314, 333, 444.
 Drewe, Caroline (née Allen), 380.
 Drewe, Rév. Edward, 380.
 Dubos, abbé, 141, 431.
 Ducange, 84.
 Duchêne, E., 81.
 Duchesne, 349, 435.
 Dumont, Etienne, 2, 5, 23, 74, 231, 236-238, 240, 252-255, 327, 328, 333, 387, 400, 460.
 Dupont de Nemours, P.-S., 211, 213, 259, 264, 304.
 Dupont, général, 270.
 Duras, duc de, 270.
 Duras, duchesse de, 61, 210, 217, 218, 260, 261, 270.
 Du Roveray, 2.
 Dussault, 194-196.
 Duval, J.-L., 2.
 Duvau, Auguste, 57.

 Elisa Napoléon, princesse de Lucques, 380.
 Engels, Frédéric, 416, 428, 429.
 Esménard, 156, 172, 354.
 Este (les), 341, 347.
 Euripide, 184.
 Eymar, Ange-Marie d', 75.
 Eynard, Gabriel-Antoine, 19.
 Eynard, Jean-Gabriel, 19, 20, 230, 305.

 Fabre, peintre, 147.
 Fauriel, Claude, 52, 59, 189, 202, 213, 371.
 Favre, Guillaume, 114, 387.
 Fayette, M^{me} de la, 218.
 Ferdinand III, Grand-duc de Toscane, 31, 33, 35, 36, 38, 296, 306.
 Fesch, cardinal, 36.
 Fielding, 298.
 Figueroa, José Lorenzo, 202.
 Filangeri, Gaetano, 213.
 Fix, Théodore, 401, 402.
 Flahaut, voir — Souza (M^{me} de).
 Flahaut, général de, 215, 275, 293, 300, 310.
 Fleury, cardinal, 147.
 Fleury historien, 349.
 Fontanes, M. de, 45, 261, 298.
 Forbin-Janson, M. de, 314.
 Forti, Antonio Cosimo, 30.

- Forti, Francesco, 372, 393.
 Forti, Henriette (voir Desideri).
 Forti, M^{me} (née Sara Simonde) 11, 28, 30, 31, 37, 378, 384, 444.
 Foscolo, Ugo, 143, 144-146, 220, 273, 313, 330, 358.
 Fouché, 169, 309.
 Fourier, 421, 422, 427.
 François I^{er}, empereur d'Autriche 156.
 François I^{er}, roi de France, 433.
 Frédéric II, roi de Prusse, 17.
 Frédéric Barberousse, 55, 87, 88, 103, 349, 351.
 Freising, Otto de, 349.
 Froissart, 435.

 Galilée, 406.
 Gallatin, Gratien de, 14.
 Gallatin, Jean-Louis de, 14.
 Galles, princesse de, Caroline de Brunswick, 235, 236.
 Gallois, 213, 272, 275, 332, 333.
 Gama, Vasco de, 177.
 Garnier, historien, 362.
 Garnier, Germain (sénateur), 209.
 Gengis Khan, 271.
 Genlis, M^{me} de, 106.
 George, prince-régent d'Angleterre 303.
 Gérando, baron de, 44, 163, 169, 310.
 Gessner, libraire, 90, 98.
 Gessner, Salomon, 65.
 Gherardesca, 8.
 Gherardini, Giovanni, 198.
 Giannone, 88, 349.
 Gibbon, 84, 90, 91, 213, 342, 344, 348, 349, 398, 439.
 Ginguené, P.-L., 52, 57, 74, 75, 105, 106, 180, 186-188, 201, 349, 358, 360.
 Gioberti, Vincenzo, 50.
 Giordani, Pietro, 147, 367.
 Giotti, 366.

 Giovio, Paul, 349, 362, 363.
 Girardin, comte Alexandre de, 310, 312.
 Girod, avocat, 252.
 Girod, M^{me} (née Sara Sacirère), 13, 25, 41, 43, 154.
 Girod, Pierre, 13.
 Girod, Henriette (voir M^{me} Simonde).
 Girodez, Isaac, 10.
 Giuntotardi, 135.
 Giusti, Giuseppe, 366, 370.
 Gleim, 96, 130.
 Godwin, 422.
 Goethe, 94, 133, 135, 158, 159, 165, 184, 326.
 Goldoni, Carlo, 174.
 Gonzague, les, 347.
 Gray, Thomas, 122.
 Gregorovius, 358.
 Grenus, Théodore, baron de, 361-363, 392.
 Grenier, général, 309.
 Grouchy, maréchal de, 310, 312.
 Groslier, M^{me} de, 211.
 Guichardin, 349.
 Guizot, François, 51, 91, 213, 262, 272, 279, 280, 400, 436, 437.
 Guizot, M^{me} (née de Meulan), 213, 262.

 Hain, L., 201.
 Hallam, 96, 356.
 Haller, Albert de, 65.
 Hardenberg, baron de, 249.
 Hardenberg, Charlotte de (voir Constant).
 Haussez, d', 388, 389.
 Haxo, F, général baron, 308, 310, 312.
 Hazlitt, 201.
 Heeren, 107.
 Hegel, Karl, 358.
 Helvétius, M^{me}, 57.
 Henri II, roi de France, 433.
 Hentsch, 81, 235.

- Herder, J.-G., 90, 104, 182, 195, 197, 352.
- Hesse - Kassel, Guillaume (landgrave de), 93.
- Hesse, Philippe (landgrave de), 93.
- Hildebrand, 427.
- Holbach, baron d', 411.
- Holland, lord et lady, 236, 333.
- Homère, 91, 104, 124.
- Horace, 195.
- Hortense, reine de Hollande, 441, 448.
- Hugo, Victor, 51.
- Humboldt, Alexandre de, 99, 262, 280, 400.
- Humboldt, Guillaume de, 99, 135, 139, 165.
- Hume, 84, 190, 342.
- Immermann, 201.
- Ivernois, François d', 3, 23, 74, 230, 231, 236, 238, 240, 247-251, 255, 422, 423.
- Jablonowska, princesse de, 259, 299, 309.
- Jacopetti, Fulvia, 364.
- Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, 98, 100.
- Jordy, général, 227.
- Joseph Napoléon, roi d'Epsagne, 278.
- Joséphine, impératrice, 311, 312.
- Jullien, Antoine, 310, 369, 392, 399-401.
- Kinnaird, lord, 275.
- Knebel, Henriette de, 159.
- Knies, 427.
- Kotzebue, 195, 196.
- Krudener, M^{me} de, 115, 162.
- La Bédoyère, Charles de, 293, 300, 314.
- Laborde, comte Alexandre de, 185, 186.
- Laborde, M^{me} de, 209.
- Lacordaire, 420.
- Lacretelle, de, 60.
- Lafayette, général de, 263, 277, 299.
- La Ferronnays, M. de, 259.
- La Harpe, 180.
- Lally Tolendal, 106.
- Lambruschini, Raffaello, 365, 366, 372.
- Lamennais, 121, 452.
- Lauducci, 372.
- Langallerie, Chevalier de, 114.
- Lanjuinais, 308.
- Lansdowne, voir Petty et Shelburn.
- Lardner, docteur, 356.
- La Roche, Maximilienne de, 159.
- La Rochefoucauld, M. de, 114.
- Lascours, M. de, 270.
- La Trémouille, Louis de, 362.
- Lavalette, 310, 312, 314.
- Lavoisier, 299.
- Leakey, peintre, 380.
- Lecointe-Randall, 128.
- Lénine, Wl. I. Oulianoff, dit, 429, 430.
- Léon, prince de, 207.
- Léon, princesse de, 260, 261, 266.
- Léopardi, Giacomo, 144.
- Lépold, grand-duc de Toscane, 32-34.
- Lévis, duc de, 270, 315.
- Lévis, duchesse de, 210, 263, 314.
- L'Huilier, 252.
- Ligne, prince de, 156.
- Lindsay, M^{me}, 336.
- Lopè de Vega, 175, 179, 185.
- Louis IX, voir Saint-Louis.
- Louis XIV, 218, 432.
- Louis XV, 433, 459.
- Louis XVI, 459.
- Louis XVIII, 219, 221, 261, 263, 266-268, 270-272, 277, 299, 309, 313, 315, 319, 321.

- Louis-Napoléon Bonaparte, prince
 (voir Napoléon III).
 Louis-Philippe, roi des Français,
 260-262, 269, 298, 301, 386, 438,
 444, 447.
 Lucan, lord, 236.
 Lullin, Frédéric (voir Chateau-
 vieux).
 Lullin, Ami, 229, 232-234, 238,
 251.
 Luther, 452.

 Mably, abbé de, 431.
 Macaulay, Th.-B., 201, 253, 439.
 Mac Culloch, 401, 407, 410, 422.
 Macdonald, Mr. et Mrs, 236.
 Machiavel, 102, 349, 351, 367.
 Mackintosh, lady Catherine, née
 Allen, 302, 379.
 Mackintosh, sir James, 189, 200,
 266, 273, 302, 303, 333, 379.
 Macpherson, 220.
 Malavolti, 349.
 Malesherbes, 211, 212.
 Malespina, 8.
 Mallet, Paul-Henri, 91-93, 114,
 329.
 Mallet du Pan, 3, 23.
 Malthus, 17, 399, 407, 410, 412.
 Manget, 320.
 Manzoni, Alessandro, 144, 363-365.
 Marcet, M^{me}, 390.
 Marie-Louise, impératrice, 276.
 Mars, M^{lle}, 51.
 Martin, Henri, 81.
 Marx, Karl, 408, 410, 411, 416,
 418, 428-430.
 Marzucchi, Celso, 372.
 Matthison, Friedrich von, 108, 122.
 Maurice, Fréd-Guill, 44, 74, 75, 79.
 Maximilien I^{er}, Empereur. 361.
 May, de (historien), 363.
 Mayer, Enrico, 34, 372.
 Mazzini, Giuseppe, 368, 369.
 Médicis, les, 341, 347.
 Médicis, Cosmes, l'Ancien-, 359.
 Médicis, Laurent, dit le Magni-
 fique, 201, 344, 358-360.
 Medwin, Thomas, 335.
 Meister, Henri, 144.
 Mélin de Saint-Gelais, 362.
 Melun, baron de, 172.
 Métastase, Pietro, 174, 179.
 Micali, Giuseppe, 369.
 Michaud, Joseph, 51, 60, 96, 105,
 106, 107, 140, 274, 338, 355.
 Michelet, Jules, 51, 102, 341, 353,
 398, 424, 452.
 Mignet, 7, 64, 348, 390, 424, 455.
 Milesi-Mojon, Bianca, 444, 452-454
 460.
 Mill, John Stuart, 428.
 Millot, 181.
 Mirabeau, 2, 252.
 Moïse, 91.
 Molé, comte, 388, 444.
 Molière, 164.
 Monnier, Edouard, 249.
 Montalembert, 387.
 Montalivet, 44, 80, 81.
 Montesquieu, 15, 84, 141, 429, 431.
 Montesquiou, comte de (général),
 21.
 Monthion, Gabrielle, 7.
 Monti, Vincenzo, 134, 144, 146,
 147, 367.
 Montjoie, M^{me} de, 259, 262.
 Montmorency, Adrien de, 114.
 Montmorency, Mathieu de 114,
 171, 207.
 Montmorency, M^{me} Adrien de,
 210.
 Montolieu, M^{me} de, 158.
 Montsoreau, M^{lles} de, 259.
 Morellet, abbé, 211, 213.
 Morny, duc de, 215.
 Morpeth, lord, 265.
 Moyrier, de, 9.
 Müller, Jean de, 47, 49, 60, 90,
 91, 93-105, 122, 124, 130, 152,
 157, 158, 162, 165, 167, 182, 329,
 342, 345, 346, 349, 352, 355, 357,
 361, 398.

- Munier, professeur, 386, 387, 391, 423.
 Munier-Romilly, Amélie, 386.
 Murat, roi de Naples, 35, 296, 301, 386.
 Muratori, L.-A., 84, 88, 349, 356.
 Muset, roi de Sardaigne, 8.
 Mutica, comte de, 8.
- Napoléon Ier, 9, 35, 36, 57, 60, 78, 86, 108, 110, 111, 120, 134, 135, 145, 150, 152, 164, 168, 204, 206, 215, 218, 219-223, 236, 259, 267-281, 283-285, 289-306, 308, 309, 311-313, 318-321, 327, 333, 334, 338, 373, 400, 441.
 Napoléon II, 309.
 Napoléon III, 259, 388, 447-449.
 Narbonne, comte Louis de, 156.
 Necker, Jacques, 2, 3, 18, 43, 75, 90, 91, 96, 108, 111, 114, 118, 122-124, 156, 237, 263, 286, 303, 329, 337.
 Necker, Louis, 321.
 Necker, Mme (née Suzanne Curchod), 90, 124, 337.
 Necker — de Saussure (Mme), 113, 116, 183, 196, 321.
 Ney, maréchal, 270.
 Niccolini, G.-B., 144, 372.
 Nicéas, 349.
 Nicolle, libraire, 90, 332.
 Nodier, Charles, 413.
 Novalis, 326.
- Oehlenschläger, Adam, 162, 326.
 O'Connell, 402.
 Odier, J., 81, 252.
 Odier, Louis (médecin), 114, 127, 239, 240.
 Oléastre, Charles d' (pseudonyme de Sismondi), 9, 282-287, 289, 299.
 Orléans, duc d' (voir Louis-Philippe, roi des Français).
- Ossian, 91, 195, 198, 220.
 Oudinot, maréchal, 272.
 Owen, Robert, 405, 419, 421, 422, 427.
- Pange, M. de, 270.
 Parker, Théodore, 451.
 Passavant, Mme Elisabeth (veuve Faesch), 13, 393.
 Paschoud, libraire, 43, 233, 234.
 Pastoret, Mme de, 209.
 Peccolat, 233.
 Pellico, Silvio, 144, 199, 358, 389.
 Pepoli, Taddeo de, 347.
 Pestalozzi, Henri, 47.
 Petetin, 389.
 Pétrarque, 30, 145, 174, 179, 187, 201, 349.
 Petty, Henry (3^e marquis de Lansdowne), 253, 333.
 Piatti, libraire, 333, 366.
 Piccinino, 350.
 Picot, Jean, 12.
 Picot, Pierre, 12, 47.
 Pictet, Charlotte, 14.
 Pictet, Emma, 381.
 Pictet, Marc-Auguste, 17, 18, 45, 64, 74, 78, 205, 239, 240, 272, 280, 292, 306.
 Pictet-Diodati, J.-M.-J., 78, 205, 240, 252, 460.
 Pictet de Rochemont, Charles, 48, 58, 68, 74, 77, 196, 228, 230, 247-249, 251, 305, 320, 460.
 Pictet de Sergy, 56, 388, 392, 393.
 Pie VII, 298.
 Pie IX, 386.
 Pietrasanta, prince Charles de, 364.
 Pitt, 254.
 Plater, comte de, 45.
 Pogge, 349.
 Poix, prince de, 270.
 Porro, 388.
 Potocki, A., 389.
 Prangins, général de, 316.
 Prévost, procureur général, 27.

- Prévost, Pierre, 17, 18, 46, 66, 74, 114, 124, 252, 305, 306, 460.
 Prusse, Auguste, prince de, 115.
 Puerari, 10.

 Quesnay, 212, 408.
 Quinette, 309.
 Quintilien, 195.

 Racine, 184.
 Randall, M^{lle}, 128, 316.
 Raymond Béranger, comte de Barcelone, 174.
 Récamier, M^{me}, 115, 156, 158, 169, 171, 196, 258, 262, 278, 299, 337.
 Recke, baronne Elisa de, 154, 155, 157, 158, 164.
 Reinhard, Jean de, 220, 249, 256.
 Reybaz, 2, 23.
 Renée, Amédée, 430.
 Reumont, Alfred de, 371.
 Rhodéz, 369.
 Ricardo, David, 399, 400, 407, 409-414, 423.
 Ricasoli, 388.
 Richardson, 298.
 Richelieu, duc de, 263.
 Ricci, évêque, 32.
 Ridolfi, marquis, 372.
 Rienzi, 139.
 Ritter, Karl, 115.
 Roberston, 84, 93, 342, 344, 349, 352, 367.
 Robinet, Ed., 439.
 Rocca, John, 111, 171, 259, 263, 316, 330, 334.
 Rochemont, de (avocat), 27.
 Rodbertus, 428.
 Rollin, Charles, 437.
 Romagnosi, Gian Domenico, 300, 370.
 Romano, Eccelino de, 347.
 Romilly, Sir Samuel, 231.
 Roscher, 427.
 Roscoe, William, 201, 344, 349, 358, 359, 360.
 Roscoe, Thomas, 201, 358.
 Rossi, Jean-Gherardo de, 135.
 Rossi, Pellegrino, 364, 368-389, 401, 460, 462.
 Rousseau, J.-J., 1, 4, 11, 15, 16, 17, 65, 233, 237, 238, 297, 389, 422, 426, 429.
 Rovigo, duc de, 156, 169, 170, 171, 172.
 Royer-Collard, 279.
 Rulhière, Claude, 59.
 Rumford, M^{me} de, 299, 333.

 Sabran, comte Elzéar de, 163, 168, 211.
 Saint-Aulaire, comte de (ambassadeur), 441, 445.
 Saint-Aulaire, comtesse de, 388, 440, 441, 444, 447, 450.
 Saint-Aulaire, Eulalie de, 443, 444, 451, 452, 454, 460-462.
 Saint-Chamans, vicomte de, 196.
 Saint-Julien, M^{me} de, 211.
 Saint-Louis, 433.
 Saint-Marsan, marquis de, 249.
 Saint-Marsan, Charles de, 389.
 Saint-Pierre, Bernardin de, 66.
 Saint-Simon, comte Henri de, 73, 412, 427.
 Saint-Simon, duc de, 400.
 Sainte-Beuve, 12, 35, 41, 64, 84, 104, 111, 121, 149, 189, 342, 389, 436, 437.
 Saladin — de Budé, 228, 230, 243.
 Salis, Rodolphe de, dit le Long, 362, 363.
 Salisbury, lord (lord Robert Cecil), 380.
 Salisbury, lady (née Georgina Alderson), 380.
 Salluste, 124.
 Salvandy, 444, 445.
 Santarosa, Santorre di, 366, 388.
 Sardi, 8.

- Sartoris, Jean-Léonard, 10.
 Sartoris, Marianne, 7, 10.
 Sartorius, 93.
 Saussure, Horace-Bénédict de, 2, 4, 17, 65.
 Savary, voir Rovigo.
 Say, Jean-Baptiste, 73, 75, 81, 294, 399, 407, 410, 412, 423.
 Scala, de la (les), 341.
 Scala, Mastino de la, 347.
 Schiller, Frédéric, 90, 93, 103, 158, 162, 183, 184, 192, 193.
 Schlegel, Auguste-Guillaume, 47, 49, 58, 91, 99, 113, 116, 117, 133, 134, 136-138, 143, 144, 150-152, 155, 156, 162-165, 168, 180, 182-185, 187, 193, 194, 196, 316, 329, 330, 443.
 Schlegel, Frédéric, 144, 171.
 Schmidtmeier, J.-P., 230, 338, 243.
 Schott, 435.
 Scott, Walter, 153, 197, 326, 356, 439.
 Ségur, M^{me} Octave de, 209.
 Ségur, historien, 400.
 Serre, de, 253.
 Sévigné, M^{me} de, 265.
 Sforza, les, 341.
 Sforza, François, 361.
 Sforza, Louis (duc de Milan, dit le Maure), 362, 363.
 Sforza, Maximilien (duc de Milan), 363.
 Shakespeare, 116, 184, 195, 197.
 Shelburn, lord (1^{er} marquis de Lansdowne), 231, 252.
 Silen, Gaspard de, 362.
 Simonde, voir aussi Symond.
 Simonde, François, 7.
 Simonde, Gédéon-François (père de Sismondi), 7, 11, 12, 18, 19, 22, 23, 28, 30, 31, 43, 57, 58, 378.
 Simonde, ou Sismondi, M^{me}, née Henriette Girod, 10-13, 25, 28, 30, 31, 37, 39, 41, 43, 52, 53, 55, 58, 85-87, 110, 115, 117, 127-129, 131, 140, 223, 259, 265, 266, 328, 333, 382-384.
 Simonde, Sara (voir Forti).
 Sismondi, voir aussi Simonde.
 Sismondi, les, 8, 10, 28.
 Sismondi, Chinzica, 8.
 Sismondi, M^{me} de (née Jessie (Allen)), 302, 329-333, 375-381, 382, 384, 385, 387, 391, 393, 394, 441, 442, 444, 446, 456-458, 464, 465.
 Smith, Adam, 17, 71-74, 81, 399, 403, 405, 415, 423, 426.
 Soulavie, 22, 28.
 Souza Botelho, José de, 215, 314, 333.
 Souza, M^{me} de, 215, 216, 218, 275, 299, 300, 310, 314, 333.
 Spicciati, Gian-Antonio, 37.
 Staël, M^{me} de, 9, 11, 23, 43, 47-50, 54, 55, 57, 58, 60, 75, 85, 86, 91, 95, 96, 99, 101, 105, 106, 108-116, 118-120, 121, 123-125, 130, 131, 133-144, 146-149, 151, 152, 154-159, 161, 162-172, 183, 189, 190-192, 194-197, 204, 206, 207, 209, 211, 213, 215-217, 218, 223, 235, 239, 240, 253, 255, 258, 259, 262, 263, 268, 278, 300, 303, 304, 316, 317, 321, 322, 327, 329, 330, 334-337, 355, 373, 388, 430, 443, 452, 454.
 Staël, Albert de, 155.
 Staël, Albertine de (voir Broglie).
 Staël, Auguste de, 111, 112, 143, 168, 197, 207, 303, 316, 327, 330.
 Stapfer, Ph.-A., 182.
 Steck, M^{me}, 100, 182.
 Stefani, Marchione de, 352.
 Stein, baron de, 248, 249.
 Stendhal, Henri Beyle, 6, 184, 195, 200, 356, 360, 371.
 Steward, Dugald, 17, 74.
 Strauss, D. F., 452.
 Stuart, Charles-Edouard (comte d'Albany), 122, 125, 147, 148, 153.
 Suard, J.-B.-A., 106, 211, 262, 272.

- Surtees, Harriet, née Allen, 378, 380.
 Symond, Eymard, 7, 10.
 Symond, Samuel, 7.

 Tacite, 96, 124.
 Talleyrand, 215, 251, 253, 277.
 Talma, 168, 169.
 Talma, M^{me}, 262.—
 Tasso, Torquato, 174, 179.
 Thiard, général, 284.
 Thierry, Amédée, 400.
 Thierry, Augustin, 51, 96, 102, 355, 398, 400, 437.
 Thompson, 421.
 Ticozzi, 366, 367.
 Ticknor, 202.
 Tieck, L., 182.
 Tiraboschi, Girolamo, 181, 349.
 Tite-Live, 104.
 Tocqueville, Alexis de, 210.
 Tolstoï, comte Nicolas, 429.
 Torras-Gardel, M. et M^{me}, 259.
 Tour du Pin, M^{me} de la, 210.
 Tracy, 121.
 Treuttel et Würtz (libraire), 206, 332, 431, 434, 464.
 Tschokke, Henri, 400.
 Turgot, 212.
 Turettini, Albert, 230, 238, 248, 251, 255, 320.

 Ugarte, d' (général), 229.
 Ugoni, Filippo, 366.
 Ugoni, Camillo, 366.
 Urbino, ducs de, 347.

 Végobre, 252.
 Vélasquez, L.-J., 181.
 Verne, Jacob, 13.
 Verne, François, 13.
 Verri, Alessandro, 135.
 Verri, Pietro, 364.
 Vicence, duc de (Caulaincourt), 309, 310, 315.
 Vicence, duchesse de, 310.
 Vico, Giambattista, 104, 370.
 Victor-Amédée II, duc de Savoie, 243.
 Vieusseux, Jean-Pierre, 200, 222, 272, 370-372, 399, 430, 442, 443, 445, 449, 456, 458, 459.
 Vieusseux, M^{me}, 14.
 Vignier, Jacob, notaire, 378.
 Villani, Giovanni, 349, 351, 352.
 Villani, Matteo, 349.
 Villehardouin, 349.
 Villemain, C., 52, 182, 202, 281, 445.
 Villermé, docteur, 423, 424.
 Villers, Charles de, 189.
 Viollier, J.-P., 81, 238.
 Visconti, les, 347.
 Vitale, F.-A., 349.
 Voght, baron de, 162, 163.
 Voltaire, 14, 84, 184, 342, 344, 352.

 Wachler, Ludwig, 357.
 Walewska, comtesse de, 259, 310.
 Ward, Mr. 236.
 Wedgwood, Charlotte, 332.
 Wedgwood, Elizabeth (née Allen), 329, 332, 376, 377, 379.
 Wedgwood, Emma (voir Darwin).
 Wedgwood, Fanny, 381.
 Wedgwood, Hensleigh, 386.
 Wedgwood, Jane, (née Allen), 379.
 Wedgwood, John, 379.
 Wedgwood, Josiah, of Maer, 379, 457.
 Wedgwood, Sarah, 376.
 Weimar, Louise (grande-duchesse de), 49, 123, 158, 166.
 Wellington, duc de, 263, 308.
 Wellington, duchesse de, 268.
 Werner, Zacharias, 99, 162, 163, 165, 326.
 Westmoreland, comtesse de, 236.
 Wieland, C.-M., 158, 159, 167.
 Winckelmann, 84.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
--------------------	-----

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER : *La jeunesse de Charles Simonde* (1773-1792).

I. Le milieu genevois à la fin du XVIII ^e siècle.....	1
II. Origines de la famille Sismondi	6
III. Les parents de Sismondi et leurs amis. Les années d'en- fance à Châtelaine et à Genève. Charles au Collège et l'Auditoire	11
IV. Apprentissage commercial à Lyon.....	18

CHAPITRE II : *La Révolution à Genève et l'exil des Simonde* (1792-1800).

I. La chute de l'Ancien Régime à Genève.....	21
II. Les Simonde en Angleterre	23
III. Le retour à Genève. La Terreur; l'affaire Cayla	25
IV. Vente de Châtelaine. Départ des Simonde pour l'Italie; acquisition du domaine de Valchiusa près Pescia....	28
V. Sismondi agronome. La Toscane sous les grands ducs Léopold et Ferdinand III	31
VI. Occupation de la Toscane par l'armée de Bonaparte. Sismondi en prison.....	35
VII. Retour d'Italie	40

CHAPITRE III : *Formation de l'esprit et du caractère de* *Sismondi* (1800-1812).

I. L'établissement à Genève. Le choix d'une carrière....	42
II. A l'école de Coppet	47
III. Vie privée et mondaine de Sismondi. La contrainte des esprits sous Napoléon	52
IV. Premiers succès de Sismondi	59
V. Conclusion	60

CHAPITRE IV : *Premiers travaux économiques.*

I. Le <i>Tableau de l'Agriculture toscane</i> (1801). Un imitateur : Frédéric Lullin de Chateaufvieux.....	63
II. Les <i>Etudes sur les Constitutions des Peuples libres</i>	69
III. Le traité <i>De la Richesse commerciale</i> (1803). L'influence d'Adam Smith	70
IV. L'économie de Genève sous la domination française. Activité de Sismondi à la Chambre de commerce du département du Léman.....	73
V. Sismondi et le blocus continental. — Conclusion.....	79

CHAPITRE V : *Les débuts de l'historien. Sismondi et Jean de Müller.*

I. La genèse de l' <i>Histoire des Républiques italiennes</i>	83
II. <i>De la vie et des écrits de P.-H. Mallet</i>	90
III. Une rencontre décisive : Jean de Müller; son esprit; son action sur Sismondi; rapports et divergences de doctrine	94
IV. La <i>Biographie universelle</i> , de Michaud.....	105

CHAPITRE VI : *Madame de Staël et son groupe.*

I. Sismondi et Mme de Staël. La famille de Mme de Staël.	108
II. La société de Coppet. Guillaume Schlegel.....	114
III. Benjamin Constant	117
IV. Charles-Victor de Bonstetten	122
V. Frederikke Brun	130

CHAPITRE VII : *Sismondi et Mme de Staël en Italie.*

I. Voyage avec Mme de Staël et Schlegel en Italie. Promenades dans Rome (décembre 1804-avril 1805).....	133
II. <i>Corinne</i> et les <i>Républiques italiennes</i> . Retour en Suisse (juin 1805)	139
III. Quelques rencontres : Foscolo, Vincenzo Monti.....	144
IV. La Comtesse d'Albany; Alfieri.....	147

CHAPITRE VIII : *Voyage en Allemagne. — Les Proscrits de l'Empire.*

I. Séjour à Vienne. Voyage à travers l'Allemagne. Bettina Brentano (1808)	154
II. Rapports de Sismondi avec des écrivains allemands; projet d'un cours de littérature du Nord	162
III. Mme de Staël et ses amis sous la surveillance de Napoléon.	168

CHAPITRE IX : *Etudes littéraires.*

- I. *De la littérature du Midi de l'Europe* (1813); analyse de cet ouvrage 173
- II. Précurseurs; sources d'inspiration 180
- III. Conclusion. Sismondi et le mouvement romantique. *La Littérature du Midi* devant la critique française et étrangère..... 193

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X : *Premier séjour à Paris. — Palinodie de Sismondi.*

- I. Le séjour de Sismondi à Paris (janvier-juin 1813). — Le Faubourg Saint-Honoré et le Faubourg Saint-Germain. Contraste entre la société du XVIII^e siècle et celle de l'Empire. Gens de lettres et académiciens. Les femmes : Mme de Souza 204
- II. Conversations parisiennes. La catastrophe de 1813-1814. Changement d'attitude de Sismondi : son opinion sur Napoléon; son sentiment national; sa fidélité à la « Cause des Lumières » 217

CHAPITRE XI : *La Restauration de l'indépendance de Genève. — L'activité politique de Sismondi en 1814.*

- I. Genève en 1814; arrivée de Sismondi à Genève (juin 1814). 225
- II. Discours de Sismondi à la cérémonie des Promotions. Brochure sur les rapports de Genève avec l'Angleterre. 229
- III. La nouvelle constitution de Genève; intervention de Sismondi et formation de l'opposition libérale.... 237
- IV. La question de la Haute-Savoie : *Sur les lois éventuelles*; répercussions de cette brochure à Genève et au Congrès de Vienne. Le mémoire sur la neutralité des Alpes... 241
- V. Sismondi membre du Conseil représentatif. — Etienne Dumont. — Départ de Genève (janvier 1815)..... 251

CHAPITRE XII : *Les Cent Jours. Sismondi défenseur de l'Empire constitutionnel.**Première partie :*

- I. Nouveau séjour à Paris (janvier-août 1815). La vie mondaine sous la Première Restauration : Mme de Dolomieu; mort de la princesse de Léon; Mme de Staël à Paris. Projets de mariage; les lettres à Mme Sismondi... 257

- II. La politique : Retour de Napoléon de l'île d'Elbe; changement de régime; Benjamin Constant législateur de l'Empire. Sismondi défenseur de l'Empire libéral : *Lettres de Charles d'Oléastre; Examen de la constitution française* 266

Seconde partie :

- III. Conversation avec Napoléon (3 mai). — La politique anglaise : lettre à Sir James Mackintosh. — Mme de Staël pendant les Cent Jours. — *Sur la neutralité suisse*. — Waterloo et la fin de l'Empire. — Projet d'une histoire des Cent Jours 292
- IV. La Seconde Restauration; départ de Paris (9 août), séjour à Coppet. — Sismondi et l'opinion genevoise. Son rapport sur la loi pour le rétablissement de la Douane. — « Otez-vous de partout ! » — Départ pour la Toscane. 313

CHAPITRE XIII : *L'Historien de l'Italie.*

- I. Nouveau séjour en Italie (1816-1817). Mme de Staël et sa famille en Toscane. — Les sœurs Allen. — Achèvement de *l'Histoire des Républiques Italiennes du Moyen Age* 326
- II. Intermède : mort de Mme de Staël; lord Byron; *Adolphe* de Benjamin Constant 334
- III. Analyse de *l'Histoire des Républiques Italiennes* : sources, composition, style. Conclusion. — Sismondi et le mouvement historique de son temps 338
- IV. Commentaires et controverses 354
- V. La fortune intellectuelle de Sismondi en Italie 365

CHAPITRE XIV : *Le Philosophe de Chêne (1819-1835).*

- I. Sismondi intime. Mariage avec Jessie Allen (1819). La parenté anglaise de Sismondi 373
- II. Mort de Mme Sismondi mère (1821). — Vie à Genève et à Chêne. Les réunions du jeudi. Sismondi vu par ses contemporains. — Retraite de Sismondi. — Duel. — Idylle d'une vieille femme 382

CHAPITRE XV : *Les Idées économiques et sociales de Sismondi. — Derniers travaux historiques.*

- I. Derniers travaux de Sismondi 395
- II. Les *Nouveaux Principes d'Economie politique* (1819 et 1827). Genèse de cet ouvrage, méthode de Sismondi; critique de l'école classique, conceptions théoriques de Sismondi; question ouvrière, législation sociale 402

III. Les <i>Etudes sur les Sciences sociales</i> (1836-1838). Sismondi et le socialisme; son influence sur les doctrines économiques	422
IV. L' <i>Histoire des Français</i> (1821-1842).....	430
CHAPITRE XVI : <i>Les dernières années. La mort.</i>	
I. Dernier séjour en Toscane; voyage à Rome et à Paris (1836-1838)	440
II. La politique : l'affaire du prince Louis-Napoléon (1838).	446
III. Sismondi moraliste, d'après son journal et sa correspondance	450
IV. Dernier voyage en Angleterre (1840). Maladie de Sismondi. La Révolution à Genève (1841). La mort (25 juin 1842)	455
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS.....	467

Vu le 8 juillet 1930.
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris:*
H. DELACROIX.

Vu
et permis d'imprimer.
*Le Recteur
de l'Académie de Paris:*
S. CHARLÉTY.

